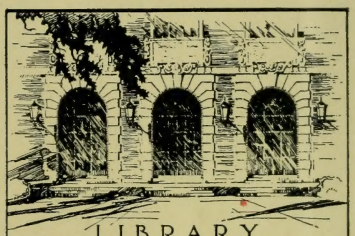


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
823
Ed 3Fg
V.1

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

OCT 27 1979

Nov 24

Dec 22

DEC 8 1979

MAY 03 1989

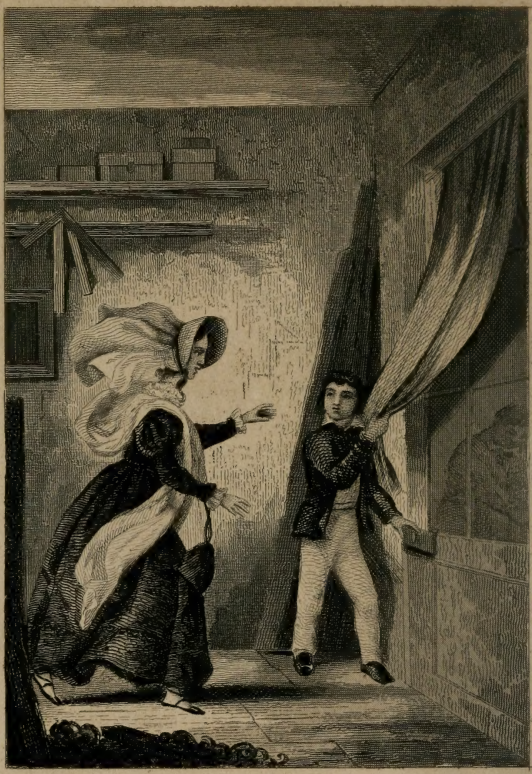
APR 06 1989

L161—O-1096

29 May 41
2 v.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Frontispice.



de Sainson del.

L'Enfant tira le rideau de la porte.

CONTES

DE

MISS EDGEWORTH

Dédiés à la Jeunesse

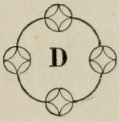
COMPRENANT

Les Contes Moraux, les Contes des Familles et les Contes Populaires

traduits de l'anglais

PAR E. GARNIER

TOME I



PARIS

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION DE DIDIER
35, quai des Augustins.

1842

Paris. — Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Augustins, près le Pont-Neuf.

823
Ed 3 Fg
v. 1

CONTES MORAUX.

LA BONNE GOUVERNANTE FRANÇAISE.

Sous le règne sanglant de la Terreur, madame de Surville eut particulièrement à souffrir : c'était une dame de famille noble, d'un jugement sain et du caractère le plus aimable. Son mari et son fils, faible enfant de treize ans, l'espoir de la famille, avaient été jetés dans l'horrible prison de la Conciergerie, et leurs noms avaient été bientôt publiés sur la liste des victimes de la fureur populaire. Avec le secours d'un domestique fidèle, madame de Surville parvint à s'échapper de France et à gagner l'Angleterre, qui offrait à cette époque un généreux asile aux infortunés d'une nation ennemie.

Quelques familles de Londres, qui avaient été précédemment accueillies en France chez madame de Surville, s'empressèrent de lui offrir leurs services sous le voile délicat de la reconnaissance. Mais l'infortune n'avait pas abattu l'esprit ferme et courageux de cette jeune dame : elle résolut de se suffire à elle-même par ses talens, et sa réputation bien connue lui fit trouver facilement une place de gouvernante. Plusieurs dames

1140515

recherchèrent avec empressement une aussi digne institutrice, mais mistriss Harcourt eut le bonheur d'obtenir la préférence.

Mistriss Harcourt était une veuve jeune et belle encore; elle avait des qualités et de l'esprit naturel, mais comme elle vivait dans le cercle habituel d'une vie dissipée, elle n'avait pas le temps de cultiver sa propre intelligence, ni de s'occuper de l'éducation de sa famille, et elle avait cru remplir ses devoirs de mère en procurant à ses filles une gouvernante à la mode et des maîtres dispendieux. La gouvernante, dont madame de Surville venait prendre la place, avait quitté ses élèves pour accompagner une dame de qualité sur le continent, et mistriss Harcourt avait supporté cette perte sans la moindre émotion. Elle se tint, contre son ordinaire, toute une soirée à la maison, pour recevoir madame de Surville et la présenter à ses élèves futurs.

Mistriss Harcourt avait trois filles et un fils: Isabelle, Mathilde, Favoretta et Herbert. Isabelle avait environ quatorze ans. Sa physionomie était pleine d'intelligence, mais elle exprimait peut-être trop de confiance en elle-même, parce que depuis son enfance on lui avait fait croire qu'elle était un petit génie. Sa mémoire n'avait été que trop cultivée; elle avait appris les langues étrangères avec facilité et tirait vanité de ses profondes connaissances en histoire et en chronologie. Son caractère avait été gâté par la flatterie, mais elle était susceptible encore de généreux sentimens.

Mathilde avait un an de moins qu'Isabelle; elle était jolie, mais sa physionomie au premier abord donnait d'elle l'idée de la plus incurable indolence. Elle n'avait pas appris par cœur les verbes irréguliers français et italiens aussi promptement que sa sœur, et son im-

patiente institutrice avait prononcé d'une manière irrévocable que miss Mathilde n'avait pas de *moyens*. La phrase malencontreuse fut répétée par les autres maîtres, et la pauvre Mathilde, découragée par les progrès de sa sœur, perdit toute confiance en elle-même, et avec l'espoir du succès s'envola le désir de faire le moindre effort pour y arriver. Son attention s'était dirigée peu à peu sur la parure et sur ses avantages extérieurs, non qu'elle fût vaine de sa beauté, mais elle avait plus d'espoir de briller par les grâces de sa personne que par le charme de son esprit. La rougeur timide et changeante que madame de Surville observa sur la physionomie de Mathilde, lorsqu'elle parlait aux personnes pour lesquelles elle sentait de l'affection, convainquit bientôt la gouvernante que si Mathilde ne montrait pas de moyens, c'était la faute de son éducation. Ce qu'on appelle moyens ou dispositions naturelles dépend peut-être de la sensibilité ; car ceux qui sont capables de sentir vivement la peine ou le plaisir, peuvent être facilement excités à de grands et persévérans efforts si l'on emploie les mobiles convenables pour y parvenir.

Favoretta, la plus jeune, n'avait que six ans. A cet âge, les habitudes qui constituent le caractère ne sont pas encore fixées; il serait donc absurde de parler du caractère d'un enfant de six ans. Favoretta avait été depuis sa naissance le joujou gâté de sa mère et de la femme de chambre de sa mère. Elle était toujours amenée au salon, quand mistriss Harcourt avait du monde, pour être admirée et caressée par la compagnie. Ses longues boucles de cheveux et son bavardage naïf étaient des moyens assurés d'attirer l'attention des visiteurs. Aussi, au salon, Favoretta était-elle heureuse, vive et de bonne humeur; mais hors de

là, ce n'était plus la même petite fille: lorsqu'elle était seule, elle était paresseuse et ennuyée; avec sa bonne, ou ses sœurs, chagrine et capricieuse.

Herbert était le camarade habituel de Favoretta; mais leurs jeux se terminaient régulièrement par des querelles, dans lesquelles les deux parties avaient également tort, mais dont tout le blâme tombait nécessairement sur Herbert, car Herbert n'était ni caressant, ni caressé. La femme de chambre, mistriss Grace, protestait que c'était le tourment de sa vie, et prophétisait qu'il ne ferait jamais rien de bon, parce que, disait-elle, quand on le peignerait cent fois par jour, ses cheveux seraient toujours en désordre. Elle déclarait en outre qu'il n'y avait pas moyen de l'empêcher de faire du mal; et sa tête était si dure pour la lecture que mistriss Grace, à laquelle était dévolu le soin de lui montrer son alphabet, sous le règne négligent de la précédente gouvernante, disait hautement qu'il n'apprendrait jamais à lire comme les autres enfans. Il est fort douteux que le zèle de mistriss Grace fût de quelque utilité à Herbert pour les progrès de son intelligence; mais il eut une influence incontestable sur son caractère. Un nuage sombre et épais se répandait sur le visage d'Herbert à cet appel lancé d'une voix aiguë: — M. Herbert, venez lire votre leçon! Et l'emploi continuel du mode impératif: — Laissez donc cela, M. Herbert! — Ne faites donc pas tant de tapage, M. Herbert! — M. Herbert, taisez-vous, et restez tranquille, quand je vous l'ordonne! eut une influence telle sur l'esprit du pauvre enfant, qu'à l'âge de huit ans, il accomplissait en partie l'horoscope de son tyran femelle: c'était alors un enfant sournois et obstiné, qui prenait plaisir à faire exactement le contraire de ce qu'on lui demandait, et qui

mettait de l'orgueil à braver par son insensibilité les punitions qu'on lui infligeait. Sa position n'était guère plus agréable au salon, car sa mère l'annonçait habituellement à la compagnie sous le nom de *Tête-dure*, et Herbert-Tête-dure était tellement assailli, dès son entrée, par une multitude de petits reproches et de plaisanteries maternelles sur sa tenue inélégante, qu'il en était devenu gauche, timide, et avait conçu une aversion extrême pour la société *comme il faut*, avec un penchant décidé pour la compagnie moins ennuyeuse des gens de l'écurie et de la cuisine. Mistriss Harcourt interdisait absolument tout rapport avec les cochers, mais elle n'était pas aussi stricte dans ses injonctions relatives au sommelier et au laquais, parce que, disait-elle, il faut bien que les enfans restent avec les domestiques lorsque l'on est dehors; et encore vaut-il mieux qu'ils soient avec des domestiques de confiance. — Or, Stephen est un homme sur lequel on peut totalement se fier, et il est depuis si long-temps dans la famille, que les enfans ne courent aucun danger avec lui.

Combien de mères ont ainsi un Stephen sur lequel on peut totalement se fier!

Mistriss Harcourt, avec cette politesse qui, dans cette circonstance, suppléait heureusement au bon sens, investit madame de Surville de pleins pouvoirs, comme gouvernante de ses enfans, excepté en ce qui regardait leur éducation religieuse; elle stipula que les dogmes catholiques ne leur seraient aucunement enseignés. Madame de Surville répondit sur ce point que les enfans suivaient habituellement la religion de leurs pères, et que les prosélytes faisaient rarement honneur à leurs convertisseurs; que d'ailleurs, eût-elle la volonté d'éloigner ses élèves du culte de

leur pays, quelque tentative qu'elle fît dans ce but, elle ne parviendrait pas à prévaloir sur l'instruction religieuse publique, ni sur les argumens répandus dans les livres qui sont dans les mains de toute personne bien élevée. Avec cette manière de voir, madame de Surville s'engagea sans peine à s'abstenir de toute intervention dans l'instruction religieuse de ses élèves. Mistriss Harcourt alors la présenta à ses enfans comme une amie dans laquelle elle avait une pleine confiance, et à laquelle elle espérait et pensait qu'ils se feraient une étude de plaire.

Pendant cette cérémonie préliminaire, Herbert se tenait à l'écart, et, son fouet suspendu sur le bâton qui lui servait de cheval, il jetait sur madame de Surville un regard de défiance. Cependant lorsque cette dame lui tendit la main, en lui adressant la parole d'un ton amical, il s'approcha lentement, mit son fouet dans sa main droite et lui offrit cordialement la main gauche à serrer.

— Vous allez donc être ma gouvernante? lui dit-il. Vous ne me donnerez pas de trop longues tâches, n'est-ce pas?

— Ma chère Favoretta, qui t'a donc retenue si longtemps? dit mistriss Harcourt à la petite fille qui entrait dans la chambre, les cheveux proprement arrangés, et conduite par mistriss Grace. L'enfant courut à madame de Surville, et du ton le plus caressant : — M'aimerez-vous? lui dit-elle. Je n'ai pas mes souliers rouges aujourd'hui!

Pendant que madame de Surville assurait à Favoretta que l'absence de ses souliers rouges ne diminuait en rien son mérite, Mathilde disait tout bas à Isabelle : — Le deuil lui va très-bien, quoiqu'elle ne soit pas jolie; et Isabelle répliquait avec un air de

distraction : — Mais elle parle très-bien anglais, pour une Française.

Madame de Surville parlait anglais remarquablement bien: elle avait passé plusieurs années en Angleterre dans sa première jeunesse, et son accent un peu étranger donnait même à son langage une nouveauté piquante et agréable. Comme elle n'était pas habituée aux formules habituelles de la conversation dans cette langue, elle exprimait ses idées en termes élégans et choisis qui les faisaient paraître aussi originales que justes.

Isabelle, qui aimait les talens et plus encore la nouveauté, fut charmée, le premier soir, de sa nouvelle amie, surtout lorsqu'elle s'aperçut que ses propres talens n'avaient pas échappé à l'observation de madame de Surville. Elle fit étalage de ses petits trésors littéraires, mais elle s'étonna de ne point éblouir les regards de son juge, bien que toutes les belles choses qu'elle dît fussent dignes de remarque. Peu à peu son désir de parler s'apaisa, et la curiosité d'entendre lui succéda bientôt. Elle éprouva un plaisir tout nouveau pour elle, en conversant avec une personne qui lui était supérieure en connaissances, et dont elle pouvait reconnaître la supériorité sans aucun mélange d'envie.

— Je suppose, dit-elle un jour, en s'arrêtant après avoir énuméré exactement les dates des règnes de tous les rois anglais, je suppose que vous avez en France quelque livre analogue à la *Mémoire technique* de Gray. Autrement, comment pourriez-vous avoir une si prodigieuse quantité de dates dans la tête? Lorsque vous étiez à mon âge, aviez-vous autant de connaissances en chronologie et en histoire que... que...

— Que vous, n'est-ce pas? dit madame de Surville. J'ignore si j'en possédais autant à votre âge, mais je puis vous assurer qu'à présent je suis loin d'en avoir autant.

— Ah! répliqua Isabelle avec un sourire d'incrédulité, c'est la modestie qui vous fait parler ainsi.

— C'est plutôt la vanité, je vous assure.

— La vanité! impossible! Sans doute vous ne me comprenez pas.

—Pardonnez-moi; c'est vous qui ne m'entendez pas.

— On ne peut mettre de vanité, ce que nous appelons, en anglais, vanité, à *ne pas* se rappeler quelque chose.

— Est-il donc impossible que l'on ne mette pas de vanité à ne pas se rappeler quelque chose d'inutile? Vous pouvez sans doute me dire le nom de ce sage qui faisait l'éloge de l'art d'oublier?

— En vérité, je ne sais pas son nom; je n'en ai jamais entendu parler : était-ce un Grec, un Romain ou un Anglais? Vous rappelez-vous son nom? Par quelle lettre commence-t-il?

— Je ne veux pas, pour vous autant que pour moi-même, me rappeler le nom de ce sage. Contentons-nous de sa parole, qu'il soit Grec, Romain ou Anglais. Nous devons même ranger la première lettre de son nom parmi les choses inutiles, n'est-ce pas?

— Mais, répliqua Isabelle un peu piquée, je ne sais pas ce que vous appelez inutile.

— Les choses qui ne servent à rien, dit madame de Surville avec simplicité.

— Vous ne voulez pas dire, sans doute, tous les noms, les dates, les rois, les empereurs romains, ni tous les événemens remarquables que je sais par cœur?

— Il est utile, je vous l'accorde, de savoir par cœur les noms des rois anglais et des empereurs romains, ainsi que les dates de leurs règnes ; autrement on serait obligé, quand on en a besoin, de les chercher dans les livres où ils sont, et cela fait perdre du temps.

— Cela fait perdre du temps, c'est vrai ; mais ce qui est pire, c'est que l'on est couvert de ridicule et de confusion en compagnie, si l'on ne sait pas ce que... ce que tout le monde sait.

— Et ce que tout le monde est censé savoir, ajouta madame de Surville.

— On ne peut prendre part à la conversation des personnes bien élevées quand on ignore ces choses, continua Isabelle.

— Certainement non, dit madame de Surville ; non plus qu'en disant aux personnes bien élevées ce que tout le monde sait, comme vous le faisiez observer avec justesse tout à l'heure.

— Mais je ne veux pas dire, reprit Isabelle, après une pause obligée, que tout le monde sache les événemens remarquables, quoiqu'on ait appris les règnes des rois par cœur. Car cette connaissance m'a été d'un grand avantage l'autre jour, je vous assure : quelqu'un parlait de la taxe sur la poudre, et j'ai pu dire, devant une compagnie nombreuse, que la poudre à poudrer avait été introduite en Angleterre en 1614, et que les pommes-de-terre, qui se trouvaient, heureusement pour moi, près de la poudre, dans les Tablettes de la mémoire, avaient été introduites dans l'année 1586. Et le même soir, comme maman montrait un joli papier de couleur qu'elle venait d'acheter, j'eus l'occasion de dire que le papier blanc avait été fabriqué pour la première fois en An-

gleterre en 1587 ; et un monsieur me fit un signe d'assentiment, et me dit que ma mémoire valait un trésor. Ainsi vous voyez que les connaissances ne doivent pas être rangées parmi les choses inutiles : ai-je donc tort?

— Non certainement, répliqua madame de Surville. On peut se former une idée de la civilisation d'un pays à une certaine époque, en sachant, par exemple, qu'un objet frivole ou de luxe y a été introduit alors : des bagatelles deviennent ainsi des choses importantes pour ceux qui savent en faire usage; et le papier, par exemple, qui touche de si près à l'imprimerie... —

— Ah! interrompit Isabelle, je puis vous dire que la première presse fut établie dans l'abbaye de Westminster en 1494.

— Et le papier a été fabriqué en Angleterre?

— L'avez-vous donc si tôt oublié? en 1587.

— Il est alors à remarquer que la littérature anglaise doit avoir fait bien peu de progrès à cette époque, puisqu'un siècle s'est écoulé entre l'établissement de la première presse et la fabrication du papier blanc. Je conviens que de tels faits sont bons à connaître.

— *Cela* ne m'avait jamais frappé, dit Isabelle ingénument. Je me le rappelais seulement pour m'en servir dans la conversation.

Madame de Surville observa avec plaisir que son élève était frappée de cette idée nouvelle; elle cessa la conversation, et laissa Isabelle réfléchir sur ce qui venait de se passer. Il faut souvent abandonner les jeunes esprits actifs et ingénieux aux efforts de leur naïve intelligence.

Mathilde se plut tout d'abord avec madame de Surville, parce que le deuil lui allait bien; plus tard elle s'intéressa davantage à elle en apprenant l'histoire de

ses malheurs, dont cette dame lui fit un jour le simple et touchant récit. Mathilde se sentit surtout émue par les détails de la mort de sa fille, jeune personne belle et accomplie de tout point, qu'elle avait perdue dans la fleur de son âge. Elle insista sur chaque circonstance, et adressa une foule de questions à la pauvre mère avec une naïve curiosité.

— Oh! j'en ai une parfaite idée à présent, dit-elle, après s'être informée de la couleur de ses cheveux, de ses yeux, de son teint, de sa taille, de sa voix et de ses manières.

— Oh non! reprit madame de Surville avec un soupir, vous ne pouvez avec tous ces détails vous représenter exactement mon Hélène. Elle était belle et gracieuse, mais son cœur!... dit la pauvre mère d'une voix mouillée de larmes.

— Je vous demande pardon... je ne vous adresserai plus de questions, madame.

— Adressez-m'en tant qu'il vous plaira, ma bonne Mathilde... J'aime à penser à *elle*... Je puis en parler à présent sans vanité... Son caractère vous aurait charmée.

— Oh! je l'aurais bien aimée, j'en suis sûre. Laquelle des deux aurait-elle préférée, d'Isabelle ou de moi?

— Elle vous aurait aimées toutes les deux pour vos différentes qualités, j'imagine. Elle n'aurait pas voulu que son amitié fût un objet de rivalité, ni une cause de jalousie entre deux sœurs. Elle savait se faire aimer sans recourir à d'aussi misérables moyens. Elle avait deux frères qui l'aimaient tendrement tous les deux. Vous savez que l'affection que l'on porte aux enfans est la seule qui n'ait pas besoin d'être basée sur l'estime; eh bien! mon Hélène était estimée autant qu'aimée.

— Que je voudrais avoir une amie comme elle! Mais elle eût été si supérieure à moi, qu'elle m'eût dédaignée. Isabelle aurait accaparé sa conversation, car elle sait tant de choses, et moi je ne sais rien!

— Si vous savez que vous ne savez rien, dit madame de Surville avec un encourageant sourire, vous en savez autant que le plus sage des hommes. Lorsque l'oracle prononça que Socrate était le plus sage des sages, ce philosophe l'expliqua en faisant observer qu'il se savait ignorant, tandis que ceux qui croient savoir tout ne sont pas capables d'apprendre.

— Vous croyez donc que je suis capable d'apprendre? dit Mathilde avec un regard où brillait l'espoir d'une réponse encourageante.

— Certainement; si vous vous y appliquez avec ardeur, vous pourrez devenir ce qu'il vous plaira.

— Oh! non pas ce qu'il me plaira, car alors je serais aussi instruite, aussi bonne, aussi aimable et aussi estimable que votre Hélène... mais c'est impossible... Dites-moi ce qu'elle était à mon âge... et ce qu'elle avait coutume de faire et de dire... et quels livres elle lisait... et à quoi elle s'occupait du matin au soir.

— Ce sera pour demain, dit madame de Surville; il faut à présent que je montre à Herbert le livre de gravures que j'ai promis de lui faire voir.

C'était la première fois qu'Herbert avait demandé à jeter les yeux dans un livre. Madame de Surville l'avait soustrait entièrement aux soins de mistriss Grace, et comme elle s'aperçut que son aversion pour son alphabet ne pouvait être surmontée tout de suite, elle avait pris la sage résolution d'attirer son attention vers d'autres objets, pour n'en revenir aux difficultés de l'épellation que lorsque l'enfant aurait oublié ses infortunes littéraires et acquis assez de cou-

rage et d'énergie pour reprendre cette étude avec l'assurance du succès.

— Il est peu important, dit-elle, que cet enfant sache lire un an plus tôt ou plus tard, mais il est de la plus haute importance qu'il aime à s'instruire.

— Certes, dit mistriss Harcourt, à qui s'adressait cette observation, je suis convaincue que vous le dirigerez convenablement... Je vous l'abandonne tout entier... S'il sait lire seulement à l'âge où il faudra l'envoyer au collége, je serai satisfaite... Éloignez-le seulement de ma vue, je vous prie, ajouta-t-elle en riant, toutes les fois qu'il ânonnera ce malheureux alphabet; car je ne prétends pas être douée de la patience de Job.

— Me permettez-vous, madame, de lui acheter quelques nouveaux joujoux?

— Sans aucun doute... Achetez-lui ce que vous voudrez... agissez comme il vous plaira, je vous donne carte blanche.

Après avoir étudié pendant quelque temps les caractères ou plutôt les habitudes de ses élèves, madame de Surville les prit avec elle un matin, et les mena dans un grand magasin de joujoux, ouvert depuis peu sous la direction d'un homme intelligent, qui avait eu l'idée de faire faire des jouets instructifs pour la jeune génération.

Herbert, à son entrée, jeta tout autour de lui un regard désappointé : — Mais je ne vois ni toupies, ni chevaux, ni phaétons, ni voitures! s'écria-t-il. — Ni poupées habillées, ajouta Favoretta d'un ton de reproche, ni petites maisons! — Ni soldats, ni tambours! continua Herbert. — Je n'ai jamais vu une boutique de joujoux comme celle-là, dit la petite fille. Je m'attendais à y trouver les plus belles choses du monde, parce que

c'est un grand et nouveau magasin de joujoux, et je ne vois que des choses communes... de grandes charrettes, des brouettes, des choses faites pour des filles de marchandes d'oranges, je suppose.

Cette saillie de Favoretta ne fut pas admirée comme elle l'eût été par les flatteurs du salon maternel. Son frère, pendant ce temps, s'empara du chariot qu'il avait dédaigné, et le traînant dans le magasin avec une joie bruyante, il déclara qu'il le préférait à une voiture à six chevaux, dans lequel il ne pouvait rien transporter; il fut même enchanté qu'il n'y eût pas de chevaux, en réfléchissant qu'il ferait le cheval lui-même, et que d'ailleurs des chevaux de bois ne galopaient jamais et ne sentaient pas les coups de fouet. — Il faut les traîner sans cesse, pour faire croire, dit-il, qu'ils traînent eux-mêmes la voiture; et au moindre coup qu'on leur donne ils tombent sur le côté, et puis il faut les remettre sur leurs jambes de bois. J'aime bien mieux faire le cocher et le cheval tout à la fois. A ces mots il se mit à se fouetter lui-même et à galoper de tous côtés, enchanté de son rôle de petit centaure.

Favoretta regardait d'un œil dédaigneux les gambades de son frère; mais comme on ne fit point attention à ce petit accès de mauvaise humeur, elle prit le parti de s'amuser, et remarqua plusieurs objets dignes de son attention. Des bilboquets, des raquettes, des volans, n'étaient point des choses tant à dédaigner pour elle. — Et qu'est-ce que c'est que ces jolis petits paniers, madame de Surville? dit-elle... Et ceux-là qui ne paraissent que commencés?... Et cette machine pour faire des lacets comme ceux dont se sert Grace pour me lacer?... Et ces commodes avec de petits tiroirs?

Madame de Surville avait déjà pris note de jolies commodes, qui étaient destinées aux jeunes minéralogistes; elle était tentée de prendre aussi un petit herbier; mais comme ses élèves ne devaient pas aller de long-temps à la campagne, elle fut forcée de se contenter des objets qui pouvaient servir à la ville. La fabrication des paniers et des cordons de sonnettes et de rideaux pouvait les occuper agréablement en ne leur offrant que des difficultés faciles à vaincre; les matériaux nécessaires furent donc achetés, et mis dans un panier qui devait servir de modèle, avec un verre grossissant que Favoretta avait demandé. A ce moment, la voix d'Herbert se fit entendre à l'extrémité du magasin : — Je veux en manger, je vous dis! criait-il d'un ton de colère. Il s'était glissé sous le comptoir sans être vu par le marchand, et avait trouvé dans un coin un petit paquet enveloppé de papier gris; il s'était assis par terre, le dos tourné à la compagnie, et avec une patience digne d'un meilleur sort, il avait dénoué le fil du paquet, et l'avait ouvert. Sous l'enveloppe de papier gris se trouvaient une quantité d'autres petits paquets soigneusement enveloppés eux-mêmes de papier bleu. Il en ouvrit un, et trouvant qu'il contenait une multitude de petits objets ronds ressemblant à des anis, il porta le papier à sa bouche qui s'entr'ouvrit pour les engloutir. Le marchand lui retint le bras, en l'assurant que ce n'était pas bon à manger : mais Herbert répliqua d'un ton de colère qui frappa l'oreille de madame de Surville. — Ce sont des graines de radis, mon ami, lui dit-elle. Quand on les a semées, elles produisent des radis qui sont alors bons à manger. Mais les graines elles-mêmes ne valent rien; faites-en l'essai. Il s'empressa d'obéir, mais il se hâta plus vite encore de cracher

les graines, qui étaient loin de lui sembler sucrées. — Je veux en avoir, dit-il alors, pour les semer dans mon petit jardin, et leur faire produire des radis qui seront bons à manger tôt ou tard.

Madame de Surville prit alors des graines de radis et donna l'ordre d'envoyer à l'hôtel une bêche et un arrosoir pour Herbert. La face du petit jardinier brilla de joie. Il s'étonnait que sa requête lui fût aussi vite accordée, parce que Grace lui reprochait toujours de l'ennuyer lorsqu'il lui demandait quelque chose : il en avait pris l'habitude de recourir à la force ou à la ruse pour obtenir ce qu'il voulait. Il se risqua alors à tirer madame de Surville par la robe : — Restez encore un peu, lui dit-il, je veux tout examiner.

Sa curiosité croissait avec l'espoir d'obtenir encore quelque chose. Lorsque madame de Surville lui eut accordé cette nouvelle requête, il eut la politesse de lui pousser une chaise en disant : — Vous serez mieux assise; vous vous fatiguez à rester debout. Mais moi je ne suis pas fatigué. Demandez au marchand de me faire voir cette machine extraordinaire qui est là haut, voulez-vous?

La machine extraordinaire qui avait frappé l'attention d'Herbert était une petite presse à imprimer, accompagnée d'une casse de compositeur. Madame de Surville s'empressa d'acheter la petite machine pour Herbert, dans l'espoir que le plaisir de rassembler les lettres dans le petit composteur lui ferait oublier le souvenir pénible des premières difficultés de l'alphabet en y suppléant. Elle acheta aussi une boîte de modèles de meubles ordinaires, dont les parties diverses, marquées chacune d'un nom particulier, se divisaient pour être réunies de nouveau par le petit fabricant.

Nombre d'autres joujoux utiles la tentaient également, mais elle ne voulut pas en être trop prodigue : elle était loin de vouloir gagner l'amitié de ses élèves par des présens; son unique objet était de leur créer des occupations utiles, et de leur inspirer le goût de l'industrie, sans la dangereuse excitation d'une variété continuelle.

Isabelle avait fait l'acquisition de cartes géographiques muettes qu'elle était impatiente de remplir, et d'une mappemonde qu'elle se proposait d'étendre sur un ballon de soie gonflé d'air, qu'elle pourrait ensuite aplatir et ployer à volonté.

Après beaucoup d'hésitations, Mathilde se décida juste au moment où l'on allait quitter le magasin. Elle choisit un petit métier à faire du ruban de soie ou de fil, qui fit l'admiration d'Isabelle parce qu'elle se rappela en avoir lu la description dans les voyages de Townsend. Mais avant que le marchand eût empaqueté le métier, Mathilde demanda une petite machine pour dessiner en perspective, parce que la personne qui lui en avait montré une semblable lui avait assuré qu'on n'avait pas besoin de dispositions naturelles pour dessiner en perspective avec l'aide de cet instrument.

En retournant à l'hôtel, madame de Surville fit arrêter l'équipage devant un cabinet de lecture. — Voulez-vous demander le roman dont nous parlions hier? lui dit Mathilde.

— Un roman! dit Isabelle avec dédain. Certainement madame de Surville ne lit point de romans.

— Zeluco, monsieur, s'il vous plaît, dit madame de Surville... Vous voyez, Isabelle, que, malgré le danger de perdre la bonne opinion que vous avez de moi, j'ai osé demander un roman.

— J'avais pourtant toujours cru, reprit Isabelle d'un ton pincé, qu'il n'y avait que les gens frivoles ou les sots qui lussent des romans.

— Des romans frivoles ou sots, voulez-vous dire sans doute; mais je me flatte que vous ne trouverez aucun de ces défauts dans Zeluco.

— J'en excepte Zeluco certainement, car je me rappelle à présent que le grand historien Gibbon parle de Zeluco dans ses lettres : il dit que c'est le plus beau roman philosophique de notre temps. Je m'en souviens très-bien, parce que quelqu'un ayant parlé de Zeluco, le jour même où je lus cette lettre, je demandai à ma gouvernante de me le procurer, mais elle m'objecta que c'était un roman... Et cependant Gibbon l'appelle un roman philosophique.

— Le nom, dit madame de Surville, ne fait rien à la chose; mais je suis de votre avis en ce point que les gens qui ne peuvent juger par eux-mêmes étant sujets à être trompés par les noms, il serait utile d'inventer quelque nouveau titre pour les romans philosophiques et moraux, afin qu'ils ne fussent pas confondus avec les livres de contrebande, productions frivoles et niaises, pour lesquelles vous éprouvez un dédain si mérité.

Au moment où la voiture s'arrêtait devant la porte de l'hôtel, Herbert dit à sa gouvernante : — Voulez-vous demander, je vous prie, madame, si ma bêche et mon arrosoir sont arrivés? Je sais que vous n'aimez pas que je m'adresse moi-même aux domestiques; mais il me tarde d'avoir ma bêche, parce que je veux préparer la planche de mes radis avant la nuit : j'ai apporté mes graines dans ma main sans accident.

Madame de Surville, charmée de la soumission de son impatient élève, s'informa tout de suite de ce

qu'il demandait pour le convaincre qu'il était possible de voir ses désirs satisfaits par une personne qui n'était habitante de l'écurie ni de la cuisine. Isabelle aurait pu consigner sur sa liste d'événemens remarquables qu'Herbert n'avait été vu ce jour-là ni avec le sommelier, ni avec le laquais ou le cocher. Madame de Surville, qui savait la force de l'habitude, et qui redoutait comme le plus grand des malheurs les risques que pouvait courir la pureté de cœur de ses deux petits élèves, se garda bien toutefois de leur faire promettre qu'ils s'abstinssent de la compagnie des domestiques, avec lesquels ils avaient coutume de converser; mais elle eut soin de leur donner des occupations afin qu'ils ne fussent pas tentés par oisiveté de rechercher une compagnie peu convenable. Puis, en s'intéressant elle-même avec sa bonté naturelle à leurs amusemens, elle tâcha de leur inspirer le désir de se concilier la sympathie de leurs supérieurs, au lieu de rechercher les flatteries de leurs inférieurs. Elle disposa leurs occupations de telle sorte, que, sans avoir besoin de les surveiller à chaque instant, elle savait ce qu'ils faisaient et où ils étaient; puis elle mettait tant d'empressement à satisfaire leurs demandes raisonnables qu'ils reconnurent bientôt que le plus court moyen d'obtenir ce qu'ils voulaient était de s'adresser directement à elle. Les enfans se plaisent nécessairement avec ceux qui les rendent heureux, et madame de Surville savait contenter ses élèves en les excitant à des occupations où ils étaient assurés de réussir.

— Maman! bonne maman! s'écria un jour Favoretta, en courant après mistriss Harcourt qui était habillée, et qui sortait pour aller dîner en ville. Venez donc voir mon panier, mon joli panier, que j'ai fait toute

seule! — Et moi, maman, venez donc voir, dans le jardin, la planche que j'ai bêchée de mes propres mains pour y semer mes radis!... Je suis tout en feu, dit Herbert en ôtant son chapeau.

— Oh! ne m'approche pas avec ton arrosoir! dit mistriss Harcourt en se reculant, et en jetant les yeux sur les mains de son fils qui étaient loin d'avoir la blancheur des siennes.

— Votre voiture vient d'arriver à la porte, maman, dit Isabelle en entrant dans la chambre; mais je ne vous demande qu'un instant pour vous montrer quelque chose qui est destiné à votre salon, quand ce sera fini : c'est réellement beau.

— Allons! que ce ne soit pas pour long-temps, car je suis vraiment en retard.

— Oh! non, vous n'êtes pas en retard, maman : voyez seulement mon panier, lui dit Favoretta, en la tirant doucement par la main. Isabelle lui montra son globe de soie qui était suspendu près de la fenêtre, et prenant son pinceau : — Voyez, maman, lui dit-elle, comme j'ai tracé avec soin le Rhin, le Pô, l'Elbe et le Danube; vous voyez que je n'ai pas fini l'Europe : ce sera bien autre chose quand l'Asie, l'Afrique et l'Amérique seront faites, et que les couleurs auront tout-à-fait séché.

— Maintenant, Isabelle, laisse-la voir mon panier, dit l'impatiente Favoretta, en montrant à sa mère un panier commencé à peine; je vais en faire un rang pour vous montrer comment on fait. Et la petite fille se mit à mouvoir activement ses jolis doigts. L'apparence délicate et ingénieuse de l'ouvrage, et l'air heureux de la petite ouvrière, fixèrent l'attention de la mère enchantée, qui oublia un moment que son équipage l'attendait.

— La voiture est à la porte, madame, dit le laquais.

— Il faut que je m'en aille! s'écria mistriss Harcourt en sortant tout-à-coup de sa rêverie. A quoi m'amusé-je donc?... Je devrais être partie depuis une demi-heure. Mathilde!... pourquoi votre sœur n'est-elle pas avec vous?

Mathilde était à l'écart dans un coin, si occupée à sa lecture, que sa mère l'appela deux fois avant qu'elle levât la tête.

— Comme vous paraissez tous heureux! dit mistriss Harcourt. Et moi il faut que j'aille à l'un de ces terribles grands dîners!... Ah! je ne mangerai pas une seule bouchée!... Et puis les cartes à la main toute la nuit! les cartes que je hais autant que toi, Isabelle!... Ayez pitié de moi, madame de Surville... Bonsoir, heureuses créatures! Et, faisant un effort à moitié sincère, à moitié affecté, mistriss Harcourt sortit à ces mots.

Il est aisé de rendre les enfans heureux tout un soir avec des joujoux et des occupations nouvelles, mais la difficulté est de leur faire continuer ces occupations lorsqu'elles ont perdu le piquant de la nouveauté. Madame de Surville s'appliqua, pendant plusieurs semaines, à trouver pour ses élèves des occupations qui pussent leur inspirer le goût de l'industrie; puis lorsqu'ils avaient senti le plaisir et avaient pris l'habitude de faire quelque chose, elle leur laissait éprouver l'ennui de n'avoir rien à faire. Cet état d'ennui, lorsqu'il succède à une activité agréable d'esprit ou de corps, devient odieux et insupportable aux enfans.

On a pu faire la remarque qu'Herbert, lorsqu'il s'empara des graines de radis chez le marchand de

joujoux, n'avait pas encore d'idées justes sur la na
ture de la propriété. Madame de Surville ne lui cria
pas sans cesse aux oreilles comme mistriss Grace : –
M. Herbert, ne touchez pas à cela! M. Herbert, n
faites pas ceci. Fi! M. Herbert! que c'est laid! Ma
elle commença par mettre à l'abri de ses atteintes tou
les objets qu'elle lui interdisait. Elle se dispensa ain
de la nécessité de perpétuelles et ennuyeuses prohibi
tions, et diminua les risques de la désobéissance e
éloignant de lui des tentations irritantes. Elle lui donn
plusieurs objets pour son usage personnel, et respect
scrupuleusement ses droits de propriété : Isabelle
Mathilde suivirent son exemple, et la pratique mêm
expliqua ainsi à Herbert la signification des mots
mien et *le tien*. Il désirait vivement accompagner ma
dame de Surville dans quelque nouveau magasin
mais elle répondait froidement à ses prières qu'el
ne se hasarderait à l'emmener quelque part avec 'el
que lorsqu'elle serait sûre qu'il ne toucherait plus
ce qui ne lui appartenait pas. Herbert sentit alors l'i
convénient de ses habitudes irrégulières. Pour jou
des plaisirs de la société, il vit alors qu'il fallait n
cessairement se soumettre aux devoirs qu'elle impos
et il commença dès-lors à respecter les droits d
personnes et des choses. Dès qu'elle eut suffisamme
exercé le nouveau sens du juste et de l'injuste à
maison, madame de Surville se hasarda à lui faire su
bir de plus difficiles épreuves au dehors ; elle le me
dans une boutique de menuisier, et quoique la vue d
marteau, du rabot, du ciseau, de la scie, lui donn
de dangereuses tentations, sa patience sut cependa
en triompher.

— Puis-je toucher ceci? puis-je prendre cela? tell
étaient les questions que notre prudent héros ne ma

uait pas de faire avant de toucher aux objets d'autrui, et il ne tarda pas à trouver des avantages dans ce mode de procédé. Il observa que sa gouvernante était, sous ce rapport, aussi scrupuleuse qu'elle voulait qu'il le fût, et il crut en conséquence à la vérité ainsi qu'à l'utilité générale de ses préceptes.

Les visites aux boutiques diverses du carrossier, du tonnelier, du tourneur, de l'ébéniste, du noir forgeron, et même du bruyant ferblantier, vinrent occuper agréablement plusieurs matinées. Un léger cadeau suffisait souvent pour payer beaucoup d'instruction, et madame de Surville examinait toujours la physionomie de l'ouvrier avant de permettre à son élève de lui adresser la parole. La vive curiosité des enfans est généralement plutôt agréable qu'importune aux ouvriers, lorsqu'ils ne sont pas trop occupés pour être bienveillans; et le soin que prenait Herbert de ne pas être importun charmait tous ceux auxquels il s'adressait. Il fut enchanté d'observer chez un ébéniste que ses petits modèles lui avaient appris comment chaque partie des meubles étaient réunies ensemble, et il apprit facilement à appliquer les termes techniques à ses idées. Il comprit aussi très-vite l'usage de tout ce qu'il aperçut dans une imprimerie, parce qu'il avait eu déjà en sa possession de semblables outils en miniature.

Les presses, comme les modèles de meubles, devaient servir à agrandir le cercle de ses idées sur les objets visibles. Madame de Surville acheta le Dictionnaire des arts et métiers, les OEuvres de Buffon, et quelques autres livres qui contenaient de bonnes planches d'animaux, de machines et d'architecture. Ces ouvrages devaient servir à l'amusement des petits élèves durant les jours de pluie... Elle eut quelque

peine d'abord à fixer l'attention du fougueux Herbert et de la capricieuse Favoretta. Avant d'avoir à peine entrevu une planche, ils voulaient tourner la page pour en examiner une autre; mais elle s'efforça de guérir cette mobile et impatiente curiosité en ne leur montrant qu'une ou deux planches chaque jour. Herbert qui savait épeler à peine les mots d'une seule syllabe ne pouvait lire ce qui était écrit au bas des gravures et rougissait quelquefois de réclamer l'assistance de Favoretta. Il parvint cependant à lire les mots qui étaient imprimés sur ses petits modèles de meubles pour en assembler les parties. Mais la presse était souvent obligée de s'arrêter lorsque Favoretta, ou son amie, madame de Surville, n'était pas là près de lui pour lui dire, lettre par lettre, les mots qu'il avait besoin de composer. Un soir il se présenta devant madame de Surville : — Je veux apprendre à lire, lui dit-il d'un ton résolu.

— Si quelqu'un veut bien vous l'apprendre, vous voulez dire sans doute, dit-elle en souriant.

— Voulez-vous avoir cette bonté? Peut-être y réussirez-vous, quoique Grace assure que c'est bien difficile. Je ferai de mon mieux.

— Alors je ferai de mon mieux aussi, dit madame de Surville.

Les conséquences de cette résolution furent surprenantes pour mistriss Grace. — M. Herbert est tout-à-fait changé, disait-elle, et je ne sais pourquoi il ne voulait pas apprendre lorsque je prenais tant de peine à lui faire dire sa tâche une heure chaque jour. Madame de..... je ne sais quoi, n'a pas de quoi se vanter de la peine qu'elle se donne. Car j'ai été souvent près de vous, et j'ai bien vu comment elle s'y prenait pour vous faire dire votre tâche, M. Herbert, pendant que j'habillais miss Favoretta.

— Elle n'appelle point cela *ma tâche*. Je ne peux souffrir ce mot.

— Ma foi, je ne sais pas comment elle l'appelle; car je ne prétends point être une gouvernante française, moi. Mais je lis l'anglais, monsieur Herbert, tout aussi bien qu'une autre; et il serait étrange que je ne pusse pas enseigner ma langue maternelle aussi bien qu'une émigrée... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne se donne pas beaucoup de mal, car j'ai regardé l'heure à deux fois différentes à la pendule de Madame, elle a mis une fois cinq minutes et l'autre fois pas plus de sept à votre leçon... Les gouvernantes gagnent aisément leur argent *au jour d'aujourd'hui*... Point de tâche!... non, c'est trop commun!... ne rien faire tout le long du jour que jouer!... jouer, rire, courir, se promener, aller voir les boutiques, se faire voiturer pour apporter à l'hôtel de la graine de radis et je ne sais quoi encore... et tout va ici à sa fantaisie... Ah! Madame est trop bonne pour elle, bien sûr, uniquement parce que c'est une dame sans doute... Voyons, M. Herbert, tenez-vous donc tranquille pendant que je vous peigne, à moins que cela ne contrarie les ordres de votre nouvelle gouvernante.

— Je veux me peigner moi-même, Grace, dit Herbert avec fermeté... Je n'aime pas tout ce que vous venez de me dire... quoique vous n'ayez, ni vous ni d'autres, rien à dire contre *mon amie*. Elle est mon amie, voyez-vous: elle m'apprend à lire sans me tirailler, sans me bourrer, sans m'assourdir les oreilles de : M. Herbert par-ci! M. Herbert par-là! entendez-vous? Et quel mal cela a-t-il donc fait à la voiture d'apporter ici des graines de radis?... Mes radis viennent bien, et nous en mangerons quelques-uns!... et j'aime les boutiques et les joujoux qu'elle me fait voir, moi!...

Mais elle, elle n'aime pas que je vous parle; c'est pourquoi je ne dirai plus rien. Adieu, Grace!

Herbert, tout rouge de sa généreuse colère, se précipita hors de la chambre, pendant que Grace, pâle de rage, se hâtait de sortir par l'autre porte qui donnait dans la chambre à coucher de mistriss Harcourt, car madame de Surville entrait au moment même. — Il me semble que j'ai entendu beaucoup de bruit? dit-elle. — C'était monsieur Herbert, madame, qui ne veut jamais se tenir tranquille pendant que je le peigne... il dit qu'il veut se peigner lui-même... certes, je ne demande pas mieux.

Madame de Surville s'aperçut, à la contenance embarrassée et à la colère étouffée de Grace, que ce n'était pas là toute la vérité; elle regretta d'avoir laissé Herbert avec elle pendant quelques minutes. Elle s'abstint cependant de questionner Herbert qui gardait un silence magnanime sur la querelle. Nous imiterions ce silence dans cette occasion s'il n'était nécessaire de dessiner complètement le caractère d'une fille intrigante, pour l'instruction des parens et des enfans à la fois.

Mistriss Grace, furieuse de ce que madame de Surville fût parvenue à faire lire son ancien élève, jalouse de la faveur dont cette dame jouissait auprès de sa maîtresse et des jeunes demoiselles, irritée de l'insultante bravade du petit champion qui venait de prendre si chaudement la défense de son amie, forma dès-lors la résolution secrète d'en tirer vengeance. Elle en fit confidence, le jour même, à son amie mistriss Rebecca. Mistriss Rebecca était la femme de chambre favorite d'une dame de la connaissance de mistriss Harcourt, nommée mistriss Fanshaw. Grace invita Rebecca à prendre le thé avec elle. Dès que les pré-

paratifs du thé furent terminés, elle se mit à établir ses griefs.

— Autrefois, personne ne le sait mieux que vous, mistriss Rebecca, j'avais l'oreille de ma maîtresse; j'étais tout dans la maison, soit avec elle et les jeunes demoiselles, soit avec l'ancienne gouvernante; c'était moi qui apprenais à lire à M. Herbert; et miss Favoretta était constamment avec moi du matin au soir, excepté lorsqu'on la faisait venir au salon; et c'était une douce créature, vous savez?

— Une charmante petite créature, en effet, madame, et je m'étonnais déjà de ne la pas voir avec vous comme à l'ordinaire.

— Ah! ma chère mistriss Rebecca, il ne faut pas vous étonner de son absence, ni de rien de ce que vous voyez de surprenant dans le gouvernement actuel de la maison; car nous avons à présent une gouvernante française, voyez-vous! Croyez-vous, madame, que la voiture est à ses ordres, à toute heure de la journée, pour mener les jeunes demoiselles partout où il lui plaît? Elle est enfin aussi maîtresse que Madame. Mais on ne peut souffrir deux maîtresses à la fois, vous savez, mistriss Rebecca; c'est pourquoi j'ai fermement résolu qu'elle ou moi nous quitterions la maison, et nous verrons laquelle des deux partira. Mistriss Harcourt, au pis aller, sait bien, au fond du cœur, que si elle est la dame la plus élégamment habillée de la ville, elle ne le doit pas tout-à-fait à son propre mérite.

— Rien n'est plus vrai, mistriss Grace, répliqua la complaisante amie; quelles sommes sa modiste ne lui eût-elle pas coûtées, si elle n'eût eu près d'elle des mains aussi habiles que les vôtres! Beaucoup de gens vous blâment, permettez-moi de vous le dire, d'en

faire autant que vous en faites. Mistriss Private, la modiste, n'est point de vos amis, je le sais de bonne part, et pourtant je suis d'avis qu'il n'y a pas de mal à se faire des amis *au dehors* pour le cas où l'on aurait quelques difficultés à la maison... En vérité, ma chère, votre attachement pour mistriss Harcourt vous aveugle entièrement... Mais vous connaissez vos affaires mieux que moi.

— Je suis comme ça et ne puis me changer, répliqua Grace : mistriss Harcourt est souvent dehors, et sa maison, tout considéré, est fort agréable. Mais voici sur quoi j'ai fondé mes espérances, ma chère mistriss Rebecca : les dames qui ont été belles autrefois, et qui sont obligées d'avoir recours *aux grands moyens*, comme de mettre du rouge, de porter de faux cheveux bruns, et vingt autres choses qu'on n'a pas besoin de savoir, n'aiment pas à se brouiller avec celles qui sont dans le secret de leur toilette, vous savez... Et ces mêmes dames qui ne se sont jamais occupées de gouvernantes ni d'éducation, et qui s'en occupent aujourd'hui, uniquement par ton, peut-être, aimeront mieux, pour une misère, n'est-ce pas, se séparer d'une gouvernante française, comme il y en a tant, plutôt que d'une femme de chambre favorite qui connaît leurs petits manéges, et qui possède une finesse de goût assez rare?

— Oh ! certainement, dit mistriss Rebecca ; et après avoir goûté la crême de noyau de mistriss Grace, il fut décidé que la guerre était déclarée contre la gouvernante.

Pendant cette importante conférence, madame de Surville, qui ne se doutait nullement des machinations de ses ennemies, et qui ne soupçonnait même pas d'en avoir, était occupée à lire le *Sylvain* de Marmon-

tel avec Isabelle et Mathilde : cette petite pièce les intéressait vivement. Mistriss Harcourt entra dans la chambre pendant cette lecture, et s'asseyant sur le sofa auprès d'Isabelle, le bras passé autour de la taille de sa fille : — Continuez, mon amour, dit-elle ; je veux prendre part à vos plaisirs... Toutes les fois que je vous vois, vous m'offrez l'image du bonheur... Continuez, madame de Surville, je vous prie.

— C'était moi qui lisais, maman, dit Isabelle en désignant du doigt la ligne où elle en était restée.

Une femme douce et sage
A toujours tant d'avantage!
Elle a pour elle en partage
L'agrément et la raison.

— Isabelle, dit mistriss Harcourt en laissant échapper un imperceptible soupir, Isabelle lit le français presque aussi bien que l'anglais.

— C'est depuis que j'entends lire madame de Surville que j'ai fait tant de progrès.

— Je n'en doute pas : vous avez tous fait beaucoup de progrès, j'en suis sûre, et j'en remercie sincèrement madame de Surville.

Mathilde fut charmée du compliment de sa mère : — Que je voudrais, maman, que vous l'aimassiez autant que nous l'aimons! s'écria-t-elle vivement... Oh! j'oubliais que madame de Surville est là... Ce n'est pas par flatterie, au moins...

— Vous voyez que vous avez gagné leur affection... *à mes dépens*, fut près d'ajouter mistriss Harcourt; mais elle s'arrêta, et continuant avec un sourire contraint : — Je ne suis point jalouse pourtant... Mathilde, relis-moi les vers que ta sœur vient de lire : je veux les entendre encore.

Mistriss Harcourt fit venir son ouvrage et passa la soirée chez elle. Madame de Surville dissipa sans affectation le petit nuage de jalousie qui s'était élevé dans l'esprit de la mère, en dirigeant vers elle l'attention de ses enfans, sans dédaigner pourtant les éloges qu'elle méritait. Elle avait soin toutefois de ne point exagérer l'affection réelle de ses élèves pour leur mère, en les excitant à d'hypocrites démonstrations. Elle ne s'aperçut point ce soir-là si mistriss Harcourt comprit sa manière d'agir: car la politesse ne parle pas toujours le langage inappréciable du cœur; mais elle s'en rapporta à l'effet du temps, qui finit toujours par mettre en relief les intentions pures et honnêtes. Mistriss Harcourt découvrit peu à peu qu'à mesure qu'elle s'intéressait davantage aux amusemens et aux occupations de ses enfans, ils devenaient de plus en plus reconnaissans de ces preuves de sympathie. Insensiblement elle trouva de plus en plus de charme dans la vie domestique et dans la société de la personne qui lui avait procuré ce nouveau plaisir.

Pour ne pas être accusé d'attribuer quelque merveilleux pouvoir à notre gouvernante française, nous allons expliquer les moyens tout naturels qu'elle employa pour l'instruction de ses élèves.

Nous avons déjà dit comment elle guérit Isabelle du vain désir de se charger la mémoire de faits historiques et chronologiques, uniquement pour en faire parade. Elle lui apprit peu à peu à aimer les livres de raisonnement, en commençant par ceux où l'intérêt est mêlé à l'instruction. Elle s'occupa ensuite à développer son imagination en lui faisant lire quelques passages choisis dans les meilleurs poëtes anglais, français et italiens. Mais il était plus facile de diriger l'activité d'esprit d'Isabelle, que d'éveiller les facultés

endormies de Mathilde. Madame de Surville attendit avec patience jusqu'à ce qu'elle eût découvert quelque chose qui semblât lui plaire particulièrement. Le premier livre qu'elle parut distinguer fut *les Conversati d'Émilie*. Elle en lut tout haut un passage avec grand plaisir, et madame de Surville, qui s'aperçut à l'inflexion de sa voix qu'elle comprenait bien l'élégance du français, lui demanda si elle voulait essayer de le traduire en anglais : il n'y avait qu'une demi-page. Mathilde ne fut point effrayée des difficultés de l'entreprise.... Elle réussit, et les éloges que reçut sa traduction excitèrent dans son esprit quelque désir ambitieux.

Madame de Surville avait aussi le plus grand soin, en conversant avec Mathilde, de lui faire sentir sa propre force. Toutes les fois que sa jeune élève trouvait un bon argument, on s'y arrêtait ; enfin lorsque Mathilde fut bien convaincue qu'une prodigieuse mémoire n'était pas essentielle au succès, elle se sentit le courage de converser avec moins de timidité.

Un petit événement vint faire connaître à madame de Surville une autre ressource pour l'éducation de Mathilde. Herbert appela un jour sa sœur pour lui faire voir une fourmi qui grimpait le long d'un bâton ; l'insecte semblait à peine capable de supporter la charge qu'il tenait dans ses petites pinces, et il retombait presque toujours, au moment où il atteignait l'extrémité du bâton. Madame de Surville, qui savait combien l'art d'instruire les enfans dépend des occasions favorables pour leur inspirer de nouvelles idées, demanda à Herbert s'il connaissait l'histoire de ce pauvre limaçon, qui tombait sans cesse, comme cette fourmi, en s'efforçant de grimper le long d'un mur de vingt pieds de haut.

— Je n'en ai jamais entendu parler... Contez-moi cette histoire, je vous prie, dit Herbert.

— Ce n'est pas une histoire, c'est une question d'arithmétique. Ce limaçon voulait atteindre le haut d'un mur de vingt pieds; il en faisait cinq pieds par jour et retombait quatre pieds plus bas dans la nuit; combien lui fallut-il de jours pour arriver au sommet?

— J'aime les questions d'arithmétique lorsqu'elles ne sont pas trop difficiles, s'écria Mathilde, et aussitôt elle dit tout bas à madame de Surville la solution de son facile problème.

Son exclamation ne fut pas perdue. Madame de Surville se mit tout de suite à cultiver ses dispositions pour le calcul. Sans la fatiguer par de longs exercices sur les quatre règles, elle lui proposa des questions qui l'obligeaient à *réfléchir*, et qui l'excitaient à raisonner et à trouver; puis elle lui expliqua peu à peu les relations des nombres, et lui donna des idées plus claires de la nature et de l'usage des règles de l'arithmétique qu'elle n'en avait jamais appris de son maître d'écriture et de calcul. La confiance de Mathilde en elle-même s'accrut insensiblement. Lorsqu'elle avait résolu une question difficile, elle ne pouvait pas douter du succès; ce n'était pas une matière qui permît l'incertitude ordinaire aux esprits timides. Madame de Surville n'adressa d'abord de questions à son élève que lorsqu'elles étaient seules; mais bientôt elle se hasarda à l'interroger devant le reste de la famille. Mathilde rougissait d'abord et semblait ignorer complètement l'affaire; mais une réponse distincte se faisait bientôt entendre, et l'opinion d'Isabelle sur les talens de sa sœur s'accrut avec une rapidité surprenante, lorsqu'elle apprit que Mathilde savait les fractions décimales.

— Eh bien! ma chère Mathilde, dit madame de Surville, maintenant que vous savez ce qu'Isabelle elle-même trouve difficile, vous aurez, j'espère, assez de confiance en vous-même, pour essayer d'apprendre ce qu'Isabelle ne trouve pas embarrassant.

— Je ne suis pas Isabelle, moi, dit Mathilde en secouant la tête.

— Non, s'écria sa sœur avec une généreuse sincérité, mais tu es bien supérieure à Isabelle : je suis sûre que je ne résoudrais pas comme toi ces questions difficiles, quoique tu me penses l'intelligence si prompte; et puis, lorsque tu sais quelque chose, tu ne l'oublies plus... Ses idées ne sont pas superficielles, continua Isabelle en se tournant vers madame de Surville, elles ont de la profondeur comme les petits carrés de couleur dans les ouvrages en mosaïque.

Madame de Surville sourit à cette allusion, et l'imagination active d'Isabelle, excitée par ce sourire, se lança tout de suite dans une autre comparaison.

— Je ne connaissais pas jusqu'à présent les talens de ma sœur avant que vous les fissiez briller, comme le feu qui fait ressortir les images dessinées en encre sympathique sur nos écrans... Lorsque vous me les fîtes voir pour la première fois, je dis qu'il n'y avait rien; en y regardant ensuite après que vous les eûtes présentés au feu quelques instans, je vis briller de belles couleurs et d'agréables figures.

Nous espérons que nos lecteurs n'auront pas manqué de s'apercevoir combien la conversation d'Isabelle était devenue plus agréable, depuis qu'elle avait supprimé quelques-uns de ses événemens remarquables. Lorsque la mémoire est surchargée, l'imagination reste souvent inactive : l'esprit, aussi bien que l'invention, dépend de la rapide combinaison des idées.

Madame de Surville, sans user du moindre artifice, réussit à rendre Isabelle et sa sœur amies et non rivales, en les plaçant, autant que possible, dans des situations où elles devaient mutuellement sympathiser l'une avec l'autre, et en évitant toute rivalité pénible.

Elle suivit un plan semblable avec Herbert et Favoretta. Elle pouvait à peine les laisser seuls sans courir le risque de les entendre se quereller. A cet âge, les enfans n'ont pas la force de dompter leurs petites passions. Ils ne connaissent pas la nature de la société et de la justice. Le moins qu'on les laisse ensemble est le mieux, lorsqu'ils sont d'inégale force et qu'ils ne sont pas occupés à quelque chose qui les intéresse tous les deux à la fois. Les querelles frivoles, mais violentes, d'Herbert et de Favoretta, avaient presque cessé depuis que de semblables précautions avaient été prises. Comme ils s'amusaient beaucoup dans le petit nombre d'heures qu'ils avaient à passer ensemble, ils se recherchaient souvent l'un l'autre. Lorsque Herbert était occupé à son petit jardin, il était impatient de voir arriver le moment où Favoretta visiterait son travail; Favoretta, de son côtés, resentait un égal plaisir à montrer à son frère ses divers petits ouvrages.

Madame de Surville avait coutume de les faire lire dans les excellens petits livres de mistriss Barbauld et dans les *Soirées à la maison;* elle leur racontait ensuite quelque histoire intéressante, pendant qu'ils étaient assis côte à côte sur le tapis.

Un jour, Herbert s'établit dans ce qu'il appelait *son coin;* Favoretta s'assit tout près de lui, et madame de Surville leur lut ce passage de *Sandford et Merton* dans lequel l'écuyer Chace est représenté battant sans miséricorde Harry Sandford, parce qu'il refuse de lui

dire où a passé le lièvre. Madame de Surville, observant que cette histoire faisait une vive impression sur Herbert, crut l'occasion favorable de lui faire sentir la différence qui existe entre la résolution et l'entêtement. Herbert était naturellement disposé à l'obstination; mais ce défaut n'éclatait jamais devant madame de Surville, parce qu'elle avait soin de ne lui demander jamais ce qu'elle savait trop lui déplaire, et lui prescrivait au contraire ce qui lui était agréable de faire. Elle aima mieux le tolérer ainsi, pour lui donner le temps d'oublier ses anciennes et mauvaises habitudes, avant de mettre sa docilité à l'épreuve. Puis elle s'efforça de lui donner de nouvelles habitudes, en le plaçant dans des situations nouvelles. Dans cette occasion, elle voulut s'adresser à son intelligence, qui semblait apte à comprendre la raison.

Il fit un cri d'admiration après avoir entendu le récit de la force d'ame d'Harry Sandford : — C'est bien cela! c'est bien! Je suis content qu'Harry n'ait pas voulu dire à ce cruel écuyer Chace par où le lièvre était passé... J'aime Harry pour avoir préféré d'être battu *plutôt que de dire ce qu'il ne voulait pas dire...* J'aime cet Harry; et vous, madame?

— Moi aussi, je l'aime beaucoup, dit madame de Surville, mais non pas pour la raison que vous venez de donner.

— Quoi! dit Herbert, vous n'aimez pas Harry pour avoir sauvé la vie de ce pauvre lièvre? Vous ne l'admirez pas pour avoir aussi courageusement supporté les coups, et pour avoir répondu ensuite au chasseur qui lui demandait pourquoi il ne lui avait pas indiqué la voie du lièvre : « C'est parce que je ne veux pas trahir les malheureux? »

— Quoi! ce n'est pas pour cela que vous l'aimez?

dit Favoretta en se levant aussi. Je suis sûre qu'Herbert aurait fait une semblable réponse : je m'étonne que madame de Surville n'aime point cette réponse.

— Je n'ai jamais dit que je n'aimais point cette réponse, dit madame de Surville aussitôt qu'il lui fut possible de parler.

— Vous l'aimez donc? Vous aimez donc Harry? s'écrièrent les deux enfans à la fois.

— Oui!... j'aime cette réponse, Herbert; j'aime votre ami Harry pour avoir dit qu'il ne veut pas trahir les malheureux. N'étiez-vous pas vous-même injuste envers lui tout à l'heure, en disant que vous l'aimiez, parce qu'il aimait mieux être battu que de dire un mot contre sa volonté? Herbert semblait embarrassé. — Je veux dire, continue madame de Surville, qu'avant de décider si je dois aimer ou admirer quelqu'un qui persiste à faire ou ne pas faire quelque chose, je désire connaître les motifs de sa résolution ou de sa volonté.

— Mais je vous ai dit la raison alléguée par Harry pour ne pas parler, et vous m'avez dit qu'elle était bonne, et que vous aimiez Harry pour son courage, n'est-il pas vrai?

— Cest vrai, dit madame de Surville : j'admire les caractères fermes quand ils ont de bonnes raisons pour l'être; quant à ceux qui persistent dans une résolution, uniquement parce qu'ils l'ont prise, et qui ne peuvent ou ne veulent pas dire pourquoi, je les méprise.

— Et moi aussi, dit Favoretta : tu sais, Herbert, toutes les fois que tu ne veux pas faire ce que je te dis, cela me met toujours en colère, et je te demande pourquoi.

— Et si vous ne vous mettiez pas *toujours* en co-

lère, peut-être votre frère vous dirait-il *quelquefois* pourquoi.

— Certes je le ferais, dit Herbert. J'ai toujours de bonnes raisons, Favoretta, quoique je ne veuille pas toujours te les dire.

— Alors vous ne pouvez demander que votre sœur reconnaisse toujours la justice de vos décisions.

— C'est vrai, dit Herbert; mais lorsque je ne lui donne pas de raisons, c'est généralement que la chose n'en vaut pas la peine. Il n'y a jamais de grande sagesse, vous savez, dans des résolutions relatives à des bagatelles, telles que de savoir si elle sera mon cheval ou moi le sien, ou bien si j'arroserai mes radis avant ou après dîner.

— Certes, vous avez raison; il ne peut y avoir de sagesse dans des déterminations semblables; cependant les gens raisonnables ne s'obstinent jamais à propos de bagatelles.

— Vous savez, dit Herbert après une pause, que je passais pour entêté avant votre arrivée; mais avec vous je ne l'ai jamais été, parce que vous savez me prendre: vous me dirigez bien plus *adroitement* que Grace.

— Je ne voudrais pas vous diriger plus *adroitement* que Grace, quand même je le pourrais; car alors je vous dirigerais plus mal qu'elle ne le faisait... Ce n'est pas tout plaisir pour moi de vous gouverner, et j'aimerais beaucoup mieux que votre raison vous servît à vous gouverner vous-même.

Herbert ôta sa veste et, levant la tête, il regarda Favoretta avec la conscience de sa dignité.

— Vous savez, continua madame de Surville, qu'il y a deux manières de diriger les gens: par la raison et par la force. Ceux qui n'ont pas de raison ou qui

ne s'en servent pas, doivent être gouvernés par la force.

— Je ne veux pas être de ceux-là; car je hais la force.

— Mais il faut aussi aimer la raison, si vous ne voulez pas être de *ceux-là*.

— Et je l'aime aussi, lorsqu'elle vient de *vous;* car vous me donnez des raisons que je puis comprendre, quand vous me demandez de faire ou de ne pas faire quelque chose. Je voudrais que tout le monde fît comme vous.

— Mais, Herbert, il vous faut pourtant quelquefois faire ce que je vous demande, même lorsque je ne juge pas à propos de vous donner des raisons, que vous finissez d'ailleurs par trouver ensuite excellentes.

— Je l'ai éprouvé déjà plusieurs fois, madame, surtout dans l'affaire de la chenille.

— Qu'est-ce que c'est que cette chenille? dit Favoretta.

— Ne te rappelles-tu pas ce jour où je me disposais à mettre le pied sur quelque chose qui ressemblait à un petit morceau de bois noir; *elle* me pria de ne pas le faire, je ne l'écoutai pas, et je reconnus ensuite que c'était une chenille... Depuis ce jour, vous savez, j'ai toujours été disposé à vous donner raison, madame, et à faire ce que vous m'ordonniez... Est-ce que vous me croyez obstiné, dites?

— Non, mon ami.

— Non! non! entends-tu, Favoretta! s'écria Herbert avec joie. Grace avait coutume de dire que j'étais entêté comme une mule; elle m'appelait petit âne aussi; mais les pauvres ânes eux-mêmes ne sont pas entêtés lorsqu'on les traite bien. Où est l'âne dans *le Cabinet des quadrupèdes* que nous examinions l'autre

jour, Favoretta? — Je vous en prie, laissez-moi lire cet article, madame de Surville... C'est vers le milieu du livre, Favoretta... laisse-moi chercher, je trouverai l'endroit en une minute... Ce n'est pas long, puis-je vous le lire?

Madame de Surville y consentit, et Herbert lut les lignes suivantes :

« On a beaucoup écrit sur le naturel stupide et opiniâtre de l'âne ; mais nous inclinons fortement à croire qu'on a calomnié ce pauvre animal. Quels que soient les défauts de ce genre qu'on lui reconnaisse, ils ne semblent pas être la conséquence de quelque vice naturel de sa constitution ou de son instinct, mais plutôt de la manière dont il est mené, et des mauvais traitemens qu'on lui fait subir. Cette opinion nous est venue d'un exemple récent qui nous a montré un animal de cette espèce tout différemment traité par son maître que ses pareils ne le sont ordinairement. Le propriétaire de cet âne est un vieillard dont le métier est de vendre des légumes qu'il colporte de maison en maison sur le dos de sa bête. Il alimente constamment cette pauvre créature de poignées de foin, de morceaux de pain, ou d'herbes qu'il ramasse sur sa route. C'est avec plaisir que nous en parlons, car nous avons souvent observé les manières de ce vieillard envers son âne, pour lequel il n'a pas besoin de faire usage du fouet, ni même de le frapper avec la main.

» Comme nous lui faisions remarquer un jour qu'il semblait aimer beaucoup son âne, et que nous lui demandions s'il était indocile, opiniâtre, depuis combien de temps il l'avait en sa possession, etc. — Ah ! monsieur, répondit-il, je n'ai pas besoin d'être dur avec le pauvre animal, et quant à son opiniâtreté, je ne puis m'en plaindre, car il est toujours prêt à

faire ce qui me plaît, à aller où je veux; je l'ai élevé moi-même, et je le possède depuis deux ans; il est quelquefois ombrageux, folâtre, et un jour dans ses gambades il s'échappa loin de moi; vous auriez peine à le croire, monsieur, mais il y avait, pour le saisir, plus de cinquante personnes qui n'en purent venir à bout; il revint alors de lui-même au galop, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut caché tendrement sa tête dans ma poitrine.

» L'apparence de cet animal est vive, ouverte et gaie; son pas, doux et régulier; et le seul moyen employé pour presser sa marche est de l'appeler par son nom, auquel il obéit à l'instant. »

— Je ne suis pas un âne, dit Herbert en riant, après avoir fini sa lecture; mais je m'imagine que madame de Surville ressemble un peu au vieillard, et je lui obéis volontiers toutes les fois qu'elle m'adresse la parole.... A propos, continua Herbert qui semblait chercher l'occasion de prouver sa promptitude à obéir; à propos, Grace m'a dit que maman voulait que je fusse peigné par elle tous les jours... Eh bien! cela me déplaît, mais je veux obéir, parce que maman le désire, et j'y vais de ce pas... Voulez-vous voir comme je me tiendrai tranquille? Je vous prouverai que je ne suis pas un entêté.

Madame de Surville suivit le petit héros pour être témoin de son triomphe sur lui-même. Grace était alors auprès de sa maîtresse qui faisait sa toilette.

— Maman, je viens obéir à tes ordres, dit-il bravement en entrant dans la chambre. Grace, voilà le peigne, et il lui présenta en même temps sa chevelure emmêlée. Elle lui tira les cheveux sans pitié, mais lui se tint héroïquement tranquille.

Mistriss Harcourt, qui observait dans la glace ce

qui se passait, se tourna vers la femme de chambre : — Doucement, doucement donc, Grace, lui dit-elle : en vérité vous tirez les cheveux de cet enfant comme si sa tête ne devait rien sentir. Certes, si vous me tiriez les cheveux ainsi, je ne le supporterais pas avec tant de courage.

— Vos cheveux ! oh ! madame, quelle différence ! ceux de M. Herbert sont toujours dans un tel désordre qu'on ne sait comment les démêler. A ces mots, elle y donna un terrible coup de peigne que l'enfant supporta bravement : — Vous voyez que c'est bien de la résolution et non de l'entêtement, dit-il à madame de Surville.

— Voici un petit garçon docile et patient, dit madame de Surville en conduisant Herbert à sa mère, qui mérite un baiser de vous pour récompense.

— Il l'aura, dit mistriss Harcourt. Mais vous, Grace, pourquoi le faites-vous tant souffrir ? Et toi, mon ami, est-ce que tu n'es pas capable de te peigner tout seul ?

— Oh ! si, maman, et je ne demanderais pas mieux.

— Et madame de Surville a-t-elle à y faire quelque objection ?

— Aucune, madame ; au contraire, je voudrais qu'il fît lui-même tout ce qu'il est capable de faire. Mais il m'a dit que c'était votre volonté qu'il fût peigné par Grace, et je me suis plu à le voir se rendre à vos désirs. Vous pouvez être assurée que dans les plus petites choses comme dans les choses importantes, *notre* désir et son devoir est de faire exactement ce que vous souhaitez.

— Ma chère dame, dit mistriss Harcourt, en tendant la main à madame de Surville avec un sentiment

d'affection sincère et son ton de politesse habituel, je suis sensible à votre bonté; mais vous savez que dans les plus petites choses comme dans les matières importantes, je laisse tout à votre excellent jugement. Quant à cette affaire entre Herbert et Grace, je n'y entends rien absolument.

— Maman... dit Herbert.

— Madame, interrompit Grace en s'avançant et sans trop savoir ce qu'elle allait dire, si vous voulez bien vous le rappeler, c'est vous qui m'avez dit de peigner M. Herbert, madame... et voilà tout.

— Je ne me rappelle rien de semblable en vérité, Grace.

— Oh! madame, vous ne vous rappelez pas, le dernier jour où vous aviez du monde, que M. Herbert vint au haut des escaliers; au moment où vous examiniez le ressort de la lampe, je m'écriai : — Ah mon Dieu! la tête de M. Herbert est hérissée comme un porc-épic! et vous dites alors, madame : — Je veux que vous arrangiez les cheveux de cet enfant, Grace.— Ce sont vos propres paroles, madame; et j'ai cru que vous parliez aussi pour l'avenir, madame.

— Vous vous êtes méprise, Grace, reprit mistriss Harcourt en souriant de la volubilité de sa camériste. A l'avenir il est entendu qu'Herbert sera entièrement maître de sa chevelure.

— Merci, maman, dit Herbert.

— Remercie madame de Surville, mon ami; c'est en son nom que j'ai parlé. Vous me comprenez *sans doute*, Grace, *à présent*, dit mistriss Harcourt en s'adressant à la femme de chambre qui semblait pressée de sortir; vous comprenez, j'espère, Grace, que madame de Surville et moi nous sommes toujours du même avis relativement aux enfans : ainsi vous ne

serez point tiraillée par des ordres contradictoires... c'est à Madame que vous obéirez.

En finissant cette phrase, mistriss Harcourt fut si enchantée de l'expression d'amour et de gratitude qui se lisait dans les yeux d'Herbert, qu'elle s'interrompit aussitôt pour l'embrasser.

— Un autre baiser ! deux baisers de maman dans un jour, et celui-ci de son propre mouvement ! s'écria Herbert, plein de joie, en s'échappant pour apprendre cette nouvelle à Favoretta.

— Cet enfant a un cœur, dit mistriss Harcourt tout émue, et c'est vous qui me l'avez révélé, madame de Surville ; que je vous remercie !

Madame de Surville saisit ce moment favorable pour lui présenter une carte d'invitation qu'Herbert avait imprimée à grand' peine avec sa petite presse.

— Qu'est ceci ? dit mistriss Harcourt en lisant tout haut :

« M. Herbert Harcourt présente ses amitiés à sa bonne maman ; si elle n'a pas d'engagement pour ce soir, il sera charmé de la posséder en compagnie d'Isabelle, de Mathilde, de Favoretta, et de madame de Surville, qui ont promis de souper avec lui pour goûter ses radis... Ils attendent tous *votre* réponse avec impatience. »

— Ma réponse ne se fera pas attendre, dit mistriss Harcourt. Quoi ! madame de Surville, c'est là l'enfant qui ne pouvait lire ni même épeler, il y a six mois ? Voulez-vous bien être ma messagère, ajouta-t-elle en lui mettant dans la main une carte qu'elle venait d'écrire.

« Mistriss Harcourt présente ses amitiés à son cher petit Herbert. Quand elle aurait eu cent autres invitations, elle n'en aurait pas moins accepté la sienne. »

— Dieu me bénisse ! s'écria mistriss Grace lorsqu'elle trouva une heure après, gisantes sur la table de toilette, les plumes qu'elle avait pris tant de peine à poser sur la tête de sa maîtresse, je croyais que Madame était partie !

La surprise de Grace lui ôta même la force de faire une seconde exclamation lorsqu'elle apprit que sa maîtresse était restée à la maison pour goûter les radis de M. Herbert. Le soir, en travaillant dans la chambre de sa maîtresse, elle écouta avec une maligne curiosité les fréquens éclats de rire et les heureuses petites voix de la compagnie qui soupaient dans l'appartement à côté.

— Ils ne finiront jamais ! disait Grace. Mais les rires se turent, et en écoutant avec plus d'attention, elle entendit la voix d'une jeune lectrice : — Oh ! oh ! dit-elle, si nous en sommes à la lecture, M. Herbert ne tardera pas à s'endormir.

Malgré cette prédiction, Herbert se tint au contraire très-éveillé. Lorsque les radis avaient été distribués, Favoretta, qui était impatiente d'en goûter, trouva que le premier qu'elle mordit était *chaud* et qu'elle ne les aimait pas.

—*Chaud !* dit Herbert en critiquant son langage pour se venger de la critique de ses radis, je ne crois pas qu'on puisse dire qu'un radis soit *chaud*, il serait plutôt froid. Je t'entendrais mieux si tu disais que tu le trouves doux, acide ou amer.

— Eh ! quel est donc le mot pour exprimer ce goût qui me mord la langue ?

— C'est *piquant*, dit Isabelle, et en même temps elle cita un vers à l'appui de son épithète :

Et le radis *piquant* qui vous pince la langue.

— Ah ! je sais, dit Mathilde en souriant, où tu as pris ce vers; c'est dans *la Maîtresse d'école de Shenstone,* dans la description du joli petit jardin de la vieille femme.

— Oh ! je voudrais bien connaître ce joli petit jardin ! s'écria Herbert.

— Et moi aussi, dirent à la fois mistriss Harcourt et madame de Surville.

Isabelle courut chercher le livre après souper et lut le poëme. Herbert et Favoretta s'intéressèrent vivement au jardin de la vieille femme et au sort du petit garçon qui fut fouetté pour s'être amusé aux images de son alphabet au lieu d'étudier sa leçon. Mais, à la grande mortification d'Isabelle, ils ne comprenaient pas la moitié de ce qu'elle lisait. Le sens des vieilles expressions anglaises les embarrassait.

— Vous ne vous en étonneriez pas, ma chère Isabelle, si vous aviez mon expérience des enfans. C'est un langage tout nouveau pour eux, et ce que vous venez de lire est à peine intelligible pour moi-même, malgré vos complimens sur ma connaissance de l'anglais.

Madame de Surville prit alors le livre et désigna plusieurs expressions qu'elle ne comprenait pas. Herbert fut enchanté de n'être pas le seul ignorant, et il résolut à l'avenir d'imiter madame de Surville, et de demander l'explication des mots dont il ne saurait pas le sens.

Grace fut étrangement surprise de voir M. Herbert aussi éveillé à la fin de la soirée. Le lendemain elle entendit des cris perçans, sons agréables à son oreille : c'était Favoretta qui pleurait dans l'escalier. Il pleuvait à verse ; les deux enfans étaient contrariés de ne pouvoir aller à la promenade ; et, après s'être amusés le soir précédent, ils étaient moins disposés que de cou-

tume à souffrir une contrariété ou à s'occuper comme à l'ordinaire. Favoretta avait fini son panier, et sa mère lui avait promis de le montrer au dessert; mais l'heure du dîner était encore éloignée, et d'ailleurs entre une promesse et son exécution combien le temps paraît long à un enfant!

Madame de Surville avait prêté aux deux enfans, pour les distraire, le premier volume du *Cabinet des quadrupèdes*, où se trouvaient de belles gravures. Malheureusement ce fut l'origine d'une dispute entre eux. Favoretta trouva que son frère était trop long à regarder le chameau bossu; Herbert, de son côté, accusait sa sœur de tourner les feuilles avant qu'il eût le temps de voir les images à moitié; mais elle n'écouta pas ses justes reproches, car elle avait entrevu le tigre royal qui se précipitait sur un chasseur, et elle ne put retenir son impatience. Chacun se mit à tirer le livre de son côté, et le chameau, ainsi que le tigre royal, était dans un imminent péril de se voir mis en pièces, lorsque madame de Surville intervint, sépara les combattans et les envoya chacun dans une chambre différente, comme c'était sa coutume, lorsqu'ils ne s'entendaient pas ensemble.

Dès qu'elle entendit les cris de Favoretta, Grace monta l'escalier, et, s'approchant, sur la pointe du pied, de la petite désolée, elle lui adressa la parole d'un ton de compassion qui devait être pris pour la voix naturelle de la sympathie par l'oreille inexpérimentée d'un enfant. L'affligée Favoretta cacha sa tête dans le sein de Grace, et lui fit ses plaintes de madame de Surville. Grace la consola en lui donnant un gâteau; puis, dans la crainte d'être aperçue par madame de Surville, elle quitta la petite fille, avec l'injonction formelle de ne pas parler du gâteau à sa gouvernante.

Favoretta garda le gâteau pour le partager avec Herbert; car elle se rappelait qu'elle avait tort dans la dispute relative aux gravures. Mais Herbert refusa absolument de toucher au gâteau, et engagea fortement sa sœur à le rendre à Grace. Herbert avait été *autrefois*, suivant sa propre expression, accusé de gourmandise, et peut-être avec raison; mais depuis qu'il avait appris à connaître de nouveaux plaisirs, ses dispositions gourmandes avaient presque entièrement disparu. Il eut quelque peine à persuader à Favoretta de rendre le gâteau; il termina ses argumens en promettant à sa sœur d'en demander un, la première fois qu'ils passeraient devant une boutique de pâtissier : — Et je t'assure, ajouta-t-il, qu'elle nous en donnera un, car elle est réellement meilleure pour nous que Grace.

Les argumens d'Herbert, et l'espoir prochain d'un gâteau, déterminèrent enfin Favoretta à rendre le présent de Grace : — Herbert prétend que je ferai mieux de vous le rendre, dit-elle, parce que madame de Surville ne le sait pas.

Grace fut un peu surprise des effets de la rhétorique d'Herbert : elle vit alors qu'il lui fallait changer ses batteries.

Le jour suivant, à la promenade, comme les enfans passaient avec madame de Surville devant une boutique de pâtissier, Herbert demanda poliment à sa gouvernante un gâteau pour Favoretta et pour lui. Elle s'empressa aussitôt d'entrer dans la boutique, car elle voyait avec plaisir qu'il demandait franchement ce qu'il voulait; elle savait aussi qu'il essuyait un refus sans mauvaise humeur.

Herbert allait manger son gâteau, lorsqu'il entendit les sons d'un instrument dans la rue. Il courut à

la porte et aperçut un pauvre homme qui jouait du tympanon. Auprès de lui se tenait un petit garçon qui semblait chétif et souffrant de besoin : il s'approcha d'Herbert, et lui demanda un demi-pence (un sou).

— Je n'ai pas d'argent, dit Herbert; mais ceci est à moi, prenez-le.

Madame de Surville lui retint la main qui tendait le gâteau au petit mendiant, et lui conseilla de le changer contre quelque chose de plus substantiel, en lui disant qu'il pouvait avoir deux petits pains au lait pour son gâteau. Herbert fit aussitôt l'échange, et donna les deux petits pains au mendiant qui le remercia de tout son cœur. L'homme qui jouait du tympanon s'informa de la maison où demeurait Herbert, et lui promit de s'arrêter devant sa porte et de lui jouer un air qui semblait particulièrement lui plaire.

Convaincue par l'épreuve du gâteau que l'influence d'Herbert était de quelque importance dans la famille, mistriss Grace eut des regrets de s'en être fait un ennemi, et résolut de saisir la première occasion de lui faire des ouvertures de paix, qui seraient sans doute acceptées avec empressement. Elle l'entendit un matin qui soupirait et murmurait tout bas sur une addition difficile que madame de Surville lui avait donnée à faire; il en compta une colonne tout haut, mais il ne put parvenir à obtenir deux fois le même total. Lorsqu'il porta sa règle à madame de Surville, qui était dans la même chambre, il fut obligé d'attendre quelques minutes, parce que Favoretta n'était pas habillée. Notre jeune homme s'impatienta, et lorsqu'il fut admis enfin, son addition fut trouvée fausse.

— Alors, je ne puis pas la faire, dit-il avec emportement.

— Essayez, dit madame de Surville; renfermez-

vous dans ce cabinet, et peut-être trouverez-vous que vous pouvez la faire.

Herbert s'agenouilla dans le cabinet, et se remit de mauvaise humeur à sa maudite addition.

— Mon cher M. Herbert, lui dit Grace en l'y suivant, voulez-vous être assez bon pour aller chercher les ciseaux de miss Favoretta, qu'elle vous a prêtés hier? Elle en a besoin, mon ami.

Herbert, surpris de ce ton de bonté peu habituel, courut chercher les ciseaux, et à son retour trouva que l'addition si difficile avait été faite en son absence. La somme était écrite au milieu de l'ardoise avec ces mots qu'il reconnut pour être de l'écriture de Grace : « Effacez mes chiffres et refaites-les vous-même. » Herbert effaça les chiffres de mistriss Grace avec indignation, et résolut d'achever sa règle lui-même. Il la porta de nouveau à madame de Surville. Elle était encore fausse! Grace ouvrait des yeux étonnés, et, quand elle vit Herbert se tenir patiemment auprès de sa gouvernante et répéter ses efforts de calcul, elle abandonna toute idée d'obtenir de l'influence sur son esprit. — Madame de Surville les a tous ensorcelés, se dit-elle à elle-même. Il est étonnant qu'on ne puisse trouver sa recette.

Mistriss Grace s'imaginait pouvoir découvrir un moyen secret d'élever les enfans, comme elle avait appris, par surprise, d'un coiffeur à la mode, l'art d'arranger les cheveux de sa maîtresse. Depuis que mistriss Harcourt lui avait parlé d'un ton aussi péremptoire au sujet de madame de Surville, la camériste avait affecté les apparences du plus grand respect pour cette dame en présence de sa maîtresse, et avait scrupuleusement exécuté, à son grand regret, les ordres de *la gouvernante*. Mais, en même temps, elle s'était

flattée d'augmenter sa propre faveur auprès de mistriss Harcourt, en faisant étalage d'un redoublement de zèle et d'activité à sa toilette.

Un matin, en se réveillant, mistriss Harcourt se sentit mal à la tête, et se plaignit même d'un peu de fièvre. Elle avait pris froid la veille en sortant d'un appartement où la compagnie était nombreuse et la chaleur extrême. Mistriss Grace se montra tout alarmée de l'indisposition de sa maîtresse, et la pressa d'envoyer à l'instant chercher le docteur Marsden. Mistriss Harcourt y consentit à demi, et un messager partit aussitôt. En attendant, mistriss Harcourt, qui avait coutume d'être entourée de petits soins, même dans les indispositions les plus légères, exprima quelque surprise de ne voir ni madame de Surville, ni aucun de ses enfans, quand ils savaient qu'elle n'était pas bien. — Où est Isabelle? Où sont Mathilde et Favoretta? Que sont-elles devenues toutes? Ne savent-elles pas que je suis malade?

— O mon Dieu si, madame; mais elles sont toutes parties en voiture avec madame de Surville.

— Quoi! toutes?

— Je le crois du moins, madame; mais je n'en ai point la certitude, car je me fais un devoir de ne rien observer, et de savoir le moins possible ce qui se passe dans la maison, de peur d'être taxée de curiosité.

— Madame de Surville ne m'a rien fait dire avant de sortir?

— Pas par moi, du moins, madame. Ici la perfide camériste disait la vérité, mais en apparence seulement, car elle avait fort bien entendu ce que madame de Surville avait chargé le laquais de dire en son nom.

— J'espère, madame, que vous n'avez pas été ré-

veillée par le bruit qui s'est fait ce matin dans la maison?

— Quel bruit? Je n'ai rien entendu.

— Vous n'avez rien entendu! J'en suis réellement bien contente, madame, car c'était un affreux tapage! Je redoutais réellement que cela ne fût bien pénible pour votre pauvre tête.

— Qu'était-ce donc enfin? dit mistriss Harcourt en tirant son rideau.

— Oh! rien, madame, qui doive vous alarmer!... de la musique et de la danse seulement.

— De la musique et de la danse si matin! Voyons, Grace, dites-moi tout de suite tout ce que vous avez à dire, car vous me tenez en suspens, et cela ne vaut rien pour ma tête.

— La, madame, j'avais bien raison de craindre que cela ne vous mît en colère... c'était pourquoi j'hésitais tant à parler... mais certainement madame de Surville, ainsi que les jeunes demoiselles et M. Herbert, pensaient que vous ne pourriez rien entendre, parce que c'était dans le parloir d'en bas.

— Entendre quoi? qu'est-ce qu'il y avait dans le parloir?

— Rien qu'un joueur de tympanon, madame, qui touchait de son instrument pour les jeunes demoiselles.

— Leur avez-vous dit que je n'étais pas bien, Grace?

C'était la seconde fois que mistriss Harcourt faisait cette question. Grace remarqua ce symptôme avec satisfaction. — En vérité, madame, je puis bien répondre que j'ai dit à M. Herbert que je craignais que vous n'entendissiez ses gambades et son tapage du haut en bas de l'escalier; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'en ai pas dit un mot aux jeunes demoi-

selles. Comme madame de Surville était là, j'ai pensé qu'elle le savait comme moi.

Un léger coup à la porte interrompit les charitables observations de mistriss Grace.

— Dieu me bénisse! ce sont les jeunes demoiselles! je les croyais parties en voiture.

Comme Isabelle et Mathilde s'approchaient du lit de leur mère, elle dit d'une voix languissante: — J'espère, Mathilde, que tu n'es pas restée à la maison à cause de moi. Isabelle est-elle là? quel livre a-t-elle à la main?

— *Zeluco*, maman; j'ai pensé que vous aimeriez peut-être à en entendre lire quelques passages: ce que je vous en ai lu l'autre jour a semblé vous plaire.

— Mais tu oublies que j'ai un mal de tête horrible... Je ne veux pas vous retenir, mes enfans, si vous avez quelque chose à faire avec madame de Surville.

— Rien du tout, maman: elle est sortie avec Herbert et Favoretta.

L'explication fut alors interrompue par l'arrivée du docteur Marsden. Or, le docteur Marsden n'était pas de ces complaisans médecins qui caressent les fantaisies des belles dames lorsqu'elles se disent malades, pour exciter de tendres alarmes autour d'elles. Après s'être assuré que mistriss Harcourt n'était pas aussi mal que Grace avait voulu le lui faire croire, le docteur amena insensiblement la conversation sur un ton général. Il avait l'esprit vif, enjoué, avec une profonde connaissance du cœur humain et la plus vaste instruction en tout genre, de sorte qu'il lui était facile de distraire et d'intéresser ses malades nerveuses, que toute la puissance de la pharmacie ne pouvait parvenir à calmer.

Le docteur fit causer les jeunes demoiselles en plaisantant Isabelle sur sa simplicité de lire un roman en présence de sa mère. — *Zeluco!* s'écria-t-il avec un dédain ironique. Eh pourquoi pas *les Souffrances du jeune Werther*, ou quelque roman à la mode de revenant?

Isabelle prit la défense de son livre avec chaleur, et soit la bonté de sa cause, soit l'éloquence du plaidoyer, le docteur Marsden ralentit graduellement l'ardeur de son attaque simulée.

Lorsque l'argumentation fut finie, et que chacun, sans en excepter mistriss Harcourt, qui avait presque oublié son mal de tête, eut applaudi à la défaite du docteur, celui-ci tira de son porte-feuille trois ou quatre petites cartes : c'étaient des billets d'introduction aux soirées de lecture française de lady Nevil.

Lady Nevil était une dame âgée, dont le rang élevé et l'influence avaient mis le goût de la littérature à la mode, et dont l'intimité était excessivement enviée. Elle était considérée comme un juge excellent des manières, des talens et du caractère, de sorte que son approbation était ardemment recherchée, surtout par les mères qui voulaient introduire leurs filles dans le monde. Cette dame aimait à encourager le mérite naissant, mais elle était scrupuleuse, ridicule même, disait-on, dans le choix de ses jeunes connaissances.

Mistriss Harcourt désirait vivement qu'Isabelle et Mathilde fussent distinguées par une personne dont l'approbation était si importante dans le grand monde comme dans le monde littéraire. Elle fut donc singulièrement flattée par la prédiction du docteur Marsden, qu'Isabelle serait une des favorites de cette dame au goût difficile : — Pourvu que vous ayez la prudence, ajouta-t-il en se tournant vers Isabelle, de n'être pas

toujours victorieuse dans vos argumens, comme vous l'avez été ce matin.

— Je crois, dit mistriss Harcourt après le départ du docteur, je crois que je suis beaucoup mieux. Sonnez Grace, je vais me lever.

— Maman, dit Mathilde, si vous voulez me le permettre, je donnerai ma carte à madame de Surville, qui se plaira beaucoup, j'en suis sûre, à ces soirées... Et, vous savez, elle vit si retirée avec nous!

— Je ne lui demande point de vivre aussi retirée, ma chère fille, dit mistriss Harcourt avec une froideur marquée, car en ce moment les insinuations de Grace sur la musique et la danse du matin, et quelques vestiges de son ancienne jalousie au sujet de l'influence exercée par madame de Surville sur les affections de ses enfans, lui travaillaient fortement l'esprit. L'orgueil l'empêcha de s'expliquer davantage, et ses deux filles, sans pouvoir en deviner la raison, s'aperçurent bien que madame de Surville était en disgrâce.

Pendant qu'elle s'habillait, mistriss Harcourt s'entretint avec elles des livres qu'elles lisaient. Mathilde lisait *l'Analyse de la beauté* d'Hogarth, dont elle fit à l'instant un exposé clair et succinct. Mistriss Harcourt remarqua les progrès rapides de sa fille, et en sentit une joie mêlée de chagrin.

— Mes chères enfans, leur dit-elle, vous avez reçu une éducation bien supérieure à celle de votre mère; mais les jeunes filles de mon temps étaient élevées tout autrement que vous.

— Ah! c'est qu'il n'y avait pas alors de madame de Surville! dit Mathilde naïvement.

— Quelle sorte de femme était votre mère, maman? dit Isabelle.

— C'était... c'était une excellente femme.

— Était-elle sensée?

— Mathilde, interrompit mistriss Harcourt, va voir, je te prie, si madame de Surville est rentrée, et dis-lui que je voudrais bien lui parler un instant, si elle n'est pas occupée.

Mistriss Harcourt cachait ses sentimens réels sous le voile de la politesse; elle dit à madame de Surville qu'elle ne se sentait pas assez bien, ni disposée à sortir ce soir, et la pria de vouloir bien se rendre, à sa place, à un dîner où elle savait que sa présence serait particulièrement agréable. — Voulez-vous bien me confier vos élèves pour ce soir? ajouta mistriss Harcourt.

Le ton et la manière dont elle prononça ces derniers mots révélèrent l'état réel de son esprit à madame de Surville, qui s'empressa de satisfaire ses désirs.

Mistriss Harcourt s'aperçut bien de la pénétration de la gouvernante; aussi fut-elle toute confuse de la promptitude avec laquelle elle vit ses désirs accomplis, et, en elle-même, elle se reprocha les sentimens de jalousie qu'elle ne pouvait réprimer. — Je suis fâchée que vous n'ayez pas été ce matin à la maison, continua-t-elle avec embarras... Vous auriez été charmée de la personne du docteur Marsden... C'est l'homme le plus aimable que je connaisse... Vous auriez été fière de votre élève, ajouta-t-elle en désignant Isabelle. Quant à moi, je vous assure qu'elle m'a plu extrêmement.

Dans la soirée, après le départ de madame de Surville, mistriss Harcourt ne se trouva pas aussi heureuse qu'elle s'y était attendue. Ceux qui n'ont jamais vu les enfans que dans des situations particulières, ne songent pas combien la durée de ce bonheur

domestique dépend de ceux aux soins desquels ils sont confiés. En éducation, les personnes douées des plus grands talens et de l'affection la plus ardente, lorsqu'elles n'ont pas d'expérience, ne doivent pas s'étonner ni s'affliger si leurs premières tentatives sont sans succès. Mistriss Harcourt crut qu'elle ferait une chose utile en écoutant la lecture d'Herbert. L'enfant lisait assez couramment, mais il s'arrêtait à chaque phrase pour demander le sens des mots. Sa gouvernante lui avait laissé prendre cette habitude, ou plutôt l'y avait encouragé; mais ses simples questions et son désir d'avoir l'explication exacte de chaque mot étaient loin de sembler amusans à une personne peu habituée à l'ignorance et aux méprises d'un jeune lecteur.

Herbert lisait un passage que madame de Surville lui avait indiqué dans *la Cyropédie de Xénophon*, et qu'elle se proposait de lui expliquer. Herbert lut le récit du jugement de Cyrus sur la querelle des deux enfans au sujet de la grandeur de leurs robes; il s'en acquitta à la satisfaction de sa mère, parce qu'il en comprenait tous les mots, excepté le mot *constitué*.

— *Constitué juge*, qu'est-ce que cela veut dire, maman?

— C'est-à-dire fait juge, mon ami. Continue.

— J'ai vu une fois un juge en grande perruque, maman: Cyrus avait-il une perruque, lorsqu'il fut const... constiti... fait juge?

A cette question, mistriss Harcourt et Isabelle ne purent s'empêcher de rire, et s'efforcèrent de lui expliquer la différence d'un juge persan à un juge anglais. Herbert eut de la peine à séparer dans sa tête les deux idées si étroitement unies de juge et de grande perruque; puis, lorsqu'il eut, ou crut avoir une notion

suffisante de ce que c'était qu'un juge, il obéit aux injonctions répétées de sa mère. — Va donc, continue donc! — Il continua, mais en faisant observer que ce qui suivait n'avait pas été marqué par madame de Surville.

« La mère de Cyrus lui dit : Mon enfant, il ne faut » pas compter précisément sur les mêmes choses ici » près de ton aïeul, que là bas en Perse. »

A cette phrase Herbert s'arrêta court; puis après avoir réfléchi un instant : — Je ne sais pas ce que la mère de Cyrus veut dire, continua-t-il. Que veut-elle dire par *compter sur ? Compter*, Mathilde, je croyais que c'était calculer des sommes.

— Ce mot a aussi une autre signification, dit doucement Mathilde.

— Oh ! je t'en prie en grâce, épargne-moi le supplice d'entendre les diverses significations de tous les mots de la langue, s'écria mistriss Harcourt. Herbert cherchera dans le dictionnaire ceux qu'il ne comprendra pas, quand il aura fini de lire. Allons, continue, ajouta-t-elle en regardant à sa montre : nous avons mis une demi-heure à lire une demi-page... Il y aurait de quoi lasser la patience de Job.

A la vue du mécontentement de sa mère, Herbert commença à prendre l'alarme : il se pressa de lire aussi vite qu'il put, sans comprendre un seul mot de ce qu'il lisait. Mais sa précipitation était pire encore que sa lenteur : il passait des syllabes, des mots, des lignes entières, et faisait du tout le galimatias le plus incompréhensible. A la fin, mistriss Harcourt ferma le livre de désespoir et envoya coucher le pauvre Herbert qui était non moins désespéré que sa mère. Après cette catastrophe, Favoretta devint sérieuse, et le plus sombre silence régna dans la jeune assemblée.

Ce silence piqua mistriss Harcourt, qui fit de vains efforts pour ranimer la conversation : — Ah ! se dit-elle à elle-même, je savais bien qu'il en devait être ainsi ! Ils ne peuvent être heureux sans madame de Surville !

Isabelle avait pris un livre. — Ne pourrais-tu lire pour notre plaisir aussi bien que pour le tien, ma chère Isabelle ? lui dit sa mère. Je t'assure que quand tu me lis quelque chose, cela m'intéresse au moins autant que madame de Surville elle-même.

— Je lisais, maman, quelques vers que madame de Surville nous a dit devoir vous plaire — tu te rappelles, Mathilde ? — parce que vous en aviez vu l'opéra.

— J'ai vu bien des opéras dans ma vie, dit sèchement mistriss Harcourt, mais cela ne m'empêche pas d'aimer aussi toute autre chose. Je ne sais pas non plus quel opéra tu veux dire : est-ce qu'il n'a pas de nom ?

— C'est *Médée et Jason*, maman.

— Le *ballet* de Médée et Jason. C'est une très-belle chose certainement, mais je l'ai vu si souvent. Voyons, lis.

Isabelle lut alors un passage qui, malgré la disposition fâcheuse de mistriss Harcourt, captiva son oreille et s'empara de son imagination. C'était le récit du meurtre des enfans de Médée.

— Ce sont des vers admirables ! s'écria mistriss Harcourt.

— Je savais bien, maman, que vous les aimeriez, dit Isabelle, et je voudrais bien en avoir vu le ballet comme vous !

— Tu n'es jamais allée à l'Opéra ? dit mistriss Harcourt, après qu'Isabelle eut fini de lire : voulez-vous y venir toutes les deux ce soir ?

— Ce soir, maman! s'écria Isabelle avec joie.

— Ce soir, maman ! répéta Mathilde d'une voix douce et timide. Mais vous n'étiez pas bien ce matin.

— Je me trouve très-bien à présent, mon amour, du moins assez bien pour vous accompagner...Il faut bien que je vous procure quelque plaisir... Sonne Grace, ma bonne Mathilde, ajouta mistriss Harcourt en regardant à sa montre, et ne faisons pas de sentiment, car nous n'avons pas un moment à perdre... Il faut recommander à Grace d'être prompte comme l'éclair dans ses opérations.

Grace était parfaitement disposée à l'activité. Elle était enchantée de voir prendre ce qu'elle appelait de *nouvelles mesures*. Elle répétait incessamment au milieu des préparatifs de toilette : — Que je suis donc contente, mes chères demoiselles, de vous voir enfin sortir avec votre maman ! Je n'ai jamais vu madame aussi bien que ce soir !

Triomphante et convaincue de son importance, Grace déployait une infatigable activité. Mistriss Harcourt croyait que tout ce zèle et ce bavardage débordaient d'un cœur honnête et affectionné.

Après le départ de mistriss Harcourt et de ses filles pour l'Opéra, Favoretta, qui était allée se coucher par ordre de sa mère, appela Grace pour la prier de fermer les volets de sa chambre, parce que les rayons de la lune tombaient sur son lit et l'empêchaient de dormir.— J'aurais bien voulu que maman ne me fît pas coucher si tôt, dit-elle ; car je ne m'endors pas du tout.

— On vous envoie toujours coucher trop tôt, dit Grace, lorsque votre gouvernante est à la maison... Je voudrais bien que vous fussiez levée pour prendre le thé avec moi, car je vais boire ma dernière tasse de thé... mais je n'ose pas vous faire lever parce que...

— Parce que quoi?

— Parce que... vous vous rappelez bien comment vous m'avez desservie au sujet de ce gâteau?

— Mais je ne vous demande pas de gâteau. Je voudrais seulement rester quelques instans levée.

— Eh bien! levez-vous tout de suite; mais ne faites pas de bruit, de peur de réveiller M. Herbert.

— Pensez-vous qu'Herbert y trouverait à redire?

— En vérité, je ne m'occupe point de ce qu'il peut penser là-dessus, dit Grace en secouant la tête, dont elle ajustait la coiffure devant une glace; et si cela vous inquiète tant, vous ferez mieux de rester couchée.

— Oh non! je ne pourrais plus dormir. Voilà que j'ai mis mes souliers; aidez-moi, Grace, je serai prête en un instant.

Grace, qui était enchantée de trouver une occasion de plaire à la petite fille, et qui se flattait de regagner son ancien pouvoir sur les affections mobiles de Favoretta, lui prêta son aide très-volontiers. Grace but sa *dernière* tasse de thé dans le cabinet de toilette de sa maîtresse, et mit tout en œuvre pour complaire « à sa chère petite Favoretta. »

On fit venir Rebecca, la femme de chambre de mistriss Fanshaw, qui demeurait dans une rue voisine : — Que je suis heureuse de voir miss Favoretta! dit-elle en entrant dans la chambre; il y a un siècle que je ne l'avais même entrevue!

Nous passerons sous silence l'édifiante conversation de ces deux dames. Miss Favoretta se tint éveillée, et tellement animée par les flatteries des deux camé-ristes, qu'elle ne s'aperçut pas combien il était déjà tard. Elle demandait toujours à rester encore un peu mistriss Rebecca joignait ses prières aux siennes, et

mistriss Grace ne put pas les refuser ; car le cocher ne devait pas ramener madame de Surville avant le retour de l'Opéra. Cet arrangement avait été fait, pour sa propre convenance, par le cocher qui l'avait mis sur le compte de ses chevaux.

Mais mistriss Grace comptait imprudemment sur les dispositions du cocher ; car madame de Surville, ne voyant pas la voiture arriver à l'heure qu'elle avait fixée, avait fait demander un carrosse de louage ; elle était de retour, lorsque mistriss Rebecca, mistriss Grace et Favoretta étaient encore dans la chambre de mistriss Harcourt. Favoretta faisait beaucoup de bruit, de sorte qu'on n'entendit pas le coup frappé à la porte de la rue. Une des servantes accourut annoncer l'arrivée de madame de Surville : — Elle est descendue de voiture, mistriss Grace ; et la voilà déjà dans le vestibule !

Grace se leva brusquement, poussa Favoretta dans un petit cabinet, et lui recommanda, *sur sa vie*, de ne pas faire le moindre bruit ; puis, une lumière à la main, avec un sourire hypocrite sur les lèvres, elle courut au haut de l'escalier pour éclairer madame de Surville : — Mon Dieu ! madame, ma maîtresse sera bien fâchée que la voiture ne soit pas allée vous chercher assez tôt !... Elle s'est trouvée mieux après votre départ... et nos deux demoiselles sont allées avec elle à l'Opéra.

— Et où sont Herbert et Favoretta ?

— Au lit, madame, et endormis depuis longtemps. Voulez-vous que je vous éclaire jusqu'à votre chambre ?

— Non, dit madame de Surville ; j'ai une lettre à écrire, et je resterai dans le cabinet de toilette de mistriss Harcourt jusqu'à ce qu'elle arrive.

— Très-bien, madame... Mistriss Rebecca, c'est madame de Surville... Madame de Surville, c'est mistriss Rebecca, la femme de chambre de mistriss Fanshaw, qui vient souvent me voir, lorsque ma maîtresse est à la maison, et qui était montée ici pour examiner les dessins de nos jeunes demoiselles que ma maîtresse m'a permis de lui montrer la première fois qu'elle viendrait prendre le thé avec moi.

Madame de Surville, que tout cela ne regardait pas le moins du monde, écouta le babil de la caméristé avec la plus froide indifférence, et se mit à écrire. Grace s'agita de côté et d'autre dans la chambre sous prétexte de remettre les meubles en place; mais à la fin, malgré son inquiétude sur la petite prisonnière qu'elle laissait dans le cabinet, il lui fallut quitter l'appartement.

Pendant que madame de Surville était à écrire, elle crut entendre une ou deux fois un léger bruit dans le cabinet voisin; elle prêta l'oreille, mais tout était silencieux. Elle se remit donc à écrire, et continua jusqu'à l'arrivée de mistriss Harcourt et de ses filles.

Isabelle, encore tout animée, se mit à parler du spectacle à madame de Surville avec une volubilité extrême. Mistriss Harcourt se confondit en excuses au sujet de la voiture, et la bonne Mathilde, toujours inquiète, chercha à découvrir la cause du changement de manières de mistriss Harcourt envers madame de Surville.

Grace, un peu rassurée, en les voyant toutes diversement occupées, alluma les bougies rapidement, et se tint prête à son service, dans l'espoir que les dames quitteraient bientôt le cabinet de toilette, et qu'elle pourrait enfin délivrer sa prisonnière. Favoretta couchait habituellement dans un petit cabinet dépendant

de la chambre de Grace, de sorte qu'elle ne prévoyait point de difficulté à la faire passer dans son lit sans être aperçue.

— N'ai-je pas entendu quelque bruit, Isabelle? dit tout-à-coup Mathilde.

— Du bruit? mon Dieu non, dit Isabelle, et elle se remit à parler alternativement à sa mère et à madame de Surville qu'elle retenait toujours, malgré leur désir de se retirer.

— Je suis sûre, reprit Mathilde, d'avoir entendu du bruit dans ce cabinet.

— Oh! ma chère miss Mathilde, s'écria vivement Grace en se jetant entre elle et la porte du cabinet, ce ne peut être qu'une souris.

— Une souris! où donc? dit mistriss Harcourt.

— Nulle part, madame, dit Grace. C'est miss Mathilde qui entend du bruit, et je lui ai dit que ce devait être une souris.

— Oh! non, maman, ce ne pouvait être une souris! dit Mathilde; c'était un bruit bien plus fort que n'en peut faire un aussi petit animal.

— Grace a peur, dit Isabelle en riant. La caméristé, en effet, était pâle et terriblement effrayée. Madame de Surville prit une lumière et se dirigea vers le cabinet.

— Sonnez les domestiques! s'écria mistriss Harcourt.

Mathilde retint madame de Surville pendant qu'Isabelle, dont la tête était tout-à-fait revenue de l'Opéra, sonnait de toutes ses forces.

— Ma chère miss Isabelle, ne sonnez pas ainsi... Ne vous effrayez pas, madame, et je vous dirai toute la vérité, s'écria Grace en tremblant... Il n'y a là de quoi effrayer personne... ce n'est que miss Favoretta, madame.

— Favoretta! s'écria tout le monde à la fois, à l'exception de madame de Surville qui ouvrit aussitôt la porte du cabinet; mais Favoretta ne parut point.

— Favoretta n'y est pas, dit madame de Surville.

— Ah! mon Dieu! c'en est fait de moi! s'écria Grace, elle sera montée sur le toit!

— Ne criez pas ainsi, ou l'enfant est perdu! dit madame de Surville.

Mistriss Harcourt tomba demi-morte dans un fauteuil. Madame de Surville arrêta Isabelle qui courait vers le cabinet.

— Ne parlez pas, Isabelle... Grace, entrez dans le cabinet... appelez Favoretta... doucement, entendez-vous, dit madame de Surville avec fermeté; car la femme de chambre avait l'esprit si troublé, qu'elle allait appeler l'enfant, sans écouter ce qu'on lui disait. Écoutez-moi bien, reprit madame de Surville avec force, ou *vous êtes perdue*. Entrez dans le cabinet sans faire de bruit... appelez Favoretta tout doucement... Elle ne sera pas effrayée lorsqu'elle reconnaîtra votre voix.

Grace obéit, et revint quelques instans après avec Favoretta. Elle entama aussitôt un discours apologétique; mais mistriss Harcourt, toute tremblante encore, eut cependant assez de fermeté pour lui dire :

— Laissez-nous, Grace; je veux savoir la vérité de la bouche de cette enfant.

Grace sortit, et Favoretta raconta exactement ce qui s'était passé; elle ajouta qu'en entendant plusieurs voix dans la chambre de sa mère, et Mathilde qui disait avoir distingué un bruit sourd, elle avait eu peur d'être découverte dans le cabinet, et s'était enfuie par une petite porte qu'elle connaissait bien, et qui ouvrait sur les toits.

Mistriss Harcourt, indignée, se répandit en exclamations violentes contre Grace. Madame de Surville l'apaisa doucement, et lui fit comprendre qu'il serait plus juste d'écouter le lendemain ce qu'elle aurait à dire pour sa justification.

— Vous êtes toujours la même, toujours excellente! s'écria mistriss Harcourt. C'est vous qui avez sauvé mon enfant; nul de nous n'avait la présence d'esprit qui ne vous a pas abandonnée.

Ce fut à grand'peine que madame de Surville obtint le silence de la mère et des filles : — Nous parlerons de tout cela demain, leur dit-elle à plusieurs reprises. Elle craignait que Favoretta, qui était présente, ne reçût pas une leçon forte et salutaire de ce qui lui était arrivé, en entendant les expressions de la joie et du bonheur de la voir sauvée. Madame de Surville déshabilla la petite fille elle-même, et eut grand soin qu'elle ne fût pas traitée comme une héroïne qui vient d'échapper à un imminent danger.

Le lendemain, mistriss Grace attendit avec anxiété le premier coup de sonnette de sa maîtresse; mais la sonnette fut complètement muette. Lorsqu'elle entendit plus tard mistriss Harcourt marcher dans sa chambre, la camériste augura mal de son destin, et prévit le déclin et la chute de son empire.

— Si ma maîtresse peut se lever et s'habiller sans mon aide, c'en est fait de moi, se dit-elle tristement. Faisons encore une épreuve. Alors elle frappa tout doucement à la porte, et, se présentant avec une figure de Madeleine : — Puis-je faire quelque chose pour vous, madame?

— Rien, je vous remercie, Grace; envoyez-moi Isabelle et Mathilde.

Les deux sœurs accoururent, mais mistriss Har-

court acheva de s'habiller elle-même en silence, puis elle leur dit : — Venez avec moi, mes chères enfans, dans la chambre de madame de Surville... Je crois que je ferai mieux de m'informer auprès d'elle-même de ce que je voulais vous demander. Est-elle levée?

— Oui, maman, mais elle n'est pas encore habillée, dit Mathilde; nous étions occupées à lire auprès d'elle.

— Et à lui parler, ajouta Isabelle, et vous savez combien cela empêche de s'habiller vite, maman.

Elles trouvèrent à la porte de madame de Surville Herbert avec son ardoise à la main, et son addition terminée.

—Puis-je faire entrer ce petit homme avec moi? dit mistriss Harcourt à madame de Surville... Herbert, donne-moi la main, continua-t-elle. Je crois que j'ai été un peu impatiente avec toi et ton Cyrus, hier soir; mais tu ne dois pas t'attendre à trouver tout le monde aussi bon pour toi que cette dame. Veuillez tranquilliser l'esprit de ce jeune monsieur, ajouta-t-elle en le conduisant auprès de madame de Surville, et en lui présentant l'ardoise sur laquelle la somme était écrite. Sa figure offre l'image ou plutôt la réalité même de l'honnêteté et de la bonne humeur, ce matin. Je suis sûre qu'il n'a rien fait dont il ait à rougir, *lui*.

La physionomie du petit Herbert brilla de plaisir en recevant un tel éloge de sa mère; mais sa fierté disparut aussitôt, lorsqu'il découvrit Favoretta, sur laquelle tous les regards s'étaient tournés aux dernières paroles de mistriss Harcourt. Favoretta était assise dans le coin le plus éloigné de la chambre, les yeux tournés vers le mur. Herbert s'aperçut qu'elle était en pleine disgrâce.

— Votre addition est juste, Herbert, dit madame de Surville.

—Herbert, prends donc ton ardoise, dit Mathilde au petit garçon qui restait stupéfié devant le désespoir de sa sœur.

— Renvoyez-le, dit tout bas mistriss Harcourt.

— Laissez-nous, mon ami, lui dit madame de Surville, qui n'avait jamais besoin de subterfuges pour se débarrasser des enfans. Laissez-nous, Herbert; nous avons besoin de causer de choses que vous ne devez pas entendre.

Malgré son vif désir de savoir les motifs de la disgrâce de Favoretta, Herbert sortit en disant: — Vous m'appellerez lorsque vous aurez fini, n'est-ce pas?

— Nous pouvons parler français, dit madame de Surville en regardant Favoretta; puisqu'on ne peut laisser cette petite fille seule dans une chambre, il nous faut parler une langue qu'elle ne comprenne pas, lorsque nous voulons dire quelque chose qu'elle ne doit pas savoir.

— Avec toutes ces précautions, dit mistriss Harcourt en français, ma petite souris ne pourra que nous prêter à rire.. Elle ne t'effraiera pas, Mathilde, autant que la souris d'hier soir, n'est-ce pas? Mais il faut que je vous apprenne que j'ai été désagréablement troublée par certains bruits.

— Encore d'autres bruits! dit Mathilde, en s'avançant pour écouter.

— Oui, d'autres bruits, dit mistriss Harcourt en riant; mais le bruit qui a troublé mon repos ne s'est pas fait entendre au milieu de la nuit, juste au moment où l'horloge frappait douze coups, heure charmante et propice à l'effroi, n'est-ce pas, Mathilde? Le bruit auquel je fais allusion s'est fait entendre en plein jour. N'y avait-il pas ici de la musique, des

danses même, hier matin, de bonne heure, au moment où j'avais le mal de tête, Isabelle?

— Oui, maman, dit Isabelle; c'était le joueur de tympanon d'Herbert. Nous l'appelons ainsi, parce que mon frère lui a donné l'autre jour deux petits pains au lait. L'enfant et son père sont venus jouer un air dans la cour par reconnaissance pour Herbert; nous sommes tous accourus, et nous avons demandé à madame de Surville la permission de les faire entrer.

— Nous ne savions pas que vous aviez mal à la tête, maman, dit Mathilde, avant qu'il eût joué déjà plusieurs airs, et que Grace eût dit quelque chose à mon frère sur le tapage qu'il faisait dans l'escalier. Il était allé en courant chercher mon livre de musique, et à son retour il nous dit que vous n'étiez pas bien. Madame de Surville fit taire alors le tympanon, et nous cessâmes de danser, bien fâchées de ce que Grace ne nous eût pas prévenues plus tôt que vous étiez malade. Il était alors dix et même près de onze heures.

— Grace m'a étrangement représenté tout cela! dit mistriss Harcourt. Puisqu'elle vous a prévenues si tard, je suis fâchée qu'elle vous en ait même parlé; elle vous a privées, Isabelle et toi, du plaisir de sortir avec madame de Surville.

— Nous nous en sommes privées nous-mêmes; ce n'est point Grace, je vous assure, maman, dit Isabelle avec vivacité. Nous voulions rester à la maison près de vous. Herbert et Favoretta sont seulement sortis pour voir le tigre royal.

— Vous n'êtes donc pas restées pour obéir aux désirs de madame de Surville?

— Non, en vérité, madame, dit alors madame

de Surville qui n'avait manifesté aucun empressement de se justifier. Vos enfans vous témoignent toujours leur affection d'eux-mêmes, et sans obéir à aucune impulsion de ma part. Votre pénétration sentira certainement la différence qui existe entre les attentions dictées par une gouvernante et celles qui sont le produit d'une affection réelle et sans artifice.

— N'en parlons plus, ma chère dame, dit mistriss Harcourt en lui tendant la main. Vous êtes une véritable amie.

Madame de Surville sortit alors pour aller chercher Herbert; mais, lorsqu'elle ouvrit la porte, mistriss Grace tomba sur sa figure dans la chambre. Elle s'était agenouillée le visage collé sur le trou de la serrure, et probablement son propre nom, ainsi que quelques phrases prononcées en anglais, avaient tellement fixé son attention, qu'elle n'eut pas le temps de faire retraite assez tôt.

— Levez-vous, Grace, et entrez, s'il vous plaît, dit mistriss Harcourt d'un ton calme et froid. Nous ne nous opposons pas le moins du monde à ce que vous entendiez notre conversation.

— En vérité, madame, répondit Grace, aussitôt qu'elle fut debout, je suis incapable d'écouter la conversation de qui que ce soit; mais lorsqu'on entend prononcer son propre nom, et que l'on se sait des ennemis, il est bien naturel d'écouter dans l'intérêt de sa défense.

— Et c'est là tout ce que vous pouviez faire pour votre défense? dit mistriss Harcourt.

— Ce n'est pas là du moins tout ce que je puis dire, madame, répliqua Grace poussée à bout et dans l'espoir encore que sa maîtresse *ne voudrait pas, pour une misère, se séparer d'une femme de chambre favorite.* Je

vois bien que je ne suis plus bonne à rien dans la famille... de nouveaux venus ont succédé à ma faveur et possèdent toute votre confiance à présent. Ainsi, madame, s'il vous plaît, ce que j'ai de mieux à faire est de chercher une autre condition.

— S'il vous plaît, Grace, dit mistriss Harcourt.

— Je quitterai la maison tout de suite, si vous le jugez à propos, madame.

— Si vous le jugez à propos, Grace, dit sa maîtresse avec un impassible sang-froid.

Grace fondit en larmes :—Je n'aurais jamais cru que vous en vinssiez là, mistriss Harcourt !... moi qui ai vécu si long-temps votre favorite !... Mais je ne puis vous blâmer, madame ; vous avez été pour moi la meilleure et la plus douce des maîtresses, et quoi qu'il arrive, fût-ce à mon dernier soupir, je donnerai toujours le meilleur témoignage de vous et de ces chères demoiselles.

— Le témoignage que vous pourriez donner de vous-même, Grace, est un peu plus important pour vous, j'imagine.

— Tout ce que je fais et ce que je dis, continua la désolée camériste, est déprécié et tourné en mal par ceux qui m'en veulent. Je...

—Vous avez désiré me quitter, Grace, et mon désir est que vous me quittiez, dit mistriss Harcourt avec fermeté. Madame de Surville et moi nous vous avions expressément défendu de vous mêler des enfans en notre absence ; vous avez jugé à propos de contrevenir à ces ordres ; et si vous restiez plus long-temps ici, je m'aperçois que vous apprendriez à mes enfans à me désobéir d'abord et puis à me tromper.

Grace était peu préparée à cette résolution calme et froide ; d'une voix humble et tremblante, elle se

mit à faire des promesses de réforme ; mais ses promesses, comme ses excuses, furent inutiles : elle fut obligée de partir, et tout le monde en fut enchanté.

La petite Favoretta avait déjà pris de cette artificieuse fille des habitudes de tromper qu'il n'était pas facile de lui faire perdre tout de suite. Madame de Surville essaya de l'en guérir, en lui faisant sentir les inconvéniens et la honte de ne pas inspirer de confiance. Favoretta rougit d'être la seule dans la maison qui eût besoin d'être surveillée, et peu à peu elle saisit avec joie toutes les occasions qui s'offrirent à elle d'obtenir une réputation de sincérité avec tous les avantages et les plaisirs de la confiance qui en est la suite.

Les choses allèrent beaucoup mieux, après que la secrète influence de Grace fut ainsi complètement détruite.

Mais nous devons nous hâter d'introduire le lecteur chez mistriss Fanshaw. Mistriss Fanshaw était une dame passionnée pour les cartes, qui avait fait son éducation à une époque où l'on jugeait inutile que les femmes eussent quelques connaissances ou quelque goût pour la littérature. A mesure qu'elle avançait dans la vie, elle s'attachait davantage aux maximes et aux usages de sa jeunesse, et les progrès récemment introduits dans l'art d'élever les femmes lui paraissaient de dangereuses innovations. Elle avait placé sa fille dans une pension de Londres, dont le prix élevé était la principale recommandation, et ne la voyait régulièrement qu'aux fêtes de Noël et aux vacances. Lorsque miss Jane Fanshaw approcha de l'âge de seize ans, la sage mère commença à penser qu'il était temps de la retirer de pension et de lui faire faire son entrée dans le monde.

Miss Fanshaw avait appris à parler le français passablement, à lire *un peu* l'italien, à dessiner *un peu*, à jouer du piano d'une manière passable, et à danser aussi bien que les autres jeunes filles de son âge. Elle avait surtout appris à mépriser souverainement tout ce qui était appelé *vulgaire* dans sa pension; mais comme elle était profondément ignorante sur tout ce qui dépassait la routine de son école, elle n'avait aucune idée du sens propre de ce mot; elle ne connaissait que ce que l'on appelait vulgaire ou de bon goût à la pension Suxberry, et l'opinion de sa maîtresse, mistriss Suxberry, était constamment citée par elle comme inattaquable. Sans réfléchir sur ce qui était bien ou mal, elle tranchait vivement sur toutes les questions; elle était enfin dans la ferme persuasion que l'on ne pouvait rien savoir si l'on n'avait été élevé précisément comme elle-même. Elle regardait sa mère comme une personne inférieure à elle-même, et totalement dénuée d'élégance et de goût. Sa mère, en revanche, la considérait comme un modèle de perfection, à laquelle on ne pouvait atteindre sans le secours *des maîtres les plus dispendieux*. Elle n'avait qu'une seule crainte, c'est que sa chère Jane ne fût trop *savante*.

Mistriss Harcourt, accompagnée de ses deux filles, rendit visite à mistriss Fanshaw, aussitôt qu'elle eut appris le retour de pension de miss Jane. Miss Fanshaw fit son entrée au salon avec une contenance raide et droite; il était impossible de ne pas observer que toute son attention était concentrée sur la manière de se tenir la tête ou les coudes en faisant sa première apparition. Sa personne avait subi la question ordinaire et extraordinaire des corsets étouffans, colliers, pendans d'oreilles, etc., imposés par la mode. Durant les dix premières minutes, elle jeta un regard de surprise et

de mépris sur Isabelle et sur Mathilde; car aucune d'elles n'avait pris exactement la posture qui lui avait été enseignée à elle-même, comme la seule convenable à une *jeune personne* dans un salon. Isabelle s'étant levée pour regarder des dessins, miss Fanshaw examina chaque pas qu'elle fit, et s'assura que miss Harcourt ne marchait pas du tout comme si elle eût été élevée à la pension Suxberry. Mathilde voulut faire parler la figure immobile qu'elle avait devant elle, mais la figure ne parlait pas, et tout ce qu'elle put obtenir, ce fut quelques monosyllabes prononcés avec une gravité affectée : car elle avait appris, à la pension Suxberry, à garder un invincible silence devant les étrangers ; mais elle se dédommageait de cette contrainte, dès qu'elle était seule avec ses compagnes, par un flux perpétuel de paroles vides de sens, qui méritaient à peine le nom de conversation.

Pendant que la silencieuse miss Jane se tenait assise dans une posture qui faisait honneur à son maître de danse, mistriss Fanshaw établissait devant mistriss Harcourt le compte des dépenses énormes que lui avait coûté l'éducation de sa fille. Quoique intimement pénétrée de sa doctrine favorite, que les femmes n'avaient pas besoin de *savoir*, expression qui renfermait pour elle toute la littérature, elle s'était laissée pourtant convaincre, par la voix unanime de la mode, que l'instruction était une chose *très-désirable pour les jeunes personnes*... désirable uniquement parce qu'elle était à la mode; mais elle ne la regardait pas le moins du monde comme un élément de supériorité, ni comme une source d'occupations nobles et indépendantes.

Isabelle fut frappée d'une admiration soudaine à la

vue d'une tête de Jupiter que miss Fanshaw venait de terminer, et mistriss Harcourt emprunta le dessin pour que sa fille pût en faire la copie, malgré la secrète et profonde conviction de miss Jane qu'une élève seule du maître de dessin de la pension Suxberry était capable de copier cette tête avec quelque chance de succès.

Il y avait sur la table une jolie petite boîte à ouvrage; elle frappa les regards de Mathilde, qui demanda de quoi elle était faite à la figure silencieuse. La figure silencieuse tourna la tête mécaniquement, mais sans pouvoir répondre à la question qui lui était adressée. Mistriss Fanshaw dit pourtant que cette boîte avait été achetée au bazar des ouvrages ingénieux, et qu'elle en avait fait l'acquisition, parce qu'elle lui avait été recommandée par lady Nevil.

— C'est une invention nouvelle, m'a dit sa seigneurie, d'un pauvre petit garçon qu'elle a pris sous sa protection; sa seigneurie pourra vous en apprendre davantage, miss Mathilde, ajouta mistriss Fanshaw.

Le reste de la visite se passa à entendre le récit des pertes au jeu de mistriss Fanshaw, et ses exhortations pour décider mistriss Harcourt à envoyer ses filles terminer leur éducation à la pension Suxberry.

Mistriss Harcourt fut un peu alarmée en songeant que ses filles seraient inférieures en talens à miss Fanshaw; mais, heureusement pour madame de Surville et pour elle-même, elle fut bientôt amenée à changer d'opinion sur ce point, par les comparaisons qu'elle eut occasion de faire entre les jeunes personnes.

Peu de jours après, sa visite lui fut rendue; mistriss Harcourt ayant parlé du globe qu'Isabelle était occupée à peindre, miss Fanshaw demanda à le voir, et se rendit dans le cabinet de toilette de mistriss Harcourt, où il était suspendu. Dès qu'elle se trouva seule

avec Isabelle et Mathilde, la figure silencieuse recouvra la parole, le charme semblait rompu ou plutôt totalement renversé, car elle se mit à bavarder avec une incessante rapidité.

— Mon Dieu, ma chère, dit-elle en jetant un regard de dédain sur le globe d'Isabelle, c'est bien beau, mais nous n'avons rien de semblable à la pension... Je m'étonne que mistriss Harcourt ne vous envoie pas chez madame Suxberry... Toutes les personnes riches envoient leurs filles à la pension Suxberry, mais il est vrai que c'est très-dispendieux... Nous avions toutes des couverts d'argent, et tout ainsi dans le plus haut style: madame Suxberry a un équipage. Elle ne ressemble pas du tout à une institutrice, je vous jure; elle trouve même grossier et commun de l'appeler maîtresse de pension... Pourquoi ne demandez-vous pas à votre maman de vous y envoyer une année, ne fût-ce que pour dire que vous y êtes allée?

— Oh! non, dit Mathilde, nous sommes si heureuses avec madame de Surville!

— Ah! c'est vrai, j'oubliais... Maman m'a dit que vous aviez une gouvernante française depuis peu... Notre maître de français à la pension Suxberry était d'une sévérité, d'un ennui, lorsque nous nous trompions sur les temps des verbes! vous êtes bien heureuses d'avoir une gouvernante moins assommante... Vous donne-t-elle des exercices difficiles?... Montrez-moi votre livre d'exercices, et je vous dirai si c'est le bon, c'est-à-dire celui qui nous servait à la pension.

Miss Fanshaw s'empara d'un livre dans lequel elle vit un papier qu'elle prit pour un exercice français:

—Ah! voyons, montrez-le-moi, je vous en corrigerai les fautes avant que votre gouvernante l'examine, et vous verrez sa surprise.

— Madame de Surville l'a déjà vu, dit Mathilde; mais miss Fanshaw, en badinant, lui ôta le papier des mains. C'était la traduction du passage des *Conversations d'Émilie*, dont nous avons déjà parlé.

— Là! dit miss Fanshaw, voilà encore un livre que nous n'avions pas à la pension! Elle s'étonna de trouver correcte la traduction de Mathilde. — Et faites-vous des compositions anglaises? ajouta-t-elle. Nous composions sur divers sujets une fois par semaine à la pension Suxberry; ce que je détestais par-dessus tout, car je ne trouvais jamais rien à dire... J'en ai conçu une aversion incroyable pour écrire... Mais j'en ai fini avec tout cela. Dieu merci, j'en ai fini avec les compositions, les lettres françaises, les exercices, les traductions, et tous ces devoirs fastidieux; j'ai quitté l'école pour toujours, et je puis faire ce qui me plaît... Il vaut bien mieux aller en pension, on en sort tôt ou tard, et tout est fini. Mais vous qui avez une gouvernante et des maîtres particuliers, il vous faut travailler sans cesse, et vous n'avez pas de jours de congé, ni d'heures de récréation; vous êtes là constamment à l'ouvrage du matin jusqu'au soir; quel ennui ce serait pour moi maintenant! A la pension, quand nous avions fini notre tâche, puis notre leçon d'écriture, de dessin, de musique, etc., etc., nous pouvions rester oisives si cela nous plaisait, ou nous occuper à ce que nous voulions... vous sentez comme c'était agréable! Je vous assure que vous vous plairiez étonnamment à la pension Suxberry.

Isabelle et Mathilde, qui ne trouvaient pas le moins du monde agréable d'être oisives, et qui ne désiraient point de voir leur éducation terminée et d'abandonner ainsi toutes leurs espérances de progrès commencés, ne purent se décider à partager cette dernière

opinion de miss Fanshaw. Elles protestèrent, au profond étonnement de miss Jane, qu'elles ne sentaient point leur privation de congés : elles dirent qu'elles n'avaient point de tâches fixées, et qu'elles aimaient bien mieux être occupées qu'oisives. Miss Fanshaw se mit à rire : — Vous n'avez pas besoin de me parler comme si votre maîtresse était là, dit-elle ironiquement, car je ne suis pas une rapporteuse... Je ne répèterai point ce que vous dites.

Isabelle et Mathilde, qui n'avaient pas deux manières de parler, parurent mal accueillir cette phrase inconvenante.

— Mon Dieu, reprit miss Fanshaw, j'espère que vous ne vous offensez point de ce que je dis. Lorsqu'on est entre soi on se dit tout ce qui passe par la tête... Mais à qui est cette belle voiture armoriée? continua-t-elle en regardant à la fenêtre. Elle s'arrête à votre porte; descendons. Je n'ai jamais peur d'entrer dans un salon où il y a de la compagnie, parce qu'on nous apprenait à nous présenter dans un appartement à la pension Suxberry. Mistriss Suxberry nous disait que c'était commun d'avoir peur. J'avais coutume de rougir à chaque minute comme miss Mathilde, mais j'eus bientôt triomphé de ce ridicule après quelque temps de séjour à la pension.

Isabelle, qui venait de lire *le Legs d'un père à ses filles*, se rappela aussitôt l'opinion du docteur Gregory, que « lorsqu'une jeune fille cesse de rougir, elle a perdu le charme le plus puissant de la beauté. » Elle n'eut cependant pas le temps de produire cette citation pour la défense de Mathilde, car miss Fanshaw descendit rapidement l'escalier, et Isabelle réfléchit, avant de l'atteindre, qu'il ne serait pas poli de lui rappeler la perte du plus séduisant de ses charmes.

Lady Nevil était dans la voiture qui avait excité l'admiration de miss Fanshaw; c'était une occasion magnifique pour la jeune pensionnaire d'étaler les grâces qui lui avaient été enseignées à grands frais, car le salon était plein de compagnie. Plusieurs visiteurs du matin étaient venus chez mistriss Harcourt : le cercle était brillant et nombreux, et en entrant miss Fanshaw le passa en revue avec une assurance étudiée.

Mistriss Fanshaw épia le regard de lady Nevil, lorsque sa fille se présenta; mais cette dame ne parut pas le moins du monde frappée de cette seconde édition des grâces de la pension Suxberry, et son regard ne fit que glisser sur miss Jane, pour s'arrêter sur quelque chose de moins affecté et de plus intéressant.

Miss Fanshaw avait repris son visage et son attitude de salon; elle se tint dans un silence prudent, pendant que lady Nevil entama la conversation avec Isabelle et Mathilde, dont les pensées ne semblaient pas absorbées par l'importance de leurs personnes. Le docteur Marsden avait d'ailleurs préparé lady Nevil à une opinion favorable sur les élèves de madame de Surville, par le récit qu'il lui avait fait des réflexions d'Isabelle au sujet de *Zeluco*.

Il est facile à une personne de bon sens, avec des paroles bienveillantes, de faire briller les talens d'une jeune personne, et de se former une idée vraie de son caractère et de son intelligence par sa manière d'écouter aussi bien que par son langage.

Miss Fanshaw, au lieu de paraître attentive à une conversation sensée dont elle eût pu profiter, affectait le regard distrait d'une actrice inhabile, pendant que tous les assistans prenaient part à la conversation générale.

Il y avait à l'extrémité la plus éloignée du salon

quelques rayons de livres, et sur une petite table plusieurs ouvrages qu'Isabelle et Mathilde étaient en train de lire avec mad me de Surville. Mistriss Fanshaw jeta un regard sur la table, et dit d'un ton ironique : — Je vois que vous êtes de grandes liseuses, mes belles demoiselles.

Miss Fanshaw, pour montrer la manière élégante dont elle marchait, se leva et prit un des livres : — Addison, *sur le goût* : c'est un beau livre ; mais, mon Dieu ! qu'est-ce cela, miss Isabelle ? *Théorie morale des sentimens... d'un forgeron ;* ce doit être un curieux ouvrage, ma chère, que celui d'un forgeron, un vulgaire forgeron !

Isabelle eut la bonté de lui épargner d'autres exclamations aussi absurdes en lui montrant le titre du livre qui portait le nom d'*Adam Smith.*

— Ah ! dit miss Fanshaw, *A* était là pour *Adam*, c'est vrai ; je croyais qu'il y avait *d'un forgeron* [1].

— Eh bien ! ma chère, dit mistriss Fanshaw, qui eut assez de pénétration pour s'apercevoir, à la contenance de la compagnie, que sa fille avait fait quelque bévue, sans savoir laquelle ; eh bien ! ma chère, quand ce serait l'œuvre d'un forgeron, il n'y aurait là rien d'extraordinaire... Qu'y a-t-il de surprenant à ce qu'un forgeron fasse un livre de nos jours ?... Et pourquoi pas un vulgaire forgeron aussi bien qu'un vulgaire laboureur ?... J'ai été priée, il n'y a pas longtemps encore, de souscrire aux poèmes d'un laboureur.

— Le laboureur du Ayrshire ? dit lady Nevil.

[1] La meprise de miss Fanshaw est intraduisible en français. *A Smith*, veut dire en anglais *un forgeron*, de sorte que, dans son ignorance du nom célèbre de l'économiste Adam Smith, elle put lire sur le dos du livre : Théorie des sentimens moraux d'un forgeron, au lieu d'A. Smith.

— Oui, c'est ainsi qu'on l'appelle, je m'en souviens, et je m'empressai même d'inscrire mon nom, en voyant celui de votre seigneurie parmi les signataires.

— C'est vrai, madame, ce sont de bien beaux poèmes.

— Oui, l'on m'a dit qu'il s'y trouvait d'assez jolies choses; mais, mon Dieu, dans ce temps-ci on voit tant de jolies choses se produire tous les jours! dit mistriss Fanshaw d'une voix plaintive... Aujourd'hui, je crois que tout le monde écrit...

— Et lit, dit lady Nevil.

— Et lit, répéta la naïve mistriss Fanshaw. Aussi on n'entend parler aujourd'hui, partout où l'on va, que de dames qui ne savent pas même tenir les cartes; on ne peut être de plus mauvaise compagnie. Jane, ajouta-t-elle, en se tournant vers sa fille, j'espère bien que vous ne vous mettrez jamais dans la tête de devenir une liseuse.

— Oh! non, chère maman, répondit miss Fanshaw. Nous n'avions pas le temps de lire à la pension Sux berry; nos maîtres nous donnaient tant d'occupation! Nous avions cependant un charmant professeur de déclamation : c'est maintenant si à la mode de bien lire à haute voix!... Miss Harcourt, ne trouvez-vous pas singulier de lire des livres anglais devant une gouvernante française? continua miss Jane, dont la taciturnité, long-temps contrainte, faisait alors explosion pour briller en présence de lady Nevil. Elle avait observé qu'Isabelle et Mathilde avaient été écoutées avec approbation, et ne doutait pas de les éclipser dès qu'elle ouvrirait la bouche.

Mistriss Harcourt répliqua que non-seulement madame de Surville lisait bien l'anglais, mais qu'elle le parlait aussi remarquablement bien, et qu'elle avait en

outre une connaissance générale de la littérature anglaise.

— Ah! voici des ouvrages français! s'écria miss Fanshaw en prenant un livre dans les rayons. *Journal étranger!* En traduisez-vous des passages, ma chère Isabelle?

— Non, dit mistriss Harcourt; c'est madame de Surville qui a descendu hier ce volume pour nous montrer un Essai de Hume sur l'étude de l'histoire, adressé particulièrement aux femmes, et qui, suivant elle, ne se rencontre dans aucune des dernières éditions de cet auteur. Elle a trouvé original que ce morceau fût conservé dans une traduction française.

— On lit dans cet Essai, dit Isabelle, une amusante anecdote sur une dame qui avait demandé à Hume de lui prêter des romans. Il lui donna les Vies de Plutarque, que la dame trouva fort intéressantes, jusqu'à ce qu'elle eût reconnu qu'elles étaient vraies. Aussitôt qu'elle fut arrivée aux noms de César et d'Alexandre, elle renvoya les livres empruntés.

Mistriss Fanshaw ne revint pas de sa surprise, lorsque lady Nevil demanda cet Essai pour y jeter les yeux, et son désappointement fut extrême en observant que la gracieuse manière avec laquelle le livre lui avait été présenté par miss Jane avait tout-à-fait échappé à sa seigneurie.

— Est-ce un dessin, miss Mathilde, que je vois là? dit miss Fanshaw, dans l'espoir d'amener la conversation sur un terrain plus favorable à son amour-propre. Oh! je vous en prie, permettez-nous de le voir. Et aussitôt elle déroula le papier, quoique Mathilde lui répétât que ce n'était pas un dessin.

C'était la gravure d'Hogarth, représentant une contredanse, qui précède son *Analyse de la beauté.*

— C'est la chose *la plus singulière !* s'écria miss Fanshaw, qui trouvait *singulier* ou *étrange* tout ce qu'elle n'avait pas vu à la pension Suxberry. Là! continua-t-elle sans remarquer même les traits de génie comique et original dont fourmille cette estampe ; là! cela vaut-il la peine qu'on dessine seulement des figures aussi communes ! Je déteste la gaîté de bas étage. Puis, s'empressant de montrer son goût pour la parure, elle observa qu'autrefois on n'avait pas le moindre goût. — On a peine à croire, dit-elle, qu'on pût porter de semblables choses.

Mistriss Fanshaw, blessée de cette réflexion sur le goût d'autrefois, quoiqu'elle osât à peine contredire une seule opinion de sa fille, ne put pas s'empêcher de dire quelques mots en faveur des longues tailles et des paniers, et fit voir à l'appui de son opinion une superbe robe à paniers dans l'une des planches d'Hogarth.

Miss Jane, qui ne réfléchit pas qu'auprès des personnes qui ont le sentiment des convenances, elle ne gagnerait rien en obtenant un facile triomphe sur sa mère, couvrit de ridicule *cette partialité pour les paniers*, et *s'étonna* qu'on pût trouver les longues tailles de bon goût. — Certainement, dit-elle, toute personne qui aura quelque sentiment du dessin ou quelque goût pour l'antique, reconnaîtra tout de suite que les modes actuelles sont infiniment plus gracieuses.

Elle en appela à Isabelle et à Mathilde, qui étaient si interdites de cette profonde inconvenance qu'elles ne purent trouver une prompte réponse à cette question : — Il est naturel d'aimer, dit à la fin Mathilde, ce que l'on a porté dans sa jeunesse. Puis, avec une gentillesse sans apprêts, elle se hâta d'épargner à miss Fanshaw l'occasion de faire d'autres observations désobligeantes, et roula l'estampe lestement.

— Je n'ai jamais vu estampe plus *gracieusement* roulée, dit lady Nevil en adressant un sourire à mistriss Harcourt.

Miss Fanshaw se mit aussitôt à en rouler une autre, mais elle n'obtint pas le même succès. La conversation s'étant alors refroidie, mistriss Fanshaw et sa fille prirent congé de la compagnie, fort mécontentes de leur visite.

Mathilde, après leur départ, se rappela sa jolie petite boîte, et demanda si lady Nevil savait quelque chose du petit garçon qui l'avait faite. Sa seigneurie en fit un récit plein d'intérêt, qui détermina Mathilde à s'unir aux protecteurs du petit ouvrier.

La bonté naturelle de Mathilde était autrefois plus passive qu'active, mais elle avait appris de madame de Surville que la sensibilité ne devait pas s'évaporer en soupirs ou en phrases sentimentales. Elle avait appris aussi que l'économie était nécessaire à la générosité, et dans ce but elle se privait quelquefois d'acheter ce qui lui plaisait, afin de pouvoir secourir les malheureux. Elle avait aperçu quelques jours auparavant une belle gravure représentant les derniers adieux du roi Louis XVI à sa famille; et comme madame de Surville en avait paru frappée, elle se proposait de la lui acheter; mais elle réfléchit alors que la guinée destinée à cet achat serait mieux employée au profit du pauvre petit garçon si ingénieux et si intéressant. Elle demanda donc à sa mère la permission d'envoyer chercher une de ses boîtes, mais tous les domestiques étaient alors occupés, et la boîte ne put lui être remise que le lendemain matin.

Madame de Surville faisait lire Herbert lorsque la boîte fut apportée. Favoretta courut pour la voir, et l'œil d'Herbert se détourna subitement de son livre:

en dépit de tous ses efforts pour fixer son attention sur la lecture, il entendait les exclamations répétées de : — Qu'elle est belle!... comme elle est polie!... absolument comme de l'écaille!... de quoi est-elle donc faite?

— Mon cher Herbert, dit madame de Surville, il nous faudra fermer le livre si votre tête est toute à cette boîte.

— C'est ma faute, dit Mathilde; je vais serrer la boîte, jusqu'à ce qu'il ait fini de lire.

Lorsqu'Herbert eut enfin fixé ses idées vagabondes sur ce qu'il devait lire, madame de Surville mit sa main sur le livre : il s'arrêta. — Voyons la *belle* boîte à présent, dit-elle. Après qu'elle eut passé dans les mains impatientes d'Herbert et de Favoretta, Mathilde, qui l'avait à peine regardée elle-même, la porta près de la fenêtre pour l'examiner avec attention : — Ce n'est point du papier, ni du carton; ce n'est pas non plus la couleur de l'écaille, dit-elle. Je n'ai jamais rien vu de semblable: de quoi est-elle donc faite?

A cette question, Herbert saisit le couvercle, qui était sur la table, et l'emporta hors de la chambre à l'insu de Mathilde. Il revint quelques minutes après, et, présentant le couvercle à sa sœur : — Je puis t'apprendre une chose, Mathilde, lui dit-il d'un air important: c'est un animal... je veux dire une substance animale.

— Oh! Herbert, que viens-tu de faire? s'écria Mathilde. Tu as tout noirci le coin de la boîte!

— Un seul petit coin, dit Herbert, pour faire une expérience. J'en ai seulement mis un coin sur la lumière dont Isabelle se servait pour cacheter une lettre.

— Mon cher Herbert, comment avez-vous pu gâter

la boîte de votre sœur? lui dit madame de Surville. Je croyais que vous n'aimiez pas à faire le mal.

— Non, en vérité, madame; je croyais vous faire plaisir en me rappelant la manière de distinguer les substances animales des substances végétales. Vous savez bien le jour où je brûlai mes cheveux, vous m'apprîtes à faire cette distinction; et puis Mathilde voulait savoir de quoi sa boîte était fabriquée : j'en ai fait l'expérience.

— Mon Dieu! dit Mathilde avec bonté, tu ne m'as pas fait grand tort après tout.

— Mais une autre fois, reprit madame de Surville, n'allez pas brûler une boîte qui coûte une guinée pour faire une expérience, et surtout, sous aucun prétexte, ne disposez point aussi de ce qui ne vous appartient pas.

Le coin du couvercle était un peu déjeté, de sorte qu'il ne glissait plus dans les rainures aussi aisément qu'auparavant. Herbert était disposé à employer la force pour y remédier; mais Mathilde, non sans peine, sauva sa boîte par un raisonnement qui frappa l'intelligence de l'enfant assez tôt pour l'empêcher d'agir. — C'est la chaleur de la bougie qui l'a déjeté, plongeons-le dans une eau bouillante à un degré qui ne soit pas trop élevé, et peut-être reprendra-t-il sa première forme.

L'expérience eut un plein succès. Mais Mathilde, en faisant sécher son couvercle, observa que le vernis s'effaçait, et dans un petit endroit, sur le côté, elle découvrit quelque chose d'écrit. — Qui me prête un verre grossissant? s'écria-t-elle.

Favoretta courut chercher sa lentille : — Je l'ai gardée soigneusement, dit-elle, depuis notre visite au magasin de joujoux utiles.

— Madame de Surville, voyez donc! reprit Mathilde. Ce sont des lettres bien formées! Je crois que j'ai trouvé le nom du petit ouvrier qui a fait la boîte. Puis elle épela, lettre par lettre, à travers la lentille, les mots : Henri Montmorency.

Madame de Surville à ce nom se leva brusquement, et Mathilde, frappée de son émotion soudaine, lui mit dans la main la boîte et la loupe; mais cette main tremblait si fort qu'elle ne pouvait fixer le verre. — Je ne vois rien... lisez vite, ma chère amie!... un mot de plus, au nom du Ciel! s'écria-t-elle en rendant la loupe à Mathilde et en s'appuyant sur son épaule dans l'anxiété la plus cruelle.

Le mot *de* fut tout ce que la jeune fille put lire. Isabelle à son tour essaya... ce fut en vain... aucune autre lettre n'était visible.

— *De* quoi? ce doit être *de* Surville! Mon fils est vivant! s'écria la pauvre mère.

Henri Montmorency étaient effectivement les prénoms de son fils; mais lorsqu'elle réfléchit ensuite que ce pouvaient être aussi les prénoms de plusieurs autres personnes, ses transports de joie se changèrent en un profond désespoir.

La première émotion passée, elle reprit sa fermeté habituelle. Elle envoya tout de suite au bazar... Aucun renseignement n'y put être recueilli. — Lady Nevil était allée à Windsor pour quelques jours; point d'espoir non plus de ce côté.... Mistriss Harcourt était sortie avec la voiture.... Que faire? Madame de Surville partit aussitôt et se rendit à Golden-Square, qu'elle savait être le quartier d'un grand nombre d'émigrés français.

Elle s'adressa d'abord à la boutique d'un libraire; elle décrivit la personne de son fils et demanda si une telle personne n'habitait point le voisinage. Cet homme,

frappé de l'anxiété qui bouleversait les traits de madame de Surville et s'apercevant à son accent qu'elle était étrangère, lui fit répéter sa description, qu'il écouta attentivement.... Il n'avait vu personne qui se rapportât à ce portrait. Cependant il assura la pauvre mère que, si son fils était à Londres, elle avait plus de chance de le trouver dans ce quartier que partout ailleurs. Il lui donna la liste des rues voisines où il connaissait des émigrés, et se tint poliment sur sa porte pour lui indiquer du geste la direction qu'elle devait prendre.

Elle entra dans toutes les boutiques des environs, et parcourut une multitude de rues étroites, s'adressant à chaque maison où elle croyait avoir quelque chance de succès : ce fut en vain. A l'une de ces maisons, une servante mal vêtue vint ouvrir ; elle fut si ébahie de voir dans sa rue une dame élégante, à la physionomie inquiète et égarée, qu'elle resta immobile sans répondre; à une autre maison, le maître était absent; plus loin, il était à dîner. Comme il était alors près de quatre heures, madame de Surville eut de la peine à obtenir des réponses polies : tous les marchands étaient à dîner et lorsqu'ils s'étaient dérangés pour venir à la porte, ils exprimaient vivement leur mauvaise humeur, en voyant que ce n'était pas un chaland. Cependant la pauvre mère marchait toujours, avec un courage infatigable.... Elle entendit sonner cinq heures à une horloge voisine.... mais ses forces ne répondaient pas à son énergie et les réponses répétées de — Nous ne connaissons point une telle personne — Aucun enfant comme celui-là ne demeure ici madame, — lui firent à la fin désespérer du succès.

Il lui restait encore une rue de sa liste à explorer.... Cette rue était étroite, sombre et fangeuse; elle s'ar-

rêta un instant avant d'y pénétrer, mais un commissionnaire pesamment chargé la poussa en avant avec ces mots : — Excusez, madame ! et, pour lui faire place, il fallut qu'elle entrât dans une petite boutique de serrurier. Le maître, qui battait alors un morceau de fer chaud, laissa tomber les étincelles qui rayonnaient de tous côtés, et lui dit avec un regard de surprise : — Vous êtes égarée, madame, je présume?... Veuillez-vous reposer.... Malheureusement le siége est un peu sale. A ces mots, il nettoya un tabouret sur lequel étaient posés des ustensiles en fer; puis il laissa madame de Surville qui était en effet accablée de fatigue, et après avoir fait venir sa femme de l'arrière-boutique pour offrir un verre d'eau à la dame, il se remit à battre son fer en sifflant.

Aussitôt que madame de Surville eut bu son verre d'eau, la femme du serrurier lui demanda si elle voulait qu'on lui fît venir une voiture, et à quoi elle pouvait lui être utile. Le ton de bonté avec lequel s'exprimait cette femme sembla ranimer madame de Surville; elle lui dit qu'elle était à la recherche de son fils unique, qu'elle avait cru mort depuis près de deux ans... La femme ne savait pas lire... Le mari lut le nom à sa place, mais il dit, en secouant la tête, qu'il ne connaissait personne qui répondît à ce portrait.

Sur ces entrefaites, un petit garçon entra dans la boutique avec un morceau de fil de fer dans la main, et, tirant le serrurier par la manche de sa chemise pour obtenir son attention, il lui demanda s'il avait du fil de fer semblable à celui-là dans sa boutique. Le serrurier se détourna pour chercher ce qu'on lui demandait, et le petit étranger put voir en face les traits de madame de Surville. Malgré l'intérêt habituel qu'elle prenait aux enfans, elle était alors si absorbée dans

ses pénibles réflexions qu'elle ne remarqua pas celui-ci avant qu'il l'eût saluée à plusieurs reprises.

— Est-ce moi que vous saluez, mon petit ami ? lui dit-elle. Vous me prenez sans doute pour une autre... Je ne vous connais pas ! Et ses yeux se baissèrent de nouveau sur le papier où était écrit le nom de son fils.

— Mais je vous connais bien, moi, madame. N'êtes-vous pas la dame qui accompagnait le bon petit monsieur, lorsqu'il me rencontra près d'une boutique de pâtissier et me donna deux pains au lait?

Madame de Surville le regarda plus attentivement ; mais la boutique était si sombre qu'elle ne put distinguer ses traits ; elle le reconnut pourtant à sa voix pour l'enfant du joueur de tympanon.

— Mon père voulait bien retourner chez vous, dit-il à la dame inattentive, pour jouer au petit monsieur l'air qui lui plaît tant, mais notre tympanon est cassé.

— Ah ! j'en suis bien fâchée ! dit madame de Surville d'un air distrait... Mais pouvez-vous me dire, continua-t-elle en s'adressant au serrurier, s'il demeure quelque émigré dans votre rue?

L'artisan recueillit ses souvenirs, et madame de Surville refit le portrait de son fils : — Je connais un jeune Français comme cela, dit le fils du musicien.

— Où est-il ? où demeure-t-il ? s'écria vivement madame de Surville.

— Je ne puis dire son nom, car je ne l'ai jamais entendu nommer, dit l'enfant ; mais je peux vous raconter comment je le connais... Un de ces jours....

Madame de Surville interrompit son récit en l'accablant de questions sur la figure, la taille, l'âge, les yeux, les traits du jeune Français ; et ses réponses tantôt faisaient douter, tantôt faisaient croire à la pauvre mère que c'était son fils : — Indiquez-moi sa

peut seule sentir et comprendre! Toutes ses fatigues étaient oubliées, elle était revenue à une nouvelle vie: la vue de son fils en avait fait un être nouveau. Lorsqu'ils furent seuls, elle jeta sur sa petite demeure un regard mêlé de peine et de plaisir. Elle aperçut une de ses boîtes non terminées sur le rebord de la fenêtre qui lui servait de table à ouvrage; ses outils étaient à terre. — Ce sont eux qui m'ont soutenu, dit-il en le relevant; combien je dois à mon pauvre père pour m'avoir appris de bonne heure à m'en servir!

— Ton père, dit madame de Surville avec un soupir; ah! je voudrais qu'il vécût encore pour en être récompensé... comme je le suis!... Mais raconte-moi ce qui t'est arrivé depuis notre séparation et ton emprisonnement... Il y a bientôt deux ans de cela... comment as-tu fait pour t'échapper? Comment as-tu vécu depuis? Assieds-toi, mon bien-aimé, et parle-moi encore, que je sois bien sûre que c'est ta voix que j'entends!

« Eh bien! vous entendrez ma voix à votre aise, bonne mère, pendant une demi-heure au moins, si cela ne vous fatigue pas. Vous savez d'abord que je fus jeté en prison loin de mon père... Je passai trois mois à la Conciergerie, m'attendant chaque jour à être conduit à la guillotine. Le fils du geôlier, jeune garçon de mon âge, qui était chargé quelquefois de m'apporter à manger, semblait me regarder avec un œil de compassion : j'avais eu quelques occasions de l'obliger. Son père lui donnait souvent des listes de prisonniers et divers comptes à copier dans un grand livre. Cette besogne déplaisait au jeune citoyen, qui aimait bien mieux jouer au soldat avec les enfans du voisinage qui s'apprenaient à faire l'exercice. Il me chargeait souvent de copier ses listes, ce que je fai-

sais à sa grande satisfaction ; mais j'achevai de lui gagner le cœur en lui raccommodant la platine de son fusil. Un soir il vint me trouver revêtu d'un nouvel uniforme et l'air tout joyeux : il venait d'être nommé capitaine à l'unanimité des voix de ses camarades ; il parlait de *ses* hommes, de *ses* ordres, avec une loquacité prodigieuse ; il me joua *sa* marche sur son tambour, et insista pour me l'apprendre. Il parut enchanté de mon exécution, et me sautant au cou : — J'ai une excellente idée pour toi, me dit-il ; attends encore un peu, et quand j'aurai disposé tout mon plan dans ma tête, tu verras que je suis un grand général.

» Le lendemain matin, il était à peine jour quand il revint près de moi ; il avait encore son nouvel uniforme, mais il tira d'un sac qu'il avait apporté avec lui, et dans lequel il avait coutume de mettre les papiers de son père, son vieil uniforme roulé adroitement dans un paquet d'une extrême petitesse : — J'ai tout arrangé, dit-il ; mets vite mon vieil uniforme... Nous sommes juste de la même taille... A ce demi-jour personne ne verra la différence de nous deux ; prends mon tambour et sors lentement de la prison ; aie soin de battre ma marche en avançant ; tu tourneras à gauche sur la place Dauphine où j'ai coutume d'exercer mes soldats. Tu y trouveras un de mes hommes prêt à favoriser ta fuite...

» J'hésitais, dans la crainte d'exposer la vie de mon jeune général ; mais il m'assura qu'il avait pris si bien ses précautions qu'aucun soupçon ne tomberait sur lui, lors même que mon évasion serait connue : — Mais si tu tardes, me dit-il, c'en est fait de nous deux ! Je n'hésitai pas plus long-temps, et jamais je ne changeai de vêtemens plus vite. Je suivis exactement les

ordres de mon petit capitaine : je sortis tranquillement de la prison, en battant d'une main assurée la marche que j'avais apprise; je tournai à gauche, et je vis bientôt mon guide en sentinelle sur la place Dauphine, en face de la statue brisée d'Henri IV.

» — Suis-moi, citoyen, me dit-il à voix basse : nous ne sommes pas tous des Robespierre.

Je le suivis avec joie. Nous marchâmes long-temps en silence jusqu'à une rue étroite où la foule était si pressée que je m'attendais à être étouffé à chaque instant. J'aperçus la guillotine à quelque distance, et je me sentis prêt à me trouver mal.

» — Du courage! me dit tout bas mon guide en me tenant ferme par la main. Quelques instans après, il tourna court dans une porte cochère où j'entendis un bruit de charrettes et des voix de voituriers. — Voici mon père, me dit-il, en me conduisant à un roulier qui semblait prêt à partir; fie-toi à lui.

» Je n'avais aucune autre personne à qui me fier. Je montai dans la charrette couverte du voiturier. Celui-ci entonna le *Chant du départ*, et nous traversâmes la place sur laquelle la foule était assemblée. La scène sanglante qui s'y passait alors la tenait tellement absorbée, que nous passâmes heureusement sans être remarqués. Nous sortîmes de Paris sans accident. Je vous épargne le récit de mon anxiété, et des alarmes que j'eus à subir avant d'atteindre le bord d'un vaisseau neutre à Boulogne et de débarquer à Bristol.

» Échappé ainsi par miracle à la prison, et à la guillotine qui m'attendait, je m'estimai heureux; mais ce bonheur ne fut pas de longue durée. Je pensais à mon pauvre père, à vous, ma bonne mère, dont j'ignorais entièrement le sort, et ces tristes réflexions empoisonnaient la joie de ma délivrance. J'eus peur bien-

tôt de mourir de faim : je n'avais pas mangé depuis plus de vingt-quatre heures. J'errais sans espoir au milieu des rues animées de Bristol; chaque passant semblait profondément occupé de ses af aires, et la plupart me coudoyaient sans m'apercevoir.

» J'étais faible et je m'assis sur une pierre devant une taverne. Une femme secouait son balai à la porte: j'essuyais les gouttes d'eau qui avaient jailli sur moi; j'étais trop faible pour m'en fâcher. Mais un coiffeur qui passait à côté, une perruque posée sur le poignet, entra dans une colère furieuse en voyant que des gouttes d'eau avaient taché sa perruque. Il exprima sa colère moitié en anglais et moitié en français; je lui fis observer alors en français que sa perruque était « encore bien poudrée. » Ce mot calma sa fureur, et il remarqua que moi aussi j'avais été horriblement sali par le balai. Je lui assurai que ce n'était rien en comparaison de mes autres souffrances.

» Il voulut connaître mes malheurs parce que je parlais français, et, tout en l'accompagnant à la maison où il allait remettre sa perruque, je lui dis que je n'avais pas mangé depuis deux jours, que j'étais étranger à Bristol et sans aucuns moyens de gagner ma vie. Il me conseilla d'aller à une taverne qu'il me fit voir à l'enseigne du *Gobelet d'étain*, dont le maître était humain et bon.

» Je résolus de m'adresser à cet homme bienfaisant. En entrant dans la cuisine, je vis le cuisinier qui servait avec une gravité importante une magnifique tortue. Divers domestiques étaient tout autour qui attendaient avec des plats couverts la soupe de tortue et les morceaux de l'animal qui avaient été commandés dans les différens quartiers de la ville. Ces plats, une fois remplis, passaient continuellement devant moi, et

leur odeur savoureuse me faisait subir le supplice de Tantale. Je m'assis sur un escabeau près du feu. Je voyais à ma portée des alimens auxquels l'honnêteté m'interdisait de toucher, quoique je fusse mourant de faim : — Ó mon Dieu ! me disais-je, qu'il est aisé aux riches d'être honnêtes ! J'étais alors si faible que mes idées commencèrent à devenir confuses... je sentis ma tête tourner... la chaleur du feu me causait un sentiment de douleur extrême. Je ne sais pas ce qui arriva ensuite ; mais lorsque je revins à moi, je me trouvai soutenu dans les bras de quelqu'un auprès de la fenêtre ouverte... C'était le maître de la maison. Je ne sais quelle mauvaise honte m'empêchait de lui demander à manger; heureusement son humanité me vint en aide. Il m'offrit d'abord un peu de bouillon, puis un petit morceau de pain, en m'assurant, avec une bonté touchante, que, s'il me donnait si peu de nourriture, c'était de peur que je ne me fisse mal en satisfaisant ma faim trop avidement. Je le remerciai de sa bonté, en ajoutant que je n'avais point l'intention d'usurper son hospitalité. Il me pressa vivement de rester chez lui pendant quelques jours; mais je ne pouvais supporter l'idée de lui être à charge tant que j'aurais assez de force pour me suffire à moi-même.

» Sur la fenêtre de la petite pièce où je mangeais avec délices mon morceau de tortue, j'aperçus un roman qui avait été laissé par la fille de mon hôte. Sur la couverture du livre était imprimée l'adresse d'un cabinet littéraire de Bristol. Je conçus aussitôt l'espoir de gagner ma vie en copiant des manuscrits. Le maître de la taverne me dit qu'il en connaissait le propriétaire, et que je pourrais facilement m'y procurer de l'emploi à des conditions raisonnables.

» M. Smith, c'était le nom du libraire, me reçut

avec bienveillance; il s'assura que je pouvais assez bien lire et écrire l'anglais, et me donna à transcrire un manuscrit qu'il allait mettre sous presse. Je me mis courageusement à l'ouvrage, et terminai une copie superbe, à ce que j'imaginais; mais les compositeurs se plaignirent de mon écriture française toute droite, qu'ils avaient peine à déchiffrer. Je me mis alors à changer totalement mon écriture dans le goût anglais, et, comme j'avais de bonnes raisons pour y mettre tous mes soins, je réussis à la fin. Je reconnus de quel avantage c'était pour moi de lire et d'écrire l'anglais couramment; et lorsque ceux qui m'employaient s'aperçurent que mon éducation n'avait pas été négligée, et que je possédais quelques connaissances en littérature, leur confiance en mes talens s'accrut encore. Vous ne me taxerez pas de vanité, bonne mère, si j'ajoute que je crus m'apercevoir que mes manières ne m'étaient pas désavantageuses : on reconnut que j'appartenais à une famille distinguée; ceux-là même qui font peu de cas de l'élégance des manières semblent en subir l'influence, sans s'en douter.

» J'avais coutume, en portant mes copies chez l'imprimeur, de traverser la partie de la ville où demeuraient les pauvres émigrés; j'y remarquai une multitude de joujoux ingénieux qui se vendaient à un prix élevé ou du moins qui me paraissait tel. Je réfléchis que je pouvais aussi gagner de l'argent en inventant quelque chose; mais, avant de consacrer tout mon temps à mes nouveaux projets, j'écrivis régulièrement chaque jour assez de pages pour me faire vivre. Ce fut alors que je reconnus l'avantage d'avoir appris à me servir, dans mon enfance, des outils de menuisier, et d'avoir acquis une certaine habileté mécanique. J'exécutai quelques joujoux grossiers, je fis mille

tentatives sans succès, mais je ne me décourageai point. J'entendis un jour une discussion au sujet de quelque bagatelle — un porte-cure-dents, je crois, — que l'acheteur trouvait beaucoup trop cher. L'homme qui l'avait fait répéta plusieurs fois pour décider l'acheteur : — Mais, monsieur, veuillez remarquer qu'il est en écaille.

» Je me rappelai aussitôt avoir vu, à la porte de la taverne du Gobelet d'Étain, un tas d'écailles de tortue brisées, qui avaient été jetées là comme si elles n'eussent eu aucune valeur. J'y courus et je trouvai que c'était la partie de l'écaille qui était sous le ventre de l'animal et dont on ne faisait aucun usage habituellement. Je fus frappé de l'idée que j'en pourrais tirer quelque chose. Le maître de la taverne donna ordre que ces écailles de rebut fussent mises de côté pour moi dorénavant. J'essayai en vain de polir cette substance, et vingt fois je fus sur le point de laisser là mon projet. Il y manquait toujours ce *fini*, dont l'absence me faisait désespérer d'en tirer aucun prix. L'histoire de mes tentatives sans succès n'en finirait pas. Heureusement pour moi, je me souvins de cette maxime dont vous aviez instruit mon enfance, chère maman, que ce n'est pas le *génie*, mais la patience, qui perfectionne les inventions. Je persévérai, et sans parvenir à la perfection, je réussis cependant à confectionner de jolies boîtes avec mes écailles de rebut. Je les mis en vente; elles furent goûtées : j'en fis d'autres qui furent avantageusement placées par les soins de M. Smith : cet ami me conseilla de les faire dans la forme des boîtes à ouvrage, et leur vogue s'en répandit encore plus.

« Une dame bienfaisante s'employait, dans ce moment, à recueillir une souscription à mon profit; mais j'avais

trouvé les moyens de me suffire à moi-même, et comme je voyais nombre de mes compagnons d'infortune dans une détresse presque égale à celle que j'avais soufferte moi-même, je crus ne pas devoir accepter les charitables secours dont avaient plus besoin que moi ces malheureux compatriotes. M. Smith m'assura que ma protectrice, loin de s'en offenser, avait approuvé mon refus de ses bontés, et s'engageait à placer autant de boîtes que j'en pourrais faire. C'était une des dames patronnesses d'un bazar nouvellement ouvert à Londres pour les ouvrages industrieux. Elle chargea M. Smith, en quittant Bristol, d'y envoyer toutes mes boîtes.

» Cependant ma petite fabrique continuait à prospérer : la pratique m'avait rendu de plus en plus habile, et je ne craignais plus d'être dans le besoin désormais. Ce travail assidu me rendait encore un autre service; car toutes les fois que je n'étais pas fortement occupé et que je pouvais me livrer à mes tristes réflexions, je me sentais bien malheureux!

» Un ami de M. Smith, qui se rendait à Londres, offrit de m'emmener avec lui. J'étais curieux de voir cette célèbre métropole, où je pouvais rencontrer quelques amis parmi les émigrés qui l'habitaient, tandis que je ne connaissais aucun de ceux qui résidaient à Bristol. Ce fut dans cet espoir que j'acceptai cette offre. M. Smith me donna l'adresse d'un tourneur dans Leicester-Fields : j'étais en état de me procurer un logement convenable, car j'étais alors à la tête de la somme considérable de.... sept guinées!

» Quelque temps après mon arrivée, en revenant de chez un émigré dont j'avais fait la connaissance, je fus arrêté au coin d'une rue par un rassemblement qui se pressait autour d'un aveugle, d'un enfant et

d'une espèce de furie qui se tenait sur le seuil d'une boutique de gravures. La femme traitait l'enfant de petit voleur. L'enfant protestait de son innocence, et sa physionomie candide parlait vivement en sa faveur. C'était le guide de l'aveugle qui se plaignait amèrement, de son côté, du dommage fait à son tympanon. La foule, dans le premier moment de colère, l'avait brisé. Cet homme m'intéressait beaucoup, mais l'enfant bien plus encore. Peut-être n'a-t-il ni père, ni mère! me disais-je.

» Lorsque la femme en furie qui se tenait sur le seuil de sa porte n'eut plus rien à dire, le petit garçon put enfin se défendre. Il dit qu'en passant devant la fenêtre ouverte du marchand de gravures, il y avait passé la main pour donner un morceau de pain au lait à un petit chien, assis tout près, sur le comptoir, et qui avait l'air chétif et mourant de faim : — Mais, continua l'enfant, lorsque je mis le morceau de pain au lait devant la bouche du chien, il ne le mangea point : je lui donnai un petit coup pour attirer son attention et il tomba hors de la fenêtre dans mes mains ; j'ai vu seulement alors que ce n'était pas un vrai chien, mais une figure de chien en carton peint. Aussitôt que cette dame a vu le chien dans mes mains, elle est accourue furieuse en me traitant de voleur. Au bruit qu'elle faisait, les commissionnaires du coin sont venus, la foule s'est assemblée, et notre tympanon a été cassé, et c'est bien malheureux pour nous! La maîtresse du magasin fit observer d'un ton dédaigneux que c'était un tissu de mensonges, parce que le petit drôle n'avait pas de quoi acheter du pain au lait pour un chien. Alors l'aveugle vint au secours de son petit guide, en déclarant que deux pains au lait lui avaient été donnés, une demi-heure auparavant, par un petit monsieur, de-

vant une boutique de pâtissier. Après cette explication, les assistans regrettèrent le dommage qu'ils avaient causé au tympanon de ce pauvre homme, et après l'avoir examiné quelques instans, ils se dispersèrent avec indifférence. Je conçus l'espoir de raccommoder l'instrument et j'offris mes services, qui furent acceptés avec empressement. Je donnai mon adresse chez le tourneur où je logeais. En même temps, le petit garçon avait essuyé la poussière qui couvrait le pauvre chien tombé sur le champ de bataille : — Voyez, dit-il, n'a-t-il pas l'air d'un véritable chien ? Tout autre ne s'y serait-il pas trompé comme moi ?

» C'était en effet le portrait frappant d'un chien... comme mon chien César, mon favori depuis l'âge de cinq ans, que j'avais été forcé de quitter lorsque je fus emmené à Paris et jeté en prison. Plus je regardais cette figure de carton, plus j'étais convaincu que c'était un portrait d'après nature. J'avais encore dans la mémoire chaque bande, chaque tache, chaque accident de sa robe brune. Sa maigreur extrême était le seul point qui le fît différer de mon César. Je demandai à la méchante femme comment elle s'était procuré cette figure : — Honnêtement, telle fut sa laconique réponse. Mais lorsque je m'informai s'il était à vendre et que j'en payai le prix, la dame changea de ton; elle daigna m'apprendre que cette figure avait été peinte par un vieil émigré français qui demeurait dans le voisinage. Je courus à l'adresse qu'elle me donna et j'y trouvai le vieux domestique de mon père, le bon Michel. A ma vue, ce pauvre homme pleura de joie : comme il était infirme et incapable de travaux pénibles, il avait pourvu à sa subsistance en peignant des joujoux et des figures d'hommes, de femmes, et d'animaux en carton. Il me montra deux

excellentes figures de poissardes parisiennes et un chat d'un naturel exquis; mais le plus parfait de ses ouvrages, c'était mon César.

» Mon logement était trop petit pour recevoir Michel, et cependant je voulais l'avoir près de moi, car il paraissait infirme et dans la détresse. Je quittai donc la maison du tourneur et vins demeurer ici, chez un papetier. J'y vis tranquille, et le pauvre Michel s'y trouve aussi plus heureux, depuis que nous sommes ensemble. Il est cependant au lit depuis quelques jours, et j'ai été si occupé que je n'ai pu bouger de la maison. C'est aujourd'hui que le petit garçon est venu avec son tympanon. J'ai vu tout de suite que je n'avais pas entrepris une petite corvée. Ne pouvant pas assortir les fils de fer, j'ai envoyé le petit garçon en acheter, il y a quelques heures. Je ne m'attendais point à le voir revenir avec ma bonne mère. »

Nous avons passé sous silence les alternatives de joie et de chagrin qui se succédèrent rapidement dans le cœur de madame de Surville, pendant le récit de son fils. Quand il eut terminé, elle le pressa de nouveau sur son sein; et dans son impatience d'apprendre son bonheur à ses amis, elle prit congé de son enfant bien-aimé, en promettant de le venir prendre le lendemain matin de bonne heure : — Termine tout ce que tu as à faire aujourd'hui, lui dit-elle; je te présenterai demain à mes amis. Car, je puis le dire avec orgueil, je me suis fait aussi des amis, depuis que je suis en Angleterre, et l'Angleterre, parmi les avantages qui la distinguent, a celui de produire d'incomparables amis... des amis dans l'adversité. Nous connaissons tous deux leur valeur. Adieu, mon Henri, achève tes affaires bien vite.

— Je n'ai rien à faire, interrompit Henri, que de

raccommoder le tympanon, ainsi que je l'ai promis, et j'aurai fini tout à l'heure. Adieu, à demain matin! quel mot délicieux!

Le cœur joyeux et léger, il se remit au travail, pendant que sa mère retournait chez mistriss Harcourt. Il était près de huit heures quand elle rentra. Mistriss Harcourt, Isabelle et Mathilde l'attendaient avec des regards interrogateurs.

— Elle sourit! dit Mathilde.

— Elle a retrouvé son fils! s'écria Herbert en sautant de joie. J'en suis sûr, elle l'a retrouvé!

— Laissons-la s'asseoir, dit Mathilde, d'une voix pleine de douceur.

Isabelle s'empressa de lui apporter une excellente tasse de café, et mistriss Harcourt, avec de doux reproches, lui demanda pourquoi elle n'avait pas amené son fils avec elle. Puis elle sonna vivement, dit à son cocher de se rendre tout de suite dans Golden-Square, et écrivit au jeune Henri *l'ordre* de laisser là tous les tympanons et les joueurs de tympanon, pour se rendre tout de suite chez elle, sous peine d'encourir le déplaisir de sa mère : — Voyons, madame de Surville, ajouta-t-elle avec enjouement, contre-signez-moi cet ordre, afin que je sois sûre de mon prisonnier.

Le billet et la voiture étaient à peine partis qu'Herbert et Favoretta se postaient à la fenêtre, pour être prêts à donner la première nouvelle du retour. Leurs notions du temps et de la distance furent peu exactes dans cette occasion; car dix minutes s'étaient à peine écoulées depuis le départ de la voiture qu'ils en attendaient le retour. A chaque équipage qui se montrait au bout de la rue :— Voici la voiture! s'écriaient-ils. C'est elle! Mais les carrosses, en continuant leur route, les convainquaient bientôt de leur méprise.

Herbert se plaignait de l'obscurité, quoique la rue fût très-bien éclairée; puis il s'en prenait à la clarté des torches portées par les laquais derrière les voitures qu'il ne connaissait pas. Il parut à la fin une torche dont il ne se plaignit point. En voyant la lumière éclairer la figure du laquais qui se tenait derrière, il jeta un regard expressif sur sa sœur, puis mit un doigt sur ses lèvres, et de son autre main ferma la bouche de Favoretta, car il était sûr de son fait. La voiture s'arrêta devant la porte. Madame de Surville se précipita vers l'escalier, suivie de mistriss Harcourt et de toute sa famille. Herbert était auprès de la voiture avant qu'Henri ait eu le temps d'en descendre; il lui saisit la main avec la familiarité d'une vieille connaissance.

La sympathie de tous ses joyeux élèves, et la bonté expressive avec laquelle mistriss Harcourt accueillit son fils, touchèrent vivement l'âme reconnaissante de madame de Surville. On sent doublement le bonheur qu'on a la conscience d'avoir mérité.

Mistriss Harcourt ne borna pas ses attentions à de simples politesses : son cœur généreux et sensible s'efforça de prouver la reconnaissance qu'il ressentait pour l'excellente gouvernante de sa jeune famille. Elle s'adressa au directeur du collége des jeunes émigrés français, et lui recommanda Henri de Surville dans les termes les plus pressans.

En même temps, lady Nevil, qui s'était prise d'un vif intérêt pour madame de Surville par ce qu'elle avait vu de ses élèves, écrivit à son frère, qui remplissait une mission diplomatique à Paris, de se livrer aux recherches les plus actives concernant les propriétés du feu comte de Surville. La réponse à cette lettre informa madame de Surville que ses propriétés

lui étaient rendues à elle et à son fils par le nouveau gouvernement français.

Mistriss Harcourt, qui prévoyait la probabilité du retour prochain de madame de Surville dans sa patrie, ne put pas contenir un vif sentiment de regret à l'idée de se séparer d'une amie si sincèrement attachée à toute sa famille. Le plan d'éducation, si bien tracé par elle, demeurait inachevé, et la tendre mère avait peur, disait-elle, qu'Isabelle et Mathilde ne se ressentissent de l'absence d'une gouvernante aussi accomplie. Mais cette crainte était un présage assuré de son succès futur : une mère sensée, chez laquelle le désir d'élever elle-même sa famille a été une fois excité, et qui applique toute l'énergie de ses facultés à cet objet intéressant, s'empare avec avidité de toute idée utile, de tout principe fécond en résultats, et peut se fier, pour le succès, à la persévérance de ses efforts. Ce qu'une mère apprend pour le bien de ses enfans, elle ne l'oublie jamais.

Les rapides progrès de mistriss Harcourt, depuis qu'elle s'était appliquée à l'étude de la littérature, lui servirent de récompense et d'aiguillon pour une application nouvelle. Isabelle et Mathilde étaient parvenues à l'âge où elles pouvaient être ses compagnes, et son goût pour la vie domestique s'accrut chaque jour par l'expérience des plaisirs purs et doux qu'on est certain d'y trouver. — Vous m'avez appris à vous connaître, et maintenant vous me quittez, dit-elle à madame de Surville. Je n'aimais pas cette assertion du duc de la Rochefoucault, que dans le malheur de nos meilleurs amis il y a toujours quelque chose qui ne nous est pas désagréable ; mais je crains bien d'être convaincue d'égoïsme, car dans le bonheur de ma meilleure amie, il y a quelque chose qui m'afflige malgré moi.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Mademoiselle Panache écrasa l'insecte sous son pied.

MADEMOISELLE PANACHE

OU

LA MAUVAISE GOUVERNANTE.

Les résultats d'une mauvaise méthode d'éducation ne s'aperçoivent pas toujours avant qu'il soit trop tard pour changer les habitudes ou le caractère des élèves. Les enfans du même âge qui, pour les observateurs superficiels, semblent avoir des manières et des inclinations semblables, offrent, quelques années plus tard, de frappantes disparités sur ces divers points. Nous avons déjà donné à nos lecteurs une idée de la manière dont mistriss Temple élevait ses filles, Emma et Hélène, et de celle dont lady Augusta était dirigée par mademoiselle Panache [1]. La différence des caractères d'Hélène et d'Augusta, quoique bien sensible, même dès l'âge de douze ou treize ans, à l'œil d'une mère intelligente, était à peine remarquée par les personnes habituées à les voir toutes les deux; elles en disaient également : — Sur ma parole, lady Au-

[1] Dans les Contes des familles (Parent's assistant). Nous avons cru devoir séparer, de même que l'auteur, ces deux parties de l'histoire de mademoiselle Panache. Cette seconde partie n'a pas besoin de la première pour être facilement comprise ; elle forme d'ailleurs une amusante contre-partie du conte précédent, *la Bonne Gouvernante française*.

gusta et miss Hélène Temple sont deux jolies enfans, pleines de grâces et parfaitement bien élevées. On ne saurait à laquelle des deux donner la préférence. Lady Augusta est bien la plus grande, la mieux formée, la plus élégante; mais miss Hélène a une simplicité de manières qui est bien engageante! Quant à moi, je ne saurais me prononcer. Ce sont des enfans après tout, et qui peut dire à douze ans ce qu'elles seront à seize?

De douze à seize ans lady Augusta continua de rester confiée aux soins de mademoiselle Panache, pendant que sa mère, fière du développement des charmes extérieurs de sa fille, n'accordait aucune attention à la culture de son intelligence ou à la direction de son caractère. Lady Sheffield vivait beaucoup dans le monde : elle aimait la compagnie et plus encore le jeu. Elle aspirait à la réputation d'une bonne mère, mais elle n'en laissait pas moins sa fille abandonnée tout entière aux soins d'une gouvernante française sur laquelle elle ne s'était pas donné la peine de prendre des informations suffisantes. Lady Sheffield savait bien que mademoiselle Panache, excellente pour enseigner la véritable prononciation française, n'était point une compagne convenable pour sa fille, à mesure que celle-ci croissait en âge : elle avait aussi l'intention de s'en séparer, lorsque sa fille aurait atteint sa quinzième année; mais l'exécution de ce projet fut différée de jour en jour, d'année en année. Tantôt lady Sheffield se disait que c'était une pitié de renvoyer ainsi mademoiselle (c'était le nom qu'on lui donnait dans la famille), la meilleure créature qui fût au monde; tantôt elle se contentait de l'idée que six mois de plus ou de moins ne signifiaient rien, jusqu'à ce que des *raisons de famille* l'obligèrent à remettre encore le départ de mademoiselle : une grande partie

de l'argent destiné au paiement de la gouvernante avait été perdu au jeu. Lady Augusta continua donc de rester sous la garde de mademoiselle Panache, jusqu'à ce qu'elle eût atteint dix-huit ans, et que son éducation fût entièrement achevée. En attendant mademoiselle Panache s'efforçait, à l'aide des plus basses flatteries, de se mettre dans les bonnes grâces de son élève, afin de se transformer plus tard en demoiselle de compagnie. Les mois d'été semblèrent bien longs à la jeune lady, dont l'imagination jouissait d'avance des triomphes de sa première campagne d'hiver. Vers la fin de juillet cependant un renfort de visiteurs vinrent attirer son attention sur le présent en attendant l'avenir. Parmi eux se trouvait lord George Pulteney, jeune seigneur de vingt-un ans, héritier d'une fortune considérable. Nous mentionnons cet avantage le premier, parce que c'était, à ses yeux mêmes, son premier mérite. Froid, taciturne, égoïste, hautain, rien en lui ne semblait propre à gagner le cœur ou à frapper l'imagination d'une jeune fille ; mais ce n'était pas sur les manières ni sur les qualités de sa seigneurie que se fixait l'imagination d'Augusta, et par conséquent les défauts qui auraient dû la repousser échappaient à son observation négligente. Sans y avoir réfléchi sérieusement, sa mère de son côté trouvait que ce jeune seigneur ne serait pas un mauvais parti pour sa fille, et elle se fiait sur les charmes de lady Augusta pour faire leur impression habituelle sur le cœur de lord George. Quelques semaines se passèrent en indifférence polie d'une part, et en bouderies coquettes de l'autre, pendant lesquelles la sage gouvernante était trop occupée de ses propres manœuvres pour surveiller celles de son élève. Lord George avait amené avec lui M. Tony Dashwood, qui devait l'ac-

compagner dans ses voyages, et qui avait l'honneur d'être le gouverneur de sa seigneurie. A ce nom de gouverneur, n'allez pas vous imaginer un lourd pédant, ni un homme dont l'instruction, les vertus et la bienveillance commandent le respect ou s'attirent l'affection de la jeunesse : M. Tony Dashwood n'était point un pédant, à moins que la fatuité ne soit une sorte de pédantisme. Dashwood ne prétendait non plus ni à l'affection ni au respect de personne : c'était seulement, comme le disait gravement son élève, « le meilleur garçon du monde. » C'était en ce personnage que mademoiselle Panache avait mis ses espérances de bonheur ; elle avait réfléchi sagement qu'il lui vaudrait mieux encore être la femme du beau Dashwood, que l'humble demoiselle de compagnie de la capricieuse lady Augusta.

— Vous venez avec nous, milord, à la fête de l'arc, ce soir, n'est-ce pas? dit un matin lady Sheffield après le déjeûner.

Sa seigneurie s'inclina négligemment. — Monsieur Dashwood, s'écria vivement mademoiselle Panache, avez-vous vu l'uniforme de lady Augusta? *C'est charmant* [1]! Je m'y suis un peu employée, à dire vrai.

Dashwood se hâta de la complimenter sur son goût : — Oh! *non*, reprit-elle; vous êtes trop bon, trop flatteur. Mais vous m'en direz votre avis sans flatterie. *Vous, vous êtes un homme de goût*, quoique Anglais : vous voyez que je n'ai pas de préventions. — Dashwood s'inclina. — *Allons!* nous n'avons pas de temps à perdre. Il faut que je mette des *rubans* à l'arc : je dois accompagner ma Diane.

[1] Les mots imprimés en *italique* sont en français dans l'original. Cette observation s'applique à toutes les conversations de mademoiselle Panache.

— Accompagner sa Diane, répéta Dashwood, lorsqu'il fut seul avec son élève; quelle nymphe séduisante! Lord George ne fit aucune attention à l'inconvenance de l'observation.—Qu'allons-nous devenir ce matin? dit-il, avec son bâillement usité. Le soin d'amuser sa seigneurie était constamment dévolu à son compagnon :
—N'avez-vous pas parlé hier, milord, d'une promenade sur l'eau? La rivière est superbe et je crois que nous aurons beau temps.

— Je l'espère; mais voyez donc là-bas ces nuages noirs! Descendons toutefois et allons demander aux dames de se préparer à venir avec nous. J'emmène Tom, mon nègre : c'est un habile garçon.

— Mais si vous emmenez Tom, dit Dashwood en riant, vous n'aurez pas ces dames avec vous; car, vous le savez, mademoiselle a une insurmontable antipathie pour les nègres.

Lord George déclara que c'était pour cela même qu'il allait ordonner à Tom de se rendre au bord de l'eau, et qu'il s'amuserait de l'affectation ou de la frayeur réelle de la gouvernante. Elle va crier, j'en suis sûr, encore plus fort que lady Augusta, l'autre jour, à la vue d'une grenouille.

— Je gage que non : je parie une guinée que je fais entrer mademoiselle dans le bateau, sans qu'elle jette le moindre cri.

— Ça va! deux contre un qu'elle crie.

— Convenu! reprit Dashwood. Il espérait que ce pari servirait à distraire son élève au moins durant la matinée. Mais lord George n'était pas si facile à amuser après déjeûner : — La pluie menace diablement, dit-il, en paraissant incertain de ce qu'il ferait. Pensez-vous qu'il pleuve? — Non certainement. — Vous ne gageriez pas deux contre un cependant. Voyez ce

gros nuage qui vient. — Il va se dissiper. — Je ne sais pas, reprit lord George en secouant la tête avec gravité. D'où vient le vent? Oui, je crois que le nuage va se dissiper, ajouta-t-il après avoir ouvert la fenêtre. — Certainement. — Eh bien! je vais chercher Tom... quoique ce soit bien ennuyeux d'aller sur l'eau, murmura-t-il en quittant la chambre. Ne pouviez-vous donc trouver rien de mieux?

— Non, rien de mieux, pensa Dashwood, si ce n'est d'aller vous pendre, milord, ce que vous ferez, je le garantis, avant d'avoir atteint quarante ans, lorsque vous ne pourrez trouver rien de mieux; mais ce ne sont pas mes affaires.

— Où est mademoiselle? dit lady Augusta en entrant, un arc et des flèches à la main. Je ne sais pas où est mon carquois. Où est mademoiselle?

— Sur ma parole, je n'en sais rien, dit Dashwood d'un air aimable.

— Vous l'ignorez, M. Dashwood, c'est vraiment extraordinaire. Je me suis fait une règle, toutes les fois que j'ai besoin de mademoiselle, de m'informer où vous êtes, et, jusqu'à présent, je n'avais jamais été désappointée.

— Je regrette que vous le soyez aujourd'hui, milady, dit Dashwood en riant. Est-ce du goût de votre seigneurie? ajouta-t-il en prenant l'arc qu'elle tenait à la main. Il est charmant!

— Charmant ou non, lord George ne l'a pas jugé digne d'un regard hier soir. Sa seigneurie a le bonheur de tout considérer dans la vie avec la plus parfaite indifférence : n'est-ce pas, M. Dashwood? — Celui-ci essaya d'excuser son élève pour la forme seulement; puis, en rendant l'arc à la jeune lady, il se tut un instant, poussa un profond soupir, et fit observer

que tout le monde n'avait pas le bonheur de passer la vie dans cette paisible indifférence. Ces mots furent prononcés d'un ton si différent de la gaîté habituelle de Dashwood, que lady Augusta ne put s'empêcher d'en être frappée, et sa vanité leur donna précisément le sens que l'adroit Tony désirait. Elle visait bien sérieusement au rang et à la fortune, mais cela ne l'empêchait point de s'amuser au sentiment. L'idée de voir le spirituel et joyeux Dashwood transformé par l'effet de ses charmes en amant langoureux et désespéré souriait à son imagination, et le premier soupir du jeune fat fut accueilli d'un regard qui signifiait qu'il avait été compris.

— Vit-on jamais rien de plus contrariant? dit lord George en entrant dans la chambre.

— Qu'y a-t-il, milord? dit Dashwood.

— Eh! ne le voyez-vous pas? Il pleut à verse! répliqua sa seigneurie avec la douleur d'un homme dont le bonheur dépend d'un changement d'atmosphère. La promenade sur l'eau était impraticable; il lui fallut *flâner* toute la matinée dans le salon, et supporter cette sorte d'existence misérable que les lords oisifs et les riches sont obligés de subir, sans savoir comment, un jour de pluie. Lady Augusta, comme sa mère, en calculant les avantages d'une alliance avec sa seigneurie, n'avait pas même songé aux inconvéniens de cette inamusable oisiveté chez un homme qui devait être le compagnon de sa vie entière.

Après le dîner, le temps s'éclaircit. Les dames revêtirent leurs uniformes d'archer; les équipages furent amenés devant la porte, et lord George se dérida à l'idée de mener son nouveau phaéton. Dashwood donna la main aux dames, car sa seigneurie était trop absorbée par sa conversation avec son groom sur

les mérites de son cheval favori, pour songer à toute autre chose. Le phaéton fut bientôt hors de vue : lord George était glorieux de le mener aussi rapidement que possible. Aussi recueillit-il en route une récompense digne de ses efforts en entendant deux étrangers s'écrier : — Ma foi, voilà des chevaux qui vont bien ! Un peu plus loin, un postillon dit à un fermier qui restait bouche béante : — C'est lord George ! il mène aussi bien que le meilleur cocher des trois royaumes ! Tels étaient les éloges dont sa seigneurie se montrait avide et fière.

— Je suis venu en trois quarts d'heure, dit-il d'un air de triomphe à lady Sheffield qui descendait de voiture.

— On n'a pas commencé encore, j'espère ? dit lady Augusta.

— Non, milady, répliqua Dashwood, mais les dames sont toutes sur la pelouse; il y a toute une foule de belles prétendantes, mais je gagerais mille livres sterling pour la flèche de votre seigneurie. Place, place donc! ajouta-t-il d'un ton dur en s'adressant à quelques pauvres gens qui se pressaient autour de l'équipage. Puis, en parlant et en riant très-haut, il poussa en avant et fit asseoir les dames en faisant autant de bruit et de tumulte qu'elles en pouvaient désirer pour être vues. Après s'être assises, les dames se mirent à adresser des saluts ou des signes de tête aux personnes de leur connaissance. — Ah ! voilà mistriss Temple et ses filles, dit lady Sheffield.

— Où donc, madame? demanda lady Augusta. Je ne m'attendais pas à les voir ici : où sont-elles donc?

— Juste en face de nous. M. Dashwood, quel est, je vous prie, ce jeune homme en habit brun qui parle à miss Hélène Temple?

— Sur ma parole, je l'ignore, madame; il vient de saluer lord George.

— Vraiment? dit lady Augusta. Je voudrais bien savoir qui il est.

Lord George satisfit bientôt leur curiosité; car il dit négligemment à Dashwood en venant auprès d'eux: — Tony, le jeune Montague est là-bas.

— Ah! c'est le jeune Montague. Et son père vit-il toujours? que fait-il de ce vieil original?

— Adressez-lui la question vous-même, dit lord George avec gravité: car je viens de la lui faire, et il est devenu sombre comme novembre.

— Il aime si tendrement son père! J'imagine qu'avec le temps il fera un fier original aussi.

— Point du tout; il n'a pas déjà si mauvais goût sur certains points: il est venu sur un magnifique cheval, et voici une jeune fille charmante qu'il va épouser.

— Il va épouser miss Hélène Temple? dit lady Sheffield. Qui est-il donc? c'est un parti convenable, je pense.

— C'est ce que je ne puis dire, car je ne connais pas la demoiselle; quant à lui, il a ce qu'il faut pour plaire: de la fortune et de la naissance.

— N'est-il pas bien jeune pour s'établir? reprit lady Sheffield.

— Jeune? oui, il n'a qu'un an de plus que moi. Mais j'ai toujours dit qu'il n'aurait pas de paix qu'il ne se fût enchaîné.

— J'imagine qu'il viendra au bal ce soir, dit lady Augusta, et sans doute nous le verrons de plus près. Il y a un siècle que nous n'avions vu la famille Temple. Je serais étonnée, milord, qu'il y eût autre chose qu'un bruit vague dans la nouvelle de cette conquête de miss Hélène. La tenez-vous de bonne part?

— De bonne part! ma foi, je ne me le rappelle plus. Quelqu'un me l'a dit, voilà tout. Du reste, cela m'est parfaitement égal. — Mais la curiosité de lady Augusta était plus difficile à satisfaire que celle de sa seigneurie; elle résolut d'observer M. Montague au bal, et sa coquetterie naturelle jointe à la haine qu'elle ressentait depuis l'enfance contre la pauvre Hélène lui inspira un violent désir de la supplanter dans le cœur de ce jeune homme « qui avait de la fortune. » La belle lady était plongée dans ces rêveries, lorsqu'elle fut appelée pour se réunir aux tireuses d'arc.

Le prix était une flèche d'argent. Les spectacteurs prirent place sous des arbres, et il ne resta plus sur la pelouse que les prétendantes impatientes de commencer et quelques jeunes gens qui restaient près d'elles pour leur présenter les flèches. Les trois premiers coups frappèrent loin du but; une quatrième essaya son habileté sans succès; une cinquième enfin s'avança: c'était une belle et gracieuse jeune fille, élégamment habillée. Après quelques gestes de modeste défiance, elle tendit son arc et visa le but dans l'attitude la plus séduisante.

— Quelle est cette ravissante créature? s'écria le jeune Montague avec enthousiasme. Et il suivit des yeux la flèche qui volait, en faisant tout bas des vœux pour qu'elle atteignît le but.

— C'est la plus près de six pouces! s'écria Dashwood. Tenez, monsieur, c'est ici, dit-il à Montague qui s'était levé pour examiner le coup. Voici la flèche de lady Augusta Sheffield, dans le second cercle, tout près de l'œil de bœuf.

Plusieurs autres flèches furent tirées, mais aucune n'approcha même de celle de lady Augusta, qui fut reconnue unanimement digne du prix. La flèche d'ar-

gent avait été fichée assez haut sur le poteau qui servait de but, et plusieurs jeunes gens avaient en vain essayé de l'atteindre : M. Montague s'élança d'un bond vigoureux, prit la flèche, et la présenta d'un air gracieux à la belle triomphante.

— Ma chère Hélène, dit Emma à sa sœur, tu n'es pas bien. — Moi ! répliqua vivement Hélène ; me crois-tu donc assez basse pour... — Chut ! tu ne t'aperçois pas que tu parles tout haut. — Vraiment ? reprit Hélène tout alarmée et en baissant la voix ; mais pourquoi me disais-tu que je n'étais pas bien ? — Parce que tu étais toute pâle. — Pâle ! Je suis bien sûre de n'être plus pâle à présent, n'est-ce pas ? — Non certes pas à présent, dit Emma en souriant.

— N'était-ce pas un coup merveilleux ? dit M. Montague en revenant auprès d'elles. Mais vous étiez trop loin pour le voir ; venez donc l'examiner. Mistriss Temple se leva et suivit le jeune homme. — Je ne puis pas dire, continua-t-il, que j'aime à voir tirer de l'arc aux jeunes demoiselles ; mais je n'en trouve pas moins ce coup très-surprenant.

— Oui, c'est un coup vraiment surprenant, dit Hélène tout-à-fait remise. Mais, un moment après, elle observa que les regards de M. Montague, au lieu de se fixer sur *le coup surprenant*, se dirigeaient vers un autre côté de la pelouse où se tenait une belle personne qui jouait avec une flèche, et dont la figure, éclairée par les rayons du soleil couchant, semblait ignorer totalement le pouvoir de ses charmes et l'admiration qu'elle excitait : — Connaissez-vous lady Augusta ? dit M. Montague.

— Oui, répondit mistriss Temple, et vous ?

— Pas encore : mais je connais beaucoup sa mère. Je l'ai rencontrée souvent dans le monde ; c'est une

joueuse déterminée. J'espère que sa fille ne lui ressemble pas plus pour l'esprit que pour la figure. M. Montague se tut, car il approchait de la beauté rêveuse : — Oh! mistriss Temple, dit-elle avec un innocent sourire, est-ce bien vous? Je vous demande mille excuses. Puis, offrant la main à Emma et à Hélène, elle parut enchantée de les voir. Hélène retira sa main froidement, sans affectation impolie cependant.

Il était déjà tard; et, comme le bal commençait à dix heures, les dames firent approcher leurs voitures pour aller changer de toilette dans leurs logemens à la ville voisine. Au milieu de la foule, Hélène se trouva si près de lady Sheffield qu'elle ne put s'empêcher d'entendre sa conversation : — Je puis vous assurer que vous êtes mal informée, lui disait une vieille dame en deuil. C'est un parent de la famille. Et, si son séjour dans ce pays s'est prolongé si long-temps, c'est qu'il s'agissait d'une visite d'adieu à son oncle : il va partir pour l'Italie, m'a-t-on dit. Je vous assure que votre seigneurie est mal informée : son oncle et lui vont souvent chez mistriss Temple; mais soyez sûre qu'il ne pense pas du tout à miss Hélène.

Ces mots frappèrent Hélène au cœur; elle s'appuyait en marchant sur le bras de sa sœur, qui, heureusement pour toutes les deux, savait où il fallait se diriger. La voiture les conduisit rapidement à leur auberge, et on les mena dans l'appartement qui leur était destiné. Hélène s'assit en y entrant, sans songer à sa toilette, et sa mère était à moitié coiffée lorsqu'elle se retourna vers sa fille.

— Mais, ma chère Hélène, tu ne seras pas prête, lui dit-elle. — Pourquoi, maman? Faut-il donc faire plus de toilette qu'à l'ordinaire? — Non, ma chère, dit mistriss Temple en riant; mais vois un peu tes cheveux

dans la glace : le vent les a tout dispersés sur ton visage. — C'est se donner beaucoup de mal ponr rien, dit Hélène en se mettant à sa toilette. — As-tu donc un accès subit de paresse, ma fille? — Non, en vérité, maman : mais je ne sais réellement pas à quoi sert de s'habiller. Personne ne s'occupera de ma toilette, certainement. — C'est un accès subit d'humilité qui te prend? — Non, maman; mais vous nous avez dit souvent vous-même combien c'était insignifiant : lorsque le bal est fini, tout est oublié dans l'espace de quelques heures. — Allons! voici un accès subit de philosophie, maintenant! — Non, en vérité, maman, dit Hélène avec un soupir ; je n'ai aucune prétention à la philosophie. — Eh bien! c'est donc un accès subit de caprice, Hélène? — Non, en vérité, maman. — Non, en vérité, maman, reprit mistriss Temple en la contrefaisant. Pourquoi me réponds-tu toujours ainsi depuis une demi-heure, Hélène? — Je vous assure, maman, répondit la jeune fille d'un air embarrassé, que si vous vouliez me permettre de m'expliquer.....— Ma chère enfant, nous n'avons pas de temps à perdre en explications. Hâte-toi d'achever ta toilette, et de me suivre en bas pour prendre le thé.

M. Montague avait été invité à prendre le thé avec mistriss Temple. Que de réflexions se succèdent quelquefois dans l'esprit dans l'espace de quelques minutes! — Je suis faible, ridicule, injuste! se dit Hélène à elle-même. Quoi! parce que lady Augusta a gagné la flèche d'argent, je serais contrariée! Et pourquoi l'enthousiasme de M. Montague pour elle me déplairait-il? Je ne veux point passer pour ridicule, et Dieu me préserve de jamais devenir envieuse!

En faisant cette réflexion, elle achevait sa toilette : elle descendit avec Emma pour prendre le thé. Mais

la dignité composée avec laquelle elle fit son entrée dans la salle fut tout-à-fait peine perdue, car en face de sa mère il n'y avait, à la place de M. Montague, qu'une tasse et une coupe vides avec une cuillère dedans. Il était parti pour le bal; et lorsque mistriss Temple et ses filles y entrèrent, elles le trouvèrent au milieu d'une contredanse, ayant à côté de lui, pour danseuse, lady Augusta, avec laquelle il était en conversation animée, et qui lança un regard de triomphe sur la pauvre Hélène. Mais celle-ci, fidèle à sa résolution courageuse, sut commander à ses sentimens et conserva l'aisance de manières que donne toujours la conscience d'un caractère supérieur. Vers la fin du bal elle dansa avec M. Montague, qui la reconduisait à sa place, lorsque lady Augusta et deux ou trois de ses compagnes vinrent au-devant d'elle en paraissant étouffer de rire. — Qu'est-ce donc? dit Hélène. —Mais, ma chère amie, répondit lady Augusta en paraissant contenir une envie de rire excessive, et en lui parlant à l'oreille assez distinctement pour être entendue de tous les voisins, certainement vous êtes amoureuse?

— Mademoiselle! dit Hélène en rougissant d'indignation.

—Oui, certes, vous devez l'être, poursuivit lady Augusta, en insistant avec impolitesse; car les dames de qualité sont aussi grossières et quelquefois plus grossières que d'autres. N'est-ce pas, lady Diana ? ajouta-t-elle en riant avec affectation. N'est-elle pas amoureuse ou folle? Je vous en prie, miss Temple, montrez-moi votre pied. Bien! il est noir, celui-là; à l'autre, maintenant. — L'autre était blanc! A cet aspect les grossières plaisanteries recommencèrent de plus belle. Quoiqu'un peu étourdie de sa distraction, Hélène sourit avec bonne humeur et regagna sa place.

— Qu'est-ce donc, ma chère? dit mistriss Temple.

— Rien, madame, répondit M. Montague, si ce n'est que la chaussure de miss Hélène Temple est dépareillée, et son caractère.... égal. Ce jeu de mots, qui pouvait passer dans un bal, fut accompagné d'un regard d'approbation qui dédommagea amplement Hélène de la contrariété qu'elle venait d'éprouver. Le jeune homme s'assit ensuite auprès de mistriss Temple, et, sans s'adresser à personne, il parla avec indignation de la coquetterie et se plaignit que tant de jeunes et belles demoiselles fussent gâtées par l'affectation.

— Est-ce donc leur faute à elles seules? répondit mistriss Temple. Si l'on ne trompait pas les jeunes personnes en leur faisant croire qu'elles plaisent ainsi, croyez-vous qu'elles se donnassent tant de peine pour être affectées?

— Tromper! dit M. Montague; mais peut-on être accusé de les tromper lorsqu'on se borne à leur dire : J'ai l'honneur d'être, mademoiselle, votre humble et obéissant serviteur? Quant à ce qu'elles plaisent, que voulez-vous dire? Est-ce plaire pour un instant, pour un jour, ou pour la vie?

— Plaire pour un instant, dit Hélène, c'est peu de chose.

— Oui plaire pour *un* instant, c'est bien différent de plaire à *chaque* instant, n'est-ce pas? reprit M. Montague.

Les dames furent alors interrompues tout-à-coup par trois ou quatre couples qui s'agitaient dans une extrême confusion. Les jeunes gens se baissaient comme pour chercher quelque chose sur le parquet. — Oh! je vous en prie! ne vous dérangez pas; vous ne sauriez croire combien cela me contrarie! disait une voix semblable

à celle de lady Augusta. M. Montague courut voir ce dont il s'agissait. — C'est mon bracelet, dit-elle, en se tournant vers lui. Mais ne vous donnez pas la peine... ajouta-t-elle en le voyant se baisser et ramasser les perles semées qu'elle recevait avec grâce dans une blanche et jolie main. J'insiste là-dessus, monsieur, reprit-elle, je ne veux pas que vous vous fatiguiez davantage. Et, dans la crainte de le voir se fatiguer encore, elle posa sur son bras la blanche main qu'il avait tant admirée tout-à-l'heure. Qu'était devenu le sage mépris de M. Montague pour les manœuvres de la coquetterie ? Nous l'ignorons. Nous dirons seulement que le reste de la soirée fut consacré à lady Augusta. Il s'assit auprès d'elle à souper et lui adressa une foule de complimens qui, malgré les efforts d'Hélène pour se le persuader, lui semblaient signifier un peu plus que : « Je suis, mademoiselle, votre humble et obéissant serviteur. »

— Il est deux heures et demie, dit mistriss Temple, en se levant pour s'en aller.

— Deux heures et demie ! reprit M. Montague en conduisant mistriss Temple à sa voiture. J'étais loin de croire qu'il fût si tard.

Pendant tout le trajet, Emma et mistriss Temple furent obligées d'entretenir la conversation ; car Hélène était si occupée à regarder les nuages passer sur la lune qu'aucune autre chose ne put attirer son attention.

Les renseignemens fournis à lady Sheffield par la vieille dame bavarde étaient exacts comme tous ceux que les bavards ont coutume de donner. Malgré son dire et sa pénétration, M. Montague *pensait à miss Hélène Temple*. Durant le séjour de quelques mois qu'il avait fait chez son oncle, il avait eu de fréquentes occasions

d'étudier le caractère d'Hélène, qu'il trouvait parfaitement approprié au sien. Les choses étaient dans cet état indécis lorsqu'il aperçut pour la première fois la beauté de lady Augusta, qui fit sur lui la plus vive impression. Lord George le présenta à lady Sheffield, qui l'invita d'une manière pressante à venir passer quelques jours à son château.

— M. Montague va donc passer une semaine chez lady Sheffield? dit mistriss Temple à ses filles qui travaillaient à côté d'elle, le lendemain du bal. A cette simple observation de mistriss Temple, il ne fut répondu que par un silence qui semblait devoir être éternel. — Hélène, ma chère fille ! dit enfin mistriss Temple d'une voix douce.

— Maman ! répondit Hélène en tressaillant.

— Tu n'as pas besoin de tressaillir ainsi, ma fille. Je n'ai rien d'effrayant à te dire. Lorsque ta sœur et toi vous étiez petites, j'avais coutume de vous dire, tu t'en souviens, que je verrais avec plaisir le temps où vous seriez mes amies et mes égales. Ce temps est arrivé ; et j'espère qu'à présent que votre raison est suffisamment mûrie pour vous guider, vous ne songerez pas à être dirigées par la mienne. Je vous considère comme mes égales sous tous les rapports, excepté sous celui de l'âge, et je veux vous rendre cette inégalité utile en vous faisant profiter de l'avantage que l'âge seul peut donner... l'expérience.

— Que vous êtes bonne, chère maman ! dit Hélène.

— Mais vous devez sentir, reprit mistriss Temple d'un ton plus grave, qu'il dépendra de vous en grande partie que je sois votre amie autant que je le désire.

— O maman ! s'écria Hélène, soyez mon amie ; je n'en aurai jamais de meilleure, et j'ai bien besoin

d'une amie en ce moment! ajouta-t-elle les yeux mouillés de larmes. Vous allez me croire bien vaine, bien orgueilleuse : il ne m'a jamais donné raison de le penser; je m'imaginais pourtant que M. Montague m'aimait.

— Eh bien! ma chère fille, dit mistriss Temple, en lui prenant la main avec affection, sans être orgueilleux, ou même vain, ne peut-on pas se tromper quelquefois? Tu croyais donc avoir gagné le cœur de M. Montague? Mais que pensais-tu du tien? Prends garde de faire une autre méprise! Tu pensais peut-être qu'il n'aurait jamais le tien?

— Je n'ai jamais beaucoup songé à tout cela avant le bal d'hier.

— Et aujourd'hui?

— Mais ne pensez-vous pas, maman, que M. Montague a beaucoup de bonnes qualités?

— Oui, beaucoup de qualités, beaucoup d'avantages personnels, et par-dessus tout le don de te plaire.

— Il ne le regarderait pas comme un avantage ; c'est pourquoi je serais bien fâchée qu'il l'eût.

— Et moi aussi, je serais fâchée que le bonheur de mes filles ne dépendît plus d'elles-mêmes.

— C'est l'incertitude qui me tourmente, reprit Hélène après un silence. Tantôt je m'imagine que c'est moi qu'il préfère ; tantôt je suis sûre que c'est une autre. Hier, en revenant de la fête de l'arc, j'entendais mistriss Hargrave qui disait à lady Sheffield... Mais pourquoi vous entretiendrais-je de ces petites circonstances? Je n'y dois plus songer.

— *Tu n'y dois pas!* répéta mistriss Temple ; c'est plutôt un objet de prudence que de *devoir*. En parlant à ta mère avec tant de candeur, tu t'es assuré son estime et son affection; et parmi les biens de ce

monde, tu trouveras un jour que l'estime et l'affection d'une mère méritent d'être recherchées, ajouta mistriss Temple avec un doux sourire; et Hélène quitta sa mère avec ce sentiment profond de gratitude que l'on a droit d'attendre d'une fille bien élevée et dirigée avec une telle bonté de cœur.

Personne n'était levé pour recevoir M. Montague, lorsqu'il se présenta au château de lady Sheffield, et il passa une heure seul dans la salle à manger. Le silence fut à la fin interrompu par une voix aiguë de femme qu'il reconnut pour étrangère, aux vains efforts qu'elle faisait pour rendre sa colère intelligible. Il ne pouvait entendre que les mots suivans : — Je sonne, sonne, sonne depuis une heure, et personne ne fait plus d'attention à moi qu'à rien du tout! — Puis la porte de la salle s'ouvrit violemment, et mademoiselle Panache, qui s'attendait peu à trouver là quelqu'un, fit son entrée en répétant ses reproches. Frappée de surprise à la vue d'un jeune étranger, elle regretta d'avoir fait éclater si haut sa colère. Après un second regard sur M. Montague, elle ne sut comment se comporter avec lui. Mademoiselle se targuait souvent de posséder un instinct naturel qui lui faisait distinguer à la première vue *un homme comme il faut*. Malheureusement quelquefois son instinct la trompait. S'étant souvenue que lady Sheffield avait fait demander un apothicaire, elle se fourra dans la tête que c'était M. Montague. — Milady n'est pas visible encore, monsieur, lui dit-elle. Sait-elle que vous êtes ici?

— J'espère que non, madame, car je serais désolé de troubler son repos après la nuit qu'elle a passée au bal.

— Oh! cela ne lui a fait aucun mal; car je lui ai donné une jatte de vin blanc et de petit-lait dans son

lit ; j'espère que vous ne blâmerez pas cette potion, monsieur?

— Moi! pas le moins du monde, madame.

— J'en suis charmée! Vous voyez beaucoup de familles dans le pays, monsieur?

— Madame? dit Montague, comme s'il n'eût pas compris la question.

— Vous *visitez* beaucoup de familles, monsieur? répéta la gouvernante.

— Très-peu, madame; je suis étranger ici à tout le monde, excepté à mistriss Temple.

— *Madame* Temple, *ah! oui*, je la connais : elle a deux filles fort bien, je veux dire qui seront fort bien lorsqu'elles auront vu le monde. C'est bien dommage qu'elles n'aient jamais eu l'avantage d'une gouvernante française pour apprendre la véritable prononciation de notre langue. Madame Temple s'en repentira lorsqu'il sera trop tard, comme je le lui ai toujours dit. Ah! vous êtes allé chez elle! J'espère, monsieur, qu'aucune personne de sa famille n'est sérieusement indisposée?

— Tout le monde s'y porte parfaitement, à l'exception de mistriss Temple qui a été prise d'un léger rhume la semaine dernière.

— Mais elle s'est rétablie par vos *soins*, je le suppose, et c'est elle qui vous a recommandé à milady?

— Non, madame, répliqua Montague un peu embarrassé des sottes questions de mademoiselle Panache. Lord George Pulteney m'a fait l'honneur de me présenter à lady Sheffield.

— Ah! c'est lord George! Y a-t-il long-temps que vous connaissez milord?

— Oui, madame, il y a plusieurs années.

— Ah! plusieurs années!... Vous êtes le médecin de la famille, apparemment?

— Le médecin de la famille! oh! non, madame! dit Montague en souriant.

— Ah! vous êtes trop modeste; beaucoup de vos confrères prennent le titre de médecin, qui le méritent moins que vous, j'en suis sûre. Et je n'aurais pas voulu, ajouta-t-elle avec un sourire gracieux, vous appeler *l'apothicaire* de la famille.

A ce moment lord George entra et prit la main de l'apothicaire avec une familiarité qui surprit mademoiselle. — *Qu'est-ce que c'est?* dit-elle tout bas à Dashwood qui suivait sa seigneurie. Est-ce que ce n'est pas son apothicaire? — A cette question Dashwood partit d'un éclat de rire : — Avez-vous donc prescrit quelque ordonnance à mademoiselle, monsieur Montague? Elle demande si vous n'êtes pas un apothicaire.

Aussitôt lord George, enchanté de cette plaisanterie qui pouvait jeter du ridicule sur une personne bien supérieure à lui, partagea de bon cœur la gaîté de Dashwood, et répéta l'anecdote comme « une excellente chose » à tous ceux qui descendaient déjeuner, surtout à lady Augusta, qu'il félicita d'avoir dansé la veille avec un apothicaire. — Le voici, dit-il, en désignant M. Montague.

— *Ma chère amie! mon cœur!* excusez ma lourde méprise. Si vous m'aviez seulement dit, monsieur, que vous aviez été le cavalier de lady Augusta la nuit dernière, vous m'auriez épargné la nécessité de vous faire un million d'excuses pour ma stupidité; mais je ne pouvais imaginer cela, moi! Voulez-vous bien m'excuser, *ma chère amie!*

— *Ma chère amie! mon cœur!* est-il possible que cette femme soit l'amie intime de lady Augusta, se dit Montague à lui-même. Quelle fut sa surprise? lorsqu'il sut que c'était la gouvernante de sa seigneurie!

Il tomba dans une rêverie profonde : — Ainsi elle a été élevée par cette stupide et vulgaire gouvernante! pensait-il. Mais c'est un malheur qui n'est pas de sa faute. Elle est bien jeune, et un homme de sens en fera ce qu'il voudra. — Lorsque Montague sortit de sa rêverie, il s'aperçut que la compagnie parlait du bal de la veille en déjeunant.

— Vous ne vous êtes pas fatigué à danser, milord, disait Dashwood. — Je déteste la danse, répliqua lord George. Je voudrais que les dames dansassent entre elles. — Une tante de sa seigneurie, qui était présente, s'offensa vivement de cette réflexion de son neveu. — En vérité, George, lui dit-elle, vous ne devriez pas parler ainsi. Les jeunes gens se donnent aujourd'hui les airs les plus étranges. Lady Sheffield, je vous en fais juge; vous avez vu M. George hier soir étendu mollement sur une banquette, tandis que trois jeunes et belles demoiselles se tenaient debout en face de lui, et fatiguées à la mort.

— Elles ne pouvaient être plus fatiguées que moi, madame.

— Mais vous n'aviez pas dansé, vous?

— Avaient-elles dansé? Ce n'est pas ma faute. Ce n'est pas moi qui les en avais priées, et ce n'était pas mon affaire de les faire asseoir. Je ne sais pas seulement qui elles étaient, ajouta-t-il avec morgue.

— Vous saviez que c'étaient des femmes, monsieur, et à ce titre elles avaient droit à votre respect. — Lord George sourit de pitié en regardant Dashwood. — Autre grief! vous avez passé trois semaines l'été dernier dans la même maison que miss Earl : elle était au bal hier tout près de vous, et vous n'avez pas jugé à propos d'y faire la moindre attention. — Je ne l'ai

pas vue, madame. — Mistriss Earl vous a parlé. — Je ne l'ai pas entendue, madame.

— Et puis, madame, interrompit Dashwood, quant à miss Earl, si elle voulait être saluée de milord, il fallait qu'elle le saluât la première. — Le saluer la première! — C'est la règle. Les dames doivent toujours parler les premières. — Je n'ai plus rien à ajouter, s'il en est ainsi. Que dites-vous de cela, lady Augusta?

— Oh! cela est par trop choquant, quand on y pense, répondit lady Augusta : le mieux est donc de n'y pas penser. — *Excellent bon mot!* s'écria Dashwood. C'est la *réflexion* qui gâte la conversation et tout dans la vie. — Mais, ajouta lady Augusta en s'apercevant que son bon mot n'était pas également goûté par toute la compagnie, je veux seulement dire qu'il faut bien faire ce que les autres font.

— *Assurément*, dit mademoiselle; non pas que j'approuve le défaut de galanterie chez les jeunes gens, mais cette miss Earl est aussi raide que des pincettes, et je n'approuve pas cela non plus. *Je n'aime pas les prudes, moi.* — Mais, sans pruderie, ne peut-on avoir une certaine dignité de manières? dit la vieille dame gravement. — *De la dignité!...* Oh! je n'ai rien à dire contre la *dignité;* je ne trouve pas non plus que la réserve anglaise soit *de trop.* Je pense qu'une dame d'un certain rang a toujours assez de bons principes, et quant au reste, *qu'importe?* Telle est mon opinion.

M. Montague s'empressa d'examiner la physionomie de lady Augusta pour voir ce qu'elle pensait de l'opinion de sa gouvernante, mais tout ce qu'il put y lire c'est qu'elle ne pensait rien du tout. — Bah! se dit-il à lui-même, elle a bien le temps d'apprendre à penser. Je suis content toutefois qu'elle n'ait pas approuvé l'opinion de mademoiselle. J'espère qu'elle

n'aura reçu d'elle que des *leçons de langue française.*

A peine le déjeuner était-il fini que lord George, se livrant à son bâillement habituel, s'approcha de la fenêtre. — Allons, mademoiselle, dit Dashwood avec gaîté, allons faire une promenade au bord de l'eau; lady Augusta nous accompagnera, je l'espère. — A propos, dit tout bas lord George, songez à notre pari sur mademoiselle et le nègre. J'y tiens toujours au moins! — Et moi donc! Je le double si vous voulez, ajouta-t-il tout haut, en se tournant vers mademoiselle Panache, avec des complimens outrés sur la fraîcheur de son teint et le danger de l'exposer sans voile à l'ardeur du soleil. — Eh bien! monsieur Dashwood, quand vous aurez persuadé à mademoiselle de prendre un voile, nous partirons, s'il vous plaît, dit lady Augusta.

Montague, qui épiait avec soin toutes les actions d'Augusta, vit avec plaisir qu'elle attendait la vieille dame qui avait pris si chaudement la défense de la dignité féminine. Il ne réfléchit pas alors que c'était la tante de lord George et que les attentions d'Augusta pour la vieille dame procédaient plutôt d'une bonne politique que d'un bon cœur. Les hommes d'un caractère franc et généreux sont aisément trompés par les coquettes, parce qu'ils ne sauraient soupçonner la bassesse de leurs artifices. En se rendant au bord de la rivière, lady Augusta déploya tant de charme pour séduire M. Montague, que le souvenir d'Hélène Temple ne lui vint pas une seule fois à l'esprit. Quoiqu'il eût assez de raison pour apercevoir le danger, il n'avait pas assez de courage pour l'éviter.

Cet agréable tête-à-tête fut tout-à-coup troublé par mademoiselle Panache, qui, dans un effroi mortel, cherchait à retirer ses mains de celles de M. Dashwood :

— Non, non! je ne veux pas, je vous dis, je ne veux pas, criait-elle en se débattant. — Mais j'ai juré de vous faire entrer dans le bateau. — Ah! dans le bateau, *à la bonne heure;* mais non pas avec ce vilain nègre. — Eh bien! persuadez à milord d'emmener son nègre; et vous reconnaîtrez alors, milord, que le pari est nul. — Du tout, répliqua froidement sa seigneurie, je ne veux rien reconnaître, ni renvoyer Tom : c'est un batelier excellent, et nous ne pouvons nous promener sans lui. — Eh bien! je ne bougerai pas de là, dit la gouvernante en colère. — Eh bien! je vais vous emporter, reprit Dashwood en riant; et aussitôt commença le débat le plus grotesque entre le précepteur et la gouvernante, qui finit par l'enlèvement de celle-ci dans les bras de Dashwood au milieu des grossiers éclats de rire de deux laquais et du nègre Tom, spectateurs de la scène.

M. Montague frémit à l'idée de recevoir une femme des mains de mademoiselle Panache; mais, en jetant les yeux sur lady Augusta, il crut la voir rougir, et cette pudeur la sauva dans son esprit et accrut encore son indignation contre la gouvernante. Celle-ci, effrayée de cette scène et piquée des moqueries bruyantes des domestiques, de l'ironie sarcastique de lord George, de l'air froid de Montague, et des regards baissés de son élève, se tourna vivement vers Dashwood et s'écria, d'un ton de colère, qu'elle n'avait jamais vu pareille insolence : — Qui vous a autorisé, dit-elle toute furieuse, à prendre de ces libertés avec moi? Et comment avez-vous seulement osé y songer?

— Je confesse que je n'ai pas trop réfléchi à ce que je viens de faire, mademoiselle, reprit Dashwood en jetant à lady Augusta un coup d'œil secret qui implorait son pardon... Mais votre enjeu, milord, s'il vous

plaît, ajouta-t-il, en essayant de tourner la chose en plaisanterie : il n'y a pas eu de cri, le pari est loyalement gagné.

— Je vous assure, monsieur, que vous ne me donnerez pas le change, répondit mademoiselle Panache : c'est une très-mauvaise plaisanterie. Ma chère amie, venez, allons-nous-en... Ne touche pas à cela, misérable ! cria-t-elle en fureur au nègre Tom au moment où il voulait enlever la planche qui conduisait du bateau à la rive. Je veux rentrer à l'instant même et parler à milady. Venez, venez, ma chère amie. A ces mots elle s'élança hors du bateau et Dashwood la suivit en cherchant à l'arrêter, mais en vain; elle eut toutefois la prudence de prendre le chemin le plus long à travers le parc afin d'avoir le temps d'*entendre raison*, comme disait Dashwood. Avant d'être sortie du parc, elle était pleinement convaincue. — Laissez les choses comme elles sont, lui disait l'éloquent Tony : ce n'est qu'une plaisanterie et tout est fini; mais si vous prenez les choses au sérieux, elles pourraient ne pas si bien tourner pour vous, même après votre propre rapport, et vous n'en verriez pas la fin de long-temps. — Ces bonnes raisons, assaisonnées d'une profusion de complimens flatteurs, ratifièrent la paix. Dashwood rit en lui-même de s'être donné tant de peine pour l'obtenir, tandis que mademoiselle se consolait dans la douce idée que le beau Tony était amoureux fou d'elle; elle avait même si peu de connaissance du cœur humain qu'elle regardait la scène qui venait de se passer comme une preuve de sa passion.

— Où est donc lady Augusta? je croyais qu'elle ne m'avait pas quittée, dit-elle. — La voici qui vient au bout de cette allée avec M. Montague. Nous avons marché très-vite. — Oh ! elle ne marche jamais aussi vite

que moi : c'est que je suis presque aussi jeune qu'elle.

Dashwood fit un signe d'assentiment tout en réfléchissant en lui-même aux conséquences de l'amour naissant de M. Montague pour lady Augusta. — Si un homme sensé comme lui parvient à se faire écouter d'elle, c'en est fait de mes espérances, se dit Dashwood; et il résolut d'user de tout son pouvoir sur mademoiselle pour la prévenir contre son rival, afin qu'elle pût elle-même influencer l'esprit de son élève. La méprise de mademoiselle Panache le servait heureusement dans cette circonstance; après avoir pris M. Montague pour un *apothicaire*, mademoiselle Panache devait naturellement persister dans l'idée qu'il n'avait pas l'air d'un *homme comme il faut*.

Pendant ce temps, M. Montague se promenait lentement avec lady Augusta qui se plaignait de la chaleur. Il avait profondément réfléchi sur la rougeur précédente de sa seigneurie, rougeur qui, suivant son interprétation, exprimait tout ce que le sentiment le plus exquis et le plus délicat pouvait inspirer. Telle est cependant, quelquefois, l'inconséquence de l'esprit humain, qu'il n'était pas certain qu'elle eût même rougi du tout. Cette rougeur venait peut-être de l'ardeur de la température, et puis elle avait marché un peu vite. Ce doute injurieux finit cependant par se dissiper, et la réalité de la rougeur une fois constatée forma la base de quelques ingénieuses théories du sens moral et de maintes déductions tout-à-fait logiques. Admirateur enthousiaste des grâces et de la beauté d'Augusta, il ne pouvait s'empêcher de souhaiter que son caractère et son intelligence ne lui parussent à l'unisson de ses avantages personnels. Or, lorsque l'on est vivement désireux de découvrir des perfections dans

l'objet aimé, on y réussit généralement, ou du moins on s'imagine qu'on y réussit. M. Montague aperçut bientôt nombre d'aimables et attrayantes qualités dans la belle lady, malgré la présence de quelques défauts, qu'il s'excusa à lui-même avec l'ingénuité la plus philosophique.

« L'affectation, dit le judicieux et profond Locke, a toujours le but louable de plaire. » D'après ce principe, M. Montague ne pouvait pas se montrer trop sévère pour ce défaut. — C'est du désir de plaire, se disait-il, que procède non-seulement ce qu'il y a de plus aimable, mais une grande partie de ce qu'il y a de plus estimable dans le sexe féminin. C'est seulement quand il s'adresse à d'indignes objets que ce désir conduit de l'affectation à la coquetterie, de la folie au vice. Mais du moment que ce désir de plaire chez une femme est guidé par le jugement, du moment qu'elle ressent de l'attachement pour un homme supérieur au vulgaire, non-seulement elle cesse d'être coquette, mais elle parvient à exceller dans tout ce qu'il approuve, et c'est sa mobilité même d'idées et de manières qui lui donne l'heureuse faculté de se plier aux goûts de l'homme de son choix, et d'acquérir en perfection tout ce que ses plus ardentes espérances pouvaient à peine entrevoir. Les preuves de ce jugement éclairé, les premiers symptômes de cet attachement à un homme supérieur au vulgaire, M. Montague croyait les distinguer alors dans lady Augusta. Il n'oubliait pas non plus qu'elle n'avait que dix-huit ans : — Elle est si jeune, se disait-il à lui-même, que je dois songer à ce qu'elle deviendra plutôt qu'à ce qu'elle est. Pour rendre justice à notre subtil philosophe, nous ferons observer que lady Augusta, avec toute l'adresse dont une femme si jeune pouvait être capable, fai-

sait tout ce qui était en son pouvoir pour confirmer M. Montague dans ses favorables sentimens pour elle.

Comme il attendait une circonstance décisive, il fut à la fin entraîné par le généreux enthousiasme, l'aimable candeur et le bon sens dont lady Augusta fit preuve en parlant d'une de ses amies qu'il ne semblait pas approuver. Lady Diana, cette amie, était une des dames qui s'étaient moquées si méchamment de la chaussure dépareillée de miss Hélène. C'était une veuve jeune, riche, à la mode, extravagante, affectant des manières viriles et cavalières. Son regard était effronté comme un jurement; son langage, à l'unisson de son regard. Elle jurait et s'habillait à la dernière mode. Elle menait quatre chevaux à la fois : c'était en outre une chasseresse déterminée, qui déclamait l'éloge de ses chiens ou de ses chevaux d'un ton à faire trembler les piqueurs et les laquais. Elle parlait si souvent de son cheval favori Spanker, qu'on lui avait donné le nom de lady Diana Spanker.

Lady Augusta s'était aperçue que ses grâces toutes féminines formaient un contraste agréable avec les charmes de cette mâle beauté; elle cultiva donc sa connaissance, et lady Sheffield ne mit point d'objection à recevoir une jeune dame qui était bien reçue partout. En conséquence lady Diana Spanker se rendait fréquemment de Cheltenham qu'elle habitait au château de Sheffield, distans l'un de l'autre de quelques milles seulement. Un matin elle vint voir lady Augusta, et insista pour lui faire essayer son cheval favori. Les jeunes gens descendirent aussitôt pour aider la jeune lady à monter sur Spanker; peine inutile, car lady Diana s'en chargea elle-même. Augusta était toute timide, et son amie avait beau jeu pour lui adresser ses rudes railleries. A la fin elle triompha de ses

craintes et parvint à se mettre en selle. Sa maîtresse d'équitation rassembla les rênes de la bride et les remit dans ses timides mains; puis, l'armant du fouet : — Au nom du ciel, ne soyez pas si peureuse ! — A peine ce dernier mot était-il prononcé, que lady Augusta, par un mouvement involontaire de son fouet, irrita l'impatience de son fougueux coursier qui partit à l'instant. Heureusement, M. Montague saisit la bride, et lady Augusta fut désarçonnée sans le moindre accident ! — Eh bien ! Spanker, s'écria lady Diana d'une voix capable de terrifier un cheval; et, s'élançant sur son dos avec une hardiesse toute masculine : — Je vais te faire voir que je suis ta maîtresse, et tu vas me payer tes fredaines. Spanker repartit au galop, et lady Diana lui donna ce qu'elle appelait « une leçon complète. » Malgré les cris aigus de lady Augusta et les supplication des spectateurs d'épargner les coups de fouet, elle persista et battit Spanker jusqu'à ce qu'elle l'eût tout-à-fait dompté. Puis elle mit pied à terre avec la même aisance, et, remettant Spanker à son groom, elle ôta son chapeau pour recueillir les applaudissemens de la société. Lord George exprima son admiration en termes qu'il n'avait jamais employés à l'égard d'aucune autre femme, et jura que de sa vie il n'avait vu monter ainsi à cheval. Lady Diana reçut ces éloges avec un sourire satisfait accompagné d'une cordiale poignée de main : — Promène-le, Jack, ajouta-t-elle en se tournant vers le groom qui tenait le cheval; promène-le, car il est tout en nage; et lorsqu'il sera moins trempé, tu le ramèneras; et puis, ma chère enfant, dit-elle à lady Augusta, vous lui donnerez une bonne leçon.

— Moi ! oh non, jamais ! s'écria lady Augusta avec un faible cri. Ne mettez point mon amitié à cette

épreuve, j'insiste pour abandonner entièrement Spanker à sa maîtresse. Je ne voudrais point remonter sur son dos pour tout l'univers. — Vous parlez bien comme un enfant, comme une femme! s'écria son amie. — Je le confesse, je suis femme dans l'ame, reprit Augusta avec un soupir, et je crains bien de n'être jamais autre chose.

—Vous *craignez!* répéta Montague, auquel cette affectation même de timidité feminine paraissait charmante à cet instant en contraste avec l'intrépidité masculine et les manières hardies et repoussantes de lady Diana Spanker. Le ton dont il prononça ce seul mot fut suffisant pour trahir ses sentimens auprès des deux dames. Lady Diana lui jeta un regard de souverain mépris : — Tout ce que je sais et puis dire, s'écria-t-elle, c'est que cette *crainte* ne vous fera jamais monter à cheval. — Lord George partit d'un gros éclat de rire. — Quoi qu'il en soit, la crainte peut être une excellente chose en temps et lieu; mais on dit que cela se gagne : c'est pourquoi je m'empresse de vous fuir, mon enfant, dit-elle à lady Augusta. Jack, amène-moi Spanker. J'ai vingt milles à faire avant dîner : je n'ai pas de temps à perdre. J'ai perdu une heure entière ici, ajouta-t-elle en tirant sa montre; Spanker va me la regagner. Dieu vous bénisse tous! adieu! —A ces mots elle monta son cheval et partit ventre à terre. — Dieu vous bénisse aussi! adieu, adieu, lady Diana Spanker! lui cria Dashwood. Quand elle fut assez loin pour ne plus l'entendre : Dieu nous préserve des amazones! — Lord George ne dit pas *amen*. Il déclara au contraire que c'était une charmante cavalière, et parut tout-à-fait épris de ses charmes. M. Montague étudia en silence la physionomie de lady Augusta et observa avec plaisir qu'elle ne partageait pas les

sentimens de sa seigneurie. — Elle a trop de bon sens pour ne pas voir les défauts de sa nouvelle amie ; et maintenant que ses yeux sont ouverts, elle ne se fera pas plus long-temps, j'espère, une compagne favorite de cette odieuse femme, se dit-il. — Je crains bien que vous ayez raison, dit en entrant lady Augusta à la vieille dame qui avait vu tout ce qui s'était passé d'une fenêtre du salon. Lady Diana vient de se montrer à moi sous un bien désagréable aspect, ainsi que vous me l'aviez annoncé l'autre jour, ajouta-t-elle avec le douloureux soupir d'une amitié expirante.

— Savez-vous, dit Dashwood, que cette diable de femme nous a tous horriblement effrayés? Dieu me pardonne, je n'ai jamais eu plus de peur dans ma vie que lorsque je vous ai vue sur ce vicieux animal !

— A dire vrai, répondit lady Augusta, j'étais bien folle aussi de jouer un jeu à me casser le cou par *pure amitié*.

— Vous en êtes quitte à peu de frais, dit la vieille dame; et si une chute de cheval eût été le pire mal à craindre de l'amitié d'une telle femme, cela n'eût pas encore été si effrayant.

— Il est si difficile, répliqua lady Augusta avec un nouveau soupir et d'un air plein de candeur, il est si difficile de trouver des défauts à ceux qu'on aime! Pardonnez-moi, madame, si j'ai défendu mon amie avec tant de chaleur l'autre jour. Je conviens que j'aurais dû me rendre à votre jugement et à votre connaissance du monde si supérieure à la mienne. Mais j'avoue que l'inconvenance de ses manières d'amazone, comme les appelle M. Dashwood, ne m'avait pas frappée jusqu'à ce matin. Je ne pouvais, ni ne voulais croire la moitié de ce qu'on disait d'elle ; aujourd'hui même, je suis encore persuadée qu'elle est, du reste,

tout-à-fait irréprochable. Mais je reconnais la justesse de ce que vous me disiez, madame : les jeunes femmes ne sauraient mettre trop de scrupule dans le choix de leurs amies ; on nous juge par nos compagnes, et combien ne sommes-nous pas quelquefois injustement jugées ?

Sa seigneurie prononça ces derniers mots d'un air pensif : elle n'avait jamais paru si séduisante à Montague que dans ce moment : — Comme le *sentiment* embellit la beauté ! se dit-il, et quel sentiment est plus aimable que la candeur ! L'irréflexion était le seul défaut de son caractère ; mais peut-on attendre beaucoup de réflexion d'une jeune fille de dix-huit ans, élevée par une demoiselle Panache ?

Notre amoureux raisonnait comme un fou, mais non comme un idiot ; il tirait d'admirables déductions des apparence; seulement ces apparences étaient fausses. Il n'avait pas observé que les yeux de lady Augusta s'étaient ouverts sur les défauts de son amie l'amazone, dans le moment même où cette belle excitait l'admiration de lord George. Il n'avait pas vu enfin que ces candides réflexions adressées à la tante de sa seigneurie procédaient directement d'une jalousie de femme.

Le lendemain, lord George, qui s'était fait attendre au déjeuner, fit une apparition bruyante, et annonça que lady Diana Spanker, en courant au galop, la veille, avait été désarçonnée par une vieille femme. — Ma foi ! je ne le croirais pas, ajouta lord George en riant, car elle monte à cheval mieux qu'aucune femme d'Angleterre, si mon groom ne tenait l'histoire de la petite fille même de la vieille femme qui a été renversée.

— Renversée ! s'écria lady Augusta. La pauvre femme a été renversée ! Est-elle blessée ?

—Blessée? mais, oui, je pense, reprit lord George. Je ne sache pas qu'on puisse être renversé sans avoir de mal. La petite fille tient une pétition qu'elle veut nous présenter sans doute; je viens de la voir dans la cour.

— Oh! voyons cette pauvre enfant, dit lady Augusta: faisons-la venir à la fenêtre. A ces mots elle ouvrit la fenêtre et reçut la pétition des timides mains de l'enfant qui s'était approchée, avec un sourire qui parut exprimer à M. Montague la plus douce et la plus gracieuse bienveillance. Lady Augusta lut la pétition avec sentiment; sa voix n'avait jamais paru si mélodieuse à l'amoureux jeune homme. Elle s'empressa d'inscrire son nom en tête d'une liste de souscription, en donnant beaucoup plus qu'il ne fallait; mais l'indulgent Montague mit cette prodigalité sur le compte d'un excès de générosité.

C'est par cette série de petits moyens que lady Augusta s'efforçait de paraître plus aimable et plus séduisante aux yeux de ce jeune homme sans artifice: mais le moment du succès fut pour elle le moment même du danger. Elle ne réfléchissait pas que si un homme de sens songeait sérieusement à elle pour en faire sa femme, cette situation exigerait d'elle des qualités tout autres que celles qui réussissent dans un salon. Elle tomba ainsi dans une méprise assez commune à son sexe : elle croyait que l'amour aveugle ceux qu'il blesse. Les coquettes ont toujours assez de pénétration pour voir ce qui doit plaire à leurs divers admirateurs; mais celles-là même qui possèdent le mieux cette mobilité de manières qui se fait toute à tous, oublient qu'il n'est pas possible de jouer toujours le même rôle. Dès que les motifs qui ont provoqué la dissimulation disparaissent, l'habitude ressaisit son pouvoir, et le naturel l'emporte.

Lady Augusta se croyait assurée de son triomphe, lorsqu'un jour elle se promenait dans le jardin avec sa victime : mademoiselle Panache et son partenaire habituel, M. Dashwood, les accompagnaient. La gouvernante se baissa pour cueillir des œillets et des roses, et M. Montague, en remarquant trois roses dont l'une était en pleine fleur, la seconde à demi épanouie, et la troisième en simple bouton, se rappela un passage du roman de Berkeley, *Gaudentio di Lucca.* — Avez-vous jamais vu Gaudentio di Lucca, et vous rappelez-vous l'histoire de Berilla, lady Augusta? dit-il. — Non, je ne connais pas l'histoire de Berilla; quelle est-elle? — Je voudrais avoir le livre ici; mais je l'ai prêté, il y a déjà quelque temps, à miss Hélène Temple; je le lui demanderai pour vous; j'espère qu'elle aura fini de le lire.

A ces derniers mots, le désir de connaître Gaudentio di Lucca s'accrut encore dans l'esprit de lady Augusta, qui voulut savoir absolument l'histoire de Berilla. — Et qui vous a rappelé ce livre? lui dit-elle. — Ces roses m'ont fait souvenir de l'utopie de Berkeley, qu'il appelle Mezzoranie... Chaque philosophe a son utopie qu'il baptise d'un nom de fantaisie; vous savez, monsieur Dashwood.... En Mezzoranie donc, lady Augusta, les jeunes gens ne faisaient point leurs déclarations d'amour à l'aide de paroles éloquentes, mais par le moyen de fleurs naturelles. L'amant déclarait d'abord ses sentimens en offrant un bouton de rose à sa maîtresse; si elle se sentait du penchant pour lui, elle acceptait et portait le bouton à son côté. Lorsque son affection s'était accrue avec le temps (car en Mezzoranie on supposait que le temps ne fait qu'accroître l'affection pour ceux qui en sont dignes), l'amant offrait à sa belle une rose à demi ouverte; puis, si la

fleur avait été gracieusement acceptée, il revenait peu de temps après avec une rose épanouie, image d'une affection en pleine maturité. Les dames qui acceptaient ces fleurs, et qui les portaient, étaient considérées, parmi les simples Mezzoraniens, comme engagées pour la vie; et les jeunes gens, quoiqu'ils ne fissent, en présentant les fleurs, ni protestations, ni sermens d'un amour éternel, n'en étaient pas moins crus sincères, et méritaient, dit-on, cette confiance.

— *Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est?* répéta plusieurs fois mademoiselle, pendant que M. Montague parlait. Elle ne savait pas assez l'anglais pour bien comprendre cette langue, et Dashwood fut obligé de lui servir d'interprète. Pendant qu'il était occupé à sa traduction, M. Montague cueillit trois roses, un bouton, une rose à demi ouverte et une fleur épanouie, et les présenta gaîment au choix de lady Augusta. — Je meurs d'envie d'avoir ce livre; vous irez le demander demain à miss Hélène Temple, n'est-ce pas? dit lady Augusta, en prenant avec un sourire coquet le bouton de rose qu'elle mit dans son sein.

— *Bon!* dit mademoiselle en se baissant pour ramasser la rose épanouie que M. Montague avait jetée nonchalamment. *Bon!* mais n'est-ce pas dommage de jeter ainsi cette belle fleur?

— Elle n'a pas été jetée pour mademoiselle Panache! dit Dashwood.

— C'est possible, mais je vous ferai observer, avec votre beau compliment, que vous m'avez laissé ramasser cette fleur... *à l'anglaise.*

— Eh bien! alors permettez-moi de la mettre dans votre bouquet *à la française.*

— C'est plus que vous ne méritez... Mais non, non, je la mettrai mieux que vous à mon goût. Elle mit et

remit la fleur; puis s'arrêta soudain, poussa un cri perçant, arracha la rose de son sein et la jeta loin d'elle avec un geste d'horreur tout-à-fait théâtral. Un noir perce-oreille s'échappa de la rose : l'insecte prit la fuite, mais mademoiselle Panache le poursuivit et l'écrasa sous son pied. — Oh ! M. Montague, j'espère qu'il n'y a aucune de ces affreuses créatures dans le bouton que vous m'avez donné ! s'écria lady Augusta. A ces mots, elle examina le bouton et découvrit sur une des feuilles une petite chenille verte; d'un geste non moins théâtral que celui de la gouvernante, elle arracha la feuille et la jeta loin d'elle, puis elle mit son pied sur l'innocente chenille et l'écrasa sans pitié.

Au même instant toute la personne de lady Augusta parut transformée aux yeux de son amant. Elle cessa d'être belle : sa physionomie parut altérée par la malveillance; il vit dans ses gestes une expression de cruauté repoussante. Tous ses charmes avaient disparu.

Mademoiselle Panache avait inspiré à son élève, dès l'âge de douze ans, sa folle terreur des insectes, et lui avait appris cette sorte de cruauté, qui, à dix-huit ans, dégoûtait un homme de mœurs douces de l'amour qu'il ressentait pour elle. M. Montague ne dit rien dans cette occasion : on continua de marcher. Quelques minutes après l'exécution de la chenille :—Eh bien ! mademoiselle, qu'avez-vous donc fait de Fanfan? s'écria tout-à-coup lady Augusta. Je croyais que mon chien était avec vous : au nom du ciel, où est-il? — Il court devant nous, milady — Oh! il va se perdre! le voilà déjà au bout de l'avenue, près de la grande route ! Fanfan ! Fanfan ! — Ne vous alarmez pas ainsi, dit Dashwood; si votre seigneurie me le permet, je vais courir après Fanfan et je vous le ramène à l'in-

stant.— Mon Dieu, monsieur, ne vous donnez pas cette peine; je parlais seulement pour mademoiselle, qui perd régulièrement Fanfan toutes les fois qu'elle sort avec lui.

Dashwood courut à la recherche du petit chien, et lady Augusta, affectant l'abattement le plus profond, protesta qu'elle ne pouvait faire un pas de plus et s'assit sous un arbre dans une gracieuse et languissante attitude. M. Montague se tint en silence auprès d'elle, pendant que mademoiselle Panache cherchait à se justifier de sa négligence au sujet de Fanfan. A la fin Dashwood se montra de loin, tenant le petit chien dans ses bras: — Ah! le voilà! cher Fanfan! s'écria mademoiselle. — Je suis réellement très-obligée à M. Dashwood, dit lady Augusta en jetant un regard de reproche sur Montague. M. Montague est sans doute trop éclairé pour croire aux proverbes vulgaires, ajouta-t-elle en baissant les yeux sur son bouton de rose et en tirant une feuille, et il s'attend sans doute que je n'y ajouterai pas plus de foi que lui. Qui m'aime, aime mon chien, vous savez; c'est un sot et ridicule proverbe, n'est-ce pas?

L'arrivée de Dashwood épargna l'embarras de répondre à M. Montague. Dashwood venait tout haletant annoncer un terrible malheur: Fanfan avait enfoncé une épine dans sa patte de derrière. Lady Augusta reçut son chien sur ses genoux avec les plus tendres expressions de condoléance, tandis que Dashwood s'agenouillait près d'elle pour sympathiser avec sa douleur, et pour examiner la patte du bichon. Mademoiselle prêta une aiguille pour extraire l'épine. — Que je voudrais avoir un verre grossissant! dit Dashwood avec une sollicitude outrée.

— Monstre d'insensibilité, vous ne toucherez pas à

Fanfan ! s'écria lady Augusta en étendant les mains pour protéger Fanfan contre M. Montague, qui se baissait alors pour la première fois, afin d'examiner aussi la blessure. N'y touchez pas ! je ne voudrais pas vous le confier pour tout l'univers. Vous détestez les chiens : vous le tueriez !

— Moi, le tuer ! oh ! non, dit M. Montague ; je ne voudrais pas même tuer une chenille.

Lady Augusta rougit à ces mots. Heureusement Dashwood vint à son secours en demandant à M. Montague depuis quand il était devenu bramine, et professait tant d'affection pour les chenilles ou les perce-oreilles. — Je ne me rappelle pas avoir jamais professé d'affection pour les insectes, reprit froidement M. Montague. — Non, mais vous en avez *pitié*, et la pitié est proche parente de l'affection. Votre seigneurie connaît-elle l'histoire de cet homme qui avait apprivoisé un crapaud ? — O le misérable ! s'écria lady Augusta avec affectation. Comment pouvait-il en être venu à aimer un crapaud ? — Il commença par en avoir *pitié*, je suppose ! Quant à moi, je ne puis qu'envier le sort de ceux dont le cœur peut sympathiser si facilement avec la classe des insectes. — Ou la classe des brutes, n'est-ce pas ? dit M. Montague en souriant et en regardant Fanfan, dont la patte était alors tendrement caressée par Dashwood.

— Oh ! messieurs, brisons là-dessus, pour l'amour de Dieu, dit lady Augusta avec une terreur affectée, comme si elle eût craint une querelle imminente. Pauvre Fanfan, tu ne voudrais pas être cause d'une querelle, n'est-ce pas ? — A ces mots elle se leva, et, remettant le petit chien aux soins de Dashwood, elle se dirigea vers le château avec un air marqué de mécontentement contre M. Montague.

Le déplaisir de sa seigneurie ne l'affecta pas autant qu'elle s'y attendait. Le souvenir de sa physionomie et de ses gestes, lorsqu'elle avait mis le pied sur la chenille, lui revint à l'esprit plus d'une fois dans la soirée; et dans le silence de la nuit il ne put s'empêcher d'y songer encore, ni effacer de son souvenir l'image de cette cruauté révoltante.

— Votre seigneurie a-t-elle quelques commissions à me donner pour mistriss Temple? dit le lendemain M. Montague en s'adressant à lady Sheffield. Je vais lui faire une visite ce matin.

Lady Sheffield le pria de vouloir bien lui remettre un billet d'invitation pour la semaine suivante. — Faites mes amitiés à ces dames, dit lady Augusta, surtout à miss Hélène. Si elle a fini le livre dont vous m'avez parlé, je serais charmée de le voir.

Lorsque M. Montague arriva chez mistriss Temple, il fut introduit dans la pièce où les dames se tenaient habituellement. Le domestique lui dit qu'elles étaient toutes à la promenade, d'où elles reviendraient bientôt sans doute : elles s'étaient dirigées vers une chaumière distante d'un demi-mille. La vue du salon dans lequel il avait passé tant d'heures agréables réveilla chez lui une foule de souvenirs assoupis. Ouvrages, livres, dessins, écriture, tout était là disposé comme avant son absence. — Toutes ces petites occupations, qui font le bonheur de la vie domestique, sont là, disait-il. Je ne vois rien de semblable au château de lady Sheffield ! — Sur la table, auprès d'une jolie boîte à ouvrage, qu'il reconnut pour celle d'Hélène, gisait un livre ouvert: c'était Gaudentio di Lucca. Montague se souvint alors du bouton de rose qu'il avait donné à lady Augusta, et il se mit à siffler une fanfare. Un livre de musique était étendu sur le piano : il était ouvert à

un air qu'il aimait et qu'il se rappela avoir entendu jouer par Hélène dans la dernière soirée qu'il avait passée auprès d'elle. Hélène n'était pas une profonde musicienne, mais elle jouait assez agréablement pour plaire à ses amis, et ne cherchait pas à faire parade de ses talens. Lady Augusta, au contraire, ne semblait considérer ses talens que comme des moyens d'exciter l'admiration. Pour mettre fin à la comparaison qu'il faisait malgré lui entre les deux jeunes filles, il imagina que ce qu'il avait de mieux à faire était d'aller au-devant de mistriss Temple : il réfléchissait sagement que l'activité du corps suspend quelquefois celle de l'esprit. Il avait du moins observé que son ami George employait souvent ce spécifique avec succès, et pour la première fois il voulut imiter l'exemple de sa seigneurie en s'agitant d'un lieu à un autre sans motif. Il sonna, s'informa vivement du chemin que les dames avaient pris, et courut au-devant d'elles avec l'air empressé d'un homme qui aurait eu toutes les affaires de la nation sur les bras. Il ralentit le pas pourtant en approchant de la chaumière où il savait trouver mistriss Temple et ses filles. Le premier objet qu'il vit en entrant fut Hélène, assise à côté d'une vieille femme décrépite, qui avait la tête appuyée sur une béquille, et qui semblait beaucoup souffrir. C'était la pauvre femme qui avait été renversée par le cheval de lady Diana Spanker. Un fermier de mistriss Temple, qui passait au moment où l'accident était arrivé, avait eu l'humanité de transporter chez lui la pauvre vieille. Aussitôt qu'elle en avait appris la nouvelle, mistriss Temple avait envoyé querir un chirurgien, et était accourue avec ses filles pour donner à la malade cette sorte de consolation que le riche peut si facilement donner au pauvre et au malheureux, la consolation

non de l'or, mais de la sympathie pour ses souffrances.

Il n'y avait ni affectation, ni ostentation de sensibilité dans cette scène touchante, et la simplicité charmante d'Hélène ne parut jamais si aimable à M. Montague. Il se rappela l'attitude affectée de lady Augusta en parlant à la petite fille de la malade ; mais il y avait dans cette chaumière quelque chose qui respirait bien autrement la franchise et la bonté naturelle : les deux jeunes filles s'étaient empressées, chacune de son côté, de soulager le malheur; mais là il n'y avait point de spectateurs pour applaudir ou pour admirer.

En retournant chez mistriss Temple avec les dames, M. Montague s'aperçut qu'Hélène conservait près de lui sa liberté d'esprit habituelle; il y avait pourtant dans ses manières plus de délicatesse et de dignité et moins d'enjouement qu'autrefois. Cette attitude même avait du charme pour lui et formait un contraste piquant avec les perpétuels efforts de plaire et l'éclat artificiel des manières de lady Augusta. Il ressentait cette sorte de bien-être que l'on éprouve lorsque la vue, surexcitée ou fatiguée par une lumière éblouissante ou par de vives couleurs, vient à se reposer sur un paisible tapis de verdure. Les tables de jeu, la compagnie nombreuse, le bruit et le tumulte du château de lady Sheffield, lui rappelaient la vie bruyante de la ville plutôt que celle de la campagne, et il avait observé plus d'une fois que dans les intervalles que laissaient la toilette, les visites et la coquetterie, la belle Augusta était fréquemment sujette à l'ennui. Jamais il n'avait même entrevu, au milieu des longues heures qu'il avait passées dans l'intérieur de mistriss Temple, ce mal contagieux qui choisit ses victimes parmi ceux qui se livrent à la dissipation et à l'oisiveté. Quel admirable point de vue pour

un homme qui veut juger le caractère d'une femme, lorsqu'il peut la voir au milieu de sa famille, qu'il peut lire son histoire dans les yeux de ceux qui la connaissent le plus intimement, qu'il peut épier sa conduite comme fille et comme sœur, et prononcer un jugement certain, d'après ces relations les plus importantes de la vie, sur ce qu'elle a été et sur ce qu'elle doit être un jour! Et comment un homme pourrait-il prévoir quelle sorte de femme doit être un jour la jeune fille qu'il ne rencontre que dans les salons, ou qu'il ne voit jamais, même chez elle, sans les avantages ou les désavantages d'une attitude de convention? Un homme qui épouse une vive et sémillante coquette et qui croit trouver en elle une agréable compagne de sa vie, commet une aussi lourde bévue que ce fameux gentilhomme qui, enchanté de l'esprit et de la verve comique d'un polichinelle, se le fit transporter chez lui pour son plaisir particulier.

Ces réflexions s'offrirent-elles toutes à M. Montague, durant sa visite chez mistriss Temple? C'est ce que nous ne pouvons dire : son silence et sa distraction indiquèrent toutefois qu'il était fortement préoccupé. Hélène ne lui avait paru jamais si séduisante que dans cette matinée, où la dignité, la délicatesse et la simplicité de ses manières contrastaient dans son esprit avec les caprices et la coquetterie de sa nouvelle maîtresse. Il se sentit secrètement aimé, et il acquit la conviction qu'Hélène possédait un cœur capable d'une affection sincère et durable, avec une intelligence cultivée et des principes de raison, qui devaient procurer et garantir le bonheur d'un époux avec bien plus de certitude que tout le prestige de la passion.

Ce fut avec quelque peine qu'il se décida à demander

Gaudentio di Lucca à Hélène, et avec plus de peine encore qu'il termina sa visite. Il retournait à cheval vers le château de lady Sheffield, « en roulant dans son esprit agité les diverses vicissitudes de son cœur, » lorsqu'il fut arraché soudain à ses méditations à la vue d'un phaéton renversé et d'une voiture vide à quatre chevaux qui se trouvait tout auprès : un groupe animé se pressait sur un des côtés de la route. M. Montague se hâta d'arriver sur le lieu de la scène. Le phaéton versé était celui de lord George, l'autre voiture appartenait à lady Diana Spanker : le groupe était composé de quelques domestiques, de lord George, de lady Diana et de mademoiselle Panache : ils entouraient tous une belle évanouie, qui n'était autre que lady Augusta elle-même, tandis que lord George secouait ses jambes, ses bras, sa tête, pour s'assurer qu'il n'était blessé nulle part. Lady Diana s'empressa de raconter à Montague que lord George avait voulu lutter de vitesse avec ses chevaux, et avait versé par maladresse avec lady Augusta. — Pauvre enfant, heureusement qu'elle n'est pas blessée ! mais elle a eu une frayeur mortelle, et elle est tombée de syncope en syncope. — *Bon Dieu !* interrompit mademoiselle Panache, que va dire milady?

Lady Augusta entr'ouvrit enfin ses beaux yeux, revint à elle tout juste assez pour observer qui était là, repoussa de la main le flacon de sels de mademoiselle et demanda le sien d'une voix mourante. Mademoiselle chercha en vain dans l'une de ses poches, tandis que lady Diana plongeant sa main dans l'autre en retira d'abord un livre qu'elle jeta sur le gazon, puis le flacon de sels. Quelques instans après, la jeune lady reprit heureusement l'usage de ses sens et fut transportée dans la voiture de sa mère qu'on avait

fait venir. Les carrosses étaient partis, et M. Montague allait remonter à cheval lorsqu'il aperçut le livre de lady Augusta oublié sur le gazon. Quel fut son étonnement, après l'avoir ouvert, de reconnaître un des livres les plus détestables de la langue française, un livre enfin qui n'aurait jamais dû se trouver dans la possession d'une personne délicate ou même quelque peu décente! Il resta quelques instans immobile de surprise, de dégoût et de terreur.

Ces sentimens n'étaient pas effacés de son esprit lorsqu'il entra au salon de lady Sheffield; mademoiselle Panache courut au-devant de lui, tout alarmée, et lui demanda s'il savait ce qu'était devenu le livre laissé sur la route. Il n'y avait au salon que la gouvernante et son élève : M. Montague tira le livre, qui fut reçu par lady Augusta, la rougeur sur le front.

— Faites bonne contenance, lui souffla mademoiselle Panache en français.

— Je ne sais pas ce qu'il y a dans ce livre, je vous assure, dit l'ingénue; je ne l'ai jamais ouvert. Je l'ai pris ce matin au cabinet littéraire de Cheltenham, et l'ai mis dans ma poche en toute hâte. Quel est-il, je vous prie? — Si vous ne l'avez pas ouvert encore, dit Montague en mettant la main sur le livre, j'espère que vous ne l'ouvrirez jamais... Mais c'est le second volume. — C'est possible; je me serai trompée dans ma précipitation. — Elle n'a jamais lu le premier, je vous le jure! dit mademoiselle. — Jamais! répéta lady Augusta.

Ces assertions n'étaient pas convaincantes : elles étaient prononcées avec trop de véhémence et trop peu de simplicité, pour être vraies. M. Montague résolut de s'éclairer sur ce point, et il offrit de reporter tout de suite ce second volume a Cheltenham. A cette

proposition, lady Augusta, qui prévit la découverte de ses mensonges, pâlit d'effroi, tandis que mademoiselle Panache, avec un regard effronté qui devait, croyait-elle, arranger l'affaire : — Que de bruit, que de *tintamarre* pour rien! s'écria-t-elle. La maison nous tombera-t-elle sur la tête pour y avoir introduit ce livre? Et pourquoi courir à cheval et vous passer de dîner pour une bagatelle? — La *bagatelle* seulement d'éclaircir un fait, qui... — Eh! quelle espèce de mari ferez-vous donc, monsieur, si vous commencez ainsi avec vos faits et vos soupçons? C'est bien peu galant à vous, monsieur, ajouta-t-elle d'un ton de raillerie, de questionner aussi impitoyablement une belle dame! — Je n'ai pas fait de question, ce me semble, répliqua M. Montague. Je voulais seulement éclaircir un doute pénible. Toute confiance raisonnable, vous savez, est fondée sur notre propre expérience, et l'homme qui établit cette base solide dans son esprit ne me paraît pas en danger de devenir un mari soupçonneux.

Lorsqu'elle le vit déterminé à se rendre au cabinet littéraire, mademoiselle Panache effrayée l'arrêta près de la porte : — Mais écoutez-moi donc, lui dit-elle. Vous pouvez vous épargner la peine de monter à cheval; car la vérité est que j'ai le premier volume. *Mon Dieu!* je n'ai pas fait un meurtre!... Pourquoi ce regard si terrible?... Qu'importe ce que je lise à mon âge? — Mais lady Augusta, votre élève? — Je vous dis qu'elle n'en a pas lu un seul mot; et, après tout, est-elle donc encore une enfant? Lorsque sa fille était petite, lady Sheffield était très-scrupuleuse, et moi aussi naturellement, dans le choix de ses lectures : maintenant, c'est une autre affaire; elle a pleine liberté, et ma maxime est : *Tout est sain aux sains.*

A ces mots, l'indignation de M. Montague fut portée à son comble contre cette odieuse gouvernante ; il eta un regard de compassion sur son élève : — Être corrompue si jeune par les pernicieuses maximes de cette indigne femme! pensait-il. — Eh bien! que signifient ce silence et ce flacon de sels? lui dit mademoiselle Panache d'un ton piqué. — Je voudrais bien qu'on m'épargnât cette scène à présent, dit lady Augusta d'une voix faible : je ne suis réellement pas bien. Nous reparlerons de cette affaire une autre fois, monsieur Montague.

Il y consentit, et lady Augusta obtint davantage par son flacon et son silence que sa gouvernante par son bavardage effronté. Lorsqu'elle reparla de ce livre avec Montague, elle rejeta tout le blâme sur mademoiselle, et parut extrêmement alarmée à l'idée qu'elle avait pu, par sa *folie*, perdre l'estime d'un homme d'une raison et d'un goût supérieurs. Peut-être, à cet instant de sa vie, son caractère pouvait-il prendre un nouveau pli, peut-être pouvait-on réveiller chez elle des idées et des sentimens plus nobles; mais la funeste influence de sa compagne, de son guide constant, prévalut encore contre ses propres inspirations. L'indigne Panache lui représentait sans cesse qu'elle ne savait pas user de son pouvoir sur M. Montague, et l'excitait au caprice et à la coquetterie. Le sort des caractères légers est souvent décidé par des bagatelles : nous demandons la permission de raconter l'importante histoire d'un turban.

Mademoiselle Panache, qui se piquait d'habileté comme modiste, avait fait pour lady Augusta un turban que Dashwood trouva admirable, mais que Montague eut le malheur de ne pas juger aussi beau. Piquée de ce qu'il osât différer de goût avec elle, lady

Augusta mit tout en œuvre pour le faire changer d'opinion. Montague crut qu'une semblable bagatelle ne valait pas la peine de se disputer; et quoiqu'il ne pût absolument dire que le turban fût joli, il accorda cependant qu'il pourrait peut-être lui sembler tel, s'il était mis autrement. — C'est ainsi qu'on met les turbans; tout le monde les porte de cette manière, et je n'en changerai pas, dit lady Augusta d'un ton aigre.

M. Montague prit un air sérieux et grave : la mauvaise humeur était un défaut qu'il redoutait par-dessus tout dans une compagne. Les grâces et les sourires embellissaient habituellement le visage de lady Augusta, mais c'étaient des grâces et des sourires de commande. En ce moment, la colère excitée par un objet aussi futile rembrunissait son front et altérait sa physionomie, au point de la rendre désagréable aux yeux de son admirateur. Lord George, que de pareilles scènes enchantaient toujours, fit un signe à Dashwood, et soutint, avec une chaleur qui ne lui était pas habituelle, que, dans son humble opinion, le turban était tout-à-fait bien, et ne pouvait être mieux mis. Lady Augusta jeta un insolent regard de triomphe sur M. Montague, qui garda le silence. Elle prit ce silence pour une preuve de soumission, tandis que c'était en réalité une expression de mépris. Le lendemain, à dîner, Augusta parut avec le même turban, qu'elle avait pris soin de poser de la même manière. Lord George s'assit auprès d'elle, et les attentions inusitées du jeune lord firent croire à Augusta que ce cœur de glace se fondait à la fin auprès d'elle : elle ne songea plus qu'à enchaîner son nouvel admirateur. M. Montague en éprouvait un déplaisir évident, mais elle se sentait en réalité, et se montrait alors tout-à-

fait indifférente à son opinion. Que la vie d'une coquette est mobile et misérable ! Le lendemain le cœur de lord George était gelé de nouveau, et c'est en vain qu'elle s'efforça de briser ce morceau de glace. Quelle poignante mortification ! Afin de triompher de la pauvre Hélène, elle avait pris la peine d'attirer à elle M. Montague. Dashwood, quoique bien au-dessous d'elle par sa fortune et son rang, ne lui avait pas semblé non plus une conquête à dédaigner, parce que c'était un homme d'esprit et de bonne mine. Lord George avait certes moins d'esprit et de bonne grâce ; mais c'était lord George, et cela suffisait. Bref, la vanité de la jeune coquette levait des tributs sur tous les trois sans distinction, et évaluait ses trésors par le nombre et non par le mérite. Un homme sensé devait se sentir humilié d'être ainsi confondu avec un rival indigne de lui ou stupide.

Après avoir aimé comme un fou, Montague ne jugea pas à propos d'aimer comme un idiot : il s'était imprudemment déclaré l'admirateur de lady Augusta ; il résolut dès lors de ne pas s'unir à elle sans avoir acquis une certitude raisonnable de son bonheur à venir. Chaque jour, de petites causes de dissentiment s'élevaient entre eux, et mademoiselle Panache ne manquait pas d'aggraver leurs différends par sa sotte et impertinente intervention. La gouvernante avait exprimé de bonne heure son horreur pour les prudes, et son élève l'avait imitée en ce point : elle s'était aperçu que M. Montague était alarmé de sa coquetterie ; mais elle n'en avait pas moins continué ses petites manœuvres. Par exemple, elle n'avait pas voulu cesser ses promenades en phaéton avec lord George, malgré les remontrances de Montague, et tout en assurant elle-même qu'il lui casserait certainement le cou. Elle recevait aussi des vers de Dashwood, qu'elle

serrait avec soin dans son portefeuille, quoiqu'elle les trouvât, disait-elle, assez fades.

Il y avait pourtant dans ces vers quelque chose de plus que la signification littérale des mots. Dashwood avait débuté par adresser à sa seigneurie un poème intitulé *le Turban*, que lady Sheffield avait élevé sottement jusqu'aux nues en le comparant à *la Boucle de cheveux enlevée* de Pope. Lady Augusta répondit par quelques rimes : de réplique en réplique, et d'absurdité en absurdité, Dashwood en vint au point d'oublier tout-à-fait son caractère poétique. Les sonnets étaient montrés d'abord à lady Sheffield; mais à la fin on en reçut quelques-uns que l'on ne jugea pas à propos de faire voir. Bref, au milieu de cette confusion de caprices et de flatteries, de poésie et de passion réelle, de plaisanterie et de sérieux, lady Augusta fut amenée à ne savoir où elle en était. Mais l'adroit Dashwood le savait bien, lui, et il résolut de garder vigoureusement sa position.

Lorsqu'il s'était vu encouragé par la coquetterie de la jeune lady et qu'il avait conçu son plan de séduction, il avait pensé que la promesse d'un riche présent de noces lui assurerait aisément l'appui de mademoiselle Panache; il s'était trompé en ce point : la cupidité n'était pas alors la passion dominante de mademoiselle; il s'aperçut bientôt de son erreur et fit une cour assidue à la vanité de la gouvernante. Celle-ci crut fermement avoir captivé Dashwood, et cette conviction l'aveugla sur ses véritables desseins. La grande difficulté pour le beau Tony n'était pas de lui persuader qu'elle était aimée, mais de prendre garde qu'elle ne le crût pas trop tôt. Dans ce but, il jugea sage et prudent de n'achever sa conquête de la gouvernante que lorsqu'il aurait acquis un pouvoir égal sur l'élève.

Un incident vint servir ses projets : il passait un soir dans une allée sombre, lorsqu'il entendit, non loin de lui, lady Augusta et Montague qui échangeaient de vives paroles : il ne put saisir que les mots suivans : — Phaéton... imprudence... — Bah ! jalousie... absurdité — un être raisonnable pour femme... — Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait?... — Mon inaltérable résolution. Tels furent les derniers mots prononcés par M. Montague d'un ton calme et décidé. — Comme il vous plaira, monsieur ! Je n'ai pas envie de faire un perpétuel sacrifice de ma volonté ! répliqua d'un petit ton sec lady Augusta, comme si elle rompait avec lui. Puis, après un silence, Dashwood, à sa grande surprise, entendit un *mais* prononcé d'un ton plus doux et plus bas, qui prouvait qu'elle ne voulait pas encore rompre définitivement avec M. Montague.

Dashwood fut alarmé outre mesure. Mais la belle Augusta ne resta pas long-temps sans doute dans cette disposition d'esprit, car, en entrant dans sa chambre pour se remettre, elle trouva sa gouvernante devant une glace. — *Bon Dieu !* s'écria celle-ci en se retournant ; milady m'avait dit que vous étiez dans le parc. *Mais qu'est-ce que c'est? vous voilà pâle!* Vous êtes blanche comme mon linge! dit-elle avec emphase et en touchant son mouchoir, qui était si loin d'être blanc que lady Augusta ne put s'empêcher de rire de cette malheureuse comparaison. *Pauvre petite !* Tenez ! continua-t-elle en lui offrant son flacon d'odeurs, dans la crainte qu'elle n'eût une attaque de nerfs.

— Je suis bien, merci, dit lady Augusta, en respirant le flacon.

— Mais contez-moi donc ce qui vous est arrivé. Je vous ai vue, de la fenêtre, sortir avec cet homme, et je devine que vous avez eu quelque nou-

veau *démêlé* avec lui. Allons, *point de secret avec moi, mon enfant.* — Est-ce qu'il vous a donné encore une leçon?

— Une leçon! s'écria lady Augusta, à laquelle ce mot rendait toute son énergie. Non, mademoiselle, je ne suis faite pour recevoir de leçon de personne.

— Non certainement, c'est ce que je dis, et surtout d'un adorateur. *Quel homme!* Je ne voudrais pas qu'il me fît la cour pour tout au monde! Voyez, *pauvre petite,* il vous a vieillie de dix ans depuis qu'il vous aime. Et c'est ce que vous appelez un homme amoureux en Angleterre! Je proteste alors que je n'entends rien à la matière, s'il vous aime le moins du monde, mon enfant.

— Oh! quant à cela, certainement il m'aime : quels que soient ses autres défauts, je dois lui rendre justice.

— Oh! rendez-lui justice, j'y consens de tout mon cœur; mais je dis que s'il est amoureux, c'est bien le plus singulier amoureux que j'aie jamais vu : il mange, boit, dort, parle, rit, *se possède tout comme un autre.* Bon Dieu! je ne voudrais pas donner une paille pour avoir un tel amoureux! Mon enfant, ce n'est pas ainsi que je voudrais vous voir aimée!

—Et comment devrais-je donc être aimée? demanda lady Augusta avec impatience.

— La belle question! Eh! toutes les femmes, les plus stupides même, ne savent-elles pas comment il faut être aimée? *mais passionnément, éperdument.* Il y a un *je ne sais quoi* qui fait distinguer un homme véritablement épris d'un homme qui feint d'aimer.

— Vous ne pensez donc pas réellement que M. Montague m'aime?

— Penser! je ne pense rien là-dessus; mais n'en

ai-je pas dit assez? Ouvrez les yeux et comparez vous-même.

Avant que lady Augusta eût fait ses comparaisons, sa femme de chambre vint lui annoncer que lord George l'attendait.

— Ah! lord George! je ne vous retiens plus: allez-vous-en.

— Mais sachez donc que c'est précisément au sujet de cette promenade dans le phaéton de lord George que M. Montague vient de me quereller?

— Eh bien! laissez-le crier; qu'importe? milady, votre mère, n'y fait point d'objection. *Quelle impertinence* à lui d'en faire! Quand ce serait un duc et pair, il ne se donnerait pas de plus grands airs. Et c'est un amoureux! *quel homme! quel tyran!* Eh bien! quand il sera devenu votre mari, il ira de pire en pire naturellement.

— Oh! il ne sera jamais mon mari; c'est une chose décidée, s'écria lady Augusta en ôtant ses gants avec colère. Je vais lui donner son *coup de grâce.*

— Bien! dit mademoiselle en suivant son élève; je ne veux pas manquer de m'y trouver, afin de voir mortifier cet homme.

— Vous *y* allez donc? dit gravement Montague à lady Augusta, qui passait près de lui.

— Oui, j'y vais, j'y vais, c'est fini! s'écria-t-elle en pressant le pas; puis, tendant la main au lord impatient, elle s'élança dans le phaéton avec sa phrase habituelle : — Je suis sûre que vous allez me briser le cou, milord! En même temps, elle lança vers M. Montague un regard qui semblait dire : — Je *te* briserai le cœur au moins à toi, je l'espère.

A son retour de la promenade, elle vit bien à l'air de M. Montague que son pouvoir sur lui était à son

déclin. Elle ne fut pas la seule à s'en apercevoir. Dashwood, sous un air de gaîté insouciante, épiait tout avec vigilance, et cherchait à tirer parti, dans son intérêt, des plus petites circonstances. Il n'ignorait pas que l'oreille d'une femme n'est jamais si bien disposée à écouter la voix de la flatterie qu'après avoir entendu le sévère langage de la sincérité. Il fit en sorte de se trouver seul avec lady Augusta, juste au moment où elle était irritée de la perte de sa conquête, et, saisissant l'occasion avec adresse, il poussa ses affaires avec une galante ardeur. Comme il étalait tous ces signes de passion brûlante qui n'auraient pas paru équivoques à la gouvernante, la jeune lady n'eut pas la force de le réduire au désespoir par ses rigueurs.

Où était lady Sheffield durant tout ce temps? — devant un tapis vert, sur lequel elle déployait ses talens au whist. Au milieu d'une indolente sécurité qui paraîtra incroyable à ceux qui n'ont pas vu de semblables exemples de folie dans les grandes familles, elle laissait tout se passer devant ses yeux sans rien voir. Persuadée qu'après avoir suivi la route ordinaire, sa fille trouverait quelque établissement convenable dont son père réglerait les conventions, elle, le choix des diamans et des bijoux, elle abandonnait en attendant sa chère Augusta à sa propre direction, ou, ce qui était dix fois pire encore, à la direction de mademoiselle Panache. Ainsi le repos et la réputation des familles sont sacrifiés souvent aux habitudes d'indolence ou aux convenances des parens.

En perdant le cœur de Montague, lady Augusta ressentit une double atteinte de la peur qu'Hélène ne vînt à recouvrer son captif. Comme elle n'agissait que d'après l'impulsion du moment, sa grâce n'était qu'une enfant dans sa conduite : elle connaissait à peine

l'état de son esprit deux heures de suite, et ne prévoyait jamais réellement les conséquences de ses actions. Une demi-douzaine de désirs incompatibles lui occupaient le cœur ou plutôt l'imagination : l'objet le plus voisin de sa vanité avait toujours le plus de pouvoir sur elle, et Dashwood fondait ses calculs avec sécurité sur cette habitude de son esprit.

Dans l'orgueil de sa conquête, lady Augusta s'était réjouie que sa mère eût invité mistriss Temple et ses filles à une fête où elle se flattait que M. Montague figurerait comme son admirateur déclaré. Ce jour vint, hélas! mais les choses avaient pris une nouvelle tournure, et sa grâce était aussi impatiente du départ de mistriss Temple et de ses filles, qu'elle l'avait été de leur arrivée. Ainsi que nous l'avons dit, mistriss Sheffield ne savait pas absolument tout ce qui se passait chez elle; elle fut donc un peu surprise de l'air contrarié que prit sa fille, lorsqu'elle apprit qu'elle avait pressé mistriss Temple de passer quelques jours au château : — Ma chère amie, lui dit lady Sheffield, vous pouvez bien coucher pour une nuit ou deux dans la chambre de mademoiselle, pendant que miss Hélène occupera la vôtre. Il faut être poli envers les gens, surtout quand on les voit rarement.

Cette politesse malencontreuse excita bien la mauvaise humeur de lady Augusta; mais il n'y avait pas de remède. Le soir, en se pressant de transporter ses effets dans sa nouvelle chambre, elle oublia, au fond d'un tiroir de la table de toilette, une lettre de Dashwood, qu'elle n'aurait pas voulu pour tout au monde être connue de miss Hélène. Quelle fut sa consternation, lorsque le lendemain matin celle-ci lui rendit la lettre, en lui disant : — Voici un papier que vous avez laissé dans votre tiroir, lady Augusta! L'air ingénu d'Hé-

lène, en lui parlant, aurait convaincu tout autre que lady Augusta qu'elle n'avait point ouvert le papier ; mais sa seigneurie en jugea tout autrement : elle ne douta point que cette lettre n'eût été lue jusqu'à la dernière syllabe, et que son secret ne fût bientôt divulgué. La société ne s'était pas encore réunie pour déjeuner ; elle se retira en toute hâte dans sa chambre pour réfléchir sur ce qu'il y avait à faire dans cette circonstance critique. Elle résolut de recourir à M. Montague. Elle le connaissait assez pour savoir qu'il était homme d'honneur, et qu'elle pouvait se fier à lui. Lorsqu'elle l'entendit descendre pour déjeuner, elle le suivit et lui remit un billet qu'il lut non sans la plus vive surprise.

« Comment m'excuser près de vous ? Je l'ignore et je n'ai pas le temps d'y songer. Croyez-moi, ma délicatesse et ma sensibilité sont cruellement blessées ; mais une funeste, une insurmontable passion parlera pour moi. J'avoue que ma conduite doit vous paraître bien étrange ; mais, je vous en conjure, épargnez-moi les reproches et pardonnez à ma faiblesse : car c'est à votre générosité, à votre honneur que j'ai recours dans ce moment de détresse.

» Une lettre à mon adresse, une fatale lettre de Dashwood, est tombée dans les mains de miss Hélène Temple. Tout ce que j'ai de plus cher est à sa merci. Je suis intimement convaincue que, si elle me promet le secret, rien au monde ne la fera me trahir ; mais je sais aussi qu'elle a l'habitude de tout dire à sa mère, et je vais être à la torture jusqu'à ce que vous ayez obtenu cette promesse d'elle. Je compte sur votre influence. Parlez-lui, je vous en supplie, aussitôt après le déjeuner, et soyez assurée de mon éternelle reconnaissance. »

AUGUSTA SHEFFIELD.

A l'issue du déjeuner, Montague suivit Hélène dans la bibliothèque. Un portefeuille rempli d'estampes était

sur la table. En le feuilletant, il s'arrêta sur une gravure qui représentait Alexandre au moment où il met son cachet sur les lèvres d'Éphestion, qu'il vient de surprendre lisant la même lettre que lui par-dessus son épaule. Hélène dit qu'elle admirait la délicatesse du reproche d'Alexandre à son ami; mais elle fit observer qu'il n'était pas probable qul ee cachet eût fermé les lèvres d'Éphestion.

— Et pourquoi cela? dit vivement Montague.

— Parce que, dit Hélène, si l'honneur ne put réprimer sa curiosité, il est probable qu'il n'assura pas non plus sa discrétion.

— Charmante enfant! s'écria Montague avec enthousiasme. Hélène, frappée de surprise et d'une foule d'émotions diverses, rougit extrêmement. — Je vous demande pardon, dit Montague en changeant de ton, de ma brusque exclamation. Vous avez trouvé une lettre de lady Augusta, hier soir? Elle est dans l'inquiétude la plus vive, et, j'en suis sûr aussi, la plus inutile, à ce sujet.

— Oh! tout-à-fait inutile en vérité. Je n'ai pas jugé nécessaire d'assurer lady Augusta que je n'avais point lu sa lettre. Mais puisqu'elle vous en a parlé, monsieur, j'espère que vous lui persuaderez la vérité, comme vous en semblez être convaincu vous-même.

— Oui, je suis pleinement convaincu de votre honnêteté, de votre générosité, de votre candeur. Puis-je vous demander si vous avez formé quelque conjecture sur l'auteur de cette lettre?

— Oui, monsieur : j'ai conjecturé qu'elle venait de vous, répliqua Hélène avec un sourire ingénu.

— De moi! s'écria M. Montague; détrompez-vous; la lettre n'était pas de moi. Je m'empresse de vous détromper, continua-t-il en souriant. Je voudrais pou-

voir me flatter que cette explication pût avoir pour vous la moitié de l'intérêt qu'elle a pour moi-même. Cette lettre n'est point de moi, et je ne serai jamais à l'avenir avec lady Augusta en d'autres termes que ceux d'une connaissance ordinaire.

Ils furent alors interrompus par l'entrée soudaine de la gouvernante, suivie de Dashwood auquel elle parlait avec chaleur; et Montague, après s'être assez remis de l'émotion de cette scène intéressante pour penser à lady Augu ta, écrivit la réponse suivante à sa lettre :

« Votre seigneurie peut être parfaitement tranquille au sujet de la lettre. Miss Hélène ne l'a pas lue, et n'a pas même le plus léger soupçon de son contenu ni de son auteur. Permettez-moi d'assurer votre seigneurie que je suis sensible à l'honneur de sa confiance et qu'elle n'aura jamais lieu de se repentir de s'être fiée à ma discrétion. Permettez-moi encore, au risque de vous paraître importun et au risque plus certain encore d'encourir votre déplaisir, permettez-moi de vous exprimer l'espoir le plus ardent que rien ne pourra vous décider à former une alliance qui, j'en suis persuadé, deviendrait fatale au bonheur de toute votre vie.

Je suis avec respect,

de votre seigneurie, l'obéissant serviteur,

» FRANCIS MONTAGUE. »

Lady Augusta lut cette réponse avec le plus vif empressement : la première fois qu'elle y jeta les yeux, la joie de trouver son secret non découvert suspendit tout autre sentiment. Mais, à une seconde lecture, elle se sentit blessée de la froide politesse du style et en quelque sorte alarmée du dernier paragraphe. Sans aucune estime et avec peu d'affection

pour Dashwood, elle s'était laissé croire que sa passion pour lui était *insurmontable*. Quelle espèce de félicité pouvait-elle attendre d'un homme également dénué de fortune et de principes, c'est ce qu'elle n'avait même jamais cherché à calculer ; mais il y avait quelque chose de solennel dans ces paroles : « Je désire ardemment que rien ne vous décide à former une alliance qui serait fatale au bonheur de toute votre vie.» Pendant qu'elle réfléchissait sur ces mots effrayans, Dashwood la rencontra dans le parc, où elle se promenait seule : — Qui vous rend si pensive? lui dit-il avec anxiété.

— Je refléchissais que... je suis effrayée. Je pense que notre liaison est un enfantillage... Je désire, M. Dashwood, que vous ne songiez plus à tout cela et que vous me rendiez mes lettres.

Dashwood s'écria avec véhémence que ses lettres lui étaient plus chères que la vie et qu'on ne les arracherait de son sein qu'avec le dernier soupir. — Mais si nous continuons ainsi, dit Augusta, tout ceci brisera le cœur de ma mère, et celui de mademoiselle pardessus le marché; et puis je ne crois pas la moitié de ce que vous dites ; réellement...

Dashwood l'interrompit par les protestations les plus passionnées, qui lui firent oublier entièrement la lettre de Montague. Une multitude de petites causes décident quelquefois des actions les plus importantes de la vie ; et l'on attribue souvent à la passion les fautes qui procèdent de la folie. Le plaisir de jouer sa gouvernante, la crainte d'être témoin du triomphe d'Hélène, et l'idée du bruit et de l'éclat d'un enlèvement, mêlés ensemble, s'appelèrent amour dans son imagination trompée. Cupidon est souvent blâmé pour des actions dont il est bien innocent!

— Mais, reprit Augusta, après le dernier soupir d'une sagesse expirante, que ferons-nous de mademoiselle Panache?

— Pauvre Panache! s'écria Dashwood, en s'appuyant contre un arbre avec un rire inextinguible. Que croyez-vous qu'elle fasse en ce moment?... Elle fait ses paquets pour partir!

— Quoi! elle fait ses paquets pour partir?

— En vérité : elle croit que je meurs d'impatience de l'emmener en Écosse, et à quatre heures de la nuit elle descend doucement l'escalier qui mène à la porte du jardin, dont elle a pris la clef; elle vole à travers le parc, en franchit la porte, gagne le village et se réfugie chez son excellente amie, miss Lacy la modiste, où elle m'attend, la pauvre créature! Pendant ce temps, l'ennemi parti, je vole vers vous, ma *seule* adorée. — Oh! non, sur ma parole! dit Augusta; mais d'une voix si faible que Dashwood continua du même ton : — Je vole vers vous, mon ange, et nous serons à moitié chemin de l'Écosse, avant que la patience de mademoiselle soit à moitié épuisée et que lady Sheffield soit même éveillée.

Lady Augusta ne put s'empêcher de sourire à cette idée burlesqne, qui décida du grand événement de sa vie.

Rien ne vint déconcerter les mesures prises par Dashwood. Le lendemain matin, lady Sheffield descendit tard au déjeuner, comme à son ordinaire. Mistriss Temple, Hélène, Emma, lord George, Montague, étaient déjà réunis. — Mademoiselle n'a pas encore préparé le déjeuner? dit lady Sheffield. Puis elle s'assit attendant à chaque minute l'apparition de mademoiselle Panache et de sa fille. Mais elle attendit en vain : ni mademoiselle, ni Augusta, ni Dashwood,

ne paraissaient. On se regardait l'un l'autre en silence autour de la table. — Ils sont allés à la promenade, je suppose, dit lady Sheffield. Cette supposition lui fit prendre patience pendant quelques minutes. — Il est vraiment étrange qu'ils ne reviennent pas! s'écria-t-elle à la fin.

— Très-étrange, extraordinairement étrange! dit tranquillement lord George, en se préparant une tartine de beurre, et en battant ensuite du tambour sur la table, pendant que Montague baissait les yeux et gardait un profond silence.

A la fin, la porte s'ouvrit, et mademoiselle Panache fit son apparition en habit de cheval. — *Bonjour, milady, bonjour!* dit-elle en jetant à la ronde un regard mêlé de surprise et d'effroi. *Je vous demande mille pardons.* Je viens seulement de faire une promenade jusqu'au village voisin, chez ma modiste, qui me fait attendre un chapeau depuis un siècle. Je suis revenue à temps pour le déjeuner, j'espère?

— Mais où est ma fille? s'écria lady Sheffield qui sortait à la fin de son indolence habituelle. Où est lady Augusta?

— *Bon Dieu!* milady, je ne sais pas... *Bon Dieu!* dans son lit, je suppose. *Bon Dieu!* s'écria-t-elle une troisième fois en devenant pâle comme la mort. Mais où est M. Dashwood? En ce moment on apporta un billet à l'adresse de mademoiselle Panache. La femme de chambre dit qu'elle l'avait trouvé sur la table de toilette de lady Augusta. Mademoiselle Panache ouvrit le billet précipitamment et lut :

Excusez-moi près de ma mère. *Vous* plaiderez ma cause mieux que qui que ce soit.

Vous ne me reverrez que lorsque je serai devenue

AUGUSTA DASHWOOD.

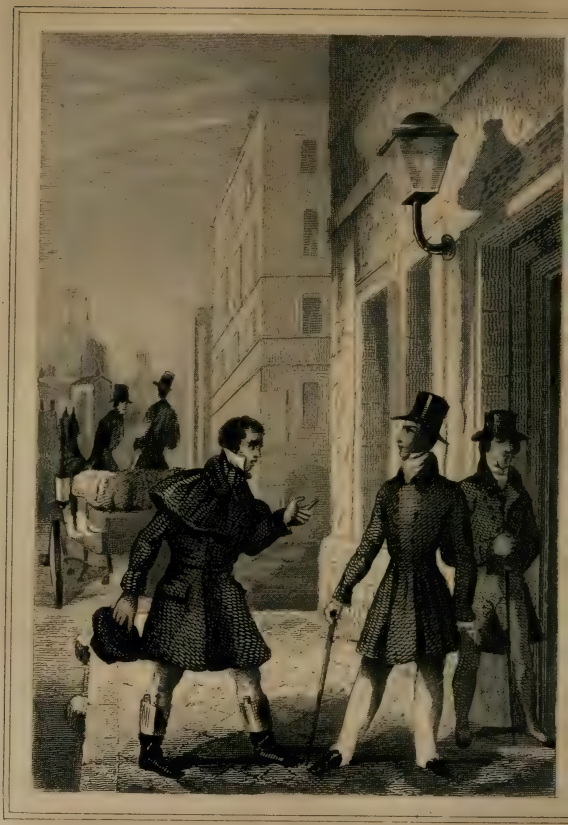
— *Ah! le scélérat! il m'a trahie!* s'écria mademoiselle Panache en jetant le billet et en tombant sur le sofa dans une violente attaque de nerfs. Lady Sheffield, apercevant à la fois sa propre folie et la ruine de sa fille, fixa les yeux sur les mots « Augusta Dashwood » et s'évanouit. Montague emmena lord George tandis que mistriss Temple, Hélène et sa sœur couraient au secours de la malheureuse mère et de l'indigne gouvernante.

Aussitôt que mademoiselle Panache fut un peu plus calme, elle se rappela qu'elle venait de trahir une trop violente émotion. Elle ne pouvait pas non plus effacer son cri imprudent : « Il m'a trahie! » Ce fut en vain qu'elle balbutia quelques excuses; il n'y avait pas d'excuse admissible, et pendant que lady Sheffield, dans le silence du désespoir, pleurait sur sa faute et sur celle de sa fille, la gouvernante se répandait en éclats et en imprécations grossières contre Dashwood, et reprochait à son élève d'avoir fait preuve de duplicité, d'ingratitude et de *mauvais cœur*.

— Ah! de mauvaise éducation plutôt! s'écria lady Sheffield d'une voix où la colère se mêlait au désespoir. Sortez d'ici, mademoiselle! sortez de ma maison pour toujours! Comment ai-je pu faire choix d'une telle gouvernante pour ma fille? Et pourtant, ajouta-t-elle, en se tournant vers mistriss Temple, elle m'était bien recommandée; comment pouvais-je prévoir tout cela?

Que répondre à une telle excuse et dans un pareil moment? Il est cruel de révéler les erreurs d'un mauvais choix, quand elles sont irréparables; mais c'est une œuvre utile et bienfaisante que de les signaler, comme un écueil dangereux, à ceux dont le choix est encore à faire.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS



Le Conducteur supplia Howard de s'arrêter un instant.

LA BONNE TANTE.

Charles Howard était orphelin depuis son bas âge. Après avoir dissipé une grande fortune, son père avait perdu la vie dans un duel causé par une *dette d'honneur* contractée au jeu. Dénué de fortune et d'amis, le pauvre enfant était destiné à vivre et à mourir dans la misère, sans l'humanité de sa bonne tante, mistriss Frances Howard. Cette dame possédait une fortune considérable, qui était son plus grand mérite aux yeux de quelques-unes de ses connaissances; d'autres la respectaient comme le rejeton d'une ancienne famille; plusieurs cultivaient sa société parce qu'elle recevait la meilleure compagnie de la ville; quelques-uns, parce qu'ils étaient sûrs d'y rencontrer la plupart des grandes réputations littéraires qui jettent de l'éclat jusque sur ceux qui pénètrent dans le cercle de leur gloire. Le plus petit nombre recherchaient l'intimité de mistriss Howard pour ses qualités réelles et méritaient le nom d'amis.

C'était une femme jeune et vive lorsqu'elle entreprit l'éducation de son petit neveu; elle eut le courage de résister aux séductions de la vie du grand monde : à vingt-six ans elle s'appliqua sérieusement à la culture de son intelligence; elle fit enfin son éducation tout entière afin de se rendre capable de remplir la noble tâche qu'elle s'était imposée. Son amitié n'était point cette tendresse folle et passionnée d'une tante sans raison :

elle aimait sérieusement son neveu, et voulait l'élever de manière à ce que son affection s'accrût au lieu de diminuer, à mesure qu'il croîtrait en âge. En associant de bonne heure le plaisir à la lecture, le petit Charles aima bientôt à lire : il n'était jamais obligé de feuilleter des livres qu'il ne comprenait pas. Lorsqu'il était tout petit, sa tante avait coutume de lire haut tout ce qu'elle trouvait d'intéressant, et dès qu'elle voyait à ses yeux que son attention était distraite, elle s'arrêtait. Quand il put lire couramment, elle lui choisit, dans des livres, des passages propres à exciter son désir d'en savoir *plus* : elle ne chercha point à le bourrer de connaissances, elle prit soin plutôt que son goût croissant pour la littérature ne fût pas trop tôt rassasié. Elle l'encourageait souvent à lui parler avec franchise sur ce qu'il lisait, ou à lui dire s'il n'aimait point quelques-uns des livres qu'elle lui prêtait. Elle conversait avec lui avec tant de bonté et de plaisir, elle était si prompte à comprendre ce qu'il avait de la peine à exprimer, si aimable et si patiente lorsqu'elle raisonnait avec lui, qu'il aimait mieux parler avec elle qu'avec qui que ce fût, et qu'il ne pouvait goûter un plaisir complet, si elle n'y prenait part.

La conversation des gens instruits et sensés qui visitaient mistriss Howard contribuait à former le goût de son neveu. Un enfant peut recueillir dans la conversation autant que dans les livres, moins de faits historiques il est vrai, mais beaucoup plus d'instruction. Le grec et le latin étaient les grands obstacles à surmonter : mistriss Howard ne savait point ces langues savantes, qu'elle appréciait à leur juste valeur. Elle était convaincue qu'on pouvait très-bien être savant sans être sensé, et persuadé qu'un homme sensé était susceptible de devenir savant. Elle savait que, quelles

que fussent les talens de son neveu, il ne pouvait se placer sur un pied égal à celui des autres hommes, sans avoir acquis cette espèce de connaissances qu'on exige généralement chez un homme comme il faut, comme preuve essentielle d'une éducation libérale. Non pas qu'elle s'exagérât les plaisirs des études classiques, uniquement parce qu'elle ne pouvait en jouir : elle s'était convaincue par le témoignage désintéressé de plusieurs hommes de goût que les études classiques sont la source d'un plaisir réel, et elle voulait donner aux jouissances littéraires de son neveu le plus vaste champ possible.

Pour enseigner à son neveu les langues savantes, elle fit choix d'un précepteur plein de sens et d'instruction, nommé Russell. Le petit Charles ne se sentit pas de goût d'abord pour le latin : il revenait souvent de ses leçons avec une physionomie sombre et hébêtée, qui brillait peu à peu de l'intelligence la plus vive, après avoir causé quelques minutes avec sa tante. Malgré ces témoignages de tendresse, mistriss Howard n'eut pas la faiblesse de sacrifier l'avenir de son neveu à son plaisir momentané. Un soir Charles monta l'escalier en courant, et vint près de sa tante qui était à prendre le thé : plusieurs personnes étaient avec elle : — Dieu merci, ma tante, je viens d'en finir avec M. Russell et ma leçon de latin! Puis-je voir à présent l'éléphant, le chameau, l'ours et ses petits que vous m'avez promis hier soir?

La compagnie se mit à rire, et une dame de peu de sens, car toutes les connaissances de mistriss Howard ne pouvaient être également sensées, dit tout bas à Charles : — J'imagine que si vous nous disiez la vérité, à présent, vous avoueriez que vous aimez beaucoup mieux l'ours et les oursons que M. Russell et son latin.

— J'aime bien mieux l'ours que le latin, c'est sûr, dit l'enfant; quant à M. Russell, je pense... ajouta-t-il, encouragé par un sourire de la dame qui l'avait interrogé, je crois que j'aime mieux l'ours que M. Russell.

La dame rit beaucoup de cette saillie, et Charles, s'imaginant que son esprit faisait fortune, continua en s'écriant : — Je suis sûr du moins que j'aime cinquante fois plus l'âne savant que M. Russell.

La judicieuse dame partit d'un autre éclat de rire. Mistriss Howard prit un air sérieux : Charles se déroba aux caresses de la dame, et jetant un regard timide vers sa tante : — Ai-je dit une sottise? — Tu es un enfant, voilà tout, dit mistriss Howard; et, s'adressant à la femme de chambre qui servait le thé, elle l'envoya prier M. Russell de *l'honorer* de sa compagnie. A ce mot *honorer*, mistriss Holloway, c'était le nom de la dame peu sensée, reprit sa gravité, et tourna ses regards vers les assistans pour voir ce qu'ils en pensaient.

— Permettez-moi, M. Russell, lui dit mistriss Howard à son entrée, de vous présenter à monsieur, dont je sais que vous estimez beaucoup les ouvrages. — L'étranger était un célèbre voyageur, de retour depuis peu de pays éloignés, et dont la conversation était aussi intéressante que les écrits. La conversation prit alors une tournure littéraire. Le voyageur, qui était aussi poli qu'amusant, prit soin de faire briller les connaissances et les talens de M. Russell. Charles regardait alors son précepteur avec respect. Les enfans ont assez de pénétration pour découvrir les opinions des autres à leur physionomie et à leurs gestes, et leur sympathie est promptement excitée par l'exemple des personnes qui sont autour d'eux. Mistriss Howard amena le voyageur à parler de ce

qu'il avait vu en différens pays, d'histoire naturelle, d'animaux, du castor, du daim d'Amérique, de l'oiseau-mouche, qui n'est pas plus gros qu'une abeille, et du moqueur qui sait imiter le chant de tous les autres oiseaux. Charles s'était blotti dans un coin du sopha sur lequel les interlocuteurs étaient assis, et leur prêtait une oreille de plus en plus attentive. Il était surpris de voir que son précepteur s'intéressât autant que lui à la conversation du voyageur.

— Dites-moi, je vous prie, demanda mistriss Howard à ce dernier, s'il est vrai que l'oiseau-mouche soit un petit animal si colère? Faut-il ajouter foi à l'histoire rapportée par l'auteur des *Lettres d'un fermier?*

— Quelle histoire? dit Charles vivement.

— Celle d'un oiseau-mouche qui fondit avec furie sur une fleur et la mit en pièces, parce qu'il ne pouvait en retirer tout le miel.

— Oh! ma tante, voulez-vous me la montrer? dit le petit Charles en passant sa tête par-dessus l'épaule de son précepteur. Ce livre est-il à vous, bonne tante?

— Non, il est à M. Russell.

— Quoi! c'est votre livre, monsieur? Et connaissez-vous toutes ces jolies histoires sur les animaux aussi bien que le latin? Et pouvez-vous me dire, ce que je voudrais bien savoir, comment on prend les oiseaux-mouches?

— On les tue à coups de fusil.

— A coups de fusil! Mais quel trou le plomb doit faire dans leur petit corps et à travers leur beau plumage! Ne disiez-vous pas qu'ils ne sont pas plus gros qu'une abeille?

— Mais on ne leur transperce point le corps; on les tue sans gâter même leurs plumes.

— Comment! comment! s'écria Charles en s'emparant de la main de son précepteur qu'il ne regardait plus comme un simple latiniste.

— On charge d'eau le fusil, dit M. Russell, et le pauvre petit oiseau-mouche tombe étourdi par la décharge.

La conversation vint ensuite sur l'intéressant chapitre de l'instinct dans la Zoonomie du docteur Darwin. Charles, qui écoutait avec attention tout ce qui ne dépassait pas les limites de son intelligence, entendit parler de l'oiseau-tailleur [1] qui se sert de son long bec comme d'une aiguille pour coudre ensemble les feuilles vertes et les feuilles mortes, dont il se fait un nid léger avec un lit de plumes et de duvet; puis du poisson appelé le vieux-soldat qui se revêt, comme d'une armure, de la coquille vide d'un mollusque; puis de l'araignée de la Jamaïque [2] qui se construit une habitation souterraine, avec une porte qui se meut sur des gonds, et qui s'ouvre et se ferme avec soin, toutes les fois qu'un des membres de la famille veut entrer ou sortir; puis enfin de la trompette du cousin [3], et de sa trompe qui lui sert à la fois d'alène, de scie et de pompe.

— Et y a-t-il encore beaucoup de choses amusantes comme celles-là dans ces livres? dit Charles.

— Beaucoup, dit M. Russell.

— Eh bien! je veux les lire tous, s'écria Charles en se levant: voulez-vous, bonne tante?

— Demande à M. Russell: celui qui est obligé de te donner la peine d'apprendre ce qui est ennuyeux,

[1] Espèce de fauvette de l'Inde, la *Sylvia sutoria* des naturalistes.

[2] La mygale des naturalistes.

[3] Bernardin de Saint-Pierre. — *Études de la nature.*

aura le plaisir de te récompenser par des lectures amusantes. Toutes les fois qu'il me demandera pour toi le docteur Darwin ou Bernardin de Saint-Pierre, tu les auras. Nous sommes tous les deux du même avis : nous reconnaissons qu'apprendre le latin n'est pas la chose la plus amusante du monde ; mais il faut l'apprendre.

— Pourtant, dit Charles timidement, vous ne savez pas le latin, vous, ma tante ?

— Non, dit mistriss Howard, mais je suis une femme ; et il n'est pas nécessaire aux femmes d'apprendre le latin ; je ne puis pas t'expliquer, à ton âge, pourquoi un homme doit le savoir, mais demande aux messieurs qui sont présens si cette connaissance n'est pas nécessaire.

Charles recueillit les opinions des assistans, et surtout celle de l'amusant voyageur. Durant cette partie de la conversation, dont elle aurait pu retirer quelque fruit, mistriss Holloway, la dame dont nous avons déjà parlé, s'était enfoncée dans le coin le plus éloigné de la chambre pour faire une partie de tric-trac. La partie finie, elle revint auprès du cercle qui s'était formé au tour du sofa ; en voyant Charles occupé à son enquête sur la nécessité d'apprendre le latin, elle fit un signe d'intelligence à mistriss Howard, et, pour réparer sa première bévue, elle dit à l'enfant d'un ton d'autorité : — Oui, monsieur Charles, je suis tout-à-fait de l'opinion de ces messieurs, ainsi que tout le monde, et c'est un point sur lequel j'ai quelque droit de parler ; car mon Auguste, qui n'a qu'un an et sept mois de plus que vous, est un des meilleurs élèves de son âge. Mais il est vrai qu'il a été rudement fouetté au collége dans le commencement, méthode excellente, à mon avis, pour faire de bons élèves.

— Et pour leur apprendre à aimer la littérature, dit mistriss Howard.

— Certainement, certainement, reprit mistriss Holloway qui prenait ce ton ironique pour le ton affirmatif, qui lui était bien plus familier à elle-même. Certainement, madame; je savais bien que vous seriez à la fin de mon avis. Je suis sûre que mon Auguste a la passion du latin, car je ne l'ai jamais surpris, durant les vacances, un livre anglais à la main.

— Pauvre garçon! dit Charles avec une compassion naïve.

— Eh bien! ma chère mistriss Howard, continua mistriss Holloway en posant sur le bras de la tante de Charles deux doigts pourvus d'une copieuse prise de tabac; quand enverrons-nous M. Charles au collége?

— Oh! ma tante, ne me séparez pas de vous! M. Russell, mettez-moi à l'épreuve, je vais faire tout de mon mieux, sans avoir besoin d'être fouetté, pour apprendre le latin. Essayez.

— Mon cher monsieur, je vous demande pardon, dit mistriss Holloway à M. Russell; je voulais seulement servir d'auxiliaire à l'opinion de mistriss Howard pour le bien de cet enfant, et je pensais vous avoir vu sortir pendnat que j'étais à ma partie de tric-trac. Je suis très-persuadée qu'un précepteur particulier peut faire des merveilles en éducation, et si non Auguste m'a inspiré des préventions en faveur de l'éducation publique, vous voudrez bien excuser la partialité d'une mère. Et puis je me suis fait une règle de ne jamais me mêler de l'éducation de mon fils: c'est M. Holloway qui s'en charge, et s'il préfère les leçons du collége à celles d'un précepteur, vous com-

prenez, monsieur, que je serais dans mon tort si je venais mettre mon pauvre jugement en opposition avec l'opinion de M. Holloway.

M. Russell s'inclina ; car, lorsqu'une dame réclame votre assentiment à une série de propositions incohérentes, comment répondre, si ce n'est en s'inclinant? Le carrosse de mistriss Holloway l'attendait alors, et, sans s'inquiéter plus long-temps des mérites comparatifs de l'éducation publique ou particulière, elle partit.

Lorsque mistriss Howard se trouva seule avec son neveu, elle saisit le moment où son imagination était encore frappée pour y faire une dernière impression. Au lieu de chercher, dans Buffon, l'histoire de l'éléphant, qu'il était impatient de lire, il se mit résolument à étudier sa leçon de latin. Mistriss Howard vint regarder par-dessus son épaule, et lorsqu'il vit son sourire d'approbation : — Vous ne me séparerez pas de vous, n'est-ce pas? lui dit-il.

— Non, mon ami, à moins que tu ne m'y obliges, répondit sa tante; j'aime à t'avoir près de moi, et j'essaierai, durant une année, si tu as assez de courage pour apprendre ce qui est ennuyeux, sans...

— Sans avoir besoin d'être fouetté? interrompit Charles; vous verrez.

Cet enfant ne manquait ni d'énergie, ni d'application. Ses leçons de latin furent apprises avec soin, et comme il n'y passait pas plus d'une heure par jour, cette étude ne le rebutait point. Son goût pour la littérature et son désir de savoir s'accrurent rapidement d'année en année. Son attachement pour mistriss Howard se fortifia avec l'âge, car elle ne réclamait aucune reconnaissance de son pupille, et n'exigeait point de lui ces égards obséquieux, que les femmes

regardent quelquefois comme des preuves essentielles d'affection. Elle savait que les attentions minutieuses sont fatigantes pour les enfans, et ne sont point l'expression naturelle de leurs sentimens.

Elle avait assez de fermeté dans l'esprit pour être convaincue qu'elle possédait les qualités qui se concilient l'estime et l'affection, et pour croire que l'enfant qu'elle avait élevé avait un cœur et une intelligence capables de sentir et d'apprécier sa valeur.

Charles Howard avait treize ans environ, lorsqu'un événement imprévu vint changer toute son existence. La grande fortune de mistriss Howard consistait principalement dans une propriété située aux Indes occidentales, qui lui avait été laissée par son aïeule. Elle n'aimait point à posséder des esclaves, et, du moment où elle vint à gérer elle-même ses affaires, elle chercha à vendre cette propriété. Son agent lui représenta que cette vente ne pouvait s'opérer sans une perte considérable. La vente fut donc remise d'année en année, jusqu'à ce qu'enfin un colon, qui avait une plantation contiguë à la sienne, lui proposa d'acheter sa propriété. Après avoir consulté des amis expérimentés, et s'être consultée long-temps elle-même, elle conclut son marché avec le colon. Sa plantation lui fut vendue, et le prix consistant en denrées coloniales fut chargé à bord de l'*Aimable Peggy*. L'alderman Holloway, le mari de la dame judicieuse que nous avons déjà vue, était un des curateurs préposés par le testament de l'aïeul de mistriss Howard à l'administration de sa fortune : il sanctionna l'affaire de son approbation. La jeune dame était riche alors, à l'alderman applaudit à son humanité quand elle stipula dans l'acte de vente que la liberté et quelques acres de terre seraient accordées à plusieurs vieux nègres

de son habitation. Il insinua même à son fils Auguste que c'était là un beau sujet de vers à la louange de mistriss Howard. Les vers furent écrits en latin élégant, et le jeune poëte procédait au labeur, plus difficile pour lui, de les traduire en vers anglais, lorsqu'ils furent supprimés par l'autorité paternelle.

Le judicieux alderman avait entièrement changé d'opinion sur la poésie du sujet : il ne dit point à son fils les raisons qui l'avaient fait agir ainsi. On n'aura pas de peine à les deviner en lisant la lettre suivante :

« A Mistriss Frances Howard.

» Ma chère dame,

» Je suis désolé d'avoir à vous apprendre d'une manière aussi brusque la triste nouvelle de la perte de l'*Aimable Peggy*, avec le précieux chargement consigné pour vous à son bord, savoir : plusieurs pièces de rhum et de sucre que votre agent avait reçues, suivant l'usage, pour prix de votre belle plantation des Indes occidentales. Je dois aussi vous faire part, quoique à regret, de la perte des bijoux de votre grand'mère, qui, malheureusement, vous avaient été envoyés par la même occasion. C'est une perte de quelques milliers de livres sterling de plus, je le crains.

» Je viens de voir le capitaine du navire qui a pris terre le 15 du mois dernier sur la côte de Galles; son maître d'équipage a conspiré contre lui avec les matelots et s'est enfui en emmenant le navire on ne sait où.

» Je n'ai plus qu'à vous ajouter que mistriss Holloway et ma fille Angelina s'unissent sincèrement à mes complimens de condoléance, et que je m'estimerai heureux, si je puis vous être de quelque utilité dans l'arrangement de vos affaires.

» Mistriss Holloway me charge de vous dire qu'elle aurait

eu l'honneur de vous voir demain, si elle n'était obligée de partir pour Margate.

» Je suis, ma chère dame,
» Votre très-humble et obéissant
» serviteur,

» A. T. HOLLOWAY. »

P. S. Votre agent est bien blâmable de n'avoir pas assuré vos marchandises. »

Dès qu'elle eut achevé la lecture de cette lettre, mistriss Howard la donna à son neveu qui se trouvait en ce moment auprès d'elle. Il fit paraître en la lisant plus d'émotion que sa tante elle-même. Le ton glacial du style de l'alderman le frappa plus encore que la ruine de sa tante. — Et c'est-là un ami! s'écria-t-il avec indignation.

— Non, mon enfant, dit mistriss Howard en souriant avec calme, je n'ai jamais regardé M. Holloway que comme une simple connaissance : j'espère avoir mieux choisi *mes amis.* — Charles fixa vivement sur sa tante un regard qui semblait dire : je suis un de ces véritables amis, n'est-ce pas? — Puis il devint triste et pensif.

— Mon cher Charles, lui dit sa tante après un long silence; puis-je savoir à quoi tu as pensé depuis un quart d'heure?

— A quoi j'ai pensé, ma tante? dit Charles en sortant de sa rêverie. A bien des choses!... à tout ce que vous avez fait pour moi... à ce que je pourrais faire à mon tour... Je ne suis qu'un enfant, et je ne puis rien faire à présent; je ne suis bon à rien. Mais je serai bientôt un homme, et je pourrai devenir alors méde-

cin, ou avocat, ou quelque autre chose... M. Russell me disait l'autre jour que si je m'appliquais sérieusement, je pourrais devenir ce qu'il me plairait. Que voulez-vous que je sois, madame? Ce sera ce que je voudrais être moi-même, si je le puis.

— Eh bien! je désire que tu sois toujours ce que tu es.

— Oh ma tante! dit Charles d'un air profondément mortifié, je ne suis rien. Ne voulez-vous donc pas que je vous sois utile à quelque chose? Mais, pardon, vous ne pouvez penser à moi dans ce moment. Bonne nuit! ajouta-t-il en sortant de la chambre.

La perte de l'*Aimable Peggy*, avec les détails mentionnés dans la lettre de M. Holloway, fut annoncée dans les journaux du lendemain, et dans ceux des jours suivans on lut un avis qui annonçait la vente de la vaiselle plate, des porcelaines, des meubles, des livres, etc., appartenant à mistriss Howard dans son hôtel de Portman-Square. Dans ses jours d'opulence, cette dame n'avait point manqué d'ordre; de sorte qu'elle n'avait point de dettes et que pas un seul marchand ne se ressentit de sa ruine. Elle s'était toujours contentée de ses revenus, et, quoique sa générosité naturelle fût un obstacle à l'accumulation de ses économies, elle avait pourtant une petite somme de placée sur les fonds publics, prudente réserve destinée à faire face aux besoins imprévus. Elle possédait aussi quelques diamans provenant de sa mère, que M. Samuel Carat, le joaillier qui venait de les remettre à neuf, avait un grand désir d'acheter. Il se rendit chez mistriss Howard dans le dessein de terminer cette acquisition.

Le peu de sensibilité dont Charles fit preuve, lorsque sa tante se défit de ses bijoux, l'eût infaillible-

ment perdu dans l'opinion de beaucoup de dames. Il prit les bijoux, un à un, sans cérémonie, et les examina, en questionnant sa tante et le joaillier sur l'usage et la valeur des pierres précieuses, sur le travail des mines de Golconde, sur l'éclat des pierres précieuses dans l'obscurité, observé par les enfans de Cogia-Hassan, le cordier, des *Mille et une Nuits*, sur les expériences de François Ier qui fit fondre des diamans et des rubis. M. Carat était juif et profondément ignorant, quoique extrêmement fin et rusé en affaires : — Ce roi, il était un crand fou ; ch'en temante pien bardon à sa majesdé, dit-il avec un sourire malin. Te nos chours les rois s'y gonnaissent un beu mieux. Tieu pénisse leurs majesdés !

Charles avait bien envie de prendre fait et cause pour la gloire philosophique de François Ier, mais une nouvelle idée lui vint tout-à-coup à la tête. — Ma chère tante, dit-il, en arrêtant la main de mistriss Howard qui allait donner ses boucles d'oreilles au juif : arrêtez un instant, jusqu'à ce que j'aie vérifié si c'est un bon jour pour la vente des diamans.

— Oh ! mon cher, monsié, n'y être aucun chour meiller tans le calentrier chuif, pour acheter les tiamans, dit Samuel.

— Pour acheter ! oui, mais pour vendre ? reprit Charles.

— Sûrement, mon ami, dit sa tante, tu n'es pas assez fou pour croire aux jours heureux ou malheureux.

— Non certainement, répondit Charles, en courant vers le baromètre, mais ce que je veux dire n'est pas si fou vraiment. J'ai lu dans un livre que les marchands de diamans les achètent, s'ils le peuvent, lorsque l'atmosphère est rare, et les vendent lorsqu'elle est épaisse,

parce que leurs balances sont si légères et si justes qu'elles varient avec le changement d'atmosphère. Ce ne sont peut-être pas exactement les paroles de l'auteur, mais c'en est du moins le sens. Je sais où est ce livre, ajouta-t-il en montant sur une chaise pour l'atteindre.

— Tiable! monsié Charles, dit le juif avec un air de déférence; fous êtes, che le fois, un plis crand gonnaisser que moi; che ne brétens pas gonglure le marché avec fous.

Charles ne répondit rien à cette flatterie outrée, et continua de chercher le livre. Pendant qu'il en feuilletait les pages, un ami de mistriss Howard, qui avait promis de se rencontrer chez elle en même temps que le juif, entra dans le salon. C'était le voyageur dont nous avons déjà parlé : il se connaissait en diamans, et, ce qui vaut mieux encore, il connaissait le cœur humain. Il vit avec intérêt la promptitude de Charles à se rappeler les petites notions qu'il possédait, et son empressement à les rendre utiles aux affaires de sa tante. Il fut charmé aussi de la candeur et de l'intégrité de l'enfant, lorsqu'il le vit quelques momens après se tourner vers le juif et lui dire gravement : — La température est favorable à ma tante, mais elle vous est nuisible à vous : la partie doit être égale pour les acheteurs comme pour les vendeurs. Servez-vous de diamans au lieu de poids, M. Carat, et la pesanteur de l'air ne sera préjudiciable à aucun de vous.

M. Carat sourit à cette proposition, mais il contint l'expression de son dédain, et se contenta de faire observer qu'il ne manquerait pas de suivre l'avis de M. Charles, lorsqu'il serait devenu assez riche pour posséder des poids en diamans.

Le voyageur tira un petit livre de sa poche, écrivit sur le titre : « A celui qui en fera bon usage ; » et le remit à l'enfant avec la permission de sa tante. — Je ne crois pas, dit-il, qu'il en existe un second exemplaire en Angleterre. Je viens de le recevoir de France comme une rareté précieuse.

La vente de la bibliothèque parut à Charles bien plus regrettable que celle des diamans. Il connaissait un peu la valeur des livres, et il dit un pénible adieu à plusieurs ouvrages qu'il avait lus, et à un plus grand nombre encore qu'il s'était proposé de lire. Mistriss Howard en conserva quelques-uns pour elle, et permit à son neveu d'en choisir autant pour lui-même. Il remarqua une belle édition de Shakspeare que sa tante aimait beaucoup, et à la place de laquelle elle avait gardé *la Richesse des nations* d'Adam Smith qui, disait-elle, serait utile à son neveu dans quelques années. Charles offrit aussitôt de céder les *Études de la nature*, son livre favori, pour racheter le Shakspeare de sa tante; mais mistriss Howard s'y refusa sagement, en faisant observer qu'elle lisait Shakspeare avec tout autant de plaisir dans un livre moins somptueusement relié. Cette promptitude à se séparer de tous ces objets de luxe auxquels elle était accoutumée depuis si longtemps, et la liberté d'esprit dont elle en parlait à son neveu, firent une profonde impression sur son esprit.

Lorsque mistriss Howard eut arrangé ses affaires, elle prit une petite maison près du collége de Westminster, avec le projet de tenir une pension pour quelques élèves du collége. Ce plan lui sourit parce que, tout en lui assurant des moyens indépendans d'existence, il lui permettait de coopérer à l'éducation de son neveu, et de l'avoir auprès d'elle. Elle n'avait plus les moyens de payer pour lui un précepteur instruit; elle

résolut donc d'envoyer Charles au collége, et, comme il était en pension chez elle, elle se flatta de l'espoir de réunir ainsi, pour son neveu, les avantages d'une éducation à la fois publique et privée. M. Russell ne voulut pas se séparer de son élève qu'il aimait, et il s'offrit au directeur du collége en qualité de professeur; ses connaissances littéraires étaient bien connues, et il fut admis avec empressement.

— Mon cher enfant, dit mistriss Howard à son neveu, la première fois qu'il se rendit au collége comme demi-pensionnaire, je ne te fatiguerai point la tête d'une longue liste d'avis : rappelle-toi seulement la réponse de l'oracle, qui sembla te frapper si fort l'autre jour, lorsque tu lisais la vie de Cicéron.

— Je m'en souviens, dit Charles, et je ne l'oublierai jamais. Lorsque Cicéron demanda comment il parviendrait au comble de la gloire : — « En suivant ton propre génie pour guide de tes actions, et non l'opinion du peuple, répondit l'oracle ».

— Eh bien! dit mistriss Howard en souriant, si j'étais ton oracle et que tu me fisses la même question, je te ferais, je pense, à peu près la même réponse. Je changerais seulement le mot *génie* en *bon sens*, et, au lieu de *l'opinion du peuple*, je dirais *l'opinion du monde*, c'est-à-dire des gens peu sensés qui nous entourent. Et maintenant, adieu! va faire ton entrée dans le monde de Westminster.

Westminster était en effet un monde tout nouveau pour le jeune Howard. Le tumulte et le bruit étonnèrent ses sens au premier abord et l'abasourdirent un peu; mais il s'accoutuma promptement au tapage, et se familiarisa avec la vue du grand nombre de ses camarades. Il se trouva d'abord bien inférieur à eux tous, parce que la pratique leur avait appris à faire

beaucoup de choses qui lui paraissaient difficiles. Dans tous les jeux de force ou d'adresse il était toujours vaincu. Il apercevait aussi son infériorité pour la promptitude des réparties et l'aisance de la conversation; et, quoiqu'il eût souvent la conviction intime que ses idées étaient plus justes et ses argumens meilleurs que ceux de ses compagnons, il ne pouvait pas exposer convenablement ses idées, ni diriger le feu de ses argumens avec avantage contre les railleries et les sophismes de ses camarades. Il ne possédait pas non plus le ton de cette nouvelle société, et il se trouva comme un voyageur au milieu d'une contrée étrangère, avant de pouvoir comprendre le langage du petit peuple qui vociférait à ses oreilles. A mesure qu'il apprenait cependant à traduire la langue de ses compagnons dans la sienne, il découvrait que leurs expressions signifiaient beaucoup moins qu'il ne se l'était imaginé. Après tout, il était de bonne humeur et d'un excellent caractère, de sorte que chacun l'aimait : son infériorité même, dans les jeux d'adresse, était peut-être un titre à la faveur générale. Il riait avec ceux qui riaient de lui et les laissait de bon cœur triompher de sa maladresse; mais il persistait dans de nouvelles épreuves jusqu'à ce qu'il finit par réussir à la grande surprise des spectateurs. A force de persévérance, il apprit ainsi les mystères du jeu de billes et de la balle empoisonnée.

L'art de boxer lui coûta plus que tout le reste; mais comme il ne manquait ni de courage ni d'agilité, il ne désespéra pas d'acquérir l'habileté *nécessaire* dans cette noble science : bien nécessaire en effet, car notre héros ne fut pas une semaine à Westminster avant de sentir la nécessité de pratiquer cet art pour sa propre défense. Il y fut poussé par un motif plus puissant

encore, la nécessité de défendre le faible et l'opprimé qui vint se réfugier sous sa protection.

Il y avait à Westminster un enfant nommé Olivier : c'était un petit créole vif, intelligent, d'un caractère franc et passionné à l'extrême, mais qui avait le travail en aversion. Son éducation avait été étrangement négligée avant qu'il vînt au collége, de sorte que son ignorance complète des premiers élémens de la lecture, de la grammaire et de l'arithmétique, le rendaient la risée de tout le collége. Le pauvre enfant en ressentait une honte et des angoisses inexprimables. Ses joues se couvraient de rougeur lorsqu'il était ridiculisé et puni chaque jour dans sa classe. Mais son teint fortement coloré empêchait sans doute sa confusion de paraître aux yeux de ses camarades ; autrement ils auraient contenu leurs insultans éclats de rire. Il ne se permettait aucune plainte, aucune larme en public ; mais souvent son livre était baigné de pleurs quand personne ne pouvait le voir. Ce qu'il y avait de pire pour lui, c'est qu'il trouvait à chaque pas des obstacles insurmontables dans sa grammaire. Il ne voulait pas s'adresser à aucun de ses camarades plus instruits que lui pour réclamer leur assistance. Il se prit alors à désespérer de lui-même et à s'imaginer qu'il resterait toujours *un âne*, comme on lui en donnait le nom chaque jour. Il était habituellement fouetté trois fois par semaine. Mais les jours se passaient sans apporter de soulagement à ses souffrances physiques ou morales. A la fin son juste orgueil céda et il réclama l'assistance de l'un des écoliers les plus âgés. Le condisciple auquel il s'adressa était Auguste Holloway, le fils de l'alderman Holloway, qui passait pour un des premiers élèves de Westminster. Il s'empressa d'aider l'intelligence du petit Olivier, mais il lui fit chò-

rement payer cesecours, par l'abus le plus tyrannique de cet avantage. Il est vrai de dire que le jeune Auguste se croyait tout-à-fait excusable en agissant ainsi, parce que, pour mettre le comble à ses infortunes, le pauvre petit Olivier avait le malheur d'être son *fag*.

Il y a peut-être dans le monde civilisé quelques personnes assez barbares pour ignorer ce que c'est qu'un *fag*. Il ne sera pas inutile alors de leur expliquer que, dans plusieurs colléges d'Angleterre, il est d'usage que les enfans, à leur entrée, se mettent sous la dépendance des élèves plus anciens. Ces enfans sont appelés *fags*, et leur devoir est d'obéir et de complaire à leurs seigneurs et maîtres. Leurs fonctions varient suivant les colléges; mais généralement ils font les commissions de leur protecteur, et se tiennent prêts, au premier signal, à exécuter leurs moindres commandemens. Ils ne doivent jamais se plaindre d'être las, ou du moins on n'aurait aucun égard à leurs plaintes, car l'étymologie du mot *fag* [1] implique que c'est leur affaire d'être fatigués. Telle est toute la satisfaction que nous pouvons donner au lecteur curieux sur l'article des *fags* en général.

Auguste Holloway prenait un plaisir particulier à tourmenter son fag, le petit Olivier. Howard et Holloway jouaient un jour aux quilles, et le petit créole se tenait à quelques pas d'eux, assis sous un arbre,

[1] Le substantif *fag* ne se trouve point dans le Dictionnaire de Jonhson; mais on y trouve le mot *fag*, verbe actif (du latin *fatigo*) qui signifie être fatigué, accablé de lassitude.

(*Note de l'auteur.*)

Nous n'avons pas besoin de faire observer que cet usage est particulier aux colléges anglais. Nous n'avons chez nous rien de semblable : nous ne reconnaissons pas non plus l'utilité du fouet, ni la nécessité de l'art de boxer. (*Note du traducteur.*)

tenant sur ses genoux son rudiment qu'il étudiait avec effort. Toutes les fois que les quilles étaient tombées, Holloway appelait son fag et lui faisait quitter son livre pour remettre les quilles debout, en dépit des remontrances d'Howard, qui offrait de les replacer lui-même, au lieu de déranger à chaque minute le pauvre enfant.

— Parbleu ! dit Holloway, je sais bien que cela le dérange de sortir ainsi de son gîte et de courir comme un lièvre, je le vois de reste... Bon ! le voilà qui s'accroupit encore. Debout ! debout ! tu n'as pas fini, va ! apporte-moi la boule à présent.

Howard ne put supporter plus long-temps la vue des fatigues du pauvre enfant, et, d'un ton légèrement ému : — Comment veux-tu, Holloway, lui dit-il, que cet enfant sache sa leçon, si tu l'interromps à chaque minute ?

— Eh ! que m'importe à moi sa leçon ?

— Mais cela lui importe beaucoup à lui : tu sais ce qu'il a souffert ce matin pour ne l'avoir pas sue.

— Souffert ! et quoi donc ? dit Holloway, qui s'inquiétait fort peu de la peine des autres. Ah ! oui, tu veux dire qu'il a été fouetté. Eh bien, honte à lui ! pourquoi n'a-t-il pas mieux appris sa leçon ?

— Je n'ai pas eu le temps de la bien comprendre, dit Olivier avec un profond soupir, et je crois bien que je ne l'aurai pas encore ce soir.

— Eh bien, honte à toi ! répéta Holloway. Je parie tout ce qu'on voudra que je sais sa leçon en trois minutes.

— Oui ! toi, dit le petit créole d'un air profondément humilié ; mais tu sais bien quelle différence il y a de moi à toi.

Holloway croyant qu'il faisait allusion à la différence

de leur âge et non à celle de leur intelligence, répondit vivement : — Lorsque j'étais à ton âge, crois-tu donc que j'étais un âne comme toi?

— Je ne le pense pas, bien sûr ; mais tu avais peut-être un bon père, une bonne mère, quelqu'un enfin qui t'avait appris quelque chose avant ton entrée au collége.

— Je ne m'en souviens nullement, répliqua Holloway ; je ne sache pas que personne ait été assez bon pour m'instruire ; mais ce que je sais, c'est que j'ai été assez bon moi-même pour apprendre rapidement, et c'est une bonté dont certaines gens n'auront jamais à se vanter, j'imagine. Ainsi trotte et va me chercher la boule, entends-tu ? et puis remets-moi ces quilles debout. Tu as assez d'intelligence pour cela, n'est-ce pas ? Quant à ta leçon, je la ferai entrer tantôt si je peux dans ta caboche, ajouta-t-il, en lui donnant une calotte sur la tête.

— Quant à ma leçon, reprit l'enfant en reculant sa tête pour échapper à une seconde insulte, j'aime mieux essayer si je pourrai l'apprendre tout seul.

— Si tu peux ! dit Holloway avec un rire de mépris : mais nous savons tous que tu ne peux pas.

— Eh ! pourquoi ne le pourrait-il pas, Holloway ? dit Howard en élevant la voix ; car il n'était plus maître de son indignation.

— Pourquoi il ne le peut pas ? répéta Holloway en jetant sur Charles un regard de surprise mêlée d'insolence ; vous pouvez vous-même répondre à cette question, M. Howard : je dis qu'il ne le peut pas.

— Et moi je dis qu'il le peut et qu'il le fera ; et qu'il aura le temps d'apprendre ; et je réponds pour lui qu'il est capable de s'instruire, s'il le veut ; et on ne l'appellera plus un âne, et il aura le temps d'étudier, et il aura justice.

— Il aura! Il aura! Il aura! répliqua Holloway avec un ton de colère bien différent de celui d'Howard. Dites-moi, monsieur, qui vous a permis de me parler ainsi? et comment osez-vous me jeter au visage le mot de justice? Et quel besoin avez-vous, je serais charmé de l'apprendre, d'intervenir ainsi entre moi et mon fag? Quel droit avez-vous sur sa personne ou sur ses actions? Et s'il me plaît de l'appeler un âne quarante fois par jour, qu'en sera-t-il, je vous drie? Eh bien! je dis que c'est un âne, et qu'il sera un âne jusqu'à la fin de ses jours! qui oserait me contredire?

— Moi! dit Howard avec fermeté, et je ferai plus que de te contredire, je te prouverai que tu t'es trompé. Olivier, apporte-moi ton livre.

— Olivier, ne bouge pas, ou gare à toi! s'écria Holloway en serrant les poings d'un air menaçant. Personne n'aidera mon fag que moi, monsieur! ajouta-t-il en s'adressant à Charles.

— Je ne veux pas l'aider; je veux seulement lui prouver qu'il peut se passer de ton secours, dit Howard.

A ces mots l'enfant s'élança vers lui, son livre à la main; mais son tyran le saisit au collet et le repoussant: — C'est mon fag, monsieur! rappelez-vous que c'est mon fag!

— Ton fag ou non, reprit Howard; il ne sera pas ton esclave du moins.

— Il le sera! je le veux! vociféra Holloway au comble de la rage; j'en ferai mon esclave, si je veux! mon nègre, si cela me plaît.

Au mot de nègre le petit créole fondit en larmes. Howard s'élança pour le délivrer des mains de son tyran; mais il reçut d'Holloway un vigoureux coup de poing qui le fit chanceler en arrière.

— C'est pour t'apprendre que tu as besoin de leçons avant de te mesurer à moi, dit Holloway.

Auguste était un boxeur habile, et il savait bien que son adversaire n'y entendait rien ; mais avant qu'il eût achevé son insultant défi, son coup lui fut rendu et un combat en règle s'ensuivit. Howard se battit de toute son ame ; mais le corps avait bien quelque chose à faire dans cette circonstance, et son corps n'était pas de force à lutter contre celui de son adversaire. Après avoir reçu plus de coups qu'Holloway lui-même n'en aurait pu supporter peut-être, Howard fut renversé sur le champ de bataille.

— Demande-moi pardon et promets-moi de ne plus te mêler de mon fag, dit Holloway triomphant en se tenant sur son ennemi tombé; demande-moi pardon.

— Jamais! dit le héros vaincu. Je me battrai contre toi pour la même cause, tant qu'il me plaira. C'est une bonne cause! ajouta-t-il en s'efforçant de se relever.

Un grand nombre d'élèves s'étaient rassemblés autour des combattans, et la plupart admiraient la constance et le courage du héros tombé, quoiqu'il soit bien difficile pour les enfans et même pour les hommes de sympathiser avec les vaincus. Chacun s'écria qu'Howard en avait eu assez pour cette fois, et quoiqu'il voulût encore recommencer le combat, son adversaire fut contenu par la puissance de l'opinion publique. Quant aux motifs du duel, peu d'entre eux songèrent à s'en enquérir; la plupart se contentèrent du plaisir d'en être les témoins et du bruit vague qui l'attribuait à la manière impertinente dont Howard s'était mêlé du fag d'Holloway.

Le pauvre Charles était si défiguré, et ses habits tellement souillés de sang et de poussière, qu'il ne

voulut pas se présenter dans ce triste état devant sa tante. Et puis, quel est l'homme qui aime à se montrer après sa défaite, surtout devant une femme? Il alla se mettre au lit en rentrant, et chargea un de ses camarades qui était en pension chez sa tante, de lui dire, si elle s'informait de lui à souper, « qu'il avait été battu dans un combat singulier; mais qu'il espérait être plus heureux après quelques leçons. » Cette dame ne fit point étalage de sa tendresse en déplorant le désastre de son neveu; elle fut satisfaite, au contraire, qu'il eût combattu pour une bonne cause.

Le lendemain, en entrant au collége, Howard aperçut le petit Olivier qui guettait son arrivée : — Charles, lui dit-il, j'ai un mot à te dire. Laisse-le m'appeler âne, esclave, nègre, ce qu'il voudra, et ne t'inquiète plus de moi. Je n'ai pas pu supporter la scène d'hier — et j'aurais mieux aimé recevoir les coups moi-même; seulement je ne les aurais pas supportés aussi bravement que toi. En disant ces mots l'enfant tourna la tête pour cacher son émotion.

— Eh bien! mon petit Olivier, lui dit Howard d'un ton enjoué, je ne pensais pas que tu fusses aussi poltron! Veux-tu donc me rendre aussi peureux que toi?

A peine l'heure de la récréation eût-elle sonné qu'Howard appela Olivier : — Si tu as besoin de moi, lui dit-il, rappelle-toi que je suis prêt.

— Tu peux bien être prêt, mais tu n'es pas de force à l'aider, dit Holloway : c'est pourquoi tu feras bien de rester tranquille : souviens-toi de la leçon d'hier soir.

— Je m'en souviens très-bien, dit Charles avec calme.

— En veux-tu une autre? viens donc : je me battrai avec toi tous les jours, si cela te plaît, et lorsque

tu m'auras vaincu, tu deviendras maître de mon fag. Mais jusque-là, tu voudras bien ne pas t'occuper de lui.

— Je te prends au mot, dit Howard; et un nouveau combat s'ensuivit. Comme nous ne trouvons aucun plaisir à rester toujours sur des champs de bataille et que nous désespérons d'intéresser, comme Homère, dans la description des blessures et des coups furieux de nos guerriers, nous nous contenterons de dire qu'après cinq terribles combats dans lesquels le champion d'Olivier reçut des contusions de toutes les formes, de toutes les dimensions et de toutes les nuances de noir, bleu, vert et jaune, il maintint la justice de sa cause avec un indomptable courage, et, d'une voix aussi ferme que la première fois, appela son ennemi toujours victorieux à un sixième combat.

— Je croyais t'avoir enfin appris, dit l'heureux athlète, qu'Auguste Holloway ne peut être vaincu par l'*élève d'une femme.* — A cette insulte Howard ne répliqua rien; mais, soit qu'elle l'excitât à de plus grands efforts, soit que l'expérience coûteuse des cinq précédens combats lui eût appris les ruses du métier que l'expérience seule peut apprendre, à l'extrême surprise des spectateurs et à la joie presque délirante du petit créole, le redoutable Holloway, après la lutte la plus opiniâtre, fut étendu sur le champ de bataille. Chacun sympathisa avec le généreux vainqueur qui s'empressa d'aider son adversaire à se relever, et lui tendit la main en signe de réconciliation.

Étourdi de sa chute et plus encore de sa défaite, Holloway se retira dès que l'impertinente curiosité de la foule le lui eut permis; car, quoique ce guerrier superbe et invincible jusque-là eut évidemment reçu un coup de poing qui lui avait poché l'œil, personne ne voulait y croire sans avoir examiné sa figure

de près ; et la plupart, n'en croyant pas même le témoignage de leurs yeux, se faisaient confirmer cette étonnante nouvelle des lèvres mêmes du malheureux Auguste. En même temps le petit Olivier célébrait sa liberté recouvrée, frappait des mains avec joie, chantait et gambadait autour de son libérateur. — A présent, lui dit-il en fixant ses yeux animés par la reconnaissance et par l'affection sur ceux d'Howard, tu n'auras pas à souffrir à cause de moi, et si tu veux, je serai ton fag. Le veux-tu, dis? Je ferai tes commissions, et avant que tu aies dit un, deux, trois, je serai déjà parti. Tu n'auras qu'à me siffler comme çà (en sifflant), et je t'entendrai, n'importe où je sois. Tu n'auras qu'à lever le doigt en l'air, quand tu auras besoin de moi, et je suis sûr que je l'apercevrai. Je relèverai tes quilles ; je courrai après ta balle ou tes billes, enfin je ferai tout ce que tu voudras; veux-tu que je sois ton fag, dis?

— Sois mon ami! répondit Charles en serrant Olivier dans ses bras, avec une émotion qui l'empêcha d'articuler un seul mot de plus. Le mot *ami* alla au cœur du petit créole, et il pressa Howard en silence. Pour mettre le comble à son bonheur, le petit Olivier obtint, ce jour même, la permission d'entrer dans la pension de mistriss Howard, de sorte qu'il ne devait plus quitter son protecteur. L'amitié d'Howard ne prenait point sa source dans un enthousiasme passager; c'était le choix persévérant et ferme d'un esprit solide, et non le caprice d'un écolier. Régulièrement chaque soir, Olivier apportait ses livres à son ami, qui n'était jamais trop occupé pour l'aider. Le petit créole fut charmé de trouver d'abord qu'il comprenait tout de suite la manière d'expliquer de Charles. Il se convainquit bientôt qu'il n'était pas condamné à

rester un âne toute sa vie ; son ambition s'éveilla ; son application fut encouragée par l'espoir et récompensée par le succès. Son cœur s'allégea, son courage grandit, sa physionomie brilla des reflets de son intelligence et reprit toute sa vivacité naturelle : il apparut enfin comme un nouvel être à son professeur et à ses camarades. — Qui vous a donc inspiré ? lui dit un jour son maître, étonné des rapides développemens de son intelligence. — Mon bon génie, dit l'enfant, en désignant Howard.

Charles avait bien quelque mérite en accordant une grande partie de son temps à Olivier ; car il connaissait le prix du temps, et il n'en avait pas assez pour lui-même, au gré de ses désirs. La journée lui semblait toujours trop courte ; chaque moment avait son emploi. L'activité de son esprit passait d'une chose à une autre, comme s'il ne connût pas la possibilité de rester oisif et qu'il n'eût d'autre idée de récréation que la variété du travail ; non qu'il fût sans cesse à pâlir sur les livres, mais son esprit agissait toujours, à quelque chose qu'il s'occupât ; et comme ses occupations étaient toutes volontaires, il n'y avait point chez lui cette lutte entre les idées de plaisir et de travail qui tourmente l'imagination des écoliers, lorsqu'ils sont forcés de s'appliquer à une tâche et qu'ils soupirent après le délicieux exercice de leur libre volonté qu'ils appellent récréation.

La contrainte qui rend la liberté plus douce

donne souvent une fausse valeur à la liberté même, ou plutôt une idée fausse de sa nature. La paresse, l'ennui, le bruit, les espiégleries les moins innocentes, une série enfin de notions erronées du plaisir, sont sou-

vent classés dans les jeunes têtes sous le nom général de *liberté*.

Auguste Holloway, dont le nom nous revient naturellement en mémoire lorsque nous avons besoin de personnifier un jeune homme mal élevé, était un véritable écolier dans la stricte acception de ce mot; un écolier habile, ce qu'on appelle un bon élève, instruit en histoire, écrivant bien, lisant avec élégance, déclamant aux représentations publiques de Westminster avec une grâce emphatique qui avait du succès, ayant la parole vive et prompte, à défaut de jugement. Mais ce n'était encore qu'un écolier : pour son père, c'était déjà un homme et même plus qu'un homme. L'alderman prédisait à ses amis que son Auguste serait un des premiers orateurs de l'Angleterre. Il avait hâte de le voir sortir du collége pour se livrer à l'étude des lois, et s'était assuré pour lui l'élection au parlement dans un bourg-pourri. Il regrettait même que l'âge de l'éligibilité eût été fixé à vingt-un ans, car il était impatient de faire asseoir cet homme d'État précoce sur les bancs de la Chambre des Communes, et il voyait dans une perspective éloignée les honneurs, un titre peut-être, couronner le front de son fils.

Pendant que ces rêves d'orgueil caressaient l'imagination du père, un rêve d'une autre sorte occupait celle du fils... le rêve d'un tilbury. Lord Rawson, fils du comte de Maryborough, lui avait apparu quelques jours avant, sur le siége glorieux d'un tilbury qu'il menait lui-même. Le jeune seigneur avait été condisciple d'Auguste Holloway à Westminster. Il était alors maître de ses actions, et suivait ou était censé suivre ses cours de droit, avec trois chevaux à sa disposition. L'alderman Holloway avait prêté au comte

de Maryborough de fortes sommes, dont l'intérêt lui était exactement payé en politesses. L'alderman se regardait comme un habile homme : il considérait un des bourgs-pourris du comte comme la garantie de son capital, et, dans un but profondément politique, il encourageait l'intimité qui régnait déjà entre le jeune seigneur et son fils. C'était une de ces amitiés utiles, de ces heureuses liaisons que quelques parens considèrent comme un des avantages les plus certains de l'éducation publique. L'exemple de lord Rawson agissait puissamment sur l'imagination de son jeune ami, et cette intimité devait avoir une influence décisive sur la destinée d'Auguste. Lord Rawson, qui n'avait que deux ans de plus que lui, avait quitté le collége, suivait les cours de droit, menait à la fois cabriolet et tilbury, avait passé par tous les grades de l'art du cocher, était un homme enfin, et avait *vu le monde.* Que de choses faites pour exciter l'ambition d'un écolier ! Aussi Auguste soupirait-il après le moment où il pourrait être lui-même ce qu'il admirait tant. Les corvées de Westminster, la reclusion du collége, l'ignominieuse appellation d'*écolier*, étaient insupportables à *ce jeune homme.* Il avait obtenu de son père la promesse de quitter les bancs du collége dans quelques mois; mais ces quelques mois lui semblaient un siècle.

C'était un malheur pour Holloway qu'il fût aussi avancé dans l'étude du grec et du latin, car il n'avait presque rien à faire au collége : il dépêchait sa besogne rapidement, et son temps lui pesait ensuite sur les bras. Il ne recourait jamais aux plaisirs de la littérature dans ses momens de loisir, et ne songeait point à s'ouvrir de nouvelles voies dans le champ des connaissances humaines. On lui avait dit que son édu-

cation était *presque* achevée ; il la croyait *tout-à-fait* terminée, lui, et il se félicitait d'en être quitte pour toujours. Dans les heures d'oisiveté qui lui pesaient à Westminster, il regrettait vivement de ne pouvoir commencer sa carrière d'homme en conduisant un gig ou un tilbury. Durant les vacances de l'été précédent, lord Rawson l'avait emmené à la campagne dans son tilbury. Ses doigts avaient touché les rênes pour la première fois. Le fouet conducteur avait été confié à ses mains novices, et il soupirait après la répétition des mêmes plaisirs. Des fenêtres de la pension où il demeurait près de Westminster, dans ses momens d'oisiveté, Holloway se penchait des heures entières pour se repaître de la vue des équipages et des cochers qui passaient.

M. Careless, le précepteur du jeune Holloway, avait coutume d'employer ses momens de loisir à s'exercer sur la flûte, et n'était pas fâché de s'éviter ainsi la peine de converser avec son élève. L'amateur de musique était bien interrompu quelquefois par les exclamations de l'écolier ; mais il baissait alors la tête sur son livre, et se contentait en recommençant un trait difficile, pendant que les ravissemens d'Holloway sur les chevaux, les cochers et les jeunes possesseurs de tilburys, offensaient son oreille musicale. M. Careless était à la fois indolent par nature et par ton : la peine de réprimander ou de diriger son élève était trop grande pour lui; et puis la tâche de veiller, de contredire et de tracasser un jeune homme de l'âge d'Holloway, aurait fait naître entre eux les plus désagréables altercations, sans avoir aucune influence sur le caractère du jeune homme, qui devait être, à ce qu'il présumait, tout-à-fait formé à cette époque. M. et mistriss Holloway étaient satisfaits des

progrès de leur fils. M. Careless était dans les meilleurs termes avec toute la famille, et croyait utile à ses intérêts d'être bien avec son élève, surtout lorsqu'il réfléchissait que, par l'intimité d'Holloway et de lord Rawson, et celle de lord Rawson avec un jeune lord qui allait faire un tour sur le continent, il pourrait être engagé pour accompagner le jeune voyageur. Son goût pour la musique et pour la peinture l'avait presque élevé au rang de connaisseur; il se donnait lui-même le titre plus modeste d'amateur, et souvent il s'étendait avec une élégante nonchalance sur un canapé, rêvant à l'Italie, pendant que son élève conversait par la fenêtre, dans un dialecte moins élégant, avec un conducteur de diligence du voisinage. Le jeune Holloway était presque aussi familier avec ce conducteur qu'avec le groom de son père, qui suppléait M. Careless et complétait l'éducation de son jeune maître pendant ses visites à la maison paternelle. La conversation du conducteur enflamma tellement l'imagination ambitieuse d'Auguste, que son désir de mener un carrosse devint insurmontable. Moitié par prières, moitié par la muette éloquence d'une couronne, il fit consentir le cocher à le faire participer aux honneurs du siége, à l'insu de son gouverneur, et à lui donner une leçon pratique de son art.

M. Careless fut bientôt invité à un concert particulier, auquel mistriss Holloway devait se trouver avec sa fille Angélina, qui devait elle-même y exécuter un morceau. Les éloges que M. Careless prodiguait à l'exécution brillante de la jeune demoiselle étaient une de ses plus grandes recommandations auprès de toute la famille, ou du moins de la partie féminine de la famille. Il ne pouvait donc se dispenser d'assister à ce concert. Holloway se plaignit de mal à la gorge, et

pria son gouverneur de l'excuser s'il ne l'accompagnait pas, en ajoutant, avec sa politesse ordinaire, que la musique était la chose du monde la plus ennuyeuse, et spécialement la musique exécutée par Angélina : il avait choisi le soir même du concert, pour mettre son plan à exécution avec le conducteur. M. Careless s'habilla et s'exerça sur la flûte jusqu'à près de neuf heures. Holloway entendit le cocher qui toussait dans la rue sous sa fenêtre, pendant que son gouverneur était encore au milieu d'un long concerto. Le conducteur devait s'arrêter à dix heures devant un hôtel situé à quelques portes plus loin pour y prendre des paquets et des voyageurs, et c'est là qu'il devait attendre Holloway, mais il ne lui avait pas donné plus de cinq minutes.

— Vous pourrez terminer vos exercices dans la voiture tout à votre aise, en vous rendant au concert, monsieur Careless, dit Holloway à son gouverneur.

— Ma foi, vous avez raison, et j'adopte votre idée qui me semble neuve et originale. Bonsoir donc : je ferai part de votre mal de gorge à mistriss Holloway.

Le gouverneur et sa flûte ne furent pas plus tôt montés en voiture, que le jeune Holloway se trouva subitement guéri de son mal de gorge, courut à l'endroit où le conducteur l'attendait, saisit la main que lui tendait son compagnon, et s'assit triomphant sur le siége de la diligence de Bath.

— Vous êtes un bon enfant ! s'écria le conducteur ; en route maintenant.

— Donnez-moi les rênes, dit Holloway.

— Quand nous serons hors de la ville ; nous n'aurons plus de pavé alors, et nous essayerons votre talent.

Lorsque la diligence eut atteint la grande route,

l'impatient Holloway saisit les rênes, et reçut les complimens de son ami le cocher, sur sa manière de conduire, avec autant de plaisir que les éloges de son professeur pour une pièce de vers latins. Le goût des suffrages vulgaires est le défaut le plus dangereux chez un jeune homme; ce défaut le conduit dans la compagnie de gens grossiers, et le met entièrement à la merci de ses compagnons, quels qu'ils soient. Assis auprès d'un cocher, Auguste Holloway se fit lui-même cocher autant qu'il put. Il se fit gloire d'imiter le jargon de son compagnon, et avec son langage il prit aussi ses idées sans s'en apercevoir. Le conducteur parlait avec enthousiasme des chevaux de quelques jeunes lords qu'il avait vus dans la journée; il ajouta que s'il était riche il mettrait tout son orgueil à posséder de beaux chevaux. Holloway, en sa qualité d'homme comme il faut, résolut d'avoir les plus magnifiques qu'il pourrait acheter, dès qu'il serait devenu le maître de ses actions.

— Et puis, ajouta le conducteur, je ne serais jamais regardant en matière de gages, ni de tours de bâton et autres petits bénéfices du métier de la part de ceux qui auraient soin de mes bêtes, parce qu'après tout on ne peut pas soigner les chevaux pour rien.

— Certainement non, dit le jeune orgueilleux; mon ami lord Rawson a pris un groom prodigieusement rusé, et je ferai comme lui en temps et lieu.

— Et vous aurez raison, reprit le conducteur; mais ce n'est pas tant des grooms que je voulais parler, que des cochers, qui sont les premières personnes à considérer parmi les domestiques d'une grande maison, attendu les fonctions de confiance qu'ils remplissent... Prenez garde, s'il vous plaît, en tournant le coin; la route est étroite à cette place... Attendu la

confiance qu'on lui accorde, dis-je, un bon cocher vaut son pesant d'or.

Holloway n'eut pas le temps d'apprécier la valeur de cette observation, car le bruit d'une autre voiture qui s'avançait rapidement vint interrompre la conversation.

— C'est la voiture de Windsor! s'écria le conducteur en vomissant une volée de juremens. Pourquoi nous avez-vous laissé dépasser par elle? En disant ces mots, il prit vivement et sans cérémonie le fouet et les rênes des mains de son compagnon, et mit ses chevaux ventre à terre. Heureusement le postillon de la voiture rivale s'arrêta pour ramasser son fouet qu'il avait laissé tomber, et le conducteur, après avoir racheté son honneur compromis, remit les rênes à Holloway, à condition qu'il ne se laisserait plus dépasser par l'autre voiture. Mais le postillon n'était pas non plus sans ambition : il anima, de la voix et du fouet, ses chevaux qui redoublèrent d'ardeur, et commencèrent bientôt à gagner du terrain sur le conducteur. Les voyageurs de la diligence passaient leurs têtes par la portière, et des voix féminines poussaient des cris aigus, mais en vain. Toutes ces terreurs ne faisaient que rendre le jeu plus piquant et plus animé, jusqu'à ce qu'arrivant à une partie plus étroite de la route, les cochers rivaux risquèrent tout pour passer de front. Holloway était ardent mais inhabile : le conducteur voulut saisir les rênes; par malheur il n'en prit qu'une, qui tira brusquement le cheval de gauche et lui fit prendre une fausse direction. La roue passa sur le bord d'un fossé et la diligence fut renversée au même instant. Holloway resta plongé dans un muet désespoir, tandis que le conducteur vomissait un torrent d'injures, n'épargnant ami ni ennemi. Les plaintes

et les cris des femmes étaient si affreux et la crainte leur avait tellement frappé l'imagination, que, dans les premiers momens de confusion, chacune assurait avoir un membre brisé, ou au moins l'épaule démise.

La lune, qui brillait au commencement de la soirée, était alors cachée par un nuage, et l'obscurité accroissait encore l'impatience et les craintes des voyageurs renversés. Une lanterne vint à la fin de la maison d'un garde de barrière près de laquelle l'accident était arrivé. Aussitôt que la lumière eut éclairé le lieu du désastre, les dames se regardèrent l'une l'autre, et, après qu'elles eurent reconnu que leur toilette n'avait reçu aucun outrage et que leur figure n'était pas endommagée, elles revinrent peu à peu de leurs frayeurs, et avouèrent que leurs jambes étaient en bon état et qu'elles s'étaient trop hâtées en se plaignant d'avoir l'épaule démise. Holloway rit de bon cœur de cette scène et prit part aux grosses plaisanteries du conducteur à cette occasion. La diligence était redressée et les voyageurs replacés; Holloway et le conducteur étaient remontés sur leur siége, lorsque celui-ci entendit une voix faible qui lui criait d'arrêter. Il prêta l'oreille, et la voix lui sembla celle d'une personne souffrante qui appelait à son secours.

— Ah! mon Dieu! c'est la mulâtresse! s'écria-t-il; nous l'avons oubliée au milieu du tumulte. Donnez-moi la lanterne et tenez les chevaux pendant que je vais la chercher, ajouta-t-il, en s'adressant à l'homme qui était venu de la maison du garde.

— A votre place, je ne me dérangerais pas pour une mulâtresse, je vous jure, dit Holloway brutalement. N'était-elle pas sur l'impériale? Elle doit avoir fait une fière chute!

La pauvre femme était gravement blessée : elle

avait été jetée du haut de la diligence dans un fossé dont le fond était rempli de pierres. Elle n'avait pu se faire entendre de personne, au milieu des plaintes incessantes des dames; puis, tout étourdie de sa chute, elle avait perdu connaissance durant quelques minutes. Elle ne pouvait se relever elle-même, et, lorsque le conducteur l'eut remise sur ses jambes, elle porta la main à sa tête et dit en mauvais anglais qu'elle se trouvait trop mal pour aller plus loin ce soir.—Allons! reprenez du cœur, ma bonne dame, dit le conducteur; je vais vous mettre dans l'intérieur, et le mouvement de la voiture vous fera du bien.

— Est-elle blessée, la mulâtresse? Allons, conducteur, hâtons-nous! dit Holloway. Je voudrais être déjà parti.

— Et moi aussi, dit le conducteur; mais voilà qui va nous retarder un peu. La pauvre femme ne peut se tenir debout : elle est couverte de contusions et de plaies, et ne veut pas monter dans l'intérieur, comme je le lui ai offert.

Holloway, qui s'imaginait que toutes les souffrances des pauvres pouvaient se guérir avec de l'argent, tira une poignée de petites pièces, et, se penchant sur son siége, les jeta vers la blessée. — Tenez, ma bonne femme, lui dit-il; voilà au moins un schelling par contusion. Mais la mulâtresse ne l'entendit pas: elle était évanouie. Le conducteur fut obligé de la transporter à la maison du garde, où il la laissa, en disant que la voiture de Windsor la reprendrait au retour et la ramènerait soit à la ville, soit au relais prochain, si elle le préférait. — La partie de plaisir d'Holloway se trouva gâtée pour tout le soir, non qu'il ressentît trop de sympathie pour les souffrances de la pauvre femme blessée, mais parce que cet accident l'avait si long-

temps retenu qu'il lui fallait renoncer au plaisir de mener la diligence jusqu'à Windsor, projet qu'il avait arrangé avec son ami le conducteur, en se proposant d'opérer son retour par la voiture qui faisait le service de Londres à cette ville. Mais, ainsi que nous l'avons vu, le postillon qui conduisait cette voiture avait continué rapidement sa route après la chute de la diligence. Il était même déjà en route pour revenir à Londres, et la diligence les rencontra à trois milles environ de la maison du garde de la barrière.

— Allons, dit Holloway avec un soupir de regret, il faut que je descende, afin de rentrer durant le premier sommeil de M. Careless.

Auguste abandonna donc les rênes à son ami le conducteur et prit la voiture de Windsor. En repassant devant la maison où se trouvait la pauvre mulâtresse, il fit demander de ses nouvelles, ou plutôt le postillon s'arrêta, ainsi que l'en avait prié le conducteur, pour la prendre dans sa voiture et la ramener à Londres.

Après avoir parlé à la pauvre femme, le postillon vint à la portière de la voiture dire à Holloway que la malade parlait si mal anglais qu'il ne pouvait la comprendre, et qu'il ne savait où la conduire.

— Demandez-lui le nom de ses amis de la ville, dit Holloway, et qu'elle ne nous retienne pas ainsi toute la nuit.

— Elle n'a ni amis, ni connaissances, à ce que j'ai pu comprendre.

— Eh bien! à qui appartient-elle alors?

— A personne: elle est tout-à-fait étrangère dans ce pays, et ne sait pas plus qu'un enfant perdu chez qui aller dans tout Londres. Elle ne sait que le nom de baptême d'un vieux jardinier chez qui elle logeait, dit-elle.

— Que voulez-vous que nous en fassions alors? dit Holloway. En route; j'arriverai trop tard.

— Non, mon maître, non, dit le postillon, qui était plus humain qu'Holloway. C'est un péché de laisser ainsi sur la route cette pauvre créature cuivrée, quoiqu'elle ne soit pas chrétienne comme nous. J'ai été, moi aussi, étranger dans la ville de Londres, sans une pièce de monnaie dans la poche; je sais ce que c'est, mon maître. — En disant ces mots, le brave postillon retourna près de la mulâtresse : — Ma bonne femme, lui dit-il, si vous me disiez seulement le nom de famille de ce jardinier, je me ferais fort de vous remettre chez lui; mais il y a tant de Pauls à Londres, que je ne pourrais jamais trouver le vôtre sans savoir le nom de la rue où il demeure. Voyons, je m'en vais vous dire le nom de toutes les rues que je connais, et j'en connais beaucoup; vous m'arrêterez quand vous entendrez le nom de la vôtre : car vous êtes si maltraitée, que je ne voudrais pas vous laisser sur la route dans cet état.

La mulâtresse l'arrêta à un nom qu'elle se rappela être celui de la rue où demeurait le jardinier. La femme du garde dit alors qu'elle connaissait cet homme; qu'il possédait un grand jardin à un mille environ de Londres, et qu'il y venait tous les jours de bon matin chercher des légumes pour vendre au marché. Elle donna le conseil à la pauvre femme de rester chez elle cette nuit, et d'envoyer chez le jardinier pour qu'il vînt la prendre le lendemain matin. Le postillon promit de se rendre chez lui, « à la pointe du jour, » et la mulâtresse souleva sa tête pour le remercier, pendant que l'impatient Holloway criait au postillon de remonter à cheval, en jurant qu'il ne lui donnerait pas un farthing pour boire s'il tardait plus long-temps.

L'anxiété de notre écolier croissait de minute en minute, et il commençait à sentir que c'était payer bien cher le plaisir de s'asseoir pendant une heure sur le siége d'un cocher. Il était deux heures du matin, lorsque la diligence entra dans Londres : Holloway descendit au bureau, gagna sa demeure à pied, et rentra par la fenêtre dans sa chambre qui était au rez-de-chaussée. M. Careless était profondément endormi, et son élève triompha de l'heureuse issue de son escapade.

Pendant qu'Holloway, dans ses rêves, conduisait sans cesse et renversait les diligences, le jeune Howard, qui rêvait aussi, voyait le directeur du collége, le docteur Brown, s'avancer vers lui, à la séance publique de la distribution des prix, avec une médaille dans la main, qui lui parut représenter d'abord le visage souriant de sa tante, puis la frappante image de son précepteur qui lui souriait aussi, et qui changeant encore lui offrit bientôt la tête du petit Olivier, dont les yeux pétillaient de joie. En ce moment notre rêveur s'éveilla, et, en ouvrant les yeux, il vit tout près de lui la figure d'Olivier qui riait de tout son cœur.

— Pourquoi me prenais-tu donc la tête dans tes mains, lorsque je t'ai réveillé ? lui dit le petit créole. A quoi rêvais-tu donc, Charles?

— Je rêvais que tu étais une médaille, et j'étais bien content de l'avoir gagnée, dit Howard en riant. Mais ce n'est pas en rêvant que j'aurai la médaille ; quelle heure est-il? Je serai prêt dans une demi-seconde.

— Tu ne sauras pas l'heure qu'il est avant d'être habillé ; allons, hâte-toi. Je suis levé depuis une demi-heure : j'ai tout préparé : j'ai porté la table, tes livres, la plume, l'encre, tout enfin à ta place. Le soleil éclaire notre palais de ses rayons, et tout y semble joyeux

et riant ; et puis tu as toute une heure à travailler, car il n'est que cinq heures et demie.

Derrière la maison de mistriss Howard était un petit jardin, à l'extrémité duquel se trouvait une espèce de grotte, qu'Olivier avait proprement nettoyée et décorée du titre pompeux de *la maison de campagne*. Il s'y trouvait quelques pots de géranium et de myrte entretenus, avec la permission de mistriss Howard, par les soins d'un jardinier qui demeurait dans une petite rue voisine et qui venait fréquemment travailler dans son jardin. Olivier arrosait les géraniums et cueillait les feuilles mortes des myrtes, pendant qu'Howard écrivait sur la petite table qui avait été préparée pour lui. Charles avait alors sur le chantier deux grands ouvrages auxquels il travaillait avec ardeur ; il traduisait le petit livre français qui lui avait été donné par le voyageur, et il écrivait une composition pour les prix. Le directeur d'une revue périodique avait demandé un essai aux élèves de Westminster, et le docteur Brown avait promis une médaille à l'auteur de la meilleure composition. Le prix devait être décerné par un jury de critiques choisi par les élèves eux-mêmes, et présidé par M. Brown.

— Je ne veux te parler ni t'interrompre, dit Olivier à Charles, mais permets-moi de t'adresser une seule question : où en es-tu de ton essai ? — Howard mit un doigt sur ses lèvres, en secouant la tête. — Ah ! je t'assure que je n'y ai pas regardé, quoique j'en eusse bien envie ce matin avant de te réveiller. Dis-moi, Charles, crois-tu que je puisse un jour écrire aussi des essais ?

— Certainement, dit Howard ; pourquoi pas ?

— Ah ! dit Olivier avec un soupir, parce que je n'ai pas de moyens, tu sais bien.

— Mais n'es-tu pas parvenu à faire beaucoup de choses qui te paraissaient impossibles?

— Oui, grâces à toi; mais pour faire ces choses-là, on n'a pas besoin d'avoir de moyens.

— Et quelles sont les choses que ne peuvent être faites sans ces grands moyens?

— Oh! il y en a beaucoup, beaucoup, à ce que dit Holloway, tu sais.

— Mais sommes-nous donc forcés de le croire, parce que c'est Holloway qui l'a dit? Et puis cette expression *beaucoup de choses* est bien générale; y comprends-tu l'art de boucler tes souliers et de mettre ton chapeau, par exemple?

— Oh! non, reprit Olivier en riant; ces choses-là ne demandent pas de talent.

— Quelles choses donc? Voyons, je tiens la plume: dicte-m'en la liste.

— Prends un morceau de papier plus long alors.

— Non, non; cette liste ne sera pas aussi longue que tu le penses. Par quoi faut-il commencer, voyons? Dépêche-toi, je suis pressé.

— Eh bien! écrire, j'imagine, cela exige du talent.

— Pourquoi?

— Parce que je n'ai jamais pu le faire, quoique j'aie essayé bien souvent; mais sans doute je n'ai pas assez de moyens pour cela.

— Qu'as-tu donc essayé d'écrire?

— Mais des lettres, d'abord. Mon oncle, ma tante et mes deux cousines ont exigé que je leur écrivisse régulièrement une fois tous les quinze jours, et je vois toujours venir avec peine le jour fatal où il faut prendre la plume; et puis j'ai beau penser et repenser, je ne trouve rien à dire. J'avais coutume de demander mon commencement à un camarade; mais

quand j'avais écrit ce commencement, cela ne faisait toujours que trois ou quatre lignes, et j'avais beau alonger mon écriture, cela ne pouvait compter pour une lettre. Et puis, que mettre au milieu? Je ne trouvais que: « Je me porte bien et j'espère que vous vous portez bien aussi; » ou: « J'apprends le latin, suivant vos désirs, mon cher oncle, et j'avance assez dans l'étude de l'anglais. » Je ne me tirais encore pas mal de la fin, parce qu'il y avait des respects et des complimens à envoyer à tout le monde, et puis: « L'heure de la poste me presse: croyez-moi, en toute hâte, votre soumis et affectionné neveu. » Tout cela ne signifie rien, je le sens et suis honteux d'écrire d'aussi sottes lettres. Mais toi, ta plume court tout de suite et gratte sans cesse le papier, dès que tu t'assieds, et tu peux faire trois pages d'une longue, belle et bonne lettre, pendant que j'écris: « Mon cher oncle John. » Et voilà ce que j'appelle n'avoir pas de moyens Je m'étonne toujours de ta facilité, à toi: savais-tu écrire des lettres, à mon âge?

— Je n'avais jamais écrit de lettres à ton âge, mon bon Olivier.

— Oh! que tu étais heureux alors! Mais si tu n'as jamais appris à écrire des lettres, comment se fait-il que tu y réussisses aussi bien aujourd'hui? Comment trouves-tu toujours quelque chose à dire?

— C'est que je n'écris jamais sans avoir quelque chose à écrire; et toi-même, Olivier, lorsque tu avais quelque chose à dire sur les fêtes de Pâques, ta plume ne courait-elle pas sur le papier aussi vite que la mienne?

— C'est vrai, Charles; mais c'est qne je suis obligé d'écrire, lorsque je n'ai rien à dire sur les vacances.

— Obligé?

— Oui, parce que je crains que mon oncle et mes cousines ne soient fâchés contre moi si je ne leur écris pas.

— J'ai bien des obligations alors à ma bonne tante, qui ne m'a jamais forcé de lui écrire. Elle m'a toujours dit : «N'écris jamais, Charles, que lorsque cela te plaira ; » et j'ai fait ainsi. Lorsque j'avais quelque chose à dire, c'est-à-dire quelque chose à décrire, quelque raison à donner sur un signe quelconque, ou quelque question à faire à laquelle je désirais vivement une réponse, j'écrivais facilement, parce que je n'avais absolument à écrire que les paroles que j'aurais prononcées si je m'étais exprimé de vive voix

— Mais je croyais qu'écrire et parler c'était bien différent, parce qu'en écrivant il faut faire des phrases, de longues et belles phrases, comme il y en a dans les livres.

— Dans quelques livres, mais non dans tous.

— Et puis, le langage d'une personne est si différent de celui d'une autre ! Je me sers moi-même d'un grand nombre d'expressions basses, vulgaires, et de mauvais anglais, que j'ai apprises des domestiques au milieu desquels je vivais. Tu n'as jamais fréquenté les domestiques, toi, Charles, car tu n'emploies jamais aucune de leurs expressions.

— Non, jamais ; ma tante a toujours eu grand soin que je n'entendisse pas leur conversation ; c'est pourquoi je n'ai pu adopter....

Ici le dialogue des deux amis fut interrompu par l'arrivée du jardinier : — Ainsi Paul, lui dit le petit Olivier, vous m'avez laissé votre besogne ce matin ; j'ai arrosé tous les géraniums, et j'ai mis les myrtes au soleil. Qui vous a donc fait lever si tard ce matin, Paul ? fi le paresseux !

— Vous ne parleriez pas ainsi, monsieur, si vous saviez à quelle heure j'étais debout ce matin. J'étais hors de la ville avant le lever du soleil, monsieur.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas venu travailler, Paul ? vous n'aurez pas l'arrosoir avant de me l'avoir dit. Voyons, n'ayez pas l'air aussi triste ; vous devez rire quand cela me plaît, Paul.

— Je ne saurais rire en ce moment, monsieur, dit le vieux jardinier, en souriant malgré lui ; et il dit au petit Olivier qu'il avait le cœur triste et chagrin, parce qu'il venait de voir une pauvre femme qui avait été rudement maltraitée en tombant de l'impériale d'une diligence la nuit dernière. Elle est restée toute la nuit, dit-il, dans la maison du garde de la barrière ; j'ai su son accident par le retour de la voiture de Windsor; je suis allé la prendre dans mon chariot couvert, et je l'ai amenée près de ma bonne femme, qu'elle aime avec raison dix fois mieux que la diligence. Tout son corps est noir et bleu de contusions, et sa tête n'est pas en trop bon état.

— Si nous pouvions faire quelque chose pour elle? dit Howard. Aussitôt que M. Russell sera levé, je le prierai de venir la voir avec nous. Nous y passerons en allant au collége ce matin.

— Mais, monsieur, reprit le jardinier, je dois vous prévenir que la pauvre créature ne vous inspirera pas beaucoup d'intérêt ; elle a passé ses beaux jours, si jamais il en fut de beaux pour elle, car elle est bien noire, et ne ressemble pas du tout aux femmes de ce pays. Elle vient d'au-delà des mers, et on l'appelle une... une... qui n'est pas tout-à-fait noire.

— Une mulâtresse, dit Olivier ; eh bien ! Je ne l'en aime que mieux, car ma nourrice était une mulâtresse aussi. Je vais réveiller M. Russell tout de suite et je

suis sûr qu'il ne s'en fâchera pas. Il courut aussitôt à la chambre du professeur, qui ne s'en formalisa point en effet, s'habilla presque aussi vite que le désirait Olivier, et partit avec ses élèves, charmé de s'associer à leurs projets de bienfaisance, au lieu d'être un objet de crainte et de haine pour eux.

En entrant chez le jardinier, les enfans trouvèrent la mulâtresse étendue sur un lit, dans une petite chambre mal aérée, qui était si pleine de fumée qu'ils y pouvaient à peine respirer. La pauvre femme se plaignait peu; elle semblait surtout affligée d'être à la charge du vieux jardinier et de sa femme. Elle dit qu'elle était depuis peu en Angleterre; qu'elle était venue à Londres dans l'espoir d'y trouver une dame qui avait été pleine de bonté pour elle dans sa jeunesse; mais qu'après s'être adressée à sa dernière demeure, elle n'avait pu savoir où elle était actuellement. Après bien des recherches inutiles, elle avait appris qu'un colon qu'elle avait connu aux Indes occidentales était alors à Bath; mais elle avait dépensé jusqu'à son dernier farthing et ne pouvait entreprendre ce voyage. Elle avait apporté avec elle quelques graines de fleurs étrangères que sa jeune maîtresse aimait, étant petite; mais le besoin l'avait obligée de les offrir à un jardinier pour un morceau de pain. Le jardinier auquel elle s'était adressée était le vieux Paul, qui avait pris pitié de sa détresse, l'avait logée pendant une semaine, et lui avait enfin payé sa place sur l'impériale de la diligence de Bath. Il y avait dans les paroles de cette femme une telle apparence de candeur et de vérité, que M. Russell, qui avait plus d'expérience que ses élèves, ajouta foi à son récit autant que les enfans eux-mêmes. — Je regrette bien, dit Olivier, de n'avoir que cette demi-couronne (3 fr.

environ) à lui donner; je voudrais bien qu'Holloway m'eût rendu la demi-guinée qu'il me doit; je la lui demanderai aujourd'hui, et nous reviendrons ce soir, n'est-ce pas, M. Russell, afin que je la lui donne.

M. Russell et Howard louèrent pour quinze jours la chambre où gisait la mulâtresse et en payèrent le prix au vieux Paul, en s'engageant à subvenir aux besoins de la malade. La femme du jardinier promit à celle-ci, sur ses vives instances, de lui procurer de l'ouvrage aussitôt qu'elle serait en état de se lever.

—Mais, dit Olivier, comment pourra-t-elle travailler au milieu de cette fumée? Mes yeux en sont tout pleins de larmes, quoiqu'il y ait à peine dix minutes que nous sommes ici.

— Je voudrais bien, dit Howard, en se tournant vers M. Russell, pouvoir empêcher cette cheminée de fumer.

— Oh mon Dieu! monsieur, dit le jardinier, il nous faut la garder telle qu'elle est; car j'y ai fait travailler des fumistes qui m'ont fait payer beaucoup d'argent, et puis elle fumait tout comme avant. Ma femme n'y allume jamais de feu dans les beaux jours; mais cette pauvre créature est si frileuse, car le pays d'où elle vient est si brûlant, dit-on, comparativement au nôtre, qu'elle ne peut durer, ni jour ni nuit, sans un peu de feu, malgré la fumée qui remplit la maison.

Pendant que le jardinier parlait, Howard s'efforçait de se rappeler où il avait vu un essai sur la construction des cheminées. — C'est dans les œuvres de Franklin, n'est-ce pas, M. Russell? s'écria-t-il tout-à-coup.

— Quoi donc? dit M. Russell en souriant.

— Cet essai sur la construction des cheminées que j'ai passé l'autre jour, parce que je ne le croyais d'au-

cune utilité pour moi, et que je m'imaginais ne pouvoir pas le comprendre. Vous me dites alors que j'avais tort de le passer, parce qu'il pourrait m'être utile un jour. Je voudrais avoir le livre à présent : je prendrais la peine de le comprendre, parce que j'y trouverais peut-être le moyen d'empêcher de fumer la cheminée de ce pauvre homme. Quant à sa fenêtre, je sais comment il faut la raccommoder, car j'ai observé l'autre jour la manière dont le menuisier faisait fermer les fenêtres de ma tante. Il n'y a qu'un morceau du châssis à remplacer.

— Savez-vous bien l'heure qu'il est, mon ami? dit M. Russell, en faisant voir sa montre à Howard. Nous ne pouvons rester ici jusqu'à ce que vous soyez devenu passé maître en fumisterie ou dans l'art d'arranger les fenêtres.—M. Russell dit ces derniers mots d'un ton de raillerie qu'il avait coutume de prendre lorsqu'il était satisfait de ses élèves.

En se rendant au collége, Olivier répéta sa demande de revenir dans la soirée avec M. Russell pour donner sa demi-guinée à la mulâtresse. M. Russell le lui promit, mais il ajouta en même temps : — Toute la charité, mon cher Olivier, ne consiste pas à donner de l'argent: rien n'est plus aisé que de mettre la main dans sa poche et d'en tirer quelques schellings pour assister un malheureux.

— Je voudrais pouvoir faire davantage, dit Olivier; que puis-je faire? Howard, indique-moi donc quelque chose. Mais il faut que je voie d'abord ma leçon de rudiment, que je n'ai pas eu le temps de regarder ce matin avant de sortir.

Les travaux du collége suspendirent durant quelques heures le souvenir de la mulâtresse; mais, l'heure de la récréation venue, Olivier chercha Holloway pour

lui demander sa demi-guinée. Celui-ci avait autour de lui une foule nombreuse de camarades qui semblaient écouter quelque récit intéressant; car de bruyans éclats de rire se faisaient entendre lorsque le petit Olivier s'approcha d'eux. A son arrivée, la gaîté disparut tout-à-coup; Holloway baissa d'abord la voix; puis, observant que le petit créole ne s'en allait pas, il lui demanda de son ton impérieux habituel ce qu'il voulait. Olivier le prit à part, et le pria de lui rendre *la* demi-guinée. — *La* demi-guinée ! répéta Holloway, tu en parles comme s'il n'y avait que celle-là au monde. Tu l'auras, car je déteste d'être importuné. Mais je n'ai pas de demi-guinée sur moi : tu ne peux pas me donner la monnaie d'une guinée, n'est-ce pas?

— Moi ! non.

— Eh bien ! tu attendras que je l'aie changée.

— Mais j'en ai absolument besoin ce soir, pour une raison particulière : donne-la-moi tout de suite; tu me l'avais promise, tu sais. Je n'aime pas à rappeler les promesses qu'on m'a faites, et je ne t'aurais pas parlé de cet argent, si je n'en avais pas réellement besoin.

— Besoin ! mais c'est absurde. Quel besoin d'argent peut avoir un *gamin* comme toi ? Je gage que ta *raison particulière*, si tu veux dire la vérité, c'est que tu ne peux pas résister aux séductions de la marchande de tartelettes.

— Je puis résister à la marchande de tartelettes, dit Olivier fièrement, et je veux faire un meilleur emploi de mon argent. Mais je n'ai pas besoin de me vanter : donne-moi seulement ma demi-guinée, Holloway. Veux-tu que je coure chercher la monnaie de la guinée ?

— Non, non; je ne veux pas être importuné ainsi. Si tu ne me l'avais pas demandée, je te l'aurais donnée

ce soir même ; mais puisque tu ne te fies pas à ma parole, tu voudras bien attendre à demain matin.

— Mais je me fie à ta parole depuis un mois entier.

— Un mois ! c'est vraiment bien long ! Eh bien ! attends un jour de plus, et si tu me demandes ton argent demain matin, tu ne l'auras que le jour suivant. Je t'apprendrai à n'être pas un petit méfiant. Quand on a un peu de fierté, on ne peut souffrir d'être ainsi importuné, surtout pour d'aussi misérables sommes. Je te croyais au-dessus d'une semblable petitesse ; sans cela je te jure que je ne t'eusse jamais emprunté cette demi-guinée. A ces mots, il laissa son malheureux créancier réfléchir sur les nouvelles idées de *fierté* et de *petitesse*, qu'il venait de lui jeter habilement à la tête.

Olivier fut tiré de ses réflexions par la voix de son ami Howard : — M. Russell est prêt à se rendre chez le jardinier, lui dit-il. Ne veux-tu pas y venir avec nous ?

— Certainement ; mais c'est que je n'ai pas ma demi-guinée. Ici l'idée menaçante du reproche de petitesse arrêta Olivier, qui ajouta sans se plaindre du peu de ponctualité de son débiteur : — C'est égal, j'irai voir tout de même la pauvre mulâtresse.

Ils s'arrêtèrent en route chez un libraire auquel Howard demanda le volume de Franklin, qu'il était impatient de lire. Ce libraire était lié avec M. Russell : Howard lui avait promis la traduction du petit livre français dont nous avons déjà parlé, et le libraire, de son côté, se montrait empressé de fournir à Charles les livres dont il avait besoin.

Howard était profondément occupé à lire son essai sur la construction des cheminées et à considérer les gravures qui se rapportaient au texte, pendant que

M. Russell examinait avec Olivier les planches de l'*Encyclopédie*, lorsque M. Careless et son élève entrèrent sans être aperçus. M. Careless était entré uniquement pour voir ce que M. Russell examinait avec tant d'intérêt. — Quoi! les planches de l'Encyclopédie! dit-il en regardant par-dessus l'épaule du lecteur; je croyais qu'il s'agissait de quelque livre nouveau.

— Essai sur la construction des cheminées! s'écria Holloway en se penchant sur le livre d'Howard. Eh! que diable peux-tu trouver là d'intéressant? Es-tu devenu fumiste ou ramoneur? Oh! la bonne histoire à raconter à lord Rawson, M. Careless! Nous la lui dirons jeudi : nous aurons de quoi rire au moins pour la moitié du jour. Dites-moi, docteur Charles Howard, continua le plaisant avec une solennité moqueuse, montez-vous vous-même dans les cheminées?

Howard prit si bien la plaisanterie qu'Holloway en parut tout désappointé. M. Careless dit alors d'un air indifférent: — J'imagine que de pareilles lectures ne feront pas faire de grands progrès à votre style: ne le pensez-vous pas, M. Russell?

— Je ne crois pas que le but principal de M. Howard, en lisant ce livre, ait été d'en étudier le style, répliqua M. Russell; mais, ajouta-t-il en faisant voir le nom de Franklin sur le titre, vous ne saviez peut-être pas...

— Oh! les OEuvres du docteur Franklin! interrompit Careless. Je n'avais pas vu ce nom, devant lequel je m'incline.

Après avoir ainsi facilement apaisé les scrupules littéraires de M. Careless par l'autorité d'un nom, M. Russell se leva pour partir, en perdant l'espoir de se débarrasser des deux oisifs. — Que devenez-vous à

présent. Russell? dit M. Careless. Nous nous promènerons ensemble, si vous allez à la promenade par ce beau temps. Seulement, ne courez pas la poste, je vous prie.

— Mais il est pressé, dit Olivier; il va voir une pauvre femme.

— Une pauvre femme! dit Careless. Et dans cette étroite ruelle!

— Oh! je vous en prie, suivons-les, lui dit tout bas Holloway. Dix contre un, que nous allons nous amuser! Russell est un original à étudier, et Charles ne le lui cède en rien.

En entrant chez le jardinier, la gaîté d'Auguste disparut tout-à-coup, lorsqu'il aperçut les traits de la mulâtresse. — Qu'est-ce donc? dit Olivier. Pourquoi tressailles-tu ainsi?

— Dis à Howard que je veux lui parler tout de suite dans la rue; prie-le de sortir, dit Holloway tout bas et en faisant une prompte retraite avant d'être reconnu par la malade. — Howard, dit-il à son ami dans la rue, j'ai un grand secret à te confier.

— J'en suis fâché; car je hais les secrets.

— Mais tu sais les garder au moins?

— Quand c'est nécessaire, oui; mais j'aimerais mieux encore n'en être pas confident.

— Bah! absurdité! interrompit Holloway. Il faut que tu m'entendes; je me fie à ton honneur, et puis je n'ai pas un moment à perdre. Mon père m'a promis de me laisser aller ces fêtes de Pâques, avec lord Rawson, à Maryborough, dans son tilbury, tu sais.

— Je n'en sais rien en vérité; eh bien?

— Tu sens qu'il ne faut pas que je mécontente mon père, et tu n'as pas assez mauvais cœur pour me trahir.

— Te trahir? je ne sais pas ce que tu veux dire, reprit Howard étonné.

Holloway lui raconta brièvement son aventure de la diligence et termina en disant qu'il avait peur que la mulâtresse ne reconnût sa figure et ne le *perdît*. — Et que veux-tu que j'y fasse? dit Howard choqué de l'égoïsme de son camarade. Pourquoi me raconter tout cela?

— Parce que j'ai pensé, dit Holloway, que si cette femme m'avait reconnu, tu apprendrais d'elle facilement toute l'histoire, et j'ai mieux aimé te confier mon secret et le mettre sous la sauvegarde de ton honneur. Tout ce que je te demande, c'est de garder le silence sur mon... mon... mon escapade, et de m'excuser auprès de Careless, si je ne rentre pas dans la chambre de la mulâtresse; tu lui diras, s'il me demande, que je suis allé chez le marchand de musique lui acheter quelque nouveau morceau : cela lui suffira. Adieu!

— Arrête, lui dit Howard; je ne m'engage qu'à ne te pas trahir : je ne veux pas faire de fausses excuses.

— Tu es bien le plus grand original, le cuistre le plus assommant qui soit au monde. Je te répète que je vais chez le marchand de musique. Je me fie à ton honneur : lord Rawson dira que je suis fou de me fier à l'honneur d'un original.

Après le départ d'Holloway, Charles resta quelques minutes immobile. Il n'avait pu entendre sans émotion les mots d'original et de cuistre; mais son bon sens eut bientôt pris le dessus, et il osa s'en tenir à ses idées personnelles d'honneur, lord Rawson dût-il l'appeler l'honneur d'un original. Heureusement, quand Howard rentra dans la chambre, M. Careless ne lui fit aucune question sur la disparition subite

d'Holloway. Ce monsieur n'avait pas l'habitude de faire grande attention aux mouvemens de son élève ; il se tint pour dit qu'Holloway s'était échappé, parce qu'il voulait éviter qu'on fît un appel à sa bourse en faveur de la mulâtresse. Agité de la même crainte, M. Careless affecta la plus grande distraction, pendant que M. Russell parlait à la pauvre femme ; puis il finit par déclarer qu'il ne pouvait endurer la fumée plus long-temps, et il sortit. — M. Holloway, je suppose, se dit-il, a pris le sage parti de rentrer chez lui, et je vais l'imiter : nous semblons avoir fait la gageure de nous perdre toujours l'un l'autre; mais, ma foi, la garde d'un jeune homme est un lourd fardeau. Nous sommes très-bien ensemble, et quant au reste...

De nouvelles difficultés attendaient Holloway chez lui. Il y trouva son ami le conducteur avec une mine alongée. — Mauvaise nouvelle, monsieur, lui dit-il. Un paquet s'est perdu hier soir dans la bagarre de la diligence ; et il faut que j'en réponde, car il était enregistré pour une valeur de cinq guinées : c'était une robe de mousseline brochée d'or, à laquelle une dame tenait beaucoup. Ce ne sera rien si vous payez pour moi ; mais je perdrai ma place, si je n'ai pas compté la somme avant samedi prochain.

Cette nouvelle frappa d'épouvante le pauvre Auguste, qui commença à craindre de payer trop cher son équipée. Le conducteur persistait dans sa demande, et déjà M. Careless se montrait au coin de la rue. Son élève se hâta de se débarrasser du conducteur en lui promettant que son argent serait prêt au jour fixé. En prenant cet engagement, Holloway ne possédait pas seulement deux guinées : comment se procurer la somme entière? L'alderman Holloway, pour encourager son fils dans ses travaux littéraires,

s'était fait une règle de le récompenser en belles et bonnes guinées, toutes les fois qu'il lui rapportait des bulletins satisfaisans de son directeur. Le jeune Auguste avait déjà reçu cinq guinées de son père pour une brillante composition de vers latins, et l'alderman s'était engagé à lui en compter cinq autres s'il remportait la médaille qui devait être décernée à l'auteur du meilleur essai demandé par la revue périodique aux élèves de Westminster. Quoiqu'il pût faire aisément d'élégans vers latins, Holloway n'écrivait pas l'anglais avec la même facilité, et suivant l'habitude des petits esprits il ne manquait point de déprécier le talent qu'il n'avait pas. Il s'était moqué des projets d'écrire pour la revue et avait déclaré hautement qu'il ne se donnerait pas la peine d'écrire de l'anglais. Son opinion changea pourtant à ce sujet après la promesse de son père, et l'impatience du conducteur vint l'exciter encore à travailler pour mériter le prix. Il se mit à écrire son essai le vendredi soir; la médaille devait être décernée le samedi matin, de sorte qu'il ne lui restait pas beaucoup de temps pour revoir et corriger son travail. Il affectait de dédaigner les corrections et se piquait d'écrire avec rapidité. — Howard, dit-il à son camarade, lorsqu'ils se rencontrèrent ensemble pour remettre leur composition, tu as mis trois semaines à faire ton essai ; j'ai *broché* le mien en trois heures et quart.

Notre écolier ne réfléchissait pas que ce qui est écrit avec facilité n'est souvent pas lu de même. Son essai était écrit avec une telle surabondance d'expressions négligées et le sujet se trouvait noyé au milieu d'un tel océan d'idées confuses, que les juges furent unanimes pour le rejeter comme indigne d'attention. — Messieurs, dit le docteur Brown, en s'avançant vers la foule

inquiète des prétendans, lequel de vous a pris pour devise ces vers du Jardin botanique de Darwin?

> Écoutez, Sénateurs, cet adage sublime:
> Qui souffre l'oppresseur en partage le crime!

— C'est lui!... c'est lui!... s'écria le petit Olivier en battant des mains. C'est Howard, monsieur! — Le docteur Brown, charmé de l'honnête et joyeuse petite figure de l'enfant, lui mit la médaille dans les mains sans rien dire, et Olivier courut à son ami: — Permets-moi seulement d'être là, lui dit-il, quand tu la feras voir à ta tante.

Comme le plaisir du succès s'accroît encore de la part qu'y prennent nos amis! Le triomphe d'un écolier sur ses rivaux lui inspire quelquefois un orgueil méprisable; mais la joie d'Howard n'était pas de cette espèce puérile et égoïste. Toutes les bonnes passions avaient excité ses efforts et il trouvait sa récompense dans ses généreux sentimens. Il n'aurait pas changé le plaisir qu'il voyait briller sur la physionomie du petit créole, le sourire approbateur de sa tante, et la satisfaction mêlée d'orgueil de M. Russell à l'aspect de sa médaille, pour toutes les pièces d'or que l'alderman regardait comme les plus précieuses récompenses littéraires.

L'alderman fut indigné lorsqu'il apprit de M. Careless que l'essai de son fils avait été rejeté avec mépris. Le jeune rhétoricien lui-même fut frappé d'étonnement de cette décision, et son gouverneur, pour plaire aux parens de son élève, n'hésita pas à insinuer « qu'on avait fait sans aucun doute un passe-droit révoltant à M. Auguste Holloway. » Ce thème fut brodé dans un grand dîner chez l'alderman. — Eh bien! mon Auguste

n'aura point à souffrir de cette injustice, dit le père irrité, en encourageant sottement son fils dans ses basses inclinations. N'y songe plus, mon garçon; tu as un père, grâce au ciel, qui peut juger comme un autre. Tu ne perdras rien à l'injustice du docteur Brown, ni de quelque docteur que ce soit. Je te le promets, mon garçon; en attendant, vide avec nous une rasade de Porto : au meilleur jugement du docteur Brown! Je lui souhaite plaisir et santé dans les vacances de Pâques, avec une paire de lunettes neuves. N'est-ce pas, M. Careless?

Ce toast judicieux fut accueilli par les applaudissemens et les éclats de rire de la compagnie. L'alderman voulut que l'essai de son fils fût lu devant les convives, et celui-ci se trouva amplement dédommagé de sa défaite par les unanimes applaudissemens qui éclatèrent, après que M. Careless en eut lu deux ou trois phrases. L'alderman, pour confirmer son propre jugement, tira sa bourse, et compta dix guinées d'or qu'il remit à son fils d'un air satisfait de lui-même. — Tiens, mon Auguste, lui dit-il. Je t'avais promis cinq guinées, si tu remportais le prix; en voilà dix : c'est un dédommagement que tu mérites bien pour n'avoir pas eu leur médaille. Dieu merci, j'ai les moyens de te récompenser; et j'espère, ajouta-t-il en riant et en regardant autour de lui, que je m'entends à encourager les belles-lettres tout aussi bien que le directeur de Westminster lui-même.

Les yeux d'Holloway pétillèrent de joie à la vue du brillant métal. Il entama un discours de remercîment, dans lequel il comparait son père à Mécène; mais il s'embarrassa dans une phrase où le sujet se trouvait trop éloigné du verbe, et il se vit obligé de s'arrêter court. L'alderman ne s'en frotta pas moins les mains avec

satisfaction et des bravos retentissans éclatèrent de toutes parts. — C'était vraiment bien, disait sa mère aux dames qui la complimentaient sur les talens de son fils : son discours n'était pas mauvais, eu égard à ce qu'il n'avait rien à dire.

Lord Rawson, qui faisait partie des invités, félicita son ami tout bas : — Tu as fait une bonne affaire aujourd'hui, lui dit-il ; une solide récompense vaut mieux qu'un éloge vide. Nous allons essayer mon nouvel équipage, continua sa seigneurie, en s'adressant à l'alderman ; et il poussa Auguste hors de l'appartement.

— Ils s'en vont, dit le sage père, enchanté de voir son fils aussi familier avec un jeune seigneur ; ils s'en vont, bras dessus, bras dessous, comme une paire d'amis. Cela nous donnera de la besogne, je le prévois, lorsque mon Auguste aura quitté le collége. Mais un jeune homme d'esprit ne peut être courbé sous le joug comme un écolier vulgaire. Il faut bien lui en passer un peu. J'ai été jeune aussi, n'est-ce pas, M. Careless ?

— Certainement, monsieur, dit l'obséquieux gouverneur, et vous avez encore toute la vivacité de la jeunesse. Mes idées d'éducation cadrent complètement avec les vôtres.

Suivant les idées de l'alderman Holloway, les vacances étaient toujours une époque d'oisiveté complète et de dissipation pour délasser son fils de ses travaux classiques. Il prenait plaisir à faire contraster les plaisirs de la maison paternelle avec les fatigues de l'école, et cherchait à faire naître dans son esprit la comparaison d'un père indulgent avec la sévérité d'un pédagogue. Comment pouvait-il attendre une heureuse issue d'une éducation qu'il s'efforçait

ainsi de contrecarrer sans cesse? C'est ce qui sera difficile à concevoir pour toute personne raisonnable.

Après avoir épuisé le plaisir de conduire le tilbury et s'être entretenu de chiens et de chevaux, jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus rien à dire, lord Rawson et Holloway s'arrêtèrent devant le magasin du joaillier Carat pour y examiner de nouvelles montres. Sa seigneurie était lasse de la sienne, qu'elle possédait depuis six grands mois. M. Carat était absent, et l'un de ses commis dit que son maître était extrêmement occupé à régler des comptes avec un capitaine de navire qui devait quitter l'Angleterre dans quelques jours.

— Ne me parlez pas de comptes, dit lord Rawson; je hais ce mot. — Allez dire à M. Carat que lord Rawson est ici et qu'il veut lui parler à l'instant, car je suis excessivement pressé.

Un quart d'heure s'écoula avant que l'impatience du jeune lord fût satisfaite. En attendant le joaillier, sa seigneurie et Holloway examinèrent tout le magasin. Un joli cachet plut à lord Rawson, mais il se trouva qu'il n'avait pas d'argent sur lui. — Auguste, lui dit-il, tu as dix guinées dans ta poche, prête-les-moi. Holloway, fier de ses richesses, s'empressa de prêter ses dix guinées à son noble ami; mais, quelques minutes après, il se rappela qu'il lui en fallait cinq le soir même pour payer le conducteur. La mémoire lui vint trop tard, car après avoir payé deux ou trois guinées pour son cachet, lord Rawson mit négligemment le reste dans sa poche. — Je te rembourserai demain matin, Holloway, lui dit-il. — Oh! très-bien! répondit celui-ci, retenu par une mauvaise honte. Au même instant le joaillier Carat fit son entrée dans le magasin, en multipliant les saluts et les excuses pour s'être fait attendre.

— Je suis toujours horriblement pressé, c'est vrai, dit alors lord Rawson ; je n'ai pas une minute que je puisse dire à moi. Tout ce que je vous voulais en ce moment, c'était de vous dire que je ne puis rien régler avec vous — vous comprenez — avant mon retour de Maryborough. Je pars demain.

Le juif s'inclina jusqu'à terre, en assurant sa seigneurie qu'il attendrait toujours sa parfaite convenance. Tout en parlant, il jetait un regard inquisiteur sur Holloway. — M. Holloway, le fils aîné, le seul fils de l'alderman Holloway ; riche comme un juif et qui va quitter Westminster, ajouta-t-il tout bas.—Holloway, continua-t-il en se tournant vers son ami, je te présente M. Carat. Tu trouveras un jour, ajouta-t-il en baissant la voix, que ce juif est une connaissance utile, mon garçon. C'est à lui que je m'adresse quand j'ai besoin d'argent.

Le juif et l'écolier se montrèrent egalement flattés de cette présentation, et bientôt ils furent ensemble en des termes de familiarité réciproques. M. Carat, qui voulait que cette connaissance commençât, de son côté, d'une manière avantageuse et agréable, prit le jeune homme à part et le mena avec un air de mystère au fond de son arrière-boutique. Là il lui fit voir une boîte pleine d'anciens bijoux d'occasion, et sans lui donner le temps de les examiner, il lui dit qu'il allait en faire une loterie. — Si j'avais de jeunes amis, continua le rusé juif, je leur glisserais à l'oreille l'avis de tenter la fortune ; ils ne trouveront jamais une plus belle occasion. Il lui présenta en même temps un billet écrit dans les termes les plus emphatiques et les plus séduisans. Le jeune homme se montra charmé de la proposition, et le juif lui fit cadeau d'une couple de billets, en lui en remettant une douzaine d'autres à

placer parmi ses camarades de Westminster. Holloway se chargea volontiers de placer les billets, à la condition qu'il aurait une liste des lots à gagner.—S'ils ne voient pas cette liste, dit-il, pas une ame n'y voudra mettre.

Le juif prit une plume et écrivit aussitôt la liste la plus séduisante. Holloway promit de la recopier, sur l'observation de M. Carat que son écriture ne devait pas figurer dans cette affaire qui exigeait le plus profond mystère. — La loi, dit le juif, est un peu jalouse de ces sortes de choses; le gouvernement n'aime que les loteries qu'il autorise, mon jeune ami. — Et que m'importe la loi? reprit l'écolier; si je l'enfreins, je suis assez riche pour payer le délit, ou mon père paiera pour moi, ce qui est encore mieux.

Le juif se hâta d'approuver cette doctrine, et ils se séparèrent complètement satisfaits l'un de l'autre. Il fut convenu que lord Rawson conduirait son ami à Maryborough le mardi prochain, et qu'il retournerait le mercredi à Westminster avec Holloway, afin de s'y trouver avec M. Carat qui apporterait les lots gagnés.

— Je gage avec toi que tu as un billet gagnant, dit lord Rawson en quittant le juif. Eh bien! ne m'as-tu pas obligation de t'avoir fait connaître M. Carat?

— Certainement, répliqua Holloway; il est plus aisé de mettre à la loterie que de faire des vers latins ou des essais en anglais. Je ne me casserai plus la tête à tout cela, mon père peut en être assuré.

— Eh! qui s'en inquiète après avoir quitté les bancs de l'école, je voudrais bien le savoir? reprit son noble ami. Quant à moi, je suis bien sûr d'avoir oublié tout ce que j'ai appris dans les bouquins latins et grecs: à quoi cela sert-il d'ailleurs dans le monde? Je me suis fait une règle de ne jamais parler de livres,

comme tous ceux qui ont autre chose à dire, n'est-ce pas? Il n'y a que les pédans et les originaux qui en agissent autrement. Je te demande un peu comme on te regarderait à Maryborough, Holloway, si tu venais à citer ton Horace ou ton Virgile.

Le présomptueux mais encore timide écolier jura, non sans quelque émotion, qu'il se souciait aussi peu d'Horace et de Virgile que sa seigneurie elle-même. Holloway était un excellent élève, mais il commençait à en devenir honteux dans la compagnie de lord Rawson, et il résolut sagement d'adopter les principes de sa seigneurie : oublier autant que possible tout ce qu'il avait appris, ne jamais parler de livres, et cacher avec soin ses connaissances et ses talens, afin de n'être pas considéré à Maryborough comme une bête curieuse.

Les billets de loterie furent aisément placés parmi les élèves de Westminster. Comme les enfans calculent peu, ils sont toujours disposés à se fier à leur bonne fortune et à mettre conséquemment à toutes sortes de loteries.

— Vois donc, dit le petit Olivier à Howard en lui montrant un billet; vois ce qu'Auguste vient de m'offrir pour la demi-guinée qu'il me doit. Je lui ai dit que j'allais te demander ton avis. Dois-je accepter?

—Non, suivant moi, répondit Howard; tu es certain de ta demi-guinée, tandis que tu n'as qu'une chance incertaine de gagner à la loterie.

— Mais je cours la chance de gagner tant de belles choses! Tu n'as pas vu la liste des lots? Sais-tu qu'il s'y trouve une montre? Eh bien! supposons que jaie un billet gagnant, et que je reçoive une montre pour ma demi-guinée... une véritable montre.... une montre

qui marchera... une montre enfin que je monterai moi-même tous les soirs! oh, Charles, ne serait-ce pas un excellent marché? Je suis sûr que tu ne connais point la liste des lots, n'est-ce pas?

— Non, c'est vrai; mais as-tu vu, toi, la liste des billets blancs?

— Des billets blancs! non, dit l'enfant tout déconcerté. Je n'y ai pas pensé.

— Mais, dans toutes les loteries, il y a beaucoup plus de billets blancs que de bons billets, sais-tu cela?

— J'espère bien n'avoir pas un billet blanc.

— Tous ceux qui mettent à la loterie ont le même espoir, mais combien n'y en a-t-il pas de désappointés?

— Oui, dit le petit créole après une pause; mais enfin il y en a qui gagnent, et j'ai aussi bonne chance qu'un autre.

— Et sais-tu combien de chances tu as contre toi? J'ai voulu aussi mettre à la loterie, comme toi aujourd'hui, Olivier. C'était peu de temps après la ruine de ma tante, et je me disais que si je gagnais le lot de 20,000 livres sterling, ce serait pour elle.

— C'est tout comme moi: je veux donner ma montre à quelqu'un... si je la gagne. Je la donnerai à la mulâtresse, car elle est si pauvre! Non, je te la donnerai à toi, parce que tu es le meilleur des amis, celui que j'aime le mieux au monde, et que je t'ai plus d'obligation qu'à qui que ce soit pour m'avoir aidé dans mes études; et tu m'as appris ce que je n'avais jamais pu apprendre, sans te moquer de moi, sans m'injurier, ni m'effrayer, ni me traiter d'âne et d'imbécile; et tu m'as inspiré plus de confiance en moi-même; et je suis toujours heureux,

lorsque je suis avec toi; et je suis devenu tout autre depuis que tu es entré au collége. J'espère bien que tu ne le quitteras pas tant que j'y serai.

— Te voilà loin de la loterie, dit en souriant Howard, qui se sentait tout ému de la candeur et de l'enthousiasme de son ami.

— Ah! oui, la loterie! tu me racontais quelque chose à ce sujet, je crois : continue.

— Je pensais donc, comme toi, que c'était une chose charmante que de mettre à la loterie.

— Eh bien! as-tu gagné?

— Non.

— As-tu perdu?

— Non.

— Comment donc?

— Je n'ai pas mis à la loterie, car je fus convaincu bientôt que c'était une manière folle de dépenser son argent.

— Si tu penses que ce soit une chose folle ou mauvaise, je n'y songerai plus.

— Je ne veux pas que mon opinion dirige tes actions; mais si tu as la patience d'écouter toutes les raisons qui me décidèrent, tu seras capable de juger et de te former une opinion personnelle. Tu sais que je dois bientôt quitter le collége, et alors....

— Ne parle pas de cela : dis-moi vite tes raisons.

— Je ne puis te les dire aussi vite que tu le voudrais, dit Howard en riant. A notre retour, ce soir, je demanderai à ma tante de nous faire voir le passage de la *Richesse des nations* de Smith qu'elle me fit lire alors.

— Oh mon Dieu! interrompit Olivier en poussant un soupir, les richesses de quoi? C'est un livre que je ne comprendrai jamais, j'en suis sûr. N'est-ce pas ce grand livre que lit M. Russell?

— Oui.

— Mais je ne le comprendrai jamais.

— Parce que c'est un grand livre?

— Non, dit Olivier en riant, mais parce que je le crois difficile à entendre.

— Non pas ce que j'en ai lu; mais je n'en ai lu que des passages çà et là. — Quant au passage sur les loteries, tu le comprendrais comme moi, car il est si clairement écrit....

— Je le lirai alors et j'essaierai; en attendant je cours dire à Holloway que je ne veux pas mettre à la loterie, jusqu'à ce que je sache si c'est bien ou mal.

Holloway entra dans une violente colère, lorsqu'Olivier lui rendit son billet de loterie. Il tourna en ridicule les avis officieux d'Howard et réussit tellement à soulever l'esprit de ses camarades contre lui, que lorsqu'il parut dans la cour, un chuchotement général, suivi d'un profond silence, se fit entendre à la ronde. Howard se rappela la réponse de l'oracle à Cicéron et ne se laissa point effrayer par la voix de la multitude. Auguste jeta une demi-guinée aux pieds d'Olivier en lui disant tout bas: — Vous vous en souviendrez, M. Olivier!

— Je donnerai cette demi-guinée à la mulâtresse, et ça vaudra mieux que de le mettre à la loterie, Charles, dit le petit garçon. Et en rentrant le soir, Olivier, Howard et M. Russell firent leur visite habituelle à la maison du jardinier.

— Entrez, entrez, leur cria le vieux Paul, aussitôt qu'il les aperçut. Dieu vous bénisse tous! Il y a un quart d'heure que je vous guette, et il y a vraiment bien long-temps que je n'étais resté tout un quart d'heure à rien faire. J'ai mis mon plus bel habit, quoique ce ne soit pas aujourd'hui dimanche, et ma femme

lui a donné une tasse de thé; elle est debout et habillée — C'est la mulâtresse que je veux dire — et la voilà tout-à-fait guérie. Entrez, entrez; vous vous réjouirez de la voir; elle est si reconnaissante, quoiqu'elle ne sache pas parler l'anglais, et c'est là son seul défaut, à la pauvre créature; mais on ne naît pas où l'on veut : sans ça elle serait aussi bonne Anglaise qu'aucun de nous. Entrez, entrez, la cheminée ne fume plus, monsieur, pas plus que moi; et la fenêtre ouvre et ferme bien à présent, et le papier est posé, c'est superbe! Dieu vous bénisse tous! Entrez donc. En parlant ainsi, le jardinier se tenait sur son étroite porte; à la fin il s'aperçut que les visiteurs ne pourraient pas entrer tant qu'il leur barrerait le passage, et il s'écarta pour les laisser entrer.

Ce n'était plus la petite chambre enfumée, sombre et triste d'auparavant. Elle était tapissée d'un papier neuf et balayée avec soin : un feu clair et gai brûlait doucement dans l'âtre; la mulâtresse était proprement habillée. A leur entrée, elle quitta son ouvrage et joignit ses mains avec une expression de joie et de reconnaissance qui en disait plus que les paroles les plus éloquentes.

Ce n'était pas par magie que la chambre avait été tapissée de papier, la cheminée réparée, et la mulâtresse habillée de vêtemens neufs. Tout cela était le résultat de causes naturelles — de l'industrie et des talens d'un écolier bienfaisant.

C'était la traduction du petit livre français qui avait procuré à Howard les moyens de faire tant de bien. Le libraire auquel il s'était adressé était à la fois un homme honnête et un juge éclairé des productions littéraires. Le nom de M. Russell n'avait pas non plus desservi son élève, et Charles reçut dix guinées pour sa traduction.

Olivier était impatient de remettre à la mulâtresse la demi-guinée qu'il tenait dans sa main depuis une heure. — Laissez-moi voir ce joli dé, lui dit-il en s'approchant de la convalescente qui s'était remise à l'ouvrage, et en lui ôtant le dé de son doigt, il lui glissa la demi-guinée dans la main; puis il mit fin à ses remercîmens en l'accablant de questions sur son dé. — Quel singulier dé? lui dit-il. D'où vous vient-il? Qui vous l'a donné? L'avez-vous acheté? A quoi sert cette vis qui est tout autour du bord? Vois donc, Charles.

Ce dé était en effet remarquable, et il semblait extraordinaire qu'il pût appartenir à une pauvre femme dans la détresse.

— Il est en or, dit M. Russell en l'examinant, en bel et bon or.

La mulâtresse soupira, et dit, en remettant le dé à son doigt, qu'elle ignorait s'il était en or ou non, mais qu'il avait un grand prix pour elle; qu'elle le possédait depuis bien des années; et qu'il lui avait été donné par la meilleure amie qu'elle eût jamais eue.

— Ah! parlez-moi de cette meilleure amie, dit Olivier, j'aime à entendre parler des bons amis.

— C'était une bien bonne amie, en effet, quoiqu'elle fût toute jeune, à peine plus grande que vous, lorsqu'elle me fit cadeau de ce dé; c'était ma jeune maîtresse, et c'était pour la retrouver et pour passer mes vieux jours avec elle que j'ai quitté la Jamaïque.

— La Jamaïque! s'écria Howard. — La Jamaïque! répéta Olivier vivement. Quel était son nom?

— Frances Howard.

— Ma tante! dit Charles.

— Je vais courir chez elle et je l'amène à l'instant, dit Olivier. Mais M. Russell le retint pour adresser d'autres questions à la mulâtresse. Ses réponses fu-

rent parfaitement uniformes et satisfaisantes. Elle dit que la plantation de sa maîtresse à la Jamaïque avait été vendue; que quelques-uns des vieux esclaves, dont elle faisait partie, avaient été mis en liberté d'après des ordres contenus sans doute dans la dernière lettre; qu'elle avait entendu dire que sa bonne maîtresse avait donné l'ordre à son agent de lui accorder un petit morceau de terrain sur la plantation; et qu'elle avait vendu tous ses vêtemens et toutes les petites choses qu'elle possédait pour payer son passage en Angleterre, dans l'espoir de trouver sa maîtresse à Londres. Elle ajouta que l'agent lui avait donné l'adresse de sa maîtresse, mais qu'elle était allée en vain à sa maison et dans les autres maisons de la rue. — Montrez-nous cette adresse si vous l'avez, dit M. Russell. La mulâtresse dit qu'elle l'avait soigneusement conservée, mais le papier était presque tout usé. On pouvait lire encore cependant sur le chiffon qu'elle fit voir : «A mistriss Frances Howard, dans Portman-Square, à Londres. » Dès que M. Russell eut obtenu cet éclaircissement, il montra autant d'empressement que le petit Olivier lui-même, et tous les trois se rendirent aussitôt auprès de mistriss Howard: elle était confinée depuis quelques jours dans sa chambre par un mal de dents cruel. « Vous m'avez promis, bonne tante, de venir avec nous voir la mulâtresse, dès que vous seriez un peu mieux; pouvez-vous venir ce soir?

— Oh! venez, je vous en prie, madame! dit Olivier; je suis sûr que vous ne prendrez pas froid : nous avons des raisons particulières de désirer votre présence chez le vieux Paul.

— Je ne suis pas assez riche pour prendre une voiture, interrompit mistriss Howard, ni assez prudente, je le crains, pour rester chez moi.

— Oh! merci, dit Olivier en sautant de joie, vous allez voir quelque chose qui vous surprendra bien.

— Alors, mon petit ami, ne me le dites pas avant que je le voie.

Olivier eut quelque peine à retenir sa langue, et il répandit l'exubérance de sa joie en gambadant tout le long de la route. La rencontre de la femme de couleur et de sa maîtresse fut aussi touchante et aussi imprévue que le petit Olivier l'avait espéré lui-même, et c'est beaucoup dire, car on est souvent exposé à de grands désappointemens quand on s'attend à des plaisirs exagérés, et les personnes expansives sont plus d'une fois mécontentes des autres quand ceux-ci ne se montrent pas aussi surpris ou aussi charmés que la circonstance le requiert à leurs yeux.

En rentrant chez elle, mistriss Howard trouva une lettre du marquis de Clanricarde, qui était à cette époque au faîte du pouvoir. En Angleterre, l'œil vigilant de l'autorité ne perd pas de vue les jeunes talens qui s'élèvent dans les grands séminaires de l'éducation publique. Un jeune homme qui brille à Westminster ou à Eton par sa capacité n'est pas distingué seulement par ses professeurs ou par ses condisciples, mais encore par ceux qui prévoient en lui l'écrivain ou l'orateur de l'avenir. L'essai d'Howard avait paru aussi bien après l'impression que manuscrit. Les noms des enfans qui reçoivent des récompenses publiques à Westminster étaient ordinairement envoyés au marquis de Clanricarde, d'après sa propre demande; le docteur Brown y joignit cette fois l'essai imprimé de Charles Howard, dans l'espoir que cette petite composition servirait au crédit de son élève. Le marquis de Clanricarde, qui était un homme de goût et d'instruction, écrivit, dans sa réponse au docteur Brown,

des éloges polis de l'ouvrage d'Howard, et ajouta qu'il s'estimerait heureux s'il était en son pouvoir de faire quelque chose pour la dame qui avait si bien dirigé l'éducation du jeune écrivain; car, à ce qu'il avait appris, cette dame avait essuyé des revers de fortune non mérités. Sa seigneurie terminait en faisant entendre qu'une place d'intendante d'un des palais du roi, position honorable et recherchée, était vacante en ce moment, et que des appointemens convenables lui seraient assurés.

La joie d'Howard, à la lecture de cette lettre, s'accrut encore du plaisir qu'il vit exprimé sur la physionomie de sa tante. Elle était plutôt dans l'habitude de réprimer ses émotions que de leur donner un libre cours; cependant sa sensibilité imposait le respect comme la sympathie des autres. — Mon cher enfant! mon cher neveu! mon cher ami, car dès ce moment, lui dit-elle, nous devenons égaux tous les deux, et je m'en réjouis de bon cœur. Ne me parle plus d'obligation, ni de reconnaissance : tu m'as payé amplement tout ce que j'ai fait pour toi.

— Oh! non, non; je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous! interrompit Howard; mais tant d'idées, tant de sentimens se pressaient à la fois dans sa tête et dans son cœur, qu'il ne put pas exprimer tout ce qu'il voulait dire.

— Tu ne peux parler, je le vois, dit sa tante, mais nous savons que tu peux écrire; assieds-toi donc et fais une réponse à la lettre de lord Clanricarde; j'en ferai une de mon côté.

— Est-il donc besoin de deux réponses, ma tante?

— Non, si tu approuves la mienne.

— Je suis bien sûr d'avance qu'elle me conviendra.

La lettre de mistriss Howard fut bientôt écrite.

Elle exprimait avec convenance combien elle sentait vivement l'honneur que l'on faisait à son neveu, mais elle refusait absolument la faveur qui lui était proposée. — Pourquoi, ma bonne tante? dit le jeune Howard. Puis-je demander pourquoi vous faites une telle réponse? Ne serait-il pas bien à vous d'accepter ce qu'il est si bien à lord Clanricarde de vous offrir? N'est-ce pas noble et généreux, continua-t-il avec enthousiasme, de la part de ceux qui possèdent les richesses et le pouvoir, d'en faire un aussi bon usage? Je ne veux pas dire qu'il soit généreux et noble à lord Clanricarde de louer mon essai, dit-il en se reprenant, mais ce qu'il dit de vous, ma tante, dans sa lettre, est vraiment beau; et vous m'avez souvent dit que vous n'aimiez pas cette sorte d'orgueil qui ne veut avoir d'obligations à personne.

— Aussi n'est-ce point cette sorte d'orgueil qui me fait agir en ce moment. Mais tu ne connais pas assez le monde pour sentir la nature de cette obligation; tu ne t'aperçois pas que tu serais peut-être un jour sommé, probablement par un sentiment d'honneur et de gratitude, de répondre à cette obligation pour moi-même.

—Et j'y répondrais avec chaleur, dit Howard; mais comment en aurais-je le pouvoir? Je le voudrais de tout mon cœur.

— Mais non pas peut-être de la manière qu'on attendrait de toi, répliqua sa tante. A tout événement, je me croirais inexcusable, si je t'engageais tacitement, aussi jeune que tu es, à quelque parti, ou à la suite de quelque chef de parti. Lorsque tu entreras dans la vie politique, si tu fais choix de cette carrière, tu voudras sans doute avoir une parfaite liberté d'agir, comme ton jugement impartial et ton intégrité te le conseilleront, n'est-ce pas?

— Certainement, dit Howard.

— Eh bien ! reprit la tante en souriant, ferme ma lettre et conserve ton *jugement impartial*. Tu comprendras mieux tout cela dans quelques années.

La lettre fut en conséquence cachetée et mise à la poste.

Le jour que le jeune Holloway s'imaginait devoir être si complètement heureux pour lui, — ce jour, dans la matinée duquel lord Rawson avait promis de venir le prendre avec son tilbury, et de l'emmener à Maryborough, était enfin arrivé. Holloway, au comble de la joie, se disposait à monter en voiture, lorsqu'il sentit son habit tiré par quelqu'un qui avait quelques mots à lui dire. C'était le conducteur qui était dans le plus grand embarras pour le paquet perdu dont Holloway avait promis de lui rembourser ponctuellement la valeur. Mais à présent que son excursion à Maryborough était assurée, Holloway se souciait peu des embarras du pauvre conducteur; quoiqu'il eût dans la poche le prix des billets de loterie qu'il avait placés, il résolut de garder cet argent pour ses menus-plaisirs durant les vacances de Pâques. — Attendez mon retour, lui dit-il; je ne puis absolument vous parler à présent; vous voyez que je ne puis pas faire attendre lord Rawson. Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt? Et puis je ne suis pas du tout convaincu qu'il y ait eu un paquet d'égaré?

— Je vous ferai voir le registre, monsieur; le paquet était enregistré, reprit le conducteur vivement.

— C'est bien, c'est bien; je n'ai pas le temps de voir vos registres. Je suis à vous dans un instant,

cria-t-il à lord Rawson, qui était impatient de partir. Mais le conducteur tint bon : — Je suis fâché d'en venir là, monsieur, dit-il ; mais si vous cessez d'être honnête, tout monsieur et riche que vous êtes, avec un pauvre homme comme moi qui n'ai que ma place pour vivre, vous ne trouverez pas mauvais si je prends le plus court chemin pour me faire rendre justice. J'irai la demander à M. Brown, votre directeur, si vous m'y obligez par vos refus.

— Je vous reverrai demain matin, dit le jeune homme tout alarmé de cette menace ; nous revenons demain à la ville.

— Demain sera trop tard : je perdrai ma place et mon pain aujourd'hui même. Je sais ce que c'est que les demain des jeunes messieurs.

Lord Rawson fit retentir une volée de juremens pour appeler son compagnon. Au même instant, M. Russell, Charles Howard et le petit créole passaient dans la rue, pour se rendre à Westminster. Holloway arrêta Charles qui marchait le dernier.— Pour l'amour de Dieu, lui dit-il à l'oreille, satisfais pour moi ce damné conducteur. Je sais que tu es en fonds, ton libraire me l'a dit ; compte-lui cinq guinées pour moi, je te les rendrai demain, tu seras un bon enfant. Lord Rawson m'attend, adieu.

— Arrête, arrête, dit Howard qui ne se laissait point mettre dans l'embarras par un moment de faiblesse, ou par défaut de présence d'esprit. Je ne veux pas me mêler de cette affaire ; j'ai un autre emploi de mon argent : je ne puis payer cinq guinées pour toi, Holloway.

— Eh bien ! qu'il aille au diable ! s'écria Holloway avec un brutal emportement. A ces mots il échappa des mains du conducteur, serra la main de son gou-

verneur, M. Careless, qui parlait à lord Rawson du vernis brillant de son gig, s'élança d'un bond dans la voiture et fut distrait en un instant de toute refléxion fâcheuse par le rapide mouvement des roues qui l'emportaient avec son ami.

Le pauvre conducteur supplia Howard de rester un instant pour l'entendre. Il lui expliqua toute l'affaire et se reprocha amèrement sa propre folie. — Je croyais pouvoir compter, dit-il, sur l'honneur des fils de famille, et je m'imaginais qu'ils ne trouveraient pas au-dessous d'eux de payer loyalement leurs folies, s'il leur plaît d'en faire. Mais faire des folies et tromper un pauvre homme comme moi, sont deux choses bien différentes. Et par-dessus le marché il a manqué tuer une pauvre mulâtresse en faisant verser la diligence, et voilà tous ses hauts faits.

— Cette femme va très-bien; elle est tout-à-fait hors de danger à présent, interrompit Howard; vous n'avez pas besoin d'en parler.

— Oui, mais mon argent, je puis en parler du moins, dit le conducteur. Ici Howard observa que Careless se tenait à la porte dans une attitude nonchalante et qu'il pouvait entendre la conversation. Pour ne pas exciter son attention par des chuchotemens mystérieux, Howard se sépara du conducteur, mais en vain; celui-ci le suivit : — J'irai l'accuser, dit-il, je le dois, pour ma propre défense.

— Attendez jusqu'à demain matin, reprit Howard; peut-être vous paiera-t-il.

— Eh bien! dit le conducteur, qui était un bonhomme au fond; je n'aime pas à faire tort aux jeunes gens; j'attendrai jusqu'à demain, mais pas un jour de plus, monsieur, quand vous viendriez m'en supplier à genoux.

M. Careless, dont la curiosité avait été vivement excitée par ces derniers mots, appela le conducteur, dès qu'Howard ne put l'entendre, et tâcha, par diverses questions, de lui arracher son secret. Les mots de *diligence versée*, de *mulâtresse*, et cette phrase prononcée à haute voix par le conducteur irrité, que « les jeunes gens ne devraient pas trouver au-dessous d'eux de payer loyalement leurs folies, » avaient frappé l'oreille de M. Careless, avant qu'Howard se fût aperçu que celui-ci les écoutait. Il ne put toutefois savoir rien de plus du conducteur, qui sentait son honneur engagé après avoir promis à Howard qu'il attendrait jusqu'au lendemain matin. La curiosité du gouverneur s'accrut encore par les obstacles; mais il se contenta pour le moment de la prétendue découverte d'une bonne équipée de l'irréprochable Charles Howard; il ne lui vint pas même à l'idée de soupçonner son élève. L'altercation d'Holloway et du conducteur avait cessé au moment même où M. Careless avait paru sur la porte, et l'attention de celui-ci avait été tellement absorbée par le brillant vernis du gig de lord Rawson, que son élève eût pu chuchoter long-temps encore sans exciter sa vigilance. M. Careless se confirma de plus en plus dans sa méprise, en se rappelant la mulâtresse qu'il avait vue chez le jardinier : il savait qu'elle avait été blessée dans la chute d'une diligence, et il avait observé qu'Howard lui témoignait un vif intérêt. Tout cela, joint à ce qu'il avait pu saisir *d'une folie* de jeune homme et des menaces du cocher, contribua à lui faire prendre le change, et il se réjouit à l'idée d'impliquer dans cette affaire M. Russell qu'il détestait.

Après avoir quitté son élève, M. Careless se rendit chez l'alderman Holloway, où il avait toujours son couvert

mis. Le gouverneur de son fils avait su plaire à mistriss Holloway autant par son amour de bavardage que par ses talens musicaux : c'était lui qui la fournissait d'anecdotes et de nouvelles. Dans cette occasion, il pensa que son histoire, toute imparfaite qu'elle fût, serait on ne peut mieux accueillie, parce qu'elle concernait Howard. Depuis l'affaire de la médaille, mistriss Holloway avait pris en haine le jeune homme qu'elle regardait comme l'ennemi personnel de son Auguste. Elle n'eut pas plus tôt appris la fausse nouvelle de M. Careless, que, sans plus d'information, elle la considéra comme un fait authentique. Dans son impatience de répéter l'anecdote à mistriss Howard, elle lui écrivit à l'instant un billet pour lui demander la permission d'aller prendre le thé avec elle le soir même. La lettre se terminait par un million d'excuses de n'être pas allée chez mistriss Howard depuis le retour de Margate.

A son arrivée chez cette dame, mistriss Holloway y trouva la femme du docteur Brown, le directeur de Westminster. — Ma foi! la rencontre est originale, dit-elle tout bas à M. Careless, en l'attirant près d'une fenêtre éloignée pour babiller tout à son aise. On me traitera sans doute de *rapporteuse* à Westminster; mais je n'en dirai pas moins mon histoire. Je me tairais sur les fautes de tout autre enfant; mais Howard est un tel saint! je hais les saints. — Un coup frappé à la porte interrompit mistriss Holloway. — Oh! le voici qui monte! continua-t-elle, après avoir regardé par la fenêtre : il vient de faire sa promenade philosophique du soir; son M. Russell est avec lui, et la mulâtresse aussi, Dieu me pardonne! A nous maintenant!

Howard, en entrant au salon, vint près de sa tante et lui dit : — Cuba est là, ma tante; elle s'est bien

fatiguée en marchant; elle est allée se reposer dans le parloir en face.

— Elle ne boite presque plus, dit le petit Olivier qui suivait Charles. Je lui ai demandé quelle hauteur pouvait avoir la diligence du haut de laquelle elle était..... Un coup d'œil d'Howard interrompit Olivier : quoiqu'il n'en comprît pas toute la signification, il vit bien que c'était une injonction de se taire. Charles avait peur de trahir le secret d'Holloway devant son gouverneur ou sa mère.

Mistriss Howard ayant envoyé son neveu dire quelque chose à Cuba, mistriss Holloway saisit cette occasion pour commencer les hostilités. — Puis-je me permettre de vous faire une question ? dit-elle : car je m'aperçois que le jeune Charles a quelque secret à me cacher, avec de bonnes raisons pour cela sans doute? puis-je, uniquement pour me satisfaire l'esprit, vous demander si votre Cuba, ainsi que son nom le fait présumer, n'est pas une mulâtresse?

— Oui, madame, une mulâtresse, répondit froidement mistriss Howard, un peu surprise du ton et de la forme de cette question.

— Elle est boiteuse, monsieur, à ce que vous avez dit, ce me semble? ajouta la curieuse dame en s'adressant au petit Olivier.

— Oui, madame, elle boite un peu, mais elle sera bientôt tout-à-fait bien.

— Oh! sans doute alors c'est par accident et non de naissance qu'elle boite?

— Par accident, oui, madame.

— Ah! par accident; une chute... une chute du haut d'une voiture.... d'une diligence peut-être? continua mistriss Holloway, en adressant un sourire d'intelligence à M. Careless. Vous me prenez pour une

magicienne, mon jeune ami, je le vois à votre étonnement, mais un petit oiseau m'a conté toute l'histoire et je m'aperçois que mistriss Howard sait garder un secret aussi bien que moi. — Mistriss Howard demanda une explication. — Oh! vous le savez mieux que moi, continua mistriss Holloway; mais nous sommes hors du collége, et je puis bien sans danger parler de cette petite aventure, même en présence de la femme du docteur, qui, j'en suis sûre, n'en dira rien à son mari.

— En vérité, madame, dit mistriss Howard, vous m'intriguez un peu; je désire que vous vous expliquiez davantage: je ne sais vraiment ce qu'il faudrait cacher au docteur.

— Vous ne le savez pas? Eh bien! alors il faut convenir que votre neveu ne s'est pas montré trop maladroit en vous tenant dans l'ignorance à ce sujet. N'est-ce pas, M. Careless?

— J'ai toujours reconnu ce jeune homme comme très-habile, madame, répondit M. Careless, avec une emphase ironique.

Mistriss Howard sentit la rougeur lui monter au visage, et d'une voix où l'indignation se mêlait à l'anxiété elle supplia M. Careless et mistriss Howard de s'expliquer plus clairement. — Je hais les mystères, dit-elle. — Mistriss Holloway feignit de s'y refuser, en disant que c'était un point délicat, et en insinuant que la connaissance de cette aventure pourrait diminuer sa confiance et son estime pour un être qui lui était bien cher.

— Voulez-vous dire Howard, madame? s'écria le petit Olivier. Oh! parlez, parlez! Il est impossible que Charles Howard ait fait rien de mal.

— Allez le chercher, mon ami, dit mistriss Howard

en se remettant ; je veux qu'il soit présent. Je hais les mystères.

— Mais, ma chère mistriss Howard, vous ne réfléchissez pas que vous allez mettre votre neveu dans un embarras cruel. L'histoire ira infailliblement de mistriss Brown à son mari. Vous êtes trop vive, et vous ne songez pas aux conséquences de votre vivacité.

— Charles, dit mistriss Howard à son neveu qui entrait, depuis l'âge de cinq ans je ne t'ai pas entendu dire un mensonge ; je serais donc absurde autant qu'injuste si je doutais de ta véracité. Dis-moi, t'es-tu mis dans quelque embarras secret ? J'aimerais mieux l'apprendre de toi-même que de tout autre. N'y a-t-il pas, au sujet d'une diligence versée, un mystère que tu connais et que tu m'as caché ?

— Oui, ma tante, répliqua Howard d'une voix assurée ; mais lorsque je vous aurai dit que ce mystère ne me concerne en rien, je suis certain que vous me croirez, ma chère tante, et que vous ne m'en demanderez pas davantage.

— Pas un mot de plus, dit sa tante avec un sourire qui exprimait une confiance entière et que M. Russell semblait partager, à l'extrême surprise de M. Careless.

— C'est très-satisfaisant en effet, dit le nonchalant gouverneur, en se penchant en arrière sur sa chaise, je n'ai jamais entendu rien qui me satisfît mieux l'esprit.

— Tout-à-fait satisfaisant, sur ma parole, répéta mistriss Holloway. Mais ni regards, ni sourires d'intelligence ne purent troubler la sécurité de mistriss Howard, ni déconcerter l'attitude simple et ferme de son neveu. Mistriss Holloway, intérieurement dévorée par sa curiosité, fut cependant réduite au silence. Cette contrainte lui devint bientôt insupportable et lui fit abréger sa visite, qui se termina aussi poliment que possible.

En traversant le vestibule pour regagner sa voiture, cette dame entrevit la mulâtresse qui entrait au parloir. Résolue à tout prix de satisfaire sa curiosité, mistriss Holloway appela Cuba et commença par lui adresser des questions polies sur sa santé; elle lui parla de son accident, et au moyen d'un adroit interrogatoire, elle finit par en tirer la vérité tout entière. La gratitude avec laquelle la pauvre femme parla de l'humanité d'Howard ne parut pas le moins du monde plaisante à M. Careless.

— Ce n'est donc pas lui qui a versé la diligence? dit mistriss Holloway.

— Oh! non madame, reprit vivement la bonne Cuba, et elle se mit aussitôt à faire de son mieux le portrait du jeune homme qui était monté sur le siége de la diligence : elle ne l'avait vu qu'à la clarté de la lune et peu après à la lueur d'une lanterne; mais elle se rappelait si bien sa figure et en fit un portrait si ressemblant, que M. Careless en reconnut à l'instant l'original et que mistriss Holloway dit à l'oreille du gouverneur : — Serait-ce Auguste?

— M. Holloway! impossible! Mais la femme l'interrompit aussitôt en disant qu'elle se rappelait bien avoir entendu le conducteur appeler ainsi le jeune homme de la diligence. La mère et le gouverneur furent également attérés par cette découverte. Mistriss Holloway se jeta dans sa voiture; et M. Careless lui représenta en route qu'il serait à jamais perdu dans l'esprit de l'alderman, si cette affaire venait à sa connaissance; que ce n'était au fond qu'une pure étourderie d'écolier; mais que l'alderman ne prendrait peut-être pas la chose ainsi et ferait éprouver les effets de son mécontentement à son fils. La folle mère, par une bonté mal entendue, promit à la fin de se taire; mais

avant de se coucher l'alderman avait tout appris. Le laquais qui était monté derrière la voiture de sa maîtresse se trouvait à la porte lorsque mistriss Howard interrogeait Cuba, et avait entendu tout ce qui s'était dit. Ce laquais était dans l'habitude de raconter à son maître, lorsqu'il l'aidait à se déshabiller le soir, toutes les nouvelles qu'il avait recueillies dans le jour. Or, M. Careless n'était point dans les bonnes grâces de cet homme, parce que toutes les fois qu'il venait à la maison il donnait un surcroît de peine et d'embarras aux domestiques, trop indolent qu'il était pour rien faire lui-même, et trop pauvre ou trop peu généreux pour les indemniser de leurs soins officieux par les petites récompenses d'usage. Ce laquais ne fut donc pas fâché d'avoir l'occasion de nuire à M. Careless. L'alderman apprit tout, sous la promesse de tenir secret le nom de la personne qui l'instruisait de ces détails, et il résolut d'éclaircir entièrement l'affaire dès le lendemain, en allant voir son fils à Westminster.

Pendant que tout ceci se passait chez l'alderman, le docteur Brown était revenu chez mistriss Howard pour prendre sa femme. Il avait été invité à passer la soirée dans une assemblée brillante; mais comme il préférait aux plaisirs du jeu ceux d'une agréable et paisible conversation, il s'était esquivé dans la foule pour passer une demi-heure avec mistriss Howard et M. Russell. Le docteur avait des connaissances variées en littérature; capable d'apprécier les autres, il n'était pas insensible au plaisir de se voir lui-même justement apprécié. Une demi-heure s'écoule vite quand la conversation est agréable. Le docteur entama une discussion sur la distinction faite récemment par les métaphysiciens entre l'imagination et la fantaisie; de là il fut conduit à quelques remarques critiques sur la

belle ode à la fantaisie de Warton, puis à l'interminable débat sur le génie naturel, lequel impliquait la question du caractère et des dispositions héréditaires, que le docteur soutint avec chaleur, pendant que mistriss Howard lui opposait doucement ses doutes et ses objections.

Ils furent interrompus tout-à-coup au milieu de la discussion par un profond gémissement. Ils se regardèrent les uns les autres pour savoir d'où venait cette plainte : c'était du jeune créole. Il était assis, devant une petite table, dans le coin le plus éloigné du salon, tellement absorbé dans la lecture d'un grand livre, qu'il ne voyait rien autre chose. Une chandelle, qui réclamait en vain le service des mouchettes, prolongeait devant lui un noir et menaçant lumignon, tandis que son bras gauche tenait embrassé un vase de porcelaine aux larges flancs, contre lequel il appuyait sa tête. D'un commun accord il se fit un silence général pour considérer ce tableau curieux. Mistriss Howard s'approcha doucement derrière la chaise de l'enfant pour voir ce qu'il lisait. C'était le récit de l'exécution de deux nègres rebelles, raconté dans le deuxième volume de l'*Histoire des Indes occidentales* d'Edwards. Pour éprouver si elle interromprait la profonde attention du lecteur, mistriss Howard s'appuya sur lui et moucha sa chandelle ; mais la lumière, qui jaillit avec éclat, fut perdue pour lui : il ne s'aperçut même pas du service qu'on lui rendait. Le docteur Brown mit la main sur le vase et le poussa hors de son étreinte :

— Laisse-moi donc, je veux finir cette histoire, dit le petit Olivier, en ressaisissant le vase, les yeux toujours fixés sur son livre. Le docteur poussa le vase de nouveau, et l'enfant impatienté répondit par un coup de coude ; puis, apercevant la main large et puis-

sante qui tenait la porcelaine, il leva les yeux tout surpris et reconnut le visage du docteur.

Le beau vase de porcelaine qu'Olivier tenait si fortement embrassé était bien précieux pour lui. Son oncle lui en avait envoyé deux semblables pleins de confitures des Indes. Il en avait partagé un avec ses camarades, et il destinait l'autre à mistriss Howard qu'il savait aimer beaucoup les confitures d'Amérique. Elle accepta le petit cadeau d'Olivier : les enfans ont quelquefois autant de plaisir à donner qu'à manger des confitures, et mistriss Howard comprenait trop bien l'art de l'éducation, pour refuser aux sentimens généreux des enfans leur naturel et nécessaire exercice même dans les plus petites choses.—Sont-ce là toutes les confitures qui vous restent, mon cher Olivier ? lui dit-elle.

—Oui, madame, c'est là tout.

—Eh bien ! docteur Brown, Rousseau n'avait-il pas tort, lorsqu'il assurait qu'un enfant ne cède jamais *sa dernière bouchée* de quelque chose de bon ?

—De quelque chose de bon ! répéta le docteur ; lorsque j'aurai goûté ces confitures, je serai meilleur juge de la question.

—Vous les allez goûter à la minute même, dit mistriss Howard ; et aussitôt elle sonna pour une assiette, pendant que le docteur, au grand amusement d'Olivier, affectait une impatience comique, et que mistriss Howard se hâtait de découvrir le pot de confitures. Elle enleva lestement plusieurs couvertures l'une après l'autre, et ôta à la fin le dernier papier transparent : le docteur y jeta un avide regard, mais hélas ! au lieu de confitures il ne paraissait que du papier. Mistriss Howard tira tous les chiffons l'un après l'autre : le vase en était plein jusqu'au fond. Olivier resta immobile dans un silencieux étonnement.

— L'intérieur du pot est tout-à-fait net! dit Howard.

— Mais le dernier papier qui était posé sur les confitures mêmes en garde encore des traces, fit observer le docteur Brown.

— Il y a eu des confitures dans ce vase tout récemment, car il y sent encore fortement, dit mistriss Howard.

Parmi les morceaux de papier chiffonné qui avaient été tirés du vase, le docteur Brown en aperçut un qui était écrit et qu'il examina de plus près : — Oh! oh! dit-il, qu'est ceci? Qu'est-ce que c'est que cette loterie? « Billets, prix une demi-guinée — lots — une montre d'or — une montre d'argent — un porte-cure-dents ciselé — des boucles de souliers — idem de jarretières. » Qu'est-ce que c'est que tout cela? « Le tirage aura lieu le 10 avril présent mois — les lots gagnés seront remis au collége de Westminster par Aaron Carat, joaillier. » Hé, jeunes gens, continua le docteur en s'adressant à Charles et à Olivier, ne sauriez-vous pas quelque chose de cette loterie?

— Je n'y ai aucun intérêt, monsieur, je vous assure, dit Howard.

— Ni moi, grâce à la bonté.... je veux dire grâce à toi, Charles, s'écria Olivier; car c'est toi qui m'as détourné d'y mettre. Que je suis heureux d'avoir suivi ton avis!

— Ce n'est pas heureux, mais sage, que vous devriez dire, Olivier, reprit le docteur. Je dois éclaircir cette affaire. Il faut que je sache qui a introduit au collége les billets de M. Carat. Il n'y aura ni loterie ni jeu à Westminster, tant que j'aurai le pouvoir de m'y opposer. Demain matin, je m'enquerrai de tout cela, et nous apprendrons en même temps, mon petit ami, ce que sont devenues vos confitures.

— Oh ! ne vous en inquiétez pas, je vous prie, dit le bon petit Olivier ; ne parlez pas de mes confitures, monsieur, je n'y pense plus moi-même : je sais déjà, je devine qui les a prises ; vous n'avez donc pas besoin de vous en informer; ce n'est qu'une plaisanterie.

Le docteur Brown ne répliqua rien, mais il plia le papier dénonciateur, le mit dans sa poche et se retira quelques minutes après.

Le lendemain, l'arrivée d'Holloway à Westminster était attendue avec impatience par plusieurs personnes. Le conducteur était là en sentinelle pour lui demander son argent. M. Carat était impatient de régler ses comptes de la loterie : il avait apporté avec lui dans une petite boîte les lots gagnés, qu'il devait livrer après avoir reçu d'Holloway le montant des billets placés. Le docteur Brown attendait l'arrivée d'Auguste, parce qu'il avait résolu de réunir tous ses élèves afin d'éclaircir l'affaire de la loterie. Le petit Olivier enfin guettait aussi l'arrivée de son camarade, pour le prévenir de ce qui se passait, et l'assurer qu'il ne lui en voulait pas pour ses confitures.

Le gig de lord Rawson s'arrêta enfin devant le collége : Holloway aperçut en descendant le visage du conducteur, auquel il tourna le dos pour serrer la main d'Olivier. — Tu as l'air d'attendre mon arrivée? lui dit-il.

— C'est vrai, mais ce que j'ai à t'apprendre ne doit être dit devant qui que ce soit.

— Je suis à vous tout-à-l'heure, dit Holloway en échappant au conducteur. En traversant le parloir il entrevit M. Carat, et une foule d'enfans l'entourèrent en disant : — M. Carat est venu ! Il a les lots gagnés dans une boîte, mais il ne nous les fera voir que lorsque tu auras réglé avec lui.

Holloway appela le juif, mais le petit Olivier insista pour être entendu le premier. Il suivit donc le petit créole, et en apprit avec surprise et consternation l'histoire du papier trouvé dans le vase par le docteur Brown. — Je suis perdu ! s'écria-t-il ; sans doute le docteur sait toute la part que j'ai prise à la loterie ?

— Non, répliqua Olivier,

— Mais tu le savais pourtant. Ne vous-a-t-il pas questionnés, toi et Charles ?

— Oui, certes, mais lorque nous lui avons dit que nous n'y avions aucune part, il ne nous a plus rien demandé.

— Tu es réellement un bon et noble petit garçon de ne m'avoir point gardé rancune pour tous les mauvais tours que je t'ai joués. Celui-ci a mal tourné pour moi ; mais, avant d'aller plus loin, sache que tes confitures sont saines et sauves dans l'armoire de ma chambre : mon intention n'était pas de les garder, je ne voulais que te tourmenter un peu. Mais tu as bien ta revanche à présent !

— Ne parle pas de revanche, dit Olivier, car je n'ai jamais aimé à être mal avec personne ; et même lorsqu'un camarade me cherche querelle, je ne suis pas tout-à-fait sûr que j'aie raison, ce qui me rend triste ; et puis, d'un autre côté, je ne voudrais pas lui trouver tout-à-fait tort, et cela me rend triste encore. Après tout, se quereller avec des camarades ou leur jouer des tours sont des choses aussi désagréables l'une que l'autre. Lorsque tu t'es réconcilié avec les gens et que tu leur as serré la main, ne te sens-tu pas plus léger, Auguste, et plus disposé à gambader ? Donne-moi donc la main, si tu ne trouves pas au-dessous de toi de serrer la main d'un petit garçon comme moi ; et je ne pense plus aux confitures ni au temps passé où j'étais ton *fag*

— Voilà ma main, dit Holloway tout ému. J'ai regret de t'avoir tourmenté si souvent, et je ne le ferai plus à l'avenir. Mais que dois-je faire à présent? Où est Charles Howard? S'il ne peut m'aider, c'en est fait de moi. Je suis dans un embarras dont je ne sais comment me tirer. Je voudrais bien voir Howard.

— Je cours te le chercher. C'est bien la meilleure personne que j'aie jamais vue, pour moi du moins.

Holloway entra en matière sans préambule, aussitôt que Howard fut arrivé. — Charles, lui dit-il, tu sais cette maudite affaire de loterie? eh bien! tu n'en connais encore que la moitié. Voici Carat qui vient chercher l'argent de ses billets, et le damné conducteur ses cinq guinées, et je n'ai pas un penny au monde.

— Pas un penny! mais tu ne veux pas dire sans doute que tu n'as pas l'argent de M. Carat?

— Mon Dieu, si.

— Mais tu ne peux pas l'avoir dépensé depuis hier matin?

— Non, mais j'en ai perdu la moitié et prêté l'autre, et cette dernière moitié est aussi aventurée que la première, j'en ai peur.

— A qui as-tu donc prêté cet argent ? et comment l'as-tu perdu ?

— Je l'ai perdu au billard hier au soir, avec sir John O'Shannon; fou que j'étais de jouer, uniquement pour briller parmi les grands personnages de Maryborough ! Je suis surpris que mon père me laisse aller là! Pour moi, je n'y retournerai pas ces vacances, à moins que lord Rawson ne me fasse des excuses. Je puis monter sur mes grands chevaux tout comme lui. Mon père est bien plus riche que le sien : il lui a même prêté de grosses sommes d'argent, et c'est l'unique raison

pour laquelle il est si poli envers nous. Mais je lui dirai....

Ici Charles fit descendre Holloway de ses grands chevaux, en lui demandant ce qu'il allait faire avec M. Carat, qui attendait son argent.

— Quoi ! ne t'ai-je pas dit, continua Holloway, que j'ai prêté hier à lord Rawson tout l'argent que j'avais de reste, et que je n'ai pu le ravoir ce matin, quoique je lui aie fait part de mon embarras au sujet du conducteur ? As-tu rien vu de plus égoïste, de plus révoltant, de plus honteux ? Et puis faire de moi son jouet, comme il se l'est permis hier soir devant deux ou trois dandys ; ah ! c'est ce qui m'a blessé plus que tout le reste ! Il s'est livré tout le soir à de méchantes allusions aux fonctions d'alderman de mon père, et parce que j'osais différer d'opinion avec lui sur les oreilles du chien du capitaine Shouldham, lord Rawson ne m'a-t-il pas demandé avec insolence comment je pourrais me connaître en oreilles de chien, uniquement pour me rappeler que j'étais un écolier ? Non, je ne retournerai plus à Maryborough, à moins qu'il ne me demande excuse. Je ne veux pas être un ami dédaigné.... Mais que signifie de me mettre en colère à ce sujet ? Ce que je te demande, Howard, en ce moment, c'est de penser pour moi, car je suis dans une telle agitation, au milieu de toutes ces tuiles qui me tombent à la fois sur la tête, que je n'ai pas même la faculté de penser. Où trouver de l'argent pour le conducteur et pour M. Carat ? C'est quinze guinées qu'il leur faut ! Et le docteur Brown ? Et mon père qui va venir ce matin même ? Comment me tirer de là ? Il ne me pardonnera jamais, ou du moins il me donnera de l'argent Dieu sait quand, s'il vient à savoir tout cela. Que me conseilles-tu ?

Howard, fidèle à sa politique habituelle d'intégrité, conseilla à son camarade d'avouer tout à son père. Holloway se montra d'abord effrayé de la proposition, en insistant sur ce que cette méthode n'irait pas du tout à l'alderman, quoiqu'elle pût très-bien réussir auprès d'une femme comme mistriss Howard. A la fin pourtant vaincu, moitié par les argumens, moitié par les paroles persuasives de son nouveau conseiller, Holloway se résolut à une confession générale.

L'alderman était arrivé et commençait déjà à s'entretenir des progrès de son fils avec le docteur Brown, lorsque le jeune homme fit son apparition avec une physionomie où se peignaient son trouble et son embarras; l'aspect du docteur lui ôta la force de parler. Le docteur fixait son œil pénétrant sur le pâle coupable, qui s'arrêta court au milieu de la chambre en balbutiant : — Je venais pour parler, monsieur.... j'ai quelque chose à dire à mon père, s'il vous plaît, monsieur.

A l'extrême étonnement d'Holloway, la contenance et les manières du docteur changèrent soudain à ces mots; toute sa sévérité s'évanouit; et du son de voix le plus encourageant, il dit au fils abattu en le menant à son père : — Vous veniez parler à votre père, monsieur? Parlez-lui donc sans crainte, sans réserve : vous trouverez certainement dans un père votre ami le plus indulgent; je vous laisse tous les deux.

Cette ouverture fut également avantageuse pour le père et pour le fils. L'alderman Holloway, quoique sans instruction littéraire, n'était pas sans intelligence: son affection pour son fils lui fit promptement comprendre le bon sens des paroles du docteur. L'alderman ne se montra point surpris à l'histoire de la diligence versée : il la savait déjà par son laquais;

mais le tripotage de la loterie avec le juif, et surtout la perte et le prêt de tant d'argent à son ami lord Rawson, le frappèrent de quelque surprise : il sut maîtriser pourtant la violence de son caractère, et, après un silence contraint, il dit à son fils de faire venir M. Careless. — Au moins, s'écria-t-il d'une voix tonnante, j'ai le droit de me mettre en colère contre cette espèce de dilettante, cette poupée indolente, que j'ai payé si long-temps et si cher pour prendre soin de vous, c'est-à-dire pour ne rien faire. Que je voudrais le tenir avec sa flûte en ce moment! — Vous avez eu raison, continua-t-il d'un ton plus calme, de venir à moi comme un homme et de me dire la vérité; je dois vous avouer à présent que j'en savais déjà quelque chose. — Mais où est donc ce juif, ce Carat maudit? Où est ce conducteur qui a eu l'impertinence de vous emmener avec lui sur son siége? que je les traite comme ils le méritent! — Mais tout cela, c'est la faute de M. Careless, ou plutôt la mienne, pour avoir si mal choisi votre surveillant. Quant à lord Rawson, je ne puis vous blâmer sérieusement à son sujet; car c'est moi-même, je l'avoue, qui ai encouragé votre intimité. Je suis charmé que vous vous soyez querellé avec lui : toutefois faites-moi le plaisir de choisir d'autres amis, et le plus tôt possible. Vous avez bien fait de me dire tout cela : pour cette considération, pour celle-là seule, je vous tendrai la main afin de vous tirer de ce mauvais pas.

— Eh bien! j'en rends grâce alors à Charles Howard, s'écria Holloway; car c'est lui qui m'a conseillé de tout vous dire.

— Fais-le venir; que je le remercie : c'est un excellent jeune homme. Va le chercher.

Au même instant, le docteur Brown entra avec

Olivier. Lorsqu'Auguste revint auprès de son père avec Howard, il aperçut le conducteur qui se tenait en silence à côté de l'alderman; M. Carat, le juif, de l'autre côté, balbutiait une justification dans un jargon inintelligible, pendant que M. Brown examinait sur la table la boîte qui contenait les lots de la loterie. M. Careless était appuyé contre la cheminée dans l'attitude d'un Antinoüs au désespoir.

— Allons, mon petit ami, dit le docteur Brown à Olivier, puisque vous n'avez pas mis à la loterie, choisissez parmi ces objets celui qui vous plaira. Il vaut mieux se fier à la prudence qu'à la fortune. Vous voyez, M. Howard, je sais que je vous récompense en ce moment de la manière que vous aimez le mieux.

Il y avait un grand porte-curedents en or de forme ancienne, sur lequel Olivier jeta tout de suite son dévolu. Après l'avoir examiné avec soin, il en fit choix de préférence à toute autre chose. Aussitôt que le docteur le lui eut remis, Olivier, sans plus attendre, s'élança lestement hors de l'appartement, pendant que l'alderman, avec toute l'éloquence dont il était capable, exprimait sa gratitude à Howard pour le conseil qu'il avait donné à son fils. — Cultivez l'amitié de ce jeune homme, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à son fils : il n'a point de titres, mais je suis le premier à reconnaître qu'il vaut à lui seul vingt lords Rawson. C'est lui qui honorerait son titre, s'il en avait un, et c'est le plus bel éloge que je puisse faire d'un homme, quel qu'il soit, monsieur.

Le juif, pendant ce temps, était en proie aux plus vives alarmes; il tremblait que l'alderman ne le fît arrêter et jeter en prison à cause de sa loterie illégale. Il protestait de la pureté de ses intentions, en termes aussi éloquens que sa connaissance de l'anglais lui

permettait de le faire. Afin de prouver son désintéressement, il se mit à étaler les bijoux contenus dans sa boîte, en faisant le panégyrique de chaque objet. M. Brown l'interrompit en payant la bagatelle qu'il avait achetée pour le petit Olivier. — Maintenant, M. Carat, dit-il, veuillez rendre à qui de droit l'argent que vous avez reçu pour les billets de votre loterie *clandestine*.

Ce dernier mot, prononcé d'une voix menaçante, eut une influence soudaine sur le juif. La main qui contenait les guinées d'Holloway s'ouvrit comme par enchantement : il laissa tomber l'or sur la table ; mais il retint machinalement sa boîte dont il craignait la saisie, comme preuve de conviction. Puis, multipliant ses saluts à l'alderman, il se glissait déjà vers la porte, en demandant s'il pouvait s'en aller, lorsqu'elle s'ouvrit avec tant de force que le pauvre juif en fut presque renversé en arrière.

Le petit Olivier, tout hors d'haleine, se précipita dans la chambre, et dit quelques mots à l'oreille du docteur Brown et de l'alderman ; ce dernier répondit : — *Il* peut entrer ; et un grand et robuste officier de police fit aussitôt son apparition. — Voilà votre homme, monsieur, dit l'alderman en désignant le juif ; c'est M. Carat. L'officier de police produisit un mandat d'arrêt lancé contre le juif, comme suspecté d'avoir en sa possession certains bijoux de prix appartenant à mistriss Frances Howard.

Olivier se hâta d'expliquer ce mystère : — Sais-tu, Charles, comment tout cela s'est fait ? dit-il. Sais-tu que ta tante s'est rendue au bureau de police avec la mulâtresse et M. Russell ; elle a l'espoir ainsi que moi de retrouver tous ses bijoux, les bijoux de sa grand'mère, qu'elle avait laissés à la Jamaïque.

— Comment, comment? dit Howard.

— Dites-nous comment? s'écria-t-on de toutes parts. — Comment? dit Olivier; c'est le porte-curedents qui en est cause. Ce qui m'a fait choisir ce bijou parmi les autres, dès que je l'eus distingué, c'est qu'il me sembla que le dé de la mulâtresse — tu te rappelles, Howard, ce dé si curieux? — devait s'adapter exactement à son extrémité. J'ai couru à la maison avec M. Russell; nous avons essayé, et nous avons trouvé en effet que le dé s'y vissait aussi juste que possible; M. Russel remarqua en même temps que la couleur de l'or était aussi parfaitement identique. Tu sens la surprise de mistriss Howard à cette vue, son étonnement de voir en Angleterre son porte-curedents qu'elle avait laissé avec tous ses autres bijoux à la Jamaïque!

— C'est vrai, interrompit Howard, je me rappelle que ma tante nous dit, lorsque nous lui parlâmes du dé de Cuba, qu'elle l'avait donné à cette pauvre femme, étant toute petite, et qu'il faisait partie de quelque bijou. Continue.

— Où en étais-je donc? Ah! m'y voici. A la vue du porte-curedents, elle demanda où on l'avait trouvé, et je lui racontai toute l'histoire de la loterie. Elle se consulta alors avec M. Russell, et ils se rendirent ensemble avec Cuba au bureau de police. Vous savez le reste, et je voudrais bien savoir moi-même la fin de tout ceci.

— Et vous la saurez, mon brave garçon, dit l'alderman; nous assisterons ensemble à l'interrogatoire du juif. Vous y viendrez avec moi dans ma voiture.

— Ma foi, c'est aujourd'hui jour de congé et j'y veux aller aussi, s'écria le docteur, qui s'intéressait vivement à l'issue de cette aventure compliquée, et

il demanda une place dans la voiture de l'alderman. Howard et Holloway coururent prendre leurs chapeaux et attendirent avec impatience l'arrivée d'une voiture de place que l'officier de police avait envoyé chercher sur la demande de M. Carat.

Au milieu de tout ce tumulte, le pauvre conducteur, qui attendait avec une patience peu commune que l'alderman se rappelât enfin sa présence, s'avança timidement et demanda ses cinq guinées avant le départ de tout le monde. — J'ai déjà perdu ma place, dit-il, et le peu que je possède sera saisi aujourd'hui même, pour la valeur de ce malheureux paquet, monsieur.

L'alderman tira lentement sa bourse : il avait à peine compté les cinq guinées, lorsqu'un domestique entra pour dire à M. Brown qu'un matelot était là qui désirait parler tout de suite au conducteur sur un objet important. M. Brown, pensant que ce marin pouvait savoir quelque chose sur l'affaire en question, le fit introduire à l'instant même.

— Je demande un certain Gregory Jones, conducteur, s'il y a quelqu'un de ce nom parmi vous, messieurs, dit le matelot en montrant un paquet enveloppé de papier gris.

— C'est mon paquet ! s'écria le conducteur. Je suis Gregory Jones. Dieu vous bénisse, brave homme ! où l'avez-vous trouvé ? Donnez-le-moi bien vite !

Le marin dit qu'il l'avait trouvé dans un fossé sur la route de Bath, un peu en-deçà de la première barrière ; qu'il s'était informé à ce sujet chez le garde, et qu'il avait appris là que la diligence avait versé quelques jours auparavant, et qu'il y avait été perdu un paquet pour lequel le conducteur se trouvait dans un grand embarras ; qu'il s'était rendu tout de suite

à l'auberge de la ville voisine où s'arrêtait la diligence ; qu'il avait suivi le conducteur de relais en relais, et qu'il était heureux de l'avoir enfin rencontré.

— Merci, de tout mon cœur, dit le cocher, pour toute la peine que vous avez prise; recevez cette couronne que j'avais promise pour récompense, avec mes remercîmens par-dessus le marché !

— Non, non, dit l'honnête marin en repoussant la main du conducteur ; je ne veux rien recevoir d'un pauvre diable comme moi; remettez votre argent dans votre poche. Je sais déjà que ce paquet vous a fait perdre votre place. On disait à la maison du garde que vous aviez perdu votre place, par suite de votre complaisance pour un jeune monsieur. Gardez votre argent.

Le jeune Howard, frappé du bon cœur et de la probité du marin, proposa une collecte à son profit et commença par y mettre lui-même une demi-guinée.

Tous les écoliers qui venaient de recevoir une demi-guinée en remboursement de leur billet de loterie étaient présens, et s'empressèrent de suivre l'exemple de leur camarade. Holloway seul n'avait pas d'argent à donner. Le marin reçut la somme des mains d'Howard avec un simple mouvement de tête en manière de remercîment. — Je ne suis pas un grand parleur, dit-il, mais je suis reconnaissant ; et vous, monsieur, qui avez donné l'exemple aux autres, j'aurai, j'espère, avant que de mourir, le bonheur de vous retrouver sur terre ou sur mer, plaise à Dieu.

La voiture demandée par M. Carat était alors à la porte, et chacun se hâta de sortir. — Où mettent-ils donc le cap si vite ? dit le marin au conducteur. Celui-ci lui apprit alors tout ce qu'il savait de l'histoire. — Eh bien ! je fais voile avec eux, reprit le matelot.

Je serai bien aise de voir ce corsaire de juif devant la cour martiale : j'ai été trompé moi-même une fois par un forban de cette nation. — Et il suivit la foule des curieux.

La première chose qu'apprit Howard en arrivant, fut que les bijoux trouvés chez le juif répondaient précisément à la description qu'en avait donnée sa tante. Le joaillier était plongé dans la plus grande consternation. Comme les bijoux étaient reconnus, il déclara, dans son interrogatoire, qu'il les tenait d'un capitaine de navire ; qu'il en avait payé toute la valeur, et qu'il en ignorait l'origine frauduleuse, lorsqu'il les avait achetés. — Cette défense paraissait évidemment évasive : le magistrat qui l'interrogeait informa donc M. Carat qu'il allait le consigner dans la prison de Newgate pour objets volés, jusqu'à ce qu'il eût fait connaître la personne de laquelle il avait acheté ces bijoux. A cette menace, le juif atterré, quoiqu'il eût déjà déclaré qu'il ne connaissait nullement le capitaine, dit alors qu'il logeait chez lui.

— Ah ! je me rappelle, s'écria Holloway, que, le jour où lord Rawson et moi nous entrâmes chez vous, vous étiez à régler des comptes avec un capitaine qui devait quitter l'Angleterre dans quelques jours. Il est heureux qu'il ne soit pas encore parti.

Un officier de police fut aussitôt dépêché à la recherche du capitaine ; mais on craignait beaucoup qu'il ne se fût évadé à la première alarme causée par la saisie des bijoux chez le juif. Heureusement il n'avait pu s'enfuir, parce que deux agens avaient été mis prudemment en sentinelle à la porte de l'honnête Carat. L'officier trouva le capitaine dans sa chambre à coucher, fouillant à la hâte un porte-manteau pour y prendre des papiers qu'il se disposait à jeter dans le

feu. Ses papiers furent saisis et sa personne amenée devant le magistrat.

L'alderman reconnut tout de suite le capitaine, malgré son changement de costume et de perruque, pour celui qui était venu chez lui, plusieurs mois auparavant, avec une lamentable et plausible histoire de ses malheurs et de la perte de son navire. Il lui avait dit que son maître d'équipage et lui s'étaient querellés dans la traversée; que le maître connaissait la précieuse cargaison du navire, et qu'en arrivant en vue de terre l'équipage s'était révolté; le maître l'avait saisi, jeté dans une barque et fait mettre à terre malgré lui.

La découverte des bijoux chez le juif renversait toute l'histoire du capitaine : les coquins insèrent presque toujours dans leur récit, pour le rendre plus vraisemblable, quelque circonstance qui finit par les convaincre de mensonge. Le capitaine, n'ayant plus d'autre ressource, dans la crainte de la prison et d'une condamnation certaine aux prochaines assises, se mit à la merci de mistriss Howard. Il avoua que tout ce qu'il avait dit était faux; que son équipage et lui avaient agi de concert; que la révolte avait été convenue entre eux; qu'il avait reçu les bijoux pour sa part immédiate du butin, après avoir été mis à terre, et que le maître avait fait voile vers les États-Unis pour y vendre la cargaison. D'après leurs conventions, le capitaine devait avoir aussi une part dans le produit de cette vente, mais le maître l'avait trompé; il n'en avait pas entendu parler, ainsi qu'il était prêt à en faire le serment, depuis qu'il avait débarqué, et ne savait ce qu'était devenue la cargaison.

— Au large, ami! s'il vous plaît, s'écria l'honnête matelot présent, en s'aidant de ses deux coudes pour

se faire un passage entre l'alderman et son plus proche voisin, et se placer au milieu du cercle. Je connais cette affaire, milord, ou plaise à Votre Honneur, ce qui est la même chose, mieux que personne ici présent; et je m'en réjouis, madame, continua-t-il, en s'ôtant une énorme chique de la bouche et en s'adressant à mistriss Howard. Puis se tournant vers le capitaine: — N'était-ce pas *l'Aimable Peggy?* ne répondez pas, c'est inutile. Votre maître n'était-il pas un certain John Matthews? Et sa grande voile n'avait-elle pas une large pièce du côté de tribord? Capitaine, votre figure dit la vérité, en dépit de votre bouche.

Le capitaine devint pâle et tremblant. Le matelot lui tourna brusquement le dos: — Madame, continua-t-il, quoique j'y doive perdre beaucoup, peu importe. *L'Aimable Peggy* et son chargement sont sains et saufs à Plymouth, en ce moment, et nous tenons le maître en prison, le coquin qu'il est. Nous avons pris son navire, parce qu'il était sous pavillon français, et c'était une belle prise, ma foi! Mais puisque sa cargaison appartient à un sujet britannique, adieu notre argent. Ce Matthews me fit l'effet d'un coquin à la première vue, et je trouvai quelque chose d'étrange dans l'arrière de son navire dès que nous l'eûmes pris. Les forbans en avaient recouvert le nom d'une couche de peinture, mais quoique je ne sois pas un savant de l'Amirauté, je n'ai pas eu de peine à épeler au travers le nom de *l'Aimable Peggy*. Nous tenons le maître à fond de cale dans le port de Plymouth; je vous aurai votre connaissement dans un moment, madame; et malgré la perte que j'y fais, je m'en réjouis de tout mon cœur pour vous, madame, ou plutôt pour vous, mon maître, dit-il, en faisant un signe à Howard, car cette belle dame est sans doute votre

parente, et nous sommes quittes. Dieu vous bénisse tous les deux! Je disais bien que je vous retrouverais, mon maître, avant de mourir, et mon souhait s'est accompli, grâce à Dieu.

L'alderman Holloway qui avait l'habitude des affaires ne s'amusa point à faire des complimens à mistriss Howard avant d'avoir examiné avec soin tous les papiers du capitaine. Le connaissement, qui avait été envoyé de la Jamaïque avec *l'Aimable Peggy*, se trouvait parmi ces papiers; c'était une liste exacte, se rapportant parfaitement avec celle que l'agent de mistriss Howard lui avait envoyée par le service des dépêches, des marchandises consignées sur *l'Aimable Peggy*, après la vente de la plantation. Après avoir exactement compté les tonneaux de rhum et les boucauts de sucre, l'alderman se tourna vers mistriss Howard avec une expression de satisfaction mercantile, en lui déclarant qu'elle était actuellement aussi riche qu'elle l'avait été et qu'elle pouvait jamais désirer de l'être.

— Mon cher Olivier, s'écria Howard, c'est à toi que nous devons tout cela : c'est toi qui as découvert.....

— Non, non, reprit vivement le petit créole, tout ce que j'ai fait est arrivé par hasard; mais toi, ce que tu as fait, ce n'est pas par hasard : d'abord tu m'as appris à t'aimer, en me faisant voir que je n'étais pas un âne, et en me délivrant.....

— D'un *tyran*, allais-tu dire, interrompit Auguste en rougissant, et tu n'aurais dit que la vérité. J'ai toujours pensé, Howard, que tu étais un brave garçon d'avoir pris sa défense, je l'avoue. Mais toi, Olivier, je croyais que tu m'avais pardonné mes anciens torts.

— Pardonné! oh oui, sans doute, répondit Olivier; je ne pensais pas à moi, ni à toi non plus, je t'assure, mais seulement au bon cœur de Charles. Et puis, continua-t-il, ne s'est-il pas montré aussi bon pour la mulâtresse que pour moi? n'est-ce pas, Cuba?

— Oh! oui, répliqua la pauvre femme; puis elle ajouta dans son jargon, en regardant mistriss Howard: — *Massa* avoir aussi bon cœur que maîtresse.

— Et sa tête est aussi bonne que son cœur, ce qui est encore mieux, continua Olivier avec enthousiasme. Vous savez, M. Russell, comme il a travaillé assidument à cette traduction, pour aider la pauvre Cuba, et pour payer le papier de sa chambre et le maçon qui a réparé sa cheminée. Eh bien! tout cela s'est-il donc fait par hasard, quoique ce soit bien par hasard que j'ai observé le dé si curieux de Cuba?

— Il y a des personnes, interrompit M. Russell, qui n'observent rien par hasard. Nous ne vous permettrons pas, Olivier, d'appeler hasard votre esprit d'observation habituel, votre capacité peu ordinaire....

— Ma capacité! répéta l'enfant avec une expression de surprise réelle; mais vous savez que j'apprends par cœur plus difficilement qu'aucun de mes camarades!

— Vous n'en avez pas moins une capacité remarquable, dit le docteur Brown : on peut apprendre beaucoup de choses sans livres, beaucoup plus encore avec des livres; mais consolez-vous, mon ami, ces dernières choses, vous n'avez pas besoin de les savoir par cœur.

— Eh bien! je m'en réjouis sincèrement, reprit Olivier..... Mais vous m'avez fait oublier ce que je voulais dire..... Ah! c'était encore sur le hasard. Ce n'est pas le hasard encore, mais bien le bon sens d'Ho-

ward qui m'a persuadé de ne pas mettre à la loterie, et c'est ce qui a été cause que M. Brown m'a donné le choix des bijoux du juif. Et le marin qui a trouvé le paquet perdu, n'est-ce pas la générosité d'Howard qui l'a engagé à nous suivre, qui l'a intéressé à nous et qui l'a fait assister à l'interrogatoire de M. Carat? N'est-il pas vrai, matelot?

Aussitôt que le marin eut entendu l'interpellation d'Olivier : — Ma foi, mon maître, dit-il naïvement, il y avait bien peut-être un brin de curiosité dans ce qui m'a poussé vers ces parages. Mais mettez ce que vous voudrez ; j'aime tout de même à donner un coup de main à la barre du gouvernail, lorsqu'il le faut et que je me trouve là.

Olivier se montra un peu désappointé en n'obtenant pas précisément la réponse qu'il désirait, mais le docteur Brown vint à son aide, en disant à la satisfaction générale : — C'est bien, Olivier, nous sommes tous disposés à convenir de ce que vous voulez nous persuader : c'est, en un mot, que l'éducation de votre ami Charles ne s'est pas faite par hasard, ajouta-t-il en regardant mistriss Howard.

Le juif et le capitaine de *l'Aimable Peggy* furent livrés à la justice. Le matelot reçut une récompense convenable. M. Russell fut chargé d'achever l'éducation du jeune Holloway ; il réussit complètement, et l'alderman lui fit obtenir un riche bénéfice dans le comté de Surrey. M. Careless ne visita jamais l'Italie et ne trouva d'autre consolation à ses peines que ses exercices sur la flûte. Howard continua de faire de rapides progrès, et ne s'imagina point en quittant le collége et en se séparant de son précepteur, que son éducation fût finie et que ses livres ne fussent plus bons, comme les malheurs passés,

qu'à être ensevelis dans l'oubli ; il trouva dans son goût pour la littérature le premier des plaisirs de la vie, et, lorsqu'il se vit à la tête d'une grande fortune, il ne s'aperçut point que ses habitudes d'occupation constante nuisissent à ses plaisirs, car on ne le vit jamais bâiller à une fenêtre durant une matinée pluvieuse.

L'intelligence du petit Olivier fit des progrès rapides ; son amitié pour Howard s'accrut avec le temps, car il n'oublia jamais que son ami Charles était la première personne qui lui eût appris à ne pas se regarder comme un âne. Mistriss Howard eut la douce et sereine satisfaction de voir bien achevée une éducation qu'elle avait si bien commencée ; elle vécut heureuse en jouissant de l'affection, de l'estime et de la gratitude sans contrainte de son neveu, douces récompenses que son bon sens, son courage et sa bienveillance avaient si justement méritées !

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Sophie se jette aux pieds de Lanisski.

LE JUGEMENT PAR JURY

OU

LE VASE PRUSSIEN.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, après sa conquête de la Saxe, transporta, dit-on, par force, plusieurs artistes et ouvriers de Dresde à Berlin, où il voulait établir une manufacture de porcelaine. Ces malheureux, arrachés à leur famille, à leurs amis, à leur pays natal, se virent contraints de continuer leurs travaux, au profit et pour la gloire de leur conquérant. Parmi eux se trouvait Sophie Mansfeld, jeune belle fille, qui possédait de grands talens. Plusieurs vases de porcelaine, dont le dessin et le modèle étaient son ouvrage, avaient été montrés à Frédéric lorsqu'il avait visité la manufacture de Meissen en Saxe; le goût exquis et le fini du travail le frappèrent tellement qu'il résolut de transporter l'artiste dans sa capitale. Mais depuis le jour de son arrivée à Berlin, le génie de Sophie Mansfeld semblait l'avoir abandonnée. Elle était chargée de faire l'esquisse des dessins et de les peindre ensuite sur la porcelaine; mais, soit qu'elle ne pût ou ne voulût pas les exécuter avec l'élégance dont elle avait fait preuve, ses figures étaient mal dessinées et sans esprit, et c'était en vain que l'inspecteur des travaux s'efforçait de réveiller ses facultés assoupies :

elle restait assise des heures entières, son pinceau oisif à la main, plongée dans une sorte de rêverie. Elle faisait peine à voir. L'inspecteur en avait pitié : mais sa compassion n'égalait pas sa crainte du mécontentement royal, et il finit par déclarer à la jeune fille qu'à la prochaine visite de Frédéric il se plaindrait de cette apathie obstinée.

Le monarque était attendu dans quelques jours; car, au milieu de ses nombreuses occupations, Frédéric, qui s'intéressait vivement alors à l'établissement de sa manufacture de porcelaine, trouvait le loisir de l'inspecter fréquemment lui-même. Il avait été empêché de s'y rendre ce jour-là, à l'heure qu'il avait fixée, par une revue qu'il avait passée à Potsdam. Sa Majesté avait conçu le singulier projet d'incorporer dans son armée et d'instruire à la science des armes les juifs de ses États. Les pauvres gens s'étaient montrés on ne peut plus maladroits à l'exercice du fusil, et la revue juive, quoiqu'elle eût paru un spectacle fort divertissant à tous les spectateurs, mit Frédéric dans une telle humeur que, dès qu'elle fut terminée, il courut s'enfermer au fond de son palais de Sans-Souci pour le reste de la journée.

Un voyageur anglais, qui avait passé quelque temps à Paris pour faire des expériences avec le comte de Lauraguais sur les argiles propres à fabriquer la porcelaine, et qui avait acquis déjà une profonde instruction sur cette matière auprès de M. Wedgewood en Toscane, avait été présenté la veille, à Frédéric, et Sa Majesté l'avait invité à se rendre dans la matinée à sa manufacture pour y assister à l'essai de plusieurs procédés nouveaux et importans. Le voyageur, qui s'intéressait plus à la réputation de son compatriote Wedgewood qu'aux manœuvres guerrières des juifs,

se rendit à la manufacture, après la revue, pour y montrer de beaux échantillons de porcelaine anglaise à quelques seigneurs prussiens, auxquels il avait donné rendez-vous.

Parmi ceux-ci était un jeune homme nommé Auguste Laniski, qui avait alors à peu près dix-sept ans : il était Polonais de naissance, mais Prussien par l'éducation. Il avait été élevé à l'école militaire de Potsdam; Frédéric l'avait distingué de bonne heure comme un jeune homme de capacité et d'avenir, et cette distinction flatteuse lui avait inspiré une admiration enthousiaste pour le monarque prussien. Son admiration cependant n'était point aveugle ni servile, et il s'exprimait souvent avec plus de franchise et de chaleur sur ce sujet que la prudence ne l'aurait voulu. Il avait conversé aussi librement que de coutume sur le caractère de Frédéric avec notre voyageur anglais, et, tout en s'empressant de faire ressortir les grandes qualités de son roi, il avait été forcé de reconnaître « qu'il n'y a pas toujours avantage à vivre sous le pouvoir d'un souverain despotique. »

— Un souverain despotique! vous ne voulez donc pas l'appeler un despote? dit tout bas le voyageur au jeune Polonais, en entrant dans la manufacture à Berlin. Tenez, voici une manufacture qui promet de prospérer, continua-t-il, et la porcelaine de Dresde sera probablement nommée porcelaine de Berlin, ce qui sera certainement un grand bienfait pour le monde en général. Mais, en attendant, jetez les regards autour de vous, et lisez l'histoire de votre monarque dans les yeux de ces prisonniers de guerre, car c'est ainsi qu'il faut appeler ces pauvres ouvriers expatriés. — Il y avait en effet plusieurs physionomies su lesquelles étaient évidemment peints l'abattement et le

désespoir.—Voyez cette image de la douleur, continua l'Anglais, en désignant la figure de Sophie Mansfeld; observez comme elle travaille avec répugnance, maintenant que l'inspecteur est auprès d'elle. Eh bien! il en est toujours ainsi avec les esclaves. Nos ouvriers anglais (je voudrais que vous les vissiez!) travaillent d'une tout autre manière : ils sont libres, eux!

—Les hommes ou les femmes libres ne sont-ils donc jamais malades? dit Laniski. Et les Anglais s'en prennent-ils donc à leur roi, toutes les fois que l'un de ses sujets devient pâle? La femme dont vous parlez est évidemment malade; je vais m'en informer tout de suite auprès de l'inspecteur.

Laniski se tourna en effet du côté de l'inspecteur, et lui adressa en allemand quelques questions; mais il ne jugea pas à propos de traduire les réponses qu'il en reçut au voyageur anglais, car il n'aurait pas voulu faire connaître rien de défavorable à la cause de son souverain. Lorsque tous les visiteurs furent occupés autour des fourneaux pour examiner les expériences de l'Anglais, Laniski retourna dans la salle où travaillait Sophie Mansfeld.— Ma chère demoiselle, lui dit-il, qu'avez-vous?.. L'inspecteur m'a dit que, depuis votre arrivée ici, vous n'avez rien fait qui mérite d'être vu, et cependant ce charmant vase apporté de Saxe a été dessiné et peint par vous, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, répondit Sophie, c'est moi qui l'ai peint, à mon grand regret. Si le roi ne l'eût jamais vu, je ne serais pas..... Le souvenir de sa famille qui lui remplissait l'ame en ce moment, vint étouffer le son de sa voix; elle s'arrêta.

— Vous seriez en Saxe à présent, reprit Laniski; mais oubliez la Saxe, et vous serez heureuse à Berlin.

—Je ne puis oublier mon pays, monsieur, répliqua la

jeune fille avec une modeste fermeté; je ne puis oublier un père et une mère que j'aime, qui sont vieux, infirmes, et que je faisais vivre par mon travail; je ne puis oublier tout..... tout ce que j'aimais là-bas : je le voudrais en vain, monsieur!

— Monsieur, dit tout bas un ouvrier prussien qui était près de là, monsieur, c'est qu'elle avait en Saxe un amoureux, un fiancé, qu'elle allait épouser au moment où elle a été enlevée de chez elle et transportée ici.

— Et son amoureux ne pouvait-il donc pas la suivre?

— Il est à Berlin en secret : vous ne la trahirez pas, j'en suis sûr.

— Moi la trahir! je n'ai jamais trahi et ne trahirai jamais personne, encore moins une infortunée. Mais pourquoi son fiancé se cache-t-il?

— Parce que telle est la volonté du roi, qu'elle ne le regarde plus comme son fiancé. Vous savez, monsieur, que plusieurs Saxonnes ont été contraintes à épouser des Prussiens, depuis leur arrivée dans la capitale. Sophie Mansfeld est tombée en partage à un soldat prussien, qui jure que, si elle tarde un mois encore à l'épouser, il se plaindra au roi de son obstination. Notre inspecteur aussi la menace de se plaindre de sa paresse; elle est perdue, si elle continue ainsi. Nous le lui disons tous; mais elle semble avoir perdu la raison : elle reste assise, la moitié du jour, dans une sorte de stupeur, telle que vous la voyez maintenant. Nous en avons pitié; mais le roi le veut : le roi doit être obéi.

— Esclave! s'écria Laniski dans un soudain transport d'indignation; esclave! vous êtes bien fait pour vivre sous un tyran! — Le roi le veut! — Le roi doit

être obéi! — Eh quoi! lors même que ses volontés sont contraires à la raison, à la justice, à l'humanité!.... Laniski s'arrêta court, mais trop tard pour que l'éclat de sa voix et la hardiesse de ses paroles n'eussent frappé d'étonnement et glacé de terreur tous ceux qui étaient présens, tous, excepté Sophie Mansfeld. Sa physionomie s'anima tout-à-coup, elle se leva et courut se jeter aux pieds de Laniski en criant : — Sauvez-moi! sauvez-moi! vous pouvez me sauver, vous! Vous avez du courage, vous êtes un puissant seigneur et vous pouvez parler au roi! Sauvez-moi de ce mariage abhorré!

Les visiteurs qui étaient dans la salle voisine accoururent dans la salle, pour savoir quelle était la cause du rassemblement des ouvriers. En les voyant entrer, Sophie se remit promptement, se leva et retourna tranquillement à son ouvrage, tandis que Laniski, au comble de l'agitation, saisissait le bras du voyageur anglais, et se précipitait hors de la manufacture.

— Vous aviez raison! s'écria-t-il, Frédéric est un tyran! mais comment sauver sa victime?

— Ce n'est pas par la violence, mon cher Auguste, répliqua un jeune homme nommé Albert, qui suivait Laniski, pour réprimer l'impétuosité de son caractère, à lui bien connue. Si tu n'es pas prudent, lui dit-il, tu t'exposeras toi-même au danger, sans sauver ni servir personne.

— Eh! la prudence ne sauvera ni ne servira personne non plus, quoiqu'elle suffise pour empêcher son sage possesseur de s'exposer *lui-même* au danger, répliqua Laniski en jetant un regard de reproche et de dédain sur Albert; fais ta vertu de la prudence, et moi, la mienne du courage.

— Sont-elles donc incompatibles? dit Albert avec calme.

— Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que je ne suis pas d'humeur à discuter ce point ou tout autre dans ces maudites formes de logique que tu préfères à tout, je crois.

— Non pas à toi, du moins, ce que je prouve en te permettant de maudire la logique aussi souvent que tu le jugeras à propos, répliqua Albert, avec un sourire qui ne put cependant dérider le front courroucé de son ami.

— Tu as raison de cultiver la logique et la rhétorique autant que tu le peux, répliqua Laniski, puisque dans ta profession, c'est par ta langue et par ta plume que tu dois gagner ta vie. Je suis soldat, moi, ou du moins je serai bientôt soldat, et j'ai d'autres armes et d'autres sentimens.

— Je ne contesterai pas la supériorité de tes armes ; souviens-toi seulement que les miennes seront à ton service, toutes les fois que tu en auras besoin.

Cette amicale et sage réplique calma tout-à-fait le jeune Polonais. — Que deviendrait Auguste Laniski, dit-il en tendant la main à Albert, s'il n'avait auprès de lui un ami tel que toi! Ma mère a bien raison, quand elle le dit vingt fois par jour au moins. Maintenant, voyons, à ta sage manière, ce que nous pouvons faire pour cette pauvre jeune fille; car il faut bien tenter quelque chose.

Après quelques instans de delibération, Albert et Laniski résolurent d'écrire une pétition pour Sophie et de la présenter au roi qui lisait, chaque matin, avec attention, tout ce qui lui était adressé par écrit, même par les plus humbles de ses sujets. La pétition fut présentée et les deux amis en attendirent impatiemment la réponse.

Lorsqu'il était à Potsdam, Frédéric honorait sou-

vent la comtesse Laniska de sa visite. C'était une femme instruite et lettrée, qualité assez rare parmi les dames polonaises ou prussiennes, et le roi accordait à la comtesse cette flatteuse distinction pour exciter quelque émulation parmi les dames de sa cour. La comtesse avait chez elle des réunions choisies, qui étaient fréquentées par tous les étrangers de distinction, et surtout par les littérateurs français qui résidaient alors à la cour de Frédéric.

Un soir, c'était peu de jours après l'envoi de la pétition de Sophie, le roi était chez la comtesse Laniska, et la compagnie discutait quelque point de littérature, lorsque Frédéric, qui jusque-là s'était tu contre son ordinaire, se tourna soudain vers le voyageur anglais, qui était présent, et lui demanda si son compatriote Wedgewood n'avait pas fait une belle imitation du vase Barberini. L'Anglais répliqua que cette imitation était si parfaite, que les meilleurs juges pouvaient à peine la distinguer de l'original, et, dans la chaleur de son enthousiasme patriotique, il récita quelques vers écrits au sujet de ce vase par le poëte Darwin. Frédéric était poëte lui-même et bon juge en poésie; il écouta les vers avec attention, et s'écria ensuite : — Je ferai moi-même la description du vase prussien !

— Le vase prussien ! dit l'Anglais ; j'espère avoir l'honneur de le voir avant mon départ de Berlin.

— Si vous y prolongez votre séjour un mois de plus, votre curiosité sera probablement satisfaite, répliqua le roi. Le vase prussien n'existe pas encore, mais j'ai résolu aujourd'hui d'offrir une récompense, qui nous procurera un vase digne de la Prusse. Ceux qui ont des mobiles puissans dans les mains et qui en connaissent le pouvoir peuvent commander aux

arts, ou à ce qui est appelé *génie* dans les arts, de produire des chefs-d'œuvre. L'esprit et les mains de l'homme sont les mêmes en Prusse qu'en Italie et en Angleterre ; pourquoi donc n'aurions-nous pas un vase prussien, aussi bien que vous un vase de Wedgewood et les Italiens un vase Barberini? Nous verrons. Je n'entends pas *mon métier de roi*, si je ne puis faire produire les talens où je sais qu'ils existent. Il y a, continua-t-il en fixant les yeux sur Laniski, dans ma manufacture de Berlin, une artiste d'un grand talent qui désire ardemment retourner en Saxe, avec quelque amoureux de son choix. Eh bien ! elle pourra, comme les prisonniers de guerre, racheter la liberté de son conquérant : si elle ne peut payer sa rançon en or, qu'elle la paie par ses talens. Je ne donne point de prime à la paresse ni à l'obstination. *Le roi doit-être obéi, qu'il sache commander ou non : que tous ceux qui sont capables de juger prononcent.*

En finissant ces mots qu'il avait prononcés d'un ton décisif, le roi quitta l'appartement, et les amis de Laniski, qui voyaient bien que ses paroles imprudentes étaient parvenues aux oreilles de Frédéric, le crurent à jamais perdu. A leur grande surprise, toutefois, le roi parut avoir oublié ce qui s'était passé et reçut Laniski le lendemain avec sa bonté habituelle. Le jeune comte, qui était d'un caractère franc et généreux, fut touché de cette conduite, et se jetant aux pieds de Frédéric : — O mon roi, lui dit-il, pardonnez-moi si, dans un moment de folle indignation, je vous ai traité de *tyran !*

— Mon ami, vous n'êtes qu'un enfant, et je laisse les enfans et les fous parler de moi comme il leur plaît, répliqua Frédéric. Lorsque vous serez plus âgé, vous me jugerez plus sagement, ou du moins

vous parlerez avec plus de discrétion dans un rayon de vingt milles du palais d'un *tyran*. Voici ma réponse à la pétition de votre Sophie Mansfeld, ajouta-t-il en remettant à Laniski le placet rédigé par Albert. Au bas étaient écrits les mots suivans de la propre main du roi :

« Je permettrai à l'artiste qui produira, dans un » mois à dater de ce jour, le plus beau vase en por- » celaine de Berlin, d'épouser ou de ne pas épouser » qui bon lui semblera, et de retourner en Saxe dans » le plus bref délai. Si l'artiste victorieux aime mieux » rester à Berlin, j'ajouterai une récompense de » 500 florins. Le nom de l'artiste sera inscrit sur le » vase qui sera appelé le *Vase prussien.* »

Sophie Mansfeld n'eut pas plus tôt lu ces mots, qu'elle parut animée d'une vie nouvelle. Mais elle devait avoir bien des compétiteurs, car, dès que les intentions du roi eurent été publiées dans la manufacture, toutes les mains et toutes les têtes se mirent à l'œuvre. Les uns étaient excités par l'espoir de recouvrer la liberté; les autres, par la promesse des 500 florins; quelques-uns, par la perspective glorieuse de voir son nom inscrit sur le vase prussien; mais aucun d'eux n'avait un mobile aussi puissant que Sophie: elle était infatigable. Ses rivaux consultaient les hommes de goût de Berlin et de Potsdam; Sophie montra ses dessins, aussitôt qu'ils furent esquissés, à la comtesse Laniska, dont les avis lui furent du plus grand secours.

Le jour où son sort devait être décidé arriva enfin; les vases avaient été rangés tous, par ordre du roi, dans la galerie de tableaux à Sans-Souci, et le soir, après ses travaux de la journée, Frédéric vint les examiner. Laniski et quelques autres courtisans avaient

obtenu la permission de l'accompagner. Tout le monde garda le silence pendant que Frédéric comparait les œuvres des divers compétiteurs.

— Voici le vase prussien! dit à la fin le roi. C'était celui de Sophie Mansfeld. Laniski ne prit que le temps de montrer son nom écrit sous le pied du vase et courut communiquer cette heureuse nouvelle à Sophie qui attendait impatiemment son sort avec son fiancé chez la comtesse Laniska à Potsdam. Sa joie fut inexprimable, et le cœur généreux de Laniski partagea vivement son bonheur. Il fut convenu qu'elle se marierait le lendemain et partirait ensuite avec son mari pour retourner auprès de ses vieux parens.

Après la cérémonie nuptiale, l'heureux couple prenait congé du jeune comte et de sa mère, lorsqu'ils furent alarmés par un bruit de voix venant du grand escalier. Quelques personnes semblaient se quereller avec les domestiques qui leur refusaient l'entrée. Laniski sortit pour apprendre la cause de ce tumulte. La salle était remplie de soldats.

— Êtes-vous le comte Laniski? lui dit un officier.

— Je suis le comte Laniski, répondit-il d'une voix ferme. Que me voulez-vous? et pourquoi ce bruit dans la maison de ma mère à une heure comme celle-ci?

— Nous sommes ici par ordre du roi, répliqua l'officier. N'y a-t-il pas dans cette maison une femme du nom de Sophie Mansfeld?

— Oui, répliqua Laniski; que lui voulez-vous?

— Il faut qu'elle nous suive, et vous êtes notre prisonnier, M. le comte.

Laniski demanda en vain l'explication de cette mesure. Les soldats ne savaient rien, sinon que leurs ordres étaient d'emmener immédiatement Sophie Mans-

feld à Meissen en Saxe et d'enfermer le comte Laniski dans la prison d'État de Spandau.

— Je veux savoir mon crime avant de me soumettre au châtiment! s'écria Laniski d'une voix enflammée de colère; mais, à l'aspect de sa mère, il contint la violence de son tempérament et se rendit prisonnier sans résistance et sans murmure. — Je compte sur votre innocence, mon fils, et sur la justice du roi, dit la comtesse; et elle lui fit ses adieux sans verser une larme.

Le lendemain, avant même l'arrivée du roi à Potsdam, elle courut au palais, déterminée à l'attendre pour apprendre de sa propre bouche la cause de l'emprisonnement de son fils. Elle attendit long-temps, car, sans descendre de cheval, Frédéric se mit à passer une revue qui dura plusieurs heures. A la fin, il mit pied à terre, et la première personne qu'il vit en entrant au palais fut la comtesse Laniska. — J'aime à croire, madame, lui dit-il, que vous n'avez aucune part à la folie et à l'ingratitude de votre fils?

— Mon fils est, je l'espère, incapable d'ingratitude, sire, répondit la comtesse avec la dignité la plus calme; je crains plutôt qu'il ne se soit rendu coupable de quelque grande imprudence.

— Veuillez vous trouver, madame, à six heures ce soir, dans la galerie de tableaux de Sans-Souci, et vous saurez de quoi votre fils est accusé.

A l'heure fixée, la comtesse était au rendez-vous. Il n'y avait personne. Elle attendit avec tranquillité pendant quelque temps; mais bientôt elle marcha dans la galerie au comble de l'agitation. Enfin elle entendit la voix et le bruit des pas du roi. La porte s'ouvrit, Frédéric parut. Ce fut un moment solennel pour la mère de Laniski : elle attendit en silence.

— Je vois, madame, lui dit le roi, après avoir fixé un regard pénétrant sur le visage de la comtesse, je vois que vous ignorez complètement, ainsi que je me plaisais à le penser, la folie de votre fils. En disant ces mots, Frédéric mit la main sur le vase de Sophie Mansfeld qui était placé sur un piédestal au milieu de la galerie. La comtesse, absorbée dans ses réflexions, ne l'avait pas encore remarqué. — Vous avez déjà vu ce vase, continua-t-il, et probablement aussi les vers qui sont inscrits sur le pied?

— Oui, sire; ils ont été faits par mon fils.

— Et ils sont écrits de sa propre main?

— Oui, sire; la pauvre Saxonne qui dessine si admirablement ne sait pas écrire, et mon fils a écrit l'inscription pour elle.

— Ces vers contiennent un superbe panégyrique! dit le roi en appuyant avec affectation sur ce dernier mot.

— Quels que soient les défauts de mon fils, Votre Majesté ne peut du moins le soupçonner de basse flatterie. Un mois s'est à peine écoulé depuis que sa franchise imprudente l'a exposé à la disgrâce de Votre Majesté. Votre magnanimité, sire, en lui pardonnant ses paroles indiscrètes, le convainquit à l'instant de son erreur et de sa faute; et, dans l'enthousiasme que votre bonté lui inspira, quoiqu'il ne soit aucunement poëte, il composa les deux vers de panégyrique qui semblent avoir offensé Votre Majesté; mais je n'aurais jamais pu présumer que ce fût là la cause de son emprisonnement.

— Vous plaidez comme une mère, madame, mais vous raisonnez comme une femme. Vous ai-je donc dit que votre fils ait été jeté en prison pour avoir écrit deux vers de flatterie? non, madame; la flatte-

rie et la satire, lorsqu'elles sont sans déguisement, ne font qu'exciter mon sourire. Mais il est un degré de bassesse auquel je ne puis pardonner aussi facilement. Soyez patiente, madame : j'écouterai tout ce que vous aurez à dire pour la défense de votre fils, lorsque vous aurez lu cette inscription; mais avant de la lire, apprenez que j'étais sur le point d'envoyer ce vase à Paris. Je venais de donner l'ordre à l'homme qui emballait cette caisse, que vous voyez à demi remplie, d'y joindre le vase prussien, comme un présent d'un *bel-esprit* allemand de votre connaissance. Cet homme me montra l'inscription du vase, et je trouvai les vers flatteurs — comme on trouve les vers faits à son propre éloge — excellens. J'étais même assez fou pour songer en moi-même comment je pourrais en récompenser l'auteur, lorsque l'emballeur vint interrompre le cours de mes réflexions, en faisant observer avec quelque exclamation de surprise que la couleur bleue du vase s'effaçait dans un endroit qu'il venait de frotter. Je regardai, et je vis qu'une partie de l'inscription avait été recouverte de couleur bleue. J'avais lu d'abord : « Sur le caractère de Frédéric-le-Grand ; » mais la couleur avait caché le mot suivant qui est suffisamment lisible à présent, madame. — Le mot que le roi indiquait du doigt était *tyran*. — Ces vers flatteurs, madame, vous comprenez, étaient écrits « sur le caractère de Frédéric-le-Grand *tyran*. » Je vous épargne les réflexions pénibles que je fis en cette occasion. Tout tyran que je suis, je ne punirai point une mère innocente pour les extravagances de son fils. Je serai chez vous, madame, avec le reste de vos amis, mardi soir.

La malheureuse mère se retira de la présence du roi, sans tenter la moindre réplique. La conduite de

son fils n'admettait point d'excuse à ses yeux, s'il était vrai qu'il eût réellement écrit les mots signés de son nom. Elle en doutait encore, mais sa consternation lui avait ôté la faculté de penser. Elle était vaguement persuadée de l'innocence de son fils; mais toutes ses paroles, toutes ses actions imprudentes, lui revenaient à l'esprit, et l'inscription était bien de son écriture en apparence ! La conversation qui avait eu lieu avec Sophie dans la manufacture de porcelaine venait corroborer l'idée exprimée dans l'inscription. La comtesse, à son retour chez elle, rapporta toutes ces circonstances, avec le plus de calme qu'il lui fut possible, à Albert qui attendait le résultat de son entrevue avec Frédéric. Albert l'entendit avec surprise; il ne put croire à la culpabilité de son ami, quoiqu'il ne vît aucun moyen de prouver son innocence. Il ne perdit pas son temps toutefois en conjectures oiseuses ou en lamentations plus oiseuses encore. Il alla trouver à l'instant l'homme qui avait été chargé d'emballer le vase, et, après l'avoir questionné avec soin, il se rendit à la manufacture de porcelaine, et s'informa s'il y avait quelques personnes présentes lorsque Laniski avait écrit l'inscription pour Sophie Mansfeld. Après avoir recueilli tous ces renseignemens, Albert fut plus que jamais convaincu de l'innocence de Laniski.

Dans la soirée du mardi où Frédéric avait promis de se trouver chez la comtesse, la société, en attendant l'arrivée du roi, était réunie autour du canapé où la mère de Laniski était assise, et parlait avec chaleur de l'affaire du jeune comte. — Qu'on est heureux, disait le voyageur anglais, de vivre dans un pays où personne ne peut être jeté en prison, sans connaître de quoi on l'accuse, et sous un gouverne-

ment où nul ne peut être condamné sans jugement, et où ce jugement est prononcé en plein jour, à la face du pays, par ses pairs et ses égaux! Le voyageur était au milieu de son chaleureux éloge du mode anglais de jugement par jury, lorsque Frédéric entra sans se faire annoncer, suivant son habitude. Tous les assistans écoutaient avec tant d'attention les paroles de l'Anglais, que personne ne s'aperçut de la présence du roi. — Plût au ciel, s'écria la comtesse lorsqu'il eut fini de parler, plût au ciel que mon fils pût obtenir l'avantage d'un semblable jugement!

— Et plût au ciel que je pusse plaider sa cause! ajouta Albert.

— A une condition, dit gravement Frédéric, et le son de sa voix fit tressaillir tout le monde; à une condition, jeune homme, votre vœu sera accompli. Vous plaiderez la cause de votre ami, à condition que si vous ne convainquez pas les juges de son innocence, vous partagerez son châtiment. Le comte Laniski restera emprisonné pendant un an dans la forteresse de Spandau, ainsi que vous, si vous échouez dans votre entreprise. Après la folie de l'imprudence, la plus dangeureuse est de choisir des amis imprudens. Laniski sera jugé par ses pairs, et puisque le nombre douze est le nombre mystérieux, harmonique, divin, pour lequel la justice a une aveugle prédilection, Laniski aura douze juges, et nous les appellerons, si vous voulez, un jury. Mais j'aurai un avocat pour défendre ma cause, pendant que vous, vous défendrez celle de votre ami. Vous connaissez mes conditions à présent, les acceptez-vous?

— Volontiers, sire, s'écria joyeusement Albert. Me permettez-vous de voir le prisonnier dans la forteresse?

— Ceci est une condition nouvelle; mais je l'accorde. Le gouverneur va recevoir l'ordre de vous introduire auprès de Laniski et de vous laisser avec lui pendant deux heures; mais si, après cette entrevue, votre opinion est changée au sujet de votre ami, vous ne me blâmerez pas si je vous rappelle nos conventions.

Albert déclara qu'il ne demandait rien de plus. La comtesse Laniska et tous les assistans furent unanimes pour louer la clémence de Frédéric et la générosité d'Albert. On parlait beaucoup de l'emprisonnement de Laniski, non-seulement dans les sociétés et les lieux publics de Potsdam et de Berlin; mais encore parmi les poëtes et les savans français qui habitaient le palais royal de Sans-Souci. Un voyageur anglais, dont le nom était célèbre dans le monde littéraire et qui se trouvait alors à Berlin, s'était aussi publiquement intéressé au sort du jeune comte. Or Frédéric se montrait excessivement jaloux d'être représenté sous un jour favorable par les écrivains qui pouvaient transmettre son nom à la postérité. Indifférent à tout ce que l'on pouvait *dire* de lui, il se préoccupait vivement de tout ce qui pouvait être *imprimé* contre sa renommée. Que ce fût pour donner à ces illustres étrangers une preuve frappante de sa magnanimité, ou par égard pour le jeune comte et par amitié pour sa mère, qu'il accordât au prévenu le jugement par jury, c'est une question, oiseuse d'ailleurs, que nous ne saurions éclaircir. On ne doit pas exiger de vertu sans mélange, pas plus des rois que des autres hommes.

Après sa visite au prisonnier dans la forteresse de Spandau, Albert ne se sentit aucunement disposé à reculer devant l'engagement qu'il avait pris. Mais Laniski se montra vivement alarmé, lorsqu'il apprit

tout ce qui se passait chez sa mère. — O mon généreux ami! s'écria-t-il, pourquoi as-tu accepté ces fatales conditions? Tu peux être convaincu, comme moi-même, de mon innocence; mais tu ne pourras jamais la prouver, et tu seras bientôt enveloppé dans ma disgrâce!

— Je ne regarderai point comme une disgrâce, répondit Albert, de partager la prison d'un ami innocent.

— Rappelle-toi, reprit Laniski, ce que tu me dis lorsque nous revenions de Berlin après ma visite à la manufacture de porcelaine; tu me promis alors que lorsque j'aurais besoin de tes armes, elles seraient à mon service. J'étais loin de penser alors que je dusse en avoir besoin si tôt. Adieu: je fais des vœux pour ton succès.

Le jour fixé pour le jugement de Laniski, une foule de gens de tous les rangs accourut pour assister aux débats. Un édifice spacieux de Potsdam, destiné à servir de caserne, avait été converti en salle de justice; une galerie temporaire y avait été construite pour les spectateurs; au centre, on avait élevé une plate-forme sur laquelle était placé le fauteuil du président. A la droite du président, était une balustrade pour recevoir les douze jeunes gens qui devaient remplir les fonctions de jurés; à gauche était une barrière pour contenir la foule des spectateurs. Une grande table était en face, aux deux côtés de laquelle étaient des bancs pour les avocats et les témoins: les témoins à charge à droite, et les témoins à décharge à gauche. Chaque chose avait été ainsi ordonnée par le roi, suivant la coutume anglaise.

La comtesse Laniska fit son entrée dans la salle accompagnée d'un petit nombre d'amis qui ne l'avaient

pas abandonnée. Ils se placèrent à l'extrémité inférieure de la galerie. Tous les regards se portèrent sur cette femme qui venait assister au jugement de son fils, et les spectateurs gardèrent un silence respectueux et solennel. Ce silence ne dura que quelques minutes et fut bientôt suivi par les chuchotemens de la foule dans la salle et dans la galerie. Chacun donnait son opinion sur l'issue du procès : quelques-uns disaient que les charges contre Laniski étaient si fortes, que c'était folie à Albert d'avoir accepté sa défense ; d'autres exprimaient une grande admiration pour le courage du jeune avocat, et avaient confiance en lui et dans la bonté de sa cause. La plupart cherchaient à découvrir sur le visage du roi quels étaient ses vœux secrets, et mille conjectures contradictoires étaient tirées de ses moindres mouvemens.

A la fin, le président ayant pris son siége, douze jeunes gens furent choisis parmi les plus respectables familles de Potsdam pour remplir les fonctions de jurés. On fit appeler le prisonnier pour répondre aux charges portées contre lui au nom de Frédéric II, roi de Prusse. Laniski parut, gardé par deux officiers : il monta les degrés de la plate-forme avec un air de dignité qui exprimait la conscience de son innocence ; mais son visage trahit involontairement une émotion trop vive pour qu'il pût la réprimer, lorsqu'en levant la tête il aperçut son ami placé en face de lui. Albert conserva son attitude immobile. On demanda au prisonnier s'il avait quelque objection à faire contre la composition du jury. Il n'en fit aucune. Le président fit jurer à chacun des membres du jury qu'il ne se laisserait influencer pour former sa conviction par aucun autre sentiment que par celui de la vérité et de la justice ; puis il se leva et s'adressant au jury, il dit :

« Messieurs les Jurés :

» Vous êtes ici, par ordre du roi, pour former votre opinion sur la culpabilité ou l'innocence du prisonnier connu sous le nom du comte Auguste Laniski. Vous allez entendre la nature et les circonstances de l'accusation portée contre lui par M. Warendorff, qui, dans cette cause, a l'honneur de parler au nom du roi. Vous entendrez de la bouche du jeune homme qui est à ma gauche, Albert Altenburg, tout ce qui peut être dit pour la justification du prisonnier, dont il a pris librement la défense. Après avoir entendu les plaidoiries et les dépositions des témoins, vous devrez prononcer, messieurs, suivant la teneur de votre serment, sans écouter d'autres considérations que celles de la vérité et de la justice. Votre opinion me sera transmise, par le plus âgé d'entre vous, par l'une ou l'autre des deux phrases suivantes : *Oui, l'accusé est coupable*, ou *Non l'accusé n'est pas coupable.*

» Lorsque votre décision me sera connue, je prononcerai le jugement en conséquence, au nom du roi. Si votre décision est : «Non l'accusé n'est pas coupable,» je lui annoncerai qu'il est dès ce moment en liberté et que son honneur ne devra conserver aucune tache ni de l'accusation portée contre lui, ni de son emprisonnement préventif, ni des débats publics de son jugement. Si vous dites au contraire : « Oui, l'accusé est coupable, » je le condamnerai à un emprisonnement durant une année à compter de ce jour dans la forteresse de Spandau. Je prononcerai, dans ce cas, la même condamnation contre Albert Altenburg; car c'est à cette condition qu'il lui a été permis de plaider la cause de son ami.

» Messieurs les jurés, vous allez apporter une impartiale et sérieuse attention aux débats : c'est votre devoir envers votre roi et votre pays. »

Aussitôt que le président eut fini de parler et se fut assis, M. Warendorff, qui remplissait les fonctions d'avocat du roi, se leva et s'exprima ainsi :

« Monsieur le Président, messieurs les Jurés,

» C'est au milieu d'un trouble inexprimable que je suis appelé à porter la parole au nom du roi dans cette cause. Accuser un homme est toujours une tâche odieuse; mais accuser un homme doué de sentimens généreux tel que me paraissait et que vous paraît être encore peut-être le comte Laniski, c'est une tâche pénible et difficile au plus haut degré. Je ne prétends pas avoir plus de générosité ou de délicatesse dans les sentimens qu'un autre; mais je vous prie, messieurs, de vous figurer un instant à ma place et de concevoir quelles doivent être mes sensations comme homme et comme magistrat. Je n'ignore pas combien le nom de Laniski est populaire à Berlin comme à Potsdam. Je n'ignore pas que le jeune comte a vécu parmi vous, messieurs les jurés, dans des termes de familiarité, d'amitié, de confiance, et je ne doute point que ses manières nobles, gracieuses, et la franchise de son caractère, ne vous préviennent fortement en sa faveur. Je n'ignore pas enfin que je porte la parole contre lui devant ses amis, en présence de sa mère, d'une mère respectée plus encore que son fils n'est aimé; respectée pour toutes les vertus de son sexe et pour ses talens au-dessus de son sexe, et qui, n'eût-elle pas d'autres droits à votre intérêt, mériterait encore votre sympathie par la situation malheureuse où elle se trouve en ce moment.

» Vous devez aussi vous sentir vivement prévenus en faveur de ce noble jeune homme qui a entrepris la défense de son ami, au risque d'encourir le même châtiment que lui. Je respecte la personne d'Albert Altenburg, j'admire ses talens, j'applaudis à son dévouement généreux; mais je le plains d'avoir un ami pour lequel il lui sera impossible, je le crains, d'alléguer la moindre preuve justificative. Toutefois l'idée qu'il agit noblement, et qu'il a pour lui la sympathie générale soutiendra sans aucun doute le jeune avocat dans sa tâche difficile. Il paraît enfin dans cette cause comme conseil et conseil désintéressé d'un ami.

» Moi aussi, messieurs, je parais devant vous comme conseil désintéressé d'un ami. Car j'oserai appeler Frédéric-le-Grand mon ami. Il n'est pas, comme d'autres grands souverains, ambitieux de s'élever au-dessus de la sphère de l'humanité; il ne demande pas qu'on s'adresse à lui dans le langage bas et flatteur des courtisans ou des poëtes; il ne veut pas enfin être adoré comme un dieu, mais respecté comme un homme. Son désir est d'avoir des amis fidèles et des sujets obéissans : heureux ses sujets obéissans! ils sont assurés de sa protection; heureux, trois fois heureux ses amis fidèles! ils sont honorés de sa faveur et de sa confiance. Il était au pouvoir du prisonnier qui est devant vous d'être rangé dans cette classe enviée. Vous savez tous que la comtesse Laniska sa mère a été honorée de l'amitié royale, et que la conduite de son fils n'a pas même ébranlé la confiance de son souverain en elle. Polonais de naissance, Auguste Laniski a été élevé parmi l'élite de la noblesse prussienne à l'école militaire de Potsdam, cette pépinière de héros. D'une semblable éducation et du fils d'une pareille mère on devait attendre une conduite et des sentimens honorables. Personne n'y devait compter plus que son roi lui-même qui l'avait distingué, vous le savez tous, dès son enfance. Le comte est, dit-on, d'un tempérament fougueux; mais les erreurs dans lesquelles a pu l'entraîner cette fougue indiscrète ont été pardonnées par l'indulgence du roi. Je suis forcé de rappeler ici un exemple récent à l'appui de cette assertion, car ce fait se rattache essentiellement à la cause. »

Ici M. Warendorff raconta tout ce qui s'était passé à Berlin dans la manufacture de porcelaine, et la conduite du roi envers le comte Laniski. L'éloquent procureur de la couronne s'étendit long-temps sur la grandeur d'ame de Frédéric; mais les applaudissemens, qui accueillirent ce passage, couvrirent presque entièrement la voix de l'orateur, qui reprit son discours en ces termes, lorsqu'il put se faire entendre distinctement :

« Ces témoignages d'admiration qui s'échappent du cœur des sujets de Sa Majesté ne me surprennent nullement; je m'étonne seulement qu'il y ait un cœur dans ses États qui soit devenu insensible à une telle magnanimité, et je suis offensé, affligé même, que ce cœur soit précisément celui du comte Auguste Laniski. Est-il croyable qu'un mois à peine après ce généreux pardon, ce jeune gentilhomme se soit rendu coupable de la plus basse trahison, de trahison envers son roi, son bienfaiteur et son ami? N'osant plus l'attaquer ouvertement, il a tenté de frapper dans l'ombre la renommée de son souverain. Vous savez tous quel degré de liberté, de licence même, le grand Frédéric accorde à cette sorte d'esprit satirique dont la populace se plaît à ridiculiser ses maîtres. Il y eut à cette époque plusieurs pasquinades affichées sur les portes des jardins de Sans-Souci. Ces outrages eussent provoqué le ressentiment de tout autre monarque, et l'on ne peut douter que les auteurs n'eussent été aisément découverts, si le roi eût descendu jusqu'à faire des recherches à ce sujet; l'on ne peut douter qu'il ne fût en son pouvoir de punir sévèrement les coupables, et cependant ces offenses restèrent impunies, ignorées peut-être de Sa Majesté. Notre souverain est au-dessus des petites émotions d'un ressentiment vulgaire; mais il ne peut rester insensible à l'odieuse ingratitude d'un homme qu'il se croyait attaché par tous les liens du devoir et de l'affection. Que le comte Laniski ait choisi l'instant même où le roi lui témoignait une faveur inusitée, pour faire de cette faveur l'instrument de sa lâche méchanceté, c'est ce qui est à peine croyable, et cependant, messieurs, ce n'est que la vérité. Voici mes preuves, voici mes témoins. »

A ces mots, M. Warendorff découvrit le vase d'une main et désigna de l'autre un juif et le directeur de la manufacture qui se tenaient à côté de lui, prêts à faire leur déposition. Le vase fut montré au jury qui lut les vers à la louange de Frédéric-le-Grand, et vit le mot *tyran* à la suite, avec la surprise la plus douloureuse.

Au milieu de l'indignation générale, M. Warendorff appela le juif, pour qu'il vînt faire sa déposition. Ce juif était un vieillard qui avait quelque chose de remarquable dans la physionomie : sa tête était immobile; son cou, droit et raide; mais ses yeux s'agitaient de côté et d'autre dans leurs orbites, et il semblait inquiet de ne pas voir ce qui se passait derrière lui. Il y avait une certaine fermeté dans son attitude, et cependant sa voix tremblait lorsqu'il commença de parler. Toutes ces circonstances prévinrent les amis de Laniski contre le juif, dès qu'il parut, et l'on fit observer avec justesse que le malheur d'appartenir à sa nation suffisait déjà pour inspirer à la populace des préventions contre lui, avant même qu'il eût ouvert la bouche. Mais les spectateurs éclairés et impartiaux attribuèrent le trouble de ce pauvre homme à l'obligation où il se trouvait de parler devant une aussi nombreuse assemblée. Après avoir prêté serment sur le Talmud qu'il ne dirait que la vérité, Salomon, c'était le nom du juif, fit les réponses suivantes aux questions de M. Warendorff:

M. Warendorff. — Avez-vous déjà vu ce vase?

Salomon. — Oui.

M. Warendorff. — Où ? Quand ? Dites tout ce que vous savez à ce sujet à MM. les jurés.

Salomon. — J'ai vu ce vase, pour la première fois, dans la galerie de tableaux au palais royal de Sans-Souci. Autant que je puis me le rappeler, c'était dans la soirée du premier de ce mois, vers dix heures, peut-être en était-il onze : je voudrais être exact, mais je ne puis fixer l'heure précise.

M. Warendorff. — L'heure précise n'est d'aucune conséquence : continuez. Dites-nous comment vous avez-vu ce vase ? Prenez votre temps : nous ne sommes pas pressés; la vérité se fera jour tôt ou tard.

Salomon. — Sa Majesté me mit le vase dans les mains et

m'ordonna de l'emballer avec quelques autres pièces de porcelaine qu'elle envoyait en présent à une personne de Paris. Je suis moi-même quelque peu connaisseur en porcelaine, ayant l'habitude d'en colporter et d'en vendre à la ville et dans les environs. Je fus frappé au premier aspect de la beauté de ce vase; je l'examinai avec soin et le nettoyai avec mon mouchoir de la poussière qui en couvrait les blanches figures : voici le mouchoir dont je me servis. J'essuyai le vase tout au tour, mais lorsque je fus arrivé au milieu, je m'arrêtai pour lire les vers *sur le caractère de Frédéric-le-Grand*, et je frottai ensuite l'inscription pour en rendre les lettres plus nettes et plus brillantes. Le fond sur lequel elles étaient écrites était bleu. Je m'aperçus avec la plus grande surprise que cette couleur bleue s'effaçait sous mon mouchoir. Un examen plus attentif me fit voir que la couleur ne passait que dans un endroit d'un pouce de long environ sur un demi-pouce de large. Le roi me tournait le dos en ce moment et regardait un nouveau tableau qui venait d'être placé dans la galerie : en m'entendant faire une exclamation (*Père Abraham !* je crois) Sa Majesté se retourna. — Qu'y a-t-il, Salomon ? tu me parais singulièrement sage aujourd'hui ! se plut à me dire Sa Majesté. Pourquoi invoquer le père Abraham à cette heure de la journée? espères-tu qu'il t'aîdera à emballer cette porcelaine? — Je n'eus pas la force de répondre à cette question, car au moment même je venais de découvrir qu'il y avait un mot d'écrit sur l'endroit dont j'avais enlevé la couleur : c'était le mot *tyran*. — *Sur le caractère de Frédéric, le grand tyran !* dis-je tout haut. Qu'est-ce que cela signifie ? — Le roi m'ôta le vase des mains, lut ce que je venais de lire, examina la couleur bleue qui était restée sur mon mouchoir, et quitta la galerie, sans proférer une parole. Voilà tout ce que je sais sur cette affaire.

Le juif salua la cour et M. Warendorff lui dit qu'il pouvait se retirer. Mais Albert se leva pour demander au président qu'il donnât l'ordre au juif de rester, attendu qu'il était dans l'intention d'*interpeller* ce té-

moin plus tard, suivant la coutume anglaise. Le président ordonna au juif de rester dans la cour. Le témoin suivant fut le directeur de la manufacture auquel M. Warendorff adressa les questions suivantes :

Demande. — Avez-vous vu les vers qui sont inscrits sur le vase prussien ?

Réponse. — Oui, monsieur, je les ai vus.

D. — Vous rappelez-vous les mots écrits au-dessus des vers?

R. — Oui; les mots sont : « Sur le caractère de Frédéric, le grand tyran. »

D. — Savez-vous par qui ces mots et les vers qui les suivent ont été écrits ?

R. — Je crois qu'ils ont été écrits par le comte Laniski.

D. — Comment le savez-vous ? ou qui vous porte à le croire ?

R. — J'étais présent lorsque Sophie Mansfeld dit au comte qu'elle ne savait pas écrire, et qu'elle lui serait obligée, s'il voulait bien écrire l'inscription pour elle. Le vase n'avait pas encore été mis au four. Le comte Laniski prit un pinceau et dit qu'il allait écrire l'inscription, ainsi qu'elle l'en priait. Je le vis écrire au milieu du vase pendant quelques minutes. Je l'entendis ensuite appeler un des ouvriers et lui dire de porter le vase dans le four. L'ouvrier vint prendre le vase, le porta dans la chambre voisine et le mit dans le four probablement.

D. — Vîtes-vous l'inscription sur le vase, après qu'il fut retiré du four ? et le mot *tyran* s'y trouvait-il alors ?

R. — Je ne vis point le vase immédiatement après sa sortie du four, mais seulement une heure après environ. Je vis alors l'inscription : le mot *tyran* n'était pas visible, et l'endroit où il est écrit maintenant était bleu. Je le portai moi-même avec quelques autres vases au palais royal de Sans-Souci. Dans la soirée du premier de ce mois, le roi m'envoya chercher, et me fit voir le mot *tyran* sur le vase. Je ne l'avais pas vu jusqu'alors. Ce mot n'a pu être écrit après la cuisson

du vase : il doit avoir été écrit pendant que le biscuit était tendre encore, et la couleur bleue a dû être étendue par-dessus après que le vase a été retiré du four. Je crois que le mot a été écrit par le comte Laniski, parce que je n'ai vu personne autre que lui écrire sur le vase; parce que ce mot ressemble exactement à l'écriture du reste de l'inscription; enfin parce que, dans une circonstance récente, j'ai entendu le comte faire usage de ce même mot, en parlant du grand Frédéric.

Le directeur de la manufacture royale avait cessé de parler et se retirait déjà avec la permission de M. Warendorff, lorsqu'Albert déclara son intention de l'interpeller aussi, et le président le fit rester aux débats. Les deux témoins qui furent ensuite appelés devant la cour étaient l'ouvrier qui avait porté le vase dans la pièce où se trouvait le four et celui qui était chargé de la cuisson des pièces de porcelaine. Aucun de ces deux témoins ne savait lire ni écrire. Le premier déclara qu'il avait porté le vase près du four, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, et que personne n'y avait touché dans le trajet. Le second déposa qu'il avait mis le vase dans le four en même temps que plusieurs autres pièces de biscuit; qu'il s'était constamment tenu près du feu, et que personne n'y avait touché jusqu'à ce qu'il fût cuit et retiré du four.

La liste des témoins à charge était épuisée. M. Warendorff ajouta qu'il s'abstiendrait de s'étendre plus long-temps sur la conduite de l'accusé; qu'il avait reçu de son souverain l'ordre de l'accuser avec le plus de modération possible; qu'il désirait sincèrement que les explications et la défense du jeune comte fussent pleinement satisfaisantes; et que le mode de jugement qui lui avait été accordé par le roi était une preuve suffisante de la clémence de Sa Ma-

jesté, et de son vif désir d'accorder au prisonnier tous les moyens possibles de réhabiliter sa réputation aux yeux du public.

Albert se leva, et le comte Laniski qui avait conservé l'attitude la plus impassible, durant le discours accusatif de M. de Warendorff, changea de contenance au moment où il vit son ami se lever pour sa défense. La comtesse Laniska se pencha sur l'appui de la galerie, dans l'anxiété la plus cruelle : un silence général régna dans toute la salle et l'on n'entendit plus qu'un léger tintement métallique : c'était le roi qui jouait avec la chaîne de son épée.

« Je n'essaierai pas, messieurs, dit Albert, d'exciter votre sympathie par une description pathétique de mes sentimens *comme homme et comme avocat* : quels qu'ils soient, c'est mon devoir et ma volonté de les réprimer devant vous. J'ai besoin de la calme possession de toute mon intelligence pour convaincre les vôtres de l'innocence de mon ami. Convaincre, voilà mon but : eussé-je en mon pouvoir les moyens les plus puissans de persuasion, je dédaignerais de les employer, dans cette occasion, comme également incompatibles avec mon propre honneur et celui du comte Laniski. Avec de pareils sentimens, je m'abstiens de tout éloge de la magnanimité de votre roi, Prussiens : les éloges d'un traître ou de l'avocat d'un traître seraient à la fois indignes d'un grand monarque et d'un peuple généreux. Si l'innocence de l'accusé qui est devant vous est reconnue, il trouvera bien l'occasion d'exprimer par ses actions, mieux que moi par de stériles paroles, sa gratitude envers son souverain, pour lui avoir accordé ce jugement public par ses égaux, par des hommes capables de discerner et de faire triompher la vérité. L'accusation a-t-elle strictement accompli les ordres du roi en parlant du comte de Laniski avec toute la modération possible ? C'est une question que je n'examinerai point, dans la confiance que nos juges ne se laisseront point influencer par de pompeuses déclamations, et qu'ils ne baseront leur dé-

c'sion que sur des preuves positives. Il n'aura pas échappé à leur observation qu'aucune preuve de ce genre n'a été produite contre l'accusé : personne n'a juré avoir *vu* le comte Laniski écrire le mot *tyran* sur le vase. Le premier témoin, le juif Salomon, nous a informé d'une chose dont nos propres sens ne nous permettaient pas de douter, savoir, que ce mot était actuellement inscrit sur la porcelaine. Il nous a dit ensuite qu'il était recouvert d'une couleur bleue qu'il avait effacée avec son mouchoir ; tout cela peut être vrai ; mais la sagesse de Salomon réunie à celle de M. de Warendorff n'a pu nous indiquer quelle connexion nécessaire existait entre cette couleur bleue, le mouchoir et la culpabilité présumée du comte de Laniski.

» Le directeur de la manufacture de porcelaine est venu ensuite, et j'appréhendais de ce témoin, un peu plus respectable que le juif, qu'il ne rétablît cet anneau brisé dans l'enchaînement des preuves ; mais ce témoin s'est borné à déposer qu'il avait entendu une femme dire qu'elle ne savait ni lire ni écrire, qu'elle avait demandé en conséquence au comte Laniski d'écrire une inscription pour elle sur le vase ; que celui-ci avait en effet écrit quelque chose, il ne savait quoi ; qu'il croyait cependant que le mot *tyran* devait être un des mots écrits par le comte, parce qu'il n'avait vu personne autre écrire sur le vase, parce que l'écriture de ce mot ressemble à celle du reste de l'inscription, enfin parce qu'il avait entendu le comte se servir devant lui de la même expression en parlant du roi. J'ai résumé cette déposition, pour vous démontrer qu'elle n'est en aucune manière *positive*.

» Pour vous prouver que le mot incriminé n'a pu être écrit que par le comte Laniski, deux témoins ont été appelés : l'ouvrier qui a transporté le vase dans la pièce où est le four, et celui qui l'a mis au feu. L'un a positivement affirmé que personne n'avait touché le vase dans le trajet. L'autre a déclaré non moins positivement que personne n'avait touché au vase après qu'il eut été mis dans le four.

» On m'accorde que le mot n'a pu être gravé sur la por-

celaine après la cuisson du biscuit. Le témoin n'a point affirmé cependant qu'il ne se fût pas écoulé un intervalle de temps entre le moment où il reçut le vase et celui où il le mit au feu. Que devint le vase dans cet intervalle? Combien cet intervalle eut-il de durée ? Le témoin enfin affirmerait-il que personne n'a touché à ce vase durant cet intervalle?

» Telles sont les interpellations que je vais lui adresser tout à l'heure. Je ne crains point de les lui faire connaître à l'avance, parce que j'ai trop de confiance en son intégrité, pour le soupçonner de préparer des réponses évasives, et une trop haute opinion, d'ailleurs, de votre pénétration, messieurs, pour supposer que vous puissiez être dupes d'une semblable supercherie.

» J'ai l'espoir d'avoir établi ma première assertion, savoir, qu'il n'existe aucune preuve positive de la culpabilité du prisonnier. Or, vous savez, messieurs, que là où n'existe pas de preuve évidente d'un fait quelconque, nos jugemens doivent être basés sur le calcul des probabilités, et c'est pour cette raison que l'étude des probabilités et l'art de les comparer ont été appelés, dans un ouvrage célèbre de ce temps, *la science des juges*[1]. Quant à vous, juges de mon ami, toutes les probabilités de sa culpabilité ont été produites à vos yeux. Pesez-les, comparez-les avec celles que je vais produire en faveur de son innocence. Son éducation, son caractère, son intelligence, tout parle en sa faveur. Le comte Laniski serait le plus lâche et le plus stupide des hommes, si, sans aucun motif apparent, il eût commis une action à la fois aussi basse et aussi absurde que celle dont il est accusé. Son caractère est par nature ou par habitude franc et emporté, souvent jusqu'à une imprudence extrême. Un exemple de cette imprudence et de la manière dont le roi lui accorda son pardon a été rappelé devant vous. Est-il probable que le même homme soit à la fois noble et bas? Est-il probable que la générosité de son roi n'ait fait aucune impression sur son cœur ? Son cœur serait donc insensible, égoïste ? Levez les

[1] Voltaire. — *Essai sur les probabilités en fait de justice*

yeux, messieurs, vers cette galerie ! Voyez cette mère dans l'anxieté, ces amis tout émus ! Le sort de Laniski exciterait-il donc autant d'intérêt, s'il était égoïste et insensible? — Mais supposons-le pour un instant destitué de tout sentiment généreux, nous ne pouvons pas au moins le représenter comme un fou. On vous a rappelé que ses talens avaient été distingués de bonne heure par son souverain, dont la pénétration ne peut être mise en doute. Il était donc en grande faveur auprès du roi, tout près d'entrer dans la vie, et qui plus est dans la vie militaire; tout son espoir de distinctions, tout son avenir, reposaient sur la bonne opinion de son général et de son roi, et tant de belles espérances il les aurait sacrifiées, à quoi? au plaisir, ou plutôt à la folie d'écrire un seul mot! A moins que vous ne supposiez le comte Laniski poussé par un désir insensé d'écrire le mot *tyran*, comment expliquez-vous qu'il l'ait écrit sur le vase? Voulut-il faire parvenir en France l'idée que le grand Frédéric était un tyran? Mais l'homme le moins sensé eût trouvé un moyen d'arriver à ce but, un peu moins stupide, que de graver son opinion sur un vase qu'il savait devoir passer dans les mains du monarque même dont il se proposait d'outrager la réputation. L'impossibilité extrême qu'aucun homme dans la situation, avec le caractère, les mœurs et la capacité du comte de Laniski, eût agi de cette manière, s'élève, selon moi, jusqu'à une impossibilité morale. Je n'en savais pas plus, messieurs, de cette cause, lorsque j'offris de défendre Laniski au péril de ma liberté : ce ne fut pas uniquement par l'enthousiasme de l'amitié que je fus porté à faire cette offre; ce fut aussi par la froide conviction de mon intelligence, fondée sur le calcul le plus certain des probabilités morales.

» J'ai eu le bonheur, messieurs, dans le cours des recherches que j'ai faites depuis, d'obtenir la pleine confirmation de mon opinion. Sans avoir recours à ces déclamations oratoires qui seraient nécessaires pour déguiser le mensonge, mais qui seraient nuisibles à la manifestation de la vérité au lieu de servir à son ornement, je vais de la manière la plus simple et la plus claire, produire mes preuves devant la cour.»

Le premier témoin appelé par Albert fut l'ouvrier qui avait porté le vase dans la pièce où se trouvait le four. Ce témoin dit qu'il n'avait point remis le vase entre les mains de son camarade chargé de la cuisson, mais qu'il l'avait posé, auprès de plusieurs autres pièces de porcelaine, sur un plateau qui était lui-même sur la table placée près du four.

Albert. — Vous êtes certain de l'avoir mis sur le plateau?

Le Témoin. — Tout-à-fait certain.

A. — Quelle raison avez-vous de vous rappeler cette circonstance?

Le T. — Je me la rappelle, parce que je mis d'abord le vase sur le bord du plateau, et qu'il faillit tomber. Cet accident me fit peur, et c'est ce qui m'en fait souvenir. Je fis de la place sur le plateau, et j'y laissai le vase tout-à-fait en sûreté : je l'affirme positivement.

A. — C'est tout ce que je voulais vous demander, mon bon ami.

Le témoin appelé ensuite était l'ouvrier chargé de la cuisson des porcelaines.

Albert. — Avez-vous vu le témoin précédent mettre le vase sur le plateau, lorsqu'il l'abandonna à vos soins?

Le Témoin. — Oui, monsieur.

A. — Vous êtes certain qu'il le mit *sur le plateau?* Quelle raison avez-vous de vous rappeler cette circonstance?

Le T. — Je me la rappelle, parce que j'entendis mon camarade s'écrier : « Ma foi Wilhem, j'ai manqué laisser tomber ce maudit vase! Mais tiens, regarde, je te le laisse en bon état sur le plateau. » Je me retournai, et je vis en effet le vase en sûreté sur le plateau avec les autres.

A. — Vous souvenez-vous de quelque autre circonstance?

Le T. — Non, monsieur, si ce n'est que mon camarade me dit : — « Wilhem, il faut le mettre au feu tout de suite, » et je lui répondis : — Chaque chose en son temps;

le four n'est pas encore prêt : je l'y mettrai avec les autres pièces.

A. — Vous ne mîtes donc pas le vase au feu aussitôt qu'il vous fut apporté ?

Le T. — Non, monsieur ; mais ce ne fut pas de ma faute : le four n'était pas assez chaud.

A. — Combien pensez-vous qu'il s'écoula de temps depuis l'instant où ce vase fut déposé sur le plateau, jusqu'à celui où il fut mis au feu ?

Le T. — Je ne sais ; je ne puis pas le dire exactement ; il put se passer un quart d'heure ou vingt minutes, une demi-heure peut-être. Je ne puis le dire exactement, monsieur.

A. — Nous n'avons pas besoin que vous précisiez exactement. Personne ne veut vous tendre de piége, mon bon ami. Durant ce quart d'heure, ces vingt minutes, ou cette demi-heure, avez-vous perdu le vase de vue ?

Le T. — Certainement, monsieur. Je ne pouvais pas avoir toujours l'œil dessus. Pourquoi cela d'ailleurs ? n'était-il pas en sûreté ?

A. — Vous rappelez-vous où vous avez trouvé le vase, lorsque vous l'avez mis au feu ?

Le T. — Oui, monsieur, il était posé comme il l'est ici, au milieu de la table.

A. — Vous rappelez-vous s'il était sur le plateau ou non ?

Le T. — Il n'était pas sur le plateau, je m'en souviens ; non, je suis sûr qu'il n'y était pas, car je pris d'abord le plateau et mis au feu tous les vases qui étaient dessus, et je revins prendre celui qui était posé, ainsi que je l'ai déjà dit, au milieu de la table.

A. — Y eut-il une autre personne que vous près du four ou dans la pièce, depuis l'instant où ce vase vous fut apporté jusqu'à celui où il fut mis au feu.

Le T. — Je ne m'en souviens pas. C'était l'heure de dîner. Tous les ouvriers, excepté moi, étaient allés dîner : je restai pour avoir soin du four.

A. — C'est vous alors qui avez ôté le vase du plateau ?

Le T. Non, monsieur, ce n'est pas moi. Je ne l'ai jamais touché sur le plateau. Je vous ai déjà dit qu'il ne s'y trouvait point avec les autres, et qu'il était au milieu de la table, comme il est là devant vous.

A. — C'est vrai, vous nous avez dit que lorsque vous voulûtes le mettre au feu, vous le vîtes au milieu de la table; mais vous vous rappelez que vous avez vu l'ouvrier qui l'apporta le déposer sur le plateau. Vous nous avez dit que vous vous rappeliez très-bien cette circonstance.

Le T. — Et c'est vrai aussi, monsieur.

A. — Mais le vase n'a pu s'ôter du plateau de lui-même ? Ce n'est pas vous non plus qui l'en avez ôté; comment cela s'est-il donc fait ?

Le T. — Je ne sais : je ne puis le dire. Quelqu'un sans doute l'a ôte du plateau. Je surveillais la cuisson ; j'avais le dos tourné à la porte. Je ne me rappelle pas avoir vu entrer personne ; mais plusieurs personnes auraient pu entrer et sortir sans que j'y prisse garde.

A. — Prenez votre temps, mon bon ami; rappelez bien vos souvenirs.

Le T. — Oh ! oui, monsieur, je me souviens à présent! je me rappelle que le juif Salomon entra et me demanda où était Sophie Mansfeld ; et ce doit être lui sans doute qui ôta le vase du plateau, car je me rappelle maintenant qu'en tournant la tête je l'aperçus qui tenait le vase dans ses mains. Il en considérait l'inscription, si je m'en souviens bien, en disant : « Voilà de beaux vers ! » ou quelque chose de semblable ; mais j'y fis peu attention, j'étais tout à ma besogne. Voilà tout ce que je sais.

A. — C'est assez.

Le témoin qui vint ensuite était le mari de Sophie Mansfeld. Il déposa que, le 29 avril, le jour où le vase prussien fut terminé, il rencontra dans la rue Sophie Mansfeld qui allait dîner. Il lui demanda de voir le vase : elle lui dit qu'il devait être dans le four et

qu'il ne pouvait le voir : qu'elle était bien fâchée qu'il ne fût pas venu plus tôt, parce qu'il en aurait écrit l'inscription pour elle, et lui aurait épargné la honte de dire au comte Laniski qu'elle ne savait ni lire ni écrire. Impatient de voir le vase, le témoin courut à la manufacture dans l'espoir d'y arriver avant qu'il fût mis dans le four. Il rencontra le juif Salomon à la porte de la manufacture : celui-ci lui dit qu'il était trop tard ; que tous les vases étaient dans le four et qu'il les y avait vu mettre. Quoique cette circonstance ne l'eût point frappé sur le moment, le témoin se rappela que le juif avait insisté pour l'empêcher d'entrer dans l'atelier de cuisson. Salomon l'avait pris par le bras et l'avait emmené dans la rue, en lui parlant d'une somme qu'il s'était chargé de faire parvenir à Meissen, aux parens de Sophie.

Albert demanda au témoin au nom de qui cette somme devait être envoyée à Meissen.

Le Témoin. — C'était au nom de Sophie Mansfeld.

Albert. — Avait-elle emprunté cette somme au juif ?

Le T. — Oh ! non, monsieur ; Salomon la lui devait pour divers ouvrages qu'elle lui avait faits. Elle savait peindre sur verre : elle avait dessiné pour lui plusieurs sujets pour une grande lanterne magique, et fait diverses petites peintures sur verre. Elle y travaillait dans ses heures de loisir, et se levait pour cela de grand matin. Elle avait consenti à travailler pour le juif, à condition qu'il ferait parvenir le prix convenu entre eux à ses parens, qui sont vieux et qui n'ont que leur fille pour les soutenir.

A. — Et cet argent fut-il exactement envoyé par le juif ?

Le T. — Pas un pfenning n'a été remis, monsieur, ainsi que Sophie l'a découvert depuis son retour à Meissen.

A. — Avez-vous entendu le juif dire quelque chose sur le retour de Sophie en Saxe ?

Le T. — Oui : le juif a exprimé devant moi l'espoir qu'elle

ne quitterait jamais Berlin, parce qu'il tirait profit de ses talens. Il me conseilla de nous établir à Berlin. Ceci se passait il y a six semaines à peu près. Une semaine environ avant que le prix fût decerné par le roi, je rencontrai le juif et je lui dis que Sophie avait bon espoir de retourner en Saxe. Il en parut contrarié et dit : — Cela n'est pas *sûr*.

A. — Avez-vous jamais entendu le juif parler du comte Laniski?

Le T. — Oui, monsieur, il y a deux mois environ, la première fois que je vis le comte Laniski, lorsqu'il se rendit avec quelques étrangers à la manufacture de porcelaine. Je demandai au juif quel était ce seigneur. — « C'est le comte Laniski, me dit-il ; un homme que je déteste et dont je me vengerai tôt ou tard. » Comme je lui demandai la cause de sa haine : — « C'est un chien de chrétien, me dit-il, qui fait de tous les juifs le sujet perpétuel de ses plaisanteries. Aujourd'hui même, au moment où mon fils passait la revue devant le roi, le comte Laniski se tenait les côtés à force de rire. Mais je m'en vengerai tôt ou tard. »

A. — Je n'ai plus de question à vous faire, monsieur.

Le témoin qui lui succéda était droguiste à Berlin. Il déposa que, le 30 avril, Salomon était venu dans sa boutique lui demander de la couleur bleue, et qu'après avoir essayé avec soin diverses nuances de bleu sur le dos d'une lettre qu'il avait tirée de sa poche, il avait acheté une petite quantité d'un bleu, dont le témoin produisit à la cour un échantillon semblable.

Albert demanda que la couleur fût soumise aux regards des jurés, afin qu'ils pussent la comparer avec le bleu qui formait le fond du vase. Cette comparaison démontra l'identité des deux couleurs.

Albert au témoin. — Savez-vous ce qu'est devenu le papier sur lequel vous avez vu le juif faire l'essai des couleurs?

Le T. — Oui, monsieur, le voici. Je l'ai trouvé sous le

comptoir après le départ du juif, et je l'ai gardé pour le lui rendre, après m'être aperçu qu'il y avait sur l'autre côté un compte dont il pouvait avoir besoin. Mais il n'est pas revenu à ma boutique depuis, et j'avais oublié ce papier, monsieur, lorsque vous êtes venu chez moi, il y a une semaine environ, pour faire des recherches à ce sujet. Vous avez désiré que je gardasse avec soin ce papier, et que j'en tinsse la possession secrète, jusqu'au jour du jugement du comte Laniski. J'ai accompli votre désir, monsieur, et voici le papier.

Le papier fut soumis à l'examen des jurés qui trouvèrent que l'une des nuances essayées se rapportait exactement à celle du vase prussien. Albert fit alors appeler le juif, et lui demanda de présenter le mouchoir avec lequel il avait effacé la couleur en essuyant le vase. L'évidence devint alors complète; car le bleu déposé sur le mouchoir était exactement le même que celui du vase et du papier. Lorsque les jurés eurent eux-mêmes constaté cette analogie parfaite, Albert les pria de vouloir bien lire ce qui était écrit sur le papier. Le premier mot qui frappa leur attention fut le mot *tyran* fréquemment répété, comme si l'on eût essayé d'imiter l'écriture d'une autre personne. Un de ces essais avait la ressemblance la plus exacte avec le *tyran* du vase prussien. Albert fit alors une observation qui avait échappé à tout le monde : c'est que la lettre *r* de ce mot avait une autre forme que toutes les *r* du reste de l'inscription. Pour toutes les autres lettres, l'écriture avait été habilement contrefaite.

Après avoir éclairé le jury par ces renseignemens inattendus, Albert termina son plaidoyer en faisant observer, que comme la longueur des débats semblait avoir fatigué le président et le jury, il s'abstenait de prolonger sa défense, et laissait à leur religion le soin

de balancer les probabilités, et de prononcer entre l'honneur du comte Laniski, et l'honnêteté du juif Salomon.

Le président fit un résumé clair et impartial des débats, avec une supériorité de talent qui eût fait honneur à un magistrat anglais, et le jury, après quelques minutes d'examen, prononça un verdict d'acquittement. De vives acclamations remplirent la salle. Au milieu de ces cris de joie, le mot *Silence!* fut prononcé par une voix accoutumée à se faire promptement obéir. Tous les yeux se tournèrent du côté du roi.

— Les assises sont fermées, dit le grand Frédéric; mon jugement confirme le verdict du jury. Comte Laniski, je me suis trop hâté de vous retirer votre épée: acceptez la mienne à la place. — En prononçant ces mots, Frédéric détacha son épée et l'offrit au jeune comte. — Quant à vous, monsieur, continua-t-il en s'adressant à Albert, vous n'avez pas besoin d'épée pour défendre vos amis; vos armes sont supérieures aux nôtres: permettez-moi de les prendre à mon service, et soyez assuré que je ne les laisserai pas longtemps sans emploi ou sans récompense.

Il n'y avait qu'une personne présente qui ne semblât pas satisfaite de ce discours: c'était le juif Salomon, qui attendait dans un sombre silence ce qu'on allait résoudre de lui. Il fut condamné, non à un emprisonnement d'une année dans la forteresse de Spandau, mais à balayer les rues de Potsdam, y compris la cour du comte Laniski, pendant douze mois consécutifs.

Cette sentence fut universellement approuvée, et chacun des spectateurs se retira. Le roi dîna ce jour même chez la comtesse Laniska, en société de son fils, d'Albert et du voyageur anglais. Après le dîner, Fré-

déric alla passer une revue, et l'on remarqua qu'il portait l'épée du comte Laniski.

— Vous conviendrez, dit la comtesse au voyageur, que notre souverain est un grand homme ; car il n'y a que les hommes supérieurs qui reconnaissent ainsi leurs erreurs.

— Et vous, madame, répliqua l'Anglais, vous conviendrez que c'est notre jugement par jury qui a convaincu le roi de son erreur.

— Vous le louerez alors de nous l'avoir accordé, dit Albert.

— Jusqu'à un certain point, dit l'Anglais, dont il était difficile d'arracher l'éloge d'un souverain despotique; car vous remarquerez que ce mode de jugement, qui fut une faveur pour vous autres Prussiens, est un droit acquis pour nous autres Anglais. Plus j'admire votre roi de Prusse, plus j'aime et plus j'admire les institutions de mon pays.

FIN DU PREMIER VOLUME DES CONTES MORAUX.

TABLE

DU PREMIER VOLUME

DES CONTES MORAUX.

	Pages.
La Bonne gouvernante française.	1
Mademoiselle Panache ou la Mauvaise gouvernante.	105
La Bonne tante.	167
Le Jugement par jury ou le Vase prussien.	269

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de WORMS, boulevart Pigale, 46 (*extra muros*).

CONTES MORAUX.

FORESTER.

CHAPITRE I.

L'Arrivée.

Francis Forester était fils unique d'un riche propriétaire anglais, qui avait apporté quelque soin à son éducation, mais dont les opinions bizarres avaient probablement influencé la conduite à l'égard de cet enfant.

Le jeune Forester était franc, brave et généreux; mais son père lui avait inspiré un tel dédain de la politesse, que les formes ordinaires de la société lui paraissaient odieuses et ridicules. Sa sincérité était rarement contenue par les égards que l'on doit aux sentimens d'autrui. Il portait l'amour de l'indépendance au point de trouver préférable la vie indépendante de Robinson Crusoé dans son île déserte, à l'aisance et au bien-être d'une société civilisée. Son père avait attiré de bonne heure son attention sur les folies et les vices des hautes classes de la société, et son mépris pour l'oisiveté égoïste était si fortement lié dans son esprit au nom d'homme comme il faut, qu'il se sentait disposé à choisir ses amis et ses compagnons plutôt parmi ses inférieurs que parmi ses égaux: l'inégalité entre le riche et le pauvre l'indignait. Son caractère était aussi enthousiaste

que naturellement bon, et il soupirait après le moment où il serait homme et maître de ses actions, pour réformer la société entière ou du moins son voisinage. Francis Forester avait environ dix-neuf ans, lorsque son père mourut; il fut envoyé à Edimbourg chez le docteur Campbell, que le testament de son père lui avait nommé pour tuteur. Le mode même de transport qu'il choisit pour se rendre à Edimbourg fut chez lui un trait de caractère. La diligence et un voiturier partaient presque en même temps de Penrith. Tout fier de pouvoir appliquer immédiatement ses principes d'indépendance, Forester se plaça sous la protection de l'humble voiturier, en se félicitant d'avoir su se mettre ainsi au-dessus du préjugé. Il fit son entrée à Edimbourg dans toute la gloire de l'indépendance, et se fit descendre à la porte même du docteur Campbell.

— Le docteur n'est pas chez lui, monsieur, lui dit le laquais qui vint ouvrir la porte.

— Il y est! s'écria Forester avec indignation. Je le vois à sa fenêtre.

— Mon maître va se mettre à table et ne peut recevoir personne; mais si vous voulez repasser à six heures, peut-être pourrez-vous le voir, mon ami.

— Mon nom est Francis Forester, laissez-moi entrer! dit fièrement notre héros en s'avançant.

— Forester! M. Forester! le jeune monsieur qu'on attendait par la diligence aujourd'hui?

Sans daigner donner la moindre explication au domestique, Forester prit son porte-manteau des mains du voiturier, et le docteur Campbell se présenta au moment où une lutte officieuse s'était engagée entre son pupille et le laquais qui voulait le débarrasser de son bagage. Le docteur reçut son pupille avec bonté, mais il ne put obtenir de lui qu'il essuyât sa chaussure sur le paillasson de l'escalier, ni qu'il réparât le désordre de sa toilette avant de

paraître au salon. Il y fit son entrée avec des souliers couverts de boue, un habit râpé et une chevelure qui paraissait n'avoir jamais été peignée, et il s'étonna de l'effet d'hilarité que cette singulière apparition produisit sur les physionomies de plusieurs personnes de la compagnie.

— Je n'ai rien fait dont j'aie à rougir, se disait-il. Toutefois, malgré ses efforts pour être et pour avoir l'air d'être à son aise, son attitude était contrainte et embarrassée. Un jeune gentilhomme écossais, M. Archibald Mackenzie, semblait surtout jouir de sa confusion, avec une gaieté maligne et à demi-contenue, que le fils du docteur était trop bien élevé et d'un trop bon naturel pour partager. Henry Campbell avait trois ou quatre ans de plus que Forester, et quoiqu'il eût toute l'élégance d'un homme comme il faut, le jeune Francis ne put s'empêcher d'être charmé de la manière dont il engagea la conversation avec lui. Le prestige secret de la politesse dissipa peu à peu la gêne de sa fausse honte. — C'est bien dommage que ce garçon ait été élevé comme un dandy, se dit Forester en lui-même; il paraît avoir du bon sens et de la bonté.

On annonça le dîner, et Forester fut contrarié de se voir interrompu au milieu d'une discussion qu'il avait entamée avec Henry Campbell sur la prééminence des charrettes sur les voitures. Non que Forester eût de la répugnance à dîner, car il se sentait alors une faim dévorante, mais il avait toujours été contraire à ses habitudes comme à ses principes de manger en compagnie. Une table couverte d'une blanche nappe, des plats disposés avec symétrie, des assiettes, des couteaux, des fourchettes, posés à de régulières distances, semblaient, à notre jeune Diogène, des superfluités absurdes, et il était près de s'écrier, comme le philosophe antique : — Que de choses dont je n'ai pas besoin! S'asseoir à table, manger, boire, se conduire enfin comme tout le monde, c'étaient pour lui des cérémonies

aussi désagréables que difficiles. Il ne voyait pas que l'usage avait rendu toutes ces choses faciles à tout autre qu'à lui ; et dès qu'il eut dévoré ce qu'il avait devant lui, il réfléchit en silence au bon sens de Sancho Pança qui préférait un œuf derrière une porte aux plus brillans festins en public; puis il se rappela le récit enthousiaste que fait son voyageur favori Le Vaillant [1], de ses charmans repas hottentots et du profond dégoût qu'il ressentit ensuite en comparant l'étiquette européenne avec la simplicité des bords africains. — Dieu merci ! le cérémonial du dîner est fini ! dit-il à Henry Campbell, en se levant de table.

Toutes ces choses qui paraissent toutes naturelles en société, semblaient à Forester d'étranges cérémonies. Dans la soirée il y eut tables de jeu pour ceux qui aimaient le jeu, et conversation pour ceux qui préféraient les plaisirs de la conversation. Forester n'aimait ni l'un ni l'autre de ces plaisirs : il passa toute la soirée à jouer avec un chat sur un canapé dans un coin éloigné du salon. Il se tint pour dit que la conversation ne méritait pas son attention, parce qu'il avait distingué, au milieu des autres, la voix de lady Catherine Mackenzie. Il avait conçu de l'aversion ou plutôt du mépris pour cette dame, parce qu'elle se montrait fière de sa naissance et de son rang dans ses discours et dans ses manières. Henry Campbell ne crut pas devoir se punir des défauts de lady Catherine, en se privant d'une agréable conversation : il savait que son père avait l'art de rendre instructifs et amusans les sujets les plus frivoles, traités généralement en société, et Forester eût probablement fait aussi cette découverte, le soir même, s'il ne se fût pas livré à ses propres pensées, au lieu d'écouter les observations des autres. Lady Catherine, il est vrai, avait entamé une sotte histoire sur son antipathie héréditaire

[1] Voyages de Le Vaillant en Afrique, 1er vol., p. 114.

pour les concombres confits au vinaigre, et n'avait pas manqué de suivre la généalogie de cette antipathie, à travers plusieurs générations de ses ancêtres; mais le docteur Campbell dit à ce sujet qu'il tenait d'un homme d'esprit de la famille Mackenzie, que l'aïeul de lady Catherine et plusieurs de ses amis avaient failli mourir pour avoir mangé des concombres confits, et de là il prit occasion de raconter plusieurs particularités intéressantes sur les effets des différens poisons.

Le docteur Campbell, qui distinguait très-bien les travers et les belles qualités de son jeune pupille, espérait, à l'aide d'une douce raillerie, entremêlée à propos de raisonnemens, mitiger par une suffisante quantité de bon sens l'enthousiasme de Forester, l'amener peu à peu à partager les plaisirs de la société civilisée, et le convaincre enfin que la vertu n'est point la possession exclusive de quelques classes de la société; et que c'est l'éducation, dans l'acception large de ce mot, qui, plus que la richesse ou la pauvreté, crée les différences entre les individus de la société. Le docteur prévit que Forester serait bientôt l'ami de son fils, et que cette liaison le guérirait à la fois de ses préventions contre les gens comme il faut, et de son penchant de mauvais goût pour la société de ses inférieurs. Henry Campbell avait en réalité une énergie plus utile, quoiqu'en apparence moins d'enthousiasme que son nouveau compagnon; il était constamment occupé, et réellement indépendant, parce qu'il avait appris à se suffire au besoin, lui-même, par le travail de ses mains ou de son intelligence. Mais son indépendance ne le rendait pas insociable : il était toujours prêt à partager les plaisirs de ses amis, dont il était par conséquent tendrement aimé. Il suivait l'exemple de son père, en faisant au pauvre tout le bien qu'il lui était possible de faire; mais il ne s'imaginait pas qu'il pût réformer tous les abus de la société, ni refaire

l'univers d'après un nouveau modèle. Peu de jours après son arrivée, Forester se plaisait à converser, ou plutôt à discuter longuement avec Henry; mais son aversion pour le jeune Archibald Mackenzie s'accroissait de moment en moment. Lady Catherine Mackenzie et son fils étaient parens du docteur, et ils étaient venus passer quelque temps à Édimbourg, dans la famille Campbell. Lady Catherine, femme adroite et rusée, orgueilleuse de son rang, mais plainement convaincue de la supériorité des richesses, s'était appliquée à graver dans l'esprit de son fils toutes les maximes d'une mondaine sagesse qu'elle avait recueillies dans la société; elle lui avait inspiré son orgueil de famille, mais elle lui avait appris en même temps à courtiser bassement ses supérieurs en rang et en fortune. L'art de s'élever dans le monde ne dépendait pas entièrement, suivant elle, de la vertu ou de l'habileté; elle s'inquiétait donc beaucoup plus des manières de son fils que de ses principes, et se montrait bien plus empressée à le voir former de grandes liaisons qu'à le voir se livrer sérieusement à l'étude d'une profession libérale quelconque. Archibald était tout ce que l'on pouvait attendre de son éducation, tour à tour souple devant ses supérieurs et insolent avec ses inférieurs. Pour s'insinuer dans la faveur des jeunes gens de rang et de fortune, il affectait des goûts magnifiques; mais ses maximes secrètes de parcimonie ne l'abandonnaient pas au sein même de la dissipation. Orgueil et bassesse vont habituellement de compagnie.

Il ne faut pas croire que le jeune Francis Forester fût doué d'une telle pénétration qu'il eût deviné tout d'un coup le caractère de l'artificieux Archibald; mais il le détestait pour de bonnes raisons: parce qu'il était noble, parce qu'il avait ri à son entrée chez son tuteur, enfin parce qu'il prenait des leçons de danse.

CHAPITRE II.

Le Squelette.

Une semaine environ après l'arrivée de Forester, le docteur Campbell lui montrait quelques expériences de chimie que le jeune Henry avait demandées à son père pour l'amusement de son nouvel ami; Forester était assis depuis cinq minutes à peine dans le cabinet du docteur, lorsque Mackenzie, qui les avait suivis par pure oisiveté, lui fit voir un grand trou à son soulier. — C'est facile à réparer, dit l'indépendant jeune homme; et il quitta le laboratoire pour se rendre à la boutique d'un savetier qui demeurait dans une étroite ruelle derrière la maison de M. Campbell. De la fenêtre de sa chambre à coucher, Forester voyait chaque matin cet homme se mettre gaiement à son ouvrage; il admirait son active industrie, et il brûlait de faire connaissance avec lui. La familiarité enjouée de Forester enchanta le savetier, qui se divertit beaucoup à voir l'empressement du *jeune monsieur* à raccommoder lui-même son soulier. Après avoir passé plusieurs heures dans l'échoppe de son voisin, Forester avait enfin terminé ses travaux de la matinée, qu'il jugeait dignes d'admiration. Il aperçut, en sortant de l'échoppe, dans une cour voisine, des enfans qui jouaient à la balle; il alla les trouver; au milieu de leur partie, un maître de danse, aux cheveux poudrés, aux bas éclatans de blancheur, qu'il semblait craindre de salir, traversa la cour et interrompit les joueurs pendant quelques secondes. Dès qu'il fut loin, les enfans déclarèrent qu'il traversait *leur* cour régulièrement deux fois dans la journée, et que son pied dérangeait toujours leurs balles ou leurs billes. Sans s'arrêter à peser la vraisemblance de cette accusation, Forester la re-

çut avec avidité et l'admit comme vraie, parce que l'accusé était un maître de danse. Il avait conçu depuis long-temps une antipathie pour les maîtres de danse, spécialement pour ceux qui portaient de la poudre et des bas de soie. Le jeune Francis donc, que l'idée d'une injustice enflammait aisément, et qui se montrait toujours prêt à protéger *le pauvre* contre l'oppression, se concerta tout de suite avec les enfans pour les délivrer de ce qu'il appelait l'insolence du maître de danse, et leur promit de l'obliger à prendre désormais une autre route.

Dans son ardeur pour la liberté de ses nouveaux amis, notre héros ne prenait pas garde qu'il portait atteinte à la liberté d'un homme qui ne lui avait jamais fait de tort, et dont il n'avait aucun droit de contrôler les actions.

En rentrant chez le docteur Campbell, Forester entendit les sons d'un violon, et il trouva son ennemi, M. Pasgrave, occupé à donner une leçon de danse à Archibald Mackenzie: le maître fut engagé, devant lui, à revenir le lendemain soir, et le complot des conjurés fut aussitôt disposé en conséquence. Forester se souvint d'avoir vu un squelette renfermé dans une armoire du cabinet du docteur ; il s'en empara secrètement, et courut le porter en triomphe à ses compagnons. Il le plaça dans une niche, au bas de quelques marches de pierre que devait descendre le maître de danse sur sa route accoutumée. Un des nouveaux camarades de Forester, le fils d'un boucher, fut chargé de se tenir, à une certaine heure, derrière le squelette, avec deux lumières à la hauteur des cavités oculaires du crâne.

A l'heure prévue, les pas de M. Pasgrave se firent entendre, et les polissons se mirent en embuscade pour jouir du spectacle de leur malice. La nuit était sombre : les yeux ardens du squelette jetèrent un éclat soudain sur le maître de danse, qui fut si effrayé de cette apparition, qu'en précipitant sa fuite, le pied lui glissa et il roula au bas des

marches de pierre. Il se foula la cheville du pied dans sa chute, et fut transporté chez le docteur Campbell. Forester se montra désolé du tragique dénouement de sa comédie. Le pauvre homme fut étendu sur un lit, au milieu des souffrances les plus aiguës. Forester se hâta d'expliquer au docteur, avec l'expression du plus vif regret, la cause de cet accident, et il fut profondément touché du bon cœur de M. Pasgrave, qui l'assurait, dans l'intervalle de ses accès de souffrances, qu'il serait bientôt guéri, et qui s'efforçait d'apaiser le mécontentement du docteur. Forester se tint auprès du lit, déplorant sincèrement sa faute; mais ses regrets furent bien plus amers encore, lorsqu'il apprit que les polissons, dont il s'était hâté d'embrasser la cause, s'amusaient chaque jour à jouer de malins tours à cet homme inoffensif, tandis que lui-même déclarait n'avoir jamais dérangé à dessein leurs billes ni leurs balles, et les avait toujours priés poliment de lui permettre de passer.

Forester résolut désormais d'entendre les deux parties avant d'entreprendre le redressement des torts faits à autrui.

CHAPITRE III.

L'Alarme.

Forester eût volontiers passé la nuit auprès de M. Pasgrave, pour lui bassiner la jambe de temps en temps, et alléger ses souffrances autant que possible; mais le malade n'y voulut pas consentir, et le jeune Francis se retira dans sa chambre vers minuit. Il était endormi à peine, lorsque sa porte s'ouvrit et qu'Archibald Mackenzie le réveilla, en lui demandant d'un ton impérieux comment il pouvait

dormir quand toute la maison était dans l'épouvante par suite de ses équipées.

— Le maître de danse est-il plus mal? Qu'y a-t-il? s'écria Forester tout alarmé.

— Il s'agit bien du maître de danse! reprit Archibald. Habillez-vous vite, et vous saurez bientôt de quoi il est question.

Forester s'habilla à la hâte et suivit Archibald, au milieu d'un long corridor qui menait à un escalier dérobé. — Entendez-vous le bruit? lui dit Archibald.

— Non.

— Eh bien! vous l'entendrez de reste tout à l'heure. Suivez-moi en bas.

Forester fut tout surpris en entrant dans la salle d'y trouver toute la famille rassemblée. Lady Catherine avait été réveillée par un bruit qu'elle avait pris d'abord pour les cris d'un enfant. Sa chambre à coucher était au rez-de-chaussée, et contiguë au cabinet du docteur Campbell, d'où le bruit semblait venir. Elle avait éveillé son fils et mistriss Campbell; lorsqu'elle se fut un peu remise, elle put entendre les explications du docteur, qui lui assurait que ce qu'elle avait pris pour les cris d'un enfant n'était que le miaulement d'un chat. Les cris de ce chat étaient effrayans; et, lorsqu'on approcha la lumière de la porte du cabinet, l'animal se jeta avec tant de furie contre cette porte que persoune n'osa se risquer à l'ouvrir. Chacun regarda Forester, comme si on l'eût soupçonné de l'emprisonnement du chat, ou du moins d'être la cause de tout ce tapage. Cet animal, qu'il nourrissait habituellement de sa main, et avec lequel il jouait sans cesse, lui était devenu si attaché qu'il le suivait constamment de chambre en chambre. Forester se souvint alors que son favori l'avait accompagné le soir précédent, lorsqu'il était venu remettre le squelette dans son armoire : il n'avait pas fait attention si

l'animal en était sorti avec lui, et il ne concevait pas la cause de cet horrible miaulement. L'animal semblait fou de douleur. Le docteur Campbell demanda à son fils si toutes les armoires avaient été fermées. Henry dit qu'il en avait la certitude. C'était sa besogne de les fermer chaque soir, et il était si exact, que personne ne mettait en doute son affirmation.

Cependant, Archibald Mackenzie, qui savait, ou du moins qui soupçonnait la vérité, gardait un prudent silence. N'ayant rien de mieux à faire, il avait rôdé la veille dans le cabinet; et, par pure curiosité, il avait fureté dans les armoires et débouché plusieurs des flacons qui s'y trouvaient rangés. Le docteur était entré sur ces entrefaites, et lui avait demandé négligemment s'il avait touché aux armoires. Quoiqu'il n'eût qu'un bien mince intérêt à mentir, Archibald s'était hâté de dire que non. Puis, au moment où le docteur lui tournait le dos, il avait mis à terre un flacon qu'il venait de prendre dans une armoire; et, dans la crainte que le bruit du bouchon de cristal ne le trahît, il l'avait glissé dans sa poche et laissé le flacon ouvert. Que de ruses honteuses pour couvrir un mensonge! Toutes ces circonstances lui revinrent alors en mémoire; il comprit très-bien que Henry n'avait pas aperçu le flacon en venant peu après fermer les armoires; que le chat l'avait renversé sur lui, et que c'était là toute la cause des miaulemens qui avaient effrayé la maison entière. Archibald se garda bien, toutefois, d'en rien dire; il avait fait un mensonge; il avait peur que ce mensonge ne fût découvert, et il espérait généreusement que tout le blâme de cette affaire retomberait sur Francis Forester.

A la fin, la furie avec laquelle l'animal se jetait sur la porte diminua peu à peu; ses cris devinrent de plus en plus faibles, et finirent par cesser totalement. Le docteur Campbell ouvrit la porte: le pauvre chat était étendu par terre,

et paraissait privé de vie. En l'examinant de plus près, Forester fit observer qu'il agitait encore une de ses jambes.

— Ce sont les convulsions de l'agonie, dit le docteur.

Forester se disposait à relever le cadavre de son pauvre chat, lorsque Henry lui retint la main, en l'avertissant de n'y pas toucher, s'il ne voulait pas se brûler lui-même. La peau et la chair, d'un côté entier de l'animal, étaient consumées jusqu'aux os.

Henry désigna du doigt les fragmens du flacon qui avait contenu de l'acide sulfurique ou vitriol. Il cherchait en vain qui avait pu déranger ce flacon de sa place. Le soupçon tombait naturellement sur Forester, qui était, de son propre aveu, le dernier qui fût entré dans le cabinet avant la fermeture des armoires. Forester se récria vivement, et affirma qu'il était totalement étranger à ce malhéur. Mais le docteur Campbell lui fit observer froidement qu'il ne devait pas être surpris de semblables soupçons, parce qu'on a toujours un sujet légitime, ajouta-t-il, de soupçonner d'un mauvais tour, ceux qui ont déjà été surpris en flagrant délit de méchanceté.

— Un mauvais tour! dit Forester en regardant son favori privé de vie. Me croyez-vous capable d'une telle cruauté? Douteriez-vous de ma parole? ajouta-t-il avec hauteur. Eh bien! vous êtes injuste alors. Renvoyez-moi à l'instant même; je ne veux plus votre protection, puisque je n'ai plus votre estime.

— Allez vous coucher pour cette nuit encore dans ma maison, dit le docteur Campbell; modérez-vous et réfléchissez froidement sur ce qui vient de se passer.

Pendant que Forester se retirait indigné : — Il ne lui manque qu'un peu de sens commun, dit le docteur avec un bienveillant sourire: il faudra lui donner un peu du tien, Henry.

Le lendemain, de grand matin, Forester alla d'abord

s'informer de M. Pasgrave, puis il frappa d'un air impatient à la porte de M. Campbell. — Mon père n'est pas encore éveillé, lui dit Henry. Mais Francis ne s'en dirigea pas moins vers le lit du docteur, et, tirant les rideaux d'une main brusque : — Docteur Campbell, lui dit-il d'une voix haute, je viens vous faire mes excuses : j'étais en colère lorsque je vous ai accusé d'injustice.

— Et moi j'étais endormi, lorsque vous êtes venu me présenter vos excuses, dit le docteur en se frottant les yeux.

— Le pied du maître de danse va beaucoup mieux, et j'ai enterré le pauvre chat, poursuivit Forester. Vous conviendrez à présent, je l'espère, que vous ne me soupçonniez pas d'avoir trempé dans sa mort.

— Laissez-moi dormir, dit le docteur Campbell, et prenez un peu mieux votre temps pour me soumettre vos explications.

CHAPITRE IV.

Le Géranium.

Le maître de danse se rétablit peu à peu de son entorse, et Forester épuisa toutes ses épargnes pour lui acheter un nouveau violon, car le sien s'était brisé dans sa chute. Sa montre s'était aussi dérangée en tombant sur les marches de pierre : quoique Forester regardât une montre comme un joujou inutile, il résolut pourtant de la faire réparer, et à cet effet son ami Henry le mena chez un horloger.

Pendant que Henry Campbell et Forester consultaient l'horloger sur l'état intérieur de la montre, Archibald Mackenzie qui les avait suivis par oisiveté, examinait les

montres de la boutique, et paraissait en convoiter une qui lui semblait la plus belle de toutes. Comme il jouait avec cette montre, l'horloger lui dit de prendre garde de la briser. Archibald répliqua, de ce ton insolent dont il avait coutume de se servir avec un *boutiquier,* que s'il la brisait, il était bon pour la payer. L'horloger répondit poliment qu'il n'en doutait pas, mais que la montre ne lui appartenait point; elle était, dit-il, à sir Philip Gosling, qui devait la venir prendre dans un quart d'heure.

Au nom de sir Philip Gosling, Archibald changea de ton à l'instant même. Il avait le plus ardent désir de faire la connaissance de sir Philip; car c'était un jeune homme qui devait se trouver un jour à la tête d'une grande fortune, et qui, en attendant, dépensait le plus qu'il pouvait avec autant de facilité que peu de jugement. Ses parens l'avaient envoyé à Edimbourg pour son éducation, et il y passait tout son temps à monter à cheval, à faire des paris, à se pavaner sur les promenades publiques, à ridiculiser enfin, ou, comme il le disait lui-même, à mystifier les jeunes gens raisonnables qui s'appliquaient sérieusement à l'étude des sciences et de la littérature. Toutes les fois qu'il se montrait aux cours des professeurs, sir Philip avait soin de prouver aux personnes présentes qu'il n'y venait pas pour s'instruire, et qu'il méprisait souverainement tous ceux qui étaient *obligés* de se livrer à l'étude; il était le premier à faire naître le désordre dans les classes, ou ce qu'il appelait lui-même du *tapage.*

Tel était le jeune homme dont Archibald Mackenzie se montrait si désireux de faire la connaissance. Il resta chez l'horloger, dans l'espoir que sir Philip ne tarderait pas à s'y rendre. Son attente ne fut point trompée, sir Philip vint, et, avec une adresse que lady Catherine eût admirée, Archibald engagea la conversation avec le jeune baronnet, si l'on peut appeler conversation une sorte de jargon à la

mode à la fois dénué de sens et d'esprit. Ce langage fut absolument inintelligible pour Forester; après l'avoir écouté pendant quelques momens avec un froid mépris, il poussa Henry en lui disant : — Ne perdons pas notre temps ici; allons voir la brasserie dont vous m'avez parlé.

Henry ne se rendit pas tout de suite à l'appel de son ami indigné, car au même instant la porte d'une petite pièce s'ouvrit doucement au fond de la boutique de l'horloger, et il en sortit une petite fille d'environ sept ans, qui portait avec peine un grand pot de géranium en pleine fleur. Henry, qui s'aperçut de la faiblesse de l'enfant, prit le vase dans ses mains et lui demanda où elle voulait qu'il fût posé.

— Ici, monsieur, pour aujourd'hui, dit tristement la petite fille; mais demain il s'en ira pour toujours !

La petite fille regrettait la perte de son géranium, parce que c'était elle qui l'avait soigné tout l'hiver et qu'elle l'aimait beaucoup, dit-elle; mais elle voulait s'en défaire, quoiqu'il fût en pleine fleur, parce que l'apothicaire lui avait dit qu'il était la cause de la maladie de sa grand'maman. — Nous logeons dans cette petite chambre noire, continua-t-elle, et grand'maman s'est trouvée si mal cette nuit qu'elle ne pouvait ni parler ni se mouvoir. Lorsque l'apothicaire est venu, il a dit que ce n'était pas étonnant que l'on fût malade dans une aussi petite chambre et avec un aussi grand géranium pour en empoisonner l'air. Il faut donc que mon géranium s'en aille, ajouta-t-elle avec un soupir; mais comme c'est pour le bien de grand'maman, je n'y veux plus penser.

Henry et Forester furent frappés de la physionomie et des manières modestes et naïves de cette pauvre enfant, et la générosité sans affectation avec laquelle elle faisait le sacrifice de son géranium les charma tous les deux. Forester prit note de ce fait dans son esprit comme un exemple en

faveur de sa prédilection pour les pauvres. La petite fille semblait pauvre, quoiqu'elle fût décemment vêtue; elle était si maigre que les os de ses petites joues étaient tout saillans; sa figure n'avait pas les formes veloutées et roses de la santé et du bonheur; elle était pâle, jaune, et paraissait souffrir de la misère.—Emu de pitié, Forester regretta de n'avoir plus d'argent, quand il en pouvait faire un si bon emploi. Il était toujours extravagant dans sa générosité; il jetait souvent cinq guinées où cinq schellings eussent été bien suffisans, et se réduisait ainsi quelquefois à l'impossibilité de soulager des infortunés qui méritaient réellement sa sympathie. Durant son voyage de la maison paternelle à Edimbourg, il avait dépensé en charités malentendues une somme considérable, et le reste de son argent avait passé dans l'achat d'un nouveau violon pour M. Pasgrave. Le docteur Campbell avait absolument refusé d'avancer de l'argent à son pupille, avant que le prochain quartier de la pension fixée pour ses besoins personnels fût échu. Henry, qui savait lire les sentimens des autres sur leur visage, devina facilement la pensée secrète de son ami Francis, mais il s'abstint de remettre à la petite fille l'argent qu'il avait tout prêt dans la main; il savait bien qu'il pouvait revenir chez l'horloger et donner à l'enfant ce qu'il voudrait sans ostentation.

En questionnant la petite Mary, c'était le nom de l'enfant, sur la maladie de sa grand'mère, Henry apprit que la vieille femme avait passé toute la nuit à tricoter, et que, surprise par le froid, elle avait allumé une terrine de charbon dans sa chambre, que peu de temps après elle s'était sentie assoupie, et que lorsque sa petite-fille lui avait demandé pourquoi elle ne se couchait pas, elle n'avait pas fait de réponse; quelques minutes après elle était tombée de sa chaise. L'enfant tout alarmé s'était levé lui-même avec beaucoup de peine, et avait couru ouvrir la

porte pour appeler la femme de l'horloger, qui avait elle-même veillé tard, et qui éteignit alors le feu de la cuisine, à l'aide de sa voisine; la vieille dame fut transportée à l'air et reprit bientôt ses sens. La terrine de charbon avait été éloignée avant l'arrivée de l'apothicaire, qui, étant très-pressé lorsqu'il avait fait sa visite, avait adressé peu de questions à la malade, et avait en conséquence condamné le géranium sans preuves suffisantes. Il avait dit en sortant, d'un ton indifférent : — Ce géranium plairait à ma femme, j'en suis sûr; et la pauvre malade, qui n'avait rien au monde pour lui payer ses honoraires, s'empressa de donner ce qui semblait plaire au *docteur*.

A ce récit, l'indignation de Forester éclata en termes de mépris contre la bassesse de cet apothicaire et de tous les apothicaires du monde. Henry apprit à l'enfant que c'était le charbon qui avait causé la maladie de sa grand'mère, et l'engagea à ne plus en tenir allumé, sous aucun prétexte, dans sa chambre à coucher, en lui disant que beaucoup de personnes avaient été victimes de cette imprudence. — Eh bien ! s'écria Mary avec joie, puisque c'est le charbon et non le géranium qui a rendu grand'maman malade, je pourrai donc garder ma belle plante? Puis elle courut en cueillir quelques fleurs qu'elle offrit gracieusement aux deux amis. Forester, qui songeait encore à la bassesse de l'apothicaire, reçut les fleurs sans s'en apercevoir, et se mit à les effeuiller par distraction. Au moment où la petite fille présenta ses fleurs à Henri, il observa que le revers de sa main était noir et meurtri. Il lui demanda comment elle s'était ainsi blessée, et l'enfant répliqua naïvement qu'elle ne s'était pas fait mal elle-même, mais que sa maîtresse était bien *sévère*. Forester sortit de sa rêverie pour demander à l'enfant ce qu'elle entendait par une femme sévère, et la petite Mary s'expliqua plus amplement. Sa grand mère avait obtenu, dit-elle, par la protection d'une

grande dame, de l'envoyer à une école de charité. Elle s'y rendait tous les jours pour apprendre à lire et à travailler. Mais la maîtresse traitait rudement ses petites écolières; elle les retenait souvent des heures entières, après qu'elles avaient fini leurs tâches, à filer pour son propre compte, et les battait même lorsqu'elles ne filaient pas assez vite. La vieille grand'mère dit alors qu'elle n'ignorait pas tout cela, mais qu'elle n'osait pas s'en plaindre, parce que la maîtresse d'école était placée sous la protection des plus grandes dames d'Édimbourg, et que d'ailleurs, n'ayant pas les moyens d'envoyer sa petite fille à une école ordinaire, elle était bien forcée de la faire instruire comme elle le pouvait à une école gratuite.

Enflammé d'indigation au récit de cette injustice, Forester résolut d'embrasser la défense de cette enfant, quoi qu'il en pût arriver; mais sans réfléchir aux moyens les plus sages pour arriver à son but, il ne songea qu'aux moyens les plus prompts et les plus vigoureux de terminer l'affaire. Il déclara que si la petite Mary voulait le mener à son école, il irait à l'instant parler à cette femme au milieu de tous ses élèves. Henry eut beau lui représenter l'imprudence de cette démarche; Forester, dédaignant la prudence et se fiant d'ailleurs au pouvoir de sa propre éloquence, partit avec Mary, qui n'était pas trop rassurée d'entrer ainsi en guerre ouverte contre son tyran.

Henry était obligé de retourner auprès de son père, qui l'occupait habituellement à cette heure de la journée. La petite Mary avait obtenu de la maîtresse d'école la permission de rester ce jour-là près de sa grand'mère malade; mais toutes ses petites camarades étaient activement à l'ouvrage et filaient, enfermées dans une chambre, lorsque Forester arriva. Il marcha droit au milieu de la salle : tous les rouets s'arrêtèrent à son aspect; et la maîtresse, grande femme sèche, décharnée, à l'œil insolent et hardi, le re-

garda d'un air étonné. Forester rompit le silence en ces termes :

— Vile créature! votre injustice est à la fin dévoilée! Comment osez-vous tyranniser ainsi ces pauvres enfans? est-ce parce qu'ils sont pauvres? Enfans, suivez mon avis; résistez à votre tyran! jetez là vos rouets et ne filez plus pour elle.

Les écolières ne bougèrent pas; mais la maîtresse d'école vomit un torrent d'injures en patois écossais, qui fut inintelligible à l'oreille anglaise de Forester. Elle lui fit, à la fin, comprendre ses principales questions : Qui était-il? et au nom de quelle autorité s'entremettait-il entre elle et ses écolières? — Au nom de personne, répondit fièrement Forester : je n'ai pas besoin d'autorité pour parler au nom de l'innocence opprimée. Ces mots ne furent pas plus tôt prononcés, que la mégère appela son mari, qui écrivait dans une chambre voisine, et, sans plus de cérémonie, tous les deux s'emparèrent de notre héros et le jetèrent à la porte.

La méchante femme se vengea sans pitié, de cet esclandre, sur la petite Mary, que Forester avait voulu défendre, et la renvoya chez elle, en lui enjoignant, avec menaces, de ne plus se plaindre à l'avenir d'être obligée de filer pour sa maîtresse.

Mortifié du mauvais succès de son entreprise, Forester revint chez M. Campbell, en attribuant surtout l'échec de son éloquence à son ignorance du dialecte écossais.

CHAPITRE V.

Le Serin.

A son retour, Forester apprit que toute la famille Campbell allait rendre visite à un savant ami du docteur, M. Macaulay, qui possédait un riche cabinet de minéralogie. Forester désirait beaucoup voir des fossiles; mais, lorsqu'on fut arrivé chez le naturaliste, il se sentit bientôt impatienté par les éloges que les dames de sa société prodiguaient à un petit serin qui appartenait à la maîtresse de la maison. Il heurtait ses pieds l'un contre l'autre, puis jetait tantôt un bras tantôt un autre sur le dossier de sa chaise, avec les signes les moins équivoques d'impatience et de dédain. Henry Campbell cependant disait sans aucun embarras juste ce qu'il pensait du canari, tandis qu'Archibald Mackenzie se répandait en témoignages ampoulés d'admiration, dans l'espoir de se rendre agréable à la maîtresse de l'oiseau. Mistriss Macaulay raconta l'histoire de trois oiseaux qui avaient successivement habité la cage avant celui qui l'occupait alors. — Ils sont tous morts, dit-elle, d'une manière extraordinaire, l'un après l'autre et dans un court espace de temps, au milieu des convulsions les plus cruelles.

— N'écoutez donc pas, dit tout bas Forester à Henry, en cherchant à le tirer du cercle de personnes qui entouraient la cage. Comment pouvez-vous prêter l'oreille, comme un hypocrite de bon ton, aux contes de cette femme extravagante sur ses *extraordinaires* favoris? Descendez avec moi dans la salle; je veux vous dire ce qui m'est arrivé chez la maîtresse d'école. Nous serons de retour avant que le cabinet de minéralogie soit ouvert et

que ces dames n'y aient fini toute la cérémonie du thé. Allons, venez!

— Tout à l'heure, dit Henry; mais je veux savoir d'abord la fin de cette histoire qui m'intéresse.

Henry n'écoutait point l'histoire de la dame au canari par politesse hypocrite, mais par bon cœur et en personne sensée. La mort violente des petits oiseaux lui avait remis en mémoire la conversation dont nous avons déjà parlé, qui avait commencé par les concombres confits, et fini par les intéressans détails du docteur Campbell sur les effets des différens poisons. L'attention de Henry s'était depuis tournée sur ce sujet, et il avait lu plusieurs traités spéciaux où il avait trouvé des faits curieux d'empoisonnement. Il se rappela particulièrement avoir lu une anecdote relative à un oiseau empoisonné, dont les circonstances avaient une analogie frappante avec celles du récit de mistriss Macaulay. Il demanda permission d'examiner la cage, pour voir s'il ne s'y trouvait point du plomb avec lequel les oiseaux auraient pu s'empoisonner eux-mêmes. Il n'y avait point de plomb : il chercha ensuite s'il y avait de la couleur verte ou blanche, puis il s'informa d'où provenait l'eau que les oiseaux avaient bue, et visita les mangeoires qui contenaient les graines. Pendant qu'il poursuivait son enquête, mistriss Macaulay lui dit qu'elle avait la certitude que les oiseaux n'avaient pu mourir par manque d'air ou d'exercice, car elle laissait souvent la cage ouverte, afin qu'ils eussent la liberté de voltiger dans la chambre. Henry jeta aussitôt les yeux autour de lui; il remarqua à la fin, dans une écritoire sur une table à écrire, une boîte de pains à cacheter, dont la plupart paraissaient avoir été becquetés sur les bords, et, en nettoyant la cage, il trouva une quantité de petits fragmens de pain à cacheter mêlés aux graines et à la poussière : il fut dès-lors convaincu que les serins avaient mangé des

oublies et s'étaient empoisonnés par le rouge de plomb qui avait servi à les colorer. Il fut confirmé dans cette opinion, lorsqu'il apprit de mistriss Macaulay qu'elle s'était déjà aperçue de la disparition de ses pains à cacheter, mais qu'elle l'avait crue du fait des domestiques. Henry conseilla à mistriss Macaulay de tenter une expérience qui sauverait probablement la vie à son nouveau favori. Cette dame se laissa persuader aisément : elle promit à Henry de mettre sous clef les pains à cacheter, et celui-ci lui prédit que son canari n'aurait pas une fin prématurée comme ses prédécesseurs.

Archibald Mackenzie fut piqué de voir que l'instruction eût mieux réussi que la flatterie en cette occasion, même auprès d'une dame. Quant à Forester, il eût certainement admiré la naïveté de son ami, s'il eût fait attention à ce qui se passait; mais il avait pris un livre et s'était assis sans cérémonie dans un fauteuil qu'on avait approché pour un vieux monsieur de la compagnie : il était entièrement absorbé par les aventures d'un matelot qui avait vécu, il y a quelques centaines d'années, sur une île déserte de la mer du Sud. Il daigna cependant quitter son livre, lorsque la société passa dans le cabinet du naturaliste; et, comme s'il se fût éveillé d'un songe, il se frotta les yeux, s'étendit les bras en bâillant et rejoignit la compagnie. Là, par distraction, il s'assit à une place où il empêchait plusieurs dames de voir, et le malicieux Archibald, qui s'en aperçut, affecta les attentions les plus polies, pour les faire contraster à son avantage avec les manières un peu rustiques de son compagnon. Mais la politesse d'Archibald s'adressait surtout aux personnes de la compagnie qu'il croyait les plus dignes de ses attentions par leur rang ou par leur richesse. —Vous ne pouvez voir où vous êtes! dit tout-à-coup Forester en se levant, après avoir observé que la fille du docteur, miss Flora Campbell, était derrière lui.

Ne seriez-vous pas mieux dans ce fauteuil? Cela ne me gênera aucunement; je verrai bien par-dessus votre tête. Asseyez-vous.

Archibald sourit de la simplicité de Forester qui allait précisément adresser ses maladroites politesses à la personne de la société qui, selon lui, les méritait le moins, d'après sa méthode personnelle d'évaluation. Flora Campbell n'était ni belle ni riche, mais elle avait dans ses manières un heureux mélange de la vivacité écossaise et de la réserve anglaise. Elle avait un grand désir de s'instruire; mais un sentiment naturel et juste des convenances lui interdisait de se mêler à la conversation des personnes éclairées, sans qu'elle refusât cependant de répondre à leurs questions par une fausse modestie. Forester admirait ses talens, parce qu'il se croyait le seul qui les eût distingués; quant à ses manières, il ne s'en était jamais occupé; mais, tout en ridiculisant la politesse, il s'inquiétait toutefois à son insu de ce que Flora trouvait ou non poli et de bon goût. Après avoir expliqué à la jeune fille tout ce qu'il savait sur les fossiles, à mesure qu'ils passaient devant leurs yeux, et il était loin d'être un ignorant, il s'aperçut à la fin qu'elle connaissait l'histoire naturelle presque aussi bien que lui, et il s'étonna qu'une jeune demoiselle comme elle fût aussi instruite sans être vaine. La pauvre Flora ne tarda pas cependant à beaucoup baisser dans son opinion; car, après être sortie du cabinet de minéralogie, la compagnie vint à parler d'un bal qui devait avoir lieu dans quelques jours, et Flora dit à Forester avec un enjouement naïf : — Avez-vous appris à danser la ronde écossaise, depuis que vous êtes dans notre pays, M. Forester? — Moi? reprit-il d'un air de dédain. Croyez-vous donc que ce soit le plus haut degré de la perfection humaine? Dans ce cas, l'élégant et bel Archibald Mackenzie vous conviendra beaucoup mieux que moi.

A ces mots, Forester revint à son fauteuil et à son île déserte.

CHAPITRE VI.

La Clef.

Forester eut tort de quitter aussi brusquement la compagnie; car, s'il eût supporté avec plus de philosophie l'idée de danser une ronde écossaise, il aurait appris quelque chose d'intéressant à l'occasion du bal projeté, si toutefois pourtant il pouvait y avoir rien d'intéressant pour lui dans tout ce qui se rattachait à un bal. C'était un bal par souscription au bénéfice de la maîtresse d'école même à laquelle appartenait la petite Mary. — Savez-vous, Francis, dit Henry à Forester, lorsqu'ils se retrouvèrent ensemble, que j'ai grand espoir de faire rendre justice à ces pauvres enfans? Cette méchante femme sera même punie, je l'espère. Mistriss Macaulay est une des dames patronesses de cette école de charité.

— Une dame patronesse! s'écria Forester. Nous n'avons point de justice à espérer d'une dame patronesse, comptez là-dessus, surtout au milieu d'un bal. Elle aura la tête pleine de fleurs, de plumes et autres colifichets, et je vous prédis que vous ne réussirez pas mieux que moi.

La prophétie peu encourageante de Forester n'empêcha point Henry Campbell de poursuivre l'exécution de son plan. Mistris Macaulay vint rendre visite à sa mère quelques jours après; elle lui dit que son expérience avait eu le plus heureux succès; qu'elle avait soigneusement serré les pains à cacheter, et que son oiseau favori se portait parfaitement bien. — Voyons, mon cher docteur,

ajouta-t-elle en souriant, quels honoraires vous dois-je pour lui avoir ainsi sauvé la vie?

Je vais vous le dire tout à l'heure, répliqua Henry, et quelques minutes après parurent la petite Mary et son géranium qu'il avait envoyé chercher. Henry raconta tous les détails de son histoire avec tant de chaleur et de convenance, que mistriss Macaulay s'intéressa vivement à la cause qu'il défendait. Elle prit l'engagement de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour obtenir des autres dames une enquête sur la conduite de la maîtresse d'école, et pour faire renvoyer cette femme, si l'enquête démontrait qu'elle se conduisît aussi despotiquement.

Forester s'étonna fort qu'une dame qu'il avait vue prodiguer ses caresses à un serin fût capable de s'exprimer avec tant de bon sens et de résolution. Henry eut ses honoraires : il demanda et obtint la permission que le géranium fût placé au milieu de la table du souper qui terminerait le bal. Il pria en outre mistriss Macaulay de vouloir bien profiter du moment où tout le monde serait à table pour raconter les détails relatifs à la petite Mary; mais elle s'y refusa poliment, en ajoutant que Henry ferait ce récit beaucoup mieux qu'elle-même.

— Sortez et venez avec moi, dit Forester à son ami, aussitôt après le départ de mistriss Macaulay. Il arrivait fréquemment à Henry de quitter ses occupations pour accompagner notre héros dans ses promenades, et il discutait volontiers les sujets qu'il plaisait à Forester de traiter. Il vit à sa physionomie qu'il roulait quelque chose d'important dans son esprit; après s'être promené quelque temps en silence au pied des rochers élevés nommés *le Siége d'Arthur,* Forester s'arrêta tout-à-coup, et se tournant vers son compagnon : — Je vous estime, lui dit-il; ne m'obligez pas à vous mépriser.

— J'espère que cela ne m'arrivera jamais, dit Henry,

un peu étonné du ton de son ami. Que voulez-vous dire?

— Laissez les bals, les dames patronesses, et tous les misérables et méprisables artifices à des gens tels qu'Archibald Mackenzie, poursuivit Forester avec enthousiasme.

— Celui qui noblement suit une noble fin....
Répare sa chaussure et méprise un serin,

répliqua Henry en riant. Je ne vois rien de bas dans ma conduite, ajouta-t-il; je ne sais ce que vous y trouvez de répréhensible.

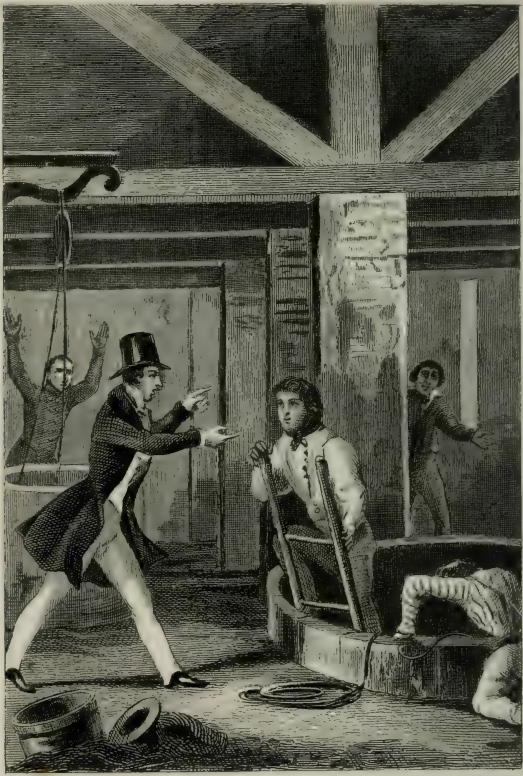
— Je vous blâme, dit Forester, d'avoir recours à de méprisables moyens pour obtenir justice.

Henry désira savoir ce que voulait dire le sévère Francis par ces méprisables moyens. Mais ce ne fut pas chose facile. Forester comprenait sous cette dénomination les égards que l'on doit aux sentimens des autres, et tous ces moyens innocens de plaire qui font le charme de la société. Henry s'efforça de le convaincre qu'il était possible de chercher à plaire et même d'y réussir sans manquer de sincérité. La discussion et la promenade continuèrent jusqu'à ce que Henry qui, malgré son activité, n'était pas aussi robuste que son ami, fût épuisé de fatigue, surtout en s'apercevant que l'opinion de Forester n'était pas le moins du monde ébranlée.

— Que vous êtes efféminés, vous autres *messieurs* de la ville! s'écria-t-il; vous voyez ce que c'est que d'avoir été élevé au sein du luxe. Je ne suis pas fatigué, moi, et je pourrais encore faire une douzaine de milles sans être las.

Henry reconnaissait que c'était un précieux privilége que de pouvoir marcher bien des milles sans être las; il ne considérait pas toutefois cet avantage comme le plus haut degré de perfection de la nature humaine; et pourtant dans la disposition d'esprit où se trouvait Forester, il ne fallait rien moins qu'une concession semblable pour le satis-

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS



Tirez le vite, ou c'est un homme mort.

faire complètement, et il continua de démontrer à son ami fatigué que la force d'ame, le courage et toutes les mâles vertus, étaient la conséquence nécessaire de *l'infatigabilité* à la marche. Avec cette aimable présence d'esprit, que son ami aurait peut-être appelée un *méprisable artifice,* Henry détourna l'indignation croissante de notre héros en lui proposant de visiter la grande brasserie qui se trouvait sur leur route et dont l'examen lui offrirait de l'intérêt. La brasserie changea heureusement le cours des idées de Forester, et au lieu de continuer à quereller son ami sur sa lassitude, il daigna consentir à ajourner ce grand débat.

Forester avait depuis l'enfance l'habitude de jouer avec une clef, toutes les fois qu'il avait l'esprit fortement préoccupé. Durant toute la discussion précédente, la clef avait fait son jeu, et elle se trouvait encore entre ses doigts lorsque les deux jeunes gens entrèrent dans la brasserie. Pendant qu'il regardait ou qu'il écoutait, le jeu de la clef lui fut nécessaire pour fixer son attention; à la fin, au moment où il s'arrêtait pour examiner une immense cuve, la clef s'échappa malheureusement de son pouce et tomba au fond de la cuve : elle était si profonde que le son métallique de la clef se fit à peine entendre lorsqu'elle toucha le fond. Un jeune commis de la brasserie y descendit aussitôt par une échelle pour aller chercher la clef; mais il avait à peine atteint le dernier échelon qu'il tomba sans connaissance. Henry Campbell était occupé à parler à l'un des premiers employés de l'établissement au moment où cet accident arriva; un ouvrier accourut leur en apprendre la nouvelle, en ajoutant que la cuve n'avait pas été nettoyée, et qu'elle était remplie de mauvais air. — Tirez-le vite! saisissez-le au moyen d'un croc au bout d'une corde, ou c'est un homme mort! s'écria Henry en courant vers le lieu de la scène. Quelle fut sa terreur, lorsqu'il aperçut Forester qui descendait lui-même sur l'échelle. Il lui cria d'arrêter;

il lui assura que la vie de cet homme pouvait être sauvée sans qu'il eût besoin de risquer la sienne, mais ce fut en vain : Forester persista; il tenait à la main une corde qu'il pouvait, disait-il, attacher en un instant autour du corps de l'homme asphyxié.

Il y avait au toit une ouverture ménagée au-dessus de la cuve, de sorte que la lumière tombait perpendiculairement au fond du grand tonneau. Henry put voir son ami atteindre le dernier échelon; mais au moment où Francis se baissait pour attacher le câble autour des épaules de l'ouvrier gisant au fond de la cuve, sa figure animée prit tout-à-coup une expression morne et stupide; ses jambes ne semblèrent plus obéir à sa volonté; ses bras lâchèrent la corde, et il tomba privé de sentiment.

Les spectateurs qui regardaient du haut de la cuve furent frappés d'une telle terreur que personne ne savait quel parti prendre. — C'en est fait de lui! disaient les uns. Pourquoi diable est-il descendu? D'autres couraient chercher un croc; d'autres enfin lui criaient de saisir le câble, s'il en avait encore la force; mais Forester ne pouvait plus les entendre. Henry Campbell fut le seul qui, au milieu de cette scène de confusion et de terreur, eut assez de présence d'esprit pour prendre une prompte et salutaire décision.

Auprès de la cuve se trouvait une citerne remplie d'eau froide. Henry saisit un seau, le remplit à la hâte, et le vida dans la cuve, en ayant soin de jeter l'eau avec force contre les parois du tonneau, afin qu'elle pût s'éparpiller de tous côtés et remplacer l'air méphitique [1]. Il cria à ceux qui l'entouraient de l'imiter. Le gaz fut promptement chassé, et lorsqu'il n'y eut plus de péril à le faire, Henry se hâta de descendre sur l'échelle, puis d'attacher la corde autour

[1] Le gaz acide carbonique.

du corps de Forester qui était alors tout-à-fait privé de sentiment.

— Tirez-le à vous ! s'écria Henry, et ils le tirèrent aussitôt.

Henry passa vite une seconde corde autour du corps de l'autre asphyxié, et il fut tiré de la même manière. Forester ne tarda pas à recouvrer ses sens dès qu'il fut exposé à l'air; mais ce fut avec plus de peine que le commis, dont la respiration avait été plus long-temps suspendue, put revenir à la vie. A la fin, à l'aide des moyens convenables qu'on employa, ses poumons commencèrent à fonctionner librement; il étendit les bras, promena son regard étonné sur tous ceux qui l'entouraient, et fut quelque temps avant de pouvoir se rappeler ce qui lui était arrivé. Dès qu'il eut recouvré l'usage de son intelligence, le premier soin de Forester avait été de s'inquiéter si le pauvre jeune homme qui était descendu pour chercher la clef avait eu la vie sauvée. Sa gratitude pour Henry, après avoir appris ce qui s'était passé, s'exprima de la manière la plus enthousiaste.

— J'ai agi comme un fou, dit-il, et vous comme un homme sensé, mon ami. Vous savez toujours comment il faut s'y prendre pour faire le bien; et moi je fais le mal, en voulant faire le bien; mais n'espérez pas que je vous cède aucune de mes opinions, parce que vous m'avez sauvé la vie. Je les soutiendrai contre vous jusqu'à la mort. Oui, je méprise *l'artifice,* et je ne vous céderai pas d'un cheveu sur ce point. La reconnaissance ne me rendra jamais hypocrite.

CHAPITRE VII.

Le Pot de Fleurs.

Dans son ardeur à prouver qu'il n'était pas un hypocrite, Forester, en revenant avec son ami, ne laissa passer aucune occasion de le contredire avec autant de rudesse que de coutume : il alla même plus loin encore, dans le but de maintenir sa sincérité.

Flora Campbell n'avait jamais entièrement recouvré l'estime du jeune Francis, depuis qu'elle avait exprimé sa malheureuse prédilection pour les rondes écossaises; mais, par bonheur, elle n'avait pas la conscience du crime qu'elle avait commis, et ne songeait qu'à plaire à ses parens et à son frère Henry. Elle possédait une source inépuisable de bonne humeur, et le talent si précieux pour le bonheur domestique, de trouver dans la moindre bagatelle un sujet d'amusement pour elle-même et pour les autres. Elle était vive, sans être frivole, et son inaltérable égalité de caractère était la preuve qu'elle n'avait besoin, pour exciter sa gaieté, ni de la flatterie ni de la dissipation. Mais Forester, comme ami de son frère, croyait qu'il était de son devoir de découvrir en elle des défauts que lui seul pouvait observer, et de concourir ainsi à son éducation, quoiqu'elle eût à peine un an de moins que lui.

Dans la matinée où Forester et son frère étaient allés visiter la brasserie, Flora s'était amusée à peindre une enveloppe de carton pour le pot de fleurs de la petite Mary. Elle avait entendu dire à son frère que son intention était de le mettre au milieu de la table du souper après le bal, et elle se flattait qu'à son retour, Henry verrait avec plaisir l'ornement préparé de ses mains. Elle le lui fit voir après dîner. Henry la remercia, et son père et sa mère se plurent

à voir son empressement à faire plaisir à son frère. Le cynique Forester lui refusa seul son approbation. Il regarda le pot de fleurs avec une expression de dédain marqué. Archibald, qui était charmé de faire contraster ses manières élégantes avec l'impolitesse de Forester, et qui avait observé d'ailleurs l'étonnement de Flora et de son frère au silence impoli de leur ami Francis, dit avec intention : — Il y a quelque chose dans ce pot de fleurs, miss Campbell, qui me semble ne pas satisfaire le bon goût de M. Forester ; je voudrais bien qu'il nous fît profiter de ses remarques critiques.

Forester ne daigna pas répondre.

— Ne vous plaît-il pas, Francis? demanda Henry.

— Non, il ne lui plaît pas, dit Flora en souriant ; ne le force pas à l'avouer, mon frère.

— Me forcer à dire ce qui me plaît ou ce qui ne me plaît pas! répéta Forester. Je défie qui que ce soit de le faire.

— Mon Dieu! dit le docteur Campbell en riant, à quoi bon un tel déploiement d'énergie, à propos d'une bagatelle? Quand ce serait une question de vie ou de mort, vous ne prendriez pas un air plus ferme et plus héroïque, mon cher pupille.

— Monsieur, dit Forester, qui supporta les éclats de rire soulevés par l'observation du docteur avec la résignation d'un martyr, je puis souffrir jusqu'au ridicule pour la cause de la vérité. — La gaieté redoubla à ces mots prononcés d'un ton solennel. — Je pense, poursuivit Forester, que ceux qui ne respectent pas la vérité dans les choses frivoles, ne la respecteront pas davantage dans les matières importantes.

Archibald rit encore plus fort à cette sentence ; mais la gaieté de Henry et de sa sœur cessa tout de suite.

— Ne vous y trompez pas! dit le docteur Campbell ; nous ne rions pas de vos principes, mais de vos manières.

— Et les principes ne sont-ils donc pas plus importans que les manières? reprit Forester.

— Oh! infiniment plus importans, sans aucun doute! reprit le docteur; mais, à d'excellens principes, pourquoi n'unirait-on pas des manières agréables? Pourquoi la vertu ne serait-elle pas aimable en même temps que respectable? Vous-même, qui avez des vues si larges pour le bonheur de l'humanité, vous désirez, je n'en doute pas, que vos semblables soient partisans de la vérité comme vous-même.

— Certainement.

— Eh bien! vos observations sur vos propres sentimens et sur les sentimens d'autrui vous auraient-elles donc porté à conclure que nous avons un penchant naturel à aimer ce qui nous cause de la peine? Et serait-ce d'après ce principe que vous voulez rendre la vérité aussi pénible que vous le pouvez, afin d'accroître notre amour pour elle?

— Je ne veux pas rendre la vérité pénible; mais, en même temps, est-ce donc ma faute, si les gens ne peuvent endurer la peine? Je pense que ceux qui ne peuvent supporter la peine physique ou morale, ne sont bons à rien, parce que, en premier lieu, ajouta Forester, en jetant un coup-d'œil sur Flora et sur son pot de fleurs, ils préfèrent toujours la voix de la flatterie à celle de la vérité, comme les personnes faibles.

A cette réflexion satirique, qui semblait attaquer le sexe féminin, lady Catherine, mistriss Campbell, et toutes les dames présentes, à l'exception de Flora, se mirent à parler toutes à la fois pour venger leur sexe.

Dès que le tumulte fut un peu apaisé, le docteur reprit la discussion du ton de voix le plus calme. — Mais, M. Forester, sans vous préoccuper, pour le moment, de ce qui regarde les dames ou les personnes faibles, puis-je vous demander quel degré de peine une ame forte, un Samson moral, est obligée de souffrir sans nécessité?

— Sans nécessité! Je ne pense pas qu'on soit obligé de souffrir sans nécessité.

— Ni de faire de la peine aux autres?

— Ni de faire de la peine aux autres.

— Alors, il est inutile d'argumenter plus long-temps. Je vous félicite, M. Forester, de vous être converti aussi promptement à la politesse.

— A la politesse! dit Forester en se redressant.

— Oui, monsieur; la politesse réelle ne nous enseigne qu'à épargner aux autres des souffrances sans nécessité, et vous avez avoué tout à l'heure que tel était votre désir. Venons maintenant à la grande affaire du carton de Flora. La politesse ne vous oblige nullement à dire un mensonge. Toute faible et toute femme qu'elle est, elle saura supporter, je l'espère, une vérité pénible, dans une occasion aussi peu importante.

— Eh bien! dit alors Forester, dont le front se dérida à la fin, la vérité est que j'ignore si le pot de fleurs est joli ou laid; mais j'étais bien résolu à ne le pas trouver joli.

— Mais pourquoi, demanda Henry, afficher une austérité aussi héroïque pour si peu de chose?

— Je me suis montré sévère parce que j'avais peur que tous ces complimens exagérés ne gâtassent le caractère de votre sœur Flora.

— Vous êtes d'une prudence rare, dit le docteur en souriant, et Flora, j'en suis sûr, vous sera très-obligée de vous montrer aussi clairvoyant sur les dangers de la vanité féminine. Vous n'auriez donc pas la conscience en repos si vous abandonniez le complément de son éducation aux soins de sa mère ou aux miens?

— Pour rien au monde, monsieur, dit Forester, qui semblait s'apercevoir pour la première fois de l'inconvenance de son excuse, je ne voudrais être taxé d'impertinence ou d'indiscrétion. Vous êtes les meilleurs juges,

sans aucun doute. Je pensais seulement que les parens sont enclins à la partialité. Henry m'a sauvé la vie, et je m'intéresse vivement à tout ce qui lui appartient. J'espère donc que, si j'ai dit quelque chose de messéant, vous l'attribuerez à un bon motif. Je voudrais que le pot de fleurs n'eût jamais fait son apparition ici, car il m'a fait paraître moi-même bien impertinent.

Flora rit de si bonne humeur de cette manière originale d'exprimer ses regrets, que Forester lui-même ressentit l'influence des manières prévenantes et d'un aimable caractère. Il souleva le pot de fleurs de manière à s'en cacher le visage; et, pendant qu'il paraissait occupé à l'examiner de plus près : — Elle est au-dessus des faiblesses de son sexe, dit-il tout bas à Henry.

— Oh! M. Francis, prenez garde! s'écria tout-à-coup Flora.

— A quoi? dit Forester étonné.

— Il est trop tard à présent, répondit Flora avec un soupir.

Il était trop tard en effet. Forester, en soulevant le pot de fleurs et son enveloppe de carton, avait posé ses deux pouces sur la terre fraîche et humide encore dont le vase avait été nouvellement rempli. Flora avait vu avec anxiété les pouces tout noirs prêts à s'imprimer sur son œuvre délicate, et son avertissement n'avait fait qu'accélérer la catastrophe; car au moment même où elle parlait, les deux pouces menaçans se posaient sur la peinture, et le maladroit Francis était le dernier à s'apercevoir du malheur dont il était cause.

Il était impossible d'effacer les traces des doigts de Forester, et Flora n'avait pas le temps de réparer le dommage, car le bal devait commencer dans quelques heures; miss Campbell se vit donc contrainte d'envoyer son œuvre ainsi défigurée, sans avoir eu même la satisfaction d'en-

tendre l'observation que Forester avait faite à son éloge, à l'abri du malheureux pot de fleurs.

CHAPITRE VIII.

Le Bal.

Henry saisit le moment où l'austérité de son ami se trouvait un peu adoucie par les railleries du docteur et l'humeur charmante de Flora, pour lui persuader qu'il n'y avait rien de contraire à la saine philosophie à s'habiller pour un bal, voire même à y danser une contredanse. Henry s'était prudemment abstenu de se servir du mot *ronde*, que Forester avait pris en aversion, et Flora enchérissant sur l'innocent artifice de son frère, eut l'adresse de faire entrer dans la conversation le mot *clef*, qui devait avoir une influence tout opposée.

Tout le monde était déjà prêt pour le bal, et les voitures attendaient à la porte, que Forester était encore dans le cabinet du docteur, occupé à lire l'histoire de l'éléphant.

— Allons donc, Francis! lui dit Henry, qui l'avait cherché par toute la maison, nous vous attendons. Je suis charmé de vous voir habillé; allons, venez.

— J'aimerais bien mieux rester ici tout seul, dit Forester, qui semblait avoir eu une rechute d'insociabilité durant la demi-heure qu'il venait de passer dans sa solitude chérie. Henry n'en eût pu rien obtenir s'il ne lui eût dit, en lui faisant voir la planche de l'éléphant [1] : — Voyez ce puissant animal, il est si docile qu'il se laisse guider par

[1] *Histoire des Quadrupèdes.*

un enfant : faites comme lui. En parlant ainsi il attira doucement Forester, qui ne crut pas devoir montrer moins de docilité que son animal favori.

En entrant dans la salle de bal, Archibald invita miss Campbell à danser, pendant que Forester cherchait où mettre son chapeau. — Eh quoi ! vous dansez sans moi ? dit-il à Flora. Je croyais vous avoir invitée ; j'y ai pensé du moins tout le temps que nous avons été en voiture.

Flora le remercia de ses bonnes intentions, pendant qu'Archibald emmenait sa danseuse en triomphe ; et la contredanse commença. Forester prit cet incident tout-à-fait au sérieux, et ce fut pour lui un grave sujet de méditation durant au moins une douzaine de contredanses. En vain l'orchestre le plus brillant faisait-il entendre les airs les plus gais et les plus à la mode : ils n'étaient pas en harmonie avec la sombre mélancolie de son ame. Il se posta derrière une colonne, cuirassé contre le plaisir général, et jetant sur les danseurs un regard de philosophique dédain, il trouva à la fin un amusement qui convenait à son humeur misanthropique. Il se boucha les oreilles de ses deux mains, de manière à intercepter les sons de l'orchestre, et il jouit ainsi du ridicule spectacle d'une foule qui s'agitait et sautait en mesure sans aucun motif apparent. L'attitude de Forester frappa l'attention de quelques personnes ; elle était en effet aussi inconvenante que grotesque : ses deux coudes s'élevaient à la hauteur de ses oreilles, et sa tête était lourdement enfoncée entre les épaules. Archibald Mackenzie s'égaya un des premiers de cette plaisante caricature, et s'empressa d'en montrer la vue à toutes les personnes de sa connaissance. Les rires et les chuchottemens se répandirent avec rapidité. Henry, qui dansait alors, ne s'aperçut de rien juqu'à ce que sa danseuse lui dit : — Dites-moi, je vous prie, quel est ce singulier personnage ?

— C'est mon ami! s'écria Henry. Voulez-vous bien m'excuser pour un instant? et il courut à Forester pour lui faire abandonner sa ridicule attitude. — C'est un excellent jeune homme, continua-t-il en revenant auprès de sa danseuse; il a des talens supérieurs; il ne faut pas le quereller pour des bagatelles.

Comme les diverses personnes voient les mêmes choses d'un œil différent! Pendant que Forester se bouchait les oreilles, le docteur Campbell, dont la philosophie était plus portée à la gaieté qu'à la tristesse, éprouvait le plaisir le plus doux à contempler ce spectacle de fête. Non que la folie ou le ridicule échappât à son regard pénétrant, mais il voyait tout de l'œil de l'indulgence; et s'il riait, sa gaieté était si innocente que ceux-là mêmes qui étaient l'objet de ses plaisanteries, pouvaient à peine s'empêcher d'y prendre part. — La folie, se disait-il, peut être aussi bien corrigée par le chatouillement d'une plume que par le fouet du satirique. C'est ainsi que lady Margaret Mac-Gregor, et lady Mary Mac-Intosh, ayant presque fait naître une querelle entre leurs cavaliers, au sujet d'une question de préséance, le docteur Campbell, qui fut appelé à juger le différend en qualité de parent des deux belles également irritées, s'en tira d'une façon spirituelle, et qui amusa singulièrement la compagnie. Il fit observer que les prétentions des deux parties étant également incontestables et précisément balancées, il n'y avait qu'une manière de décider la question de préséance : c'était par l'âge. Il était convaincu, ajouta-t-il, que la plus jeune céderait avec plaisir la préséance à son aînée. Les deux parties se disputèrent alors à qui céderait la place à l'autre : les deux belles, n'ayant garde de produire leurs actes de naissance, quittèrent la place contestée, d'un commun accord, et la paix se trouva ainsi solidement établie entre elles.

Forester était auprès du docteur Campbell durant cette

scène, et faisait même une énorme dépense d'indignation contre les deux rivales. — Mais voyez donc cette absurde créature, dit-il ensuite au docteur Campbell, en lui désignant une jeune fille qui faisait, en dansant, des cabrioles et des bonds vraiment prodigieux. Le docteur détourna les yeux de la demoiselle sautillante pour les porter sur sa fille Flora, et un sourire de satisfaction brilla sur les traits du bon père : car « les parens sont enclins à la partialité, » surtout ceux qui ont des filles comme Flora. Sa physionomie vive et gaie, son agilité pleine de grâce, attiraient l'attention des spectateurs les moins partiaux. Elle semblait danser dans la joie de son ame; c'était une sorte de gaieté avec laquelle chacun sympathisait parce qu'elle était naturelle, et que tout le monde approuvait parce qu'elle était innocente. Une certaine délicatesse pleine de tact et d'élégance semblait modérer, sans l'éteindre, la vivacité de ses manières. L'œil de son père la suivait au moment où elle dansait aux sons animés d'un air national, lorsque Forester poussa M. Campbell en lui disant : — Docteur, je viens de trouver un excellent sujet de tragédie.

— Une tragédie! répéta le docteur d'un ton surpris. Ne voulez-vous pas plutôt dire une comédie?

Forester persista à dire qu'il s'agissait bien d'une tragédie, et déjà il commençait à en exposer le plan. — Ne m'obligez pas à écouter votre drame en ce moment, dit le docteur; il serait infailliblement condamné. Je n'ai point chaussé le cothurne ce soir, et je vous engage à vous débarrasser du vôtre. Voyez, ce spectacle est-il donc de nature à inspirer votre muse tragique?

Forester fut étonné de voir qu'un homme supérieur comme le docteur Campbell eût aussi peu le pouvoir de l'abstraction, et il se retira dans un coin derrière l'orchestre pour réfléchir en repos à l'exposition de sa tragédie. Mais il ne devait pas y rester long-temps en paix, car sir

Philip Gosling s'était assis précisément tout près de là; Archibald Mackenzie, qui avait cessé de prendre part à la danse aussitôt après l'entrée de sir Philip, était venu se joindre au baronnet à demi-ivre; et là les deux amis et quelques autres jeunes gens dignes d'eux avaient entamé une discussion si bruyante sur le nombre de bouteilles de Bordeaux qu'un homme pouvait et devait boire en une séance, que toute la puissance d'abstraction de Forester n'y put tenir, et que sa muse tragique s'envola.

— Voilà le souper, Dieu merci! s'écria sir Philip au moment où l'on annonça le souper. Je ne mettrais jamais le pied dans un bal, ajouta-t-il en appuyant ces mots d'une foule de juremens à la mode, s'il ne devait y avoir un souper.

— Et c'est là un être raisonnable? dit Forester au docteur Campbell, au moment où sir Philip passait devant eux.

— Parlez un peu plus bas, dit le docteur, ou bien il ne manquera pas de vous prouver ses titres à la rationalité en vous logeant une balle dans la tête ou en en recevant une de vous.

— Mais, monsieur, reprit Forester en retenant le docteur pendant que le reste de la société passait dans la salle du repas, comment pouvez-vous supporter avec patience tant de gens aussi extravagans qu'ennuyeux?

— Que voulez-vous que j'y fasse? dit M. Campbell. Voulez-vous que je monte en chaire et que je prêche au milieu d'une salle de bal? Ne vaut-il pas mieux, puisque nous y sommes, nous amuser de tout ce qui peut nous procurer de l'amusement, et nous tenir en paix avec tout le monde et surtout avec nous-mêmes? Et ne ferions-nous pas aussi bien d'imiter la foule qui se rend au souper?

Forester ne répondit rien à l'instant, mais en traversant

l'antichambre qui menait à la salle du festin : — Si j'étais législateur, je prohiberais les bals, dit-il.

— Et si vous étiez législateur, reprit M. Campbell, en lui désignant du geste une bouilloire qui était dans le foyer, et dont le couvercle laissait échapper une vapeur épaisse, si vous étiez législateur, ne feriez-vous pas hermétiquement fermer toutes les bouilloires de vos États?

— Non, monsieur, car elles éclateraient.

— Croyez-vous donc que la folie n'éclaterait pas aussi, et que son explosion ne serait pas encore plus terrible que celle de la bouilloire, si vous lui fermiez toutes les issues?

Forester eût volontiers consenti à rester dans l'antichambre pour procéder à une discussion critique sur l'allusion du docteur ; mais celui-ci l'entraîna dans la salle du souper. Flora avait gardé une place pour son père.

— J'allais vous chercher, mon père, lui dit Henry qu'ils trouvèrent à la porte. Flora commençait à vous croire perdu.

— Non, répondit le docteur, j'étais seulement retenu par un prétendu Caton qui voulait me faire quereller avec lui contre tout le genre humain, au lieu de me laisser prendre place à table. Que me conseilles-tu de manger, Flora? dit-il à sa fille, en s'asseyant auprès d'elle.

— Une tranche de ce pâté, papa, lui dit-elle, en écartant les fleurs qui ornaient les bords du plat.

— Je veux bien, donne-moi une de ces tranches, Flora. Il y a des caractères qui leur ressemblent : des fleurs et de la mousse légère à l'extérieur, puis au fond un mets solide et savoureux.

Forester tendit aussi son assiette, en disant : — Mais je ne vois pas l'utilité de ces fleurs, monsieur.

— Ni leur beauté, n'est-ce pas? répondit le docteur.

Forester rejeta les fleurs avec dédain, mais il n'en mangea pas moins une tranche de pâté fort raisonnable pour

un philosophe. Vers la fin du souper, il parut s'apercevoir de la présence de Henry qui s'était épuisé en efforts inutiles pour l'amuser par des traits d'esprit que comportaient le lieu et le moment. Mais le lieu ni le moment n'étaient jamais pris en considération par Forester. Il était mécontent de son ami, parce qu'il avait dansé toute la nuit, au lieu de s'asseoir auprès de lui. — Ainsi, lui dit-il à la fin, vous ne m'avez pas jugé digne de votre conversation ce soir : c'est là ce que vous autres messieurs du bon ton, qui savez danser des *rondes*, vous appelez l'amitié !

— Si j'avais cru que vous eussiez trouvé mauvais de me voir danser des rondes, dit Henry en riant, j'aurais fait le sacrifice d'une ronde sur l'autel de l'amitié. Mais on ne va pas au bal pour faire des sacrifices à l'amitié, mais bien pour se divertir.

— Si l'on peut, dit Forester avec ironie. — Mais il fut obligé de suspendre le cours de ses reproches par les chansons joyeuses de quelques jeunes gens qui s'étaient rendus aux désirs pressans du reste de la compagnie. Forester se mit alors à critiquer les paroles vides de sens des chansons, et il entamait une dissertation sur la puissance des anciens bardes et sur les effets de la musique nationale, lorsque la voix de Flora vint l'interrompre : — Frère, lui dit-elle, j'ai perdu mon pari. Ce pari était que Forester ne remarquerait pas, durant le souper, le géranium qui était placé au milieu de la table.

Le souper et les chants finis, Henry, dont l'esprit était toujours présent, et qui, au sein du luxe et des plaisirs, ne laissait pas éteindre l'ardeur de ses sentimens généreux, profita d'un moment de silence pour attirer l'attention générale sur l'objet qui occupait ses pensées. Mistriss Macaulay avait tenu sa promesse : elle avait parlé à plusieurs dames patronesses de sa connaissance de la tyrannique maîtresse d'école; et fixant alors l'attention de la

société sur le géranium, elle fit un appel à Henry Campbell et le pria de raconter l'histoire de cette fleur. Tous les regards curieux se portèrent sur le jeune homme, et Forester sentit que, s'il eût été interpellé de cette manière, il ne lui aurait pas été possible de proférer une syllabe. Il reconnut alors l'avantage de pouvoir parler en public sans hésitation et sans embarras. En racontant l'histoire de la petite Mary, les gestes et le langage de Henry furent si simples et si gracieux, qu'il intéressa tous les auditeurs à sa cause. Une souscription fut ouverte à l'instant même : chacun s'empressa d'apporter son tribut à l'enfant qui avait fait si gentiment le sacrifice de sa fleur favorite à la santé de sa grand'mère. La dame qui avait la haute surveillance de l'école de charité convint de déjeuner le lendemain matin chez le docteur Campbell, pour se rendre ensuite à l'école à l'heure juste où la maîtresse avait coutume de retenir ses écolières à filer pour elle-même.

Forester ne revenait pas de sa surprise : il n'avait pas réfléchi qu'il y a loin encore de la négligence à l'inhumanité. Les dames patronesses pouvaient sans doute être taxées de négligence pour s'être contentées d'observer que les petites écolières paraissaient *aller bien*, lorsqu'elles se rendaient en corps à l'église, et pour ne pas avoir pris de renseignemens sur la conduite de leur maîtresse. Mais aussitôt que les faits leur furent dévoilés, les dames déployèrent une louable activité et reconnurent avec candeur qu'elles étaient blâmables de s'être fiées aux rapports des visiteurs superficiels qui avaient toujours déclaré que l'école allait parfaitement bien.

— Bien des gens qui ont tort se corrigeraient, dit le docteur Campbell, si tous ceux qui ont raison unissaient un peu plus de douceur et de patience à leurs autres qualités.

Au moment où la compagnie quittait la table, plusieurs

jeunes demoiselles se rassemblèrent autour du géranium pour admirer la charmante enveloppe en carton peint de Flora. Les taches noires frappèrent à l'instant tous les yeux. Forester se tenait à l'écart et tout confus. Mais la bonne Flora s'abstint de toute explication, malgré les exclamations répétées : — Qui a fait cela? qui peut avoir fait cela?

— C'est un accident, dit Flora, et, pour changer la conversation, elle fit valoir la beauté du géranium; elle en cueillit une des feuilles odorantes; mais, lorsqu'elle voulut la réunir aux fleurs de son bouquet, elle s'aperçut qu'elle avait perdu sa rose mousseuse. C'était une rareté à cette époque de l'année, et celle-ci provenait d'une serre construite par Henry lui-même.—Oh! la belle rose de mon frère! s'écria Flora.

Forester, qui avait été touché de son silence bienveillant sur l'origine des taches du pot de fleurs, partagea, contre son habitude, le regret qu'elle exprimait de la perte de sa rose mousseuse. Il se mit à en faire la recherche jusque sous les banquettes et sous la table du souper. Il eut enfin le bonheur de la trouver, et dans son empressement à la rendre avec plus de galanterie, mais avec non moins de gaucherie qu'à son ordinaire, il sortit à demi son corps engagé sous la table, et tendit son bras entre deux élégantes demoiselles du groupe qui entourait Flora. A la vue de cette main à la peau rude et grossière, les jeunes demoiselles se reculèrent d'effroi, en manifestant des signes non équivoques de dégoût. On chuchotta, on rit tout bas, et maint regard expressif tomba sur notre héros, qui n'en tenait pas moins tendue la main malencontreuse sur laquelle tous les yeux étaient fixés. — N'est-ce pas votre rose? dit-il en avançant toujours cette terrible main vers Flora, dont le trouble et l'hésitation le surprenaient outre mesure. Mackenzie partit

d'un violent éclat de rire et dit à demi-voix, mais de manière à ce que toutes les dames pussent l'entendre : — Miss Campbell n'ose pas prendre la rose de ses mains, parce qu'elle a peur d'attraper ce qu'il a gagné lui-même du charretier qui l'a conduit à Edimbourg, ou de quelque apprenti de son ami le savetier.

A cette grossière allusion, Forester lança la rose loin de lui, escalada le banc, et se précipitant entre Flora et une autre dame, courut en droite ligne vers la porte, heurtant et renversant tout ce qui se trouvait devant lui, jusqu'à ce que la foule lui ouvrît un passage et s'écartât de lui comme d'un chien enragé.

— Francis! lui crièrent Henry et le docteur qui se tenaient sur le seuil de la porte en attendant les voitures de leurs dames, qu'avez-vous donc? Où courez-vous ainsi? Notre voiture est là!

— J'aime mieux marcher! Ne me parlez pas! dit Forester. J'ai été insulté! Je suis hors de moi; mais je sais maîtriser mes passions. Je ne l'ai pas tué sur la place.... Laissez-moi passer!

A ces mots, il s'arracha des mains du docteur et de son fils avec l'énergie d'une bête furieuse qui échappe à ses gardiens, et ce fut sans doute par instinct qu'il retrouva sa demeure, car il courut devant lui sans savoir où il allait. Il arracha la lumière des mains du domestique qui lui ouvrit, courut à son appartement, ferma la porte à double tour, poussa les verroux et se jeta dans un fauteuil. — Grâce à Dieu, s'écria-t-il en prenant haleine, je n'ai pas fait de malheur! Grâce à Dieu! je ne l'ai pas assommé! Grâce à Dieu! il est hors de ma vue! Je suis calme à présent, tout-à-fait calme. Rappelons un peu nos souvenirs.

Malgré les plus calmes méditations, Forester ne put apaiser les douleurs de son orgueil profondément blessé. — Archibald a dit vrai : pourquoi suis-je donc en colère, ou

plutôt pourquoi *étais-je* en colère? Il approfondit alors philosophiquement la nature de la bonne et de la mauvaise honte : il se dit que la peau rude et raboteuse de ses mains n'était honteuse que parce qu'elle était un signe de *vulgarité;* que ce qui était vulgaire n'était pas par cela même immoral; que les jeunes filles moqueuses qui s'étaient éloignées de lui avec dédain n'étaient point de suprêmes juges du bien et du mal; qu'il devait mépriser leurs opinions, et il les méprisa tant qu'il put durant deux ou trois heures, en parcourant sa chambre à grands pas avec une infatigable énergie. A la fin, notre philosophe péripatéticien se jeta tout habillé sur son lit, en se disant que de pareilles sottises n'étaient pas faites pour troubler son repos. Il s'était élevé peu à peu à un tel degré de force d'ame, qu'il se sentait capable d'affronter avec calme les regards désapprobateurs de plusieurs millions de ses semblables. Mais, hélas! il était seul lorsqu'il calculait aussi mal la puissance de l'esprit humain. Épuisé de fatigue par la colère et par le raisonnement, il tomba endormi : il rêva qu'il présentait sans cesse des fleurs que personne ne voulait accepter, et l'éclat de rire infernal de Mackenzie vint le réveiller en sursaut. Il parvint à se rendormir et se vit en rêve dans une boutique de parfumeur, essayant des centaines de gants qu'il ôtait et remettait sans en pouvoir trouver une seule paire à sa main. Il se réveilla tout-à-coup au moment où il essayait en vain la dernière paire; il secoua ces rêves importuns et vit le soleil levant dont les premiers rayons glissaient jusqu'à lui, entre deux cheminées du toit voisin situé plus bas que ses fenêtres. Il se souvint alors que bientôt on l'appellerait pour déjeuner, que toutes les dames patronesses y étaient invitées, qu'il ne pouvait pas se mettre à table avec des gants; qu'Archibald rirait encore de lui, et que peut-être Flora elle-même reculerait à son aspect. Il se reprocha sa faiblesse à se re-

présenter et à craindre une semblable scène. Jamais son aversion pour les dames patronesses et pour les bals n'avait été poussée à un aussi haut degré. Il soupira tristement après sa liberté, son indépendance chérie, à jamais perdue pour lui avec le genre de vie qu'il menait. Il se souvint alors d'avoir vu dans une de ses promenades solitaires, à quelques milles d'Edimbourg, sur la route de Leith, un bon jardinier et son fils qui chantaient en travaillant.—Voilà le bonheur! se dit Forester; voilà des gens heureux! et il se persuada qu'il vivrait bien plus heureux lui-même sous l'humble toit du jardinier qu'il ne pourrait jamais l'être dans la maison somptueuse du docteur Campbell.

—Je ne suis pas fait, se dit-il, pour vivre au milieu des oisifs du grand monde. Je serais heureux si j'étais un membre utile de la société. Je veux être jardinier et vivre avec les jardiniers.

A ces mots, il dépouilla vivement la toilette de bal qu'il portait encore, revêtit son vieil habit râpé, se fit un petit paquet de linge, et se dirigea vers la route de Leith.

CHAPITRE IX.

Le Déjeuner.

Lorsque Henry ne trouva pas Forester chez lui, dans la matinée, il pensa qu'il était allé faire une promenade aux rochers de Salisbury, où il avait parlé la veille de faire une course de botanique.

—Je m'étonne, dit le docteur Campbell, que notre jeune homme soit sorti d'aussi grand matin; car j'imagine qu'il n'a pas beaucoup dormi depuis qu'il nous a quittés, à

moins qu'il ne soit somnambule : il a marché sur ma pauvre tête pendant au moins la moitié de la nuit.

On se mit à table. — Point de Forester. Lady Catherine commença de craindre qu'il ne se fût cassé le cou sur les rochers de Salisbury ; elle raconta tous les accidens qui y étaient arrivés, ou qui avaient failli d'y arriver, en voiture, à cheval, ou autrement. Puis, elle fit la description topographique de ces redoutables rochers, et discuta la question de savoir s'il était probable qu'il fût tombé à l'est ou à l'ouest.

— Ma chère lady Catherine, dit le docteur, rien n'est moins certain d'abord qu'il soit allé du côté des rocs de Salisbury ; nous ne pouvons donc raisonnablement discuter la question de savoir si sa chute a eu lieu à l'est ou à l'ouest.

Mais lady Catherine, dont la prudente imagination ne s'arrêtait pas en aussi beau chemin, s'informa, du docteur Campbell, à qui les grands biens de son pupille devaient échoir, dans le cas où sa mort arriverait avant qu'il eût atteint l'époque de sa majorité.

Le docteur se préparait à satisfaire sur ce point la curiosité de sa parente, lorsqu'un domestique vint lui apporter une lettre. Henry jeta un regard plein d'anxiété sur son père. Le docteur regarda la signature de la lettre et la mit dans sa poche ; puis, il dit au domestique de faire entrer le porteur dans son cabinet.

— Ce n'est qu'un enfant, dit Archibald ; je l'ai entrevu en passant dans l'antichambre.

— Eh bien ! un enfant ne peut-il donc entrer dans mon cabinet, monsieur ? reprit froidement le docteur.

La curiosité d'Archibald était vivement excitée, et il se glissa hors de la salle, au bout de quelques minutes, avec la résolution de parler à l'enfant, et de découvrir l'objet de son message. Mais le docteur était sur ses talons avant qu'il soupçonnât son approche. Archibald commençait déjà à interroger le petit garçon en ces termes : — Vous

dites donc que vous venez de la part d'un jeune homme à peu près de ma taille?.....

—Il vient de la part d'un jeune homme qui ne vous ressemble en rien, croyez-moi, M. Archibald Mackenzie, dit tout-à-coup le docteur, en lui frappant légèrement l'épaule.

Archibald tressaillit, se retourna, et fut si atterré du regard froidement poli du docteur, qu'il sortit du cabinet, sans essayer même aucune des excuses équivoques qu'il avait à sa disposition, pour expliquer son indiscrète présence. Après son départ, le docteur tira de sa poche et lut la lettre suivante:

« Mon cher Tuteur,

» Malgré mon brusque départ de votre maison, ne me croyez pas insensible à toutes vos bontés. Je n'ai point d'excuses à faire à mon tuteur pour le parti que j'ai pris; mais vous m'avez traité comme un ami, monsieur, et à ce titre je vous ouvrirai mon ame entière.

» Malgré vos bontés, malgré l'amitié de votre fils, dont je sais apprécier les qualités excellentes, je dois vous avouer ingénument que j'étais loin d'être heureux dans votre maison. Je sens que je ne puis être à l'aise au milieu du tourbillon d'une vie dissipée; et plus je vois les classes élevées de la société, plus je regrette d'être né au milieu d'elles. Ma naissance ni ma fortune ne m'empêcheront, toutefois, de suivre le genre de vie qui, j'en suis profondément convaincu, mène seul au bonheur et à la vertu. Que ceux qui ne se sentent aucune indignation vertueuse obéissent à la voix de la mode! Que les esclaves de cette reine tyrannique mangent lâchement le pain de l'oisiveté, jusqu'à ce que leurs sens blasés n'y trouvent plus nulle saveur! Quant à moi, je me reproche d'avoir trop long-temps fait plier mes opinions devant les paroles persuasives de l'amitié. Mon ame s'est énervée dans ces molles complaisances, et je dois fuir la contagion fatale. Grâce à Dieu! j'ai encore assez de force pour fuir et pour briser mes chaînes. Grâce à Dieu! je ne suis pas encore réduit à la dépravation morale de ce lâche monarque, qui adorait ses fers parce qu'ils étaient d'or,

» J'ai l'orgueilleuse conscience que je suis né pour faire quelque chose de mieux que de perdre mon existence dans une salle de bal, et je ne veux point sacrifier mon indépendance au cérémonial absurde d'une dissipation quotidienne. Moi, qui ai été la risée de gens frivoles et méprisables, j'ai encore assez de ce mâle orgueil, dont la flamme n'est pas éteinte dans ma poitrine d'homme, pour assurer mes droits à votre estime, et pour affirmer que je n'ai pas commis et ne commettrai jamais sciemment une action indigne de l'ami de votre fils.

» Je n'écris point à Henry, de peur de l'entraîner, d'une manière ou d'une autre, dans ma disgrâce volontaire. Il est fait pour briller dans le monde poli, et ses relations avec moi pourraient ternir le lustre de son caractère aux yeux des belles, *suprêmes juges du bon ton.* J'espère toutefois qu'il ne me chassera pas trop rudement de son cœur, quoique je ne sache pas danser une ronde. Je le prie de briser la serrure de ma malle et d'y prendre mon exemplaire de *la Nature animée de Goldsmith* qui semblait lui plaire.

» Dans le tiroir de ma table vous trouverez les *Lettres de Martyn sur la Botanique;* j'ai fait sécher dans les feuillets de ce livre un grand nombre de plantes pour Flora — pour miss Flora Campbell, veux-je dire. Après ce qui s'est passé hier soir, j'ose à peine espérer qu'elle veuille en accepter le don. J'aimerais mieux les savoir brûlées que refusées; veuillez donc les brûler, s'il vous plaît, et gardez le silence sur ce point délicat.

» Mon cher monsieur, ne me jugez pas trop sévèrement. J'ai eu un combat pénible à soutenir avant de me résoudre à vous quitter. Mais je préférerais encore toute la sévérité de votre jugement à cette espèce d'indulgence dont vous avez fait preuve devant moi en faveur du baronnet aviné.

» Je puis tout souffrir hors le mépris.

» Croyez-moi votre, etc.

» FRANCIS FORESTER. »

» *P. S.* J'espère que vous ne questionnerez pas le porteur : il sait où je suis; je me fie donc à votre discrétion. Je veux gagner mon pain comme jardinier : j'ai toujours préféré l'agriculture au commerce. »

Le docteur Campbell, que ce mélange de bon sens et d'extravagance ne surprit nullement, répondit, en ces termes, à la lettre de Forester :

« Mon cher savetier, jardinier, orateur, ou tout ce qu'il vous plaira, je suis trop vieux pour m'étonner de rien; autrement j'aurais éprouvé quelque surprise à la lecture de plusieurs passages de votre éloquente lettre. Vous me dites que vous avez le pouvoir de fuir et que vous n'adorez pas vos chaînes, quoiqu'elles soient d'or. Êtes-vous donc un alderman, ou Dédale lui-même? ou sont-ce là seulement des figures de rhétorique? Vous m'apprenez que vous ne pouvez vivre dans le tourbillon d'une vie dissipée, ni manger le pain de l'oisiveté, et que vous êtes résolu de vous faire jardinier. Toutes ces choses ne me semblent pas avoir un rapport nécessaire entre elles. Que vous vous reprochiez aussi amèrement d'avoir passé une soirée de votre vie dans un bal, car c'est à cette circonstance sans doute que vous faites allusion lorsque vous tonnez contre le tourbillon d'une vie dissipée; c'est là ce que j'ai peine à m'expliquer. Mais qu'avec ce noble orgueil, dont la flamme n'est pas éteinte en votre poitrine d'homme, vous n'ayez pu trouver d'occupation plus digne de vos talens et tout aussi utile à la société que celle de jardinier, c'est une question qui m'embarrasse un peu, je l'avoue.

» Voyez les choses froidement : revenez dîner à la maison, et là nous comparerons à loisir les avantages du commerce et de l'agriculture. Je me suis abstenu de questionner votre messager, suivant votre désir, et je ne ferai point voir votre lettre à Henry avant la fin du dîner. J'espère qu'avant ce temps vous insisterez vous-même pour que je la brûle, ce que je ferai, sur votre demande, avec plaisir, malgré toutes les bonnes choses qu'elle contient.

» Comme je ne suis pas le moins du monde certain que vous ayez quitté cette vie, je ne ferai point briser la serrure de votre malle, dont j'espère que vous parviendrez un jour à trouver la clef, lorsque vous aurez l'esprit un peu plus calme; je ne veux point non plus m'embarquer dans l'épineuse affaire du legs de Flora. Lorsque vous écrirez plus tard vos dernières volontés, permettez-moi de vous prier, en qualité de votre exécuteur testamentaire,

d'être un peu plus précis dans vos prescriptions solennelles; que voulez-vous que je fasse, en effet, si vous me prescrivez de donner et de brûler la même chose dans la même phrase? Comme entre autres infortunes vous avez celle de posséder cinq ou six mille livres sterling de rente, vous devriez apprendre un peu à diriger vos affaires, de crainte que, parmi vos compagnons, *riches* ou *pauvres*, vous n'en rencontriez quelques-uns qui ne soient pas tout-à-fait aussi honnêtes que vous.

» Que si, au lieu de revenir dîner avec nous, vous persistez dans vos projets de jardinage, j'aurai peut-être moins d'estime pour votre bon sens, mais je m'abstiendrai de vous en faire le moindre reproche. Je vous laisserai vous instruire par votre propre expérience, puisqu'il ne sera pas en mon pouvoir de vous faire profiter gratuitement de la mienne. Mais, en même temps, je découvrirai où vous êtes, et je m'informerai exactement de votre conduite : c'est mon devoir de tuteur. Je dois aussi vous prévenir que, tant qu'il vous plaira de mener un genre de vie au-dessous de votre condition, vous ne devez pas compter sur l'allocation annuelle que je vous faisais. Deux cents guinées par an seraient une somme extravagante dans votre situation de jardinier. Je ne traite point cette question d'argent dans l'idée d'influencer votre esprit généreux par des considérations mercenaires; mais il faut que vous ne vous laissiez pas tromper par une expérience incomplète. Vous ne pouvez être pauvre et riche à la fois. Je vous ai remis avant-hier cinq billets de banque de dix livres sterling chaque, pour votre dernier quartier; je suppose que vous les avez pris avec vous : vous n'avez donc pas à craindre un besoin immédiat d'argent. Je regrette même, je l'avoue, que vous soyez aussi bien pourvu, parce qu'avec cinquante guinées dans sa poche, on ne peut avoir une idée complète de la nécessité de gagner son pain.

» Ne me taxez point de dureté, mon cher pupille; c'est mon amitié pour vous qui me donne le courage de vous infliger un châtiment aujourd'hui dans le but de votre avantage à venir. N'espérez pas entendre parler de Henry avant votre retour au milieu de nous. Comme son père et comme votre tuteur, j'exigerai de lui qu'il se fie implicitement à ma prudence dans cette occasion, qu'il ne fasse au-

cune recherche du lieu où vous êtes, et qu'il s'abstienne de toute relation avec vous, tant qu'il vous plaira de rester éloigné de vos amis. Vous ne pouvez vivre dans la société vulgaire (j'entends par-là les gens mal élevés, ignorans, qui n'ont ni sentimens élevés ni agréables manières), et jouir en même temps des plaisirs de la société polie. J'attendrai, non sans anxiété, la décision de votre choix.

» Croyez-moi

» Votre sincère ami et tuteur,

» J. Campbell. »

Dès que le docteur eut expédié cette lettre, il revint trouver la compagnie. Après le déjeuner, les dames se rendirent à l'école de charité; mais Henry était si inquiet du sort de son ami Forester, qu'il put à peine jouir des résultats obtenus par ses efforts généreux.

Ce fut avec une difficulté qu'il n'avait pas encore éprouvée que le docteur Campbell put obtenir de son fils la promesse de suspendre toute relation avec son ami. Le premier mouvement de Henry, lorsqu'il lut la lettre que son père jugea prudent de lui montrer alors, fut de vouloir courir tout de suite à la recherche de son ami : — Je suis sûr, dit-il, que je parviendrai à le trouver; et, si je puis le voir et lui parler, j'ai la conviction que je lui persuaderai de revenir.

— Oui, dit le docteur, tu lui persuaderas peut-être de revenir; mais ce n'est pas notre objet : à moins que son intelligence ne soit convaincue, qu'aurons-nous gagné?

— Il serait convaincu; je le convaincrais ! dit Henry,

— J'ai la plus haute opinion, mon cher fils, de ta logique et de ton éloquence, reprit le docteur en souriant; mais ta puissance de raisonnement est-elle donc plus forte aujourd'hui qu'hier? As-tu de nouveaux argumens à faire valoir ? Je croyais que tu avais épuisé tout ton arsenal sans résultat.—Henry se taisait.— Crois-moi, continua son

père, en adoucissant sa voix; je ne suis pas insensible aux bonnes, je dirai même aux *grandes* qualités de ton ami. Je ne l'abandonne pas aux maux qu'il va nécessairement souffrir, sans en éprouver autant de peine que toi-même; mais je suis convaincu que la solidité de son caractère et le bonheur de toute sa vie dépendent de l'impression que vont faire les *réalités* sur son esprit rempli d'illusions. Il verra la société telle qu'elle est. Il a des talens élevés et une noblesse de sentimens qui en feront un homme supérieur, si ses amis ne le gâtent pas par une affection malentendue, mon cher Henry.

A ces mots, Henry tendit la main à son père, et lui fit la promesse qu'il désirait. — Mais, ajouta-t-il, j'espère encore dans votre lettre. Je ne serais pas surpris de voir Francis à dîner aujourd'hui.

— Et moi, je le serais beaucoup, dit le docteur.

M. Campbell, hélas! avait raison. Durant tout le dîner, Henry tourna ses regards inquiets vers la porte toutes les fois qu'elle s'ouvrit; mais ce fut toujours en vain. Flora elle-même, dont la bonne humeur égayait habituellement les soirées de la famille, et délassait agréablement son père et son frère de leurs travaux de la journée, Flora était grave et silencieuse.

Cependant, la volubilité de lady Catherine mettait à bout jusqu'à la philosophie du docteur; elle s'étonnait, elle ne cessait pas de s'étonner que M. Francis Forester ne parût point, et que le docteur, et mistriss Campbell, et Henry, et Flora, ne fussent pas plus alarmés. Elle proposa vingt fois d'envoyer des messagers après Forester. Elle était sûre maintenant qu'il n'était point tombé du haut des rochers de Salisbury, parce que le docteur lui avait dit avoir une lettre de son pupille dans sa poche, et qu'il était sain et sauf. Mais elle pensait qu'il y avait tout à craindre qu'il ne s'enrôlât dans un moment de folie, ou peut-être

que, dans une lubie, il n'épousât quelque fille de savetier; et, se tournant vers son fils Archibald : — N'est-il pas allé chez un savetier? dit-elle. Ce ne pouvait être uniquement pour faire raccommoder ses souliers. Quelle sorte de créature est la fille de ce savetier?

— Heureusement, elle est bossue, dit froidement le docteur.

— Cela ne veut rien dire, reprit lady Catherine. Je suis sûre qu'elle est pour quelque chose au fond de tout ce mystère; car j'ai entendu dire un jour à M. Forester — vous devez vous le rappeler, ma chère Flora, car il vous regardait en parlant — que la beauté n'était pas un mérite à ses yeux, et que l'on devait aimer les personnes laides par humanité. Eh bien! je parierais dix contre un, docteur, qu'avec ses idées bizarres d'humanité, il épouse la fille bossue du savetier. Si j'étais son tuteur, je ne resterais pas une minute en repos avec une pareille idée dans la tête.

— Ni moi, dit le docteur avec le plus grand calme; et, en dépit de l'étonnement, des remontrances et des conjectures de l'inquiète lady, il conserva son attitude impassible.

CHAPITRE X.

Forester Jardinier.

Le jardinier qui avait frappé l'imagination de Forester était un petit vieillard à la taille épaisse et carrée, à l'œil vif, dur à l'ouvrage, ignorant, obstiné, dont l'ame était tout entière dans ses petits gains journaliers, et dont la probité était de cette grossière étoffe, de cette espèce

vulgaire, qu'on doit s'attendre à trouver dans un homme dont l'esprit n'a reçu aucune culture. Mac-Evoy, c'était son nom, était à la fois égoïste et bon. Ses vues et ses idées se resserraient dans le cercle de sa famille, et ses affections se concentraient toutes sur deux individus, son fils et sa fille. Le fils n'était pas aussi laborieux que son père; il était ambitieux de voir un peu le monde, et il fréquentait tous les jeunes apprentis d'Édimbourg, qui voulaient bien oublier qu'il était un petit paysan, et se souvenir qu'il devait être riche à la mort de son père. Miss Mac-Evoy était une créature laide et louche, qui dépensait tout l'argent qu'elle pouvait se procurer en robes, en rubans, qu'elle croyait propres à suppléer à ses attraits absens. Ce puissant motif d'économie agissait sans cesse sur son esprit étroit, et lui faisait épargner, sur la dépense du ménage, tout ce qu'il lui était possible de retrancher rigoureusement. Le garçon, dont Forester s'estimait heureux de prendre la place, avait quitté le vieux Mac-Evoy, parce qu'il n'avait pu se résoudre plus long-temps à travailler et à se laisser injurier sans boire ni manger.

Le jardinier avait accepté tout de suite la proposition de Forester : il lui avait donné une bêche et l'avait mis à l'ouvrage. Forester bêcha avec l'énergie d'un enthousiaste, et dévora comme un philosophe le grossier repas préparé par miss Mac-Evoy. Mais cette cuisine, par trop simple, ne le charma plus le second jour autant que le premier; le troisième jour, elle fut encore moins de son goût; il se mit, en outre, à faire une comparaison fâcheuse entre le pain de seigle et le pain de froment. Il se souvint heureusement que Cyrus vécut de cresson dans son enfance; il se rappela aussi le brouet noir des Spartiates, et il ne se plaignit pas. Il crut qu'il ne tarderait pas à s'accoutumer à son frugal ordinaire. Mais il n'avait pas envisagé tous les inconvéniens de la pauvreté, lorsqu'il avait adopté ce nouveau genre de vie;

et, quoiqu'il se fût souvent dit, à la table du docteur Campbell : « Que de choses dont je puis facilement me passer ! » il reconnut qu'avant d'en avoir fait l'épreuve, il n'avait pas d'idées bien nettes à ce sujet. Il regrettait la perte d'une infinité de petites jouissances qu'il avait à peine remarquées, parce qu'elles s'offraient à lui comme le cours naturel des choses. Le travail de la terre était rude; mais il n'offrait aucun exercice à son esprit, et lui faisait sentir d'une manière plus cruelle encore la privation de l'agréable conversation de Henry : il n'avait plus personne à qui parler du cresson de Cyrus ou du brouet noir des Spartiates; il n'avait plus personne avec qui discuter la prééminence des doctrines de Zénon ou d'Épicure, de l'agriculture ou du commerce. Bien des objections qui lui avaient échappé contre l'agriculture lui vinrent alors à l'esprit, et sa compassion pour les vers de terre, qu'il était à chaque instant obligé de détruire avec sa bêche, mettait chaque jour sa sensibilité naturelle à l'épreuve. Il essaya un jour de faire comprendre sa pitié pour les vers au vieux jardinier, qui le regarda fixement avec la grossièreté de l'ignorance, et lui enjoignit de faire sa besogne, avec un ton d'autorité qui blessa les sentimens de Forester et son amour de l'indépendance.

— Est-ce donc à l'ignorance de commander à l'instruction? et la stupidité grossière doit-elle imposer silence à la raison? se dit Forester, en se rappelant la patience et la douceur avec lesquelles Henry et son père avaient coutume de converser avec lui. Il commença de croire qu'il avait joui de plus de liberté d'esprit et d'opinion au milieu de la société polie qu'il avait quittée que dans la compagnie de cet ignorant jardinier. Quoiqu'il eût nom Colin, son fils était loin d'avoir la simplicité arcadienne, ni rien qui pût charmer le goût classique de Forester, ou lui rappeler *les Églogues de Virgile,* l'âge d'or, ou le laboureur du Ayr-

shire [1]. Le jeu favori de Colin, aux jours de repos, était le *mail;* ce jeu, qui consiste à pousser, à l'aide d'un battoir ou maillet chargé de plomb, une boule d'un bois très-dur, exige beaucoup de force et d'adresse. Forester accompagnait quelquefois le jeune Colin au pré communal de Leith, où des gens de toutes sortes se réunissaient pour se livrer à cet exercice. Notre héros avait l'ambition d'exceller au jeu de mail; mais comme il était passablement maladroit, ses premiers débuts l'exposèrent à la risée des spectateurs et à plus d'un coup douloureux. Colin se moqua de lui sans pitié, et il ne put s'empêcher de comparer l'expression grossière de cette vanité rustique aux manières simples et modestes sans affectation de Henry Campbell. Il prit bientôt le mail en aversion, et se souvint des rondes écossaises avec moins de dédain.

Un soir, après avoir fini sa tâche de bêchage (car c'était devenu une tâche), il dirigeait sa promenade vers un lac près d'Edimbourg, lorsque Colin, qui au même instant partait pour le mail, insista rudement pour que Forester l'accompagnât. Celui-ci qui ne cédait jamais volontiers au goût des autres, refusa positivement M. Colin, avec quelques termes imprudens de mépris. Depuis ce moment, le fils du jardinier devint son ennemi acharné, et s'efforça de lui prouver sa haine brutale par mille méchancetés.

Forester découvrit alors, à son extrême surprise, que la haine pouvait habiter un toit de chaume. Il s'aperçut bientôt aussi que la vanité féminine n'était pas exclusivement confinée dans l'enceinte d'une salle de bal. Il s'était aventuré un jour à ne pas trouver de son goût un plaid [2] à couleurs bigarrées, dont miss Mac-Evoy s'était affublée pour se rendre à un bal champêtre. Mais les regards furieux de

1 Le poëte écossais Burns.

2 Manteau écossais.

la coquette, et le ton insolent que prit alors sa vanité blessée, contrastèrent vivement dans l'esprit de Forester avec le souvenir des manières aimables et du caractère égal de miss Campbell. L'enveloppe en carton peint lui revint à l'imagination, et il tourna le dos à la belle avec un air de dégoût qu'il n'eut ni la volonté ni la force de dissimuler. Notre héros n'avait pas assez réfléchi aux conséquences de cet outrage : le frère et la sœur, qui n'étaient jamais d'accord sur rien, s'entendirent alors pour tourmenter Forester. Toutes les fois qu'il rentrait au logis, soit pour se reposer, soit pour partager le repas savoureux préparé par cette Philis aux blanches mains, il n'était accueilli que par un sombre silence ou par les reproches les plus aigres. Tout stupide qu'il était, le vieux jardinier regardait pourtant Forester comme un compagnon agréable auprès de son insolent de fils et de sa mégère de fille. Les plus heureux instans du jour pour notre héros étaient ceux qu'il passait à son ouvrage : ses affections réprimées ou déçues furent une source de peines cruelles pour lui.

— Il n'est donc rien au monde à quoi je puisse m'attacher! se dit-il un jour, en s'appuyant tristement sur sa bêche. Faut-il donc que je passe ma vie au milieu de ces absurdes altercations? Est-ce donc pour cela que je possède un cœur et une intelligence? Personne ne me comprend ici, et je suis un objet de haine et de mépris, moi, dont l'ame est formée pour les sentimens les plus doux, et capable des vues les plus élevées. Et de quelle utilité suis-je donc à mes semblables? Ce stupide jardinier, le plus vulgaire laboureur, est tout aussi utile à la société que moi-même. Et que suis-je donc, comparé à Henry Campbell? Oh! Henry! Flora! si vous pouviez me voir en ce moment, vous auriez pitié de votre ami!

Mais la crainte d'être un objet de pitié réveilla l'orgueil de Forester, et quoiqu'il se trouvât bien malheureux, il ne

put se résoudre à reconnaître qu'il s'était égaré sur la route du bonheur. Ses illusions sur la félicité champêtre étaient loin d'être réalisées; mais il voulut supporter son désappointement avec courage, et il résolut de rompre son engagement avec son maître le jardinier, et de se chercher une place plus convenable. En attendant, ses facultés aimantes s'épanchèrent sur le seul individu de la famille qui le traitât assez bien. Il conçut de l'affection pour le vieux jardinier, parce qu'il n'y avait auprès de lui rien qu'il pût aimer, pas même un chien ou un chat. Le vieillard, dont le caractère n'était pas tout-à-fait aussi enthousiaste que celui de Forester, le considérait comme un jeune homme industrieux et simple, peu au-dessus de la classe ordinaire des serviteurs, et ne demandait pas mieux que de le garder à son service, parce qu'il lui donnait des gages moins élevés qu'à un autre. Après ces dernières réflexions sur sa situation pénible, Forester se mit en tête qu'en appliquant son intelligence à l'horticulture, il ferait peut-être quelque découverte qui lui vaudrait la reconnaissance éternelle de son maître et l'immortalité de son nom. Il mit en gage une chemise et une paire de bas chez un pauvre libraire pour en obtenir le prêt de quelques livres de jardinage, qu'il se mit à étudier chaque jour, à ses repas, en dépit des moqueries de Colin et de sa sœur. Il y trouva à la fin les détails de quelques expériences sur les arbres fruitiers, qui devaient infailliblement faire la fortune du jardinier.

— Ne m'avez-vous pas dit, demanda Forester au jardinier, que les cerises se vendent quelquefois très-cher à Edimbourg?

—Cinq pour un penny (deux sous), dit le jardinier, et je voudrais bien de toute mon ame avoir un millier de cerisiers; mais je n'en ai qu'un.

Le vieillard se montra vivement alarmé, lorsque Forester lui proposa comme un moyen assuré de faire fortune,

d'enlever l'écorce de son cerisier, en l'assurant que l'expérience qui en avait déjà été faite avait complètement réussi, et que son arbre lui produirait le double de cerises. — Laissez-m'en faire l'essai sur une branche, ajouta-t-il, je veux essayer sur une branche.

Mais le jardinier lui interdit formellement toute expérience, et fermant son livre, il lui enjoignit de renoncer à de telles sottises et de s'occuper de sa besogne.

Poussé à bout par cet acte de tyrannie et d'ignorance, Forester oublia son caractère de *serviteur* et traita son maître de vieux fou et d'entêté. Ces mots ne furent pas plus tôt lâchés que le jardinier vida tranquillement son arrosoir sur la tête de Forester, et le renvoya de chez lui, après lui avoir payé ses gages. Miss Mac-Evoy qui travaillait à la porte s'empressa de livrer passage à notre héros, en faisant observer qu'elle s'était aperçue depuis long-temps que ce garçon ne pouvait leur convenir.

Forester acquit alors la conviction qu'il n'était pas possible de réformer un jardinier vieux et obstiné, encore moins de l'intéresser aux progrès de la science, en lui faisant faire des expériences sur ses arbres fruitiers. Il déplora la perversité de la nature humaine, et fut tenté de croire, en réfléchissant sur les caractères de miss Mac-Evoy et de son frère, que c'étaient des êtres d'une espèce tout-à-fait distincte. Après tout, il n'était par fâché d'avoir quitté d'aussi odieux compagnons. En se rendant de Leith à Edimbourg, il eut le loisir de se livrer à bien des réflexions.

— Ainsi, j'ai gagné trente schelings dans un mois après le travail le plus rude! se dit-il. Eh bien! je veux persister dans ma résolution. Je ne veux vivre qu'avec l'argent que je gagnerai, et je n'aurai recours à mes billets de banque qu'à la dernière extrémité. — Il tira son portefeuille, toutefois, et y jeta un coup-d'œil pour s'assurer de la présence de ses billets. — Que je plains, se dit-il, le malh

heureux obligé d'acheter l'assistance de ses semblables avec ces vils chiffons de papier! Je n'ai pas été heureux dans ma première expérience; mais tous les hommes ne sont pas, comme cet égoïste jardinier et son brutal de fils, incapables d'une amitié désintéressée.

Forester fut interrompu dans ses méditations par un jeune homme qui l'accosta en lui disant : —Monsieur, si je ne me trompe, j'ai une clef qui vous appartient?

Forester leva les yeux sur la figure du jeune homme et le reconnut pour la personne qui avait été près de périr en descendant chercher sa clef dans la grande cuve de la brasserie.

—Je vous ai reconnu, monsieur, continua le commis, en vous voyant faire tourner ces ciseaux sur votre doigt, précisément comme vous faisiez avec votre clef le jour où vous êtes venu nous voir.

Forester ne s'était pas aperçu jusque-là qu'il eût une paire de ciseaux à la main. Pendant que le jardiuier lui comptait ses gages, pour dissimuler sa mauvaise honte, il avait pris sur une table les ciseaux de miss Mac-Evoy et s'en était fait un jouet comme il avait coutume de faire avec sa clef. Il fut tout confus de voir qu'il ne se fût pas encore guéri de cette sotte habitude. —Je croyais que la leçon de la brasserie m'aurait complètement guéri de ce tic ridicule : mais la chaîne de l'habitude, a dit quelqu'un [1], est trop légère d'abord pour qu'on la sente, jusqu'à ce qu'elle soit trop forte pour qu'on puisse la briser.

— Monsieur! dit le commis étonné.

— Oh! je vous demande pardon, reprit Forester, en s'apercevant, à l'air de son interlocuteur, que cette observation philosophique était entièrement inintelligible pour lui. Pouvez-vous me dire l'heure qu'il est, monsieur?

1 Johnson, *Vision de Théodore.*

— Quatre heures et demie, monsieur, répondit le commis en faisant voir sa montre, comme s'il fût tout fier de posséder un meuble de cette importance. Hum ! ce ne peut être un homme comme il faut, il n'a pas de montre, se dit-il, en examinant l'accoutrement grossier de Forester. Celui avait repris la route de Leith pour y reporter les ciseaux de miss Mac-Evoy : le commis se rendait aussi à Leith pour y toucher le montant de quelques factures. En marchant de compagnie, le jeune homme prit en parlant avec notre héros un ton de bonté mêlé d'une sorte de familiarité qui était bien différent du ton respectueux avec lequel il s'était naguère adressé à lui, lorsqu'il l'avait vu couvert de meilleurs habits et dans la compagnie de Henry Campbell.

— Vous avez donc quitté M. Campbell? lui demanda-t-il en l'examinant avec curiosité. Forester lui répondit qu'il avait quitté le docteur parce qu'il aimait mieux gagner son pain lui-même que de vivre dans l'oisiveté du grand monde.

A cette réponse, le commis regarda fixement Forester, et soupçonna qu'il y avait quelque chose de dérangé dans cette cervelle. Mais la gravité de notre héros et son attitude posée éloignaient toute idée de folie, et le commis, après quelques minutes de réflexion, inclina à croire que Forester lui avait caché la vérité; que c'était probablement un protégé de la famille Campbell; qu'il avait mécontenté ses amis et les avait quittés en pleine disgrâce. Il fut confirmé dans ces suppositions par Forester lui-même, qui lui dit qu'il sortait du service d'un jardinier, qu'il ne savait où loger la nuit prochaine, et qu'il était en quête de quelque emploi pour soutenir son existence d'une manière indépendante.

Le commis, dont le cœur reconnaissant n'avait pas oublié le dévouement intrépide avec lequel Forester avait

risqué sa vie pour le retirer de la cuve, et qui se sentait d'ailleurs de la pitié pour un jeune homme réduit à la misère, lui dit que s'il avait une belle main, s'il savait calculer et s'il pouvait fournir de bons et authentiques renseignemens sur son exactitude et sa probité, il ne doutait pas que son maître, qui faisait de grandes affaires, ne pût lui trouver dans sa maison quelque emploi inférieur de commis. L'orgueil de Forester ne fut pas très-flatté de la forme de cette proposition; mais, à tout prendre, il ne fut pas fâché de se trouver tout de suite une *place*, suivant l'expression élégante de son protecteur, et il réfléchit d'ailleurs que ce serait une occasion pour lui de comparer les avantages respectifs de l'agriculture et du commerce.

Le commis insinua à Forester qu'il ferait bien de se faire beau avant de se présenter à la brasserie, et il l'invita à y venir vers six heures, parce que c'était le moment de la journée où le maître n'était pas occupé.

Un dîner à l'auberge (car notre héros ne savait plus où aller dîner gratis), et la dépense d'une paire de souliers neufs et de quelques autres articles de toilette, absorbèrent presque en entier ses gages d'un mois; il se mettait ainsi en frais à regret, mais son compagnon lui avait assuré que c'était indispensable; après cette dépense, il pouvait presque aller de pair avec son bienveillant protecteur.

CHAPITRE XI.

Le Pari.

Avant d'accompagner Forester à la brasserie, nous devons appeler l'attention de nos lecteurs sur un pari d'Archibald Mackenzie.

Nous avons déjà raconté l'origine et les progrès de sa liaison avec sir Philip Gosling. Archibald,

> Qui poursuivait toujours dans l'ombre un but secret,
> Et qui faisait le fou pour masquer son projet,

cultivait assidument l'amitié de cet esprit faible, dissipé et vain, dans l'espoir de tirer quelque parti tôt ou tard de sa folie. Sir Philip avait le défaut d'avoir la plus haute opinion de son propre jugement; opinion qu'il lui était difficile quelquefois de faire partager aux autres, jusqu'à ce qu'il en vînt à la méthode expéditive de soutenir ses assertions à l'aide de paris considérables. Peu de personnes sont disposées à risquer des centaines de guinées pour une bagatelle. Sir Philip sortait toujours vainqueur de ces débats, et il triomphait alors des succès de sa bourse. Archibald affectait la plus grande déférence pour le jugement de son ami, et comme il avait observé que le baronnet se piquait d'être connaisseur en chevaux, il le flattait sans cesse sur ce point, et l'accompagnait toujours dans ses longues visites aux écuries de louage. Il eut soin de s'y lier familièrement avec le maître, et même avec les valets d'écurie. A quel degré d'abaissement l'orgueil intéressé ne peut-il pas descendre! Toutes ces peines, et bien d'autres encore, Archibald les prenait pour bien peu de chose. Rien moins que pour Sawney, l'un des chevaux de son ami, sur lequel il avait jeté son dévolu, et qu'il ne doutait pas d'obtenir, soit en amenant sir Philip à lui en faire don, soit en en faisant l'objet d'un pari adroit et dont l'issue ne serait pas douteuse.

Archibald s'était trompé en comptant sur la générosité de sir Philip. Le baronnet était doué de cette sorte de bon cœur qui prête quelquefois, mais qui ne donne jamais. Il prêtait son cheval assez volontiers à son ami Mackenzie, mais l'idée de le lui donner était bien loin de son imagi-

nation. Désespérant à la fin de réussir de ce côté, Archibald eut recours à son plan de pari. Après avoir perdu adroitement quelques guinées contre le baronnet pour le confirmer dans l'opinion exagérée qu'il avait de son jugement, Archibald, un soir que les fumées du vin et de la vanité avaient exalté outre mesure l'imagination de l'homme de jugement, l'amena par des contradictions habiles et timides à affirmer les choses les plus merveilleuses sur l'un de ses chevaux, auquel il avait donné le nom de Favori. Archibald savait de bonne part, du maître de l'écurie, qui était un maquignon consommé, que Favori n'était aucunement capable de lutter avec Sawney. Il attendit donc sans crainte que sir Philip exposât une somme considérable sur la tête de Favori. Archibald déclara aussitôt qu'il ne pouvait en conscience, et pour l'honneur de l'Ecosse, abandonner la cause de son ami Sawney.

— Sawney! cria sir Philip; je parie cinquante guinées que Favori le bat complètement au pas, au trot, au galop, comme vous voudrez.

Archibald affecta la plus grande surprise de ce défi, et feignant de battre en retraite, il se retrancha sur l'impossibilité de mesurer sa bourse avec celle d'un homme aussi riche que sir Philip.

— Eh bien! mon garçon, répliqua le baronnet, cette excuse ne vous sauvera pas. Vous avez un joli petit poney [1] que lady Catherine vient de vous donner, voulez-vous le risquer contre mes cinquante guinées?

Archibald avait enfin amené son ami juste au point où il tendait depuis long-temps. Sir Philip gagea son beau cheval Sawney contre le triste poney d'Archibald que Favori battrait d'emblée Sawney au pas, au trot et au galop. Étourdi par les fumées du vin et plein de confiance en son

[1] Petit cheval de main.

jugement, le faible baronnet insista pour que le pari fût décidé tout de suite. Il fit seller les chevaux et les sables de Leith furent choisis pour théâtre de la lutte. A son extrême surprise, sir Philip Gosling reconnut pour la première fois qu'il s'était trompé. Le perfide Archibald lui laissa tranquillement exhaler sa rage en blasphèmes et en juremens, et eut le plaisir à la fin de l'entendre se consoler en disant que c'était le premier pari qu'il eût perdu sur un cheval. Le maître de l'écurie affecta l'étonnement le plus incrédule, lorsque sir Philip, à son retour des sables de Leith, lui apprit que Favori avait été complètement battu par Sawney; Archibald lui-même eut de la peine à le convaincre du fait par son témoignage, jusqu'à ce qu'il lui eût glissé deux guinées dans la main en lui recommandant d'avoir un soin particulier de son nouveau cheval Sawney. Sir Philip, qui n'avait pas l'esprit d'observation, ne remarqua point ce dernier et puissant argument. Pendant qu'Archibald triomphait de l'incrédulité du maître de l'écurie, sir Philip s'entretenait avec un valet qui le confirmait dans son opinion obstinée que « Favori aurait dû gagner. » Archibald n'eut garde de contester ce dernier point, et il en vint ainsi à ses fins en dupant et en flattant à la fois son ami.

— Vive Sawney! s'écria Archibald, aussitôt que sir Philip eut quitté l'écurie. — Vive Sawney! répéta le valet, et en même temps il rappela à Mackenzie la guinée qu'il lui avait promise. Archibald n'avait plus d'argent dans sa poche, mais il assura cet homme qu'il ne l'oublierait pas le lendemain. Le lendemain, il réfléchit sagement qu'il ferait mieux de ne lui donner sa guinée que lorsqu'il l'aurait gagnée par son zèle à soigner Sawney.

C'est une erreur assez commune chez les fourbes que de considérer leurs inférieurs comme des dupes faciles. Il arriva que le valet d'écurie était, en fourberie, un champion

digne de se mesurer avec Archibald; dès qu'il fut convaincu que l'intention du jeune gentilhomme était bien de le frustrer de sa demi-guinée, il prit la résolution de s'en venger sur Sawney. Nous verrons plus tard le succès de son plan de vengeance.

CHAPITRE XII.

Le Billet de Banque.

A peine Archibald Mackenzie se vit-il en possession du cheval qu'il convoitait depuis si long-temps, qu'il devint mécontent de la selle et de la bride qui avaient déjà servi à son poney, équipement indigne de sa nouvelle monture, ainsi que le lui fit observer sir Philip. Il s'établit alors dans son esprit une lutte pénible entre son goût pour la dépense et ses habitudes parcimonieuses. Il avait reçu de sa mère un billet de banque de dix livres sterling, en arrivant chez le docteur Campbell, et il avait déjà résisté à bien des tentations pour le changer. Le jour où il avait accompagné Henry Campbell et Forester chez l'horloger, il avait tellement été séduit par une chaîne de montre ornée d'un cachet, qu'à son retour il avait tiré son billet de son secrétaire et l'avait mis dans sa poche en s'habillant, avec la résolution de retourner chez l'horloger et de satisfaire sa fantaisie et son orgueil de famille en achetant la chaîne et le cachet et en y faisant graver splendidement ses armoiries. Il était donc revenu chez l'horloger en compagnie de sir Philip Gosling, mais il n'avait pu tomber d'accord sur le prix avec le marchand, et s'en était consolé en songeant que le billet de banque lui restait du moins encore intact.

Il tenait le mince papier dans sa main, tout en discutant le prix de la chaîne d'or.

— Qu'est-ce que dix guinées! lui dit sir Philip.

— Oh! mon Dieu! je me soucie aussi peu de dix guinées que qui que ce soit, répondit Archibald en mettant son billet, avec une négligence affectée, dans la poche de son gilet.

Le soir même il devait aller au spectacle avec son nouvel ami, et l'heure avancée l'obligeant de se hâter dans sa toilette, il quitta son gilet, qui était taché, pour en prendre un autre, sans songer à son billet de banque. Mais son domestique prenait quelquefois la liberté de porter les vêtemens de son maître; et lorsqu'Archibald fut parti pour le spectacle, il s'empressa de revêtir le gilet taché, pour figurer avec honneur à un bal qu'un valet de chambre du voisinage donnait le soir même aux gentlemen en livrée de sa connaissance. Mais le gilet était trop étroit pour le domestique, qui le déchira, et le porta au tailleur pour réparer cet accident, au lieu de le remettre à la blanchisseuse, ainsi que son maître le lui avait recommandé.

Archibald ne pouvait satisfaire sa fantaisie d'un nouvel équipement pour Sawney sans changer son billet de banque, et oubliant qu'il l'avait laissé dans son gilet le soir du spectacle, il se mit à le chercher dans son secrétaire, où il avait coutume de serrer ce précieux trésor. Son alarme fut au comble lorsqu'il ne trouva plus le billet; il le chercha dans tous les tiroirs, dans tous les coins, sous les meubles, partout, mais en vain. Il essaya de se rappeler où il l'avait vu pour la dernière fois. A la fin il se souvint de l'avoir mis dans la poche de son gilet, en allant chez l'horloger, puis de l'avoir tiré dans la boutique du marchand; mais il ne put pas absolument préciser s'il l'avait rapporté ou non dans sa chambre. Il résolut toutefois de dissimuler avec soin ses doutes à ce sujet, afin de rendre quelqu'un res-

ponsable de cette perte. Il appela son domestique, lui dit qu'il avait laissé un billet de banque de dix livres sterling dans la poche de son gilet, le soir où il était allé au spectacle, et que comme le gilet avait été confié à ses soins, c'était à lui de répondre du billet. Le valet soutint hardiment qu'il ne pouvait ni ne voulait supporter la perte d'un billet qu'il n'avait jamais vu.

Archibald changea de ton, en voyant qu'il ne réussirait pas à effrayer son domestique : — Je vous avais ordonné de le porter à la blanchisseuse, lui dit-il.

— C'est ce que j'ai fait, monsieur, répondit le valet.

C'était bien la vérité, mais non toute la vérité. Le valet jugeait à propos de supprimer la circonstance qu'il avait porté d'abord le gilet chez le tailleur pour le faire raccommoder; et il s'empressa de se réunir à son maître pour accuser la blanchisseuse d'avoir dérobé le billet. La blanchisseuse était une femme laborieuse et honnête : elle avait une nombreuse famille, dont l'existence reposait sur son travail et sur sa réputation intacte de probité. Cette pauvre femme fut étonnée et blessée de l'accusation portée contre elle : déclara que si elle en avait les moyens elle aimerait mieux payer la somme tout de suite que de laisser ébruiter le moindre soupçon contre sa probité. Archibald fut charmé de la voir dans cette disposition; il lui assura que le seul moyen qu'elle eût d'éviter les désagrémens d'un procès et sa ruine complète, était de payer sur-le-champ ou de s'engager à payer le montant du billet de banque. Il était absolument impossible à cette femme de payer cette somme, et elle ne voulut point prendre un engagement qu'elle savait bien ne pouvoir remplir.

Archibald redoubla ses menaces, et le valet soutint son maître. La pauvre blanchisseuse fondit en larmes, mais elle persista à protester de son innocence, et malgré sa frayeur on ne put lui arracher aucune promesse. Quoi-

qu'elle se fît une idée horrible, trop réelle peut-être, des suites funestes d'un procès, elle avait encore quelque confiance dans la justice de sa cause. Archibald lui dit qu'elle pouvait bien parler de justice tant qu'elle voudrait, mais qu'elle devait se préparer à obéir à la loi. A ce mot, la pauvre femme trembla de tous ses membres; mais quoique ignorante, elle ne manquait pas de bon sens; elle avait en outre, dans la famille Campbell, un ami auquel elle résolut de s'adresser dans sa détresse. Henry Campbell avait visité son enfant dans une maladie et lui avait fait quelques petits cadeaux, et bien qu'elle n'eût aucunement l'intention d'abuser du bon cœur de ce jeune homme, elle pensa qu'il avait tant d'*instruction* qu'il pouvait certainement lui indiquer la marche à suivre pour éviter, sans qu'il lui en coutât rien, la rigueur de la loi dont l'avaient menacée Archibalb et son domestique.

Henry entendit ce récit avec autant d'indignation que Forester en eût ressenti lui-même; mais la prudence tempéra l'exaltation de ses sentimens : c'est la prudence qui nous rend capables d'être utiles aux autres, tandis que l'enthousiasme fait échouer ses propres projets et nuit à ceux-là mêmes que ses généreux efforts avaient intention de servir. Henry, qui connaissait bien le caractère d'Archibald, eut soin de se conduire en conséquence; il ne s'adressa point à ses sentimens, car il vit bien qu'il fallait être totalement dépourvu d'humanité pour avoir ainsi effrayé une pauvre femme sans défense par d'aussi rigoureuses menaces; il ne parla point de justice au tyrannique gentilhomme, mais il parla de *la loi*. Il lui dit que dans sa conviction de l'innocence de la blanchisseuse, il avait écrit sur son affaire un mémoire à consulter qu'elle allait soumettre au premier avocat d'Edimbourg.

—Vous avez écrit un mémoire? dit Archibald d'un ton mêlé de méfiance et d'effroi. Mais vous ne savez pas faire

un mémoire; vous n'êtes pas jurisconsulte. Vous dites cela pour m'effrayer.

— Je ne suis pas jurisconsulte, il est vrai, reprit Henry; mais je n'en sais pas moins faire l'exposé d'un fait de manière à en rendre les détails parfaitement intelligibles à un avocat éclairé : je me propose d'ailleurs de soumettre ce mémoire à l'examen de mon père.

— Vous me le montrerez d'abord, n'est-ce pas? dit Archibald, qui voulait gagner du temps pour réfléchir.

Henry lui mit dans les mains le papier qu'il avait écrit et attendit de pied ferme qu'il en eût achevé la lecture. Archibald reconnut les talens de Henry et son intelligence des affaires : les faits y étaient exposés avec tant de netteté et de force que son espoir dans la loi commença à l'abandonner. Il se mit alors à parler d'humanité : il dit que cette pauvre femme lui faisait pitié; qu'il ne pouvait supporter l'idée de la réduire à la misère; mais que, d'un autre côté, il avait le plus grand besoin d'argent; que s'il pouvait en tirer seulement cinq guinées, ce serait toujours quelque chose. Il ajouta qu'il avait des dettes dont l'honneur lui interdisait de différer le paiement.

Henry était possesseur de cinq guinées qu'il réservait à l'acquisition de quelques nouveaux échantillons de minéraux pour son cabinet d'histoire naturelle : il offrit à Archibald de lui prêter cette somme pour payer *ses dettes d'honneur,* à la condition expresse qu'il ne parlerait plus à la pauvre femme de son billet de banque.

Archibald consentit volontiers à prendre cet engagement, et comme Henry mettait un empressement généreux à lui compter ses cinq guinées : — Quels imbéciles, après tout, que ces jeunes gens studieux! se dit à lui-même cet être bas et incorrigible. Malgré son talent pour faire des mémoires, je l'ai mis dedans à la fin : je regrette seulement que ce ne soit pas pour dix guinées au lieu de cinq

Fatigués des méprisables artifices de ce jeune homme à la fois avaricieux et dissipé, nous allons nous délasser en passant de l'histoire de la bassesse à celle d'une générosité enthousiaste. Nous avons le désir et l'espoir que Forester parviendra à se corriger de ses défauts; mais qui pourrait s'intéresser aux actions de l'égoïste Mackenzie?

CHAPITRE XIII.

Forester Commis.

Nous avons laissé Forester au moment où il allait s'offrir à un brasseur en qualité de commis. Ce brasseur était un homme prudent : il envoya un de ses ouvriers chez le docteur Campbell, avec une lettre pour l'informer qu'un jeune homme, qu'il avait vu précédemment en compagnie de M. Henry Campbell, et qu'on lui avait dit être le pupille du docteur, s'était adressé à lui, et qu'il s'estimerait heureux de l'employer, si ses amis y consentaient et pouvaient donner sur lui des renseignemens favorables. Après la réponse du docteur, Forester, qui ne savait rien de cette circonstance, obtint l'emploi vacant. Il ne resta pas longtemps toutefois dans sa nouvelle place. Il se trouva heureux d'abord d'être délivré des grossières persécutions de miss Mac-Evoy et de son frère; auprès de ces deux compagnons rechignés et insolens, les commis, ses collègues, lui parurent des modèles de civilité. Une rude expérience avait appris à Forester que les manières prévenantes de ceux qui vivent avec nous ajoutent quelque chose à notre bien-être. « Mon esprit est mon empire! » Telle était sa réponse ordinaire à tous les argumens de Henry contre les

charmes de la société; mais il commençait à se douter que, dans l'isolement des rapports sociaux, son esprit pourrait bien n'être qu'un empire désert.

Il se flattait de pouvoir se faire un ami du commis qui avait trouvé sa clef. Ce jeune homme s'appelait Richardson; il était d'un bon naturel, mais sans instruction, et il ne se distinguait des jeunes gens de sa classe ni par son éducation ni par ses talens. Forester l'invita un soir, après la besogne de la journée, à venir faire une promenade au Siége d'Arthur; mais Richardson aimait mieux se promener, le soir et les dimanches, dans Prince's-street, la plus belle rue d'Edimbourg. Plus tard, après maintes tentatives inutiles pour engager avec lui une discussion de morale et de métaphysique, Forester découvrit avec étonnement la profonde ignorance de son compagnon.

Il lui arriva un jour de s'écrier avec un soupir, en s'apercevant que deux commis, auxquels il parlait de Cicéron et de Pline, n'avaient même jamais entendu parler de ces grands hommes :

> Des dépouilles du temps la science enrichie
> Ne déroula jamais ses pages à leurs yeux :
> La misère arrêta les efforts généreux
> De leur ame, et glaça la source du génie.

Le mot *misère* parvint seul à l'intelligence des commis, et vint exciter leurs *efforts généreux :* ils lui firent entendre qu'il seyait mal à un individu qui n'était même pas aussi bien vêtu qu'eux de se donner de semblables airs et de railler sur leur pauvreté des gens qui valaient mieux que lui, après tout; parce qu'il était Anglais, on le voyait bien à son accent, se croyait-il le droit d'insulter à son gré des Ecossais? Ce fut en vain qu'il essaya de s'expliquer plus clairement; l'orgueil et les préjugés de ses antagonistes se réunirent pour vouloir ne rien entendre; et

quoique leur inimitié ne fût pas aussi insolente que celle de l'aimable Colin, elle suffit cependant pour lui rendre sa situation désagréable. Richardson lui était aussi attaché qu'il pouvait le désirer; mais il témoignait si peu d'envie de voir « des dépouilles du temps la science enrichie » ouvrir son livre devant lui, qu'il finit par s'attirer le mépris de Forester. Il n'y a pas d'amitié plus inégale que celle de l'ignorance et de l'instruction.

Nous passons sous silence le journal des occupations de notre jeune commis : elles consistaient à faire et à vérifier des comptes, fonctions qui lui parurent décidément un flagrant outrage à la noblesse de son intelligence. — Toutes les hautes facultés de mon ame, se disait-il à lui-même, me sont absolument inutiles pour cette besogne, et je suis réduit à l'état de pure machine. Mais il y avait dans la carrière commerciale bien d'autres particularités que Forester n'avait pas prévues. La préoccupation continuelle des gains minimes, les petites ruses dont un marchand se croit autorisé à se servir à l'égard de ses acheteurs, étaient insupportables à son esprit droit et honnête. Un matin tout était en tumulte dans la brasserie; tous les commis étaient en mouvement : Richardson dit à Forester que l'on attendait, dans quelques heures, la visite du jaugeur et de l'inspecteur, et que l'on se préparait à les recevoir. Mais lorsque la nature de ces préparatifs fut expliquée à Forester, lorsqu'on lui fit comprendre que les fonctions et le devoir d'un commis de brasserie l'obligeaient à aider son maître à éluder certains articles des actes du Parlement; lorsque ses camarades lui dirent que tromper un jaugeur était un excellent tour, il resta cloué sur la place dans un silencieux étonnement. Il ne connaissait pas beaucoup plus que les autres commis les lois sur le revenu public; mais ses inflexibles principes de probité ne pouvaient se ployer à tous les argumens fondés sur la néces-

sité que ses camarades faisaient valoir pour leur propre justification et pour celle de leur maître. Il dit qu'il voulait parler au brasseur à l'instant sur ce sujet. Celui-ci était alors dans le plus fort de ses occupations, et Forester ayant insisté pour le voir, il lui dit d'être bref, parce qu'il attendait l'inspecteur à chaque instant. Notre héros déclara que ses principes l'empêchaient de participer à la violation des lois de son pays. Le brasseur le regarda fixement et se mit à rire, en l'assurant qu'il avait autant de respect que qui que ce fût pour les lois de son pays, mais qu'il ne faisait rien qu'un autre ne fît à sa place dans son propre intérêt. Forester persista dans sa résolution contre les pratiques illégales. Le brasseur coupa court en disant qu'il n'avait pas le temps de discuter; mais qu'il ne voulait pas garder un employé qui ne prît pas ses intérêts, et qu'il devait lui supposer l'intention secrète de le trahir à l'inspecteur.

— Je ne suis pas un traître! s'écria Forester; je ne resterai pas une minute de plus chez un maître qui suspecte mon honneur!

Le brasseur le laissa partir sans regret. Mais ce qui indigna le plus Forester, ce fut l'attitude de son ami Richardson durant cette scène. Richardson ne lui serra même pas la main lorsqu'il prit congé de son maître; car le prudent commis avait une bonne place, et il ne voulait pas risquer de se brouiller avec son maître, pour une personne qu'il soupçonnait un peu folle, ainsi qu'il l'avait présumé au premier aspect.

—Voilà donc le monde! Voilà donc l'amitié! se dit Forester.

Son ardente et généreuse imagination lui inspira d'éloquentes invectives contre la nature humaine, au moment même où il se sentait un ardent besoin d'être utile à ses semblables. Il errait dans les rues d'Edimbourg, s'aban-

donnant tantôt à ses misanthropiques réflexions, tantôt à ses rêves de philanthropie. Un instant, il voulait se livrer à l'étude des lois, afin de réformer la législation sur le revenu public; puis le moment d'après, il se rappelait sa passion pour une île déserte, et il regrettait de n'avoir pas fait naufrage à Edimbourg.

Les sons d'un violon discord vinrent le tirer de ses rêveries. Il leva les yeux et vit un homme maigre et pâle qui faisait danser des chiens au son de son instrument; représentation en plein vent qui avait attiré une foule d'hommes, de femmes et d'enfans. C'était un triste spectacle : les chiens avaient l'air si malheureux, au milieu des éclats de rire des spectateurs, que Forester se sentit ému de pitié : — Assez, assez! s'écria-t-il, ces pauvres bêtes sont épuisées de fatigue. Tenez, voici un scheling.

L'homme aux chiens prit la pièce de monnaie; mais de nouveaux spectateurs s'approchèrent pour voir le ballet des quadrupèdes, et ceux-ci, malgré leur épuisement et leur peu d'inclination à recommencer leurs grotesques évolutions, se sentirent si rudement tirés par la corde attachée autour de leur cou, que force leur fut de se redresser et de reprendre leur danse mélancolique.

Forester s'élança, arrêta la main du joueur de violon, et entama une harangue dont pas un mot ne fut compris par l'homme auquel elle était adressée. Un gros garçon, impatient de voir interrompre ainsi ses plaisirs, commença par injurier Forester, et des paroles il en vint bientôt aux coups. Quoiqu'il fût meilleur orateur que son antagoniste, le jeune Francis était loin de l'égaler dans l'art du boxage. Le combat fut acharné des deux parts; mais à la fin, notre pauvre Don Quichotte reçut une blessure qui n'a point de nom dans la langue épique, mais que l'on appelle vulgairement un *œil-poché*. Couvert de sang et de meurtrissures, il fut transporté dans une boutique voisine par quelques passans

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Assez assez tenez, voici un Schelino.

charitables. C'était celle d'un imprimeur-libraire, M. Valentine Prior. Celui-ci traita le vaincu avec humanité, et tout en l'engageant à n'être plus aussi prompt à se poser comme champion des chiens dansans, il lui demanda qui il était, et s'il avait à Edimbourg des amis qu'il voulût informer de son accident.

M. Prior, qui avait des relations quotidiennes avec des personnes de toutes les classes, savait apprécier le langage d'un homme bien élevé. Quoique Forester n'eût rien dans ses manières qui pût le trahir, il s'exprimait cependant en si bons termes, que le libraire ne douta point qu'il n'eût reçu une éducation libérale. Il refusa de dire qui il était, mais M. Prior fut si charmé de sa conversation, qu'il consentit sans peine à lui donner de l'emploi; et dès qu'il fut rétabli de ses contusions, Forester s'empressa d'apprendre le métier d'imprimeur avec l'ardeur qu'il mettait toujours à ses nouvelles entreprises.

—C'est l'imprimerie qui a émancipé l'esprit humain, disait-il dans son enthousiasme, et les imprimeurs doivent être considérés comme les plus respectables bienfaiteurs de l'humanité! Quelle plus noble fonction, se dit-il le premier jour où il prit un composteur, que de répandre les lumières dans tout l'univers!

CHAPITRE XIV.

Forester Compositeur.

Il se passa quelque temps avant que le pupille du docteur Campbell eût acquis quelque dextérité dans son nouvel état : ses camarades assemblaient avec une célérité mer-

veilleuse des phrases entières, pendant que lui cherchait avec hésitation dans ses cassetins quelques lettres que ses mains inhabiles laissaient perpétuellement échapper ; mais il était honteux de la versatilité qu'il avait montrée jusque-là, et il résolut de persévérer dans son nouveau genre de vie. Sa situation d'ailleurs chez M. Prior lui plaisait bien plus que celle qu'il venait de quitter avec tant de dégoût. Il se levait de bonne heure, et à force d'application, il vint à bout des difficultés qui l'avaient effrayé au premier abord. Il devint bientôt l'ouvrier le plus utile de l'atelier; sa diligence et sa bonne conduite le recommandèrent aux pratiques de son maître. Toutes les fois qu'on apportait un nouvel ouvrage à imprimer, on faisait comparaître Forester. Cette préférence l'obligeait à être souvent dans le magasin de M. Prior, où il entendait la conversation des personnes éclairées qui s'y rendaient habituellement. Son intelligence était restée depuis long-temps sans culture; mais les nouvelles semences jetées avec profusion sur ce sol vigoureux et fertile poussèrent des racines vivaces et fleurirent avec éclat.

Forester était arrivé à cette époque de la vie où les opinions s'évaluent d'après leur nouveauté. Il entendait les assertions les plus diverses et les plus contradictoires sur des questions de morale, de médecine, de politique. C'est un grand avantage pour un jeune homme que d'entendre des argumens opposés, et tout ce qui peut être dit, pour et contre, sur les sujets en discussion.

Forester ne garda pas long-temps sa prédilection opiniâtre pour les idées qu'il devait à son éducation. Il entendait, chez M. Prior, des hommes qu'il ne pouvait nullement regarder comme lui étant inférieurs en connaissances, discuter des questions qui, autrefois, ne lui paraissaient pas même admettre un doute philosophique. Son esprit devint plus modeste; mais, après s'être comparé avec une foule

d'autres hommes, bien que moins arrogante, sa confiance en ses propres forces fut plus assurée et plus rationnelle; il ne considérait plus comme un sot celui qui différait d'opinion avec lui; mais il avait encore le défaut d'évaluer le mérite des auteurs d'après le parti auquel ils appartenaient. Ce défaut s'accrut au lieu de diminuer dans la compagnie qu'il voyait alors.

Parmi les jeunes étudians qui fréquentaient le magasin de M. Prior, était un certain Thomas Barton, que son habitude de hasarder les opinions les plus étranges dans la conversation avait fait surnommer *Random* (hasard). Sa tête était un pêle-mêle confus de politique et de poésie; son argument favori était le paradoxe; sa diction était élégante et fleurie, et ses gestes tenaient le milieu entre l'action déclamatoire du théâtre et l'action menaçante du pugilat. Forester avait été séduit par l'éloquence de ce génie, dès le premier jour où il l'avait entendu. Tom Random assurait que ce vaste globe et tous ses habitans étaient voués à une inévitable destruction, si certaines idées de son crû sur le gouvernement du monde n'étaient pas immédiatement adoptées aux universelles acclamations.

Ce n'était pas de la sympathie, ce n'était pas de l'estime que Forester éprouvait pour son nouvel ami; ce fut, dès la première semaine, l'admiration la plus aveugle, la plus enthousiaste. Tout ce qu'il avait entendu ou vu jusque-là lui semblait vulgaire ou suranné; et tous ceux qui n'avaient pas des opinions ardentes, en politique ou en littérature, lui parurent des intelligences si étroites ou des cœurs si dépravés, qu'il était inutile de tenter même leur conversion.

Ceux qui lisent ou qui s'entretiennent avec des esprits éclairés ont une double chance de corriger leurs erreurs. Forester eut le bonheur de tomber, à cette époque, sur un livre qui contre-balança, jusqu'à un certain point, l'influence de la conversation inflammatoire de Random, et

qui eut une tendance heureuse à calmer son exaltation, sans refroidir son penchant naturel pour les effets utiles : ce livre était *la Vie du docteur Franklin.*

L'idée que ce grand homme avait commencé par être imprimeur, intéressa d'abord Forester à son histoire; en le suivant plus tard, pas à pas, à travers les détails de son instructive narration, le jeune Francis se sentit une vive sympathie pour les sentimens du philosophe américain, et il observa combien les vertus modestes, telles que l'ordre, l'économie, l'industrie et la patience, avaient contribué au caractère de ce grand homme et à ses immenses succès. Il commença d'espérer qu'il lui serait possible de faire le bien à ses semblables, sans renverser toutes les institutions existantes.

Un autre événement, non moins heureux, vint contribuer, vers cette époque, à l'éducation de Forester. Son ami Tom Random, qui faisait alors imprimer une brochure politique, vint un soir chez M. Prior, avec une troupe de camarades, furieux de la manière dont la Société littéraire dont ils faisaient partie avait décerné son prix annuel. Tous les jeunes partisans de Random déclaraient hautement qu'il avait été traité avec l'injustice la plus flagrante; l'auteur lui-même était trop indigné pour affecter la moindre modestie dans cette occasion.

— Le croiriez-vous? dit-il à Forester, mon *Essai* n'a pas été jugé digne du prix! La médaille a été donnée à l'écrit le plus misérable, le plus plat, le plus commun que vous ayez jamais vu. Tout se fait dans ce monde par corruption, par esprit de parti, par influence secrète.

A chaque pause, l'auteur irrité s'essuyait le front, et Forester exprimait la plus vive sympathie pour ses peines. Au milieu des exclamations de Random, un commissionnaire arriva avec la copie du discours qui avait mérité le prix, et un ordre de la Société qui en demandait un cer-

tain nombre d'exemplaires le plus promptement possible.

Random s'empara du manuscrit; et, avec toute la rage de la critique, il se mit à en lire tout haut quelques passages qui lui semblaient détestables. Malgré la malveillance du lecteur, Forester ne put être d'accord avec lui sur son mépris pour le mémoire couronné, qui lui parut bien écrit et bien pensé.

— Imprimez-le donc alors le plus vite possible; c'est votre besogne à vous! vous êtes payé pour cela! Chacun son métier, s'écria Random, en jetant insolemment le manuscrit à Forester, et se précipitant hors de la librairie, suivi de ses partisans, il ajouta ces mots avec unr ire de dédain : — Un misérable compositeur se donner des airs de critique! Qu'il se connaisse en cicéro ou en petit-romain, c'est possible; mais qu'il ne s'élève pas au-dessus de son composteur! *Ne sutor ultrà crepidam*[1].

— Quoi! c'est là l'homme, se dit Forester, que j'ai entendu déclamer si éloquemment en faveur de la franchise et de la libéralité! C'est là l'homme qui parle de tolérance universelle, de liberté d'opinion, tandis qu'il ne peut supporter qu'un autre ne pense pas comme lui sur la critique d'une phrase! C'est là l'homme qui disserte sur *la prééminence de l'esprit* et sur *les perfections de l'intellect*, tandis qu'il profite de son rang et des vociférations de ses partisans pour étouffer la voix de la raison! — Que le compositeur ne s'élève pas au-dessus de son composteur! — Eh pourquoi cela? Pourquoi ne serait-il pas capable de juger un écrit?

A ces mots Forester ramassa le manuscrit qui avait été jeté à ses pieds, et toute son indignation se convertit bientôt en sensations délicieuses, lorsqu'il reconnut l'écriture,

1 Que le cordonnier n'aille pas au-delà de sa chaussure. (PHÈDRE.)

et qu'il lut le nom de Henry Campbell. Le titre du mémoire était : *Essai sur la réforme des abus.* C'était le sujet proposé par la Société littéraire d'Edimbourg. Henry avait traité la question avec tant de sagesse, et en même temps il s'était montré si ouvertement l'ami d'une liberté raisonnable, que tous les membres de la Société que leurs préjugés n'aveuglaient pas furent unanimes pour accorder le prix à son discours. La proposition déclamatoire de Random n'avait produit d'effet que sur ses partisans. Les juges éclairés avaient dit en le lisant : —Tout cela est très-beau, mais où veut-il en venir ? Sa violence fait tort à la cause qu'il veut défendre.

Forester lut le mémoire de Henry Campbell avec l'avide empressement de l'amitié; il le lut et le relut encore; son ame généreuse était incapable d'envie, et tout en admirant il se sentait convaincu par la force du raisonnement.

M. Prior l'avait prié de se mettre à la composition de ce mémoire le lendemain de bonne heure; mais son zèle pour la gloire de son ami fut tel qu'il y travailla sans relâche dès le soir même et une partie de la nuit. Le lendemain, il fut aussi infatigable à la besogne, et comme tous les compositeurs avaient été mis sur le mémoire, il se trouva fini dans la soirée.

Forester se frotta les mains de plaisir, lorsqu'il eut mis le nom de Henry Campbell sur la page de titre. Mais un moment après il soupira amèrement:—Je ne suis qu'un compositeur, se dit-il; ces argumens pleins de justesse, ces nobles idées, instruiront et charmeront des centaines de mes semblables; personne ne demandera qui en a rassemblé les lettres.

Ses réflexions furent interrompues par l'entrée de Tom Random et de deux de ses amis. Il montra le plus vif mécontentement de ce que les ouvriers eussent quitté la composition de sa brochure; son désappointement personnel

semblait accroître l'aigreur de son zèle pour le bien public; il déclamait sur la politique, sur la nécessité d'une publication immédiate de ses opinions pour le salut de l'État. Ses gestes étaient emportés comme ses paroles, et dans la violence de sa déclamation, d'un terrible coup de pied, destiné à peindre son mépris pour le parti contraire, cet Alnaschar politique renversa malheureusement et *mit en pâte* une des formes qui contenaient la composition du journal du lendemain, au moment même où on allait mettre sous presse ce numéro qui renfermait de magnifiques paragraphes de sa composition. Heureusement pour sa philosophie, Forester se rappela le passage de la vie du docteur Franklin, où il raconte avec quelle patience il supporta un jour un accident tout pareil. Les compositeurs, tout en maudissant le malencontreux orateur et sa prédilection pour les gestes animés, se remirent à l'œuvre aussitôt et réparèrent le dommage.

Forester, accablé de fatigue, se félicitait enfin d'avoir fini sa laborieuse journée, lorsqu'un commissionnaire vint s'informer si trois cents cartes commandées depuis une semaine étaient enfin terminées. L'ouvrier imprimeur qui en avait été chargé les avait oubliées et il allait sortir.— Les cartes ne peuvent être prêtes que demain, répondit-il sans hésiter; notre travail est fini pour aujourd'hui, grâce à Dieu!

— Le monsieur qui m'envoie dit qu'il les lui faut absolument, reprit le commissionnaire.

— Il les lui faut, c'est possible, mais il ne peut pas les avoir; je n'imprimerais pas une carte pour Sa Majesté même ce soir! répliqua le fier imprimeur, en enfonçant son chapeau sur sa tête en signe de départ.

— Quelles sont ces cartes? dit Forester.

— Des cartes d'invitation à un bal pour un maître de danse, dit l'ouvrier avec dédain. Je ne voudrais pas tra-

vailler au-delà de ma journée pour tous les maîtres de danse du monde.

Le commissionnaire dit alors qu'il était chargé de retirer la copie de la carte. Cette malheureuse copie fut cherchée dans tout l'atelier ; on la trouva à la fin sous un tas d'épreuves de rebut, et l'œil de Forester fut frappé tout de suite par le nom de son ancien ami, M. Pasgrave, qu'il avait si fort effrayé avec le squelette aux yeux de feu.

—Quoique je sois compositeur et non imprimeur, je tirerai ces cartes moi-même, dit Forester, résolu de réparer en ce moment une partie des torts dont il s'était rendu coupable envers le maître de danse. Il voulut lui imprimer ses cartes pour rien, et il passa la moitié de la nuit à les finir. Ses compagnons l'avaient tous quitté depuis long-temps, pour jouir d'un spectacle rare à Edimbourg, celui d'une illumination générale, qui avait lieu à l'occasion d'une grand victoire navale.

Forester fit pour M. Pasgrave ce qu'aucun autre ouvrier n'eût voulu faire. Il passa cette soirée de réjouissances publiques à tirer ses trois cents cartes. De temps en temps les cris de joie parvenaient jusque dans la solitude de l'atelier : sa chandelle, entièrement consumée, expirait sur la bobèche, au moment où il finissait d'empaqueter les cartes.

L'adresse imprimée lui indiqua la demeure de M. Pasgrave, et comme il voulait voir les illuminations, il résolut de remettre le paquet lui-même chez le maître de danse.

CHAPITRE XV.

L'Illumination.

L'illumination était magnifique. Forester monta au Château, d'où il eut le spectacle de la vieille ville et de la belle rue du Prince (Prince's street), d'où jaillissaient des torrens de lumière. En descendant la rue du Prince, il aperçut une foule assemblée devant les transparens illuminés des fenêtres d'un confiseur. Il distingua bientôt la voix de Tom Random qui haranguait la populace. La devise et l'emblème que le confiseur avait fait peindre sur son transparent déplaisaient à ce monsieur, qui, outre sa haine intolérante pour tous ceux d'un parti différent du sien, avait encore une rancune particulière contre le confiseur, parce qu'il lui avait refusé la main de sa fille. Il entrait dans le nouveau système politique de Random de venger lui-même ses propres injures.

La populace qui se fait toujours, à son insu, l'instrument des passions particulières, lorsqu'elle croit agir dans l'intérêt public, s'empressa de joindre ses cris à ceux de Random qui vociférait : — A bas la devise! A bas la devise!

Forester, que la leçon reçue à l'occasion des chiens dansans avait rendu plus circonspect, et qui venait de composer l'essai de Henry Campbell sur les meilleurs moyens de réformer les abus, au lieu de se réunir à la populace, joignit ses instances à celles de quelques passans pacifiques pour qu'on épargnât les fenêtres du pauvre confiseur. Les fenêtres n'en furent pas moins brisées avec le plus épouvantable fracas; et la foule, alarmée du mal qu'elle venait de faire, se dispersa au plus vite dans tous les sens. Les constables, prévenus du tumulte, accoururent encore à temps et saisirent Tom Random. Forester poursuivait sa

route chez le maître de danse, lorsqu'un des constables s'écria : — Arrêtez-le! Arrêtez-le ! c'est l'un d'eux; c'est un grand ami de M. Random. Je les ai vus souvent bras dessus bras dessous se promener dans la Grande-Rue.

Hélas! il n'était que trop vrai. Les constables s'emparèrent de Forester et le mirent en lieu de sûreté pour le reste de la nuit, avec Random et les autres meneurs de l'émeute. Le pauvre Forester qui se trouvait puni pour les fautes de son ancien ami, devenu son ennemi, eut tout le loisir de faire de sages réflexions sur le danger de former des liaisons inconsidérées, et il se promit bien de ne plus se promener bras dessus bras dessous dans la Grande-Rue avec un Tom Random.

Au milieu du chagrin qu'il ressentait de sa mésaventure, le pupille du docteur Campbell fut confondu de surprise en voyant Tom Random chercher des consolations dans le vin, au lieu de les demander à la philosophie. Le spectacle de ce politique exalté dans l'ivresse la plus complète fut une leçon douloureuse mais utile pour Forester indigné. Ce mélange de vices grossiers et de prétentions à la vertu la plus rigide le révolta. Il pouvait à peine croire que l'être stupide, qui balbutiait et trébuchait devant lui, fût ce même homme, dont la bouche éloquente déclamait avec tant de force sur *l'omnipotence de l'intellect*, et dont la plume écrivait des plans pour le gouvernement de l'État.

Le maître de danse, inquiet de ne pas recevoir ses cartes, s'était rendu le lendemain de bonne heure chez M. Prior. Celui-ci venait d'apprendre que l'un de ses ouvriers avait été arrêté comme perturbateur : il regrettait que Forester se fût jeté dans cette mauvaise affaire; mais c'était un homme prudent et circonspect : il ne voulut pas intervenir en sa faveur, et il l'abandonna tranquillement aux décisions de la justice. Mais le maître de danse était intéressé à voir Forester; on lui avait appris que ce jeune

homme avait passé uue partie de la nuit à imprimer ses cartes, et les avait encore dans sa poche.

M. Pasgrave obtint enfin l'accès du lieu où Forester était confiné. Les officiers de justice allaient le conduire devant M. Wilson, magistrat, qui avait déjà reçu, sur cette affaire, la plainte du confiseur dont les fenêtres avaient été brisées. En reconnaissant Forester, Pasgrave fut si frappé d'étonnement qu'il lui fut impossible d'achever son salut commencé, ni même d'exprimer sa surprise en français ou en anglais : — Eh! monsieur! mon Dieu! je vous demande un million de pardons, s'écria-t-il. J'étais en quête d'un ouvrier imprimeur qui a mes cartes dans sa poche.

— Voici vos cartes, monsieur, lui dit Forester. Permettez-moi de vous dire un mot. Je m'aperçois, continua-t-il après avoir pris à part le maître de danse, que vous avez découvert qui je suis. Quoiqu'au service d'un imprimeur, je n'en ai pas moins les sentimens et les principes d'un homme d'honneur, tel que vous m'avez connu chez le docteur Campbell. J'ai des raisons particulières pour désirer que le lieu de ma retraite ne soit pas connu de mon tuteur ni d'aucune personne de sa famille. Vous pouvez être assuré que mes motifs n'ont rien que d'honorable. Je vous prie de ne point me trahir, sous quelque prétexte que ce soit. Je suis appelé devant un magistrat comme accusé d'avoir pris part à une émeute que je voulais au contraire apaiser de tout mon pouvoir.

— Ah monsieur! interrompit le maître de danse, mais vous voyez l'inconvénient de cacher votre rang et votre nom! Vous qui êtes un homme comme il faut, vous êtes confondu avec la populace. Permettez-moi de vous accompagner devant le magistrat. J'ai l'honneur de donner des leçons à ses filles : elles m'ont même pris une demi-douzaine de billets pour mon bal, et je vais les leur porter. Si

vous le permettez, je vais vous y accompagner, monsieur, et j'attesterai que je vous connais comme un homme distingué, incapable d'avoir commis une action aussi inconvenante. Je me flatte de jouir de quelque faveur auprès des dames de la famille, et j'espère qu'elles voudront bien parler à M. Wilson sur votre compte.

Forester remercia le bon maître de danse, et déclara fièrement qu'il laissait à son innocence le soin de le défendre. Mais M. Pasgrave, qui avait vu le monde un peu plus que notre prisonnier, et qui s'intéressait à lui, parce qu'il lui avait autrefois donné un excellent violon, et qu'il avait passé une partie de la nuit précédente à imprimer ses cartes de bal, résolut de ne pas abandonner la défense de ce jeune homme à sa seule innocence : il le suivit donc chez M. Wilson. Ce magistrat était un homme grave et solennel, très-peu physionomiste et encore moins observateur du cœur humain. Il était fier de ses fonctions et se plaisait à faire parade de ses minces connaissances en législation. Dès qu'on l'eut informé que plusieurs jeunes gens, impliqués dans l'émeute de la nuit précédente, étaient amenés devant lui, il prit toute sa sévérité magistrale, et assura au confiseur, qui était déjà venu lui porter sa plainte, qu'il aurait justice, et que la personne ou les personnes convaincues d'avoir brisé sa fenêtre ou ses fenêtres, seraient punies suivant toute la rigueur des lois.

Malgré l'esprit plein d'humanité de la loi anglaise, qui suppose tout accusé innocent jusqu'à ce que sa culpabilité ait été prouvée, ce rigoureux magistrat présumait au contraire que tout prévenu amené devant son tribunal était coupable jusqu'à ce qu'il eût démontré son innocence. L'extérieur de Forester ne parlait pas en sa faveur : il ne s'était pas reposé de la nuit; ses cheveux étaient en désordre; son linge n'était ni fin ni blanc; sa chaussure était grossière et couverte de boue; il portait encore la veste de

travail qui lui avait servi le jour précédent et qui était tachée en plusieurs endroits d'encre d'imprimerie; ses mains toutes noires encore ne trahissaient pas moins sa profession. Toutes ces circonstances n'échappèrent point à l'observation lente et circonspecte du grave magistrat. Forester s'aperçut de l'effet produit par cette inspection minutieuse; il sentit que son extérieur témoignait contre lui, et reconnut alors que l'apparence extérieure est quelquefois importante dans le monde.

Après avoir jugé de la pauvreté du prévenu par ces marques extérieures, le magistrat leva les yeux sur son visage pour la première fois et déclara qu'il était porteur de la plus mauvaise physionomie qu'on eût jamais vue. Ce jugement une fois prononcé, l'impartial Wilson s'efforça d'en justifier la sévérité en faisant tourner au désavantage du prévenu tous les renseignemens produits devant son tribunal. Forester avait d'abord contre lui la certitude d'avoir été vu fréquemment en compagnie de Tom Random; le confiseur répétait que c'étaient d'inséparables compagnons, des amis intimes, se promenant ensemble tous les dimanches; qu'ils étaient entrés souvent bras dessus bras dessous dans son magasin, en s'entretenant de politique; que Forester lui avait paru partager les opinions exaltées de Random; qu'il l'avait vu enfin derrière ce dernier au moment où les pierres volaient dans ses fenêtres, et où Random excitait la populace par ses gestes et par ses cris.

Pour détruire la déposition conjecturale du confiseur, un de ceux qui avaient jeté les premières pierres déclara que Forester avait retenu son bras en lui disant : — Mon garçon, ne brisez pas les fenêtres de cet homme : allez-vous en paisiblement. Tenez, voilà un scheling. Celui qui faisait cette honnête déposition, dans laquelle on distinguait un mélange bizarre d'amour du désordre et de

générosité, était le drôle même qui s'était battu avec Forester, au sujet des chiens dansans, et lui avait si bien meurtri l'œil et la figure. Il dit tout bas à son ancien antagoniste :

— Ne vous souvenez-vous pas de moi ? J'espère que vous ne m'avez pas gardé rancune.

Le magistrat entendit ces mots, et leur prêta tout de suite un sens défavorable au prévenu. — A ce que je vois, monsieur, dit-il en s'adressant à notre héros, cet homme réclame l'honneur de votre connaissance; cette connaissance vous fait honneur en effet et parle puissamment en faveur de votre moralité. Si je ne me trompe, j'ai déjà envoyé ce gentleman en prison pour un exploit de sa façon, et ses mains ne sont pas même, je le crains, entièrement étrangères aux chaînes de la justice criminelle.

Forester se contint autant qu'il lui fut possible, puis il fit observer que, quelle que fût la moralité du jeune homme qui venait de parler en sa faveur, son témoignage n'en aurait pas moins de poids lorsqu'on saurait les circonstances au milieu desquelles ils s'étaient connus. Alors il raconta l'aventure des chien dansans, en faisant remarquer que le témoignage d'un ennemi en sa faveur méritait double créance. Le langage et les manières de Forester surprirent toutes les personnes présentes; mais l'histoire des chiens dansans parut si ridicule et si improbable au magistrat, qu'il déclara que c'était une fable inventée pour cacher l'évidente collusion des témoins. Un instant après, oubliant sa propre déclaration, il inféra de cette anecdote même, que Forester était naturellement turbulent et querelleur, puisqu'il s'était battu au milieu de la rue avec un vagabond, pour les misérables chiens d'un bateleur.

Cependant, M. Pasgrave avait représenté Forester sous le jour le plus favorable, à ses jeunes élèves, filles de M. Wilson. L'une d'elles fit dire à son père qu'elle désirait

lui parler tout de suite. Le magistrat se rendit à l'invitation de sa fille, et M. Pasgrave insista auprès de lui sur ce que Forester était un homme comme il faut; il dit qu'il l'avait connu dans une des meilleures familles d'Édimbourg; que ce jeune homme avait des raisons particulières de cacher son rang : — Peut-être est-il réduit à un état de détresse momentané, ajouta-t-il; mais quels que soient ses motifs, j'atteste qu'il a les amis et les relations les plus honorables. Le magistrat voulut connaître la famille dans laquelle M. Pasgrave avait rencontré Forester; mais le maître de danse, fidèle à sa promesse, se montra impénétrable sur ce sujet. Ses représentations obtinrent toutefois l'effet désiré sur M. Wilson. Lorsque ce magistrat vint reprendre l'interrogatoire de son prisonnier, son opinion et son attitude étaient quelque peu changées; il dépêcha l'affaire des autres prévenus, mit Tom Random en liberté sous bonne caution, et lorsqu'il ne resta plus que Forester, il se tourna vers lui de l'air le plus solennel, lui dit de s'asseoir, et l'informa que son rang lui était connu, qu'il était affligé de voir une personne, qui avait des amis et des parens respectables, impliquée dans une affaire aussi désagréable; qu'il lui recommandait instamment de se réconcilier avec ses amis, et d'éviter surtout la fréquentation des séditieux. Il accabla le prisonnier d'une foule d'autres avis, prononcés d'un ton magistral et dans un froid et pompeux langage, puis il le fit mettre en liberté. — Quelle différence, se dit Forester, de cette manière de donner des avis à celle du docteur Campbell!

Cette leçon ne fut cependant pas perdue pour le jeune Francis; elle lui grava profondément dans l'esprit l'idée que notre apparence extérieure, nos habits, nos manières et les gens que nous fréquentons, sont les circonstances d'après lesquelles le monde juge ordinairement notre caractère et nos mœurs. Lorsqu'il fut hors de la présence

auguste de M. Wilson, la première chose qu'il fit fut de s'informer de M. Pasgrave. Il était occupé à donner une leçon aux filles du magistrat et ne pouvait être interrompu. Forester lui laissa un billet, pour le prier de vouloir bien le venir voir, le lendemain à dix heures, chez le libraire Prior.

De nouvelles mortifications attendaient Forester. Son maître le reçut froidement : il lui fit entendre, en termes fort clairs, qu'il ne se souciait pas d'avoir chez lui des ouvriers qui se faisaient arrêter dans les rues, la nuit, comme perturbateurs du repos public. La faveur dont Forester jouissait auprès de son maître, son activité, ses talens, n'étaient pas considérés sans envie par les autres ouvriers de l'imprimerie, qui avaient profité de son absence et de sa mésaventure pour le desservir auprès de M. Prior. Cependant, lorsque Forester lui eut raconté son histoire, son maître fut convaincu qu'il n'était pas à blâmer; qu'il avait travaillé très-tard, et que, loin d'avoir pris part aux troubles de la veille, il avait fait tout son possible pour les prévenir. M. Prior voulut voir les épreuves du mémoire qui avait été si rapidement composé; elles étaient entre les mains du prote, et l'imprimeur fut frappé d'étonnement à la vue de l'extraordinaire correction des pages de Forester. Le correcteur avait eu à peine occasion d'y noter un mot inexact, une *coquille*, ou une faute de ponctuation. Il se trouvait dans le manuscrit une citation de Juvénal. Henry Campbell avait oublié d'indiquer le nom de l'auteur et la satire d'où il avait tiré sa citation, et les avait laissés en blanc. Quoique ce fût un jeune homme instruit, le prote fut embarrassé pour suppléer à cette lacune; mais Forester, qui savait où trouver les vers cités, dans l'auteur original, eut besoin de peu de recherches pour avoir les renseignemens qu'il désirait et remplir exactement les blancs laissés par l'auteur. Cette circonstance n'échappa point à l'observation de M. Prior; il lui fit entendre que

c'était dommage qu'un jeune homme instruit et intelligent comme lui perdît son temps dans les travaux purement manuels d'une imprimerie. — Je serais charmé, continua l'imprimeur, de vous confier les fonctions de prote, qui vont être vacantes par le départ de M. Jones, et de contribuer ainsi à votre avancement dans le monde; mais permettez-moi de vous dire, ajouta-t-il en jetant un coup-d'œil sur l'accoutrement de Forester, que notre profession nous oblige à faire quelque attention à l'apparence extérieure. Des gens comme il faut viennent ici continuellement, vous le savez, et j'aime à voir un extérieur convenable aux personnes qui m'entourent. Vous avez gagné de l'argent depuis que vous êtes chez moi, et vous devez avoir les moyens de porter du linge plus blanc et des habits moins grossiers. Je vous prie d'excuser la franchise de mon langage; mais je prends intérêt à vous, et je voudrais vous voir réussir dans le monde comme vous le méritez.

CHAPITRE XVI.

Forester Prote d'imprimerie.

Depuis qu'il avait quitté le docteur Campbell, Forester n'avait pas souvent entendu le langage de l'amitié. Les justes et amicales remontrances de M. Prior firent impression sur lui, et il résolut de faire les additions nécessaires à sa garde-robe; il se rendit même chez un coiffeur pour se faire couper les cheveux à la nouvelle mode. Les ouvriers, ses camarades, n'avaient pas épargné leurs observations critiques sur sa toilette par trop négligée, et Forester jouit à l'avance de la considération qu'ils sentiraient

pour lui en le voyant mieux habillé. — Quoi! se dit-il, de pareilles frivolités devraient-elles changer l'opinion de mes semblables à mon égard? Mais, puisqu'il en est ainsi, pourquoi lutter avec le monde pour des bagatelles? Mon mérite réel ne se trouve, au fond, ni accru ni diminué, suivant les vêtemens que je porte. Mais je vois bien qu'à moins de passer ma vie à combattre les préjugés des observateurs superficiels, il me faut renoncer à ces négligences de toilette qui empêchent toutes les qualités que je puis avoir d'obtenir une considération méritée.

Il était surpris de l'aveuglement de ses compagnons, qui ne pouvaient apercevoir son mérite à travers la rudesse de ses manières et les désavantages de sa mise; mais il voulut les éclipser tous par sa tenue élégante, en remplissant ses fonctions nouvelles de prote. Il se rendit chez un tailleur et lui commanda un habillement complet; il acheta du linge neuf; enfin, il poussa l'esprit de réforme jusqu'à réfléchir sérieusement s'il ne ferait pas bien de prendre quelques leçons de danse. Il avait appris à danser autrefois, et il ne s'était montré alors ni lourd ni maladroit, mais son mépris pour la danse l'avait détourné depuis plusieurs années de la pratique de cet art, et il avait totalement oublié l'agilité qu'il y avait acquise autrefois. Henry Campbell lui avait dit une fois, au moment où il déclamait contre la danse, que, s'il avait appris à danser, et qu'il eût réussi à exceller dans cet art, son mépris pour ce talent frivole produirait plus d'effet sur l'esprit des autres, parce qu'on ne pourrait au moins l'attribuer à l'envie. Cette juste remarque avait fait une profonde impression sur notre héros, qui ne pouvait s'empêcher de reconnaître que son ami ne tirait aucune vanité de ses grâces personnelles, et qu'il avait cultivé son intelligence avec succès, tout en apprenant à danser une ronde écossaise. L'idée des rondes écossaises s'unissait étroitement à celle de Flora Campbell

dans l'imagination de Forester ; et, en pesant les argumens pour et contre la danse, le souvenir de l'air triomphant d'Archibald Mackenzie, lorsqu'il lui avait enlevé cette aimable danseuse au fameux bal de charité, eut peut-être plus d'influence sur son esprit que son amour-propre et sa philosophie ne l'appréhendaient. Il se sentit dès-lors un désir confus de revenir, à une époque éloignée, auprès de ses amis, et il eut l'espoir d'y paraître un peu plus aimable à Flora, après avoir acquis un talent qu'elle devait, suivant lui, admirer prodigieusement. Cette idée diminuait bien un peu son estime pour la jeune fille; mais il lui en restait encore assez pour exciter chez lui un vif désir de lui paraître aimable. Les souffrances qu'il avait éprouvées dans la nuit de ce bal funeste avaient été si affreuses, qu'il ne pouvait même s'en rappeler les circonstances sans confusion et sans un cruel serrement de cœur. Ses mains étaient alors en état de se montrer sans gants, et il résolut de songer à l'éducation de ses pieds.

M. Pasgrave se rendit à l'invitation du billet que Forester avait laissé chez le magistrat. L'intention du jeune prote était de lui offrir quelque marque de sa reconnaissance pour l'obligeante conduite qu'il avait tenue à son égard. — M. Pasgrave, lui dit-il, vous avez agi avec moi comme un homme d'honneur ; vous avez gardé mon secret ; je suis convaincu que vous continuerez à le garder inviolablement. En parlant ainsi, il lui remit un billet de banque de dix livres sterling; car il s'était enfin décidé à recourir à son portefeuille, qu'il n'avait pas ouvert jusqu'alors. Pasgrave fixa un œil étonné sur le billet de banque, et repoussa d'abord la main qui le lui offrait ; il consentit à le recevoir cependant, lorsque Forester lui eut assuré qu'il n'était nullement dans le besoin, et qu'il avait le moyen de céder à ses sentimens de gratitude. — D'ailleurs, continua Forester, qui, s'il n'avait pas toujours suivi les prescriptions

de la civilité, possédait cependant cette noblesse de cœur et ce bon sens qui sont le fondement réel de la politesse, d'ailleurs, vous ne m'aurez aucune obligation, M. Pasgrave; j'ai une faveur à vous demander. Voulez-vous m'apprendre à danser? — Avec le plus grand plaisir! s'écria le professeur enchanté; et l'heure des leçons fut aussitôt arrêtée. Tout ce que Forester entreprenait, il le poursuivait avec énergie. Après lui avoir donné quelques leçons, M. Pasgrave lui prédit qu'il lui ferait le plus grand honneur, et Forester sentit son orgueil secrètement flatté à l'idée de surprendre un jour ses amis par ce nouveau talent.

Il continua de remplir ses fonctions de prote, à la satisfaction de M. Prior, qui se plut aussi à remarquer la réforme de sa toilette, en conséquence de ses observations amicales. Le jeune prote exerçait de temps à autre son talent d'écrivain, et, comme il insérait ses compositions sous une signature pseudonyme, dans le journal publié par son maître, il avait ainsi l'occasion d'entendre émettre à ce sujet les opinions les plus impartiales d'une foule de critiques éclairés, qui venaient lire les journaux chez M. Prior. Il prit pour sujet de plusieurs articles quelques-unes des questions sur le luxe, la politesse, l'amour de la société, la misanthropie, qu'il avait discutées si souvent avec son ami Campbell, et il recueillit avidement toutes les remarques faites sur les deux faces de ces questions si controversées.

Comment cela se fait-il? Nous n'en savons rien; mais il arriva qu'après cinq ou six semaines de leçons de danse, Forester devint extrêmement désireux d'obtenir enfin la solution de tous ses doutes philosophiques et de recueillir les argumens les plus forts en faveur de la société civilisée. Il ne pouvait supporter l'idée de faire céder ses opinions à autre chose qu'une démonstration rigoureuse. Il posa, dans le journal de M. Prior, une série de questions

qu'il termina par celle-ci : « Quels devraient être les caractères distinctifs des hautes classes de la société? » La réponse à cette question parut dans un autre journal quelques jours après; l'article était signé : *Un ami de la société*, H. C.

Forester n'avait pas besoin de ces initiales pour deviner que c'était l'œuvre de son ami Henry Campbell; et plusieurs passages semblaient si bien s'adresser à lui-même, qu'il ne put s'empêcher de croire que son ami avait aussi deviné l'auteur de la question. L'impression des argumens sur notre esprit change avec le temps et la situation. Ces mêmes argumens qui soutenaient la subordination des rangs dans la société, l'amabilité des manières et les égards que l'on doit aux sentimens des autres dans les petites comme dans les grandes affaires de la vie, ces argumens que Forester avait entendus avec indifférence de la bouche du docteur Campbell et de son fils, le frappèrent, dès qu'il les lut imprimés, avec toute la force de la conviction, et il s'étonna même d'avoir été si long-temps sans s'apercevoir de l'évidence de ces raisonnemens.

Il mit dans sa poche le journal qui contenait cet article, et le soir, après avoir fini son travail et pris sa leçon de danse, il sortit dans l'intention de se rendre au Siége d'Arthur, sa promenade favorite, pour y faire une seconde et paisible lecture de la composition de son ami. Il fut arrêté, au coin d'une rue, par un tombereau de boueur. Le boueur venait d'enlever les ordures de la rue, et il achevait d'y balayer les restes de la boue, lorsqu'arrivèrent au grand galop deux jeunes cavaliers élégans : sir Philip Gosling et Archibald Mackenzie. Forester leur tournait le dos et il ne prit pas garde à eux, absorbé qu'il était dans ses réflexions mélancoliques.

Archibald montait Sawney, le cheval qu'il avait si loyalement gagné à son ami sir Philip. La demi-guinée, qu'il

avait promise à ce sujet au valet d'écurie, n'avait pas encore été payée, et celui-ci, déterminé à se venger d'Archibald, avait inventé un ingénieux moyen de satisfaire son ressentiment. Il avait appris à Sawney à se cabrer et à faire le plongeon successivement, toutes les fois qu'il se sentait les jambes caressées par le balai de l'écurie. Quand Sawney fut bien dressé à cet exercice, le malin valet communiqua son dessein à un sien ami, boueur de son état, en lui faisant part de ses motifs de plainte. Le boueur partagea le ressentiment de son ami et lui promit le secours de son balai dès qu'une occasion favorable s'offrirait à lui. L'heure de la vengeance avait sonné! Le boueur avait aperçu le jeune gentilhomme monté sur Sawney, dans toute sa gloire; il ne le perdit pas de vue, pendant qu'il galopait à côté du baronnet vers le haut de la rue, où il y avait un embarras de voitures causé par le stationnement du tombereau. Au moment où Archibald passait devant lui à la portée de son balai, le boueur toucha légèrement les jambes du cheval. Sawney se cabra aussitôt et fit le plongeon à diverses reprises, pendant que le boueur étouffait un rire malin à l'écart. Forester essaya de saisir la bride; mais Sawney, qui semblait résolu d'en venir à son honneur, obtint bientôt le plus éclatant triomphe. Lorsque Forester toucha la bride, il se cabra de nouveau et fit ensuite un plongeon si vigoureux, qu'Archibald Mackenzie perdit la selle et fut étendu tout de son long dans le tombereau du boueur.

Pendant que l'élégant Archibald barbottait dans la boue, Forester remit Sawney au domestique qui accompagnait les deux cavaliers, et satisfait de voir que Mackenzie n'avait aucune blessure dangereuse, il ne s'en inquiéta plus. Il se tourna pour aider une pauvre blanchisseuse qui se hâtait de rentrer un grand panier de linge blanc dans sa maison pour le mettre à l'abri des éclaboussures du tom-

Archibald est jeté dans le tombereau du Boueur

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

bereau. Il se retirait après avoir aidé cette femme à rentrer le panier dans l'allée de sa maison, lorsqu'il entendit une petite voix à l'extérieur d'une porte qui fermait l'autre extrémité de l'allée. C'était la voix d'un enfant, et il sembla à Forester l'avoir entendue déjà.

— La porte est fermée, dit la blanchisseuse, et je sais qui vient de frapper : c'est une petite fille qui vient chercher un bonnet que j'ai là dans mon panier.

A ces mots, elle ouvrit la porte, et Forester reconnut Mary, la petite fille au géranium. Quelle foule d'idées cette enfant vint réveiller dans l'esprit de Forester! Elle leva les yeux sur lui, et toute troublée lui fit une révérence, puis se détourna comme si elle eût eu peur de s'être trompée, et demanda à la blanchisseuse si elle avait plissé le bonnet de sa grand'mère. La blanchisseuse chercha dans son panier et en tira le bonnet proprement plissé. Pendant ce temps, la petite fille considérait Forester avec attention. — Je crois, lui dit-elle enfin timidement, que vous êtes le monsieur qui fut assez bon pour....

— Oui, répondit Forester, je sais ce que vous voulez dire. Je suis celui qui se rendit avec vous chez la maîtresse d'école pour obtenir justice de cette méchante femme : je ne vous ai même pas rendu un grand service dans cette occasion, ma pauvre enfant. Avez-vous vu.... Avez-vous entendu parler de?... Tant de souvenirs se pressaient dans le cœur de Forester, qu'il ne put prononcer le nom de Henry Campbell, et il changea de conversation. — Votre vieille mère est-elle rétablie? lui demanda-t-il.

— Elle se porte tout-à-fait bien à présent, je vous remercie, monsieur. Elle est presque rajeunie, depuis que vous l'avez vue. Peut-être ne savez-vous pas combien M. Henry et la jeune dame ont été bons pour nous? Nous ne demeurons plus dans cette petite chambre étroite et sombre où vous nous avez vues chez l'horloger. Nous

sommes aussi heureuses, monsieur, que le jour est long.

— Mais Henry?... Mais sa?...

— Oh! monsieur, si vous n'êtes pas trop pressé.... ce n'est qu'à deux pas d'ici.... Si vous pouviez venir voir notre nouvelle demeure; je ne veux pas dire *notre* maison, car elle n'est pas à nous; mais c'est nous qui en prenons soin, et nous avons deux petites chambres pour notre usage; et M. Henry et miss Flora y viennent souvent nous voir. Je voudrais que vous vissiez comme nos chambres sont propres et jolies! La maison n'est pas loin, seulement au bout de la prairie.

— Montrez-moi le chemin, je vous y suivrai, dit Forester, après qu'il se fut assuré qu'il ne courait pas le risque d'y rencontrer personne de la famille Campbell.

CHAPITRE XVII.

La Maison de Mary.

Forester accompagna la petite fille avec une curiosité aussi bienveillante qu'empressée. — C'est là, dit-elle, lorsqu'ils furent entrés dans la prairie. Voyez-vous cette maison blanche, précédée d'une barrière en bois?

— Mais ce ne peut être là votre demeure?

— Oh! non, monsieur. Le docteur Campbell et plusieurs messieurs y ont une grande salle où ils viennent deux fois par semaine enseigner quelque chose à un grand nombre d'enfans. Grand'maman vous expliquera tout cela mieux que moi, monsieur : tout ce que je sais, c'est que nous sommes chargées de tenir la salle propre et aérée, et de prendre soin des instrumens en verre que vous allez

voir; vous verrez aussi comme la salle est propre; c'est moi qui l'ai balayée ce matin.

La petite Mary babillait encore, lorsqu'ils atteignirent la porte de la barrière qui entourait la maison. La vieille femme, proprement vêtue et le visage rayonnant de santé et de bonheur, vint au-devant d'eux. Elle se ressouvint d'avoir vu Forester avec Henry Campbell chez l'horloger, et ce fut assez pour lui assurer un bon accueil. — Dieu bénisse à jamais, dit-elle, cette digne famille et tous ceux qui lui appartiennent! C'est par ici, monsieur.

— Oh! ne regardez pas nos petites chambres! s'écria l'enfant. Visitez d'abord la grande salle, s'il vous plaît, monsieur!

Il y avait une grande table au milieu de la salle; plusieurs tubes recourbés et d'autres appareils chimiques étaient rangés sur des rayons; des bancs de bois étaient placés de chaque côté de la table. La grand'mère, à laquelle Mary avait renvoyé Forester pour de plus claires explications, ne put pas cependant lui dire l'usage de ces instrumens; mais elle lui apprit que la plupart des manufacturiers d'Edimbourg envoyaient leurs enfans trois fois par semaine pour recevoir les leçons du docteur Campbell, de son fils et de quelques autres messieurs, qui les instruisaient tour à tour. Forester se souvint alors d'avoir entendu parler à Henry Campbell et à son père d'un projet d'enseigner aux enfans des manufacturiers d'Edimbourg les premières connaissances de la chimie, dont l'application pouvait leur être utile dans la profession qu'ils devaient exercer un jour.

— J'ai aussi formé des projets, mais quel bien ai-je fait à mes semblables jusqu'à présent? pensa tristement Forester, en examinant tout ce qui se trouvait dans la salle. Est-ce là le fauteuil où s'assied le docteur Campbell? demanda-t-il. Et Henry, où s'assied-il, lui? La vieille femme

plaça les fauteuils ainsi qu'ils avaient coutume de l'être. Sur l'un des rayons, il y avait une ardoise, que la petite fille y avait posée avec soin, parce qu'elle y avait vu quelque chose d'écrit. C'était des calculs sur la pesanteur des différens gaz, et Forester reconnut les chiffres tracés par la main de Henry. Il voyait avec la plus vive émotion tous ces objets qui lui rappelaient son ami. — J'ai été si rude avec lui dans mes manières, qu'il ne me suppose probablement aucune sensibilité, se dit-il; et sans doute il m'a oublié déjà. Ah! je mérite bien que tout le monde m'oublie! Comment ai-je pu quitter de tels amis! Sur le revers de l'ardoise, le pauvre Forester aperçut son nom écrit plusieurs fois de la main de son ami, et il lut deux vers de sa composition qu'il se souvint d'avoir récités à Henry, le jour de leur promenade au Siége d'Arthur. Cette preuve de souvenir allégea le cœur de Forester.

— Voulez-vous voir maintenant nos petites chambres? dit Mary, qui avait attendu avec patience que Forester eût terminé son examen pensif de l'ardoise.

Les petites chambres étaient propres et bien rangées, et leur propreté ne fut pas perdue pour notre philosophe, comme elle l'eût été sans aucun doute quelques mois auparavant. La vieille femme et sa petite fille lui firent voir, avec tout l'orgueil de la reconnaissance, chacun des petits cadeaux qu'elles tenaient de la famille Campbell. — C'est M. Henry qui nous a donné cela! — Ceci vient de miss Flora! disaient-elles fréquemment. La petite Mary ouvrit la porte de sa *propre* chambre. Sur un piédestal en bois de sapin éclatant de blancheur, « que M. Henry avait construit lui-même, » était posé le fameux géranium, dans son vase enveloppé de carton peint. Forester ne vit plus autre chose dans la chambre; ce fut en vain que la vieille femme et sa petite-fille lui parlèrent encore, il n'entendait pas un mot de ce qu'elles lui disaient. Les fleurs du géra-

nium étaient toutes tombées, et leurs calices desséchés lui rappelèrent le temps qui s'était écoulé depuis qu'il les avait vues pour la première fois. — Je suis fâchée de n'avoir pas de fleurs à vous offrir, dit Mary, en remarquant l'air triste et pensif de Forester; mais je croyais que vous n'aimiez pas beaucoup les géraniums; car je me souviens que, lorsque je vous en donnai une belle fleur chez l'horloger, vous la mîtes en pièces et la jetâtes sur le plancher.

— Je ne ferais plus de même à présent, dit Forester.

Les traces noires de ses doigts avaient été entièrement effacées. Il se retourna pour cacher l'émotion qu'il ne pouvait plus maîtriser et quitta la chambre aussitôt. L'idée qu'il avait perdu son temps, qu'il n'avait rendu aucun service à ses semblables, et qu'il avait laissé échapper bien des occasions de faire son bonheur et celui des autres, lui oppressait la poitrine. Mais son orgueil indomptable repoussait encore la pensée de retourner chez le docteur Campbell. — Il croirait que j'abandonne mes opinions par faiblesse d'esprit! se dit-il, et d'ailleurs le docteur n'a plus pour moi d'estime ni de considération. Henry lui-même ne s'inquiète plus de ce que je suis devenu! Ils s'occupent à faire du bien à des êtres plus dignes de leurs bienfaits : ils poursuivent le cours de leurs études littéraires, et n'ont point le temps de m'accorder un souvenir. Et Flora? ajouta-t-il avec un profond soupir, elle est sans doute toujours aussi aimable que bonne. Moi seul, je suis malheureux, errant, exilé, inutile sur la terre!

Pendant qu'il regardait le géranium, ou quelques instans auparavant, le triste Forester avait perdu son mouchoir; la petite fille et sa grand'mère le cherchèrent en vain par toute la maison. Il crut alors l'avoir laissé chez la blanchisseuse où il s'était rencontré avec Mary, et il passa s'en informer en revenant à Edimbourg. Lorsqu'il entra chez la pauvre femme, il la trouva assise sur un escabeau

dans sa buanderie, et versant des torrens de larmes. Elle dit à Forester, qui lui demanda la cause de son chagrin, que, peu de minutes après son départ, le jeune homme qui avait été jeté par son cheval dans le tombereau du boueur, avait été amené chez elle, pendant que son domestique était allé lui chercher d'autres vêtemens. — Je ne m'aperçus pas d'abord que j'avais déjà vu ce monsieur, continua-t-elle, mais lorsqu'il eut ôté la boue qui lui couvrait la figure, je reconnus M. Archibald Mackenzie. J'aurais voulu alors ne l'avoir jamais vu de ma vie. Sa chute l'avait mis de mauvaise humeur, et il s'est mis à me faire des menaces au sujet d'un billet de banque de dix guinées que son domestique et lui déclarent avoir laissé dans un de ses gilets envoyé au blanchissage. Je suis bien sûre de ne l'avoir jamais vu, ce billet! M. Henry Campbell l'avait apaisé pendant quelque temps, mais le voilà qui recommence ses menaces : il dit qu'il a consulté un avocat, et qu'il me fera payer le billet entier; il m'a traité comme la dernière des créatures, et pourtant, vous le savez, mon Dieu, je travaille sans relâche pour mes enfans, et jamais je n'ai fait le moindre tort à personne!

Forester eut bientôt oublié ses tristes réflexions à l'aspect du désespoir de cette pauvre femme : il lui dit de sécher ses larmes et lui assura qu'elle n'avait rien à redouter. Il ajouta qu'il allait se rendre tout de suite chez le docteur Campbell, et obtenir de lui qu'il parlât à Mackenzie. — S'il est nécessaire, dit-il, je le paierai moi-même. — A ces mots la pauvre femme battit des mains de surprise et de bonheur, et tous ses enfans s'unirent à ses exclamations de joie. — Je vais à l'instant chez M. Campbell, dit notre héros, dont l'orgueil cédait au désir de faire rendre justice à la pauvre blanchisseuse. Je vais à l'instant chez le docteur et je parlerai à M. Mackenzie.

CHAPITRE XVIII.

Un Mandat d'amener.

Pendant que Forester parcourait les rues avec l'énergie que l'espoir d'être utile à quelqu'un donnait toujours à son esprit généreux, il oubliait, dans son zèle, jusqu'au plan favori que son imagination caressait depuis quelques semaines. Il avait formé le projet de retourner auprès de ses amis avec une réforme complète dans son apparence extérieure. Tous ses vêtemens étaient finis et prêts pour le grand jour où il se devait présenter au docteur Campbell, ou plutôt à miss Flora, dans la toilette d'un homme comme il faut. Il avait abdiqué naguère la mise et les manières d'un homme bien né, parce qu'elles lui semblaient dégrader le caractère de l'homme; mais dès qu'il s'était guéri de ce préjugé, il avait résolu de les reprendre. Il jouissait d'avance de la surprise de ses amis : leurs regards étonnés, le sourire approbateur de Henry, l'air bienveillant du docteur Campbell, le sourire spirituel et malin de Flora se représentaient à son imagination; il se figurait chaque circonstance probable, chaque mot qui serait dit. Mais toutes ces riantes images s'étaient effacées, lui-même s'était oublié tout entier devant l'appel fait à son esprit généreux par la blanchisseuse opprimée.

Lorsqu'il se trouva dans George's Square à deux pas de la maison Campbell, son cœur battit avec violence, et il s'arrêta pour se remettre. Quelques instans après, il fut accosté par un homme robuste et de mauvaise mine, qui lui demanda s'il ne se nommait pas Forester.

— Oui, monsieur, répondit-il en tressaillant, que me voulez-vous? L'étranger, pour toute réplique, lui présenta

un papier qu'il le pria de lire. Ce papier, qui était à moitié imprimé, à moitié écrit, commençait par les mots suivans :

« Vous êtes sommé, par le présent, de comparaître à l'instant devant moi, Wilson, etc. »

— Qu'est ceci? s'écria-t-il.

— Un mandat d'amener, répliqua le sinistre personnage. Je suis constable, et je vous prie de vouloir bien m'accompagner devant M. Wilson. Ce n'est pas la première fois que vous paraissez devant ce magistrat, m'est avis.

Forester ne répliqua rien à cette insinuation insolente; il dit d'un ton ferme que sa conscience ne lui reprochait aucun crime, qu'il n'en était pas moins prêt à le suivre et à paraître devant M. Wilson, ou devant tout autre magistrat, pour y rendre compte de sa conduite. Malgré toute la fermeté dont il s'était armé, malgré le calme de sa contenance, cette mesure rigoureuse le confondait d'étonnement. Il ne put s'empêcher de réfléchir que celui qui a dans la société des amis, une réputation faite et un domicile, est dans une situation plus heureuse que l'être isolé qui n'a personne pour répondre de sa conduite, personne pour se réjouir de ses succès, personne pour s'affliger de ses infortunes.

—Ah! docteur Campbell! se dit-il, heureux père! au milieu de votre famille, vous avez oublié votre imprudent pupille! Vous ne savez pas combien il est près de vous! vous ne savez pas qu'il retournait dans les bras de ses amis! vous ne voyez pas qu'il est peut-être en ce moment sur le penchant de sa ruine.

CHAPITRE XIX.

Encore le Billet de Banque.

Forester se trompait en croyant que le docteur Campbell l'avait oublié : c'est ce que nous verrons plus tard. Il nous faut auparavant rappeler l'attention du lecteur sur le billet de banque perdu de l'aimable Archibald Mackenzie.

Lady Catherine Mackenzie avait remarqué un jour que la couleur était changée sur la poche droite du gilet de son fils. — Mon cher Archibald, lui dit-elle, qu'est-il donc arrivé à ton beau gilet? d'où vient cette énorme tache? — En vérité, je l'ignore, maman, dit Archibald avec son ton doucereux et son faux sourire.

Henry Campbell fit observer que la tache semblait provenir d'un acide qui aurait altéré la couleur de l'étoffe. — Aviez-vous ce gilet, M. Mackenzie, lui demanda-t-il, la nuit où le grand flacon d'acide sulfurique se trouva brisé, et où le chat du pauvre Francis se tua si malheureusement vous vous le rappelez?

— Ah oui! Je ne m'en souvenais pas d'abord. En vérité, je ne puis me rappeler depuis si long-temps quel est le gilet que je portais ce soir-là. — L'extrême embarras d'Archibald surprit Henry. — Je ne sais où vous en voulez venir, continua Mackenzie; pourquoi m'avez-vous fait cette question d'une manière aussi pressante?

Il fut tiré de cette anxiété pénible par la réponse de Henry qui lui assura que son unique intention était de savoir si le gilet n'avait pas été taché par l'acide sulfurique — parce que, ajouta-t-il, je pense que c'est la poche où vous aviez mis votre billet de banque, et le billet aurait pu aussi être taché par l'acide.

— C'est possible, répliqua sèchement Mackenzie.

— Et si ma conjecture est vraie, continua Henry, vous pourriez reconnaître votre billet. Vous en avez oublié le numéro, mais s'il a été taché par l'acide sulfurique, il vous sera très-facile de le reconnaître, l'acide aura dû altérer la couleur de l'encre.

Mackenzie s'empara de cette idée avec avidité, et se rendit en conséquence, à l'instant même, chez les principaux banquiers d'Edimbourg pour les prier, si on leur présentait un billet de banque, taché d'une certaine manière, d'en suspendre le paiement, jusqu'à ce que lui, Mackenzie, eût pu en faire l'examen. Quelque temps se passa sans qu'on entendît parler du billet. Mackenzie perdait déjà l'espoir de le recouvrer, et à mesure que cet espoir s'évanouissait, il sentait s'accroître d'autant son désir de rendre la pauvre blanchisseuse responsable de sa perte. Il jugea convenable de n'avoir aucun égard aux promesses qu'il avait faites à Henry; ces promesses, d'ailleurs, il ne les avait faites que pour sa convenance, et l'idée de *mettre dedans* un jeune homme tel que Henry Campbell lui sembla un tour excellent. Il résolut donc de garder tranquillement les cinq guinées que Henry lui avait si généreusement prêtées, et d'effrayer en même temps cette pauvre et laborieuse femme, afin d'en arracher le montant de son billet de banque.

A son retour chez M. Campbell, après sa chute du haut de Sawney dans le tombereau du boueur, la première chose qu'apprit Archibald, ce fut que son billet était enfin retrouvé, qu'il avait été arrêté à la banque d'Écosse, et qu'un employé de la banque était venu pour le soumettre à son examen, et avait attendu long-temps son retour de la promenade. Au premier examen, Henry avait vu que deux ou trois mots écrits à la main, le nom de la personne qui avait signé le billet, ainsi que la date, étaient si pâles qu'ils en étaient à peine lisibles, et qu'il y avait même un trou rond dans l'un des coins du papier. Ce trou intri-

guait Henry; mais il n'avait pas douté que dans cet endroit l'encre et le papier avaient été entièrement détruits par l'acide sulfurique. Il jeta quelques gouttes du même acide, étendues d'eau, sur des lignes imprimées, et l'encre prit aussitôt la même couleur pâle que les mots altérés du billet de Mackenzie. La trace du billet fut aisément retrouvée : il avait passé dans peu de mains, et se trouvait alors, nous le disons à regret, en la possession de M. Pasgrave, le maître de danse.

L'employé de la banque et Mackenzie se rendirent aussitôt chez M. Pasgrave; ils le trouvèrent chez lui et l'informèrent, sans préambule, de l'objet de leur visite. Le maître de danse frémit de la tête aux pieds, et malgré son innocence, manifesta tous les signes de la culpabilité. Il n'avait pas la moindre connaissance des affaires, et les manières et le langage de l'employé qui accompagnait Mackenzie l'effrayèrent outre mesure, parce qu'il ne comprenait pas un seul des mots de *livre d'entrée*, *journal, bordereau,* etc. Il fut plus d'un quart d'heure avant de recouvrer assez de présence d'esprit pour se rappeler la personne dont il avait reçu le billet. A la fin, après avoir énuméré, de la manière la plus inintelligible, tous les comptes embrouillés dans sa tête de l'argent qu'il avait reçu ou payé depuis quelques mois, il déclara qu'il se rappelait parfaitement avoir reçu ce billet du tailleur Macpherson; qu'il était allé chez lui régler ses comptes de l'année quelques semaines auparavant, et qu'en lui changeant un billet de vingt guinées, le tailleur lui avait remis celui qu'on lui présentait alors.

Il était parfaitement indifférent à Mackenzie qui fût coupable, pourvu qu'il pût recouvrer son argent. — Arrangez-vous tous les deux, dit-il au maître de danse; mais le billet doit m'être rendu ou je vous fais comparaître devant le magistrat.

M. Pasgrave se rendit, dans la plus grande agitation, chez le tailleur, avec Mackenzie et l'employé, lui montra le billet et lui rappela le jour où il était venu régler son compte avec lui. — Si vous avez reçu ce billet de nous, monsieur, lui dit froidement Macpherson, il doit en être fait mention sur mes livres; car je tiens ma comptabilité parfaitement en règle.

Le garçon du tailleur, qui connaissait cette affaire un peu mieux que son maître, s'empressa d'ouvrir le journal avec la plus complète assurance. Il fut constaté que M. Pasgrave avait réglé son compte le 17 octobre; qu'il en avait payé le solde avec un billet de vingt livres sterling, et avait reçu en échange un billet de dix livres sur la banque de sir William Forbes. — Vous voyez, monsieur, que ce ne peut être le billet de M. Mackenzie, puisque le sien est payable à la banque d'Écosse. Notre journal est parfaitement explicite : je suis prêt à produire mes livres en justice et à m'appuyer sur leur témoignage devant toutes les cours des trois royaumes.

M. Pasgrave était confondu : il ne pouvait que répéter qu'il avait reçu ce billet d'un des garçons tailleurs de M. Macpherson, qui était allé le chercher dans une pièce du fond. Le garçon tailleur affirmait avec assurance qu'il avait remis à M. Pasgrave le surplus de son billet tel qu'il l'avait reçu de son maître, et qu'il n'en savait pas davantage. Il en savait un peu plus pourtant, car il avait trouvé le billet de Mackenzie dans la poche de son gilet, que le domestique d'Archibald lui avait apporté pour le faire raccommoder après l'avoir porté furtivement au bal, ainsi que nous l'avons vu. Lorsque son maître l'avait appelé dans la pièce du fond, pour lui remettre la somme qui revenait à M. Pasgrave, il avait remarqué qu'il s'y trouvait un billet de dix guinées, dans lequel étaient enveloppées quelques pièces de monnaie pour appoint, et il avait cru

qu'il ferait une bonne affaire d'y substituer le billet de Mackenzie, dont il n'avait pas encore osé faire usage. Il avait donc remis au maître de danse le billet d'Archibald, et jeté celui qu'il avait reçu de son maître dans un coin de sa malle, où il avait l'habitude de cacher les aubaines qui lui provenaient de la négligence des pratiques, telles que : portefeuilles, boîtes de cure-dents, monnaie égarée, paires de gants, etc., dont il savait fort bien tirer parti. Mais le billet de banque était une aubaine extraordinaire, et il avait craint de le passer jusqu'à ce que le possesseur eût renoncé à toutes recherches. Il connaissait la régularité de son maître, et il avait pensé que si le billet était reconnu à quelqu'une des banques publiques, les traces ne remonteraient pas au-delà de M. Pasgrave. Il fut enchanté de voir que la frayeur de ce pauvre homme allait jusqu'à le priver de son intelligence, et il vit avec non moins de satisfaction que son maître, qui était un homme positif et fier de l'exactitude de sa comptabilité, se passionnât ainsi pour la défense de ses livres.

Cependant, Mackenzie qui, durant tout ce débat, frappait ses bottes de sa cravache, avec tous les signes de l'impatience la plus vive, intervint à la fin et s'écria : — Allons, messieurs, nous ne pouvons rester ici tout le jour à entendre les démentis mutuels que vous échangez. L'un de vous deux, c'est évident, doit payer les pots cassés; mais comme nous ne pouvons savoir lequel des deux, nous serons obligés de vous déférer le serment, je le vois.

— M. Wilson ne demeure pas loin d'ici, et je suis prêt à me rendre devant lui mes livres à la main, dit le fier tailleur. Depuis que je suis dans le commerce, personne n'a contesté la véracité de mes écritures, et il n'appartenait qu'à un misérable professeur de gambades qui n'entend pas plus le *doit* et *avoir* que mon oie, de contredire le témoignage d'un journal tel que celui-ci.

Le tailleur, son garçon, le maître de danse, l'employé de la banque et Mackenzie se rendirent chez M. Wilson. Le visage de Pasgrave devint plus pâle que jamais lorsqu'il parut devant le magistrat, et il crut à jamais perdus sa réputation, sa femme, ses enfans et lui-même, lorsqu'il apprit qu'il lui fallait affirmer son dire par serment. Il recula devant M. Wilson qui lui présentait l'Évangile et lui demandait s'il pouvait affirmer par serment quelle était la personne dont il avait reçu le billet. Il dit en balbutiant qu'il ne pouvait le jurer, mais que dans sa conviction, en conscience, en honneur, foi d'honnête homme, il croyait le tenir du garçon de M. Macpherson. Le garçon tailleur, qu'un premier pas dans le crime entraînait à un autre, ne se fit aucun scrupule de déclarer qu'il était prêt à jurer qu'il avait remis à M. Pasgrave le billet et l'appoint, comme il les avait reçus de son maître.

Le magistrat se tourna vers le pâle et tremblant maître de danse et lui dit d'un ton sévère : — Les apparences sont étrangement contre vous, M. Pasgrave. Voici un jeune homme qui a perdu un billet de banque; ce billet a été arrêté à la banque d'Écosse. On en a suivi les traces jusqu'à vous. Vous dites l'avoir reçu du garçon de M. Macpherson. Le tailleur produit ses livres, et l'article y relatif de son journal contredit positivement votre assertion. Cet article établit que le billet à vous remis par le tailleur était un billet de la banque de sir William Forbes, et celui que je tiens dans la main est un billet de la banque d'Écosse. Veuillez nous dire comment ce dernier billet, qui est la propriété de M. Mackenzie, est venu entre vos mains? De qui l'avez-vous reçu? ou comment vous l'êtes-vous procuré? Je ne suis nullement surpris que vous décliniez le serment dans cette occasion.

— Ah! monsieur, ayez pitié de moi! s'écria l'innocent Pasgrave en se jetant à genoux, dans une attitude qui eût

produit le plus grand effet sur un théâtre. Ah! monsieur, ayez pitié de moi! je n'entends pas plus les affaires qu'un enfant.

Mackenzie interrompit cette touchante prière par un grossier éclat de rire. L'employé de la banque, plus humain, fut touché de pitié à la simplicité de cet aveu d'ignorance.

Il s'approcha du maître de danse abattu et lui dit d'un ton de bonté : — On n'exige pas que tout le monde entende les affaires aussi bien que nous, dont c'est le métier, monsieur; si vous êtes innocent, prenez le temps de vous remettre, de vous souvenir, et quoique vous ayez le malheur de ne pas tenir de comptes réguliers, peut-être parviendrez-vous à expliquer cet article du journal de M. Macpherson. Si M. Wilson veut me permettre de prendre une plume et de l'encre, et si vous voulez tâcher de vous rappeler toutes les personnes dont vous avez reçu de l'argent depuis peu....

— Ah! mon Dieu! c'est impossible! répliqua Pasgrave d'une voix tremblante; et il se mit à énumérer tous les paiemens trimestriels et sémestriels qu'il avait reçus de ses divers élèves.

— Mais quelqu'un d'eux vous a-t-il remis un billet de dix guinées?

— Ah! oui! je me rappelle.... un jeune monsieur.... qui ne veut pas que.... qui est là incognito, que je ne voudrais pas trahir pour tout au monde, car il s'est conduit envers moi avec une générosité parfaite.

— Mais vous a-t-il donné un billet de dix guinées? C'est là tout ce que nous avons besoin de savoir, dit le magistrat.

— Mais.... oui.

— Vers quelle époque? demanda l'employé de la Banque.

—Vers le commencement d'octobre. —C'était si près de l'époque où il avait réglé son compte avec le tailleur, qu'il commença de croire qu'il pouvait bien avoir pris un billet pour l'autre.

— Lorsque ce monsieur vous a donné ce billet, sans doute vous l'avez examiné? demanda l'employé de la Banque. Vous devez avoir observé ces taches qui sont assez remarquables?

Pasgrave répliqua que sans doute il avait examiné le billet; qu'il avait bien vu que c'était un billet de dix guinées; que ce billet pouvait être ou n'être pas taché, mais qu'à cet égard il ne pouvait rien affirmer de positif. Il termina en répétant qu'il était complètement ignorant en affaires et ne savait rien au monde que la danse.— Pour la danse, je m'y connais, mais je n'entends rien aux affaires, moi, dit-il avec son habituelle simplicité. Mais si M. Wilson veut me le permettre, je me rendrai chez le jeune monsieur, mon ami, et je saurai de lui exactement le numéro du billet qu'il m'a donné.

Mackenzie prit cette offre naïve pour un prétexte de s'échapper, et déclara qu'il ne le laisserait pas sortir sur sa parole. — Mais, dit M. Wilson, apprenez-nous le nom de ce jeune homme qui a tant de générosité et qui vit incognito? Je n'aime pas les messieurs qui vivent incognito. M'est avis que j'ai vu paraître devant mon tribunal, il y a deux mois environ, un jeune homme accusé d'avoir brisé les fenêtres d'un confiseur, dans une émeute, le soir des grandes illuminations. Eh! mes souvenirs me tromperaient-ils? Vous-même, monsieur Pasgrave, si je m'en souviens bien, vous vous intéressiez vivement à ce monsieur, et vous avez dit à moi et à mes filles que c'était un jeune homme de bonne famille qui voulait garder l'incognito. Je commence à voir clair dans cette affaire. Peut-être est-ce le même jeune homme dont vous avez reçu le

billet. Et à propos, quelle valeur lui avez-vous donnée en échange?

Pasgrave, dont la crainte de trahir Forester augmentait encore la confusion, bégaya une explication peu claire; il dit d'abord que le billet était un cadeau, puis il ajouta : — J'ai donné des leçons à ce jeune homme depuis plus de six semaines.

— Très-bien! Notre devoir alors est de mander à notre barre ce jeune inconnu, dit M. Wilson.

— Son nom? demanda Mackenzie. J'ai quelque soupçon de connaître ce monsieur si mystérieux.

— Il est inutile de le presser davantage, reprit le magistrat. Je vois déjà de qui il s'agit et je saurai bien dénicher l'oiseau : son nom, s'il n'en a pas changé depuis qu'il est venu dans cette salle, son nom est Forester.

— Forester! s'écria Mackenzie. Je m'en doutais! J'ai toujours dit qu'il tournerait mal. Je voudrais bien savoir ce que diront ses amis les Campbell pour sa justification.

La plume de M. Wilson s'arrêta court. — Les Campbell ses amis? Hum! ainsi les Campbell sont ses amis? répéta-t-il.

— C'est-à-dire ils étaient ses amis, répondit Archibald; mais M. Forester a jugé convenable, personne ne sait pourquoi, de s'enfuir de chez eux, il y a quelques mois. Le seul prétexte que j'aie pu connaître de cette fuite, c'est qu'il ne voulait plus vivre avec les gens comme il faut; et depuis ce temps il a vécu, on ne sait où, avec les vagabonds : vous en voyez les résultats.

Mackenzie s'empressa de passer à un constable le mandat d'amener que venait de signer le magistrat, et celui-ci dirigea les recherches du constable chez le libraire Prior, en ajoutant : — Les imprimeurs et les libraires sont des personnes dangereuses. Le constable, qui avait déjà vu Forester, la nuit où il avait été arrêté en compagnie de

Tom Random, connaissait très-bien sa figure, ainsi que sa personne. Nous avons vu comment il mit son mandat à exécution, dans George's Square, au moment où Forester se rendait chez son tuteur pour venger l'innocence de la blanchisseuse.

Le garçon tailleur était loin d'être à son aise, lorsqu'il vit lancer le mandat contre notre ami Forester; il trembla que la vérité ne parvînt à se faire jour au milieu de ce dédale de difficultés, et il se blottit dans un coin derrière les autres assistans. Quel fut l'étonnement de Forester, lorsqu'il aperçut en entrant dans la salle le groupe animé qui entourait le bureau du magistrat, Archibald, avec un rire insultant sur les lèvres; Pasgrave, les yeux fixés sur le parquet dans l'attitude du désespoir; Macpherson le tailleur, l'index fièrement posé sur son journal; le garçon, qui cherchait à échapper à tous les regards; l'employé de la Banque, dont l'attitude exprimait une incertitude bienveillante pour M. Pasgrave; le magistrat enfin dont le front avait revêtu la plus solennelle sévérité.

— Avancez, monsieur Forester, dit M. Wilson au jeune prote que la surprise semblait avoir cloué sur le parquet. Approchez, monsieur! Forester obéit avec une calme fermeté. Vous êtes un peu mieux vêtu que lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir il y a deux mois, monsieur! Êtes-vous encore ouvrier imprimeur, ou bien êtes-vous redevenu un homme comme il faut? Vos habits attestent certainement un changement dans votre position.

— J'aurais eu peine à reconnaître M. Forester, dit Mackenzie; c'est presque un dandy, comparativement, bien entendu. Certainement, monsieur Pasgrave, vous aurez fait quelque méprise. Je n'en puis croire mes sens! Est-ce là le jeune homme dont vous nous avez parlé? Monsieur Forester, savez-vous?...

— Permettez, monsieur Mackenzie, interrompit le ma-

gistrat. Je saurai bien interroger moi-même ce jeune inconnu. Je saurai bien, j'imagine, arriver à la découverte de la vérité. Voulez-vous bien me dire, monsieur, si vous avez conservé quelque souvenir d'un billet de banque de dix guinées que vous avez donné ou payé en octobre dernier à ce monsieur?

— Je me souviens très-bien, répliqua Forester d'une voix claire et sans aucun embarras, d'avoir donné à M. Pasgrave un billet de dix guinées.

— Ah! monsieur! je ne suis pas un ingrat!... Ne pensez pas que....

— Monsieur Pasgrave, interrompit Mackenzie, ce n'est pas le moment des complimens ni des beaux discours; pour l'amour de Dieu, laissez-nous voir le fond de cette affaire sans plus de cérémonie.

— Monsieur! dit l'employé de la Banque, tout ce que nous voulons savoir, c'est le numéro de ce billet et à quelle banque il était payable. Était-ce à la banque de sir William Forbes, ou à celle d'Écosse?

— Je ne m'en souviens pas, monsieur, dit Forester après un moment de silence.

— Vous ne vous en souvenez pas, monsieur! répéta le magistrat. Ceci m'a quelque peu l'air d'une réponse évasive. Vous avez donc alors un bien grand nombre de billets, puisque vous ne pouvez vous rappeler à quelle banque votre billet de dix guinées appartenait?

Forester ne comprit pas cette logique: il répéta simplement son assertion.

— Veuillez, monsieur.... dit le tailleur qui ne pouvait plus contenir son impatience.

— Veuillez, monsieur, garder le silence, interrompit le magistrat d'un air solennel. Je saurai découvrir la vérité. Ainsi, monsieur Forester, continua-t-il, il vous est impossible de vous rappeler la banque à laquelle votre

billet était payable? Vous allez nous dire, je le gage, que vous ne savez pas comment il est venu en votre possession?

— Monsieur, dit Forester, si c'est nécessaire, je vous dirai tout de suite d'où me vient ce billet.

— C'est très-nécessaire pour votre honneur, monsieur.

— Eh bien! je l'ai reçu du docteur Campbell.

— Du docteur Campbell! répéta le magistrat en changeant de ton.

— J'ai même quelque idée que le docteur me remit en même temps une liste des numéros de ce billet et de quatre autres que je possède encore fort heureusement.

— Quelque idée ne veut rien dire devant la justice, monsieur : si vous avez le papier dont vous parlez, faites-nous la faveur de nous le montrer.

Cette note était enfermée dans la malle dont la clef était tombée au fond de la grande cuve du brasseur. Richardson, son ancien camarade, la lui avait rendue; mais telle est la force d'une mauvaise habitude, qu'il n'avait pu se guérir de la manie de faire tournoyer sa clef sur son doigt, et qu'il l'avait perdue tout-à-fait quelques semaines auparavant dans une de ses excursions au Siége d'Arthur. Il l'avait long-temps cherchée dans les anfractuosités du rocher, mais il s'était vu forcé de renoncer à ses infructueuses recherches. Il songeait peu de quelle importance cette perte était pour lui. Le docteur Campbell avait déjà refusé de briser la serrure de sa malle, et il se sentait une répugnance invincible à s'adresser à lui dans cette fâcheuse circonstance. Il écrivit cependant quelques mots à Henry Campbell; mais à peine eut-il terminé son billet, que son orgueil se révolta à l'idée de réclamer l'assistance de son ami dans une aussi désagréable situation.

— Si vous aimez mieux ne pas écrire, dit Archibald avec une officieuse malveillance, je pourrai parler pour vous. Je prierai le docteur d'ouvrir votre malle et d'y

chercher la note dont vous avez besoin. A ces mots, il sortit de la salle, avant que Forester eût le temps de s'y opposer.

— J'ai répondu, j'ose le croire, dit Forester en s'adressant à M. Wilson, avec autant de clarté que de respect à toutes les questions que vous m'avez faites. J'espère que vous ne me tiendrez pas plus long-temps dans l'ignorance. De quoi me soupçonne-t-on ?

— Je vais vous le dire, répliqua le brutal magistrat. Vous êtes suspecté d'avoir, je ne dirai pas *volé*, mais au moins de vous être approprié, par des moyens coupables, un certain billet de dix guinées que le jeune gentilhomme qui vient de quitter cette salle a perdu il y a quelques mois.

A ces mots prononcés d'une voix lente et solennelle, Forester tomba sur son séant, croisa ses bras, et parut entièrement insensible, comme s'il eût oublié qu'il fût devant un magistrat et que tous les regards fussent fixés sur lui. — Ah ! mon cher monsieur, pardonnez ! s'écria le bon Pasgrave qui fondait en larmes. N'en parlons plus, ajouta-t-il en se tournant vers M. Wilson. Je paierai tout ce qu'il faudra ; je rembourserai les dix guinées ; je satisferai tout le monde. Je ne me le pardonnerais jamais, si j'étais cause de votre déshonneur !

— De mon déshonneur ! s'écria Forester en se levant. De mon déshonneur ! répéta-t-il d'une voix tonnante qui fit tressaillir tous les assistans, sans en excepter le flegmatique magistrat, et leur inspira tout-à-coup le sentiment de leur infériorité vis-à-vis de ce jeune homme. Ses yeux enflammés exprimaient tout ce qui se passait dans son ame indignée. Aucune parole ne saurait peindre son émotion. Le maître tailleur en laissa tomber son registre.

— Un constable ! appelez un constable ! s'écria le magistrat tout en émoi. Monsieur, vous oubliez en présence de qui vous êtes ! Vous vous imaginez, sans doute, que le

crédit de vos amis les Campbell vous tirera facilement d'embarras. Apprenez, monsieur, que tous les Campbell d'Écosse ne sauraient vous faire relâcher sous caution dans une accusation de félonie. Des philosophes devraient savoir cela, monsieur! Si vous ne pouvez vous justifier à mon entière satisfaction, M. Forester, en un mot je vous enverrai coucher en prison! Oui, monsieur, regardez-moi comme il vous plaira, en prison! et le docteur et son fils, la famille Campbell tout entière, viendraient m'offrir leur caution pour vous, que je ne l'accepterais pas, monsieur, *meo periculo*, à mes risques et périls, monsieur! La loi ne fait acception de personne, monsieur! Ainsi, point de rodomontades en ma présence, jeune homme. Vous allez entrer dans ce cabinet, s'il vous plaît; et, si vous voulez suivre mon conseil, vous y modérerez un peu la fougue de votre tempérament, pendant que je m'en vais dîner. Quant à vous, messieurs, continua l'irritable magistrat, en s'adressant à Macpherson et à Pasgrave, vous voudrez bien attendre dans cette salle. Constable, veillez sur votre prisonnier, dit-il en désignant la porte du cabinet. John, vous me ferez savoir l'arrivée du docteur Campbell. Qu'on serve le dîner, dit-il au sommelier en terminant enfin son magnifique discours.

Pendant que le judicieux magistrat est occupé à son repas, nous devons abandonner le tailleur qui se plaint de perdre un temps précieux; son garçon, qui ressent les angoisses du crime; et le bon et simple maître de danse, à moitié hébété par ses craintes et son ignorance. Il jetait de temps en temps un œil inquiet à travers la serrure de la pièce où Forester était enfermé : — Grand Dieu! comme il a l'air noble à cet instant! disait-il. Ah! lui coupable! lui aller en prison! c'est impossible. — Nous allons voir ce que tout cela va devenir, disait le garçon tailleur qui avait gardé jusque-là le silence le plus absolu. — Je m'en réfère

à mes livres, répétait le maître tailleur. Mais je voudrais bien que le docteur Campbell se hâtât un peu plus. *J'ai perdu ma journée!*

En dépit de son impériale exclamation, le Titus aux jambes croisées fut obligé d'attendre encore quelque temps. Lorsque Mackenzie arriva chez le docteur Campbell, Henry était absent. Il était allé à la petite maison de la prairie, préparer quelques expériences chimiques pour la leçon du lendemain. Mackenzie trouva cependant le docteur dans son cabinet; et, de sa voix douce et hypocrite, il déplora l'obligation où il se trouvait de lui apprendre des nouvelles désagréables, au sujet du jeune Forester. — Vous êtes loin de vous douter, je présume, dit-il, où est à présent ce malheureux et imprudent jeune homme, je veux dire dans ce moment même.

— J'ignore où il se trouve en ce moment, répliqua le docteur d'un ton calme; mais je sais où il était hier encore, chez M. Prior, l'imprimeur-libraire. J'ai eu constamment l'œil sur lui, depuis qu'il a quitté cette maison. Je l'ai suivi de résidence en résidence. Quoique j'en parle rarement, M. Mackenzie, j'ai le plus grand attachement pour mon malheureux pupille.

— J'en suis fâché, monsieur, dit Mackenzie; car ce billet va cruellement blesser vos affections.

— De quoi s'agit-il? Parlez donc enfin, monsieur! s'écria le docteur qui oubliait alors son sang-froid habituel. Où est Forester?

— Il est en ce moment devant la justice, monsieur, accusé de..... mais, je l'avoue, j'ai peine à le croire coupable.

— Accusé de quoi? Pour l'amour de Dieu! expliquez-vous clairement, M. Mackenzie!

— Eh bien! en deux mots, monsieur, mon billet de banque a été retrouvé, et on en a suivi la trace jusqu'à

M. Forester : M. Pasgrave a déclaré l'avoir reçu de lui.

— Sûrement, s'écria le docteur indigné, vous ne voulez pas insinuer que Forester ait volé votre billet de banque?

— Je n'insinue rien, monsieur; mais je crains que le fait ne soit que trop évidemment prouvé. Mon billet porte certaines taches qui l'ont fait aisément reconnaître. Tout ce que je sais, c'est que M. Wilson dit qu'il ne veut pas recevoir de caution, et que M. Forester ira coucher en prison, s'il ne parvient pas à se justifier complètement. M. Forester a prétendu que, peu de jours avant de quitter votre maison, il avait reçu de vous son quartier de cinquante guinées, en cinq billets de dix guinées chacun.

— Il a dit la vérité : c'est vrai, dit vivement le docteur.

— Il dit aussi que vous lui avez remis ces billets enveloppés dans une note sur laquelle étaient écrits leurs numéros.

— Je m'en souviens parfaitement, et je lui avais même dit de garder ce papier avec soin.

— Ce n'est pas par le soin qu'il brille, comme vous savez, monsieur. Il croit avoir jeté ce papier dans sa malle; mais il en a perdu la clef, à ce que j'ai pu comprendre.

— Qu'importe? nous briserons la serrure et nous trouverons bien le papier, s'écria le docteur dont la sollicitude pour son pupille était vivement excitée.

Mackenzie se tint auprès du docteur, sans lui prêter le moindre secours, pendant que celui-ci brisait la serrure de la malle et cherchait la note des billets, dans une anxiété croissante. La malle était dans le plus beau désordre. L'habit et le gilet que Forester avait portés au bal étaient jetés par-dessus; par-dessous se voyaient du linge déplié, des livres, des bottes, des cartes de géographie, des souliers, des cravates, des échantillons de minéraux, et un tas de papiers chiffonnés qui avaient servi autrefois à envelopper les minéraux. Le docteur déploya tous les papiers

l'un après l'autre : celui qu'il cherchait ne s'y trouva point. Il ôta tous les objets de la malle, et retourna toutes les poches des vêtemens dans lesquelles Forester avait coutume de fourrer des amas étranges de papiers. Point de bordereau! A la fin, le docteur aperçut le coin blanc d'une marque de papier qui sortait d'un volume de *la Nature animée* de Goldsmith. Il tira la marque, et, à son extrême joie, il reconnut que c'était le papier qu'il cherchait depuis si long-temps. — Le voilà donc trouvé? dit Mackenzie d'un air désappointé, pendant que le docteur saisissait son chapeau. Il laissa tout en désordre sur le parquet, et sortit dans une telle hâte qu'il fermait déjà la porte sur Mackenzie. — Ne m'enfermez, pas docteur! criait celui-ci. Je retourne avec vous chez M. Wilson. Mais ne voulez-vous pas dîner auparavant? M. Wilson allait se mettre à table lorsque je l'ai quitté.

Sans l'écouter, le docteur laissa Mackenzie sortir de la chambre, ferma la porte à clef, et courut au secours de son pauvre pupille. — Ah! j'ai laissé les choses aller trop loin, se disait-il en se hâtant. Tant que la réputation de Forester n'était pas en péril, et qu'il gardait l'incognito, c'était très-bien; mais à présent, son honneur est en jeu, ce serait lui faire payer trop cher l'expérience dont il avait besoin.

— Docteur Campbell, lui dit l'important magistrat, ennemi déclaré des philosophes, en se levant de table au moment où celui-ci faisait son entrée, ne me parlez point de caution pour votre pupille : c'est impossible, monsieur! Je connais mon devoir.

— Je ne viens pas vous demander la liberté sous caution de mon pupille; je viens prouver son innocence, monsieur! répliqua le docteur.

— Espérons que vous réussirez, reprit M. Wilson; et, après avoir obligé le docteur à lui faire raison d'un verre

de Porto, maintenant, ajouta-t-il, me voilà prêt à me remettre à l'interrogatoire de toutes les parties intéressées.

Le docteur fut alors introduit dans la salle où attendaient avec impatience M. Pasgrave, le tailleur et son garçon. — Ah! monsieur! Dieu merci, vous voilà! s'écria le pauvre maître de danse.

— Vous pouvez vous retirer, dit le juge au constable; mais tenez-vous au bas de l'escalier. Puis il ouvrit la porte du cabinet.

A l'aspect de son tuteur, Forester se couvrit la figure de ses deux mains; mais, un instant après, il s'avança avec fermeté. — Docteur Campbell, lui dit-il, vous ne me croyez pas, j'en suis sûr, coupable d'aucune bassesse? Je n'ai été qu'imprudent et je subis les conséquences de ma folie.

— Coupable! s'écria le bon docteur. Ah! je ne vous soupçonne pas plus d'être capable d'une telle action, que je n'en soupçonnerais mon propre fils! Mais mon opinion ne suffit pas dans cette affaire : il nous faut *prouver* votre innocence.

— Ah! oui, monsieur! et la mienne aussi; car je suis innocent, je vous le jure! s'écria M. Pasgrave.

— Toute la difficulté, monsieur, dit l'employé de la Banque qui était revenu pour voir la fin de cette aventure, toute la difficulté sera bientôt tranchée par un homme qui comprend les affaires comme vous. M. Forester ne peut pas se rappeler le numéro ni le nom de la banque d'un billet qu'il a donné à M. Pasgrave. Les souvenirs de ce dernier ne sont pas plus présens, et il ne sait s'il a reçu le billet taché, que M. Mackenzie a perdu, de M. Forester ou de M. Macpherson le tailleur.

— Il ne peut exister aucun doute pour moi, dit le tailleur. Docteur Campbell, soyez assez bon pour jeter les yeux sur cet article de mon journal. Je reconnais que j'ai

remis à M. Pasgrave un billet de dix guinées; mais ce billet portait le n° 21,777 et était payable à la banque de sir William Forbes. Celui de M. Mackenzie, vous le voyez, est sur la banque d'Ecosse, et les taches qui le défigurent sont si remarquables, que s'il m'avait déjà passé dans les mains, certainement j'en aurais conservé le souvenir. J'affirme par serment que je ne l'avais pas vu jusqu'à ce jour.

— Monsieur, dit vivement Forester à son tuteur, vous m'avez donné cinq billets de banque de dix guinées : en voici quatre. J'ai donné le cinquième à M. Pasgrave : pouvez-vous me dire quel était le numéro de ce billet?

— Je le puis, dit le docteur, en produisant le papier qu'il avait trouvé dans la *Nature animée* de Goldsmith. J'ai eu la précaution de vous écrire moi-même le bordereau de ces billets : le voici.

Les quatre billets restans de Forester furent examinés : les numéros s'en rapportaient parfaitement avec ceux du bordereau. Le cinquième, qui avait été remis à M. Pasgrave, portait le n° 1260, et était payable à la nouvelle banque.

— L'un de vos billets de dix guinées, dit le docteur Campbell à Pasgrave, était payable à la banque d'Ecosse, et ce monsieur (en désignant l'employé de la Banque) l'a arrêté ce matin. Mais vous aviez un autre billet de dix guinées, qu'est-il devenu?

Pasgrave, qui comprenait parfaitement les questions simples et claires du docteur Campbell, répondit aussitôt :

— J'ai donné l'autre à mon coiffeur qui demeure non loin d'ici.

Le docteur Campbell se rendit lui-même chez le coiffeur : le billet, qui était encore entre les mains de ce dernier, fut apporté au magistrat. Après examen, il fut reconnu que ce billet était payable sur la Nouvelle-Banque et

portait le n° 1260, qui correspondait exactement avec celui du bordereau présenté par le docteur.

— Maintenant, tout est expliqué, dit M. Campbell.

— Ah! oui! Ah! non! s'écria Pasgrave. Que vais-je devenir à présent?

— Calmez-vous, mon bon ami, reprit le docteur Campbell. Vous n'aviez que deux billets de dix guinées; vous en êtes sûr?

— Deux seulement; rien que deux; j'en ferais serment.

— Vous êtes certain maintenant que vous avez reçu l'un de ces billets de mon pupille? Et l'autre, vous l'avez reçu, dite-vous...?

— De ce monsieur, j'en fais serment! interrompit Pasgrave, en poussant devant lui le garçon tailleur. Je puis le jurer à présent que je ne suis plus troublé. Je suis sûr que je tiens l'autre billet de monsieur.

Le maître tailleur fut stupéfait en voyant toute la pâleur d'un coupable sur la physionomie de son garçon: — Avez-vous changé le billet que je vous ai remis dans la pièce du fond? lui dit-il d'une voix menaçante.

Dès qu'il put recouvrer la parole, le garçon nia effrontément l'accusation et persista à dire qu'il avait remis au maître de danse le billet et l'appoint, tels qu'il les avait reçus de son maître. Le docteur Campbell demanda que des perquisitions fussent faites dans la boutique du tailleur et dans la chambre de son garçon. M. Wilson envoya des agens à cet effet. Pendant qu'ils sont occupés à ces graves recherches, voyons un peu ce qu'était devenu notre ami Henry Campbell.

CHAPITRE XX.

Catastrophe.

Henry Campbell, la dernière fois que nous en avons entendu parler, s'était rendu à la maison de la prairie. Lorsqu'il entra dans la grande salle pour préparer ses expériences de chimie, la petite fille, toute fière de l'ordre qu'elle y avait déployé, courut au-devant de lui, et lui montra la place où elle avait rangé chaque chose. — L'écriture et les chiffres n'ont pas été effacés de votre ardoise: la voilà, monsieur, lui dit-elle, en lui montrant un rayon élevé.

— A qui est ceci? dit Henry, en prenant un mouchoir qui se trouvait sous l'ardoise.

— Ah! mon Dieu! s'écria la petite Mary; ce doit être le mouchoir du bon monsieur. Il l'a perdu un peu avant de quitter la maison. Il croyait l'avoir oublié chez la blanchisseuse, où je l'ai rencontré, et il est parti pour s'en assurer. Je vais courir le lui porter chez cette femme.

— Mais vous ne m'avez pas dit quel en est le propriétaire? Que voulez-vous dire par le bon monsieur, petite Mary?

— C'est celui que j'ai vu avec vous chez l'horloger, monsieur, le jour où vous m'avez aidée à porter le géranium hors de la chambre de ma grand'mère.

—Voulez-vous dire que Francis Forester soit venu ici?

— C'est la première fois que je l'entends nommer; mais j'appelle celui qui est venu le bon monsieur, parce que c'est lui qui vint avec moi chez la maîtresse d'école, pour lui persuader de ne plus nous traiter si méchamment. Elle me battit cruellement, il est vrai, après son départ,

pour ce que j'avais dit à son sujet; mais je ne lui en fus pas moins obligée, parce qu'il avait agi pour le mieux. Je m'en vais courir avec son mouchoir chez la blanchisseuse, qui le lui rendra en bon état.

Henry, se rappelant la promesse qu'il avait faite à son père, eut besoin de tout l'empire qu'il avait sur lui-même pour s'abstenir de questionner Mary et d'essayer d'en apprendre davantage sur son ami. Il résolut d'en parler à son père et à Flora, aussitôt après son retour. Il était toujours impatient de communiquer à sa sœur tout ce qui l'intéressait lui-même et ses amis. Car l'enjouement de Flora n'était pas de cette espèce de gaieté égoïste qui ne recherche que son plaisir, et qui, dénuée de sympathie pour les sentimens d'autrui, peut amuser dans le monde, mais révolte dans l'intimité.

Pendant que Henry songeait aux moyens les plus prompts de faire ses expériences chimiques, afin d'accélérer son retour auprès de sa sœur, la petite Mary revint le trouver, le désespoir peint sur la figure. Aussitôt qu'elle eut repris haleine, elle dit à Henry qu'elle avait appris de tristes nouvelles chez la blanchisseuse, et que M. Forester avait été arrêté et conduit devant M. Wilson, le magistrat. — On ignore ce qu'il a fait; mais je suis bien sûre qu'il ne peut avoir fait rien de mal.

A ces mots, Henry jeta là tous ses instrumens de chimie, se précipita vers la porte et revint en courant chez son père, où il apprit avec surprise de Flora que le docteur avait été mandé par M. Wilson et s'était rendu auprès de ce magistrat. Elle ne savait rien des détails rapportés par Mackenzie; tout ce qu'elle put dire à son frère, c'est que M. Campbell paraissait vivement alarmé, et que lorsqu'elle l'avait vu traversant la salle, elle n'avait pu l'arrêter un seul instant pour lui parler.

Henry se dirigea aussitôt vers la demeure de M. Wil-

son ; il y arrivait au moment où les agens de la justice revenaient rendre compte des perquisitions qu'ils avaient faites chez le tailleur. Sa conviction de l'innocence de Forester était telle, qu'en entrant dans la salle il courut droit à son ami et l'embrassa avec un air de franchise et d'affection qui parla plus éloquemment au cœur de Forester que tout ce qu'il aurait pu lui dire. L'affaire lui fut promptement expliquée; les agens chargés des perquisitions chez Macpherson le suivirent de près, et présentèrent au magistrat un billet de dix guinées qui avait été trouvé dans la malle du garçon tailleur. Après examen, ce billet fut reconnu pour celui-là même que le tailleur lui avait remis avec un appoint pour M. Pasgrave. Il portait le n° 21,777, et appartenait à la banque de sir William Forbes, ainsi que l'indiquait l'article détaillé du journal de M. Macpherson.

La joie du pauvre maître de danse, à cette preuve complète de son innocence, fut aussi bruyante que passionnée. Assuré de la part qu'y prenaient Forester, Henry et le docteur, il les regardait tour à tour avec ravissement, en se félicitant lui-même de l'heureuse issue de cet éclaircissement, et en jurant à l'employé de la Banque qu'à l'avenir il tiendrait des comptes réguliers. Nous sommes impatiens de nous débarrasser du criminel garçon tailleur, dont la physionomie était l'image du plus sombre désespoir. Il fut emmené en prison par les constables sans que son sort excitât la pitié de personne.

Mackenzie rompit le silence qui suivit cette scène à la fois pénible et douce. — Je puis sans doute à présent rentrer en possession de mon billet de banque? dit-il à M. Wilson, et, sans attendre une réponse, il prit tous les billets qui étaient sur la table pour y chercher le sien, en ajoutant : — Le mien est taché, vous savez.

— Voilà une chose singulière, dit Henry Campbell, qui

regardait par-dessus son épaule. Il y a deux billets de tachés. Celui qui a été trouvé dans la malle du garçon tailleur est taché dans un coin, exactement comme le vôtre, M. Mackenzie.

— Oui, dit M. Macpherson en s'avançant pour l'examiner : c'est le numéro 21,777, celui-là même que j'avais remis à mon garçon pour M. Pasgrave. J'affirmerais par serment qu'il n'était pas taché de cette manière lorsque je le tirai de mon portefeuille. C'était un billet tout neuf et parfaitement propre. C'est depuis qu'il a dû être taché.

— Et il a dû être taché par de l'acide sulfurique, continua Henry.

— C'est une ruse du garçon tailleur! s'écria Archibald. Le coquin l'aura taché pour qu'on ne pût le reconnaître plus tard.

— Avez-vous du vitriol chez vous? poursuivit Henry, en s'adressant au maître tailleur.

— Certainement non, monsieur, nous n'en faisons jamais usage : ce serait trop dangereux dans notre état.

— M. Wilson, reprit Henry, voulez-vous me permettre d'adresser quelques questions aux personnes qui ont fait des perquisitions dans la malle du garçon tailleur.

— Certainement, monsieur, quoique je ne sache nullement où vous en voulez venir.

Henry demanda ce que l'on avait trouvé dans la malle avec le billet de banque. L'agent qui avait fait la recherche énuméra une foule de choses. — Aucun de ces objets, dit Henry, n'a pu tacher le billet. Êtes-vous sûr qu'il n'y eût pas autre chose?

— Je n'ai vu rien de plus, monsieur, si ce n'est un vieux bouchon de cristal, je crois.

— Je voudrais voir ce bouchon, reprit Henry.

— Il était enveloppé dans le billet de banque et je l'ai

remis dans la malle. J'irai le chercher, monsieur, si vous êtes curieux de le voir.

— Curieux de voir un vieux bouchon! interrompit Archibald avec un rire affecté. Que voulez-vous que nous en fassions? Il y a bien assez long-temps que nous sommes retenus ici, j'imagine. Je fais la motion d'aller dîner.

Mais le docteur Campbell voyait bien que Henry avait quelque raison particulière de désirer l'examen de ce bouchon, et il seconda son fils de tout son pouvoir. L'agent partit donc et rapporta bientôt le bouchon. Henry Campbell le prit, l'examina avec soin et dit d'un ton ferme, en fixant les yeux sur Archibald, qui s'efforçait en vain de garder une contenance assurée: — Ce bouchon de cristal, M. Mackenzie, est celui du flacon d'acide sulfurique qui fut brisé dans la nuit où le pauvre chat de mon ami Francis fut tué si cruellement. C'est ce bouchon qui a taché les deux billets de banque, et il a dû séjourner dans la poche de votre gilet.

— Dans ma poche! interrompit Archibald. Eh! comment aurait-il pu s'y trouver? Il n'a jamais été dans ma poche, monsieur!

Mackenzie portait justement alors le gilet en question: Henry désigna du doigt la tache dont il parlait.

— Monsieur, reprit Archibald, je ne sais ce que vous voulez dire en désignant ainsi mon gilet. Il est taché, c'est vrai, et c'est probablement une tache d'acide sulfurique; mais, comme je suis allé plus d'une fois dans le laboratoire du docteur, au moment où vous faisiez vos expériences de chimie, il est tout naturel de supposer qu'une goutte d'acide a pu tomber ou jaillir sur mes vêtemens. J'ai vu vos habits, à vous-même, tachés plus d'une fois. En vérité, M. Campbell, vos observations sont désobligeantes et peu charitables; votre partialité pour M. Forester ne devrait pas vous aveugler ainsi sur son compte.

Vous voulez, je le vois bien, le disculper entièrement d'avoir pris part à la mort du chat; mais cela ne devrait pas au moins vous faire oublier tout sentiment de justice, mon cher monsieur. Vous ne devriez pas enfin, permettez-moi de le dire, vous efforcer de noircir une personne innocente, afin de blanchir votre ami.

— Tout cela est très-bien, dit Henry, et vous pouvez facilement démontrer votre innocence, si vous le jugez à propos, en me faisant voir si l'extérieur de votre gilet a été en effet taché par la chute d'une goutte d'acide. Voulez-vous bien nous montrer l'intérieur de votre poche de gilet.

Mackenzie, à qui son extrême confusion ne permettait pas de pénétrer l'intention secrète de Henry, retourna la doublure de sa poche et dit : — Ce bouchon n'est jamais entré dans ma poche, je le jure!

— Ne jurez de rien, pour votre honneur, reprit Henry. Réfléchissez à ce que vous dites. Vous voyez que la brûlure a fait un trou dans l'étoffe : or, si une goutte d'acide était tombée, comme vous l'avez dit, sur le gilet même, elle aurait plutôt brûlé l'extérieur que l'intérieur de la poche.

— Je ne sais pas.... je ne prétends rien affirmer, balbutia Archibald. Mais que signifie tout ce bruit à propos d'un bouchon de verre?

— Cela signifie beaucoup, monsieur, dit alors le docteur Campbell en tournant le dos à Mackenzie, avec un regard de mépris; et s'adressant à son pupille, qui rencontra le regard de son tuteur avec une émotion de plaisir et de fierté : — Pardonnez-moi, M. Forester, d'avoir pu douter de votre parole un seul instant, lui dit-il.

Forester pressa la main que son tuteur lui tendait avec une émotion qui lui ravit la parole pendant quelques minutes.

— Vous venez avec nous, Forester, n'est-ce pas? dit Henry.

— Non, dit le docteur Campbell en souriant; nous ne pouvons espérer qu'il vienne chez nous ce soir; nous donnons un petit bal à l'occasion du départ de lady Catherine, qui prend congé de ses amis demain. Nous ne devons pas nous attendre à voir Forester à notre bal, mais demain matin....

— Je vois, dit Forester en riant, que vous ne croyez pas à ma réforme. Aussi bien j'ai mes affaires à régler avec mon maître l'imprimeur. Je vais prendre congé de lui : M. Prior a été rempli de bontés pour moi, et je veux aller chez lui achever la correction de mes épreuves. Adieu!

A ces mots, Forester quitta brusquement ses amis et se rendit chez M. Prior pour l'informer de tout ce qui s'était passé et le remercier des bontés qu'il avait eues pour lui.— Il vous manquera demain un correcteur d'épreuves, lui dit-il : je ne veux pas que vous souffriez aucun tort de mes folies. Envoyez-moi vos épreuves demain chez le docteur Campbell, et je vous les rapporterai exactement corrigées. Usez de moi librement, jusqu'à ce que vous ayez trouvé, je ne dirai pas un plus zélé, mais enfin un autre prote. Je ne me croirai jamais dégagé des obligations que je vous dois par des présens, continua-t-il; je sais que vous êtes dans une position au-dessus des considérations d'argent; mais j'espère que vous voudrez bien accepter, comme une faible marque de ma gratitude, une fonte complète de caractères neufs.

Pendant que le cœur généreux de Forester se dilatait à l'idée de retourner au milieu de ses amis, et de revoir Flora, la bonne Flora, pour laquelle il se sentait une affection toujours croissante, Archibald Mackenzie revenait tristement au logis, avec le docteur et son fils, dont il comprenait trop bien le silencieux mépris. M. Campbell raconta tout ce qui s'était passé à lady Catherine, qui té-

moigna plus de crainte de voir la honte de son fils rendue publique, que d'indignation et de chagrin réel de sa conduite. De son côté celui-ci, en s'habillant pour le bal, se mit à repasser dans sa tête certains mots que sa mère lui avait dits : « sur ce qu'il avait reçu un démenti en face de Henry Campbell, sans ressentir cet affront comme un gentilhomme. » — Elle a voulu dire sans doute que je devrais lui en demander raison, pensa-t-il. C'est la seule manière de m'en tirer noblement, après le retentissement de son démenti devant M. Wilson et tant d'autres témoins. L'employé de la Banque était là aussi : on en parlera, comme dit ma mère. Je vais prier sir Philip Gosling d'être porteur de mon cartel. J'ai entendu le docteur Campbell désapprouver hautement les duels : son fils ne voudra pas se battre, peut-être. Sir Philip Gosling a-t-il fait dire s'il viendrait au bal ce soir? demanda-t-il à son domestique, qui le coiffait alors.

— Non, monsieur, répondit le valet de chambre; mais le major O'Shannon est venu deux fois en votre absence pour vous voir. Il dit qu'il a un cartel à vous remettre de la part de sir Philip.

— A moi! un cartel à moi! répéta Archibald, la pâleur sur le visage.

Mackenzie savait que le major O'Shannon, qui s'était insinué depuis peu dans les bonnes grâces de sir Philip, avait une aversion particulière contre lui, et lui avait déjà cherché plusieurs fois querelle. Archibald avait cette lâcheté polie, qui s'effraie surtout de l'opinion du monde; et le major O'Shannon, qui était joueur de profession et jaloux de son influence sur son opulente dupe, sir Philip, résolut de lui susciter une affaire sérieuse. Le major vint frapper à sa porte une troisième fois, avant qu'il eût achevé sa toilette, et lorsqu'il reçut pour réponse que monsieur s'habillait et ne pouvait recevoir

personne en ce moment, il lui fit parvenir le cartel qui suit.

« Monsieur,

» La dernière fois que je vous ai rencontré aux écuries, en compagnie de mon ami sir Philip Gosling, j'ai eu l'honneur de vous dire ma façon de penser, en termes assez clairs, sur une affaire qui ne peut être encore effacée de votre mémoire. Mon ami, sir Philip, déclare que vous ne lui avez jamais dit que votre poney eût les éparvins. Je n'ai pas la prétention d'être un maquignon aussi habile que vous, mais vous voudrez bien m'excuser si je vous répète que votre conduite, à mes yeux, n'a pas été celle d'un galant homme. Sir Philip partage mon sentiment, et si mon intervention vous déplaît, je suis prêt à vous en donner satisfaction en homme de cœur. Dans le cas où vous déclineriez cette proposition, vous voudrez bien quitter Édimbourg dès demain, avec votre mère; car Édimbourg ne sera jamais un séjour de lâches tant qu'aura l'honneur d'y résider celui qui se dit, par politesse seulement,

» Votre humble serviteur,

» Cornelius O'Shannon. »

« *P. S.* Sir Philip sera à vos ordres lorsque vous aurez terminé avec moi. »

Archibald, accablé du sentiment de sa propre bassesse, et quelque peu alarmé de la nécessité de subir trois duels à la fois pour relever son honneur, décida qu'il valait mieux se soumettre sans bruit à cette humiliation publique qu'il avait méritée. Il écrivit de courtes excuses au major O'Shannon et à sir Philip, qu'il terminait en disant que plutôt que de perdre un ami aussi précieux, il préférait oublier tout ce qui s'était passé et rendre Sawney à sir Philip, si l'affaire pouvait se terminer ainsi à sa satisfaction.

Après avoir écrit ce courageux billet, il se rendit auprès de sa mère et l'entretint, en termes décidés, de ses inten-

tions belliqueuses à l'égard de Henry Campbell : — L'un de nous deux doit rester sur le terrain! dit-il avec emphase, bien certain qu'il était d'éveiller, par ces paroles, l'anxiété maternelle de lady Catherine. Mais d'autres idées étaient aussi éveillées dans l'esprit de cette sage mère. Le docteur Campbell était proche parent d'un officier-général auprès duquel elle sollicitait pour son fils une commission d'officier. Elle se repentit alors d'avoir lâché les mots de *démenti en face* et d'*affront fait à un gentilhomme.* Elle apaisa facilement l'orgueil irrité de son fils et lui parla du déplaisir que lui causerait la rupture de cette vieille amitié de famille. Elle partit de là pour insinuer l'avantage qu'il y aurait à mériter la bonne opinion du docteur Campbell; elle reconnut que Henry avait des préventions étranges en faveur de son ami; mais elle fit observer qu'après tout M. Francis Forester, malgré ses bizarreries, était un jeune homme de mérite et possesseur d'une fortune considérable. —Allons, Archibald, continua-t-elle, il vous faut faire des concessions et ne plus songer à cette affaire. Si vous ne vous faites un ami de ce jeune homme, vous ne pouvez espérer d'être jamais bien dans l'opinion de son tuteur. Le docteur, vous le voyez, est enchanté de le voir revenir chez lui, et, je puis le dire, il a ses raisons pour cela. Je ne l'ai jamais vu si animé, si heureux, et je le connais bien, que lorsqu'il est venu nous annoncer la probabilité du retour de son pupille. Le docteur a de bonnes raisons pour être si joyeux, je vous le répète; et j'ai compris que son pupille était réconcilié avec l'idée de vivre dans le monde et de se faire honneur de sa grande fortune. J'espère que lui et vous, et conséquemment vous et le docteur, ainsi que Henry, vous vivrez tous bons amis. Je vais vous laisser à Edimbourg pour quelques mois, jusqu'à ce que vous ayez obtenu votre commission; je demanderai au docteur de vous présenter à son parent, le gé-

néral Dickson. S'il ne peut rien faire pour vous, il faudra vous tourner vers l'état ecclésiastique. Je me fie à votre prudence pour ne point songer à Flora Campbell, quoique vous habitiez sous le même toit qu'elle : ce serait folie, Archibald, que d'épouser une jeune fille si peu fortunée; d'ailleurs, soyez en certain, ses parens ont d'autres vues sur elle. Ne me parlez plus, je vous prie, de duels ni de querelles, et descendons à la salle de bal, car il y a bien une demi-heure que miss Campbell a fini sa toilette et est en bas, et je ne voudrais pas que vous fussiez impoli avec elle, autre extrême qui déplairait à ses parens autant que le premier. En un mot, je vous abandonne à votre propre prudence.

Après cette sage harangue, lady Catherine fit son entrée dans la salle de bal où tout le monde était déjà réuni. Rangées en gracieuse ligne de bataille, les jeunes filles, en toilettes élégantes, paraissaient impatientes de voir le bal s'ouvrir. Lady Catherine se tint debout auprès du docteur. Dès que la première contredanse fut en train, au milieu du bruit de la musique et de la préoccupation des assistans, elle entretint son parent du sujet qui lui tenait au cœur ou plutôt à l'imagination. — Le général doit être ici bientôt, je crois? dit-elle. —M. Campbell répondit affirmativement d'un ton froid. — A vous parler franchement, docteur, si vous voulez vous asseoir, je vous demanderai un mot d'entretien au sujet de mon Archibald. Il n'est pas tout ce que je voudrais qu'il fût, et je vois qu'il a encouru votre déplaisir, au sujet de la sotte affaire qui vient d'avoir lieu. Quant à moi, je le trouve extrêmement blâmable; mais nous devons un peu fermer les yeux sur les erreurs de la jeunesse, et je n'ai pas besoin de faire observer à un homme aussi bienveillant que vous ce qu'il y aurait de cruel à prévenir le monde contre un jeune homme, en publiant les peccadilles qui pourraient

lui nuire. Entre parens, il faut un peu se soutenir, et je suis convaincue que vous parlerez d'Archibald avec franchise et amitié.

— Avec franchise et vérité, répliqua le docteur Campbell; je ne prétends pas ressentir de l'amitié uniquement par raison de famille.

La rougeur de l'orgueil monta au visage de lady Catherine. — Mais on peut avoir quelque égard pour des relations de parenté, répliqua-t-elle. Archibald, j'imagine, a des droits aussi puissans à l'amitié du docteur Campbell que le fils d'une famille étrangère. Le vieux M. Forester a laissé une fortune immense, c'est vrai; mais c'est sa femme, qui n'était pas grand' chose, m'a-t-on dit, la fille d'un marchand, je crois, qui lui en a apporté la plus grande partie; et, sans qu'il y ait de liens de parenté entre les deux familles, ou tout autre motif déterminant, à part la question de fortune, vous acceptez la tutelle de ce jeune homme, et vous le préférez, je le vois clairement, à mon Archibald. Je pose la question avec franchise, répondez-moi franchement.

— Je vais vous répondre, mylady, aussi franchement que vous m'avez interrogé. Oui, je préfère mon pupille à votre fils. J'ai évité d'établir une comparaison entre votre fils et Forester, et maintenant je désire ne parler d'Archibald à personne, parce que j'ai peu d'espoir de lui être de quelque utilité.

— Cependant, reprit lady Catherine en baissant le ton, vous savez qu'il est en votre pouvoir de lui rendre le plus grand service.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, répliqua le docteur Campbell; mais ses habitudes de.....

— Oh! ne parlons pas de ses habitudes, je lui en ferai changer. Nous le ferons bientôt devenir ce que nous voudrons. Il a l'intelligence prompte, et, d'ailleurs, vous ne

devez pas espérer que tous les jeunes gens soient taillés sur le patron de votre Henry. Je ne vous demande pas de vous donner la peine de lui faire changer ses habitudes, ni de lui apprendre la chimie ou toute autre science; mais vous pouvez, sans tout cela, vous le savez, lui rendre un service essentiel.

— Comment cela?

— Ah! docteur, je ne vous reconnais pas ce soir; vous êtes d'une sécheresse! Ne savez-vous pas ce que je veux dire? Dites deux mots pour lui à votre ami le général.

— Vous voudrez bien m'excuser, mylady.

Lady Catherine fut confondue de ce refus clair et net. Elle pressa le docteur Campbell de lui expliquer les motifs de son aversion pour son fils.

— Il y a en bas une pauvre blanchisseuse, mylady, répliqua le docteur, qui vous l'expliquera mieux que je ne puis le faire. On m'a conté aussi l'autre jour une histoire relative à un cheval de sir Philip; je serais charmé que M. Archibald Mackenzie pût se justifier pleinement à ce sujet.

— Archibald, venez ici! dit lady Catherine à son fils; je désire vous parler avant la contredanse. Qu'est-ce que cette histoire d'un cheval de sir Philip Gosling?

— Madame! répondit Archibald avec le plus grand étonnement. Au même instant un domestique du docteur Campbell entra dans la salle, et donna deux billets à Archibald, que deux messieurs venaient de lui remettre, dit-il, en le priant de les faire parvenir à M. Mackenzie, dans la salle de bal, si c'était possible.

— Qu'est-ce cela? Que disent ces billets? s'écria lady Catherine; je veux les voir. A ces mots, elle lui prit les billets des mains; et, lorsqu'elle y vit que son fils était traité de *lâche*, pour avoir refusé les cartels de deux hommes d'honneur, tels que sir Philip Gosling et le major

O'Shannon, elle désespéra de son fils. — Notre famille est à jamais déshonorée! s'écria-t-elle. Mais elle s'aperçut que ces mots imprudens avaient dû frapper l'oreille de plusieurs des assistans: elle s'efforça de rire, et tomba bientôt dans une violente attaque de nerfs. On l'emporta hors du bal. Un murmure général se répandit dans la salle : — Qu'a donc lady Catherine? se disait-on, pendant que les danses s'interrompaient et que tous les yeux étaient fixés sur elle avec curiosité. Un jeune homme, ami du major O'Shannon, dit le secret à l'oreille de sa danseuse, et celle-ci le confia naturellement à sa voisine. Archibald ne tarda pas à s'apercevoir que le contenu des billets était le secret de la comédie, et il quitta la salle de bal « pour aller s'informer de sa mère. »

Le tumulte qui suivit cette scène de scandale fut général pendant quelques minutes; mais un nouvel objet vint bientôt attirer l'attention de l'assemblée. — Quel est, je vous prie, ce jeune homme qui vient d'entrer? dit à miss Campbell une de ses compagnes, en lui rattachant sa robe dégrafée. Flora leva les yeux et vit un jeune étranger vêtu avec recherche, et qui paraissait avoir les manières élégantes d'un homme comme il faut. Il ressemblait étonnamment à quelqu'un qui lui était bien cher; mais elle n'en pouvait croire le témoignage de ses yeux. — Je ne sais pas, dit-elle enfin avec hésitation. Je ne suis pas sûre..... Mais, quelques instans après, elle vit son frère et son père s'avancer avec tant d'empressement au-devant de l'étranger, que tous ses doutes s'évanouirent; et, comme celui-ci dirigeait ses pas vers la partie de la salle où elle se trouvait, elle se reprit aussitôt. — Oui..... c'est bien lui! c'est M. Francis Forester! dit-elle avec la plus charmante émotion.

Forester s'avança vers elle avec un visage ouvert et franc, qu'embellissait encore une légère teinte de rougeur

et d'embarras, comme s'il eût craint que Flora n'eût pas oublié des choses qu'il aurait voulu effacer de son souvenir, et cependant avec l'assurance d'un homme qui ne se croyait pas tout-à-fait indigne de son estime. — Parmi les préventions ridicules dont je me suis guéri depuis notre séparation, dit-il à l'heureux docteur qui contemplait cette scène naïve, je dois vous mentionner mon antipathie pour les rondes écossaises.

— C'est ce que je ne saurais croire, dit M. Campbell avec un sourire d'incrédulité.

— Je vous en convaincrai à l'instant même, repartit vivement Forester, si vous me promettez de me pardonner toutes mes autres folies.

— *Toutes*, dit le bon docteur avec gaieté. Convainquez-moi d'abord ; il sera toujours temps ensuite de vous faire une promesse aussi téméraire.

Flora fut bien agréablement surprise, lorsque notre héros vint lui présenter la main avec une grâce pleine d'élégance, et l'inviter à danser une ronde avec lui. M. Pasgrave serait tombé en extase, s'il eût pu être témoin de la manière gracieuse et charmante dont son élève mit ses leçons en pratique dans cette mémorable circonstance.

— A présent, mon cher Francis, dit le docteur Campbell à son pupille, lorsqu'il revint auprès de lui pour réclamer sa promesse d'une complète amnistie, si vous ne donnez pas dans l'excès contraire, et si vous ne devenez pas un fat, vous serez certainement un jour un homme distingué. Donnez-moi un pupille qui sache se corriger lui-même de quelques travers, et j'en aurai bon espoir. Quelles espérances ne dois-je donc pas fonder sur celui qui a su en corriger un si grand nombre !

L'AMIE INCONNUE.

CHAPITRE I.

La Fuite.

Mais, ma chère lady Diana, ne vous tourmentez donc plus l'esprit de cette affaire, disait miss Burrage, d'un ton de condoléance, à lady Diana Chillingworth. En vérité vous vous agitez au point d'en avoir une fièvre nerveuse. J'espérais que le changement d'air et de situation aurait quelque influence sur vous, sans cela je n'aurais jamais consenti à ce que vous quittassiez la capitale, car vous vous trouvez toujours mieux à Londres que partout ailleurs, et depuis que nous sommes arrivées à Clifton, vous ne vous êtes occupée et vous n'avez parlé que de cette triste affaire.

— Je mérite les reproches de mes amis, je l'avoue, dit lady Diana, pour m'abandonner à ma sensibilité comme je le fais dans cette occasion; mais je ne puis m'en empêcher. Mon Dieu! que va dire le monde! que va dire le monde! On va jeter tout le blâme sur moi; et pourtant je suis la dernière personne, oh! oui, la dernière à blâmer dans tout cela!

— Assurément, répliqua miss Burrage, personne ne saurait vous blâmer, et nul ne vous blâmera, j'en suis

persuadée. Le blâme retombera tout entier sur qui de droit, sur la jeune lady elle-même.

— Ah! si j'en pouvais être sûre! reprit lady Diana d'un ton d'incrédulité. Une créature aussi jeune, seize ans à peine, faire un pareil esclandre! Plût au ciel que son père n'eût jamais songé à me nommer sa tutrice! Ah! j'ai été bien imprudente, je l'avoue, quand j'ai pris sous ma protection, uniquement par considération pour sa famille, une jeune fille aussi bizarre, aussi inexplicable, aussi romanesque! En vérité, ma chère, continua lady Diana, en se tournant vers sa sœur lady Frances Somerset, c'est vous qui en êtes cause. Vous me disiez sans cesse que miss Anne Warwick avait de si grands moyens....

— Que c'était dommage qu'elle ne fût pas bien dirigée, interrompit lady Frances.

— Une telle générosité de caractère, une telle chaleur d'affection...

— Que je regrettais de voir tant de belles qualités sans culture.

Quant à moi, je n'ai jamais été enthousiaste de miss Warwick, je l'avoue, dit miss Burrage; mais à présent qu'elle a perdu sa meilleure amie....

— Elle doit s'attendre à trouver beaucoup d'ennemies, dit lady Frances.

— Mon Dieu! c'est elle qui est sa plus cruelle ennemie, la pauvre jeune fille! reprit miss Burrage. Elle me fait pitié, sans doute, mais en même temps, je dois dire que chez lady Diana ce ne sont pas les bons avis qui lui ont manqué.

— Elle en a reçu trop, peut-être; ce qui est pire encore que trop peu, pensa lady Frances.

— Des avis! répéta lady Diana Chillingworth. Sur ce point, j'ai la conscience parfaitement tranquille; car il est sûr que jamais jeune personne ne reçut plus d'avis, et plus de bons avis, que miss Warwick n'en a reçu de moi.

Je pensais qu'il était de mon devoir de lui donner des conseils, et je lui en donnais du matin au soir; miss Burrage est là pour le dire et le dira, j'espère, en temps et lieu.

— C'est ce dont je me ferai un devoir, répondit l'obséquieuse compagne de lady Diana. Ce serait un sujet de surprise et d'affliction pour vous, lady Frances, si vous saviez toutes les choses folles et ridicules que miss Warwick, avec tous ses moyens, avait coutume de dire. Je me rappelle....

— C'est possible, répliqua lady Frances; mais à quoi bon nous rappeler toutes les choses folles ou absurdes que cette pauvre enfant a pu dire? Ce malheureux enlèvement n'est-il pas une suffisante preuve de son extravagance? Avec qui est-elle partie?

— Avec personne! s'écria lady Diana. Voilà bien l'étonnant.

— Avec personne! Mais c'est incroyable! Elle avait certainement quelque admirateur, quelque adorateur passionné, et sans doute elle n'aura pas osé vous confier ses amours.

— Rien de tout cela, ma chère; il n'y a point d'amour là-dedans. En vérité, quant à moi, je ne comprends rien du tout à miss Warwick. Elle avait bien coutume de temps en temps de me dire des absurdités sur son aversion pour les usages de la société, sur son amour de l'indépendance, et sur je ne sais quoi encore; et puis elle avait une correspondante, à laquelle elle écrivait des in-folio trois fois par semaine, je crois; mais je n'ai jamais pu voir une seule de ses lettres. A la ville d'ailleurs, je n'avais pas, vous le savez bien, le loisir de m'occuper de toutes ces choses. Mais miss Burrage a, je crois, dans sa possession une de ces lettres qu'elle peut vous montrer, si vous avez curiosité de la voir. Miss Burrage pourra vous en dire là-dessus beaucoup plus que moi; car allant dans le monde comme je le

faisais, et n'ayant pas une minute à moi, comment pouvais-je surveiller toutes les bizarreries d'Anne Warwick? Tout ce que je sais, c'est qu'un matin miss Warwick ne fut trouvée ni dans sa chambre ni dans la maison, et qu'une de mes femmes m'apporta une lettre dont je n'ai pu comprendre un seul mot : cette lettre avait été laissée sur la table de toilette de la jeune lady, suivant l'invariable coutume des héroïnes qui prennent leur volée. — Miss Burrage, veuillez faire voir cette lettre à ma sœur et lui conter toute cette histoire; car je déclare que, pour moi, j'en suis excédée, et puis l'on m'attend au whist de lady Belton.

Pendant que lady Chillingworth allait calmer ses nerfs à la table de whist, sa sœur s'adressa à miss Burrage pour obtenir de plus amples informations.

— Tout ce que je sais, dit miss Burrage, c'est qu'un soir j'ai vu miss Warwick déposer dans un médaillon un échantillon de la plus horrible chevelure, et comme je lui demandai de qui étaient ces cheveux : — De mon aimable Araminte, me répondit-elle. — Est-elle jolie? lui dis-je. — Je ne l'ai jamais vue; mais je puis vous montrer un charmant portrait de son esprit, répliqua-t-elle, en me mettant dans la main cette longue lettre. — Je vais vous la laisser, mylady, si vous voulez bien. Vous aurez pour une bonne heure, ou plutôt pour une mauvaise heure, à la lire.

— *Araminte!* s'écria lady Frances en regardant la signature de la lettre. Ce n'est qu'un pseudonyme, un nom de guerre, je suppose?

— Dieu le sait! mais ce qu'il y a de sûr, c'est que miss Warwick signait toujours ses épîtres *Angélina,* et que celles de son *amie inconnue* étaient toujours signées *Araminte.* Je soupçonne fort cette Araminte, quelle qu'elle soit, d'avoir été l'instigatrice de la fuite de miss Warwick.

— Je voudrais bien savoir, dit lady Frances en examinant le timbre de la lettre, où nous pourrions trouver cette Araminte; il nous serait peut-être possible de ramener la pauvre miss Warwick, avant que le bruit de cette fuite ait éclaté dans le monde, et que sa réputation ait pu en être atteinte.

— Ce serait sans doute bien à désirer; mais miss Warwick a des façons de penser si bizarres, que c'est une question douteuse pour moi si jamais elle voudra se conduire comme tout le monde; et quant à moi, je ne blâme aucunement lady Diana de la planter là tout-à-fait. C'est un de ces caractères qu'il n'est pas possible de guider à l'aide du sens commun.

— C'est une vérité incontestable, dit lady Frances : les caractères supérieurs, comme miss Warwick, exigent un peu plus que le sens commun pour les diriger convenablement. Les jeunes demoiselles qui ne pensent qu'à la toilette, aux plaisirs, et qui ne s'occupent qu'à faire ce qu'elles appellent de grandes connaissances, sont, sans aucun doute, très-faciles à guider par la crainte du qu'en dira-t-on; mais miss Warwick m'a paru avoir des idées plus élevées, plus nobles, et c'est ce qui me fait regretter de la voir ainsi abandonnée par ses amis.

— Mais c'est bien miss Warwick elle-même qui a quitté ses amis, répliqua miss Burrage d'un ton à la fois aigre et embarrassé; et non pas les amis de miss Warwick qui l'ont quittée.

La lettre que miss Burrage laissait entre les mains de lady Frances, pour en faire lecture, contenait trois grandes pages de papier, dont nous espérons que l'abrégé suivant suffira pour satisfaire la curiosité des lecteurs les plus prévenus en faveur des longues lettres.

« Oui, mon Angélina, ton cœur est fait pour cette amitié épurée dont les ames vulgaires sont incapables de se former une idée, quoique leurs lèvres ne craignent pas d'en profaner le nom chaque jour, dans l'inanité intellectuelle de leurs conversations à la mode. Oui, mon Angélina, tu as raison — chaque fibre de mon être, chaque faculté de mon intelligence, me le dit. J'ai lu ta lettre à la clarté de la lune. — L'atmosphère était pure et embaumée comme les pensers de mon Angélina! Les eaux de la rivière murmuraient dans le silence! — les rochers! — les bois! la nature entière dans sa majesté, sublime confidente! sympathisait avec ma félicité suprême. — Vous l'avouerai-je, amie de mon ame? Je n'ai pu résister au plaisir de lire à mon Orlando les passages de votre lettre où brille avec tant d'éclat la supériorité de cette intelligence, qui, si je ne me trompe étrangement, est destinée à combattre, sous ses mille formes de Protée, le système entier de l'esclavage social. — Avec quelle éloquence de l'ame mon Angélina décrit la solitude, l'*isolation* de son cœur, au milieu des foules empressées de la métropole! — Avec quelle énergie brûlante, avec quelle indépendance indomptable, son éloquence foudroie la phalange orgueilleuse de ses aristocratiques persécuteurs! — Ah! sûrement le vain fantôme de la censure mondaine ne saura l'intimider et ne lui fera point abandonner « le projet arrêté dans son ame. » En vain la mode aux vêtemens dorés a-t-elle agité ses drapeaux dans les salons du plaisir et de la folie; — les yeux de mon Angélina ont soutenu sans sourciller l'éclat éblouissant du charme de la déesse : et maintenant elle — non, je ne puis, je ne veux pas le croire un seul instant — maintenant elle soumetterait son intelligence, après cette éclatante victoire, au charme soporifique de mots dénués de sens, prononcés d'un ton solennel par ce puissant enchanteur qu'on appelle le préjugé? — Non, les déclamations, les remontrances mêmes de ces soi-disant juges du bien et du mal seront traités avec tout le mépris qu'ils méritent par les esprits supérieurs, qui réclament le privilége de penser et d'agir par eux-mêmes. — Quoi! les mots de *tutrice* et de *pupille* feraient pâlir mon Angélina! Et que sont ces termes techniques des formalités légales, que sont ces institutions humaines, aux yeux de la raison qui méprise ces mi-

sérables entraves? — Opprimé, dégradé, asservi, notre sexe infortuné est-il donc condamné à faire un perpétuel sacrifice de ses plaisirs et de sa *volonté* à l'autel de l'opinion publique, pendant que les clameurs des tyrans ou des spectateurs oisifs excitent l'enthousiasme de la victime dévouée ou étouffent ses cris au moment de l'agonie, lorsque la douleur lui arrache les paroles de la vérité expirante? — Vous ne comprendrez peut-être pas bien à quoi cette dernière exclamation de votre Araminte fait allusion; mais, ô ma bien-aimée Angélina, lorsque nous serons réunies — puisse cet heureux moment n'être pas éloigné! — ma modeste retraite soupire après l'arrivée de mon angélique hôtesse — lorsque nous serons réunies, vous saurez tout. — Votre Araminte aussi a eu des chagrins. — Que trop, hélas! — Mais son Orlando a un cœur pur comme celui des anges et une intelligence — le dirai-je? — digne d'apprécier votre Araminte. — Et la sage philosophie de mon Angélina ne préférerait pas à tous les palais du monde une semblable société dans une chaumière? — Je réserve pour ma prochaine la description d'une chaumière, que j'ai en vue de — mais n'anticipons pas. — Adieu, mon aimable Angélina. — Je renferme dans cette lettre la mèche de cheveux que vous m'avez demandée.

» Votre inaltérable, affectionnée, mais désolée,

« ARAMINTE.

» *Angélina-Bower* [1], 5 avril 1800.

» Permettez-moi de baptiser ainsi ma chaumière!... »

Miss Warwick fut si charmée de cette lettre, qu'elle en oublia totalement d'apprécier la logique de son aimable Araminte : « La mode aux vêtemens dorés — la raison qui méprise ses entraves — l'éloquence de l'ame; » — et puis : « les rochers et les bois, la rivière qui murmure en silence — l'atmosphère embaumée — le clair de lune — Orlando — les facultés de l'intelligence — une chaumière — une amie désolée, etc., » tout ce pêle-mêle

[1] Bosquet d'Angélina.

d'expressions vagues et emphatiques fit une confusion si étrange dans l'imagination d'Angélina, qu'elle en négligea d'observer que son Araminte était à la fois, à deux pages de distance, désolée et au comble de la félicité. Et cependant, quoiqu'elle fût un peu simple dans ses jugemens, miss Warwick était douée des talens les plus remarquables et les plus brillans. L'absence de sens commun provenait, chez elle, de certaines méprises de son éducation. Elle avait passé son enfance auprès d'un père et d'une mère qui avaient cultivé son goût pour la littérature, mais qui avaient négligé de cultiver son jugement; ses lectures s'étaient bornées à des ouvrages d'imagination, et la conversation de ses parens n'était nullement propre à lui faire connaître les réalités de la vie. A quatorze ans elle était demeurée orpheline, et c'est alors qu'elle était venue habiter sous la protection de lady Diana Chillingworth, grande et noble dame, qui faisait consister tout son bonheur à vivre dans un certain cercle du grand monde de la capitale. Les extravagances de la société nouvelle qu'elle fréquentait avaient frappé bientôt les yeux de miss Warwick. Le défaut de livres et de conversation appropriés à son goût lui causa un ennui insupportable; elle reçut avec impatience les avis dogmatiques de lady Diana, observa, avec un sentiment de dégoût, la bassesse de sa compagne, miss Burrage, et eut avec un secret triomphe la conscience de sa propre supériorité.

Ce fut dans cette situation d'esprit que miss Warwick vint à tomber, chez son libraire, sur un roman nouveau intitulé : *la Femme de Génie.* Le caractère d'Araminte, l'héroïne, la charma outre mesure; et la préface du livre lui ayant appris que cette histoire était fondée sur des faits réels de la vie de l'auteur, elle brûla du désir de faire sa connaissance, et adressa une lettre « à la femme de génie, chez son éditeur. » La réponse fut on ne peut plus flatteuse, et

par conséquent on ne peut plus agréable; il s'ensuivit une correspondance animée pendant deux ans, jusqu'à ce qu'enfin miss Warwick conçut un désir insurmontable de voir son *amie inconnue*. Le ridicule que miss Burrage jetait sur toute chose ou sur toute idée qui n'était pas consacrée par la mode, et son aversion pour la littérature, contrastaient sans cesse, dans l'esprit de miss Warwick, avec le portrait qu'elle se faisait de son Araminte. Miss Burrage qui redoutait, quoique certainement sans raison, d'être supplantée dans les bonnes grâces de lady Diana, s'efforçait, par tous les petits moyens qui étaient en son pouvoir, de dégoûter sa jeune rivale de sa situation chez sa tutrice. Miss Warwick résolut donc d'accepter l'invitation de son amie inconnue, de se réfugier à Angélina-Bower, habitation charmante et romantique que cette amie possédait, dans la partie sud du pays de Galles, et où, suivant, la description d'Araminte, elle passerait des jours sereins, dans une élégante et paisible retraite. Il ne fut pas dificile à notre jeune héroïne de cacher ses projets à lady Diana Chillingworth, qui s'occupait plus de l'apparence extérieure de sa protégée dans le monde, qu'elle ne s'inquiétait du sujet de ses pensées en particulier. Miss Warwick quitta la maison de sa tutrice sans la moindre difficulté, en laissant sur sa table de toilette la lettre suivante, dont, suivant la coutume de certains écrivains épistolaires, les expressions emphatiques étaient emphatiquement soulignées :

» Malgré mon aversion naturelle pour tout ce qui a l'apparence de la dissimulation, je me trouve dans la nécessité de quitter la maison de votre seigneurie, sans vous faire part de mes intentions. — La confiance et la sympathie se donnent la main et ne peuvent être *commandées* par la voix de l'autorité. Vos opinions et les miennes diffèrent si *essentiellement* sur *tous* les sujets, mylady, que je désespère d'obtenir votre approbation, soit pour mes *sentimens*, soit

pour ma conduite. Mon *inaltérable détermination* est d'*agir* et de *penser* par moi-même; quoique je sache bien que ceux qui s'écartent de l'ornière commune, soit dans leurs paroles, soit dans leurs actions, sont exposés au ridicule et aux persécutions des esprits vulgaires et sans élévation. Celui qui porte le *premier* la torche dans les passages *inexplorés* ou *infréquentés* des mines de la vérité s'expose toujours aux plus imminens périls. Mais que de trésors renfermés dans ces profondes retraites et que de lâcheté à l'ame qui hésite un instant d'y pénétrer! — Mais je m'oublie! —*Tais-toi, Jean-Jacques, on ne te comprend pas.*

» Il n'est peut-être pas inutile d'informer votre seigneurie que, dégoûtée de la frivolité de ce qu'on appelle la vie élégante, et *incapable* de *vivre* dans la privation des plaisirs purs de l'amitié, j'ai choisi pour retraite l'humble et paisible habitation d'une amie, dont les goûts et les opinions me sont connus depuis long-temps, dont j'admire le *génie!* dont je révère les *vertus!* dont je brûle d'imiter l'exemple!

» Quoique ma bouche répugne à se servir du langage odieux de la *bassesse* et de la *dépendance,* je n'oublie point toutes les bontés dont je vous suis redevable, mylady. Ce n'a pas été sans une lutte *pénible* que je me suis résolue à franchir les bornes — de ce qu'on appelle si *faussement* le *devoir.* Une gratitude libre et *spontanée* aura toujours un plein, *incontestable* et *incontesté* pouvoir, sur le *cœur* et l'*intelligence* de

» ANNE-ANGÉLINA WARWICK. »

« *P. S.* Il serait inutile de chercher à connaître le lieu de ma retraite. Tout ce que je demande, c'est qu'on m'y laisse en paix jouir de la *parfaite félicité* qui m'attend. »

CHAPITRE II.

Voyage au pays de Galles.

Animée de l'espoir de trouver le parfait bonheur dans la retraite de son Araminte, et la tête exaltée par le courage et la force d'ame dont elle croyait avoir fait preuve en échappant à ses « aristocratiques persécuteurs, » miss Warwick poursuivit son voyage vers le sud du pays de Galles.

Elle eut l'infortune, et c'en est une grande pour une jeune tête romanesque, de ne rencontrer aucun obstacle, aucune aventure, rien d'intéressant sur sa route. Elle fit son entrée dans Cardiff, avec une sécurité sans gloire. L'auberge de cette ville était tenue par une hôtesse nommée Hoel.

Ah! ce n'est pas Hoel à l'illustre lignage!

se dit Angélina, lorsque ce nom fut prononcé devant elle par un domestique, au moment où elle entrait dans l'auberge. Un joueur de harpe se tenait dans le corridor; il fit résonner son instrument pour attirer l'attention de la voyageuse au moment où elle passait devant lui. — Une harpe! s'écria-t-elle. Oh! jouez-moi un air mélancolique et plaintif!

Le ménestrel la suivit dans le petit parloir. — Quelles délices, dit miss Warwick, qui avait cela de commun avec les autres héroïnes, qu'elle se parlait souvent à elle-même, ou, pour nous servir de plus nobles expressions, qui avrait ses pensées à de fréquens soliloques; quelles délices d'entendre au moins un air du pays de Galles! Mais quel dommage que ce ne soit pas plutôt le nord que le sud

de cette poétique contrée, et Conway au lieu de Cardiff?

Après avoir joué un air mélancolique, le musicien ambulant lui dit : — Ce n'est qu'une triste ballade, miss; voulez-vous une chanson plus gaie? Et il se mit à jouer un air populaire.

— Assez! assez! s'écria Angélina en se bouchant les oreilles; assez! homme barbare! vous venez de briser mon illusion.

— J'ai brisé quoi? se dit le pauvre harpiste. Je croyais, miss, que cet air vous plairait; c'est la chanson favorite de ce pays.

— C'est l'air favori de vos gentillâtres gallois, peut-être, dit miss Warwick avec une expression de dédain ironique; malheureusement je ne suis pas un écuyer gallois, et je n'ai pas de goût pour vos chansons d'ivrognes.

Le pauvre musicien fit taire son instrument d'un air profondément humilié : — J'en suis fâché, miss, dit-il; j'ai fait de mon mieux pour vous plaire.

—Cet homme ne remplit aucunement l'idée que je m'étais faite d'un barde, se dit Angélina en faisant tomber sur lui un regard de mépris; un de ces bardes antiques et immortels! Il n'a pas d'ame, il n'a que des doigts. — Il n'a point « l'habileté d'un maître, » ni dans ses yeux « le feu divin qui lit dans l'avenir, » — ni « sur son front les sillons du chagrin, » — ni « le menaçant regard d'un guerrier ennemi, » — ni « la barbe hérissée ou la chevelure en désordre abandonnée aux vents des monts et des forêts, » — ni « l'œil hagard. » Hélas!

—Il est temps de m'en aller, se dit le ménestrel gallois, qui commençait à croire, aux regards et aux manières de la jeune voyageuse, qu'elle ne jouissait pas de toute son intelligence; il est temps de m'en aller : les voyageurs qui sont descendus au Dauphin seront peut-être moins difficiles.

— Il n'est seulement pas aveugle! continua Angélina en le voyant examiner le scheling qu'elle venait de lui remettre. Moderne ménestrel, je te méprise, va! Grâce au ciel, le voilà parti, ajouta-t-elle tout haut, lorsqu'il eut quitté la salle; je puis donc enfin me livrer au repos.

Elle ouvrit la fenêtre pour respirer l'air frais; mais à peine eut-elle répété les deux premiers vers d'une épître adressée à son Araminte, qu'un enragé petit drôle, qui jouait avec ses camarades dans un champ derrière l'auberge de Cardiff, l'ayant aperçue, fit un signal à ses amis, et toute la bande prit sa volée vers la fenêtre, où se tenait Angélina, en l'assourdissant des cris de : — Donnez-moi un penny! donnez-moi un penny! modulés sur tous les tons de l'importunité la plus larmoyante. Angélina jeta quelques pièces de monnaie à la bande criarde, malgré la contrariété que cette interruption lui causait. En véritable héroïne elle se montra plus généreuse que la circonstance ne l'exigeait, et la conséquence fut que le bruit de cette noble générosité rassembla une nuée de petits mendians, qui accoururent l'assaillir avec une nouvelle véhémence. Ils ne lui laissèrent pas un instant de paix, pas un moment de poétique rêverie, et dans son impatience elle prit le parti de remonter tout de suite en voiture. La maison des champs de son Araminte n'était située qu'à six milles de Cardiff, et pour parler le langage du sentiment, chaque instant qui différait son entrevue avec sa bien-aimée inconnue lui semblait un siècle.

— Que désirez-vous à votre souper, madame? lui demanda l'hôtesse : nous avons des huîtres de Tenby, madame; et si vous les aimez, un délicieux lapin du pays de Galles.

— Des huîtres de Tenby! un lapin du pays de Galles! répéta miss Warwick d'un ton dédaigneux. Oh! ne me retenez pas d'une aussi cruelle manière! Je ne veux ni

huîtres de Tenby, ni lapin du pays de Galles; je veux partir. Je brûle de voir une amie chère à mon cœur! oh! si vous avez quelque sentiment, quelque humanité, ne me retenez pas plus long-temps! s'écria-t-elle en joignant les mains avec désespoir.

Miss Warwick avait un penchant invincible à faire étalage de sa sensibilité, à faire des scènes de théâtre, enfin, à toute occasion; penchant malheureux, qu'elle avait contracté dans la lecture habituelle des romans! Elle n'en usa jamais plus mal à propos que dans cette occurrence, car les spectateurs, qui consistaient en l'hôtesse, un garçon d'auberge et une grosse servante galloise, qui venait d'entrer, une casserole à la main, étaient bien plutôt disposés à rire qu'à sympathiser avec la douleur de la jolie voyageuse. La voiture n'en fut pas plus tôt prête, malgré les éloquentes prières de miss Warwick; et dès que la chaise de poste eut emporté l'impatiente Angélina, la curiosité de l'hôtesse fit explosion en ces termes :

— Dites-moi un peu, Hugh Humphries, demanda-t-elle en se tournant vers le postillon qui avait amené Angélina de Newport; ne vous semble-t-il pas un peu étrange qu'une dame aussi jeune voyage avec une telle rapidité? A ses airs évaporés, je gagerais que son affaire n'est pas claire. Et je voudrais bien savoir ce que cette belle si pressée avait à ricaner au nom de mistriss Hoel, et à se moquer des huîtres de Tenby et des lapins du pays de Galles. Oh! je la ferai repentir de son insolence envers mistriss Hoel de Cardiff. — Ce n'est pas l'illustre Hoel, jour de ma vie! et comment le sait-elle? Je serais charmée de l'apprendre. Les Hoels sont aussi illustres, j'ose le dire, que cette jeune folle elle-même, et ils rougiraient de compter une vagabonde de son espèce au nombre de leurs parens! — Oh! elle apprendra qu'on ne manque pas de respect impunément à mistriss Hoel de Cardiff! Elle ne tardera pas, j'i-

magine, à se voir tout au long couchée dans les papiers publics. Elle y verra, j'en fais le serment, ses yeux, son nez, ses cheveux, sa taille, le signalement complet enfin de sa jolie personne; ses amis le verront aussi, et peut-être ce service vaudra-t-il une honnête récompense à mistriss Hoel de Cardiff.

Pendant que l'irascible Galloise songeait ainsi à tirer vengeance du mépris avec lequel sa haute naissance et ses huîtres de Tenby avaient été traitées par Angélina, celle-ci poursuivait son voyage vers l'habitation de son amie inconnue, et charmait les ennuis de la route en se faisant la peinture la plus séduisante de la manière dont son aimable Araminte allait s'étonner, pleurer, s'évanouir peut-être de joie et de surprise, à la vue de son Angélina. Il faisait un beau clair de lune, malheureuse circonstance, car la route de traverse qui conduisait à Angélina-Bower était si étroite et si mauvaise, que si la nuit eût été sombre, notre héroïne eût versé infailliblement, et cette chute eût formé un délicieux incident dans l'histoire de son voyage; mais les destins en avaient ordonné autrement. Miss Warwick n'eut à se plaindre que des fréquentes interpellations du cocher aux chevaux, qui venaient incessamment interrompre ses douces rêveries.

— Bon Dieu! se disait-elle, cet homme ne peut-il donc retenir sa langue? Ses cris sauvages ne me laisseront pas un moment de repos! Une si belle scène! un si magnifique clair de lune! Mais il faut qu'il y ait toujours quelque chose qui ne soit pas en parfaite harmonie avec nos sentimens.

— Madame, lui dit enfin le postillon, il faut que vous descendiez ici, s'il vous plaît, et que vous marchiez environ un quart de mille, car je ne puis vous mener jusqu'à la porte même; ma voiture ne pourrait passer dans cet étroit sentier; mais si cela vous est agréable, j'irai devant

vous — mes chevaux se tiendront bien tranquilles en mon absence — et j'éveillerai les gens pour vous, madame.

— Les gens! oh! ne me parlez pas d'éveiller les gens! dit Angélina en s'élançant hors de la voiture; restez avec vos chevaux, postillon, je vous en supplie. — Je vous ferai appeler quand il le faudra. — Je veux me rendre toute seule à la maison de mon amie.

— Comme il vous plaira, madame, dit le postillon; prenez garde aux chiens seulement.

Ce dernier et sage avis fut perdu pour notre héroïne, qui ne l'entendit seulement pas dans la préoccupation du bonheur qui l'attendait.

— Notre entrevue aura lieu au clair de lune, se disait-elle — précisément comme je me l'étais figuré. — Mais serait-ce là l'habitation de mon Araminte? Elle ne me semble pas aussi romantique que je m'y attendais. — Qu'importe? c'est là qu'elle demeure : heureux, trois fois heureux moment! — Faisons le signal convenu. Je dois chanter la première et mon amie inconnue finira la seconde partie du même air.

Angélina se mit alors à chanter d'une voix douce et plaintive les premiers vers d'une romantique ballade. Puis elle se tut en attendant la réponse de son aimable Araminte, mais aucune voix ne se fit entendre.

— Tout est silencieux. Ah! que son sommeil soit toujours aussi calme! dit Angélina. — Il faut pourtant que je l'éveille. Sa surprise et sa joie vont être si grandes à ma vue! — et au clair de lune encore!

Elle frappa à la fenêtre de la maisonnette : point de réponse.

— C'est le silence de la nuit, dit-elle :

Quand la brise se taît, que l'atmosphère est pure,
Que la terre et le ciel, tout dort dans la nature.

En déclamant ces deux vers d'un ton solennel, Angélina tournait le dos à la fenêtre. Tout-à-coup la fenêtre s'ouvrit et une jeune servante galloise y passa la tête; son bonnet de nuit, si l'on peut appeler bonnet une coiffure qui n'avait aucune forme déterminée, était à moitié tombé; ses cheveux noirs étaient épars sur ses épaules, et sa figure exprimait l'étonnement et l'effroi.

— Grand Tieu! s'écria-t-elle avec l'accent particulier à son pays, c'est l'esprit de Nelly Gwynn hapillé tout en planc, qui chante et qui tit ses prières; et aussitôt elle referma la fenêtre d'une main tremblante et se hâta d'éveiller une vieille femme qui dormait dans la même chambre qu'elle.

Pendant ce temps, Angélina, dont la patience commençait à s'épuiser, s'était dirigée vers la porte de la maison qu'elle heurtait de toutes ses forces. Le bruit retentit dans le silence, et un cri aigu se fit entendre de l'intérieur. — Un cri! dit Angélina : oh! mon Araminte! — Mais tout redevint silencieux. — Mon Araminte! s'écria-t-elle alors de toutes ses forces à la fenêtre; mon amie inconnue! ne vous effrayez pas! c'est votre Angélina!

La porte s'ouvrit lentement et sans bruit, et une vieille femme parut appuyée sur un bâton; la tête effrayée de Betty Williams, la servante, se montrait à demi par-dessus l'épaule de la vieille sibylle. Pendant ce temps, le postillon, impatienté d'attendre, arrivait en sifflant le long de la route, une malle sur le dos et un sac de nuit à la main. Dès que la vieille l'aperçut, elle leva son bâton, en s'écriant : — Un homme! un homme! au meurtre! à l'assassin. Ayez pitié te nous, mon Tieu! Ferme la porte aux verroux, Petty! Et la porte fut aussitôt fermée et verrouillée.

— Qu'est-ce que c est que tout cela? dit Angélina avec une dignité imposante.

— Un couple de folles, madame, qui nous prennent pour des voleurs, c'est sûr, dit le postillon. Mais je les ferai bien sortir, les imbéciles, ou elles diront pourquoi.

A ces mots, il courut à la porte qu'il ébranla à coups de pieds, tout en vomissant un déluge d'imprécations en dialecte gallois. Au bout d'un quart-d'heure, il parvint pourtant à faire comprendre aux deux femmes qu'Angélina était une jeune dame qui venait voir leur maîtresse; alors elles se décidèrent à sortir.

— Je m'appelle Petty Williams, dit la jeune fille, en faisant une humble révérence et en essayant d'attacher un bonnet propre sous son menton. Soyez la pienvenue à Llanwaetur! Excusez-nous te vous avoir fait attentre si long-temps, et t'avoir verrouillé la porte, en vous prenant pour un esprit et pour un voleur. — Mais nous savons qui vous êtes à présent. — Vous êtes la jeune tame te Lontres que nous attentons.

— Oh! je savais bien que j'étais attendue! Et mon Araminte, où est-elle? où est-elle?

— Soyez la pienvenue à Llanwaetur, et Tieu pénisse votre jolie figure, miss, dit la vieille qui suivait Betty Williams pas à pas.

— C'est ma crand'mère, miss, dit Betty.

— C'est possible; mais je veux voir mon Araminte! dit Angélina. Cruelle femme! où est-elle donc?

— Tieu vous pénisse! Tieu vous pénisse! répétait la vieille en multipliant ses révérences.

— Ma crand'mère est sourte comme un pot, miss; n'y faites pas attention; elle ne sait pas pien parler anglais comme moi; que tésirez-vous, miss?

— Eh bien! en bon anglais, je demande la dame qui habite cette maison.

— Miss Hodges, notre maîtresse?

Cet odieux nom de Hodges irrita miss Warwick, qui

était si habituée à nommer son amie inconnue Araminte, qu'elle en avait presque oublié son véritable nom.

— Oh! miss! continua Betty Williams; miss Hodges est allée à Pristol pour quelques jours.

— Elle est partie! Que je suis malheureuse! Mon Araminte est partie!

— Mais miss Hodges revientra marti; miss Hodges ne vous attentait que mercreti; votre champre est toute prête. Veuillez entrer, je vais vous éclairer et vous tonner un ponnet te nuit.

— Hélas! il me faut donc encore dormir sans avoir vu mon Araminte! Du moins je dormirai sous un toit champêtre pour la première fois de ma vie.

A ces mots, Angélina, oubliant de se baisser, se donna un coup violent à la tête en faisant son entrée dans la retraite de son amie, dont la porte était trop basse pour un front aussi sublime. Un mal de tête cruel la tint éveillée une grande partie de la nuit. Le lendemain, elle se leva de bonne heure pour visiter la maisonnette; hélas! ce n'était rien moins que cette retraite élégante dont elle s'était fait une si charmante peinture dans son imagination prévenue. La maison des champs d'Araminte consistait en trois chambres à coucher, ou plutôt en trois petits et sales cabinets, avec un salon dont les murs avaient de nombreuses taches d'humidité, et une cuisine qui fumait. Les meubles fanés et piqués des vers qui garnissaient les chambres étaient loin du luxe et de l'élégance auxquels Angélina avait été habituée dans les appartemens de lady Diana Chillingworth. La nourriture que Betty Williams servait à la jeune voyageuse, avec autant de fracas que de maladresse, était grossière et mal préparée; mais Angélina n'était point une épicurienne. Le premier repas qu'elle fit avec une fourchette et une cuillère d'étain, sur une table privée de linge, lui parut une nouveauté piquante; mais

le second, le troisième et les suivans, lui semblèrent de moins en moins agréables, de sorte qu'elle n'eut pas demeuré une semaine dans la chaumière d'Araminte qu'elle était déjà pleinement convaincue « qu'un repas composé de légumes et de fruits arrosés de l'eau claire et limpide du ruisseau voisin, » tout délicieux qu'il parût à l'ermite de Goldsmith [1], n'était pas aussi satisfaisant dans la pratique que dans la théorie du poëte, du moins pour une jeune femme qui avait été habituée à toutes les délicatesses de la vie élégante. En vain notre héroïne répétait-elle :

Peu de chose ici-bas au sage doit suffire.

Encore trouvait-elle fort sensible l'absence du sucre raffiné, du thé vert et du café moka.

Cependant, les heures et les jours se passaient pour Angélina, dans l'attente de son Araminte. Le temps lui semblait affreusement long, car elle n'avait personne avec qui parler; et un vieux volume de l'*Héloïse* de Rousseau, avec quelques drames allemands, aux pages sales et déchirées, étaient les seuls livres qu'elle eût pu trouver dans la maison. Il y avait bien, d'après le dire de Betty Williams, une vaste rangée de livres, dans une armoire, avec du linge de table; mais miss Hodges avait emporté la clef avec elle. Ainsi privée du plaisir de la lecture et de la conversation, Angélina s'efforça de se distraire en contemplant les beautés de la nature. Il se trouvait bien quelques sites sauvages et solitaires dans les environs; mais, quoique notre héroïne les contemplât avec ravissement, il lui manquait encore, dans ses promenades, une ame en harmonie avec la sienne, à laquelle elle pût dire : — Quelle charmante solitude!

Le lendemain de son arrivée, elle écrivit à son Araminte

[1] Dans le vicaire de Wakefield.

une longue lettre, que Betty Williams se chargea de faire parvenir à sa maîtresse par un garçon exact, un sien ami, qui ne manquerait pas de remettre la lettre à miss Hodges, en main propre, et qui rapporterait la réponse le lendemain à trois heures. Le garçon exact ne revint que quatre jours après, et il ne put rendre d'autre compte de sa mission, sinon qu'il avait laissé la lettre à Bristol, entre les mais d'un ami sûr, lequel devait la remettre, sans faute, entre les mains de miss Hodges, s'il pouvait la rencontrer. La poste est toujours le dernier moyen auquel songe une héroïne pour le transport de sa correspondance; de sorte que, si nous devions juger de l'état réel des choses par les annales de nos romanciers, nous devrions infailliblement en tirer la conclusion qu'il n'y a rien en Angleterre qui ressemble à une poste aux lettres. Le sixième jour seulement après son arrivée dans cette délicieuse retraite, la possibilité de faire parvenir une lettre à son amie, par la poste, vint à l'esprit d'Angélina comme un trait de lumière, et elle découvrit alors qu'il y avait un bureau de poste à Cardiff.

Mais avant de recevoir une réponse à cette lettre un peu tardive, il survint un incident qui obligea miss Warwick à quitter sa retraite de Llanwaetur. Elle errait un soir à une assez grande distance de la maison, et le soleil était déjà couché depuis long-temps, lorsqu'elle se rappela qu'il était temps de songer au retour, avant que la nuit fût arrivée. Elle s'égara tout-à-fait; et, en suivant un sentier étroit et raboteux, sur le flanc d'une montagne escarpée, elle parvint à un endroit où elle ne pouvait plus avancer ni reculer. Un robuste fermier gallois, qui comptait alors son troupeau sur le sommet de la montagne, jeta les yeux par hasard au-dessous de lui pour chercher un de ses moutons qui lui manquait. Il aperçut quelque chose de blanc qui s'agitait au loin; mais il y avait du

brouillard, l'obscurité était déjà grande, et il ne put distinguer si c'était une femme ou son mouton. Dans l'espoir que c'était sa bête, il courut à son aide; et, quoiqu'il se trouvât désappointé en reconnaissant que c'était une femme, il eut cependant l'humanité de lui tendre son bâton et de l'aider à se tirer d'embarras, non sans quelque difficulté. En gravissant la montagne, Angélina perdit un de ses souliers qui roula dans un précipice; l'autre soulier, qui était fait d'une peau mince et fine, fut promptement déchiré par les cailloux aigus. Ses bas de soie furent couverts du sang qui jaillissait de ses jolis pieds déchirés, et ce fut avec un sentiment réel de gratitude qu'elle accepta l'offre du fermier de passer la nuit sous son toit que l'on voyait à peu de distance. Suivant le calcul du fermier, Angélina-Bower devait être situé à quatre milles de distance, autant qu'il en pouvait juger à la description de miss Warwick, qui avait malheureusement oublié le nom vulgaire de Llanwaetur.

Angélina fut accueillie d'abord avec hospitalité par une femme à l'extérieur propre et engageant; mais elle ne demeura pas long-temps assise avant de se voir en butte à la curiosité et aux soupçons de ses hôtes. Dans un coin de la chambre, auprès d'une petite table ronde, ornée d'un large pot d'ale [1], se tenait un homme dont l'extérieur annonçait un vrai gentilhomme gallois. Une chandelle avait été placée devant sa grandeur; car c'était à la fois un magistrat et un grand homme dans la contrée : il savait lire dans la gazette! Aussi sa personne était-elle toujours bien-venue chez le fermier qui aimait à entendre lire les papiers publics, et qui récompensait le lecteur de sa peine en lui versant des flots d'une ale mousseuse, que celui-ci préférait encore à la littérature des journaux.

[1] Sorte de bière.

— Quelles nouvelles, M. Evans? lui demanda le fermier.

— Quelles nouvelles! répéta M. Evans en levant les yeux qu'il tenait fixés sur le journal, avec un sourire malin. Mais, des nouvelles qui ne seraient peut-être pas également agréables à toute la compagnie. Partant, il vaut mieux les garder pour nous.

— Tout m'est agréable, dit le fermier; tout m'est agréable en fait de nouvelles.

— Et à moi aussi, sans en excepter la politique, que vous gardez si poliment pour vous seuls, messieurs, dit la femme du fermier; mais, vous savez, j'ai appris la politique lorsque je demeurais chez mon oncle à Cardiff, car je n'ai pas toujours vécu dans le pays, comme vous voyez, madame, quoique je ne sois qu'une femme de fermier, et je ne suis point tout-à-fait illettrée. Eh bien! M. Evans, de quoi s'agit-il? Quelles nouvelles de la flotte?

M. Evans, sans rien répliquer, indiqua du doigt un article du journal au fermier, qui se pencha sur son épaule et fit de vains efforts pour en épeler quelques mots. L'alerte fermière, dont la curiosité était au moins égale à celle de son mari, accourut aussitôt pour voir le merveilleux paragraphe, et lut tout haut les premières lignes de l'avis suivant :

« Une jeune dame, suspecte de s'être égarée, ou de s'être enfuie de chez ses parens, ne paraissant pas avoir plus de quinze à seize ans, vêtue de blanc, avec un chapeau de paille; les yeux bleus, les cheveux blonds..... »

Angélina rougit tellement à cette lecture, et le signalement désignait si bien sa personne, que la fermière s'arrêta court; le fermier fixa les yeux sur elle, et M. Evans fit entendre, à diverses reprises, une petite toux significative. Un silence général s'ensuivit; à la fin, les trois têtes des personnes assises autour de la table ronde échangèrent un signe d'intelligence; le fermier sortit de la chambre en

sifflant; la femme rangea quelques tasses et quelques assiettes sur le buffet, et se hâta de suivre son mari. Angélina prit le journal pour achever la lecture de l'avis. Elle n'eut aucun doute que ce ne fût elle dont il y était question, lorsqu'elle vit que l'article était daté du jour même de son arrivée à l'auberge de Cardiff, et signé de l'hôtesse même, mistriss Hoel.

M. Evans avala gravement le reste de son ale, et s'adressa en ces termes à la tremblante Angélina : — Jeune dame, vous voyez clairement où le bât vous blesse : eh bien ! si vous en croyez mon avis, vous ne ferez pas ce mariage qui vous tient tant au cœur. Quoique fils d'un lord, c'est un joueur et un débauché. J'ai dîné l'autre jour avec une personne qui a dîné avec lui il n'y a pas longtemps. Mon fils, qui demeure près de Bristol, en sait plus long sur vous que vous ne pensez. Voici mon avis, que je ne me donnerais pas la peine de vous formuler, si vous n'étiez aussi jolie que vous l'êtes : Retournez bien vite chez vos parens, car il ne vous épousera jamais, et le mariage est votre but, je n'en doute pas. Je n'ai plus rien à vous dire que ceci : c'est que je regarde comme mon devoir de magistrat de faire connaître aussitôt que possible à vos amis où vous vous trouvez en ce moment; car un vagabond, aux yeux de la loi, est une personne qui.....

Angélina n'eut pas la patience d'attendre la fin de ce grave discours; elle interrompit M. Evans, en lui assurant d'un air de mépris qu'il était parfaitement inintelligible pour elle; puis elle sortit de la chambre avec la plus grande dignité. Mais cette dignité ne produisit aucun effet sur le fermier, qui se repentit alors de lui avoir offert aussi légèrement l'hospitalité dans sa maison.

Le lendemain, le fermier et sa femme se montrèrent aussi impatiens d'être débarrassés d'elle, qu'Angélina l'était elle-même de les quitter. M. Evans insista pour la re-

mettre lui-même en sûreté chez elle, uniquement dans l'intention de savoir précisément où elle demeurait.

Angélina vit alors qu'elle ne pourrait plus long-temps rester paisible dans sa retraite, et résolut de partir immédiatement pour Bristol à la recherche de son amie inconnue. Betty Williams, qui avait le plus vif désir de faire une promenade à Bristol, ville superbe qu'elle n'avait vue qu'une fois en sa vie, offrit d'y accompagner miss Warwick, en lui assurant qu'elle connaissait parfaitement la maison où miss Hodges avait coutume de loger. Son offre fut acceptée. Nous verrons dans le chapitre suivant quelles aventures attendaient notre héroïne à Bristol, et quelles difficultés elle devait rencontrer sur ses pas avant de découvrir son adorable Araminte.

CHAPITRE III.

Excursion à Bristol.

Angélina se rendit par eau de Cardiff à Bristol : la mer était houleuse, et comme notre voyageuse n'était pas habituée au mouvement d'un navire, elle fut à la fois malade et effrayée. Elle passa quelques heures de vive souffrance et oublia même sa qualité d'héroïne, qui lui eût aidé sans doute à supporter bravement la douleur. La nuit était avancée lorsqu'elle arriva au terme de son voyage : elle fut déposée sur le quai de Bristol ; là, elle ne put se procurer de voiture et se vit obligée de gagner à pied l'auberge du Lion couronné. Il lui fallut traverser une foule immense de gens grossiers, heurtée avec indifférence par les uns, insolemment examinée par les autres ; situation neuve mais

non piquante pour notre héroïne. Naguère, lorsqu'elle sortait en compagnie de lady Diana Chillingworth, elle avait coutume de voir la foule empressée s'ouvrir pour lui faire un passage, et sa surprise était grande en cet instant de se sentir coudoyée par les passans qui semblaient ne songer qu'à leurs propres affaires, et qui se croisaient dans tous les sens avec une activité incessante, comme s'ils coussent, eux aussi, à la recherche d'une amie inconnue.

L'ami de l'ami de Betty Williams, qui s'était chargé en dernier ressort de la lettre de miss Hodges, était garçon d'auberge au Lion couronné. Il se trouva que ce garçon exact avait totalement oublié sa promesse. La lettre d'Angélina, après beaucoup de recherches, fut enfin trouvée dans le panier à bouteilles, tellement couverte de taches de vin que l'adresse en était illisible. Cet homme répondit avec la nonchalance la plus irritante aux reproches d'Angélina : — qu'il n'avait jamais pu trouver miss Hodges, et que personne ne connaissait ce nom. Les caractères naturellement vifs et enthousiastes souffrent continuellement de l'indifférence des autres à l'égard de leurs propres sentimens. La jeunesse surtout ne peut concevoir toute l'étendue de cette indifférence, jusqu'à ce qu'elle ait un peu vu le monde. Voir le monde ne signifie pas toujours voir certaine compagnie d'élite dans la capitale.

Le lendemain de son arrivée au Lion couronné, Angélina prit une voiture de louage et abandonna le soin de diriger le cocher à Betty Williams, qui déclarait parfaitement connaître la ville de Bristol. Betty se fit conduire d'abord au Pont-Levis; à ce mot une foule de souvenirs poétiques qui se rattachaient aux ponts-levis des anciens temps se réveillèrent dans l'imagination de miss Warwick. Hélas! combien la réalité différait des ponts-levis de ses châteaux en Espagne! Elle fut tirée de sa rêverie par les voix de Betty Williams et du cocher.

— Où voulez-vous que je vous mène à présent? disait le cocher avec l'accent irlandais le plus prononcé. Je ne peux pas rester tout le jour sur le pont-levis à barrer le passage au monde.

— Avancez t'un pas, dit la Galloise, je tescentrai et recarterai autour te moi. Je reconnaîtrai la maison tout te suite.

A ces mots, Betty descendit de voiture et se mit à arpenter la rue, en regardant les maisons comme une hébêtée.

— Malédiction sur vous, toute Galloise que vous êtes! s'écria l'Irlandais en sautant en bas de son siége. Voulez-vous donc laisser cette jeune dame tout le jour au milieu de la rue? mort de ma vie! si je ne me retenais!...

— Pon Tieu! si vous vous mettez en colère, comment voulez-vous que je me souvienne te rien? — Pon! Pon! j'y suis. Tenez-vous là pentant que je vais tire mon alphabet : a, p, c, t, e, f, g, h, i, k, l, m, n, o, b,.... C'est un nom qui commence par un *p*, et qui finit par un *t*, j'en suis sûre.

— Voilà une fameuse adresse, ma foi! un nom qui commence par un *p*, et qui finit par un *t!* s'écria le cocher. Puis après avoir vomi une foule d'imprécations irlandaises contre la stupidité de la Galloise, l'excellent homme se mit complaisamment à lire avec elle les noms qui étaient écrits au-dessus des portes. — Voici un nom, dit-il, qui est juste notre affaire : Pushit. Est-ce Pushit que vous voulez dire? voyons, cherchez bien à vous souvenir si c'est le nom qu'il vous faut, ma bonne fille.

— Pushit! oh oui! j'en suis sûre à présent, c'est bien Pushit. C'est chez mistriss Pushit à Pristol, que miss Hodges a toujours coutume te loger.

— Mistriss Pushit! mais quand je vous dis que c'est la maison d'un homme, de sir John Pushit, dit le cocher. Ma

foi! nous avons du bonheur, continua-t-il, voici un autre *p* à ma droite, mistriss Puffit. Son nom commence bien par un *p* et finit par un *t*, et puis c'est une modiste par-dessus le marché; je gagerais que c'est là que demeure votre maîtresse. C'est Puffit, n'est-ce pas? hein? Voyons, rappelez-vous un peu, et n'ayez pas l'air comme çà à moitié hébêtée, comme si vous veniez de vous réveiller et que vous n'eussiez jamais mis le pied dans une ville chrétienne avant ce jour.

— Tieu me pénisse! dit la jeune fille galloise qui était accablée par le flux de paroles de l'Irlandais. Elle était sur le point d'avoir recours pour sa défense à sa langue natale, dans laquelle elle eût pu défier homme ou femme quelconque en volubilité; mais heureusement pour Angélina le dialogue entre Betty et l'Irlandais cessa tout-à-coup. Le cocher conduisit sa voiture devant la porte de mistriss Puffit. Mais comme il s'y trouvait déjà un riche équipage, miss Warwick fut obligée d'attendre long-temps dans sa modeste voiture de louage.

L'équipage en question appartenait à lady Frances Somerset elle-même. Par une de ces coïncidences extraordinaires qui arrivent quelquefois dans la vie réelle, mais qui semblent invraisemblables dans les livres, miss Warwick s'arrêtait devant cette boutique au moment même où les personnes qu'elle désirait le plus d'éviter s'y trouvaient. Pendant le dialogue de Betty Williams et du cocher, lady Diana Chillingworth et miss Burrage étaient assises dans la boutique de mistriss Puffit. Lady Diana était excessivement affairée à marchander avec la modiste; quoique riche et dame de qualité, sa seigneurie se piquait de faire les meilleurs marchés du monde.

— Mylady ne remarque pas cette dentelle à vingt-huit schelings l'aune, disait mistriss Puffit. C'est bien la dentelle la moins chère que l'on ait jamais vue. — Jessy, les

dentelles de la boîte bleue! allons, vite! ne faites pas attendre mylady!

— Mais je n'ai réellement pas le temps de rester ici à voir tous les objets de votre magasin, dit lady Diana; et cependant, ajouta-t-elle tout bas à miss Burrage, lorsqu'on sort d'une boutique, il faut bien y avoir acheté au moins quelque bagatelle.

— Certainement, mais que voulez-vous acheter à Bristol? dit miss Burrage. Vous ne trouverez rien de tolérable, je vous jure, ma chère lady Diana, dans cette pauvre ville de Bristol.

— Eh quoi, ma chère, étiez-vous donc déjà venue à Bristol? Comment se fait-il que vous ne m'en ayez jamais parlé? Où étiez-vous donc à Bristol, mon enfant?

— Aux eaux, madame, répondit miss Burrage en balbutiant et en devenant alternativement rouge et pâle dans l'espace de quelques secondes. Mais lady Diana, qui avait la vue courte, tenait ses yeux si près de la boîte de dentelle qu'elle n'aperçut pas l'altération des traits de sa compagne. Le fait est que miss Burrage était née et avait été élevée dans Bristol même, où elle avait encore quelques parens, qui étaient loin de faire partie du grand monde, et dont elle redoutait en conséquence d'être reconnue. Lorsqu'elle avait rencontré lady Diana à Buxton et s'était liée avec elle, elle s'était fait passer pour une Burrage du Dorsetshire, et elle savait bien que si la fière lady découvrait la vérité, l'humble compagne serait chassée comme un objet d'horreur. C'est pour cette raison qu'elle avait mis tout en œuvre pour empêcher lady Diana d'aller à Clifton [1], et qu'elle s'efforçait en ce moment de lui persuader qu'on ne pouvait trouver rien de tolérable à Bristol.

[1] Clifton est un faubourg de Bristol, qui possède des eaux minérales.

— J'ai peur, mylady, lui dit-elle, que vous n'arriviez trop tard chez lady Mary.

— Voyez cette dentelle, mon enfant, et donnez-moi votre opinion. C'est vingt-huit schelings, dites-vous, mistriss Puffit?

— Vingt-huit, mylady; et je perds sur chaque aune que je vends à ce prix : voyez, madame, dit mistriss Puffit en s'adressant à miss Burrage, c'est de la véritable valenciennes.

— Je vois que c'est horriblement cher, dit miss Burrage; puis elle ajouta tout bas à lady Diana — Chez miss Trentham, aux eaux, vous trouverez meilleur marché que cela.

Mistriss Puffit étala sa dentelle sur le cou d'une grande poupée de carton qui était au milieu de la boutique. — Voyez, mylady, dit-elle; voyez donc madame, comme cette dentelle sied au cou! comme elle se drape avec grâce! Vingt-huit schelings, continua-telle en se tournant vers miss Burrage, c'est en réalité le plus bas prix qu'on puisse mettre à de la dentelle, et surtout à de la véritable valenciennes, qu'on a tant de peine à se procurer pour or ou pour argent depuis la révolution française. Vous pouvez la porter et la faire blanchir tant que vous voudrez; non pas que mylady s'arrête à d'aussi mesquines considérations; mais c'est réellement un marché d'or; et puis elle sied si bien au cou, surtout aux teints éclatans comme celui de mylady!

— Ma foi, Burrage, je ne sais qu'en dire; qu'en pensez-vous?

— On m'a dit que miss Trentham devait recevoir un riche assortiment de dentelles la semaine prochaine, dit miss Burrage à l'oreille de lady Diana.

— Vous croyez? dit lady Diana en tournant le dos à la poupée et à la dentelle.

— Eh bien! dit alors mistriss Puffit, au lieu de vingt-huit, disons vingt-sept schelings, miss Burrage, en considération de notre ancienne connaissance.

— Notre ancienne connaissance! répéta miss Burrage. Là! mistriss Puffit, je ne me rappelle pas être venue deux fois dans votre boutique pendant le séjour que j'ai fait aux eaux.

— Non, madame, c'est vrai, répliqua mistriss Puffit avec un sourire malin, mais lorsque vous demeuriez derrière l'église Saint-Augustin?

— Derrière Saint-Augustin, ma chère! s'écria lady Diana avec une expression d'étonnement mêlé d'horreur.

Miss Burrage glissa un billet de banque sur le comptoir et fit un geste rapide et significatif à la marchande de modes pour l'engager à retenir sa langue. — Ma chère mistriss Puffit, dit-elle ensuite, vous me prenez certainement pour quelque étrange personnage de votre connaissance. Lady Diana, maintenant que je vois cette dentelle avec mon lorgnon, elle me paraît fort belle, j'en tombe d'accord avec vous, et le prix n'en est pas cher pour de la véritable valenciennes : coupez-m'en trois aunes, mistriss Puffit. Je ne résiste plus, vous voyez, lady Diana.

—Trois aunes à vingt-huit schelings, Jessy, dit mistriss Puffit. — Je vous demande pardon, madame, de ma méprise; je vous prenais pour une autre dame du même nom que vous; il y a tant de Burrage au monde. —Trois aunes *seulement,* avez-vous dit, madame?

—Trois ou quatre, je n'y tiens pas. — J'appartiens aux Burrage du Dorsetshire, mistriss Puffit.

— C'est une très-bonne famille que ces Burrage; une des meilleures familles d'Angleterre, dit lady Diana. — Coupez-m'en douze aunes, s'il vous plaît, mistriss Puffit.

— Douze aunes à vingt-huit schelings; oui, mylady. Mille remerciemens de votre obligeance, mylady, ainsi

qu'à vous, miss Burrage. — Jessy, portez ce paquet à la voiture de lady Diana Chillingworth.

Jessy courut à la porte et appela d'une voix aiguë le nègre de lady Frances Somerset : — M. Hector, M. Hector! veuillez mettre ce paquet dans la voiture de lady Diana Chillingworth.

Angélina, qui attendait dans sa voiture de louage, tressaillit à ce nom; elle en croyait à peine ses oreilles; mais un instant après la voix de lady Diana elle-même parvint distinctement jusqu'à elle, et la pauvre Angélina se jeta au fond de la voiture dans la plus vive agitation. Cependant elle ne fut aperçue ni de miss Burrage, ni de lady Diana, qui montèrent en voiture et s'éloignèrent avec rapidité.

L'alarme d'Angélina avait été telle, qu'elle se crut à peine hors de peril lorsqu'elle vit la voiture à l'extrémité de la rue.

— Voulez-vous avoir la bonté de descendre, madame? lui dit Jessy en la voyant rester immobile; nous ne pouvons vous apporter les marchandises à la porte.

— Qui nous vient là, Jessy? dit mistriss Puffit.

— Des chalands en voiture de louage, madame, qui attendaient le départ de lady Diana pour approcher.

— Quelle jolie personne sur le devant! dit mistriss Puffit. Mais au nom du ciel, quelle est cette bête curieuse qui l'accompagne?

— Oh la drôle de tête! dit Jessy.

Angélina s'assit en entrant. — Des rubans, madame! dit-elle à la modiste en poussant un profond soupir. Il faut bien acheter quelque chose avant de m'informer de mon Araminte, pensa-t-elle.

— Des rubans? oui, madame; quelle sorte de rubans voulez-vous? — Ayez l'œil à l'étalage, Jessy, dit tout bas mistriss Puffit à sa demoiselle de boutique, en se baissant pour prendre une boîte de rubans sous le comptoir; ayez

l'œil sur l'étalage; cette fille m'est suspecte. — De quelle couleur, madame?

— Bleu, bleu de ciel, madame. — Tenez, mon enfant, dit Angélina en se tournant vers Betty, voici un ruban pour vous.

Betty Williams ne l'entendit pas, car elle était fascinée, au milieu de la boutique, en face de la grande poupée, qu'elle regardait fixement. — Mon Tieu! la pelle tame! pensait-elle. Et comme elle me recarte! Je voutrais pien qu'elle tétournât les yeux à la fin, l'effrontée!

— Betty! Betty Williams! voici un ruban pour vous! lui cria Angélina impatientée.

Betty tressaillit. — Un ruban, miss! dit-elle en se précipitant pour le recevoir; et dans son empressement elle poussa la poupée et la renversa bruyamment : mistriss Puffit reçut la poupée dans ses bras, et Betty s'arrêtant court fit une honnête révérence à la figure de carton et lui dit poliment : — Parton, parton, miss; vous ai-je fait tu mal? Je vous temante pien parton. — Tieu me pénisse! c'est une poupée et non une temoiselle! dit-elle enfin en s'apercevant de sa méprise.

La modiste et Jessy s'abandonnèrent à un éclat de rire bruyant et inextinguible, Angélina le craignit du moins. Rien n'est plus déconcertant que le ridicule pour une héroïne sentimentale. Miss Warwick s'aperçut qu'une partie du ridicule excité par Betty rejaillissait sur elle; et notre héroïne, qui se croyait le courage de combattre « sous toutes ses formes de Protée » tout le système d'esclavage social, ne se sentit pas même la force d'affronter le rire moqueur d'une modiste et de sa fille de boutique.

— Désirez-vous quelque autre chose, madame? demanda mistriss Puffit en se pinçant les lèvres d'un ton impertinent? du ruban rouge, peut-être?

— Je désirerais savoir, madame, dit Angélina froidement,

si une dame du nom de Hodges n'habite pas cette maison?

— Une dame du nom de Hodges? non, madame. Je connais tous les locataires de la maison; aucune dame de ce nom n'y demeure.— Jessy, courez vite à la porte; voici l'équipage de lady Mary Tasselton.

Angélina se leva aussitôt et sortit. Pendant que Jessy courait à la porte et que l'attention de mistriss Puffit était absorbée par l'équipage de lady Mary Tasselton, Betty Williams enleva lestement, des épaules de la poupée, le reste de la pièce de valenciennes qui s'y trouvait encore. — Puisque ce n'est que tu carton, se dit-elle, je puis bien l'en téparrasser; et la dentelle disparut sans que personne y prît garde.

L'impatience d'Angélina s'accroissait encore de la crainte de rencontrer lady Diana dans chaque carrosse qui passait et dans chaque boutique où elle était forcée de s'adresser. Sur la porte de la maison devant laquelle s'arrêta ensuite le cocher, se lisaient les mots : « Dinah Plait, veuve Jonas Plait, marchande de fromages, » écrits en grosses lettres. Angélina, jugeant bien qu'elle ne courait aucun risque de rencontrer l'élégante lady Diana dans cette boutique, descendit de voiture. Il n'y avait, dans la boutique, qu'un enfant de six ou sept ans; il ne put comprendre ce que demandaient Angélina et Betty, mais il courut auprès de sa tante. Dinah Plait était à dîner, et lorsque l'enfant ouvrit la porte de l'arrière-boutique, il s'en exhala une odeur savoureuse, telle que Betty Williams, qui était mourante de faim, ne put s'empêcher d'y passer la tête, pour voir ce qui était sur la table.

— Tieu me pénisse! tes œufs et tu lard, avec tu fromage grillé! s'écria-t-elle.

— Tante Dinah, dit l'enfant, voilà deux femmes qui sont dans une grande détresse, m'ont-elles dit; elles sont égarées et elles ont faim.

— Des femmes dans la détresse, qui sont égarées et qui ont faim? fais-les entrer tout de suite, mon enfant.

Il y avait, assis devant une petite table, dans une salle remarquable par sa propreté, un quaker [1], dont la physionomie douce et bienveillante charma tout de suite Angélina.

— Excusez la liberté que je prends, madame, dit-elle.

— Amie, tu es la bien-venue, lui dit la bonne Dinah Plait; et ses regards expressifs en disaient plus encore que ses paroles affectueuses. Le quaker se leva, et déposant sur la table une bouteille de cidre à demi-débouchée, il avança une chaise à Angélina et se retira dans l'encoignure d'une fenêtre.

— Assieds-toi et mange, car tu parais souffrir de besoin, dit mistriss Plait à Betty Williams, qui ne se fit pas prier et se mit à dévorer comme si elle eût été affamée. Maintenant, amie, ton affaire, ta détresse, quelle est-elle? dit la quakeresse en s'adressant à Angélina; si jeune avoir des chagrins!

— Je ferais bien de me retirer, je crois, dit le vieux quaker, qui se tenait debout auprès de la fenêtre; cette jeune personne a peur de s'expliquer devant moi, peut-être, quoiqu'elle ait grand tort, sans aucun doute.

— Que monsieur ne se dérange pas, dit miss Warwick; je n'ai qu'une question à vous adresser, et ce que j'ai à dire n'exige pas.....

— Je ne veux pas dire, jeune dame, que tu aies rien à exposer dont tu doives rougir; je sais seulement que les personnes dans la détresse n'aiment pas à s'expliquer devant des tiers; je le *devine* du moins, car, à dire vrai, je n'ai jamais connu par ma propre expérience ce que c'est

[1] Les quakers sont une secte religieuse de mœurs simples, austères, et dont l'usage est de tutoyer tout le monde.

que la misère depuis que je suis au monde — mais je n'en ai pas le cœur moins sensible, et je comprends tout l'embarras des personnes qui sont obligées de parler de leurs besoins. — Fais comme tu veux qu'il te soit fait, telle est ma maxime, jusqu'à ce que j'en aie trouvé une meilleure. — Ainsi, je me retire, en laissant derrière moi ce que j'ai de plus précieux, si cela peut t'être de quelque service, jeune dame.

En passant devant miss Warwick, il laissa tomber sa bourse sur ses genoux ; il était déjà sorti, avant qu'Angélina fût revenue de sa surprise. — Monsieur ! madame ! s'écria-t-elle en se levant brusquement ; il y a ici quelque étrange méprise. Je ne suis pas une mendiante ! Je vous suis profondément obligée, mais.....

— Garde, amie, garde cet argent, dit mistriss Plait, en repoussant la main d'Angélina qui voulait rendre la bourse. John Barker est aussi riche qu'un juif et aussi généreux qu'un roi. Garde cette bourse, amie, et tu nous obligeras l'un et l'autre. Il est dangereux dans ce monde, quand on est aussi jeune et aussi jolie que toi, de se trouver dans une grande détresse. Ne sois donc pas si fière.

— Je ne suis pas fière ; mais mon embarras n'est pas d'une nature pécuniaire, reprit miss Warwick en tirant sa bourse ; voyez vous-même, madame. Je suis uniquement dans l'embarras de trouver une amie, une amie *inconnue* dont je cherche la demeure.

— Elle a le cerveau un peu dérangé, sans doute, pensa Dinah.

— Pon ale ! s'écria Betty Williams, en interrompant ce débat. Pons œufs ! Pon lard !

— Une dame du nom d'Araminte, miss Hodges, veux-je dire, loge-t-elle ici, madame ? dit miss Warwick.

— Je n'ai point de locataires, amie, et je ne connais personne qui porte le nom de Hodges.

— Le cocher m'avait pourtant juré que son nom commençait par un *p* et finissait par un *t*, dit Betty, sans quoi je ne l'aurais pas laissé frapper à cette porte.

— O mon Araminte! mon Araminte! s'écria Angélina en levant les yeux au ciel, quand donc te trouverai-je enfin? Ah! je suis l'être le plus malheureux qui soit sur la terre!

—Ne feriez-vous pas mieux te manger un œuf et un peu te lard, miss? dit Betty. Tenez, en voilà un morceau te reste. Vous tevez avoir faim : il est teux heures passées, et nous avons téjeuné à neuf.

A ces mots, elle poussa le lard vers Angélina qui l'éloigna d'elle avec un geste de dignité : — Je n'ai pas besoin de nourriture, dit-elle en se levant. Heureux ceux qui ne conçoivent pas d'autres peines que celles du corps! Adieu, madame. Puisse la sensibilité de votre ame, si bien exprimée sur votre physionomie, n'être jamais pour vous une source de chagrins amers! Après ces mots solennels, qu'elle accompagna d'un profond soupir, Angélina se retira lentement.

— Si j'avais pu lui tâter le pouls, se dit mistriss Plait après son départ, j'aurais pu lui prescrire quelque chose qui lui aurait peut-être fait du bien, à la pauvre créature. N'importe, John Barker a fait une bonne action en lui offrant sa bourse. Mais hélas! ce n'est pas de l'argent qui peut la guérir, la pauvre fille! — Tiens, elle a oublié sa propre bourse qui est pleine de pièces d'or!

Dinah courut aussitôt à la porte, dans l'espoir de rappeler Angélina; mais le cocher avait déjà tourné dans une rue voisine, et sa voiture était hors de vue. Mistriss Plait envoya chercher son conseiller ordinaire, John Barker, pour délibérer sur les moyens les plus prompts de rendre la bourse à sa légitime propriétaire. Il n'est pas inutile de mentionner, à la louange des sentimens d'humanité de

Dinah Plait, qu'au moment même où elle avait été interrompue par l'entrée d'Angélina, elle était occupée à entendre les choses les plus flatteuses d'une personne qui ne lui était pas désagréable : son ami John Barker était un riche marchand de bas retiré des affaires, et qui, sans ostentation, avait des sentimens nobles et généreux. Mais le lecteur élégant sera peut-être révolté de nous entendre ainsi parler des sentimens et de la générosité d'un marchand de bas et de la veuve d'un marchand de fromages. Le monopole de la sensibilité semble n'appartenir qu'à une seule classe de la société. Revenons donc à notre héroïne qui, par sa naissance et par son éducation, avait les prétentions les plus légitimes à la délicatesse des sentimens.

La maison à laquelle Angélina vint s'adresser ensuite, pour s'informer de son Araminte, était une pension de demoiselles, tenue par mistriss Porett.

— Oui, madame, miss Hodges est ici, lui répondit cette dame : veuillez vous donner la peine d'entrer dans cette salle ; vous allez la voir tout à l'heure.

Angélina se précipita aussitôt dans l'appartement en s'écriant : — Oh ! mon Araminte, je vous ai donc enfin trouvée !

Elle s'arrêta tout-à-coup, un peu confuse, lorsqu'elle se trouva dans une grande salle, en présence d'une foule de jeunes pensionnaires qui dansaient des rondes, et qui s'arrêtèrent aussi brusquement et d'un commun accord, en fixant sur elle des regards étonnés de cette entrée et de cette exclamation théâtrales.

— Miss Hodges ! dit mistriss Porett ; et une petite fille de sept ou huit ans accourut. — La voici, madame, dit mistriss Porett à Angélina ; voici miss Hodges que vous demandiez.

— Ah ! ce n'est pas la mienne ! ce n'est pas mon Araminte ! Hélas !

— Non, madame, dit l'enfant : on m'appelle Letty Hodges.

Plusieurs des pensionnaires se mirent à chuchotter.

— Ces enfans me prennent pour une folle, se dit Angélina; et, se tournant vers mistriss Porett, elle s'excusa de la peine qu'elle lui donnait, en termes aussi élégans et aussi peu romanesques qu'il lui fut possible de trouver.

— M'avez-vous tit te vous attentre tans la voiture ou tans le corritor, miss? dit tout-à-coup Betty Williams, en entr'ouvrant la porte si brusquement, que le maître de danse, qui avait le dos tourné, en fut presque renversé. Betty jeta ses regards effarés de côté et d'autre, et fit révérences sur révérences, pendant que les jeunes filles riaient, chuchottaient; et les mots « vulgaire! étrange! caricature! qui est-elle? » arrivaient aux oreilles de miss Warwick.

— Cette Galloise, se dit-elle, fait le tourment de ma vie. Partout où je vais elle me fait partager le ridicule qu'elle excite.

Clara Hope, une des jeunes pensionnaires, aperçut la confusion d'Angélina et en eut pitié.

— Cessez donc de rire et de chuchotter, si vous avez quelque bonté de cœur, dit-elle à ses compagnes, avec l'accent rude et franc du dialecte écossais. Ne voyez-vous pas que vous la rendez toute honteuse, au point de se cacher le visage dans ses deux mains?

Mais c'était en vain que la bonne Clara s'épuisait en remontrances; la gaieté de ses compagnes redoubla encore, lorsque Betty Williams répliqua avec l'accent gallois le plus comique, aux reproches d'Angélina, qui faisait retomber sur elle le blâme de cette méprise. — Je jurerais presque que c'est chez mistriss Porett, ou Plait, que miss Hodges vient toujours temeurer à Pristol. Oui, c'est Porett, ou Plait, ou Puffit, ou quelque autre nom qui commence par un *p* et finit par un *t*.

Angélina, accablée par la grotesque éloquence de sa compagne, se recula pour hâter sa sortie, pendant que l'hilarité des petites pensionnaires dépassait tellement les bornes du décorum, que mistriss Porett fut obligée de les rappeler à l'ordre.

— O mon Araminte! à quelles scènes je m'expose pour vous trouver! se dit notre héroïne.

Au moment où elle sortait enfin de la salle, elle fut arrêtée par Betty Williams, qui s'écriait avec l'expression de la terreur sur le visage : — Oh! matame! il y a un carçon tans l'antichampre, qui a un panier plein t'apeilles, et je ne peux pas souffrir ces petites pêtes, tepuis qu'étant toute petite j'ai eu le nez piqué par une apeille. Le carçon qui est tans l'antichampre en a un plein panier, matame! disait-elle avec un accent douloureux, comme si elle eût imploré l'assistance de mistriss Porett.

— Un panier d'abeilles! dit mistriss Porett en riant. Oh! vous vous êtes méprise. Je sais ce que ce petit garçon a dans son panier : ce ne sont que des fleurs et non pas des abeilles. Vous pouvez en approcher sans crainte, ma fille.

— Mais j'ai vu les apeilles de mes propres yeux, persistait Betty.

— C'est tout simplement un panier d'orchis-mouches que j'ai chargé un petit garçon de m'apporter des rochers de Saint-Vincent, pour mes jeunes botanistes, dit mistriss Porett à Angélina; cette fleur, vous savez, ressemble tellement à une abeille, qu'au premier aspect on peut aisément s'y tromper.

Mistriss Porett s'avança dans l'antichambre pour convaincre Betty Williams qu'elle ne devait pas avoir la moindre crainte; mais celle-ci reculait toujours en criant : — C'est un panier plein t'apeilles! je les ai vues te mes propres yeux!

Ses cris excitèrent la curiosité des jeunes pensionnaires

qui étaient dans la salle de danse : elles accoururent à la porte pour voir ce dont il s'agissait.

— Oh! c'est le petit prisonnier français qui nous apporte nos orchis! dit Clara, en se précipitant dans l'antichambre où elle fut suivie par toutes ses compagnes.

— Vous voyez que ce ne sont pas des abeilles, dit mistriss Porett à Betty Williams, en prenant quelques fleurs dans sa main. Betty, à moitié convaincue, à moitié tremblante, fit quelques pas dans la salle.

— Vous n'avez pas lieu d'être effrayée, dit Clara Hope; pauvre enfant! il n'a rien dans son panier qui puisse faire mal à personne.

Pendant que Clara la rassurait ainsi, Betty Williams posa son énorme pied sur la queue de sa robe, et au moment où la jeune Écossaise s'élançait en avant, sa robe, qui était de mousseline légère, se déchira avec un horrible craquement qui excita la commisération générale des pensionnaires.

— Quel affreux accroc! et c'est sa plus belle robe encore! dirent-elles. Pauvre Clara Hope!

— Tieu me pénisse! qu'ai-je fait? Parton, miss, parton! s'écriait la lourde Betty tout épouvantée.

— Je vous pardonne de bon cœur, dit la bonne Clara; et, pendant que ses compagnes ne cessaient de la plaindre en déplorant la longueur et la largeur de la solution de continuité, elle courut parler au petit garçon : — Pauvre enfant! lui dit-elle avec son accent écossais, c'est bien triste, n'est-ce pas, de se trouver ainsi sur une terre étrangère, bien loin de ses amis et de son toit natal? Pauvre petit être! dit-elle en lui glissant une pièce de monnaie dans la main.

— Quelle expression de bonté sur cette physionomie! pensa Angélina en regardant Clara Hope. Oh! puisse mon Araminte lui ressembler!

— Plaît-il? dit l'enfant qui parlait et comprenait à peine l'anglais et encore moins l'écossais de sa jeune protectrice. Merci, miss; prenez tout ce que vous voudrez, ajouta-t-il en offrant à Clara son panier de fleurs et une petite boîte de joujoux qu'il tenait à la main.

— Oh! les jolis joujoux! qui veut en acheter? dit Clara en s'adressant à ses compagnes, qui se pressèrent autour du panier et de la boîte.

— Cet enfant est dans le besoin? Je puis lui être utile peut-être, dit Angélina en mettant la main à sa poche pour prendre sa bourse.

— C'est un enfant honnête et industrieux, dit mistriss Porett; c'est lui qui soutient ses parens par son active industrie.

— Votre père est-il toujours malade, Louis? demanda Clare Hope.

— Bien malade! oh! oui, bien malade! répondit-il.

L'expression simple et naturelle d'un sentiment vrai est toujours aisément comprise et n'est jamais ridicule : l'anglais francisé du petit Louis et le dialecte écossais de Clara étaient parfaitement intelligibles et ne manquaient pas de grâce ni de charme.

Cependant Angélina cherchait en vain sa bourse : — Je ne la trouve pas! s'écria-t-elle. J'ai perdu ma bourse, Betty! en savez-vous quelque chose? Je l'ai montrée à mistriss Plait, je crois! — Que puis-je donc faire pour ce pauvre enfant? Ah!... ce bijou est d'or, dit-elle en s'ôtant un médaillon du cou. Tenez, mon petit garçon, je n'ai pas d'argent sur moi, mais prenez ceci qui a quelque valeur; prenez-le sans crainte.

— Oh! merci, merci, madame! Mon pauvre père aura du pain pour long-temps! ô bonheur!

— Vous voyez bien que vous aviez tort de vous moquer

d'elle, dit Clara tout bas à ses compagnes. Sa figure m'a plu tout de suite.

Le sentiment naturel qui occupait alors Angélina l'absorbait tellement qu'elle en oubliait même son amie inconnue; et ce ne fut que lorsqu'une des pensionnaires fit remarquer les cheveux qui étaient dans le médaillon, que miss Warwick se rappela son exclamation favorite : — Oh! mon Araminte! mon aimable Araminte! Comment pouvais-je me séparer de ce trésor plus précieux que l'or même? dit-elle en reprenant la mèche de cheveux.

— Tieu nous pénisse! dit Betty ; mais si elle a pertu sa pourse, qui paiera la voiture? et comment ferons-nous pour tiner?

Angélina imposa silence à Betty avec un geste plein de dignité.

Mistriss Porett qui était une femme bonne et sensée, et qui s'était intéressée à notre héroïne en lui voyant faire preuve d'un bon naturel à l'égard du petit Français, suivit miss Warwick lorsqu'elle sortit de la chambre. — Permettez-moi de vous retenir quelques minutes, lui dit-elle, en ouvrant la porte d'un petit cabinet. Vous n'avez à redouter de ma part aucune indiscrète curiosité, mais je pourrai peut-être vous être de quelque secours.

Miss Warwick ne put refuser de se rendre à une invitation faite d'un ton aussi affectueux.

— Vous avez prononcé plusieurs fois le nom d'Araminte, depuis que vous êtes entrée dans cette maison, madame, continua mistriss Porett que la crainte de paraître indiscrète mettait un peu dans l'embarras. Je connais, ou du moins j'ai connu, une dame qui écrit sous ce pseudonyme, et dont le nom véritable est Hodges.

— Oh! mille et mille remerciemens! s'écria Angélina. Dites-moi, madame, où je puis la trouver?

— Êtes-vous liée avec elle? Vous me paraissez bien

jeune et tout-à-fait étrangère à Bristol. Connaissez vous *toute* l'histoire de miss Hodges ?

— Oh ! oui, toute l'histoire, tous les sentimens de son cœur, toutes les pensées de son ame ! s'écria miss Warwick avec enthousiasme. Nous avons correspondu pendant deux années entières.

— Il n'est pas toujours possible de juger une femme par sa correspondance, reprit mistriss Porett en souriant. Je ne suis pas portée à croire *plus que la moitié* des histoires scandaleuses du monde, ainsi que lord Chesterfield ; mais il n'est peut-être pas inutile de vous prévenir, si jeune que vous êtes, que....

— Toute jeune que je suis, madame, je sais trop bien que le génie et la vertu sont d'inévitables sujets de scandale. Il est inutile de me retenir plus long-temps.

— J'en suis réellement fâchée, insista mistriss Porett, mais vous me permettrez de vous dire que....

— Pas un mot de plus, madame. Je ne veux pas entendre un mot de plus à ce sujet, s'écria notre héroïne en se précipitant hors de la maison et en se jetant en voiture.

Mistriss Porett s'efforça néanmoins de faire comprendre à Betty Williams que le meilleur moyen de savoir où logeait miss Hodges était de s'en informer chez son imprimeur, M. Wilmot. On se dirigea donc chez M. Wilmot, malgré la répugnance de Betty à s'informer de miss Hodges chez une personne dont le nom ne commençât point par un *p*.

— Quel dommage, dit mistriss Porett en revenant auprès de ses élèves, quel dommage que les amis d'une aussi jeune personne la laissent ainsi courir le monde en voiture de place et dans la compagnie d'une servante grossière et ridicule comme cette Galloise ! Elle est trop jeune pour savoir combien le monde est prompt et sévère à juger sur les apparences. — A propos d'apparences,

miss Hope, vous oubliez que votre robe est déchirée, et vous ne savez peut-être pas que votre amie, lady Frances Somerset....

— Lady Frances Somerset! s'écria miss Hope; ah! rien que son nom me fait plaisir à entendre!

— C'est pour cela que vous m'interrompez au moment où je le prononce. J'ai bien envie de ne pas vous dire.... que lady Frances Somerset doit vous mener au spectacle ce soir, pour voir le *Marchand de Venise* et *la Fille adoptive.*

— Bonne lady Frances Somerset! Ah! quand je serais vingt fois de plus sa fille adoptive, elle n'en saurait être meilleure pour moi qu'elle ne l'est et qu'elle ne l'a été! Non, quand elle serait la compatriote, la parente de Clara Hope, que tout le monde néglige et dédaigne, parce qu'elle n'est pas riche et qu'elle est loin, bien loin de ses amis d'Ecosse! Bonne lady Frances, Clara vous aime de toute son ame, et son cœur palpite de joie à l'idée de vous voir, comme s'il s'agissait de revoir les murs de sa chère Inverary.

Nous regrettons, pour la suite de cette histoire, que miss Warwick ne soit pas restée quelques minutes de plus chez mistriss Porett; elle eût entendu cet éloge de lady Frances Somerset, et peut-être n'eût-elle pas évité sa présence comme celle de lady Diana chez la modiste. Mais quelque séduisante que nous ait paru cette rencontre dramatique, nous devons nous renfermer dans notre rôle d'historien fidèle et raconter les faits dans toute leur simplicité native.

Miss Warwick s'achemina donc chez M. Wilmot : dès qu'elle eut prononcé le nom de miss Hodges, l'imprimeur fit apporter, par un de ses apprentis, un paquet d'imprimés qu'il lui mit dans la main. C'était les prospectus d'un nouveau roman : *les Chagrins d'Araminte.*

— Oh! mon Araminte! mon aimable Araminte! je vous ai donc trouvée à la fin! « Les Chagrins d'Araminte, roman en neuf volumes. » — Oh charmant! — « Suivi d'une tragédie sur le même plan. » — Délicieux! — « On souscrit entre les mains de Joseph Wilmot, imprimeur-libraire, et de Rachel Hodges. » — L'odieux nom! — « Chez mistriss Bertrand. »

— *Bartrand!* vous entendez, *vous?* cette dame demeure chez mistriss Bartrand : comment diable avez-vous vu que Bartrand commence par un *p* et finit par un *t?* dit le cocher irlandais à Betty, qui se tenait sur la porte.

— Pertrant! eh pien! quoi? qu'avez-vous à tire? s'écria Betty d'un ton aigre.

—Silence! oh! silence! interrompit miss Warwick. « On souscrit chez mistriss Bertrand. »

— Pertrant! entendez-vous, animal d'Irlandais! reprit Betty Williams.

—Bartrand! vous n'avez donc pas d'oreilles? stupide Galloise que vous êtes! répliqua l'irascible Térence O'Grady.

— « Prix de la souscription : deux guinées. » Deux guinées seulement pour les Chagrins d'Araminte! continua notre héroïne; mais en levant les yeux, elle aperçut Betty et le cocher qui échangeaient des gestes et des regards menaçans. Eh quoi! des querelles, des batailles devant moi! si vous voulez vous battre, battez-vous du moins hors de ma présence.

— N'avez-vous donc pas de honte! devant cette jeune dame! dit M. Wilmot en retenant le cocher. Avez-vous bientôt fini vos criailleries?

— J'ai fini, mais c'est elle qui a tort, dit Térence.

— J'ai fini aussi, mais c'est lui qui a tort, dit Betty.

Térence O'Grady était si furieux contre la Galloise qu'il ne voulut pas absolument la mener un pas plus loin; il dé-

clara que ses *bêtes* étaient fatiguées, et qu'il lui fallait le prix de sa course, parce qu'il ne pouvait ni ne voulait attendre plus long-temps. Angélina chargea Betty de le payer. Celle-ci hésitait; mais après avoir reçu l'assurance qu'elle serait ponctuellement remboursée dans quelques heures, elle avoua qu'elle avait assez d'argent « dans une petite poîte au fond de sa poche. » Puis avec une gaucherie empressée elle tira une tabatière qui lui venait, disait-elle, de sa crant crant'mère.

Pendant qu'elle payait le cocher, l'apprenti imprimeur aperçut un bout de dentelle qui sortait de sa poche, et qu'elle avait tiré par mégarde en même temps que la tabatière : — Et ceci, vous vient-il aussi de votre crant crant'-mère? demanda l'espiègle en tirant la dentelle.

Betty tressaillit. Mais Angélina, tout absorbée par les informations que lui donnait l'imprimeur, ne vit pas ce qui se passait tout près d'elle; de son côté, l'Irlandais était tout entier au compte de ses schelings. Betty, avec assurance, gronda vivement l'apprenti de toucher sa dentelle avec ses doigts pleins d'encre.

— Cela ne vient point de ma crant'mère, dit-elle; c'est un cateau te la jeune tame. Laissez tonc; voyez comme vous l'avez tachée avec vos vilains toigts tout noirs!

Elle fourra lestement la dentelle dans sa poche et sortit pour aller chercher une autre voiture, sur la demande d'Angélina.

CHAPITRE IV.

L'Entrevue.

Pendant que miss Warwick allait enfin trouver l'amie digne de la comprendre, lady Diana et sa compagne remontaient la colline de Clifton, en revenant des eaux minérales. — Comment pourrai-je jamais remonter cette côte à pied! Dieu le sait, dit lady Diana. Hélas! ma chère sœur, lady Frances, marche, parle, rit, admire les beautés de la nature, à me faire mourir d'ennui et de fatigue.

— A dire vrai, lady Frances Somerset, j'en conviens, répondit miss Burrage, n'est peut-être pas la compagne qui convient le mieux à la complexion nerveuse de votre seigneurie. Mais j'espère que le verre d'eau que vous venez de prendre vous fera du bien, pourvu que la fatigue du spectacle ne vienne pas en détruire les effets ce soir et vous rendre encore plus malade.

— Maudit spectacle de Bristol! que je redoute d'y aller! pensa-t-elle alors. Quelques-uns de mes respectables parens ne manqueront pas de m'y reconnaître. Ma tante Dinah — Dieu bénisse la vénérable quakeresse! — ne voudrait pas qu'on la vît au spectacle : de ce côté je suis tranquille. Mais les odieuses filles de mon oncle le confiseur y seront, tout endimanchées; et dans l'entr'acte, je verrai leurs maigres et longues figures s'élever en jugement contre moi, me découvrir, me regarder avec de grands yeux, et puis me faire des révérences et des signes sans fin, sans pitié, m'interpeller, peut-être, à travers toute la salle : « Cousine Burrage! cousine Burrage! » Et lady Diana qui verra, qui entendra tout cela! — Ah! fussé-je plutôt à cent pieds sous terre!

— Quel plaisir, continua-t-elle tout haut en s'adressant

à lady Diana, quel plaisir lady Frances Somerset peut-elle donc trouver au spectacle de Bristol, et à cette époque de l'année? C'est là ce qui me paraît inconcevable.

— Je suppose, répliqua lady Diana, que ma sœur n'y va que pour faire plaisir à cette enfant, Clara Hope, je crois; ce n'est pas pour moi, ce qu'il y a de sûr. — Mais que peut-elle faire au salon des eaux? elle sait pourtant que nous l'attendons. Ah! la voici qui vient. Frances, je suis à moitié morte.

— A moitié morte, ma chère! Eh bien! voilà quelque chose qui va vous rappeler à la vie, dit lady Frances : je crois que j'ai retrouvé miss Warwick.

— Ce n'est point cette nouvelle qui me ranimera, du moins; votre miss Warwick m'a déjà assommée de contrariétés.

— Il n'y a point d'existence, en ce monde, à l'abri des contrariétés d'une sorte ou d'une autre; mais le plaisir de faire le bien fait tout oublier, dit lady Frances. Tenez, voyez cet avis, ma chère : un monsieur était occupé à le lire tout haut, dans le journal, au salon des bains, lorsque je suis entrée, et une foule d'amateurs de scandale étaient là qui cherchaient quelle pouvait être la personne ainsi désignée. Un petit homme, proprement vêtu, un curé gallois, je suppose, affirmait que ce devait être la dame de comptoir d'un hôtel de Bath, qui avait donné dans l'œil d'un jeune gentilhomme, lequel voulait à toute force l'épouser. J'ai laissé le Gallois au milieu d'une longue histoire, où figuraient son père et la belle fugitive, qui avait perdu son soulier au milieu des montagnes du pays de Galles, et je suis accourue avec le journal pour vous le montrer.

Lady Diana prit le journal avec un air de répugnance.

—N'ai-je pas été bien heureuse de faire cette rencontre! demanda lady Frances.

— Je vous proteste que je ne vois aucun bonheur là-dedans, depuis le commencement jusqu'à la fin.

— C'est que vous n'êtes pas encore à la fin. Voyez, cet avis vient de mistriss Hoel, qui tient l'auberge de Cardiff; et à la date vous verrez qu'elle a dû s'y trouver la semaine dernière.

— Qui? mistriss Hoel?

— Miss Warwick, ma chère; excusez mon amphibologie; mais lisez ceci : Yeux — cheveux — teint — âge — taille. Certainement ce doit être miss Warwick.

— Eh bien? dit lady Diana avec une froideur provoquante.

— Eh bien! ma chère, il nous faut partir demain matin pour Cardiff, aller trouver la pauvre jeune fille, et avant que personne sache rien de son histoire, avant que sa réputation en soit atteinte, ou vous-même blâmée, il nous faut la convaincre de son imprudence, de sa folie, et la rendre enfin à sa tutrice et au sens commun.

— Au sens commun, tant que vous voudrez, mais non pas à moi, s'il vous plaît.

— Pas à vous? mais que voulez-vous donc qu'elle devienne, ma chère?

— Eh! que voulez-vous que le monde dise, ma chère lady Frances?

— D'elle?

— Non, de moi.

— Vous voulez savoir ce que le monde dira de vous?

— C'est inutile, ma chère sœur, je vais vous l'apprendre moi-même : il dira que la maison de lady Diana est l'asile des vagabonds.

— L'asile de l'absurdité, plutôt! Pardon, ma bonne sœur; mais je suis en colère de voir qu'une personne sensée ait peur de faire ce qu'elle croit bien, uniquement parce que le monde dira que c'est mal! Que signifie le petit dés-

agrément que peut nous causer le bavardage des oisifs du jour, comparé au bonheur de toute la vie d'une jeune fille, ainsi que dans la circonstance présente?

— O lady Frances, c'est bien vous qui parlez ainsi! Oh! je vous aime de tout mon cœur! c'est bien! c'est bien! pensa Clara Hope.

Lady Diana se recula de quelques pas pour consulter une personne dont elle trouvait toujours les avis conformes aux siens.

— Suivant moi, lui dit tout bas miss Burrage, vous avez raison, mille fois raison de ne plus vous inquiéter du bonheur d'une jeune fille qui a fait un tel esclandre.

En ce moment les dames arrivaient sur la promenade qui longe les rives de l'Avon; elles entendirent tout-à-coup les sons d'une guitare, et aperçurent un enfant, assis au pied d'un arbre, qui chantait en s'accompagnant de son instrument.

— Ah! c'est mon petit ami! s'écria Clara Hope. Je pensais justement à vous et je désirais votre présence. Avez-vous encore par bonheur le médaillon que cette jeune dame vous a donné ce matin? ce joli petit médaillon, mon enfant?

— Plaît-il? dit le petit Louis.

— Il ne comprend pas un mot de votre jargon écossais, dit miss Burrage avec un rire moqueur, et peut-être n'a-t-il pas fait autant de progrès que vous dans sa pension française : cependant j'essaierai de m'en faire comprendre, si vous voulez bien dire ce que vous avez intention de lui demander.

— C'est un bijou comme celui-ci, dit Clara, en montrant un médaillon suspendu à son cou.

— Ah oui! je comprends, dit le petit Français en tirant de sa poche une petite boîte de joujoux. Le voilà, voilà ce

que cette jeune dame m'a donné, ma bonne demoiselle, ajouta-t-il en montrant le médaillon.

— C'est le médaillon de miss Warwick, j'en suis sûre, s'écria miss Burrage en s'en emparant. Voici la devise, je l'ai lue et j'en ai ri plus de vingt fois : — L'amie inconnue!

— Lorsque je vous ai entendue lire le portrait de cette jeune dame dans le journal, dit Clara Hope, j'ai pensé tout de suite que c'était miss Warwick que j'ai vue ce matin.

—Vous l'avez vue? et où? s'écria vivement lady Frances.

— A Bristol, à la pension, dit Clara; mais elle n'y est pas à présent, et je ne saurais dire où elle est.

— Moi je le sais! interrompit le petit Louis. J'ai vu la jeune dame s'arrêter à une maison : j'étais dans la rue et je puis vous montrer l'endroit.

— Vous croyez, mon petit ami? Eh bien! conduisez-nous-y tout de suite, dit lady Frances.

— Vous voudrez bien m'excuser, ma sœur, dit lady Diana.

— Vous excuser! pour mon compte je le veux bien; mais *le monde* ne vous excusera pas. Vous serez maltraitée, ma sœur, horriblement maltraitée sur ce chapitre.

Cette assertion eut plus d'influence sur lady Diana que les argumens les plus forts ou les prières les plus éloquentes.

— On ne sait vraiment comment faire. Le monde prend si bien note de tout ce que disent et font les personnes d'un certain rang! Si vous croyez pourtant que l'on me condamne à ce sujet, je n'ai plus d'objection à faire.

— Mais je croyais, insinua miss Burrage, que lady Frances devait vous mener au spectacle ce soir, miss Hope?

— Oh! ne faites pas attention au spectacle ni à Clara Hope; ne parlons plus du spectacle : lady Frances va faire

quelque chose de mieux. Allons! mon petit ami, ajouta-t-elle en s'adressant à l'enfant qui les suivait.

Cependant notre héroïne s'était présentée chez mistriss Bertrand, qui tenait un grand magasin de liqueurs et de fruits confits à Bristol.

— Veuillez entrer, madame, lui dit mistriss Bertrand. Miss Hodges est chez elle : je vais la faire prévenir tout à l'heure. — Jenny, montez vite, et dites à miss Hodges qu'une jeune dame désire la voir tout de suite. — Vous serez mieux assise, madame, continua mistriss Bertrand, en attendant le retour de la servante.

— Oh! mon Araminte, comme mon cœur bat! dit tout bas miss Warwick.

— L'eau m'en vient à la bouche! s'écria Betty en lorgnant les fruits et les confitures.

— Voulez-vous, madame, vous rafraîchir avec une glace? dit mistriss Bertrand. La chaleur est étouffante ce soir! désirez-vous une glace à la crême, aux fraises, aux groseilles?

En parlant ainsi, mistriss Bertrand présentait un plateau couvert de glaces de toutes sortes à miss Warwick. Mais celle-ci ne crut pas sans doute que la délicatesse de l'amitié lui permît de boire ou de manger à la veille de sa première entrevue avec son Araminte. Betty Williams, qui était d'une toute autre nature, vit la retraite du plateau avec autant de surprise que de regret : elle étendit le bras vivement et saisit une glace à la framboise, mais elle n'en eut pas plus tôt goûté qu'elle fit une grimace affreuse et laissa tomber le verre, en s'écriant : — Tieu me pénisse! ça me prûle! c'est tétestaple!

Mistriss Bertrand lui offrit alors un gâteau au fromage qu'elle expédia avec une voracité remarquable.

— C'est un vrai Sancho Panza femelle, se dit Angélina, et sa propre ressemblance non moins frappante avec le

maître de l'écuyer Sancho ne se présenta pas même à l'esprit de notre héroïne. Tant nous sommes aveugles sur nos propres défauts!

— Quelle est cette jeune dame? dit la marchande à Betty Williams, pendant que miss Warwick marchait, ou plutôt arpentait la salle de long en large, dans l'attente la plus cruelle et l'agitation la plus évidente.

— C'est une jeune tame, répliqua Betty, en s'arrêtant pour prendre une bouchée de gâteau entre chaque membre de phrase; une jeune tame... qui a... pertu sa... son...

— Son cœur? je m'en doutais.

— Non, sa pourse! dit Betty d'un air qui exprimait combien elle trouvait cette perte autrement sérieuse que l'autre.

— Sa bourse, Dieu du ciel! alors vous paierez le gâteau, la glace à la framboise et le verre que vous avez cassé?

— Mais elle a peaucoup t'archent tans sa malle à Llanwaetur, dit Betty.

— Sûrement miss Hodges ne sait pas que je suis là? dit miss Warwick... son Angélina!

— Elle va descendre tout à l'heure, madame, je le suppose, dit mistriss Bertrand. Eh bien! ma fille? continua-t-elle en s'adressant à la servante qui se montrait à la porte du fond.

— Quoi, madame? dit la servante étonnée.

— Quoi, madame? répéta mistriss Bertrand; imbécile, ne vous ai-je pas envoyé dire à miss Hodges qu'une jeune dame très-pressée l'attendait ici?

— Non, madame; j'ai entendu seulement qu'il fallait *monter chez miss Hodges :* je croyais que c'était pour la bouteille d'eau-de-vie, et je la lui ai portée avec la bouilloire. Mais j'y vais remonter tout de suite et lui annoncer la visite de madame.

— De l'eau-de-vie! s'écria miss Warwick, sur laquelle

ce mot semblait avoir fait une impression profonde.

— Te l'eau-te-vie, oui, te l'eau-te-vie, répéta Betty Williams. Miss Hodges prend toujours te l'eau-te-vie tans son thé, à Llanwaetur.

— De l'eau-de-vie! Ce ne peut être alors mon Araminte?

— Oh! c'est bien elle-même; vous ne vous trompez point, madame, dit mistriss Bertrand, si vous voulez dire l'auteur du roman intitulé: *les Chagrins d'Araminte;* et j'en sais quelque chose, car c'est moi qui reçois les souscriptions et qui distribue les prospectus.

Angélina n'eut pas le temps d'éclaircir ses doutes avant le retour de la servante. — Madame, miss Hodges vous présente ses amitiés, dit-elle, et vous prie de monter. Il y a deux marches, madame, prenez garde de tomber,

Avant d'introduire Angélina dans le sanctuaire de l'amie inconnue, nous devons rapporter la conversation qui se passait alors entre l'aimable Araminte et son Orlando, pendant que miss Warwick attendait dans la boutique de mistriss Bertrand. Que nos lecteurs veuillent bien se représenter une femme pourvue d'une taille et d'une figure que la nature avait évidemment destinées à un individu d'un autre sexe, avec une voix et des gestes capables de faire reculer l'homme le plus robuste et le plus déterminé. Telle était Araminte. Elle était alors étendue dans un grand fauteuil, les jambes croisées, auprès d'une table à thé, sur laquelle, outre les ustensiles ordinaires, se trouvait un pêle-mêle d'objets hétérogènes, dont il serait téméraire d'entreprendre l'inventaire exact et détaillé.

Aux pieds de cette belle se tenait, un genou en terre, un jeune quaker, à la taille maigre et alongée, à la physionomie timide et niaise, nommé Nathaniel Gazabo.

— Ainsi donc, Natty, disait miss Hodges d'une voix

plus masculine encore que ses traits, vous comprenez bien mes conditions. Si je vous donne ma main, si je vous fais mon mari, c'est à condition que vous ne contredirez aucune de mes opinions?

— Je le promets, répondit Nat.

— Vous promettez aussi de me laisser liberté entière d'agir et de penser suivant les inspirations de mon intelligence indépendante?

— Je le promets.

— Et vous vous laisserez guider par moi en toutes choses?

— Je le promets.

— Et vous m'aimerez et m'admirerez toute votre vie, comme à présent?

— Je le promets.

— Jurez-le, dit la future exigeante.

— Je ne le puis, répliqua le plus doux des hommes; je ne puis jurer, ma Rachel : je suis quaker; mais je l'affirmerai.

— Jurez! jurez! s'écria la belle d'une voix impétueuse, ou je ne serai jamais votre Araminte.

— Je le jure, dit Nat Gazabo d'une voix timide.

— Bien! Natty, je consens à être mistriss Hodges Gazabo. Souvenez-vous seulement de m'appeler toujours votre Araminte.

— Eh bien! ma chère Araminte! dit-il en l'embrassant, permets-moi de t'exprimer ma reconnaissance! ma chère Araminte!

Ce fut au milieu de cette scène d'amour que la servante vint interrompre ce couple bien assorti, en annonçant qu'une jeune dame, très-pressée, demandait à voir miss Hodges.

— Faites-la monter, dit miss Hodges : je suppose que ce n'est qu'une des miss Carvers. Ne bougez pas, Nat : elle

sera vexée de vous voir à mes genoux; ne bougez pas.

— Où est-elle? où est mon Araminte? s'écria miss Warwick, pendant que la maladroite servante faisait de vains efforts pour ouvrir la porte dont la serrure était mauvaise.

— Debout, debout, Natty! allez chercher de l'eau pour la bouilloire; allons vite, s'écria miss Hodges, et aussitôt elle se mit en devoir de faire disparaître des papiers et des brochures qui gisaient épars de tous côtés.

Docile aux ordres de sa maîtresse, Nat opérait sa sortie avec toute la promptitude possible, lorsqu'Angélina fit son entrée en s'écriant : — Mon aimable Araminte! mon amie inconnue!

— Mon Angélina! ma charmante Angélina! s'écria miss Hodges.

La personne de miss Hodges n'était pas tout-à-fait celle que notre héroïne s'était attendue à trouver, et pour dissimuler l'effroi dont le premier aspect avait frappé son imagination désappointée, elle se retourna comme pour recevoir les excuses que Nat Gazabo lui prodiguait sur sa maladresse et sur la bouilloire qu'il avait failli renverser sur elle.

— Tourne tes yeux vers moi, Angélina, ma bien-aimée! s'écria miss Hodges avec les gestes et le ton de voix d'une mauvaise actrice qui répète une reconnaissance. Tourne tes yeux vers moi, mon adorée. Nous voilà donc enfin réunies, pour ne plus nous séparer jamais!

— Que sa voix est rude! se dit Angélina. Que ses traits sont vulgaires! Quelle odeur d'eau-de-vie! Ah! qu'elle est loin de cette élégante délicatesse que je m'attendais à trouver dans mon amie inconnue!

Miss Warwick se recula involontairement pour éviter la menaçante accolade.

— Vous êtes fatiguée, mon Angélina; reposez-vous sur moi, dit Araminte.

A ce moment, Nat Gazabo rentra avec la bouilloire.

— Voici de l'eau bouillante, dit-il, et nous aurons du thé dans deux secondes. Mais la jeune dame me semble fatiguée. Voici un siége, miss.

Miss Warwick se laissa tomber sur la chaise : miss Hodges s'assit auprès d'elle et continua de lui parler d'un ton théâtral.

— Quel délicieux moment! dit-elle. Ainsi ma douce, ma noble Angélina a quitté tous ses amis pour son Araminte! — Puis changeant soudain de ton: — Versez l'eau chaude, Nat.

— Quel est donc ce Nat? se dit miss Warwick.

— Voyons, contez-moi, dit miss Hodges, dont l'attention se partageait entre le soin de faire le thé et celui de préparer ses phrases sentimentales, contez-moi, mon Angélina — assez d'eau, Nat — dites-moi, mon Angélina, comment avez-vous fait pour me trouver?

— Ce n'a pas été sans beaucoup de peine en vérité, *mon Araminte.*

Miss Warwick eut à peine la force de prononcer ce dernier mot.

— Si douce, si noble! continua miss Hodges. Et avez-vous reçu ma dernière lettre? Trois pages entières! — Et comment êtes-vous parvenue? — Posez donc la bouilloire, Nat.

— Oh! cet odieux Nat! que je le voudrais voir hors d'ici! pensa miss Warwick.

— Et dites-moi, mon Araminte, mon Angélina, veux-je dire, comment avez-vous fait pour vous enfuir? comment avez-vous échappé à l'œil de votre argus aristocratique, à tous vos barbares persécuteurs? Contez-moi toutes vos aventures, mon Angélina. — Beurrez les rôties, Nat, dit miss Hodges, qui préparait alors des tartines de pain et de beurre, mais non pas avec la grâce célèbre de

Charlotte dans les *Souffrances du jeune Werther.*

— Je vous conterai tout, mon Araminte, lui dit miss Warwick à l'oreille, lorsque nous serons seules.

— Oh! ne faites pas attention à Nat, murmura miss Hodges avec un mouvement d'épaule.

— Ne pourriez-vous pas lui dire que vous n'avez plus besoin de lui, reprit miss Warwick.

—Plus besoin de lui, ma chère! Eh! pour qui le prenez-vous donc?

— Quoi? ce n'est pas votre domestique?

— Mon domestique! — Nat, s'écria miss Hodges en étouffant de, rire mon Angélina vous prenait pour mon domestique!

—En vérité, dit Nat Gazabo avec un rire niais et timide, je suis le plus humble de ses serviteurs.

— Eh quoi! mon Angélina — épargnez ma délicatesse — mon Angélina ne se rappelle pas, dans une de mes longues lettres, le nom d'Orlando? C'est lui-même que vous voyez.

— Orlando! Quoi! ce monsieur est l'Orlando dont vous m'avez si souvent entretenue?

— Hi, hi, hi! Oui, je suis l'Orlando dont elle vous a si souvent parlé, dit Nat en riant, et elle, elle sera demain matin, s'il plaît à Dieu, mistriss Gazabo.

— Mistriss Hodges Gazabo! mon Araminte? dit Angélina avec une expression de surprise qu'elle ne put dissimuler.

— Oui, mon Angélina; ainsi se terminent «les chagrins d'Araminte.» — Une autre tasse? Ai-je mis trop de sucre? dit miss Hodges, pendant que l'officieux Nat présentait le pain et le beurre aux dames.

— Cet homme a l'air d'un imbécile, pensa miss Warwick.

— Laissez là le pain et le beurre et restez tranquille,

Nat. — Puis, aussitôt la noce finie, nous volons, mon Angélina, vers notre charmante retraite du pays de Galles, et là nous défierons les coups du sort,

Oubliant tout le monde et du monde oubliés.

— Mais c'est la destinée d'une vestale, dit Angélina; et vous oubliez que vous allez vous marier, mon Araminte; vous oubliez aussi que, dans votre lettre de trois pages, vous ne m'avez pas dit un mot de ce projet de mariage.

— Ah! mon amie, ne me reprochez pas un manque de confiance que mon cœur désavoue, dit miss Hodges. D'après la contexture de ma lettre, vous avez dû soupçonner les progrès rapides de mon Orlando dans mes affections. Mais il est vrai de dire que je ne me fusse peut-être pas décidée avec autant de précipitation, sans l'opposition opiniâtre et les persécutions de mes amis. Je me suis résolue à leur prouver que je connais et saurai maintenir mon droit de penser et d'agir par moi-même en toute circonstance.

Miss Hodges parla long-temps encore de ce ton décidé; mais pendant qu'elle déclamait ainsi sur son sujet favori, Angélina repassait dans son imagination troublée les choses étranges qu'elle avait vues et entendues dans le cours d'une demi-heure. Tout lui apparaissait sous un jour nouveau. Lorsqu'elle comparait la conversation et la conduite de miss Hodges avec les lettres sentimentales de son Araminte; lorsqu'elle rapprochait l'Orlando de la correspondance de l'Orlando qui était devant ses yeux, elle pouvait à peine en croire le témoignage de ses sens. Accoutumée qu'elle était à l'élégance des manières, les manières empruntées et vulgaires de miss Hodges la choquaient et la dégoûtaient outre mesure. Le désordre, et faut-il le dire! la malpropreté même des vêtemens d'Araminte, et tout ce qui frappait les yeux dans son appartement, transformaient en enfer le ciel

qu'elle avait rêvé; et l'idée de passer sa vie au fond d'une campagne, entre miss Hodges et Nat Gazabo, épouvantait notre héroïne de la double crainte de la misère et du ridicule.

— Une autre tasse de thé, mon Angélina? dit miss Hodges après avoir fini sa tirade contre ses persécuteurs, c'est-à-dire ses amis. Une autre tasse, mon Angélina? Après les fatigues de votre voyage, cela vous fera du bien.

— Je n'en prendrai plus, je vous remercie.

— Eh bien! donnez-moi cette tragédie, Nat, vous savez?

— Votre tragédie, n'est-ce pas, ma chère?

— Ah, Nat! vous ne saurez jamais garder un secret! dit miss Hodges. Je voulais surprendre mon Angélina.

— Ah! je suis surprise! pensa miss Warwick. Je suis suffisamment surprise!

— J'ai une inscription pour notre retraite champêtre, ici quelque part, dit miss Hodges en feuilletant les pages de sa tragédie. Mais gardons cela pour demain, pour demain, le jour consacré à l'amour et à l'amitié.

A ces mots, Nat, pour exprimer sa joie délirante, se frotta les mains et se mit à entonner une chanson. En vain sa maîtresse fronça le sourcil et se pinça les lèvres : le signal fut perdu pour lui et il chanta à tue-tête :

Quand les garçons du village,
Au son de leurs gais tambours,
Fêteront mon mariage,
J'irai chercher mes amours....

— Animal, imbécile, idiot! s'écrièrent ses amours en fureur. Sortez de ma présence! Puis, se laissant tomber sur son fauteuil, elle fondit en larmes; et se jetant dans les bras de sa pâle et stupéfaite amie : — O mon Angélina!

Donnez-moi cette tragédie, Nat, vous savez ?

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

s'écria-t-elle avec des sanglots, je suis la plus infortunée, la plus misérable des femmes !

— Ne vous effrayez pas, miss, dit Nat tranquillement, elle va revenir à elle tout à l'heure. C'est son habitude.

En parlant ainsi, Nat remplissait un verre d'eau-de-vie, qu'il porta, un genou à terre, aux lèvres de sa maîtresse. — C'est la seule chose au monde qui lui fasse du bien dans ces sortes d'accès, ajouta-t-il.

— Mon Dieu ! quelle scène ! se dit miss Warwick. Mais cette femme est si lourde, que son poids m'écrase.... Et c'est là *mon amie inconnue !*

Combien de temps encore miss Hodges fût-elle ainsi restée sur l'épaule de miss Warwick, ou combien de temps cette épaule eût-elle pu soutenir le poids sous lequel elle était près de fléchir, c'est là un double problème de physique et de métaphysique qui restera sans solution ; car un bruit violent se fit entendre tout-à-coup. Miss Hodges tressaillit. La porte s'ouvrit brusquement, et Betty Williams se précipita dans la chambre en criant de toutes ses forces : — Oh ! sauvez-moi ! sauvez-moi ! pour l'amour te Tieu, sauvez-moi, miss ! Et poussant l'imbécile qui se tenait toujours dans la même posture, son verre d'eau-de-vie à la main, elle se jeta à genoux aux pieds d'Angélina.

— Eh Dieu du ciel ! qui que vous soyez, vous n'aviez pas besoin de me pousser ainsi, s'écria le pauvre Nat.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc, Betty Williams ? Cette fille est-elle folle ou ivre ? dit miss Hodges.

— Nous allons avoir une scène de folie à présent, je suppose, dit tranquillement miss Warwick. Après ce que j'ai vu, je suis préparée à tout.

Betty Williams continuait à pleurer amèrement en se tordant les mains avec désespoir : — Oh ! sauvez-moi pour cette fois, miss ! disait-elle. C'est la première faute semplaple que j'aie commise ! Oh ! sauvez-moi pour cette fois !

Je croyais que cela ne valait pas plus t'un scheling, et je ne savais pas que cela pouvait me faire pentre! et je.....

Ici Betty fut interrompue par l'entrée de mistriss Puffit la modiste, de l'apprenti imprimeur, et d'un homme à figure sinistre, auquel mistriss Puffit dit, en désignant Betty Williams et miss Warwick : — Les voilà : faites votre devoir, M. le constable; j'ai bien reconnu ma dentelle.

— Et moi les traces de mes doigts, dit l'apprenti. J'ai vu la dentelle qui sortait de sa poche, et voici la marque de mes doigts, M. le constable.

— Mon camarade, s'écria miss Hodges en saisissant le constable par le bras, ceci est mon appartement, dans lequel aucun suppôt de la justice n'a le droit de mettre le pied sans mon consentement; car, en Angleterre, la maison d'un citoyen est son château-fort.

— Je le sais aussi bien que vous, madame, dit le constable; mais je me suis fait un principe de ne jamais agir sans un mandat : voici mon mandat.

— Oh! sauvez-moi! la tentelle lui appartient! s'écria Betty en désignant miss Warwick. Oh! miss est ma maîtresse, je le jure.

— Allons, maîtresse ou miss, veuillez me suivre, dit le constable en s'emparant du bras d'Angélina. Telle maîtresse, telle servante.

— Scélérat! misérable scélérat! lâchez mon Angélina! ou je meurs à l'instant, s'écria la sensible Araminte en tombant dans les bras de Nat Gazabo, qui s'empressa de porter l'inévitable verre d'eau-de-vie aux lèvres de sa maîtresse. — O mon Angélina, mon Angélina! soupirait celle-ci.

Frappée d'horreur en envisageant sa situation, miss Warwick s'arracha des mains du constable et s'appuya demi-morte sur le dos d'une chaise.

— Allons, mon ange, ainsi qu'on vous appelle ici, ce

me semble, cette dame me paraît avoir assez d'eau-de-vie dans l'estomac, si vos esprits vous abandonnent, vous. Tous les évanouissemens de la chrétienté ne vous sauveraient pas, voyez-vous. Je suis habitué à toutes ces simagrées. Il faut que la justice ait son cours; et, si vous ne voulez pas venir de bon gré, je saurai bien vous faire marcher de force.

— Ne me touchez pas, au péril de votre vie! Je suis innocente, dit Angélina.

— L'innocence, l'innocence elle-même! l'innocence pure et sans tache! s'écria miss Hodges d'une voix théâtrale. Ah! j'en mourrai! j'en mourrai sur la place! Barbare! Scélérat!

Pendant que miss Hodges vociférait ainsi, l'attentif Gazabo lui présentait un verre de cette liqueur restaurante, qu'il tenait toujours prête pour les cas de vie ou de mort. Celle-ci buvait et criait tour à tour; puis criait et buvait encore, jusqu'à ce que le constable impatienté prit Angélina dans ses bras et l'entraîna vers la porte. — Ma dame l'innocence, dit-il, nous verrons ce que nous verrons.

Mistriss Puffit ouvrit la porte; et, à l'extrême surprise de tous les assistans, lady Diana Chillingworth fit son entrée dans la chambre, suivie de lady Frances Somerset et de mistriss Bertrand. Le constable relâcha aussitôt Angélina. Miss Hodges déposa sur la table son verre d'eau-de-vie. La modiste fit une profonde révérence. Betty Williams tendit les bras vers l'altière lady en s'écriant : — Sauvez-moi! Sauvez-moi pour cette fois!

Miss Warwick se cacha le visage dans les deux mains.

— Ce n'est que ma dentelle, mylady, qui a été trouvée dans la poche de cette jeune fille; et.....

Lady Diana Chillingworth se retourna avec une expression de hauteur impossible à décrire, et s'adressant à sa

sœur : — Lady Frances Somerset, lui dit-elle, vous ne voudriez pas, je présume, que lady Diana Chillingworth se compromît au point d'assister à une semblable scène. J'espère, ma chère sœur, que vous êtes pleinement satisfaite à présent ?

En disant ces mots, l'altière lady sortait de la chambre.

— Certes je ne fus jamais moins satisfaite de ma vie, dit lady Frances.

— Si vous voulez bien jeter un regard sur ceci, mylady, dit le constable en montrant la dentelle; vous serez bientôt satisfaite, si vous désirez savoir quelle espèce de dame est cette jeune miss.

— Oh! vous vous trompez quant à la jeune dame, dit mistriss Bertrand. Retirez-vous, ajouta-t-elle tout bas; vous pouvez être sûr que tout s'arrangera. Nous serons tous satisfaits convenablement en temps et lieu. Mais ne laissez pas échapper *la coupable* qui est là à genoux, ajouta-t-elle tout haut en montrant Betty Williams.

— Allons, jeune fille, dit le constable en forçant Betty à se lever. Mais la justice n'en aura pas moins son cours, si je ne suis pas satisfait.

— Oh! j'en ai l'assurance, dit mistriss Puffit la modiste, nous serons tous satisfaits; lady Diana Chillingworth, ainsi que miss Burrage, connaissent parfaitement ma dentelle, car elles m'ont fait l'honneur ce matin....

— Voulez-vous m'accorder la faveur, interrompit lady Frances Somerset, de nous laisser tout de suite, bonne mistriss Puffit? Il y a ici quelque méprise; moins on fera de bruit et mieux ce sera. Vous serez satisfaite.

— O mylady.... je n'ai pas la moindre méfiance... Je ne dirai pas un mot là-dessus, et je n'aurais pas articulé une syllabe sur la dentelle, quoique ce soit une valenciennes qui vaut bien trente guinées comme un farthing, si j'avais pu avoir le moindre soupçon que cette jeune dame fût

votre protégée. Je ne dirai plus un seul mot là-dessus, sous quelque prétexte que ce soit.

Après avoir ainsi défilé son chapelet avec une admirable volubilité, mistriss Puffit quitta la chambre en emmenant avec elle le constable et Betty Williams, l'apprenti imprimeur et mistriss Bertrand.

Miss Warwick, dont la confusion durant cette scène était inexprimable, n'avait encore la force de se mouvoir ni de parler.

— Grâce à Dieu! les voilà partis! dit lady Frances. Puis elle courut à miss Warwick, et lui écartant gentiment les mains qui voilaient sa figure : — Miss Warwick, lui dit-elle d'une voix douce, c'est votre amie, lady Frances Somerset; pouvez-vous croire qu'elle suspecte?...

— Là, mon Dieu non! dit Gazabo, qui était enfin assez revenu de sa surprise et de son effroi pour avoir la force de parler. Pauvre enfant! qui aurait le cœur de la soupçonner d'une telle chose? Mais ils faisaient tant de bruit et de tapage! j'en suis encore tout étourdi! Veuillez vous asseoir, mylady. Puis-je faire quelque chose pour votre service?

— Si vous voulez bien avoir la bonté de nous laisser seules quelques minutes, dit lady Frances d'une voix douce et persuasive.

— Nat Gazabo, qui n'avait pas coutume de s'entendre parler d'une voix aussi polie, sourit, s'inclina, et déjà il se retirait, lorsque miss Hodges s'avança tout-à-coup d'un air de défi :

— Quelle aristocratique insolence! Arrêtez, Nat! n'obéissez pas, ou craignez mon courroux, aux ordres de quelque créature privilégiée qu'il y ait au monde! n'obéissez pas, vous dis-je, aux commandemens impérieux de quelque lady titrée que ce soit. Madame, ou mylady, ou de quelque nom haut ou bas qu'il vous plaise de vous affubler, cet homme est mon mari!

— Très-probablement, madame, répondit lady Frances avec un calme et une aisance qui provoquèrent au dernier point l'indignation furieuse de miss Hodges.

— Ne bougez pas, Nat, ou redoutez mon courroux, s'écria-t-elle. Je saurai le défendre, madame, contre toute ombre, toute *pénombre* d'insolence aristocratique.

— Comme il vous plaira, madame, répliqua lady Frances. Il n'est pas difficile de défendre monsieur contre des ombres.

Miss Hodges parcourait la chambre les bras croisés, dans la plus violente agitation. Nat se tenait dans une immobilité stupide.

— Cette femme, dit lady Frances à l'oreille de miss Warwick, est folle ou ivre, peut-être tous les deux. A tout événement, nous serons mieux dans une autre chambre. — En parlant ainsi elle prit miss Warwick sous le bras. — Voulez-vous bien permettre à notre aristocratique insolence de passer, monsieur? dit-elle à Nat Gazabo, qui se tenait toujours comme une statue sur le seuil de la porte.

Nat Gazabo s'effaça devant les deux dames.

— Voilà donc l'indépendance de votre ame, mon Angélina! s'écria Araminte en se plaçant sur le seuil de la porte de manière à en barrer le passage. Ainsi vous cédez lâchement, vous vous soumettez au joug de vos persécuteurs, de vos barbares, orgueilleux, stupides persécuteurs?

— Mylady est mon *amie,* madame, dit miss Warwick du ton le plus ferme et le plus calme qu'il lui fut possible; car elle était épouvantée de la violence d'Araminte.

— Faites votre choix, mon enfant : restez ou suivez-moi, comme il vous plaira, dit lady Frances pour en finir.

— Votre amie! poursuivit l'orateur femelle en retenant miss Warwick d'une main puissante. Sentez-vous la force de ce mot? *Pouvez-vous* la sentir, comme je vous en croyais susceptible autrefois? Votre amie! et ne suis-je

pas votre amie, moi, votre meilleure amie, mon Angélina? Votre Araminte, votre aimable Araminte, votre *amie inconnue!*

— Oh! oui, mon amie *inconnue*, c'est bien vrai! dit Angélina.

Miss Hodges avait lâché le bras de miss Warwick, pour gesticuler librement des deux mains. Celle-ci saisit ce moment pour suivre lady Frances qui avait effectué sa retraite et atteint déjà les premières marches de l'escalier.

— Elle est partie! s'écria miss Hodges. Je ne la verrai ni ne lui parlerai de ma vie! l'ingrate, je l'abandonne à son malheureux sort.

— O mon amie! dit Nat, quelles scènes! quels événemens la veille de notre mariage!

Mais abandonnons ce tendre couple à ses méditations sur l'union conjugale qui lui était promise, et suivons les pas chancelans de notre jeune et trop naïve héroïne. Lady Frances s'aperçut qu'elle avait à peine la force de se soutenir; elle la conduisit vers un sofa qu'elle aperçut heureusement, par la porte entr'ouverte, dans un salon voisin de l'escalier.

— Être prise pour une voleuse! oh! à quoi me suis-je exposée! dit péniblement miss Warwick.

— Asseyez-vous, mon enfant; nous sommes dans une chambre où nous n'avons pas à craindre d'interruption. Asseyez-vous et ne tremblez pas ainsi comme une feuille de peuplier, dit lady Frances, qui vit bien que les reproches seraient alors aussi cruels qu'inutiles.

Miss Warwick était peu habituée à cette bonté pleine de raison; elle en eut le cœur profondément touché, et son ame tout entière s'ouvrit à lady Frances, avec la candeur d'une jeune personne qui a la conscience de sa folie, qui ne cherche ni à l'excuser ni à l'atténuer, mais qui désire ardemment regagner l'estime d'une amie.

— Il est sûr, mon enfant, que c'était bien extravagant à vous, comme vous dites, de partir ainsi en quête d'une *amie inconnue,* dit lady Frances, après avoir entendu le récit des confessions d'Angélina. Et puis, après tout aviez-vous donc besoin de vous enfuir clandestinement?

—Oh! madame, je sens bien toute l'étendue de ma folie! J'avais formé depuis long-temps le projet de vivre dans une chaumière du pays de Galles, et miss Burrage me représentait cette contrée comme un paradis terrestre.

—Miss Burrage! Et pourquoi donc alors ne vous a-t-elle pas accompagnée pour ce paradis?

— Je ne sais : elle était si attachée à lady Diana Chillingworth, disait-elle, qu'elle ne pouvait supporter l'idée de la quitter : elle m'avait recommandé de ne pas ouvrir la bouche à lady Diana de ce projet, parce qu'elle le tournerait en ridicule. Et puis lady Diana était presque toujours dehors durant notre séjour à Londres, ou bien à sa toilette ou devant une table de whist, et je pouvais à peine lui parler. Je désirais une amie à qui je pusse ouvrir mon cœur tout entier, que je pusse aimer, estimer, et qui eût les mêmes goûts et les mêmes opinions que moi.

— Je regrette que cette dernière condition fasse partie de votre définition d'une amie, dit lady Frances en souriant, car je ne voudrais pas jurer que mes opinions fussent tout-à-fait conformes aux vôtres; mais je pense néanmoins que vous trouverez en moi une amie qui vaudra bien votre Araminte. Est-il donc nécessaire pour le bonheur d'avoir *une amie inconnue?*

— Ah! voilà ma méprise! dit miss Warwick. J'avais lu les écrits d'Araminte; elle y peignait avec tant de charme l'amitié et le bonheur, que je me disais :

On n'exprime si bien que ce qu'on a senti.

— Méprise assez commune, dit lady Frances.

— Mais je sens à présent toute l'étendue de mon erreur.

— Eh bien ! n'en parlons plus à présent. Demain, puisque vous aimez les romans, nous lirons ensemble *Arabella ou le Don Quichotte féminin*, et vous me direz à laquelle des personnes de votre connaissance ressemble le plus l'héroïne. En attendant, comme vous me semblez avoir satisfait votre curiosité au sujet de votre amie inconnue, voulez-vous venir avec moi ?

— Oh ! madame ! dit miss Warwick avec émotion, votre bonté....

— Nous n'avons pas le temps de parler de ma bonté. — Attendez — voyons — oui, le plus tôt qu'on vous verra avec nous sera le mieux. Car il est une chose, ma chère, que vous ne sentez peut-être pas bien, que vous êtes trop jeune pour bien sentir; c'est que, pour les gens qui n'ont rien à faire ou à dire, le scandale est un luxe nécessaire de la vie, et que, par l'éclat de votre fuite extravagante, vous avez donné assez de prise aux faiseurs de scandale pour rendre complètement malheureux vous et vos amis.

Angélina fondit en larmes. Quoique sentimentale et romanesque, elle ne possédait pas encore l'art de *fondre en larmes* au moindre sujet : ses pleurs étaient l'expression d'un sentiment profond et vrai. Lady Frances vit avec plaisir qu'elle avait fait sur son esprit l'impression qu'elle désirait : elle se hâta d'assurer miss Warwick que son intention n'était pas de la chagriner par des remontrances et des reproches inutiles. Lady Frances Somerset s'entendait un peu mieux que lady Diana Chillingworth à donner des avis à une jeune personne du caractère de miss Anne Warwick.

— Je ne veux pas, mon enfant, vous rendre misérable pour la vie, lui dit-elle; mais je veux faire sur vous une impression qui vous rende sage et heureuse à l'avenir. Ainsi ne pleurez point à vous rendre les yeux rouges au

point de n'être pas présentable ce soir au spectacle où nous irons positivement pour être vues.

— Mais lady Diana est en bas, dit miss Warwick. J'ai honte et peur de la revoir.

— Il sera difficile, mais non impossible, j'espère, de convaincre ma sœur, dit lady Frances, que vous comprenez clairement combien vous avez été dupe; mais qu'une dupe de seize ans est plutôt un objet de pitié qu'une dupe de soixante. Ainsi mon verdict est : — Coupable — mais recommandée à merci.

Cette merci toucha plus vivement le cœur d'Angélina que les reproches les plus sévères.

CHAPITRE V.

Les Burrage du Dorsetshire.

Pendant que cette intéressante conversation avait lieu, lady Diana Chillingworth était dans la boutique de mistriss Bertrand, occupée avec son flacon d'odeurs et avec miss Burrage. Clara Hope était aussi dans la boutique, ainsi que mistriss Puffit la modiste, et mistriss Bertrand qui assurait mylady que pas un mot sur la jeune dame et sur la dentelle ne sortirait de sa maison.

— Votre seigneurie n'a pas besoin de s'en inquiéter le moins du monde, disait mistriss Bertrand; car j'ai satisfait le constable et mistriss Puffit. Le constable a consenti à ce que le nom de miss Warwick ne fût pas mentionné dans son acte, et quant à la servante galloise, elle est actuellement devant le magistrat qui l'enverra tout naturellement à la maison de correction, mais sans prononcer même le nom de la jeune dame, et rien ne transpirera de

cette affaire qui puisse être nuisible à la réputation de la jeune dame qui est sous la protection de votre seigneurie. Je vais dire à mylady comment mistriss Puffit et moi nous sommes convenues d'arranger l'histoire: avec l'approbation de mylady, je dirai....

— Rien du tout, s'il vous plaît, interrompit lady Diana d'un ton plus hautain encore que de coutume. La jeune dame dont vous parlez est sous la protection de lady Frances Somerset et non sous la mienne, et quoi que vous disiez ou fassiez, j'entends que le nom de lady Diana Chillingworth ne soit jamais mêlé à cette affaire.

A ces mots, elle tourna le dos à la confiseuse déconcertée et gagna avec dignité l'extrémité la plus reculée de la boutique, suivie de l'adulatrice constante de ses caprices, miss Burrage.

Pour se consoler de la mortification que venait de leur faire subir l'orgueil de lady Diana, et l'insolent oubli de sa compagne, la modiste et mistriss Bertrand se mirent à les déchirer à voix basse. — Est-elle susceptible, cette grande dame! commença mistriss Bertrand. Est-elle fière! elle est haute comme le temps, et même un peu plus haute.

— Oh! tous les Chillingworth sont de même, à ce qu'on dit, ajouta mistriss Puffit. Mais au moins ils en ont le droit, si quelqu'un l'a au monde, car ils sont certainement d'une illustre origine. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est de voir des gens, qui ne sont aucunement nés ni titrés, se donner de semblables airs. Tenez, par exemple, cette miss Burrage, qui feint de ne me pas connaître, madame!

— Et moi aussi, madame! a-t-on vu pareille impudence? moi qui l'ai connue pas plus haute que cela!

— Oui, derrière Saint-Augustin, vous savez, dit mistriss Puffit.

— Derrière Saint-Augustin, répéta mistriss Bertrand, connu, connu!

— Je le lui ai dit ce matin, madame.

— Et moi ce soir, madame, au moment où les trois miss Herrings venaient me dire bonjour en allant au spectacle : des jeunes filles avec lesquelles elle allait sans cesse jouer et se promener, madame, vous vous le rappelez bien?

— Oui, sans doute! et avec lesquelles elle était bien contente d'aller prendre le thé, lorsqu'on l'y invitait, vous savez, madame?

— Eh bien! madame, n'a-t-elle pas eu l'impudence de dire qu'elle ne les connaissait pas? Elle a pris son lorgnon, madame — lady Diana elle-même n'y aurait pas mis plus d hauteur — et s'est mise à lorgner ces pauvres petites, en faisant grimacer sa laide figure, comme si elle avait la vue basse, quoiqu'elle y voie, madame, aussi clair que vous et moi.

— Quels airs! elle, la vue basse! reprit mistriss Puffit. Ce que c'est que le monde! Oh! je voudrais que son orgueil reçût une bonne leçon! continua la modiste irritée, après avoir repris haleine. Je suis sûre qu'elle ne reconnaîtrait pas ses propres parens, si elle les rencontrait : je gage qu'elle refuserait une révérence à ce bon vieux John Barker, l'ami de son père, vous savez, qui a laissé à cette miss Burrage je ne sais combien de centaines de livres sterling qui lui étaient dues, sans quoi cette belle miss n'aurait pas un farthing au monde. Eh bien! je parie qu'elle l'a oublié à présent comme l'impasse Saint-Augustin, et qu'elle ne connaîtrait pas plus John Barker que le père Abraham. Elle aurait aussi le front, je n'en doute pas, de lorgner sa tante Dinah, parce que c'est la veuve d'un marchand de fromages.

— Oh! non! dit mistriss Bertrand; elle n'aurait pas la

bassesse de feindre la vue courte devant la bonne Dinah Plait qui l'a élevée, qui a été tout pour elle.

Juste au moment où mistriss Bertrand finissait de parler, entrèrent dans la boutique les personnes mêmes dont il était question, Dinah Plait et John Barker.

— Mistriss Dinah Plait elle-même! s'écria mistriss Bertrand.

— Je n'ai jamais eu tant de plaisir à vous voir de ma vie, mistriss Plait, ainsi que vous, monsieur Barker, dit la modiste.

— Qui te rend donc si contente à mon aspect, mistriss Puffit? Je l'ignore en vérité, dit le vieux quaker en riant. Mais je ne suis nullement surpris que Dinah Plait soit bien accueillie partout où elle se présente — surtout avec une bourse pleine de guinées à la main.

— Amie Bertrand, dit mistriss Plait en faisant voir une bourse qu'elle tenait sous son manteau, je viens rendre cette bourse à sa légitime propriétaire; après s'être donné beaucoup de peine, John Barker, qui ne craint jamais sa peine quand il s'agit de faire le bien, est parvenu à découvrir qu'elle était dans ta maison.

— Cette jeune dame est ici en effet, répondit mistriss Bertrand, mais vous ne pouvez la voir à présent; elle est occupée en haut à régler une *petite affaire* avec lady Frances Somerset.

— C'est bien, reprit Dinah Plait; je remettrai volontiers cette bourse, non à la jeune personne elle-même, mais à quelqu'un de ses amis; car je crains qu'elle n'ait pas la tête bien saine. Si je pouvais voir quelqu'un des amis de cette jeune fille....

— Miss Burrage! cria mistriss Bertrand, en élevant la voix assez haut pour que celle-ci ne pût feindre de ne pas l'entendre. N'êtes-vous pas liée avec la jeune demoiselle?

— De qui parlez-vous? répliqua miss Burrage, sans bouger de sa place.

— Miss Burrage, voici une bourse pour une jeune dame, dit mistriss Puffit.

— Une bourse pour qui? où? dit miss Burrage, en daignant enfin se lever et sortir du fond de sa retraite.

— Ici, miss, dit la modiste. Au lorgnon maintenant! ajouta-t-elle tout bas à mistriss Bertrand.

Exactement ainsi qu'il avait été prévu, miss Burrage dirigea son lorgnon sur sa tante Dinah et feignit de ne la pas connaître. — Cette bourse n'est pas à moi, dit-elle froidement. Je ne connais rien de cette affaire, absolument rien.

— Betty! s'écria la bonne tante. Mais comme miss Burrage continuait de braquer sur elle son lorgnon avec une imperturbable assurance, Dinah crut qu'une ressemblance frappante l'avait fait tomber dans une méprise. Non, ce ne peut être Betty! Je te demande pardon, jeune dame, mais je te prenais pour... Ne t'ai-je pas entendue prononcer le nom de Burrage, amie Puffit?

— Oui, Burrage; une Burrage du Dorsetshire, dit la modiste avec un sourire malin.

— Une Burrage du Dorsetshire! ah! pardon! Mais as-tu jamais vu pareille ressemblance avec ma pauvre nièce Betty Burrage, ami Barker?

Miss Burrage, à ces mots, tourna le dos à sa tante : — Quelle grotesque statue! c'est un de vos quakers, j'imagine, comme ils s'appellent eux-mêmes. Bristol est plein de ces figures primitives, dit miss Burrage à Clara Hope, en revenant se réfugier auprès d'elle et de lady Diana.

— Ah! mon Dieu! c'est la taille, c'est la voix de ma pauvre Betty! murmura Dinah Plait en essuyant les larmes qui baignaient ses yeux. Quoiqu'elle m'ait bien né-

gligée depuis long-temps, j'ai toujours de la tendresse pour elle : on ne saurait oublier tout-à-fait ses parens, malgré leur ingratitude.

— Grotesque ou non, c'est une statue qui semble avoir un cœur, dit Clara Hope.

— Je voudrais bien pouvoir en dire autant de tout le monde, dit mistriss Bertrand.

Pendant ce dialogue, le vieux Barker était resté silencieux en s'appuyant sur sa canne.

— Je saurai bientôt si c'est elle ou non, dit-il enfin, car Betty a sur la joue un signe que je n'ai pas oublié, quoiqu'elle paraisse avoir peu de mémoire, elle.

M. Barker, qui était d'un caractère franc et résolu, suivit à ces mots la compagne de lady Diana au fond de la boutique, et après l'avoir attentivement regardée en face :

— Voici la tache! s'écria-t-il à haute voix; c'est Betty!

— Monsieur! Une tache! Lady Diana! s'écria miss Burrage avec l'accent de la terreur et de l'innocence outragée.

Sans s'inquiéter de ses cris ni de ses grimaces, M. Barker ne lâcha point la main qu'il tenait, et conduisant ou plutôt tirant après lui miss Burrage avec une fermeté barbare :

— Dinah, dit-il, c'est ta propre nièce. Betty, c'est ta propre tante, celle qui t'a élevée. Qu'est-ce que cela signifie! Burrage du Dorsetshire!

— Il y a certainement ici ce soir, dit lady Diana Chillingworth d'un ton de voix solennel, une conspiration contre mes pauvres nerfs. Ces gens-là ont juré de me causer des émotions mortelles. De quoi s'agit-il donc maintenant? Pourquoi traînez-vous donc ainsi cette jeune personne, monsieur? Elle est venue ici avec *moi*, monsieur!

avec lady Diana Chillingworth! et par conséquent personne ici n'a le droit de l'insulter.

— L'insulter! dit M. Barker dont la simplicité ferme et honnête ne se laissait influencer ni intimider par l'effronterie de miss Burrage, pas plus que par les manières hautaines ou le nom imposant de lady Diana Chillingworth. L'insulter! mais c'est elle qui nous insulte! elle feint de ne nous pas connaître.

— Et comment miss Burrage vous connaîtrait-elle, monsieur? dit lady Diana, en jetant sur lui un regard de mépris comme sur un être tout-à-fait distinct de son espèce.

— Comment elle connaîtrait la tante qui l'a élevée? dit l'inébranlable John Barker, et moi-même qui l'ai tenue cent fois sur mes genoux, quand elle était toute petite, et qui lui faisais manger du sucre d'orge à la rendre malade?

— Ah! c'est vous, monsieur, qui me rendez malade! dit lady Diana. Monsieur, cette jeune dame appartient aux Burrage du Dorsetshire, une des meilleures familles d'Angleterre.

— Madame, dit John Barker, en imitant la solennité de sa seigneurie, cette jeune dame appartient aux Burrage de Bristol, marchands de sel : elle est nièce de Dinah Plait, ici présente et veuve d'un homme qui, de son vivant, fut le plus honnête marchand de fromages qu'il y eût en Angleterre.

— Miss Burrage! mais vous ne dites rien! s'écria lady Diana Chillingworth avec l'accent de la terreur et de la stupéfaction.

— Cette jeune dame est timide devant les étrangers, mylady, interrompit mistriss Bertrand.

— O Betty Burrage, peux-tu te conduire ainsi! s'écria Dinah Plait d'une voix altérée par le chagrin et l'affection.

Mais tu es la fille de ma sœur, et je te pardonne, ajouta l'excellente femme.

— La nièce d'une marchande de fromages! s'écria lady Diana en se reculant d'horreur. Ah! comme j'ai été trompée! Faites donc des connaissances à Brighton ou à Bath. Mais je romps avec elle à l'instant. — Ah! grâce à Dieu! voici ma sœur, lady Frances. O ma chère sœur, dit-elle en allant au-devant de lady Frances et en l'entraînant à l'extrémité la plus reculée de la boutique, en voilà bien d'une autre à présent! ce sont des mésaventures sans fin. Que va dire le monde? Cette miss Burrage, ne la regardez plus, ma sœur; elle nous en a effrontément imposé sur son rang : que croyez-vous qu'elle se trouve être? — La fille d'un marchand de sel! la nièce d'un marchand de fromages! Concevez-vous! une jeune personne que j'ai menée avec moi partout! Ah! que dira le monde?

— Qu'il est imprudent d'avoir *des amies inconnues,* ma chère sœur, répliqua lady Frances. Le mieux que vous puissiez faire est de fermer la bouche à ce sujet et de recevoir votre pupille repentante sans lui faire de reproches; car si vous lui parlez de son *amie inconnue,* le monde parlera certainement de la vôtre.

Lady Diana se recula d'un air hautain, lorsque sa sœur voulut lui mettre la main de miss Warwick dans la sienne; elle daigna dire pourtant, après un pénible effort :

— Je suis heureuse d'apprendre, miss Warwick, que vous soyez enfin revenue au bon sens. Lady Frances Somerset vous prend sous sa protection, à ce que j'ai compris; je m'en réjouis pour vous, et je n'ai qu'un avis à vous donner, c'est....

— Gardez-le pour ce soir après le spectacle, ma chère Diana, lui dit tout bas lady Frances : il fera plus d'effet alors.

— Au spectacle! bonté divine! dit lady Diana. Quoi!

vous vous hasardez à y mener miss Warwick? Et moi-même, comment pourrai-je paraître en public, après tout ce qui s'est passé? Ah! ma chère, l'histoire de cette miss Burrage m'a porté un coup sur les nerfs!

— Les nerfs! Il y a des gens qui n'ont pas d'autres émotions que des émotions nerveuses, pensa lady Frances.

— Permets-moi, dit mistriss Plait en s'avançant vers lady Frances, et en lui présentant la bourse de miss Warwick; permets-moi, puisque tu me sembles l'amie de cette jeune dame, de te rendre sa bourse qu'elle a laissée par oubli chez moi cette après-midi. J'espère qu'elle est mieux, la pauvre enfant?

— Elle est mieux, et je vous remercie pour elle, madame, dit lady Frances, qui était frappée des manières prévenantes et de l'excellente physionomie de Dinah Plait, et qui ne se croyait pas compromise en s'entretenant avec la veuve d'un marchand de fromages.

— Permettez-moi de vous remercier moi-même, madame, dit miss Warwick. Je suis tout-à-fait dans mon bon sens *maintenant*, je puis vous l'assurer, et je n'oublierai jamais la bonté dont vous et ce bon monsieur avez fait preuve, lorsque vous me croyiez dans le besoin.

— Il y a des personnes plus reconnaissantes que d'autres, dit mistriss Puffit en regardant miss Burrage qui, dans un sombre et honteux silence, suivait tristement sa tante et son bienfaiteur.

Nous ne croyons pas que nos lecteurs puissent s'intéresser beaucoup à une jeune dame qui était, ainsi que miss Burrage, un composé d'orgueil et de bassesse. Nous dirons seulement que le reste de sa vie s'écoula dans l'obscurité derrière l'église Saint-Augustin, où elle fut toujours aussi ridicule et aussi malheureuse qu'elle méritait de l'être.

Quant à notre héroïne, sous la surveillance affectueuse et sensée de lady Frances Somerset, elle parvint enfin à acquérir — ce qui est plus utile encore à son possesseur que le génie — du bon sens. Au lieu de courir le monde à la recherche d'une amie inconnue, elle s'attacha de plus en plus à celle qui lui avait donné des preuves d'amitié un peu plus convaincantes qu'une lettre de trois pages remplie de sentimentales absurdités. Bref, nous avons à présent, au nom d'Angélina Warwick, le plaisir d'assurer à ceux de nos lecteurs que cette Nouvelle peut intéresser qu'il est possible à une jeune fille de seize ans de se guérir radicalement de l'affectation sentimentale et des manies romanesques.

LES BRACELETS.

CHAPITRE I.

Le Portrait.

Dans une des parties les plus belles et les plus reculées de l'Angleterre, vivait une dame, mistriss Villars, que son intelligence élevée, sa douceur et sa fermeté de caractère, rendaient particulièrement propre à la plus difficile comme à la plus importante des occupations — l'éducation de la jeunesse. Elle avait entrepris cette tâche, et vingt jeunes personnes avaient été confiées à ses soins avec la plus grande sécurité de la part de leurs parens : car mistriss Villars était impartiale et juste. Ses élèves sentaient que ses éloges étaient la récompense du mérite, et que son blâme était le châtiment nécessaire d'une mauvaise conduite ; elles subissaient donc celui-ci avec résignation, et se réjouissaient de son approbation, avec la conscience de l'avoir méritée. Elles se levaient gaîment pour se livrer avec ardeur à leurs diverses occupations : le soir elles revenaient, avec un nouveau plaisir, à leurs amusemens favoris, et se retiraient pour prendre enfin du repos, satisfaites d'elles-mêmes et contentes l'une de l'autre.

Rien ne contribuait plus à entretenir l'esprit d'émulation, dans cette petite société, que les distinctions honorifiques accordées, tous les ans, comme prix de l'application et du succès. Une année surtout, le prix proposé devint

l'objet de l'émulation la plus vive; car c'était le portrait d'une amie tendrement aimée — celui de mistriss Villars elle-même, renfermé dans un petit bracelet.

Ce portrait n'avait besoin d'or ni de perles précieuses pour qu'on y attachât la plus haute valeur. Celles qui paraissaient avoir le plus de chances pour l'obtenir étaient Cécile et Léonore. Cécile était l'amie intime de Léonore, mais Léonore n'était que la compagne favorite de Cécile.

La première était d'un caractère actif, ambitieux, entreprenant; plus ardente à la poursuite de ses désirs qu'heureuse de leur accomplissement. Léonore, au contraire, était douce, tranquille, difficile à mettre en action, mais infatigable une fois qu'elle était excitée. Léonore était fière : Cécile, vaine. Sa vanité la rendait dépendante de l'approbation des autres, et par conséquent plus empressée de plaire que Léonore; mais cette vanité même la rendait en même temps plus prompte à blesser les sentimens d'autrui. En un mot, Léonore s'appliquait plus à éviter ce qui était mal, tandis que Cécile était plutôt ambitieuse de faire ce qui était bien. Peu de ses compagnes aimaient Cécile, mais beaucoup se laissaient mener par elle, car elle était souvent heureuse dans ses efforts : beaucoup au contraire aimaient Léonore, mais aucune ne se laissait gouverner par elle, car elle était trop indolente pour gouverner.

Le premier jour du mois de mai, à l'heure de midi, les sons de la cloche rassemblèrent la petite société dans une grande salle où le prix devait être décerné. Un grand nombre de petites tables étaient placées en cercle au milieu de la salle : des bancs pour les jeunes rivales s'élevaient les uns au-dessus des autres, en amphithéâtre demi-circulaire, à quelques pieds de la table; les fauteuils des juges, surmontés de dais de lilas et de troênes, fermaient le cercle vis-à-vis. Chacune des pensionnaires vint déposer ses pages d'écriture, ses dessins, ses ouvrages de toutes sor-

tes, sur la table qui lui était destinée. Comme on tremblait, en traversant la courte distance qui séparait les tables des banquettes! Comme les petites mains frémissaient en y laissant tomber les œuvres sur lesquelles s'appuyaient leurs timides prétentions! Jusqu'à ce moment, toutes se croyaient assurées du triomphe; mais alors chacune avait la certitude d'être surpassée par une rivale plus heureuse; et le cœur, qui peu de minutes auparavant s'enflait de l'espoir du succès, palpitait de crainte et d'incertitude.

Les œuvres furent examinées, la préférence décidée, et le prix décerné à l'heureuse Cécile. Mistriss Villars s'avança en souriant, le bracelet à la main : Cécile était placée derrière ses compagnes, sur la plus haute banquette; on se hâta de lui ouvrir un passage, et dans un instant elle fut descendue. Mistriss Villars lui mit elle-même le bracelet; le bruit sec et métallique de l'agrafe retentit dans toute la salle, et un sourire général félicita la victorieuse Cécile. Mistriss Villars baisa sa petite main : — A présent, lui dit-elle, allez vous réjouir avec vos compagnes; le reste du jour est à vous.

O vous dont le cœur est enflé par le succès, et dont le sein palpite de joie, au milieu de votre triomphe, sachez vous commander à vous-même : que ce triomphe soit modéré, afin qu'il soit durable. Réfléchissez que, quelque bonne que vous soyez, vous pouvez être meilleure encore, et que, quoique sage, vous pouvez être faible.

Aussitôt que mistriss Villars eut remis le bracelet à Cécile, ses petites compagnes l'entourèrent, et toutes quittèrent ensemble la salle, théâtre de son triomphe. Cecile s'élança la première, dans l'ivresse du succès et de la vanité : en descendant l'escalier qui conduisait au jardin, dans sa hâte, elle jeta violemment à terre la petite Louise. Celle-ci tenait à la main un mandarin en porcelaine que sa

mère lui avait donné le matin même : dans sa chute le mandarin fut mis en pièces.

— Oh! mon mandarin! s'écria Louise en fondant en larmes. La foule qui suivait Cécile s'arrêta tout-à-coup. Louise s'assit sur le dernier degré, en fixant un regard de désespoir sur les fragmens dispersés; puis se retournant, elle cacha sa figure dans ses mains sur le degré qui était au-dessus de sa tête. En se retournant, la pauvre Louise renversa les restes de son mandarin, et la tête, qu'elle avait placée, intacte encore, sur le piédestal, roula en bondissant sur l'allée sablée du jardin. Cécile éclata de rire en désignant du doigt la tête et le piédestal séparés, et la foule imita cette gaieté cruelle. Dans toute autre circonstance, les jeunes pensionnaires auraient plutôt pleuré avec Louise; mais Cécile venait d'être couronnée, et la sympathie que l'on ressent pour le succès nous fait souvent oublier la justice.

Léonore seule ne prit aucune part à cette gaieté : — Pauvre Louise! dit-elle en jetant un regard de reproche sur Cécile.

Celle-ci tourna vivement le dos en rougissant de honte et de dépit.—Je n'ai pu m'en empêcher, Léonore, dit-elle.

— Mais tu aurais pu t'empêcher de rire, Cécile.

— Ce n'est pas de Louise que j'ai ri; et d'ailleurs cela ne fait de mal à personne.

— Quant à moi, ce qu'il y a de sûr, je n'aurais pas ri, si j'avais....

— Oh ! certainement non, parce que Louise est ta favorite. Mais je puis bien lui acheter un autre mandarin, la première fois que le vieux colporteur viendra nous visiter, et puis tout sera réparé. Je ne puis faire plus, n'est-ce pas? dit-elle en se tournant vers ses compagnes.

— Non, certainement, répondirent-elles, il n'y aura rien à redire.

Cécile jeta un regard de triomphe sur Léonore et poursuivit sa course, suivie de la troupe joyeuse des pensionnaires. Lorsqu'elle fut arrivée à l'extrémité du jardin, elle se retourna pour voir si Léonore l'avait suivie; mais elle vit avec dépit qu'elle était encore assise sur l'escalier, à côté de Louise. — Je ne puis pourtant mieux faire que de lui en acheter un autre, n'est-ce pas? dit-elle en faisant un second appel à l'approbation de ses camarades.

— Non, certainement, dirent celles-ci, qui étaient pressées de commencer leurs jeux.

Mais bien des jeux furent commencés et abandonnés presque aussitôt, avant que Cécile pût être satisfaite. Ses idées étaient toutes troublées, et son esprit songeait à tout autre chose; il n'est donc pas étonnant qu'elle ne jouât plus avec son ardeur habituelle. Son impatience ne fit que s'accroître : elle abattit les quilles avec son pied. — Jouons à autre chose : à la main chaude! dit-elle en levant le bras. Toutes ses compagnes s'empressèrent d'obéir à la main qui portait le bracelet. Mais Cécile, mécontente d'elle-même, fut bientôt mécontente des autres, et ses manières devinrent de plus en plus sèches et impératives. A son gré, l'une frappait trop fort, l'autre trop doucement; celle-ci trop vite, celle-là trop lentement : bref, tout allait mal, et chacune était excédée de sa mauvaise humeur.

Le triomphe du succès est enivrant, mais court. Les compagnes de Cécile réfléchirent, à la fin, que quoiqu'elle eût brodé une tulipe et peint une pêche mieux qu'elles toutes, elles pouvaient néanmoins jouer tout aussi bien qu'elle et conserver mieux leur égalité d'humeur : elle fut donc évincée de leurs jeux.

En regagnant la maison d'un air chagrin, elle rencontra Léonore et poursuivit sa route.

— Cécile! lui dit son amie.

— Eh bien! que me veux-tu?

— Sommes-nous toujours amies?

— Tu le sais mieux que moi.

— Eh bien! alors, nous sommes amies : permets-moi de dire à Louise que tu es fâchée de....

— Oh! je t'en prie, ne me parle plus de Louise! interrompit Cécile.

— Quoi! tu n'avoues pas que tu avais tort! Oh! Cécile, j'avais meilleure opinion de toi.

— Ton opinion n'est d'aucune importance pour moi à présent; car tu ne m'aimes pas.

— Non, lorsque tu es injuste, Cécile.

— Injuste! je ne le suis pas; et si je l'étais d'ailleurs, es-tu donc ma gouvernante?

— Non, mais ne suis-je pas ton amie?

— Je ne veux point d'une amie qui me cherche querelle pour avoir fait tomber par mégarde la petite Louise. Comment pouvais je savoir qu'elle avait un mandarin à la main? Et puis, après avoir brisé ce mandarin, pouvais-je mieux faire que de lui en promettre un autre? Est-ce donc injuste?

— Mais tu sais, Cécile...

— Je sais, reprit-elle avec ironie, je sais, Léonore, que tu aimes mieux Louise que moi, et voilà qui est injuste.

— Quand ce serait, répliqua Léonore d'un ton grave, ce ne serait pas injuste, si elle le mérite mieux que toi.

— Ah! comment peux-tu me comparer à Louise? s'écria Cécile avec indignation.

Léonore ne répondit rien : elle était blessée de la conduite de son amie; elle alla rejoindre le reste de ses compagnes qui dansaient une ronde sur le gazon. Léonore ne voulut pas danser, mais on obtint d'elle qu'elle chantât une ronde : sa voix ne fut pas aussi brillante, mais elle parut encore plus douce que de coutume. Nulle ne chantait avec autant de charme que Léonore et ne dansait avec autant de légèreté que Louise.

Pendant que la petite fille faisait voler ses jolis pieds sur le gazon et s'abandonnait tout entière à sa naïve gaieté, ses regards rencontrèrent tout-à-coup les yeux de Léonore tout pleins de larmes. Louise laissa tomber en silence la main de ses compagnes, et quittant la danse, elle courut s'informer du chagrin de son amie.

— Ce n'est rien, répliqua celle-ci, rien qui doive interrompre tes jeux; va, mon enfant, retourne à la danse.

Louise courut aussitôt à son petit jardin, et détachant son chapeau de paille, elle y fit un lit de feuilles de fraisier, pour y déposer les fraises qu'elle se mit à cueillir. Elle était à genoux, tout entière à cette occupation, lorsque Cécile s'approcha d'elle. A ce moment Cécile était mécontente de Louise pour deux raisons : d'abord elle était jalouse d'elle, puis elle avait eu des torts envers cette enfant. Ces torts, la bonne Louise les avait oubliés déjà : peut-être, pour dire toute la vérité, ne se sentait-elle pas aussi bien disposée à embrasser Cécile qu'elle ne l'eût été avant la chute de son mandarin ; mais sa rancune n'allait pas plus loin, si l'on peut appeler cela de la rancune.

— Que fais-tu là, petite? lui dit Cécile d'un ton bref. Est-ce que tu mangerais toute seule tes fraises de primeur ?

— Non, dit Louise d'un air mystérieux, je ne les mange pas.

— Que veux-tu donc en faire? Ne peux-tu donc répondre? Je ne joue pas avec toi, petite.

— Pour ce qui est de te répondre, Cécile, je puis m'en dispenser, si cela me plaît; non que je ne le fisse volontiers, si tu m'avais questionnée poliment... et si tu ne m'avais pas appelée *petite*.

— Et pourquoi ne t'appellerais-je pas petite?

— Parce que.... Parce que.... je ne sais pas; mais je vou-

drais bien, Cécile, que tu te reculasses un pas, car tu écrases mes pauvres fraises sous tes pieds.

— Je n'en ai pas touché une seule, petite égoïste que tu es!

— En vérité, Cécile, je ne suis pas une égoïste, je n'en ai pas mangé une : elles sont toutes pour ton amie Léonore. Vois comme tu es injuste!

— Injuste! C'est une expression que tu as apprise de mon amie Léonore, comme tu l'appelles; mais elle n'est plus mon amie à présent.

— Elle n'est pas ton amie à présent! dit Louise; alors tu lui auras fait de bien grandes méchancetés!

— Que veux-tu dire? s'écria Cécile en lui serrant le bras avec force.

— Laisse-moi! laisse-moi! cria Louise en se débattant. Je ne veux pas te donner une seule de mes fraises, car je ne t'aime pas du tout!

— Ah! tu ne m'aimes pas! dit Cécile rouge de colère; et, saisissant le chapeau de Louise, elle renversa les fraises et les écrasa sous ses pieds.

— Au secours! au secours! cria Louise en reprenant son chapeau et en courant de toutes ses forces.

— Qu'ai-je fait! se dit Cécile en revenant à elle-même. Louise! Louise!

Mais elle eut beau l'appeler, Louise ne retourna pas la tête et rejoignit ses camarades, qui dansaient encore en se tenant par la main, tandis que Léonore chantait assise au milieu d'elles.

— Arrêtez, arrêtez! Écoutez-moi! leur cria Louise en se précipitant au milieu de la ronde; et, courant auprès de Léonore, elle jeta son chapeau à ses pieds, et d'une voix haletante : — Il était plein... presque tout plein... de mes fraises, dit-elle, les premières que... j'aie cueillies cette année. Elles étaient toutes pour toi, Léonore... Mais à pré-

sent, il ne m'en reste pas une seule. Elles sont toutes perdues! ajouta-t-elle en fondant en larmes et en se cachant la figure dans le sein de Léonore.

— Perdues! perdues! Et comment? s'écrièrent toutes les jeunes filles à la fois en se pressant autour d'elle.

— Cécile!... Cécile!... dit-elle en sanglottant.

— Cécile! répéta Léonore, eh bien! qu'a-t-elle fait?

— C'est elle qui...

— Viens avec moi, lui dit Léonore, et je te donnerai bien plus de fraises.

— Oh! je me soucie peu des fraises, mais je voulais avoir le plaisir de te donner les miennes.

Léonore prit l'enfant dans ses bras pour l'emporter à l'écart et la consoler, mais il était trop tard.

— Quoi! Cécile! Cécile qui a gagné le prix! Ce ne peut être elle! murmuraient les pensionnaires indignées.

Au même instant, la cloche sonna pour le souper.

— La voilà! la voilà! se disaient-elles l'une à l'autre en désignant un berceau où Cécile se tenait confuse et solitaire. En passant auprès d'elle, les unes levèrent les mains et les yeux au ciel en signe d'étonnement, les autres se parlaient tout bas et baissaient la tête comme pour l'éviter. Léonore marchait la dernière la tête un peu plus haute que de coutume.

— Léonore! lui dit Cécile avec timidité, au moment où elle passa devant elle.

— Oh! Cécile! répliqua-t-elle, je ne vous croyais pas un mauvais cœur!

Cécile tourna la tête et fondit en larmes.

— Oh non! elle n'a pas un mauvais cœur! s'écria Louise en courant à elle et en lui jetant les bras autour du cou. Elle en est bien fâchée! n'est-ce pas, Cécile? Mais ne pleure donc plus, je te pardonne de tout mon cœur, va! et je

t'aime bien aussi, quoique je t'aie dit le contraire tout à l'heure dans un moment de colère.

— Oh! bonne petite créature, que je t'aime! répondit Cécile en l'embrassant.

— Eh bien! si tu m'aimes, viens avec moi et essuie tes yeux, car ils sont tout rouges.

— Va devant, bonne Louise, je te suis à l'instant.

—Je te garderai une place à côté de moi : mais hâte-toi, sans quoi tu entrerais au réfectoire lorsque nous serions toutes assises, et tous les regards se fixeraient sur toi. Ne sois donc pas long-temps.

Cécile suivit Louise des yeux, jusqu'à ce qu'elle l'eût perdue de vue. — Et c'est Louise, se dit-elle, qui seule s'est arrêtée et a pris pitié de moi! Mistriss Villars me disait ce matin que ce jour était à moi; elle était loin de se douter combien il finirait tristement pour Cécile.

A ces mots la jeune fille désolée s'étendit sur le gazon, le bras appuyé sur un tertre qu'elle avait elle-même élevé dans la matinée et que dans l'orgueil et la joie de son cœur elle avait appelé son trône.

En ce moment mistriss Villars était descendue au jardin pour respirer la fraîcheur d'une belle soirée : en passant devant le berceau où Cécile était étendue, elle s'arrêta tout étonnée : Cécile se leva vivement.

— Qui est là? dit mistriss Villars.

— C'est moi, madame.

— Et qui, vous?

— Cécile.

— Eh! mais que faites-vous là, ma chère amie? où sont vos compagnes? Ce jour est un des plus heureux jours de votre vie.

— Oh non, madame! dit Cécile qui pouvait à peine retenir ses larmes.

— Pourquoi donc, ma chère enfant? qu'avez-vous donc?

Cécile hésitait.

— Allons, parlez, mon enfant! vous savez bien que lorsque je vous demande de me parler comme à une amie, je ne vous punis jamais comme une maîtresse : vous n'avez donc rien à craindre en me disant de quoi il s'agit.

— Je n'ai pas peur, madame; mais j'ai honte. Vous me demandiez pourquoi je n'étais pas avec mes compagnes : c'est parce qu'elles m'ont toutes quittée, madame, et...

— Et pourquoi, mon enfant?

— Je vois qu'elles me détestent toutes, et je ne sais pourquoi, car je fais tout ce que je peux pour leur plaire : tous mes maîtres paraissent contens de moi, et vous-même, madame, vous avez été assez satisfaite de moi pour me donner ce bracelet, et je suis bien sûre que vous ne l'auriez pas donné à quelqu'un qui ne le méritât pas.

— Certainement non : vous l'aviez mérité par votre application et vos succès. Le prix était destiné à la plus assidue, mais non à la plus aimable.

— S'il avait été pour la plus aimable, je ne l'aurais donc pas mérité?

Mistriss Villars sourit.

— Mais qu'en pensez-vous vous-même, Cécile? lui dit-elle. Vous êtes meilleur juge que moi sur ce point. Je puis bien décider si vous vous appliquez ou non à ce que je vous fais apprendre, si vous faites ce que je désire que vous fassiez, et si vous vous abstenez de ce que je désire que vous ne fassiez pas. Je sais que je vous aime comme mon élève mais je ne puis savoir si je vous aimerais comme compagne, à moins d'être en même temps votre compagne. Je suis donc obligée de juger ce que je ferais en voyant ce que les autres font en de semblables circonstances.

— Oh! ne me jugez pas ainsi, madame, car vous ne

m'aimeriez pas non plus; et pourtant je pense que vous m'aimeriez, car je suis aussi prompte à obliger et d'un aussi bon naturel que.....

— Je ne doute pas, Cécile, que vous ne fissiez preuve de bon naturel avec moi; mais je craindrais de ne vous pas aimer, à moins que vous ne fissiez aussi preuve d'un bon caractère.

— Mais, madame, par bon naturel, j'entends bon caractère : c'est tout-à-fait la même chose.

— Non, ma chère Cécile, ce sont, à mon avis, deux choses toutes différentes. Vous êtes douée d'un bon naturel; car vous avez le désir d'obliger vos compagnes et de leur être utile; de vous attirer leur éloge, et de vous éviter leur blâme; de leur faire plaisir et de les consoler de leurs peines. Mais Léonore est douée d'un bon caractère, parce qu'elle sait supporter leurs défauts et reconnaître les siens, et que, sans discuter son bon droit, elle cède quelquefois à celles qui ont tort. En un mot, son caractère est parfaitement bon, car elle sait souffrir et s'abstenir.

— Je voudrais que le mien fût ainsi, dit Cécile en soupirant.

— Vous le pouvez aussi, mais ce ne sont pas nos désirs seuls qui nous font réussir en quoi que ce soit. Appliquez à cet objet les efforts et la persévérance qui vous ont mérité le prix aujourd'hui, et vous obtiendrez le même succès. Peut-être ne sera-ce pas à la première, ou à la seconde, ni même à la troisième tentative; mais comptez qu'à la fin vous réussirez. Chaque nouvel effort affaiblira vos mauvaises habitudes en fortifiant vos bonnes qualités. Mais vous ne devez pas espérer de réussir du premier coup : je vous le répète, parce que c'est par l'habitude seule que l'habitude peut être combattue. Il serait aussi insensé à nous d'espérer que tous nos défauts seront détruits par un seul châtiment, quelque sévère qu'il fût, qu'il était extra-

vagant à cet empereur romain, dont nous avons lu l'histoire il y a quelques jours, de désirer que toutes les têtes de ses ennemis n'eussent qu'un seul col, afin qu'il pût le trancher d'un seul coup de glaive.

Mistriss Villars prit alors Cécile par la main, et toutes les deux s'acheminèrent vers la maison. Telle était la nature d'esprit de Cécile, que, lorsqu'un objet quelconque faisait une vive impression sur son imagination, il en résultait chez elle une suspension momentanée des facultés du raisonnement. L'espoir était un mobile trop puissant pour son activité, et lorsque son esprit était envahi par la crainte, il était aussitôt frappé d'un abattement complet. Sa vanité était alors aussi mortifiée qu'elle avait été exaltée et triomphante dans la matinée. Elle marcha en silence à côté de mistriss Villars, jusqu'à ce qu'elles eussent atteint une allée de tilleuls; et là, fixant ses yeux sur ceux de la sage institutrice : — Pensez-vous, lui dit-elle avec hésitation, et s'arrêtant court, pensez-vous, madame, que j'aie un mauvais cœur?

— Un mauvais cœur, mon enfant? Eh! qui vous a mis cela dans la tête?

— C'est Léonore, qui me l'a dit, et j'en ai été bien honteuse.

— Mais, ma chère Cécile, comment Léonore peut-elle dire que votre cœur soit bon ou mauvais? Et d'abord, dites-moi vous-même ce que vous entendez par un mauvais cœur?

— En vérité, je ne le sais pas trop, madame, mais c'est toujours quelque chose que tout le monde hait.

— Et pourquoi le hait-on?

— Parce que l'on pense qu'il nous fera du mal, j'imagine, et que ceux qui ont un mauvais cœur prennent plaisir à faire le mal et ne font jamais le bien que dans leur intérêt.

— Ainsi la meilleure définition que vous puissiez donner d'un mauvais cœur, c'est que c'est une propension constante à blesser les autres et à faire le mal pour le seul plaisir de le faire.

— Oui, madame, mais ce n'est pas tout : cela veut dire encore quelque chose.... quelque chose que je ne puis pas bien exprimer et que je n'ai jamais bien distinctement compris, mais c'est ce qui m'effraie encore plus.

— Eh bien! commençons par ce que vous comprenez : dites-moi, Cécile, croyez-vous réellement qu'il soit possible d'être méchant par pur amour de la méchanceté. Aucun être humain ne devient méchant du premier coup. Un homme commence à faire le mal, parce qu'il croit de son intérêt de le faire; s'il continue dans cette voie, il aura bientôt étouffé le sentiment de la honte et perdu l'amour de la vertu. Mais vous, Cécile, qui avez un sentiment si vif de la honte et un désir si ardent de bien faire, comment pouvez-vous croire que vous ayez un mauvais cœur?

— En vérité, madame, je ne le croyais pas avant que tout le monde me l'eût dit, et alors j'ai commencé d'en avoir peur. Ce matin même, madame, dans un moment de colère, j'ai jeté par terre les fraises de la petite Louise : j'en ai été bien fâchée aussitôt après; mais Léonore et toutes mes compagnes se sont écriées que j'avais un mauvais cœur, et pourtant ce n'était qu'un moment de colère.

— C'est probable. Ainsi, lorsque vous êtes en colère, comme vous dites, Cécile, vous voyez que vous êtes tentée de faire du mal aux autres. Si celles-ci ne sont pas elles-mêmes en colère, du moins elles ne se sentent aucune sympathie pour vous, et n'apercevant pas les motifs qui vous font agir alors, elles disent que vous avez un mauvais cœur. Et cependant lorsque votre colère est passée, et que vous êtes revenue à vous-même, vous êtes fâchée de tout ce que vous avez fait et dit, n'est-ce pas?

— Oh! oui, madame, bien fâchée!

— Eh bien! que ce regret vous soit au moins utile, Cécile : ayez toujours présent à votre pensée, puisque vous avez le désir d'être bonne et heureuse, que si vous cédez à votre emportement pour des objets de peu d'importance, la colère et toutes ses conséquences deviendront bientôt familières à votre esprit, et dans la même proportion le sentiment de la honte s'affaiblira dans votre ame, jusqu'à ce que, ce que vous avez commencé de faire sans réflexion, vous finissiez par le faire par habitude et par choix, et c'est alors que, suivant votre propre définition, vous auriez un mauvais cœur.

— Oh! madame, j'espère bien que cela ne m'arrivera jamais.

— Je l'espère aussi, Cécile; je pense au contraire que vous avez les meilleures inclinations, et, ce qui est plus important pour vous encore, un désir actif de perfectionnement. Prouvez-moi que vous êtes capable d'autant de persévérance que vous avez de candeur, et je ne désespérerai pas de vous voir devenir tout ce que vous pourriez désirer être.

La physionomie de Cécile brilla de joie : elle monta les degrés de l'escalier avec presque autant de légèreté qu'elle les avait descendus le matin.

— Bonne nuit, Cécile! dit mistriss Villars, en traversant le vestibule.

— Bonne nuit, madame! dit Cécile, en montant l'escalier qui conduisait au dortoir.

Cécile ne put dormir; elle passa la nuit à réfléchir sur les événemens de la journée précédente et à former des projets de conduite pour l'avenir. En attendant, elle considéra qu'elle avait déjà pris bien des résolutions semblables sans effet, et elle voulut donner à son esprit un mobile plus puissant — l'ambition.

— N'ai-je pas déjà, se dit-elle, remporté le prix d'application, et la même application ne peut-elle pas me rendre digne d'un prix plus précieux encore? Mistriss Villars m'a dit que si le prix eût été destiné à la plus aimable, ce n'est pas moi qui l'aurais mérité : hier, c'est possible; demain aussi peut-être; mais ce n'est pas une raison pour que je désespère de le mériter toujours.

En conséquence de ce raisonnement, Cécile forma le projet de proposer à ses compagnes qu'un prix fût décerné le premier jour du mois suivant à la plus aimable. Mistriss Villars approuva ce projet, qui fut adopté avec enthousiasme par toutes les pensionnaires.

— Que le prix soit un bracelet fait de nos propres cheveux, dirent-elles; et à l'instant l'acier brillant de leurs ciseaux fit tomber une mèche soyeuse de chacune de ces jeunes et jolies têtes. Ces mèches réunies formaient la plus charmante gradation de couleurs depuis le blond pâle jusqu'au noir le plus brillant.

Qui devait avoir l'honneur d'en former une tresse élégante? Telle était alors la question.

Caroline demanda la préférence, parce qu'elle savait parfaitement faire les tresses, disait-elle.

Cécile toutefois était également certaine que personne ne s'en acquitterait aussi bien qu'elle-même, et une dispute s'en serait inévitablement suivie, si Cécile n'avait eu la force de se contenir au moment où le rouge lui montait au visage et n'avait abandonné ses prétentions — non pas de très-bonne grâce, il faut en convenir, mais pourtant aussi bien qu'on pouvait le désirer pour une première fois. Car c'est l'habitude qui donne de l'aisance aux manières et sans l'aisance, même dans les actions morales, il ne saurait y avoir de bonne grâce.

Le bracelet fut confectionné de la manière la plus gracieuse par les jolies mains de Caroline. Il était orné sur les

bords d'un filigrane d'argent, et au milieu on lisait la devise suivante brodée en petites lettres du même métal : A LA PLUS AIMABLE. Dès qu'il fut achevé, chaque pensionnaire voulut l'essayer. Il se fermait au moyen d'une agrafe de vermeil, et, comme il était assez grand pour les élèves les plus âgées, il se trouvait trop large pour les plus jeunes, qui s'en plaignirent amèrement et demandèrent d'une voix unanime que le bracelet fût rogné.

— Que vous êtes simples! s'écria Cécile. Ne voyez-vous pas que si vous méritez le bracelet, vous n'aurez qu'à éloigner un peu l'agrafe; tandis que si c'est nous qui le gagnons, nous ne pourrions pas l'agrandir comme vous le rapetisser?

— C'est vrai, dirent-elles; mais ce n'est pas une raison pour nous traiter de simples, Cécile.

C'était ainsi que par des expressions irréfléchies Cécile blessait souvent ses compagnes : une légère différence dans les manières en produit souvent de bien plus graves dans les résultats. Cécile se faisait plus de tort par sa pétulance et sa vivacité qu'elle ne se faisait d'amies par les plus grands efforts d'application et par toutes ses bonnes qualités.

Réussit-elle à se guérir de ce défaut et à mériter le prix? A qui enfin le bienheureux bracelet fut-il décerné? C'est ce que nous verrons dans l'histoire suivante du 1er juin.

CHAPITRE II.

Le Bracelet de cheveux.

Le 1er juin était enfin arrivé, et toutes les jeunes prétendantes étaient dans l'anxiété de l'attente et de l'incertitude. Léonore et Cécile étaient toujours celles qui avaient le plus de chances. Leur petite querelle n'avait jamais été tout-à-fait oubliée, et leurs prétentions rivales éloignaient alors toute idée de réconciliation. Quoiqu'elle fût capable de reconnaître ses défauts en public devant toutes ses compagnes, Cécile ne pouvait se résoudre à s'humilier en particulier devant Léonore : Léonore était son égale; les autres lui étaient inférieures; et, pour un esprit vain, la soumission paraît plus aisée, lorsqu'elle est volontaire, que lorsqu'elle est un tribut qu'il faut rendre à la justice ou à la candeur. Cécile sentait si bien cette vérité, qu'elle différait de faire aucune excuse à Léonore, ou d'en venir à une explication avec elle, jusqu'à ce que le succès l'eût une seconde fois couronnée.

— Si je mérite le bracelet aujourd'hui, se dit-elle, je demanderai à Léonore de me rendre son amitié, et cette faveur me sera plus précieuse que le bracelet lui-même. Elle ne saura repousser une semblable demande faite dans un pareil moment.

Animée ainsi de l'espoir d'un double triomphe, Cécile déploya pour sa propre cause le zèle et l'activité les plus grands. Par une attention et des efforts constans, elle avait considérablement affaibli la violence de son caractère et changé le cours de ses habitudes. Elle avait exercé ses qualités agréables plutôt que ses facultés intelligentes, et si ses talens brillaient avec moins d'éclat, son caractère

éta t devenu évidemment plus aimable, tant l'ambition a d'influence sur nos manières et sur notre conduite. Cécile était alors plus désireuse que jamais de faire ce qui était bien, mais elle n'avait pas encore acquis une crainte suffisante de faire ce qui était mal. C'était l'erreur fondamentale de son esprit, erreur qui provenait en grande partie de son éducation première.

Elle était très-jeune lorsqu'elle avait perdu sa mère; et quoique son père en eût rempli la place avec la plus tendre sollicitude, il avait insensiblement inspiré à sa fille un peu de cet esprit indépendant et hardi, qu'il regardait à juste titre comme essentiel au caractère du frère de Cécile. Ce frère avait quelques années de plus qu'elle, mais il avait toujours été le compagnon favori de son enfance. Son exemple était venu renforcer encore les préceptes paternels, et il en était résulté que les qualités de Cécile étaient de celles qu'on estime chez un homme, mais qu'on désire peu dans une femme.

Elle avait appris à mépriser, comme des bagatelles, tous les petits objets, toutes les petites erreurs; et son caractère impatient la jetait sans cesse en des fautes plus graves. Mais sa candeur à les avouer lui en avait toujours semblé une réparation, ou du moins une palliation suffisante.

Léonore, au contraire, qui avait été élevée par sa mère d'une manière plus convenable à son sexe, avait aussi le caractère et les vertus que l'on aime à trouver dans une femme. Son jugement avait été cultivé de bonne heure, et son bon sens avait été employé comme règle de sa conduite. Elle avait été habituée à cette contrainte, qu'elle devait s'attendre à trouver dans la vie, en sa qualité de femme, et de bonne heure elle avait appris à céder : aussi, chez elle, la complaisance semblait-elle à la fois naturelle et gracieuse.

Malgré la douceur de son caractère, Léonore était pourtant, en réalité, plus indépendante que Cécile; elle avait plus de confiance en son propre jugement, et ressentait plus de satisfaction de son approbation personnelle. Quoique loin d'être insensible aux louanges, elle ne se laissait point séduire par un désir inconsidéré de plaire. La douceur uniforme de ses manières, la solidité et l'égalité de son caractère, lui avaient enfin mérité l'estime et l'amitié passive de ses compagnes.

Par amitié passive, nous entendons cette sorte d'affection qui nous inspire pour une personne, plutôt la volonté de ne pas lui faire de mal que le désir de l'obliger : c'est plutôt une habitude qu'un sentiment de l'ame. Mais les compagnes de Cécile éprouvaient pour elle une amitié active, car Cécile se montrait elle-même active et empressée à leur témoigner son affection.

L'amitié active naît spontanément dans l'ame d'une personne, après avoir reçu quelques preuves de bonté, sans réflexion sur la conduite passée, ni sur le caractère général de l'objet aimé. Cette affection s'exagère souvent au-delà des mérites de son objet, et procède plutôt d'un sentiment de générosité que d'un sentiment de justice.

Sans déterminer laquelle des deux sortes d'amitié est la plus flatteuse pour la personne qui en est l'objet, nous pouvons facilement décider quel est le plus agréable sentiment des deux. Nous sommes plus naturellement enclins à la générosité qu'à la justice, et nous éprouvons plus de satisfaction à donner notre amitié volontairement qu'à l'accorder comme un tribut que nous ne pouvons refuser. Quoique les compagnes de Cécile ne connussent point la théorie de ces subtiles distinctions, elles ne la mettaient pas moins en pratique : car elles aimaient Cécile bien plus que Léonore, proportionnément à son mérite.

Chacune des jeunes pensionnaires devait indiquer son

choix en mettant une boule rouge ou blanche dans un vase préparé à cet effet. La couleur de Cécile était rouge; celle de Léonore, blanche. On ne voyait, dans la matinée, que des boules; on ne parlait que de l'événement, si long-temps attendu, de la soirée. Cécile, imitant l'exemple de Léonore, s'était fait un point d'honneur de ne s'informer du vote d'aucune de ses compagnes, avant la décision solennelle.

Elles étaient assises toutes les deux dans la chambre de Louise, qui était en convalescence de rougeole. Toutes les pensionnaires s'étaient montrées également désireuses de tenir compagnie à la petite malade; mais il ne fut permis de la voir qu'à Léonore et à Cécile, parce qu'elles étaient les seules qui eussent eu déjà la maladie. Elles se montraient toutes deux empressées auprès de la malade; mais la sensibilité de Léonore, trop vivement affectée par les sensations désagréables auxquelles elle n'était pas habituée, la privait souvent de sa présence d'esprit, et l'empêchait d'être aussi constamment utile que sa rivale. Cécile, au contraire, faisait beaucoup de bruit et d'étalage de ses soins officieux, et s'ingéniait à trouver des amusemens et des consolations pour la malade, sans s'apercevoir que la souffrance lui ôtait la force d'en profiter.

Elle était assise près de la fenêtre, lorsqu'elle entendit la voix du vieux colporteur, qui avait coutume de venir offrir ses marchandises à la pension. Elle descendit aussitôt l'escalier pour demander à mistriss Villars la permission de le faire entrer au parloir.

Mistriss Villars y consentit, et Cécile courut aussitôt annoncer cette bonne nouvelle à ses compagnes; puis rentrant au parloir, elle trouva le colporteur au moment où il détachait la courroie de sa boîte et se débarrassait les épaules de son fardeau.

— Que désirez-vous, mademoiselle? lui demanda cet

homme. J'ai toutes sortes de nécessaires, d'anneaux, de médaillons, continua-t-il en ouvrant l'un après l'autre les tiroirs qui contenaient tant de séductions diverses.

— Oh! dit Cécile en fermant le tiroir des médaillons qui la tentait le plus, je ne vois pas là ce dont j'ai besoin. Avez-vous quelqus figures de porcelaine, quelque mandarin?

— Mon Dieu non, mademoiselle; j'en avais un grand assortiment ces jours passés, mais j'en manque absolument aujourd'hui. Attendez cependant, je crois qu'il m'en reste encore un, dit le colporteur en fouillant un des derniers tiroirs. Tenez, le voici.

— Oh! c'est cela même! quel en est le prix?

— Trois schelings seulement, mademoiselle.

Cécile compta la somme, et déjà elle se disposait à emporter son mandarin, lorsque le colporteur tira de la vaste poche de sa veste une jolie boîte en acajou; elle était longue d'un pied environ et ornée à chaque extrémité d'une élégante poignée en métal.

— Qu'est ceci? demanda vivement Cécile.

—Une figure de porcelaine, dit avec insouciance le marchand, que je vais porter chez une vieille dame, qui demeure près d'ici et qui est très-curieuse de ces sortes d'objets.

— Pouvez-vous me la faire voir?

— Volontiers, mam'zelle, dit-il en ouvrant la boîte.

— Oh bon Dieu! qu'elle est belle! s'écria Cécile.

C'était une figure de Flore couronnée de roses et portant un panier de fleurs à la main. Cécile la contemplait en extase. — Que je voudrais pouvoir la donner à Louise! se disait-elle; à la fin rompant le silence : — Vous l'avez donc promise à la vieille dame? demanda-t-elle.

— Oh non, mam'zelle, je ne l'ai point promise; cette

dame ne l'a même jamais vue, et si elle peut vous être agréable, je n'en parlerai pas.

— Et combien coûte-t-elle?

— Je vous la laisserai pour une demi-guinée, ma bonne demoiselle.

Cécile tira aussitôt une petite boîte qui contenait son trésor, et la vidant sur la table, elle se mit à compter les schelings. — Hélas! il n'y a que six schelings, dit-elle; que c'est contrariant! je ne puis pas l'acheter; où est le mandarin? Ah! le voici, dit-elle en le prenant et en l'examinant avec un air de dégoût. Est-ce donc le même que tout à l'heure?

— Oh! c'est bien le même, répliqua le colporteur qui, pendant ce temps, considérait la petite boîte d'argent de laquelle Cécile avait tiré ses pièces de monnaie. Eh bien! mam'zelle, lui dit-il, puisque cette figure vous fait tant d'envie, je vous l'échangerai contre le reste de votre argent et cette petite boîte, si vous voulez vous en défaire.

Cette boîte était un souvenir donné par Léonore à Cécile.

— Oh non! dit Cécile vivement, en rougissant un peu et en tendant la main pour recevoir sa boîte.

— Je ne vous ai pas offensée, j'espère, reprit le colporteur en la lui rendant d'un air indifférent. J'ai voulu seulement vous être agréable, et voilà tout; un si beau morceau de porcelaine ne m'embarrasse pas le moins du monde, ajouta-t-il, en posant lentement la Flore dans sa boîte; puis fermant la petite serrure, il en mit la clef dans sa poche avec la boîte et saisit sa balle par les courroies, comme pour se préparer à partir.

— Oh! restez encore une minute, dit la jeune pensionnaire dans l'esprit de laquelle se passait un combat violent pendant la harangue insidieuse du colporteur. Louise serait si contente d'avoir cette Flore, se disait-elle en raison

nant avec elle-même; et puis ce serait une action si généreuse de ma part que de lui donner cette jolie figure à la place de ce hideux mandarin! Lui rendre son mandarin, ce ne serait que la justice la plus vulgaire, car je le lui ai promis, elle l'attend. Mais lorsque je considère celui-ci, il ne me semble pas aussi joli que le sien : la dorure est tout effacée, je ne puis donc absolument le lui acheter pour remplacer le sien. Oh oui, je dois acheter la Flore! elle en sera si contente! et puis tout le monde dira que c'est la plus jolie chose qu'on ait vue, et le mandarin cassé sera oublié pour toujours.

Alors la main de Cécile fit un mouvement, comme si elle eût été sur le point de se décider.

— Un instant, se dit-elle, réfléchissons un peu. Léonore m'a donné cette boîte; c'est un souvenir de son amitié. Mais nous nous sommes brouillées depuis, et j'imagine qu'elle se soucie peu que je le conserve ou non. Quant à moi, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il m'est fort indifférent qu'elle se défasse du flacon d'odeurs ou de l'anneau que je lui ai donnés en échange. Et puis d'ailleurs cette boîte n'est-elle pas à moi? Ne puis-je donc en faire ce qui me plaît?

A cet instant périlleux pour Cécile, la porte s'ouvrit, et les voix de quelques pensionnaires se firent entendre : elles venaient aussi pour acheter, et Cécile, craignant que la Flore ne devînt le partage d'une rivale plus riche qu'elle : — Tenez, dit-elle vivement au colporteur en lui mettant dans la main la boîte qu'elle n'osa même pas regarder; prenez-la et donnez-moi vite la Flore.

Sa main tremblait d'impatience et d'émotion : elle prit la boîte d'acajou et s'enfuit sans parler à aucune de ses compagnes. Elle était presque tentée de revenir sur ses pas.

Que celles qui seraient portées à mal faire, dans la vue d'une récompense quelconque, ou avec l'espoir de cacher facilement leur faute à tous les yeux, se rappellent tou-

jours qu'à moins d'être entièrement dépravées, elles portent avec elles, au fond du cœur, un censeur inflexible qui ne manquera pas d'empoisonner les plaisirs qu'elles s'étaient promis à l'avance.

En vain Cécile courut étaler son cadeau devant le reste de ses camarades, dans l'espoir que leurs éloges lui rendraient le contentement de soi-même; en vain elle vit la Flore passer avec pompe de main en main et chaque pensionnaire exalter à l'envi la magnificence du cadeau et la générosité de la donatrice. Cécile était toujours mécontente d'elle-même, mécontente de ses compagnes et même de leurs éloges. La gratitude de Louise lui promettait plus de plaisir, et aussitôt elle se rendit à sa chambre.

Cependant Léonore était aussi descendue au parloir pour s'acheter un poinçon à la place du sien qu'elle venait de casser. En lui rendant la monnaie d'une couronne, le colporteur tira de sa poche, avec quelques pièces d'argent, la boîte même que Cécile lui avait vendue. Léonore n'en eut pas le moindre soupçon; son esprit était au-dessus de ce sentiment indigne d'elle, et d'ailleurs elle avait une confiance entière en Cécile.

— Je voudrais bien avoir cette boîte, dit-elle, car elle est faite absolument comme une boîte à laquelle je tenais beaucoup.

Le colporteur dit le prix qu'il voulait de la boîte, et Léonore l'acheta avec l'intention d'en faire cadeau à la petite Louise.

Lorsqu'elle rentra dans la chambre, elle trouva la malade endormie, et s'assit doucement auprès de son lit. Louise ouvrit aussitôt les yeux.

— Je ne t'ai pas réveillée, j'espère, lui dit Léonore.

— Oh! non. Je ne t'ai pas même entendue entrer. Mais qu'as-tu donc là?

— Ce n'est qu'une petite boîte : te fait-elle plaisir? Je

l'ai achetée exprès pour toi, dans l'idée qu'elle pourrait te plaire, parce qu'elle est tout-à-fait semblable à celle que j'ai donnée à Cécile.

— Oh! oui. C'est dans cette boîte qu'elle renferme les pastilles qu'elle me donne de temps en temps. Je te suis bien obligée : j'ai toujours trouvé cette boîte bien jolie, et celle-ci lui ressemble étonnamment. Je ne puis l'ouvrir; essaie donc, toi.

Léonore ouvrit la boîte.

— Oh! mon Dieu! s'écria Louise, mais c'est la boîte de Cécile; tiens, ne vois-tu pas cette grande L gravée au fond?

Léonore changea de couleur.

— Oui, répliqua-t-elle avec calme, je vois bien, mais ce n'est pas une preuve que ce soit là la boîte de Cécile. Tu sais que je viens d'acheter cette boîte du colporteur.

— C'est possible, dit Louise, mais je me souviens bien d'avoir gratté cette L avec mon aiguille, et Cécile me gronda même à ce sujet. Va lui demander si elle a perdu sa boîte; va donc, répéta-t-elle, en poussant le bras de Léonore qui semblait ne pas l'entendre.

Elle n'entendait pas en effet, car elle était perdue dans ses pensées : elle comparait des circonstances auxquelles elle avait fait peu d'attention auparavant; elle se rappela que Cécile était passée devant elle en sortant du parloir sans paraître même l'apercevoir, mais qu'elle avait rougi en passant. Elle se souvint que le colporteur semblait peu disposé à se défaire de la boîte qu'il remettait déjà dans sa poche avec ses pièces de monnaie.— Et pourquoi la mettait-il ainsi dans sa poche et ne la réunissait-il pas à ses autres objets? En combinant toutes ces circonstances, Léonore ne conserva plus aucun doute; car, malgré toute sa noble confiance en ses amies, elle avait trop de pénétration pour se montrer crédule jusqu'à l'aveuglement.

— Louise! dit-elle, en rompant enfin le silence. — Mais

en ce moment elle reconnut le pas de Cécile qui s'avançait rapidement dans le corridor. — Si tu m'aimes, Louise, lui dit Léonore, ne parle pas de la boîte.

— Mais pourquoi? Ne peut-elle pas l'avoir perdue?

— Non, mon enfant, non, je le crains. — Louise leva sur elle un regard étonné. — Mais j'ai des raisons de désirer que tu ne lui en parles pas.

— Eh bien! je te promets le silence.

Cécile ouvrit la porte, s'avança en souriant, comme assurée d'une bonne réception; et, tirant la Flore de sa boîte, elle la posa sur la cheminée, en face du lit de Louise.

— Oh! qu'elle est belle! s'écria Louise en se soulevant.

— Oui, dit Cécile, et devine pour qui elle est?

— Pour moi, peut-être, dit l'enfant avec ingénuité.

— Oui, ma bonne Louise, pour toi; prends-la et garde-la pour l'amour de moi; tu te rappelles que j'ai brisé ton mandarin?

— Oh! mais cette figure est bien plus grande et bien plus jolie que mon mandarin!

— C'est vrai, et j'ai voulu qu'il en fût ainsi. Je n'aurais fait que ce que je devais strictement, si je t'avais seulement donné un mandarin.

— Et c'eût été assez, sans aucun doute. Oh! la belle couronne de roses! Et les fleurs de ce panier! il semble qu'on en respire le parfum, tant elles sont naturelles. Bonne Cécile, que je te remercie! Mais je ne veux pas recevoir cette figure comme un dédommagement de mon mandarin brisé, car je suis bien sûre que tu ne l'as pas fait exprès; et puis je l'aurais cassé moi-même depuis le temps. C'est donc tout-à-fait un cadeau de ta part, et je le conserverai toute la vie, comme un souvenir de toi.

Louise s'arrêta court et rougit. Le mot *souvenir* lui rappela la boîte avec toutes les idées qui s'y rattachaient et que la Flore avait bannies.

—Mais, dit-elle, en fixant un regard inquiet sur le visage de Cécile, et en prenant la Flore avec hésitation, as-tu.....

Léonore sortait en ce moment de la chambre; elle tourna la tête, et fit à Louise un signe qui la rendit muette.

Cécile était tellement aveuglée par sa vanité, qu'elle ne remarqua ni le signe de Léonore, ni la confusion de Louise; mais elle continua de faire valoir son cadeau, en le plaçant dans toutes les situations possibles. A la fin, elle mit la Flore dans sa boîte; et, la déposant sur le lit avec une négligence affectée : — Il faut que je m'en aille; adieu, lui dit-elle en venant lui donner un baiser; mais je reviendrai tout à l'heure. Puis, tirant la porte après elle, elle sortit.

Mais lorsque l'exaltation de son esprit fut calmée, le sentiment de la honte, qui s'était à peine fait jour à travers les sensations agréables qui l'avaient occupée, s'empara tout-à-coup de son ame épouvantée. — Quoi! se dit-elle, est-il donc possible que j'aie vendu ce que Léonore m'avait donné, ce que j'avais promis de garder toujours? Et je me suis cachée d'elle, et j'ai fait parade de ma générosité! Oh! que dirait Léonore, que dirait Louise, que diraient toutes mes compagnes, si la vérité leur était connue?

Humiliée, abattue par ces tristes réflexions, Cécile se mit à chercher dans son esprit quelque idée consolante. Elle compara sa conduite avec celle des autres enfans de son âge. A la fin, venant à prendre pour point de comparaison son frère George, qu'elle avait été habituée dès l'enfance à se proposer pour modèle, elle se rappela que, dans une circonstance à peu près semblable, il lui était arrivé, non-seulement d'éviter la disgrâce de son père, mais encore de mériter ses éloges, par un intrépide aveu de sa faute. Elle avait encore présentes les paroles de son père dans cette occasion :

«—Viens à moi, George, avait-il dit en lui tendant la main; tu es un brave et noble garçon. L'enfant qui a le

courage d'avouer ses fautes doit faire un jour un homme grand et bon. »

Telles avaient été les paroles paternelles; mais Cécile, en les répétant, oublia qu'elles s'adressaient à un homme; elle crut facilement que cette observation s'appliquait également à l'un et à l'autre sexe, et se flatta de surpasser même l'héroïsme et la gloire de son frère, en confessant une faute dont l'aveu lui semblait bien autrement pénible que celui de George.

— C'est fort bien, dit-elle en s'arrêtant; mais comment faire cet aveu? C'est ce soir même, dans quelques heures, que le prix doit être décerné : c'est Léonore ou moi qui l'emporterons. Or, en ce moment, j'ai autant, peut-être plus de chances qu'elle, et j'abandonnerais toutes mes espérances! Je perdrais le fruit de tous les efforts d'un mois entier! Oh! non, jamais! Si c'était demain, ou hier, ou tout autre jour, je n'hésiterais pas; mais à présent je suis presque certaine du prix, et, si je l'obtiens.... eh bien! si je l'obtiens, je dirai tout; oui, je dirai tout, j'y suis résolue.

La cloche appela les pensionnaires au dîner. Léonore était placée à table en face de Cécile : elle fut bien surprise de lui voir autant de gaieté et d'aisance dans les manières.

— Sûrement, se dit-elle, si Cécile avait fait ce dont je la soupçonne, elle n'aurait point cet air libre et dégagé.

Mais Léonore ignorait la cause de cette gaieté. Cécile n'était jamais plus animée ou plus satisfaite d'elle-même, que lorsqu'elle s'était résolue à un sacrifice ou à un aveu.

— N'est-ce pas ce soir que nous couronnons la plus aimable? Qui sera-ce? demanda mistriss Villars.

Tous les regards se portèrent sur Cécile, puis sur Léonore. La première sourit, Léonore rougit vivement.

— Allons, je vois que rien n'est encore décidé, reprit mistriss Villars.

A ces mots la foule des jeunes pensionnaires sortit en chuchottant du réfectoire. La voix de Cécile s'élevait au-dessus de toutes les autres.

— Comment peut-elle être si heureuse? se dit Léonore. O Cécile! il fut un temps où tu ne m'aurais pas ainsi négligée, un temps où nous étions toujours ensemble, toujours compagnes, toujours amies! où nos volontés, nos goûts, nos plaisirs étaient les mêmes! Ah! c'est qu'elle m'aimait alors! mais aujourd'hui elle est bien changée; elle a vendu mon souvenir; et pour gagner un bracelet, fait avec les cheveux d'une foule de jeunes filles qu'elle n'a pas toujours trouvées si supérieures à Léonore, elle renoncerait à mon estime, à ma confiance, à mon amitié, pour sa vie: oh! oui, pour toute sa vie; car elle sera un jour une femme aimable et distinguée. Oh! je voudrais qu'on n'eût jamais songé à ce maudit bracelet, ou du moins qu'elle fût certaine de le mériter. Car, pour moi, je ne désire aucunement l'emporter sur elle. — J'aimerais mieux mille fois que nous fussions ensemble comme par le passé que d'avoir toute la gloire du monde en partage! — Ah! que Cécile est aimable, lorsqu'elle a le désir de plaire! Qu'elle est candide et bonne! qu'elle a de talens et d'esprit! car je dois être juste envers elle, quoiqu'elle m'ait offensée: elle a fait des progrès étonnans le mois dernier. Pour une faute, et une faute qui ne blesse que moi, dois-je donc oublier toutes ses qualités?

Lorsque Léonore achevait ces derniers mots, elle n'entendait déjà plus que faiblement les voix de ses compagnes qui s'étaient éloignées, et l'avaient laissée toute seule dans le corridor. Elle frappa doucement à la porte de Louise.

— Entrez, dit Louise; je ne dors pas. Oh! dit-elle en se mettant sur son séant, avec sa Flore à la main, que je suis contente de te voir, Léonore! car j'avais grande envie

d'apprendre pourquoi vous faisiez tant de bruit. As-tu donc oublié que c'est ce soir que....

— Oh! oui, c'est bien ce soir, dit Léonore en soupirant.

— Voici ma boule blanche pour toi; je te la réserve depuis plus de quinze jours, et quoique Cécile m'ait donné cette Flore, c'est toujours toi que j'aime le mieux.

— Je te remercie, bonne Louise, reprit Léonore toute émue : je reçois ta boule et je la garderai avec reconnaissance tant que je vivrai. Mais en voici une rouge, et si tu veux me prouver que tu m'aimes, tu la donneras à Cécile. Je sais qu'elle ambitionne vivement ton suffrage, et je suis sûre qu'elle le mérite.

— Mon Dieu, si je pouvais, je voterais pour toutes les deux, mais, tu sais, je ne puis choisir que celle que j'aime le mieux.

— Si tu veux dire, ma bonne Louise, que c'est moi que tu préfères, je te remercie vivement; car je tiens beaucoup à ton amitié; mais il me suffit d'en être certaine en particulier; et je n'en sentirais pas plus de satisfaction, quand même cette préférence serait proclamée en public, devant toutes nos compagnes, surtout dans une circonstance où Cécile en serait si cruellement mortifiée.

— Mais pourquoi en serait-elle si mortifiée? Je ne l'aime pas, parce qu'elle est jalouse de toi.

— Non, Louise, Cécile n'est point jalouse, sois-en sûre; elle cherche seulement à briller et à plaire; elle est plus avide de succès que moi, parce qu'elle a beaucoup plus d'activité, d'ambition peut-être, et ce serait pour elle une amère mortification que de perdre le prix. Tu sais que c'est elle-même qui en a fait la proposition; le bracelet a été le but de tous ses efforts durant le mois dernier, et tu n'ignores pas que de peines elle a prises pour l'obtenir.

— Mais toi Léonore, pourquoi le perdrais-tu donc?

— En vérité, mon enfant, ce ne serait pas une perte pour moi, et quand c'en serait une, je la subirais volontiers pour Cécile. Quoique nous ne semblions plus être aussi bonnes amies que par le passé, je l'aime tendrement, et elle me rendra son amitié. Oh! oui, j'en suis sûre, lorsqu'elle ne me craindra plus comme une rivale, elle m'aimera comme une amie!

Léonore fut interrompue par les voix des pensionnaires qui accouraient dans le corridor. Elles frappèrent vivement à la porte, en criant : — Léonore! Léonore! ne descendras-tu pas, à la fin? Cécile est avec nous depuis plus d'une demi-heure.

Léonore sourit. — Eh bien! Louise, dit-elle, veux-tu me promettre de faire ce que je te demande?

— Oh! je vois bien à la manière dont elles te parlent qu'elles ne veulent pas te donner le prix! dit la petite Louise, et des larmes s'échappèrent de ses yeux.

— Elles m'aiment toutes malgré cela; et quant au prix tu sais à qui je le voudrais donner.

— Léonore! Léonore! criaient les pensionnaires impatientes, ne nous entends-tu pas? Que fais-tu donc là?

— Oh! elle ne s'inquiète jamais de rien! dit l'une d'elles. Allons-nous en!

— Oh! va-t'en, va-t'en! hâte-toi! s'écria Louise. Ne reste pas plus long-temps; elles sont fâchées. Je ferai tout ce que tu voudras.

— Eh bien! rappelle-toi la promesse que tu me fais, dit Léonore en quittant la chambre

Pendant ce débat généreux, Cécile était dans le jardin avec ses compagnes. L'ambition qui l'avait excitée à remporter le premier prix, le prix d'excellence et d'application, n'était pas comparable au sentiment fiévreux qu'elle éprouvait pour mériter ce simple témoignage de l'amitié et de l'approbation de ses égales.

Pour occuper l'activité dévorante de ses idées, elle s'était mise à cueillir des branches de lilas, de troëne et de roses, et à orner le bosquet dans lequel son destin allait être décidé. Il faisait excessivement chaud; mais son esprit était occupé et son corps semblait infatigable. Elle s'arrêta à la fin pour admirer son ouvrage, et ses compagnes applaudirent à son bon goût. Elles se sentaient vivement prévenues en sa faveur, par l'empressement qu'elle mettait à se rendre digne du prix, et par la grande importance qu'elle semblait donner à la préférence de chacune d'elles.

— Où est donc Léonore? dit à la fin l'une d'elles; et aussitôt elles coururent la chercher, ainsi que nous l'avons vu.

Cécile était restée seule. Accablée par la chaleur et par un trop violent exercice, elle avait à peine la force de se soutenir. Chaque instant lui semblait d'une longueur intolérable; elle était dans un état d'agitation extrême, et tout son courage l'abandonnait. L'espérance elle-même, ce cordial bienfaisant qui ranime les esprits faibles et abattus, l'espérance s'était évanouie pour elle.

— Le moment est donc venu! se dit-elle. Dans quelques instans tout sera décidé. Dans quelques instans, grand Dieu! que de risques je vais courir! Si je ne remporte pas le prix, comment avouer ce que j'ai fait? Comment implorer mon pardon de Léonore? moi, qui espérais lui offrir le retour de mon amitié, comme un honneur pour elle! — Elles sont toutes allées la chercher. — Au moment où elle paraîtra, je serai oubliée. — Que faire, que faire? ajouta la pauvre Cécile en se cachant la figure dans ses deux mains.

Telle était sa situation, lorsque Léonore, suivie de ses compagnes, descendit au jardin. En entrant dans le bosquet, elle tendit la main à Cécile. — Nous sommes rivales, mais amies, j'espère? lui dit-elle.

Cécile serra sa main; mais elle était trop agitée pour répondre.

Une table fut disposée au milieu du bosquet; on plaça une urne sur la table.

— Eh bien! dit Cécile vivement, qui va commencer?

Caroline, une de ses amies, s'avança la première, et toutes les pensionnaires vinrent successivement mettre leur boule dans le vase. Les deux rivales seules s'abstinrent de prendre part au vote. L'émotion de Cécile était à son comble.

— Tout le monde a voté, dit-elle : compte les boules, Caroline.

— Une, deux, trois, quatre.... le nombre des boules blanches et des boules rouges est égal de part et d'autre, dit Caroline.

Il se fit un silence de mort.

— Non, il n'est pas égal, dit tout-à-coup Cécile en s'avançant et en mettant une boule dans l'urne, je n'ai pas voté encore, et je donne ma voix à Léonore. — Puis s'emparant du bracelet : — Il est à toi, Léonore, dit-elle, prends-le et rends-moi ton amitié.

Toute l'assemblée applaudit, en poussant des cris d'admiration.

— Cette générosité ne me surprend nullement de ta part, Cécile, dit Léonore. Tu m'aimes donc alors autant que par le passé?

— Oh! Léonore, tais-toi : ne me loue point ainsi; je ne mérite pas ces éloges, dit-elle en se tournant vers ses compagnes, qui applaudissaient bruyamment. Vous allez bientôt me mépriser. — Oh! Léonore! tu ne me pardonneras jamais! — Je t'ai trompée. — J'ai vendu....

A ce moment parut mistriss Villars qui, de sa fenêtre, avait tout entendu. La foule s'ouvrit pour lui faire un passage.

— J'applaudis à votre générosité, Cécile, dit-elle, mais je dois vous apprendre qu'elle est sans succès en ce moment. Il n'est pas en votre pouvoir de donner le prix à Léonore. — Il est à vous — je suis chargée d'un vote que vous avez oublié, celui de Louise.

—Louise! mais sans aucun doute, elle aime mieux Léonore que moi, madame!

— Elle m'a pourtant chargée de vous donner sa boule rouge, dit mistriss Villars, et vous la trouverez dans cette boîte.

Cécile tressaillit et devint aussi pâle que la mort. —C'était la fatale boîte!

Mistriss Villars fit voir ensuite une boîte plus grande. — C'était celle de la Flore.

— Louise m'a aussi priée, dit-elle en l'ouvrant, de vous rendre cette Flore.

Mistriss Villars tendit la figure à Cécile, qui tremblait si fort qu'elle ne put la recevoir : Léonore la prit à sa place.

— O madame! ô Léonore! s'écria Cécile, il ne me reste plus d'espoir! J'avais intention... j'allais vous dire que...

— Chère Cécile, interrompit Léonore, tu n'as besoin de rien dire : je sais tout, et je te pardonne de tout mon cœur.

— C'est vrai, reprit mistriss Villars, et je puis vous prouver, Cécile, que Léonore vous avait déjà pardonné. C'est elle qui vous a donné le prix, car c'est elle qui a persuadé à Louise de vous donner son suffrage. Je suis allée voir notre chère malade, il y a quelques instans : je m'aperçus à sa contenance qu'elle avait quelque chagrin secret, et je lui en demandai la cause.

— Ah! madame, me dit-elle en pleurant, c'est que Léonore m'a fait promettre de donner ma voix à Cécile, et je n'aime pas Cécile la moitié autant que Léonore. Et puis je ne voudrais pas qu'elle crût que je vote pour elle, parce qu'elle m'a donné cette Flore.

— Pendant que Louise parlait ainsi, continua mistriss Villars, j'aperçus cette petite boîte d'argent sur le lit : je la pris et lui demandai si elle n'était pas à vous, Cécile, et comment elle se trouvait en sa possession.

— En vérité, madame, me dit-elle, je la croyais bien à Cécile; mais c'est Léonore qui me l'a donnée, et qui l'a achetée au colporteur ce matin même, m'a-t-elle dit. Si c'eût été toute autre qu'elle, je n'en aurais rien cru, car j'ai très-bien reconnu la boîte de Cécile. Mais je ne puis pas ne pas croire Léonore.

— Avez-vous questionné Cécile à ce sujet?

— Non, madame, répliqua-t-elle : Léonore m'en a empêchée.

— J'en devinai facilement la raison. — Eh bien! lui dis-je, donnez-moi la boîte, je vais y mettre votre boule et la rendre ainsi à Cécile.

— Veuillez alors, madame, me dit-elle, prendre aussi cette Flore et la lui rendre d'abord, afin qu'elle n'attribue pas ma voix à son cadeau.

— Oh! généreuse Louise! s'écria Cécile. Mais en conscience, bonne Louise, ajouta-t-elle, je ne puis accepter ton vote.

— Eh bien! chère Cécile, accepte le mien à la place, s'écria Léonore : tu ne peux me refuser, je ne fais que suivre ton propre exemple. Quant au bracelet, ajouta-t-elle en prenant la main de son amie, je t'assure que je ne le désirais pas beaucoup : tu le désirais vivement, toi, et c'est toi qui le mérites.

— Oh! non, dit Cécile, je ne le mérite pas, moi; puisque tu le refuses, après toi, c'est Louise certainement qui l'a mérité le plus.

— Louise! oh! oui, c'est Louise! s'écrièrent les pensionnaires toutes à la fois.

— J'approuve votre choix, dit mistriss Villars. Louise

aura le bracelet, et c'est Cécile qui sera chargée de le lui porter. Pour une faute, je ne puis oublier toutes vos qualités, Cécile, et vos compagnes non plus, j'en suis sûre.

— Non pas sa meilleure amie, du moins, dit Léonore, en l'embrassant de tout son cœur.

Toutes les jeunes pensionnaires étaient émues de cette scène et regardaient Léonore avec un sentiment de respect et d'affection.

— Oh! Léonore! que je t'aime! Combien je voudrais être comme toi! s'écria Cécile; aussi bonne, aussi généreuse que toi!

— Souhaitez plutôt d'être aussi juste, interrompit mistriss Villars, aussi strictement honnête et d'un caractère à la fois aussi solide et aussi égal. Souvenez-vous que beaucoup de femmes sont capables de grands efforts pour faire ce qu'on appelle de grands sacrifices à la vertu ou à l'amitié; mais que bien peu font preuve envers leurs amies de cette bonté constamment présente, ou sont capables de se conduire en toute circonstance avec autant de sagesse et de bon sens.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME
DES CONTES MORAUX.

TABLE

DES CHAPITRES.

FORESTER.

	Pages.
Chapitre premier. — L'Arrivée.	1
Chap. II. — Le Squelette.	7
Chap. III. — L'Alarme.	9
Chap. IV. — Le Géranium.	13
Chap. V. — Le Serin.	20
Chap. VI. — La Clef.	24
Chap. VII. — Le Pot de Fleurs.	30
Chap. VIII. — Le Bal.	35
Chap. IX. — Le Déjeuner.	46
Chap. X. — Forester Jardinier.	54
Chap. XI. — Le Pari.	63
Chap. XII. — Le Billet de Banque.	67
Chap. XIII. — Forester Commis.	72
Chap. XIV. — Forester Compositeur.	77
Chap. XV. — L'Illumination.	85
Chap. XVI. — Forester Prote d'imprimerie.	93
Chap. XVII. — La Maison de Mary.	100
Chap. XVIII. — Un Mandat d'amener.	105
Chap. XIX. — Encore le Billet de Banque.	107
Chap. XX. — Catastrophe.	127

L'AMIE INCONNUE.

Pages.
CHAPITRE PREMIER. — La Fuite. 142
CHAP. II. — Voyage au pays de Galles. 152
CHAP. III. — Excursion à Bristol. 166
CHAP. IV. — L'Entrevue. 189
CHAP. V. — Les Burrage du Dorsetshire. 212

LES BRACELETS.

CHAPITRE PREMIER. — Le Portrait. 222
CHAP. II. — Le Bracelet de cheveux. 239

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME DES CONTES MORAUX.

Montmartre.—Imprimerie de WORMS, boulev. Pigale, 46.

2 vol fo 5.-
DR

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 045827372